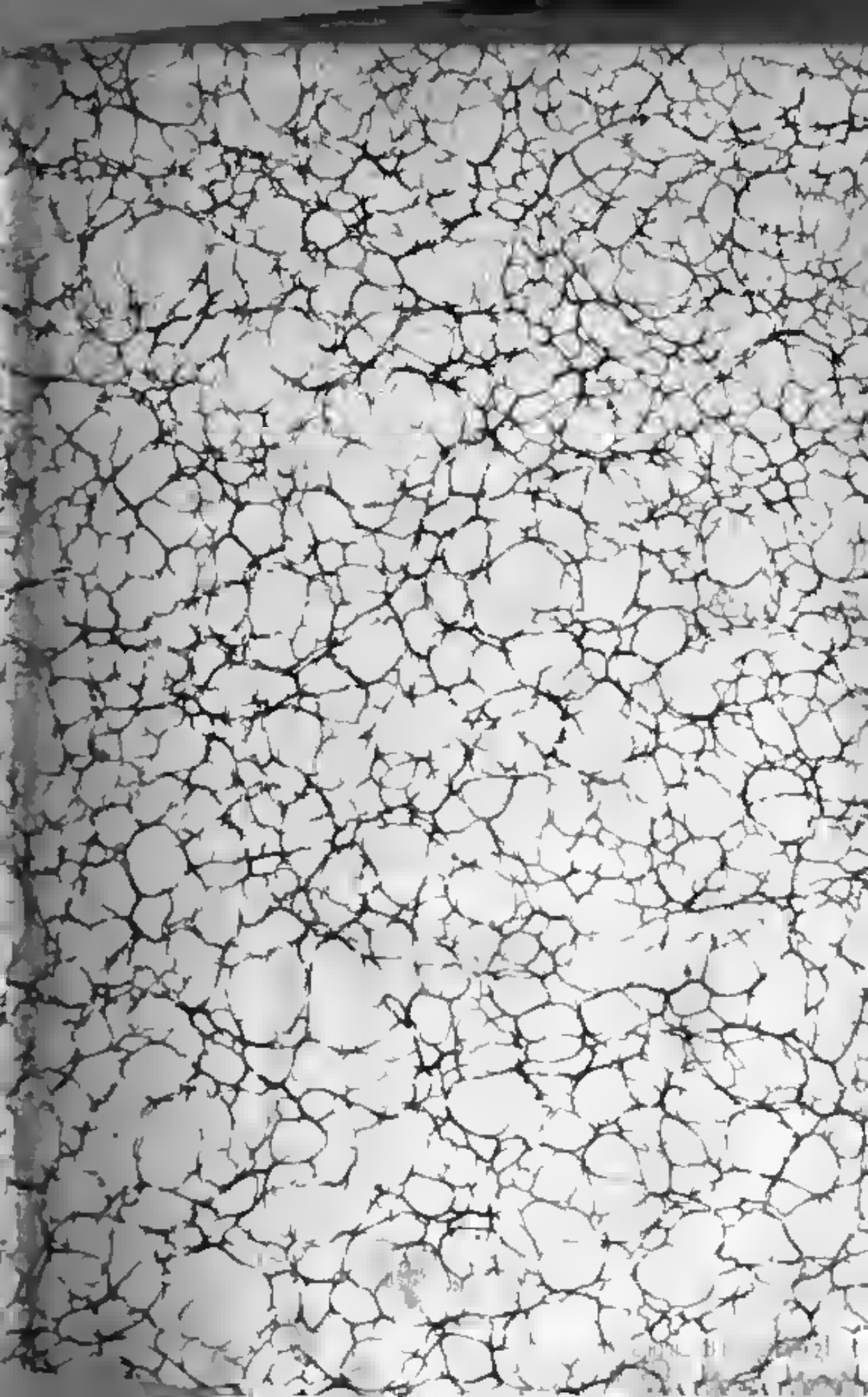
BIB COLL
VALGIR S J

Bibliotheca S. J.
Les Fontaines
CHANTILLY

V 197/105



ア-7

V.197/105

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

(1065). — SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARDIN DE SIENNE

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS

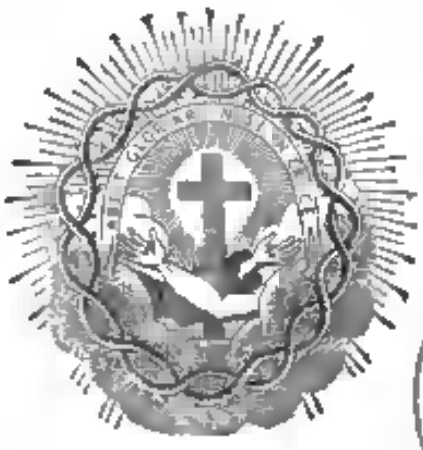
PAR

M. L'ABBÉ BERTHAUMIER,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Comme un astre nouveau, Bernardin a brillé de la splendeur des dons célestes au milieu de l'obscurité du siècle. Au sein des ténèbres les plus épaisses de la folie humaine, il a projeté les rayons de sa vie glorieuse et d'une doctrine éclatante, afin de diriger un peuple qui dans son aveuglement s'éloignait du droit sentier de la divine patrie.

(Saint Antonin.)



PARIS,

ELIE GAUGUET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

12, RUE CASSETTE, 12.

1882

Google

INTRODUCTION.

L'histoire de la vie des saints continue aux yeux de la foi les enseignements mystérieux de l'Ecriture sur l'action divine de la Providence dans le gouvernement du monde. Cette proposition peut sembler au premier abord un paradoxe, et cependant elle est d'une certitude palpable et mathématique. L'âme humaine vit de vérité et d'innocence, de lumière et de sainteté. Privée de ces deux choses, elle languit, s'étiole et s'abîme dans le vague de ses pensées et de ses desirs; son action est sans force, ses œuvres n'ont plus ni grandeur, ni consistance, ni durée. Au contraire, illuminée de la vérité, nourrie de la pureté, elle marche d'un pas ferme et sûr, elle agit sans hésitation et sans effort, et ses entreprises portent l'empreinte du principe d'où elles découlent.

La société, formée d'une agglomération d'âmes humaines, n'a pas une vie différente. La vérité la guide, la pureté la soutient et la conserve. Mais quand nous disons *la vérité*, nous entendons la vérité révélée, la vérité telle que Dieu, le créateur de l'âme et de la société, nous l'a enseignée, parce que seule elle est assez puissante pour mettre à nu les divers besoins de l'humanité et montrer où il faut en aller chercher l'équilibre, seule assez lumineuse pour empêcher les peuples de s'égarer chaque jour dans les choses les plus communes. Et si l'on veut en

connaître la raison, c'est que seule la vérité révélée est en rapport immédiat et permanent avec le ciel, seule elle est immuable dans l'émission de sa lumière.

De même la pureté ou la sainteté soutient et conserve les peuples, et ici encore nous devons le dire, cette pureté, cette sainteté n'est pas la pureté simplement rationnelle, l'innocence telle que l'homme le plus honnête pourrait s'en faire une idée avec les lumières de son intelligence, mais la sainteté révélée, la sainteté enseignée par le catholicisme. Cette sainteté est la vie de Dieu, appelé dans les Ecritures le Saint, le Juste ; seule elle jaillit sans mesure de son sein et s'épanche sur l'âme humaine, seule elle peut suffire aux plus vastes besoins des sociétés. Elle est l'arbre de vie planté au milieu du jardin de délices, son fruit est l'aliment des nations, il les sustente et les fortifie en même temps que l'ombrage sacré de cet arbre les invite au repos. Nul autre fruit ne saurait exprimer un suc aussi vivifiant, nul autre ne saurait empêcher de défaillir, renouveler et affermir comme le fruit de l'innocence, le fruit de la pureté.

Consultez l'histoire des nations païennes, et vous trouverez qu'elles sont tombées parce que la vérité humaine dont elles étaient en possession ne projetait sur elles une lumière ni assez vive ni assez stable, parce que les vertus humaines de ces nations n'étaient ni égales à leurs besoins, ni assez puissantes pour empêcher le crime de faire irruption de toutes parts.

De même quand les nations chrétiennes arrivent à leur décadence, c'est que la vérité révélée a été l'objet de leurs mépris, c'est que la sainteté a été foulée aux pieds et a cessé d'être leur aliment. Leur vie alors devient la vie des peuples païens, une vie humaine, une vie soumise aux instabilités du temps et à ses ruines.

L'incrédulité s'étonne de voir l'Eglise persévérer au

Digitized by Google

sein des agitations et des tempêtes. Elle se demande si enfin ce vaisseau, guidé par un pauvre prêtre, ne finira point par naufrager au milieu des flots soulevés contre lui. Si les incrédules avaient jamais réfléchi, pareil étonnement n'arriverait point jusqu'à eux, pareille pensée ne surgirait point en leur âme. L'Eglise persévère, l'Eglise est invincible parce qu'elle est dépositaire de la vérité révélée, parce que le trésor de pureté dont le monde a besoin pour ne point s'affaisser sur lui-même a été remis entre ses mains. Elle persévère seule, elle est seule invincible, parce que seule elle ne peut être envahie par les ténèbres, seule elle ne saurait être atteinte par la corruption. Les nations se succèdent autour d'elle, poussées les unes par les autres; les sociétés s'élèvent, vivent quelques jours et s'écroulent; les sectes s'agitent, se tourmentent, se propagent quelques année ou quelques siècles, puis disparaissent, et, au milieu des ruines et des flots de la tempête, l'Eglise se trouve toujours debout. Le secret de son existence c'est sa sainteté. Elle ne dure point parce qu'elle est catholique, elle n'est point inébranlable parce qu'elle est apostolique, mais parce qu'elle est sainte, ou autrement parce qu'elle porte la lumière du ciel, et parce que ses œuvres sont en tout temps des œuvres de lumière. L'Eglise s'est propagée, elle se propage encore parce qu'elle est sainte; elle est étrangère aux débilités de la vieillesse parce qu'elle est sainte, de sa sainteté vient sa puissance à conquérir.

Telle serait la vie, telle serait la force des nations, si leur lumière était la vérité révélée, si leur nourriture première était la sainteté, si, comme l'Eglise, elles ne pouvaient subir qu'un obscurcissement accidentel, une corruption partielle, si le cœur demeurait toujours saint et illuminé; elles seraient éternelles comme l'Eglise, la fin des temps mettrait seul un terme à leur course, ou

plutôt le temps les reherait à l'éternité, il n'y aurait en dernier lieu qu'une nation comme il n'y a qu'une Église, comme il n'y a qu'un Dieu.

Cette doctrine, un grand roi, un politique habile en faisait l'objet de ses méditations et l'enseignait aux peuples : « Seigneur, disait-il, sauvez-moi parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre, parce que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes. » Cette absence de la sainteté et de la vérité lui inspire des craintes, et ces craintes sont telles que Dieu seul peut le sauver. Pourquoi les dangers sont-ils devenus alors insurmontables à la force humaine? C'est que dans leurs rapports mutuels les hommes sont devenus frivoles, c'est qu'ils sont devenus fourbes et menteurs, c'est qu'ils ont mis leur confiance en eux-mêmes et cherché leur propre gloire. « *Vana locuti sunt ad proximum suum : labia dolosa, in corde et corde locuti sunt. Dixerunt : Linguam nostram magnificabimus, labia nostra a nobis sunt; quis noster Dominus est?* » (Ps. XI.)

La force, la puissance de l'Eglise s'est incarnée dans les saints ; l'épouse du Très Haut les a imbus de son esprit, puis elle a par eux créé de grandes choses, enfante des merveilles, et si l'on veut connaître le secret de leur action mystérieuse sur le monde, il faut encore la chercher dans leur sainteté. Tous n'ont pas exercé le même empire; comme les astres du ciel, les uns l'emportent en splendeur sur les autres; il y a dans leurs rangs et dans leur gloire, comme dans les rangs et la gloire de la hiérarchie céleste, des degrés divers; mais l'action de chacun d'eux sur le monde a pour principe sa sainteté. Nous comptons dans l'Église des docteurs, des personnages illustres, des génies sublimes, qui occupent une large place dans l'histoire, nous en comptons à tous les degrés de l'échelle sociale. Pourquoi donc les saints ont-ils la pre-

mière place, proportion gardée? pourquoi la science d'Augustin et de Thomas d'Aquin, par exemple, tient-elle le premier rang dans la théologie? C'est que chez eux la sainteté marchait à l'égal du savoir, on les vénérait avant de les admirer, et leur parole répondait mieux aux besoins des cœurs, elle leur arrivait plus remplie du parfum de la divinité. Pourquoi encore les Tertullien, les Origène n'ont-ils qu'une autorité inférieure à celle de saints docteurs d'un savoir moindre? C'est que la sainteté n'a pas sanctionné toutes les conceptions de leur génie, la vérité a souffert en eux quelque chose d'humain, elle est arrivée moins pure aux hommes, et dès lors elle s'est trouvée insuffisante à leurs besoins. Le génie perdra toujours de sa puissance quand il n'aura pas l'auréole de la sainteté.

Mais à côté des illustrations du génie que trouvons-nous dans l'histoire des saints? D'autres illustrations plus glorieuses encore, des hommes d'une capacité souvent commune, sans ressources humaines, sans même une pensée terrestre, et des actions extraordinaires, surprenantes, merveilleuses. Qu'étaient aux regards de l'esprit humain Antoine et Benoît?

Le premier n'a même pas appris les éléments des lettres; il cède aux attraits de la solitude, il se cache aux regards des hommes durant de longues années, et cependant le voilà devenu le père d'une race innombrable, ses disciples se multiplient comme les étoiles du firmament, son nom retentit des bords de l'Hellespont jusqu'aux extrémités de l'Ethiopie, depuis l'Euphrate jusqu'aux rives du Jourdain; il passe l'étendue des mers et vient jusqu'en Europe inspirer aux multitudes le désir d'une vie presque inconnue avant lui. Ce nom fait vibrer non-seulement le cœur des simples, mais le cœur des plus illustres génies de l'univers, de Basile et de Grégoire de Nazianze, de Jean Chrysostome, d'Ephrem d'Edesse, du prêtre Jérôme, L Egypte

voit débarquer chaque jour sur ses rivages les grands personnages de l'Occident avides de contempler les prodiges enfantés par cet homme qui ne sait pas lire et par les imitateurs de sa pauvreté. Les maîtres du monde eux-mêmes désirent avoir un tel homme pour entremetteur auprès du Maître du ciel, ils s'adressent à ce vieillard qui semble étonné et accablé du poids de sa renommée, et dont toute l'ambition eût été de passer inaperçu.

Qu'est-ce que Benoît? Un enfant qui s'échappe des bras de sa nourrice pour courir dans la solitude. Il a à peine franchi les préliminaires de la science, et il renonce à tout commerce avec le siècle. Il grandit loin du monde dans un désert et le monde s'attache à ses pas, son nom exerce sur l'univers un empire magique, sa famille se multiplie et s'étend dans toute l'Europe; elle dompte les mœurs des nations barbares et le sol des contrées sauvages, elle domine dans les sciences, les arts, la sainteté, et après douze cents ans elle subsiste au milieu des peuples qui lui doivent tant de merveilles, appliquée à poursuivre sa tâche avec la même persévérance qu'aux jours de son entrée dans la vie.

Telle est la puissance de la sainteté. Nous pourrions étendre à l'infini ce tableau, l'histoire des deux Testaments viendrait s'offrir à nous pour attester à haute voix que, dans le monde, les œuvres divines ont pour principe la sainteté comme elles ont pour but la sanctification du genre humain. Mais il est temps de porter nos regards sur le héros de cette histoire, sur Bernardin de Sienne dont nous avons entrepris de raconter les vertus. La sainteté a été aussi pour lui le principe des grandes choses accomplies par son zèle et des triomphes les plus glorieux.

Qu'est-ce donc que Bernardin?

Pauvre religieux, ses pensées le portaient à s'enseve-

lir dans la silence et l'obscurité du cloître, à prendre la derniere place au banquet du Pere ds famille, à se contenter du pain des mercenaires ou même à ramasser les miettes qui tombent de la table de ses frères; il ne s'estime pas digne de dénouer la cordon de leurs sandales. Mais le vase creusé par l'humilité s'est trouvé rempli des dons célestes jusqu'à l'effusion; le cœur, dont toute la science consistait à s'ignorer, a senti un feu divin le brûler et le consumer, l'âme en contact avec le Très-Haut s'est trouvée illuminée de splendeurs éblouissantes, et voilà que le cloître, comme le cénacle après la descente de l'Esprit-Saint est devenu trop étroit pour l'homme comblé des faveurs du ciel, il lui faut le monde pour théâtre, le monde pour y verser la surabondance des trésors de son Dieu. Et cependant le monde est en proie à des douleurs indicibles et presque agonisant sous le poids de ses crimes; l'Italie s'est usée par deux siècles de guerres civiles, la France est travaillée par les ennemis du dehors et des divisions intestines, l'Allemagne a été mise en feu par l'hérésie, l'Orient s'agite sous la double étreinte du schisme et des Turcs, le mal est extrême de toutes parts. Qu'importe le mal à ce cœur épris des ardeurs de l'amour divin? Le feu qui l'embrase est assez intense pour consumer tous les désordres, la lumière qui l'inonde assez puissante pour percer tous les nuages. Au monde agité il faut la paix, au monde victime des passions il faut des réformes, au monde incertain de sa voie, il faut des guides; Bernardin ne trouve pas au-dessus de sa charité de fournir à ces divers besoins.

Aux agitations du monde il faut la paix; il se fera lui-même son pacificateur; durant quarante années, il ne cessera de faire appel à la paix, à l'extinction des haines, à l'union des cœurs. Il combattra sans relâche les obstacles, il les brisera, il les réduira en poussière sous le marteau de sa parole; il ne permettra pas à l'ennemi de la

paix de lever la tête en sa présence; il sera le pacificateur des hommes.

Au monde criminel il faut des réformes, il sera réformateur dans la vraie acception du mot. Après avoir attaqué le vice sans ménagement, l'avoir poursuivi jusque dans ses dernières retraites, il donnera des règles pour l'empêcher de renaître ou l'extirper de nouveau s'il vient à se montrer, des conseils pour rendre la vertu facile, des espérances pour la rendre délectable; il fera entendre les menaces du ciel pour contraindre à accepter son joug; il sera le réformateur des consciences.

Et parce que la société, malade de tous les vices des individus, s'est affaissée sur elle-même et a besoin pour ressusciter de passer sous une main douce d'expérience, il entreprendra aussi la réforme de la société. Il dira aux princes et aux magistrats leurs devoirs, aux cités et aux peuples leurs obligations. Il leur enseignera la justice, la soumission à l'Église, la civilisatrice des nations, l'obéissance à Dieu, le conservateur des empires et des sociétés. Il leur montrera pour quels crimes il flagelle les peuples et les réduit à l'anéantissement; il usera tour à tour de sévérité et de tendresse; il reprendra, il encouragera, et, dans toutes ses paroles, ses démarches, ses efforts, son but sera toujours de faire comprendre que les sociétés ne sont stables qu'en s'appuyant sur la base posée par la main du Très-Haut. Il sera le réformateur des peuples.

Les élus du Seigneur ont ressenti également le souffle de la terre; l'or du sanctuaire, en plus d'un lieu, a perdu son éclat. Bernardin travaillera encore à porter la réforme dans les rangs du sacerdoce, il exhortera tantôt en public, plus souvent en particulier. Il rappellera aux pasteurs des âmes leurs sublimes fonctions, les saintes vertus de leur état. Il leur redira combien un ministre des autels doit être infatigable dans l'étude des lettres, l'enseignement

des peuples, l'administration des sacrements. Il sera le réformateur du clergé.

Mais quand une réforme sage a corrigé les habitudes perverses, la voix de Dieu se fait entendre à des âmes d'élite et les convie à une perfection en dehors des routes communes. Bernardin, attentif aux moindres désirs du Père de famille, initié aux besoins intimes de la piété, a prévu ces invitations de la charité divine. Il sait de plus avec quelle puissance agissent sur les cœurs, même en proie au vice, les exemples partis des paisibles solitudes de la vie religieuse, combien de conversions éclatantes ces exemples provoquent; il sait quels secours la foi a coutume de tirer de ces mêmes demeures, combien sûrs et expérimentés sont les guides fournis par le cloître aux églises, il comptera donc parmi ses soins importants celui de multiplier les sanctuaires de la pénitence et du sacrifice. Il sera le propagateur de la vie religieuse.

Son regard ne s'arrêtera pas à l'Italie, il embrassera le monde entier, les nations chrétiennes et les nations infidèles, les peuples abaissés par le schisme et les peuples révolutionnés par l'hérésie. Rien n'échappe à sa sollicitude, rien ne dépasse les limites de sa charité. Ses ressources, si vous les considérez au point de vue humain, sont nulles; il n'a que la pauvreté en partage, il se l'est fiancée en entrant dans le cloître, et, afin de lui demeurer fidèle jusqu'au bout, il choisira pour lit de mort le plancher de sa cellule.

Sa puissance, elle lui viendra de sa sainteté. Sans relâche il croîtra en vertu, il se sanctifiera afin de sanctifier les autres. Il sera humble au milieu de ses frères, obéissant aux moindres volontés de l'Église, insouciant des fatigues écrasantes de son apostolat, étranger aux pensées de la terre et uniquement appliqué à converser avec le Sauveur, la Vierge, sa mère, et les esprits célestes. Sa

armes n'auront rien de la chair, l'homme disparaîtra, Dieu seul sera puissant dans son œuvre (1).

Il cherchera à inspirer son esprit à ses disciples, puis il les dispersera dans les contrées où il ne peut aller lui-même. Il les mettra à la disposition de l'Église, et nous les verrons se diriger vers Jérusalem, l'Ethiopie, l'Egypte, Constantinople, Trébisonde, l'Arménie, la Bosnie, l'Allemagne et la France. Ce qu'il leur recommandera avant tout ce sera d'attendre du Ciel seul le succès, de vivre d'une vie angélique, de ne chercher pour armes dans leurs entreprises que la pratique héroïque de toutes les vertus. S'ils doivent vaincre, lui et les siens, Dieu seul en aura la gloire; il sera l'inspirateur, le guide et le consommateur, encore une fois, l'homme disparaîtra en sa présence. *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* (I. Cor. 1).

C'était vraiment un beau spectacle que celui de ces religieux choisis par l'Eglise pour rappeler à la vie des sociétés gangrenées de vices et d'erreurs. Cette Église, fondée par le Dieu de la crèche et du calvaire, témoignait bien qu'elle n'avait dégénéré ni en son intelligence ni en sa force, elle montrait bien qu'elle était la mère des saints et la nourricière des nations, quand pour régénérer le monde elle appelait de préférence les plus pauvres de ses enfants; quand pour donner une idée de sa puissance et de sa charité, elle envoyait pour ambassadeurs aux sultans infidèles de l'Egypte, aux souverains de Constantinople et de l'Ethiopie des hommes marchant nu-pieds, ceints d'une corde, vêtus d'un habit grossier; quand pour combattre l'hérésie et faire face à des éventualités de toute sorte, elle s'appuyait sur des soldats n'ayant pas un morceau de pain assuré pour le lendemain. Elle les bénissait, et, en les voyant partir pleins d'une noble assurance,

(1) Arma militiæ nostræ non carnalia sunt, sed potentia Deo ad destructionem munitionum, consilia destruentes... (II. Cor. 10.)

comme les esprits célestes lorsqu'ils accomplissent les ordres du Très-Haut, son cœur s'ouvrait à l'allégresse, l'espérance essuyait ses larmes, elle se disait : « Lève-toi, ô Jérusalem..... les enfants de ceux qui t'ont humiliée se prosterneront devant toi, ceux qui t'insultaient adoreront les vestiges de tes pieds, ils t'appelleront la Cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israel(1). »

Ces espérances étaient fondées et cette joie n'était point vaine, le succès était assuré à l'Église. L'Italie, à la voix de ces pauvres envoyés, secouant son manteau de corruption, les princes de l'Orient venaient abjurer le schisme, les princes infidèles ne pouvaient se défendre de vénérer ces étranges ambassadeurs, l'hérésie se trouvait comprimée, des obstacles imprévus surgissaient sous ses pas, les peuples catholiques se ralliaient plus intimement au siége infaillible de Pierre, et les tentatives d'un concile sans aveu (2), après avoir troublé un instant les esprits, se changeaient en confusion pour leurs auteurs.

Tels étaient les triomphes de Bernardin et de ses disciples, ou plutôt les triomphes de la sainteté. L'Église en compte de semblables dans tous les siècles de sa glorieuse histoire, parce qu'elle est toujours sainte, parce que les saints ne peuvent lui faire défaut. Quand, aux yeux des hommes, elle semble prête à succomber, quand elle traverse des jours d'humiliation et d'épreuve, la victoire est plus rapprochée que la prudence humaine ne saurait le comprendre; les angoisses du combat peuvent être longues, les blessures sanglantes, la défaite est impossible. Le secours viendra d'un côté inattendu, ce secours résidera tantôt dans un enfant élevé dans la boutique d'un pauvre ouvrier, et qui dans la suite s'appellera Grégoire VII, tantôt dans un jeune marchand d'Assise que le monde

(1) Isa. 60.
(2) Le concile de Bâle.

traitera d'insensé, que son propre père reniera et que la postérité invoquera sous un nom étranger à la famille qui l'aura méconnu, sous le nom de François; tantôt dans un soldat aventureux, uniquement épris de la gloire humaine et victime de sa bravoure, dans Ignace de Loyola.

Ces hommes, l'Église les a sous la main toutes les fois qu'elle en a besoin. Si quelquefois Dieu les lui refuse, ce n'est point pour la punir, c'est pour châtier les nations rebelles à cette Église, oublieuses de ses lois. L'épouse du Très-Haut compte des jours de larmes, elle n'en compte point de faiblesse, et les ouvriers puissants qui semblent faire renaître la vie dans son immense famille, ne lui apportent point un secours étranger; ils ont puisé leurs armes dans ses arsenaux, leur force dans son sein maternel, leur sagesse dans son expérience et ses conseils, ils ne sont que les hérauts de sa tendresse, d'humbles serviteurs appliqués à accomplir ses ordres.

Le monde a, comme l'Église, ses époques de triomphe. Mais ces triomphes auront toujours lieu au prix de ruines lamentables, ils s'accompliront dans le deuil et l'amertume, et jamais ils n'auront pour effet le bonheur du genre humain. Quand Dieu veut régénérer un peuple, lui donner des jours heureux, il ne suscite ni des princes sans foi, ni des aventuriers sans aveu, tels que l'Italie en a vus au temps de Bernardin, tels qu'elle en voit de nos jours. Pareils hommes peuvent accroître la somme de ses maux, ils ne sauraient en alléger aucun; ils peuvent être des fléaux de Dieu, des instruments de sa justice, ils ne seront jamais les agents de sa miséricorde. Les nations se régénèrent au contact de l'Église; là seulement est la vie, là est la sainteté. Si la voix sacrée de cette Église est dédaignée, si ses envoyés et ses ministres sont traités en ennemis du bien public, si leurs enseignements ne dominent pas toute doctrine humaine, toute pensée mondaine,

Digitized by Google

les peuples, soyez-en sûrs, ne sont pas au terme de leurs épreuves, les jours de félicité et de gloire véritable ne sont pas à la veille de se lever sur eux. Alors encore les âmes éclairées des lumières de la foi peuvent s'écrier : « Seigneur, sauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de saints sur la terre, parce que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes. »

Ces considérations auront leur développement naturel dans cette histoire de saint Bernardin de Sienne, que nous entreprenons de raconter. Elles pourraient, sans doute, convenir à l'histoire de bien d'autres saints, mais c'est là précisément la gloire de l'Eglise; l'action de tel ou tel de ses serviteurs sur le monde n'est pas une exception dans ses annales, elle est le résultat de sa vie surabondante, vie communiquée tantôt avec effusion par un fleuve majestueux, tantôt distribuée avec une libéralité non moins admirable par mille ruisseaux inaperçus. Les vices de la terre et ses besoins sont les mêmes à toutes les époques, les remèdes divins ne changent pas non plus; appliqués par la main de Bernard, de François d'Assise, d'Antoine de Padoue, de Bernardin, de François Xavier, ils sont les mêmes, ils sont formés du sang versé sur le Calvaire, lui seul rachète les péchés du monde.

L'histoire de Bernardin a été écrite aussitôt après sa mort par des témoins oculaires de ses œuvres et de ses miracles. Un de ses disciples, dont le nom est demeuré inconnu, prit le premier la plume afin de soustraire aux ravages du temps le souvenir de tant de choses précieuses. Saint Jean de Capistran, le plus illustre des compagnons du serviteur de Dieu, écrivit à son tour la vie de celui qu'il considérait comme son père. Après, viennent Barnabée, contemporain de Bernardin, Veggio, qui à l'âge de douze ans commença à entendre le grand prédicateur, lors de son premier carême à Milan, en 1418. Veggio écri-

Digitized by Google

vit l'an 1453, trois ans après la canonisation de Bernardin. D'autres écrivains de la même époque ont raconté, les uns une particularité, les autres une autre de cette vie miraculeuse. Plus tard, Wadding, dans ses annales de l'ordre de Saint-François, a recueilli religieusement tout ce qu'il en a pu découvrir.

Nous nous sommes attaché à ces divers historiens comme à des guides fidèles. Nous avons aussi tiré de précieux renseignements d'une vie écrite en italien par le P. Amédée Marie de Venise. Enfin les œuvres du saint prédicateur nous ont été d'un secours continuel, comme on la verra par les nombreux emprunts que nous leur avons faits.

En nous chargeant d'écrire l'histoire d'un homme aussi illustre, d'un saint aussi glorieux, nous avons accepté une tâche difficile ; nous l'avons senti plus d'une fois. Serons-nous parvenu à la remplir d'une manière digne de notre sujet? Nous n'osons l'espérer, et c'est dans cette pensée que nous terminons par ce mot de Bernardin à la fin d'un de ses ouvrages : « Nous rendons grâces à l'ineffable miséricorde de Jésus notre Sauveur, qui nous a conduit » à achever heureusement cet ouvrage, le conjurant, si » en quelque endroit nous avons parlé autrement qu'il ne » le désire, de daigner nous le pardonner. Si quelqu'un » par charité veut nous reprendre, nous nous déclarons » prêt à accepter en toute humilité ses avis. Si dans cet » écrit nous nous sommes éloigné de la droite voie, nous » nous en attribuons la faute, et si nous avons parlé convenablement, nous en renvoyons l'honneur à Celui qui » n'est ni contenu par un lieu, ni soumis aux vicissitudes » du temps, au Dieu immense, éternel, béni et digne de » bénédictions dans tous les siècles des siècles (1) »

(1) Bern. *Oper.* t. I ad fin.

Google

HISTOIRE

DE

SAINT BERNARDIN DE SIENNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Famille de saint Bernardin. — Naissance et premières années du saint.

Vers la fin du XIVe siècle (1377), la république de Sienne avait confié le gouvernement de Massa, l'une de ses villes importantes, à un jeune homme appelé Tollo de Dino. Il était né à Sienne même, de l'antique et illustre famille des Albizeschi, et avait passé ses premières années au lieu de sa naissance. De bonne heure il s'était retiré à Massa, dont un de ses oncles avait été trois fois gouverneur à la grande satisfaction des habitants. Là, il s'acquit bientôt la réputation d'un homme libéral, bienfaisant, vertueux, et il fut jugé digne à son tour de gouverner cette ville. Sa rare prudence, son infatigable activité, son zèle à remplir les devoirs d'une charge aussi importante, son affabilité pour tous, sans égard pour le rang et les richesses, témoignèrent hautement que les magistrats de Sienne avaient sagement préjugé de ce jeune homme en lui mettant en main les rênes de l'autorité.

Vers le même temps s'était retiré à Massa, sa patrie, un noble chevalier, nommé Bindo, de la famille des Avveduti. Durant de longues années il avait porté les armes avec distinction, ensuite il était devenu successivement gouverneur de plusieurs villes, et enfin, arrivé à la vieillesse, il venait chercher le repos et la tranquillité aux lieux témoins de son

Google

enfance. Il avait deux filles, Diane et Nera, toutes deux élevées dans les sentiments d'une piété vive et d'une foi ardente. Diane, depuis longtemps, était engagée dans le mariage; Nera seule demeurait avec son père. Observateur attentif de ceux au milieu desquels il vivait, le vieux chevalier eut bientôt reconnu les rares et précieuses qualités du gouverneur, il fut touché surtout de la candeur de son âme et de la pureté de ses mœurs au milieu des agitations d'une charge laborieuse et des séductions entraînantes du pouvoir. Il rêvait pour Nera le bonheur, il crut ne pouvoir le lui assurer nulle part aussi pur qu'en la donnant à Tollo pour épouse.

Bindo ne jouit point des douces espérances de l'amour paternel, il terminait, quelques mois après le mariage de sa fille, sa longue carrière en appelant sur ses enfants les bénédictions dont il s'était efforcé de les rendre dignes par sa pieuse sollicitude et une tendresse toute chrétienne.

Les leçons du vertueux soldat n'étaient pas tombées sur une terre aride. L'âme de Nera y avait puisé une dévotion sincère pour Marie, la reine des anges, et une douce confiance en son pouvoir. Le gouverneur de Massa ne le cédait en rien à sa pieuse épouse; tous deux ils adressaient chaque jour au Seigneur des prières enflammées, le conjurant de bénir une union accomplie dans sa crainte et sous son regard.

Enfin leurs vœux furent exaucés. Le huit septembre de l'an quatorze cent quatre-vingt, le jour de la Nativité de Marie, Nera mit au monde un enfant, destiné à être « un astre nouveau au milieu des ténèbres épaisses de la terre; à briller de l'éclat des dons divins; à répandre au loin les rayons lumineux de sa vie glorieuse et de ses enseignements; à diriger, par la sainteté de ses exemples, dans la crainte de Dieu, un peuple que son aveuglement éloignait du droit sentier de la céleste patrie (1). »

(1) Ut novum sidus in opaco sæculo cœlestium charismatum illustratione præfulgens .. celebris vitæ et doctrinæ micantes radios propagavit, ut

Digitized by Google

Nul alors n'entrevoyait la gloire future de cet enfant, ni l'heureuse famille qui lui donnait le jour, ni la ville de Massa, qui saluait dans cette naissance l'héritier des Albizeschi, et se réjouissait de voir se perpétuer une race dont les bienfaits et les vertus avaient tant profité à ses habitants, ni enfin la cité de Sienne, dont le nom devait traverser les âges en se confondant avec le nom de cet enfant, pour dire à la postérité quels hommes la foi donne aux nations quand il plaît au Seigneur de les visiter dans son amour. L'avenir était voilé à tous les regards; le présent seul était là avec ses peines et ses regrets.

Sienne avait revêtu ses habits de deuil; elle pleurait la mort d'un de ses personnages les plus illustres, de sainte Catherine, l'apôtre de ses concitoyens, la providence de sa patrie, la colonne et la gloire de l'Église en des jours malheureux. Catherine, l'ornement le plus pur de l'ordre de saint Dominique au quatorzième siècle, la vierge au génie brillant et aux vertus héroïques, était tombée sous les coups de la mort quelques mois auparavant, dans la force de la jeunesse et au moment où des œuvres dignes du ciel et des anges allaient rendre son nom plus cher encore à tous les cœurs catholiques. Mais la miséricorde du Père de la grande famille chrétienne préparait à la cité et au monde des consolations surabondantes dans cet enfant dont nous venons de raconter la naissance.

Le gouverneur présenta le jour même son fils à l'église pour lui faire recevoir le sceau divin des enfants de Dieu et le consacrer sans retard au Sauveur des hommes. On lui donna le nom de Bernardin, et il fut placé sous les auspices et la garde de la mère de Jésus. Nous verrons, dans la suite de cette histoire, combien cette démarche de la pieuse famille influa sur l'éducation de l'enfant, quelle reconnais-

cæcutientem populum qui a cœlestis patriæ recto tramite declinabat, prævia vitæ sanctitate dirigeret. (*Sanct. Antoninus. historial.* part. III tit. XXIV, cap. 5.)

Digitized by Google

sance pour la Vierge bienheureuse elle fit germer et croître dans son cœur, comment elle fit de lui le prédicateur le plus zélé des vertus de Marie et le propagateur le plus ardent de son culte.

Ce besoin si pressant de donner une mère dans le ciel à cet enfant, à peine entré dans la vie, était-il uniquement l'effet de la tendre dévotion de Tollo, ou bien un pressentiment de l'avenir, une de ces pensées dont l'homme ne se rend pas compte, mais que la Providence lui envoie pour le porter à asseoir ses espérances ailleurs que sur cette terre? Plus d'une raison nous inclineraient à le croire. Quoi qu'il en soit, les jours de deuil succédèrent bien vite à la douce joie dans la maison du gouverneur de Massa. Bernardin n'était pas encore parvenu à sa troisième année, déjà il murmurait entre les bras de sa mère les noms délicieux de Jésus et de Marie, déjà il commençait à les invoquer, quand Nera se sentit frappée de la maladie qui devait la conduire au tombeau. Elle était âgée de vingt-deux ans; sa maladie fit des progrès rapides, bientôt tout espoir s'évanouit, et la mort, quoique prévue, fut comme un coup de foudre pour la pieuse famille; elle fut une calamité pour la ville entière dont la jeune femme était le modèle par ses vertus. L'âme de Tollo surtout se sentit brisée; il lui fallut la puissance de sa foi profonde pour dominer l'amertume d'une semblable épreuve.

Diane, la sœur bien-aimée de Nera, se chargea de l'éducation première de Bernardin; c'était une femme digne des premiers siècles de l'Église. Elle avait dans sa religion quelque chose de la virilité de son père et en même temps une tendresse inaltérable. Demeurée veuve, elle s'était forme une famille des pauvres et des nécessiteux du pays, elle leur témoignait un amour vraiment maternel, et leur sacrifiait au delà même de ses ressources. Éprise pour Marie de cette dévotion ardente qui, dans le christianisme, est le caractère distinctif des âmes d'élite, elle l'avait choisie

pour la gardienne de ses intérêts les plus sacrés, pour son refuge contre toutes les calamités de la vie. Appliquée le jour et la nuit à méditer la loi divine dans le silence de son cœur, elle en accomplissait les préceptes et les conseils avec un soin vigilant et une humilité sincère. Elle reçut Bernardin avec un religieux respect, comme un dépôt que le ciel lui confiait; elle l'adopta pour son fils, lui voua son amour et se consacra sans réserve à tenir auprès de lui la place de la pieuse Nera.

Le père, de son côté, la secondait avec une tendre sollicitude. Tous deux s'efforçaient de faire naître dans l'âme de l'enfant, autant que son âge le permettait, la crainte du Seigneur et la confiance en Marie. Ils lui apprenaient à les invoquer, à les aimer, à penser à eux jusque dans ses jeux et ses amusements. A leur tour ils priaient avec une ferveur infatigable, ils supplaient le Sauveur des hommes de conserver pure des atteintes du mal cette âme maintenant le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Mais le gouverneur de Massa devait bientôt, lui aussi, être arraché à des soins si chers et si précieux. Bernardin était arrivé à sa sixième année quand la mort vint frapper son père et le rendre orphelin. C'était entrer dans la vie au milieu d'épreuves bien dures, s'initier à ses amertumes avant d'avoir pu soupçonner si elle pouvait offrir le bonheur.

La ville entière pleura un homme dont les vertus lui étaient chères. Témoin durant plusieurs années de son administration sage et paternelle, elle avait su en apprécier les bienfaits. Ce n'était point chose facile, à cette époque de perturbations fréquentes, que de rencontrer un citoyen capable de porter dignement le fardeau du pouvoir. Au milieu de partis nombreux, violents et profondément divisés, en présence de tant de haines invétérées dont l'Italie était la proie malheureuse, un magistrat ferme et conciliant était un présent du ciel, et les peuples, victimes de troubles dont souvent ils ne comprenaient pas le motif, s'at-

Digitized by Google

tachaient à lui comme à un père et un sauveur. Tel avait été Tollo pour les habitants de Massa ; tels étaient aussi leurs sentiments à son égard. Rentré depuis quelque temps dans la vie privée, il n'avait rien perdu de leur estime et de leur amour. Aussi déploraient-ils sa mort comme une calamité publique. Le rapprochement des événements passés donnait à la douleur universelle un caractère particulier de touchante amertume et de pénible tristesse. On se rappelait cette jeune et vertueuse Nera, enlevée, il y avait à peine trois ans, à la tendresse des siens et à l'affection de toute la cité ; on se reportait aux jours où le vieux chevalier Bindo avait dit adieu à la terre en arrêtant sur les siens un regard plein de confiance ; puis cet enfant si douloureusement privé de sa mère presque avant de l'avoir connue, condamné à pleurer son père dont il commençait à sentir l'affection si vive, cet enfant, dis-je, touchait surtout les cœurs. Agé de six ans, il était orphelin : que sera pour lui la vie ? que lui réserve le secret de Dieu ?

« Seigneur, s'écrie le Prophète, le pauvre a été abandonné à votre garde, vous serez le protecteur de l'orphelin (1). » Cette parole devait s'accomplir à la lettre pour le jeune Bernardin. Dieu allait devenir d'une façon spéciale le protecteur de son enfance, le gardien de sa jeunesse, le guide et le mobile de sa vie entière. Diane assuma sur elle seule la charge partagée jusqu'à présent avec Tollo de Dino : elle était digne de former un saint.

L'enfant commença dès lors à fréquenter les écoles. Bientôt ses maîtres le distinguèrent de leurs autres élèves ; ses progrès étaient rapides ; son esprit saisissait avec facilité les premiers éléments de la science, et, tout en partageant, avec l'ardeur naturelle à son âge, les jeux et les amusements de ses condisciples, il laissait entrevoir des dispositions peu communes. A la maison, il aimait à s'exercer à

(1) Tibi derelictus est pauper : orphano tu eris adjutor (Ps. 9).

quelque travail manuel, et le genre seul de ses occupations indiquant déjà chez lui l'action prédominante de l'esprit. Aussi les habitants de Massa, en voyant dans le jeune Bernardin cette tendance aux choses sérieuses, mélangée cependant d'une douce joie, présageaient avantageusement pour lui de l'avenir.

On remarquait surtout, dès son premier âge, sa vive compassion pour l'infortune. La vue des pauvres le touchait et l'attristait; son plus grand bonheur était de pouvoir leur offrir quelque soulagement. Diane, ravie de dispositions si propres à influer saintement sur la vie entière de Bernardin, s'efforçait de les développer en le faisant le distributeur d'une partie de ses aumônes. La joie de la pieuse dame était à son comble quand elle l'entendait supplier en faveur de l'indigent. Un jour, soit que les dons eussent été plus abondants, soit par un effet du hasard, il y eut à peine assez de pain pour suffire aux besoins des personnes de la maison. Un mendiant se présente, et Diane croit devoir le renvoyer sans aumône. Alors Bernardin attristé arrête sa vertueuse tante : « Je vous en prie, s'écrie-t-il, donnons quelque chose à ce pauvre, et je ne dinerai ni ne souperai aujourd'hui; j'aime mieux me passer de pain que de voir un pauvre en manquer. »

A cette exquise sensibilité d'une âme naturellement compatissante, la pieuse Diane désirait voir se joindre de bonne heure l'amour plus difficile de la pénitence. Persuadée, avec tous les saints, que la base la plus solide des vertus est le mépris de soi-même et l'esprit d'immolation continuelle, elle portait son jeune disciple à pratiquer des mortifications en l'honneur de Marie, et à offrir, dès sa première enfance, à la Vierge sans tache le sacrifice d'un corps innocent. Bernardin recevait avec ardeur un tel enseignement, et dès lors il jeûnait tous les samedis, heureux de témoigner ainsi sa tendresse à la Mère du Sauveur au jour où son âme fut plongée plus profondément dans les

angoisses et le deuil. Tant qu'il resta dans le monde il fut fidèle à cette pratique, et nous verrons bientôt quels fruits de salut il recueillit de son ardente dévotion à celle dont la puissance ne fut jamais invoquée en vain, ni la charité inutilement sollicitée.

De ferventes prières animaient chaque jour ses sacrifices. On le voyait, si jeune encore, s'attendrir, soupirer, verser des larmes en invoquant le nom de Marie. Il aimait à se prosterner devant ses autels, à visiter nos églises, à adorer dans le silence et le recueillement le Dieu caché sous les voiles eucharistiques, à se livrer, en un mot, aux pieux exercices compatibles avec son âge.

L'action divine de la grâce apparaissait donc dans tous les actes de l'orphelin de Massa, l'Esprit-Saint embellissait de jour en jour le sanctuaire qu'il s'était préparé en son cœur; il le soumettait doucement au joug grave de la loi céleste; il le disposait, comme une terre excellente, à porter les fruits des vertus héroïques et à devenir un instrument admirable de salut pour un grand nombre de pécheurs. Bernardin croissait comme une jeune plante au souffle embaumé du matin; comme Samuel, il était chéri de Dieu et des hommes; comme Jean Baptiste, il attirait les regards de ses concitoyens, et ils se disaient : « Quel sera cet enfant, la main du Seigneur est avec lui. »

CHAPITRE II.

Bernardin à Sienne. — Sa piété y prend de nouveaux développements. — Sa nouvelle famille. — Études.

La famille des Albizeschi était représentée à Sienne par deux oncles de Bernardin, Cristoforo et Angelo. Le premier avait pour épouse une femme d'un rare mérite, nommée Pia. Demeuré sans enfants depuis son mariage, il

Digitized by Google

arrêta ses regards sur le jeune fils du gouverneur de Massa pour en faire l'héritier de ses biens et se reposer en lui de l'avenir de sa maison. Diane venait de mourir, après avoir, pendant cinq années, prodigué à Bernardin les soins d'une mère tendre et dévouée. Le Seigneur l'avait retirée de ce monde, comme Nera et Tollo, sans lui donner de voir les merveilles qu'il se préparait à accomplir en son Eglise par cet enfant, témoin, si jeune encore, de morts douloureuses et accablantes. Cristoforo, d'accord avec son frère Angelo, jugea à propos de faire venir à Sienne son neveu; Pia lui servirait de mère, et lui-même surveillerait plus soigneusement son éducation et ses progrès dans les sciences. Massa était une ville trop obscure pour offrir au représentant futur d'une famille aussi illustre des maîtres assez distingués; Sienne, au contraire, capitale de la république, possédait tout ce qu'il fallait d'hommes éminents pour répondre aux vœux des Albizeschi.

Il y avait dans ses murs une université florissante. Etablie en 1203, sous le grand pape Innocent III, elle avait donné à l'Eglise, à l'Etat et aux arts une foule d'hommes célèbres, et des professeurs d'un mérite éminent continuaient, après deux siècles, à soutenir son antique renommée (1). Des élèves accourus non-seulement des diverses contrées de la république Siennoise, mais de plusieurs provinces de l'Italie, se pressaient dans son enceinte, avides de recevoir leur enseignement et quelquefois aussi avec le désir d'en faire l'objet d'une critique maligne en le comparant avec l'enseignement des autres universités. Le catholicisme encourageait par des éloges, des priviléges et des bienfaits de toute sorte cette diffusion de la science et des lumières. A

(1) On voit encore aujourd'hui à Sienne le tombeau de Nicolas Arringhieri, professeur de droit au XIVe siècle. Ce monument est orné d'un bas-relief remarquable par la beauté du travail et la vérité des poses. Il date de l'an 1374, et représente la classe du professeur. (*Encyclopédie théologique*, t. XLIV, p. 830.)

Digitized by Google

Sienne, comme dans les autres grandes écoles, ses théologiens et ses philosophes occupaient avec éclat les chaires confiées à leur zèle ; ils préparaient à l'Eglise des ministres capables de tenir tête à l'erreur et d'en démasquer les sophismes. Le droit, la médecine, les arts avaient part également à ses faveurs ; rien de ce qui peut servir aux besoins de l'homme ne demeurait étranger à une religion dont la base première est la charité.

Mais à côté de ce mobile si puissant de la religion s'en joignaient d'autres d'un ordre inférieur, quoique d'une grande influence pour entretenir l'émulation et fortifier les études. Il y avait entre les petites républiques de l'Italie, au moyen âge, une rivalité comparable à celle des anciennes républiques de la Grèce. Elles se jalousaient mutuellement, et le désir de l'emporter les unes sur les autres développait, au sein de chacune d'elles, une activité dévorante en tout genre. A Sienne, comme à Pise et à Florence, comme à Gênes et à Venise, les sciences, les arts, le commerce, l'habileté militaire et administrative jouissaient d'une haute considération. La science avait formé des prêtres, des érudits, des jurisconsultes, des magistrats ; les arts avaient couvert la ville de monuments, ils avaient élevé le Casino des nobles, le palais *del Publico*, construit par les frères Angelo et Agostino, la cathédrale, la chapelle de la Scala, le palais des ducs ; ils avaient donné à la ville la place *del Campo* et celle du Dôme, alimenté la fontaine de la première de ces places au moyen d'aqueducs souterrains dont la construction demanda deux siècles de travaux, et dont la grandeur et la solidité rappellent les richesses de ces républiques aujourd'hui effacées du rang des nations et sans presque un souvenir de leur ancienne gloire.

La peinture surtout avait prodigué ses trésors à Sienne. Depuis le treizième siècle jusqu'à Bernardin elle a compté des disciples sans nombre. Oderigi, Perfetti, Gindone, Mino da Turrita, Ugolino, Duccio Buoninsegna, Simon Memmi,

Google

Lorenzo et ses deux fils : Pietro et Ambrosio Lorenzetti, Andrea Vanni, le Rubens de son temps, et Dominique Bartoli, marquèrent entre les peintres fameux des XIIIe et XIVe siècles. Raphaël et Pinturrichio firent des emprunts nombreux à quelques-uns des anciens maîtres de l'école siennoise, « école riante au milieu d'un peuple toujours gai, dit Lanzi ; le choix des couleurs et l'air des visages y produisent une impression tellement agréable, que des étrangers ont été quelquefois jusqu'à la préférer à celle de Florence. »

La valeur militaire, avons-nous dit, était également en honneur dans les républiques italiennes. Souvent les passions allumaient la guerre, et les rivalités la rendaient aussi ardente que dans les grands Etats. Sienne avait conservé ses souvenirs de gloire ; on voit encore aujourd'hui dans un de ses monuments les trophées de la sanglante journée de Monte-Aperto, dans laquelle les réfugiés florentins, unis aux soldats de Sienne, détruisirent entièrement l'armée de leur mère-patrie, en l'an douze cent soixante. Le Dante a rappelé ce terrible événement qui enleva pour un temps le pouvoir aux Guelfes et le fit passer aux mains des Gibelins.

Sienne comptait alors cent mille habitants. Tombée, au XVIe siècle, après un siège héroïque, au pouvoir des troupes de Florence aidées des armées de Charles-Quint, elle perdit, avec sa liberté, son antique splendeur. Parmi ses enfants, les uns durent prendre le chemin de l'exil, d'autres aller tenter fortune en des contrées plus prospères. Alors ses assemblées populaires disparurent, ses places devinrent silencieuses ; aujourd'hui ses monuments seuls attestent sa grandeur passée.

Quand les oncles du jeune Bernardin l'appelèrent à Sienne, leur pensée était de le former aux sciences de son époque, de l'initier, de bonne heure, à toutes les connaissances dont il aurait besoin pour soutenir dignement le nom des Albizeschi, puis enfin de le mêler peu à peu, lorsque le mo-

Google

ment en serait venu, aux affaires de la politique. Mais Dieu avait sur cet enfant d'autres desseins, et il lui avait ménagé, dans sa famille même, les ressources les plus précieuses, les exemples les plus saints pour l'y préparer. Pia, l'épouse de Cristoforo, était une femme d'une haute vertu; en recevant dans sa maison celui qu'elle considérait déjà comme son propre fils, elle se proposa, avant tout, d'en faire un serviteur de Dieu. Elle lui inspirait donc la crainte du mal, l'horreur du vice, et principalement du vice impur, auquel sa jeunesse allait l'exposer si fréquemment dans cette grande ville. Elle le conduisait avec elle à l'église et aux prédications religieuses; elle le suivait dans toutes ses démarches et l'observait avec une stricte vigilance.

Cependant le regard scrutateur de cette pieuse femme ne trouvait rien à reprendre dans la conduite de Bernardin. L'ensemble de ses actions révélait une inclination marquée pour les choses divines. A la maison, son délassement le plus cher consistait à élever des autels et à les parer avec tout le soin possible. Au dehors, on le voyait souvent rassembler les enfants de son âge et leur redire ce qu'il avait retenu des discours prêchés en sa présence. Plein d'ardeur et d'activité, il se livrait aux amusements comme ses autres condisciples, mais déjà il inspirait le respect par sa modestie. Sa pudeur était si connue que les moins réservés savaient en tenir compte. Une parole immodeste venait-elle frapper ses oreilles, il changeait de couleur et paraissait ému comme s'il eût reçu un soufflet. Approchait-il d'un groupe ou par hasard se tenaient des propos licencieux, l'on se disait : « Voici Bernardin. Silence! » et tous rendaient hommage à la vertu de l'excellent jeune homme.

Comme nous le dirons plus tard, le désordre était grand alors en Italie, et l'enfance était exposée à ses atteintes presque aussi souvent que l'âge mûr. Notre Saint eut à souffrir plus d'une fois de la dépravation de ses concitoyens; le danger lui fournit l'occasion de manifester pu-

Google

bliquement et l'énergie de son caractère et l'horreur de son âme pour le mal. Un jour qu'il était à jouer avec quelques-uns de ses condisciples, un homme d'un rang élevé s'approche et lui adresse des paroles inconvenantes. Pour toute réponse l'enfant lui applique un soufflet si vigoureux, que ceux qui se promenaient l'entendirent à une distance assez éloignée. Tout le monde applaudit, et l'homme sans respect pour la pudeur de la jeunesse se retira couvert de confusion. Bien des années après, Bernardin, devenu l'apôtre de l'Italie et de Sienne en particulier, prêchait sur cette même place. Il avait sans doute oublié cette correction d'un autre âge ; mais, parmi ses auditeurs, un homme versait des larmes amères et éclatait en sanglots, c'était le pécheur scandaleux d'autrefois. Il déplorait ses paroles et ses exemples; le souvenir des vertus précoces de l'illustre prédicateur le touchait autant que sa parole enflammée, et le ramenait à son Dieu (1).

Aux soins de Pia, pour sauvegarder le cœur de Bernardin, se joignirent les soins d'une âme plus sainte encore, tant la vertu dans cette heureuse famille était pratiquée avec une noble émulation! Diane, en mourant, avait laissé une fille que l'Église devait placer sur ses autels. Elle s'appelait Tobia, et, à l'école de sa mère, elle avait appris à parcourir les sentiers de la perfection la plus sublime. Devenue veuve après plusieurs années de mariage, elle s'était engagée dans le tiers-ordre de saint François dont elle suivait les règles avec un zèle au-dessus de tout éloge. La ville de Sienne entière admirait et vénérait sa vie édifiante et sa charité inépuisable. Elle était âgée de trente ans quand Bernardin vint au monde. Toute sa vie il la considéra comme une mère; sa parole faisait sur lui une impression

(1) Sur cette même place, dit un écrivain contemporain, Bernardin prêchant au peuple, j'ai vu ce même homme touché jusqu'au fond du cœur, et versant des larmes aussi abondantes que s'il eût été durement battu de verges.

Digitized by Google

extraordinaire, il sentait son âme s'enflammer aux exhortations de cette sainte femme. Dans les fréquentes visites qu'il lui rendait, il puisait le désir de plus en plus incessant de n'appartenir qu'à Dieu, la vertu lui semblait plus facile, et comme le premier besoin de son cœur, quand Tobia lui en avait raconté les charmes; le monde devenait vil à ses yeux, quand elle lui en avait exposé les dangers et les hontes.

Nous sommes dans l'assemblée des saints, il nous est doux de les faire connaître et de montrer comment Dieu avait tout disposé pour former un apôtre à son peuple. A Nera, à Diane, à Pia et à Tobia, nobles personnages dont les noms se rattachent inséparablement au souvenir de Bernardin, il faut ajouter un nom qui rappelle une sainteté plus grande encore, si l'on en croit un historien (1). C'était une sœur de Tollo de Dino, plus âgée que lui et nommée Bartholomea. Depuis la mort de son époux, elle avait embrassé la règle de saint Augustin, et était dirigée par des chanoines réguliers de cet ordre, établis près de Sienne qu'ils édifiaient par une vie irréprochable. Elle passait ses jours dans la mortification et les austérités de la pénitence, priant continuellement et goûtant une joie indicible à chanter les louanges divines. Au milieu des souffrances et des infirmités de la vieillesse, elle n'avait rien perdu de sa première ferveur, son âme semblait habiter des régions supérieures à l'exil de la terre. Le nom de Jésus, prononcé devant elle, suffisait à la transporter hors d'elle-même, c'était pour ses oreilles une suave mélodie, pour sa bouche un mets délicieux, pour son cœur un vin fortifiant. Elle redisait ce nom, elle le répétait d'une voix entrecoupée, comme une personne ivre de joie et impuissante à contenir les élans enflammés de son âme. Si, dans la suite, nous voyons

(1) Thobiam et numero annorum, et sanctioris vitæ etiam perfectione longe superabat. (*Maff. Vegh.* c. 1, 7.)

Bernardin si ardent à prêcher aux hommes ce nom sacré et adorable, si nous le trouvons si résigné à souffrir les contradictions et la calomnie à cause de son zèle à étendre le culte du nom de Jésus, c'est que la voix sainte et vénérée de Bartholomea a allumé en lui un feu dont les années ne ralentiront pas les ardeurs, c'est qu'elle a fait passer dans le fils de son frère les étincelles d'amour dont elle est dévorée, la confiance sans bornes dont elle est remplie. Heureux enfant! les jours les plus orageux de la vie se sont écoulés pour lui au milieu des serviteurs du Très-Haut, les exemples les plus purs et les plus sublimes n'ont cessé de frapper son regard; ses proches ont été comme autant d'anges célestes députés par Dieu même à la garde de son innocence. Des morts cruelles ont attristé son berceau, mais en lui, dans un sens bien vrai, s'est accomplie cette parole du Prophète : « Mon père et ma mère m'ont abandonné, et le Seigneur s'est chargé de moi. »

Le temps de l'enfance s'est passé pour Bernardin à marcher sur les traces de ces personnes vertueuses et bien-aimées, les années de la jeunesse vont se passer de même. Quand l'arbre est abrité contre les injures de l'air et exposé à la douce influence d'un soleil bienfaisant, ses fleurs s'épanouissent sans obstacle, et son fruit arrive de bonne heure à la maturité. Ainsi dans la maison de Cristoforo, au milieu des sollicitudes d'un amour tout maternel, Bernardin, gardé contre les périls du dehors, animé par les conseils et les vertus des siens, parvenait bien jeune encore aux vertus de l'âge mûr. Son esprit vif et ardent, plein de cette douce et bonne gaieté qui semble être l'apanage spécial des habitants de Sienne, révélait, de jour en jour, l'homme appelé aux choses sérieuses et utiles. Son cœur, que nous avons vu si compatissant au besoin du pauvre, se montrait toujours aimant, toujours ouvert aux chastes inspirations de la piété. L'avenir s'offrait donc plein de légitimes espérances pour les saintes âmes em-

pressées à le préserver du souffle contagieux de la terre.

Cependant un nuage, d'une courte durée, il est vrai, troubla cette atmosphère de sérénité. Bernardin, déjà arrivé à l'âge où les passions commencent à devenir redoutables, dit un jour à Tobia : « Je suis épris d'amour, et je donnerais volontiers ma vie pour jouir de la présence de celle que j'aime. » Souvent on l'entendait redire les mêmes paroles, une fois il ajouta : « Celle que j'aime est si belle et si noble que nulle personne ne saurait lui être comparée en notre ville de Sienne. » Plusieurs fois encore il dit : « La nuit pour moi s'écoulerait sans sommeil, si j'avais passé le jour sans contempler l'image de ma bien-aimée. »

Ces paroles, proférées sans arrière-pensée, avaient jeté l'âme de Tobia dans une étrange perplexité. Elle voyait son jeune parent se livrer à des jeûnes rigides; chaque jour il assistait à la messe et donnait un long temps à ses exercices de dévotion; sa couche était celle d'un religieux austère; il domptait son corps par des disciplines fréquentes et s'appliquait avec ardeur à l'étude; rien en lui n'était de nature à faire soupçonner une passion même éloignée. Mais d'un autre côté, sa jeunesse, l'inexpérience naturelle à son âge, les qualités extérieures dont il était doué ne l'auraient-elles pas incliné vers les sentiers du mal ? Tobia n'osait ouvrir son âme à un doute injurieux, et cependant elle désirait avec ardeur être éclairée sur une chose de cette importance. « Quelle est donc, lui dit-elle enfin, cette bien-aimée dont vous me parlez sans cesse ? où demeure-t-elle ?

— Elle demeure, répond Bernardin, au delà de la porte Camélia.

La vertueuse femme se contenta pour le moment de cette réponse incomplète, et résolut d'observer les démarches du jeune homme. Le lendemain, elle se dirige secrète-

ment vers le lieu indiqué, et se place de façon à tout découvrir sans être aperçue elle-même. Au-dessus de la porte Camelia était représentée la glorieuse Mère du Sauveur s'élevant dans les cieux, environnée du chœur des anges et au milieu de leurs chants de jubilation et d'amour. Bientôt Bernardin arrive, il se prosterne pieusement devant l'image de Marie, lui offre ses prières avec cette ferveur et cette humilité dont tous les jours il donnait l'exemple dans les églises de Sienne, puis, sans s'arrêter nulle part, s'en retourne à la demeure de son oncle. Tobia, pleine d'admiration, s'en revint consolée. Le lendemain et les jours suivants elle réitère son épreuve, et le même spectacle d'ardente piété vient frapper ses regards. Elle charge une de ses amies d'observer à son tour et de suivre en secret Bernardin, celle-ci ne saurait non plus découvrir autre chose. Elle le voit matin et soir venir s'agenouiller devant l'image de la Reine des Anges, la contempler dans une sorte de ravissement, l'invoquer, et reprendre le chemin de sa maison comme s'il eût été étranger au mouvement de cette grande ville.

Tobia en savait assez, toutes ses craintes s'évanouirent; elle comprit quelle était la bien-aimée de Bernardin. Cependant elle voulut qu'il lui révélât lui-même son secret: « Mon fils, lui dit-elle, ne me tenez pas, je vous en prie, davantage en suspens, et délivrez-moi de l'inquiétude dont je suis agitée chaque jour à cause de vous. Quelle est celle dont vous êtes épris ? faites-la-moi connaître, et, si son rang n'est pas trop supérieur au vôtre, nous ferons en sorte de vous unir à elle. »

— Ma mère, répondit le jeune homme, puisque vous me l'ordonnez, je vais vous faire connaître ce que je n'eusse jamais révélé à personne, je vais vous découvrir le secret de mon cœur. Je suis épris de la Vierge bienheureuse, de Marie, la mère de Dieu. Je l'ai toujours aimée, je brûle des flammes de son amour, je soupire après sa vue de toute

Digitized by Google

l'affection de mon cœur, de toutes les profondeurs de mon âme. Je me la suis fiancée comme une épouse d'une pureté sans égale, en elle j'ai placé et fixé toute mon espérance. Je l'aime au suprême degré, je la cherche, je voudrais sans cesse la contempler et lui témoigner la vénération dont elle est digne. Mais comme je ne puis obtenir pareille faveur sur la terre, j'ai arrêté en moi-même de visiter chaque jour son image. Telle est ma bien-aimée. »

Tobia, tressaillant d'allégresse et ivre de joie, ne pouvait contenir ses larmes. Elle serra dans ses bras Bernardin, l'embrassa en pleurant et lui dit : « Mon fils béni, je mourrai heureuse maintenant que je suis assurée par vous-même de vos pieux et saints désirs, et de votre dévotion à la vierge Marie. Mon âme ne pouvait s'ouvrir entièrement à un soupçon désavantageux; mais aujourd'hui rendons grâces au Seigneur très-haut et à la Vierge vraiment digne de notre amour. »

A cette piété si tendre, si animée, Bernardin joignait une application persévérante à orner son esprit des connaissances les plus variées. Après avoir suivi avec succès les cours préparatoires à des études plus graves et plus élevées, il s'appliqua à la philosophie où chaque jour il donnait des preuves de sa rare intelligence. Ses maîtres furent d'abord Onofrio, ensuite Jean de Spolète, homme recommandable par ses hautes vertus et son savoir (1). Le saint jeune homme fréquenta son école avec assiduité, il s'attacha à lui comme à un père dont il ne se séparait qu'avec peine, et durant plusieurs années il apprit dans ses leçons tout ce que la philosophie pouvait lui offrir d'important. Jean de Spolète admirait dans son élève la réunion des qualités les plus rares du cœur et de l'esprit; il en garda un souvenir ineffaçable. Arrivé aux années extrêmes de la vieillesse, alors que Bernardin avait payé son tribut

(1) Joannes... speculum honestatis... philosophiæ instructor. (*Joan. Capistr.*)

Digitized by Google

à la mort, le bon vieillard se rappelait encore avec tendresse le disciple de ses premiers temps, et, quand tout le monde racontait les miracles accomplis par ses mérites, les bienfaits de ses prédications, les œuvres de sa sainteté, il aimait à ajouter : « Pour moi, je n'ai jamais compté d'élève d'une vertu plus pure ni d'un esprit plus élevé (1). » Ses condisciples n'avaient jamais cessé de rendre le même témoignage ; l'envie se taisait en présence de la modestie jointe au devoir.

A l'étude de la philosophie succéda pendant trois ans l'étude du droit-canon, accompagnée de celle des Saints Livres et de la théologie. Ces études répondaient mieux aux goûts si pieux de l'excellent jeune homme ; il s'y livra avec une ardeur plus grande encore, et résolut d'en faire pour l'avenir une de ses occupations principales. L'Écriture surtout devint pour lui « la vaste étendue des cieux, où l'œil contemple cette sagesse dont les rayons égalent le soleil en splendeur, ou l'esprit trouve une science dont les clartés ressemblent à la douce lumière de la lune, où les vertus et la grâce brillent et scintillent comme l'innombrable armée des étoiles. Aucun livre n'est plus délicieux et ne contient de plus salutaires enseignements ; aucun n'est plus riche ni plus utile, aucun plus excellent ni plus sublime. Le Livre Sacré est profond dans la science des mystères, il est abondant en sens spirituels. Il nous apprend ce qu'il faut croire, ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter, ce qu'il faut craindre, ce qu'il faut désirer (1). » Ce livre il l'aimera donc désormais comme le plus précieux des trésors ; il sera son conseil et sa lumière durant le cours de sa vie ; il l'interrogera et en sérutera les divins abîmes ; il en apprendra jusqu'aux passages les moins importants

(1) Ab eodem Joanne prolatum est, et proclamatum pluries a scholis suis nunquam evasisse aliquem doctiorem Bernardino, nec unquam vidisse scholarem omni honestate replatum. — Sicut de Bernardino cognovit. (*id.*)

en apparence, et lorsqu'il faudra ébranler les cœurs, illuminer les consciences, faire trembler le vice, c'est là qu'il ira emprunter des armes, là qu'il se préparera à combattre les combats du Seigneur.

Au reste il apportait dans ses études une maturité propre à en assurer le succès. Lui-même nous a tracé dans un discours sur l'étude des sciences la méthode dont il se servait alors. Sa voix est la voix d'un maître, l'expérience lui a démontré combien profitables sont les conseils qu'il donne à la jeunesse groupée autour de sa chaire et avide de l'entendre. Il parle en présence des docteurs d'une grande université, mais ses paroles ont conquis l'assentiment de tous ces hommes; elles sont un écho de leurs propres paroles, l'écho des docteurs catholiques de tous les siècles. Ecoutons quelques-uns des conseils du grand prédicateur, et nous comprendrons par quels secrets il s'est, en peu de temps, élevé aux régions supérieures de la science.

« Plus vous vous attacherez à Jésus-Christ, dit-il, plus vous atteindrez à une science élevée ; il est le maître de la sagesse, lui à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre. Plus donc vous embrasserez étroitement le Sauveur, plus vous deviendrez savant. Saint Jean s'est reposé sur sa poitrine, et nul, parmi les saints, n'a été comme lui rempli de la science de Dieu, nul n'a possédé une science aussi lumineuse, aussi sublime.

» Pour devenir savant, il faut préparer son esprit et attendre de Dieu seul la science. Si vous voulez bien savoir ce que vous vous proposez d'étudier, commencez par désespérer d'y arriver jamais de vous-même. Regardez-vous comme indigne du succès. Plus vous serez vide de toute espérance en votre propre esprit et plein de l'espérance divine, plus vous avancerez rapidement et ferez des progrès dans la science.

(1) Bernardin. *Oper.* t. v, *passim*.

» O vous, qui désirez appliquer votre esprit à l'étude et croître dans la science objet de vos vœux, vous devez observer les règles suivantes :

» 1° Il faut concevoir une grande estime de la science que vous voulez apprendre, autrement vos progrès seront nuls. Il faut de même choisir le maître le plus savant que vous pourrez trouver.

» 2° Vous devez éloigner de vous tout empêchement : les conversations inutiles, les fréquentations coupables, les sollicitudes temporelles. Mais de ces empêchements, le plus grave est de n'avoir pas la crainte de Dieu, parce que *la sagesse n'entrera pas dans l'âme adonnée au mal*.... Ceux qui corrompent la jeunesse, obscurcissent le soleil ; tout écolier devenu un homme instruit et probe est pour sa patrie un soleil resplendissant ..

» 3° Vous devez conserver votre esprit dans le calme et la tranquillité, et ne vous adonner qu'à l'étude choisie par vous. L'on apprend plus en une demi-heure avec calme qu'on ne ferait en un mois avec un esprit dissipé. J'ai vu des hommes sans capacité dire : « Je voudrais, mais je ne puis apprendre. » Cependant ils continuaient à étudier, et enfin la science arrivait, car une étude persévérante finit par ouvrir l'esprit. D'autres au contraire se confient en leur aptitude, et, avec une grande capacité, demeurent ignorants. Ils disent : « quand je serai libre, je travaillerai chez moi. » C'est là une grande erreur, et rarement il arrive qu'un écolier sorti ignorant de ses classes, devienne un homme instruit à la maison, où il se trouve jeté dans les affaires soit domestiques, soit politiques . . Si donc vous voulez réussir dans vos études, ayez le calme de l'esprit et n'espérez pas trop en votre propre aptitude. Faites ce que dit Boëce : Chassez la crainte, chassez le plaisir, et mettez en fuite l'espérance.

» 4° Vous devez avoir une vie réglée et garder le milieu dans lequel se trouve la vertu. Ainsi vous ne devez ni trop

Digitized by Google

manger ni trop boire, mais user de modération. L'excès vous empêcherait d'apprendre ; il rend l'estomac pesant, la tête lourde, le corps paresseux, le sommeil facile. On est sans force dans l'étude, les esprits vitaux s'engourdissent, la science ne peut entrer, le génie est sans activité. De même si vous mangez trop peu, la vertu du cerveau et des esprits s'affaiblit, vous devenez comme insensé. Il faut donc marcher entre les extrêmes comme l'ont fait les saints.

» Vous devez encore regler l'heure de vos repas, de votre lever, de vos études, et vous contenter d'un sommeil médiocre, mais non trop restreint ni trop prolongé. Vous devez demeurer à la maison, et ne pas perdre trop de temps à vous promener. Vous devez revoir et étudier chaque jour la leçon que vous avez entendue, et être fidèle en ce point.

» Vous devez enfin avoir une règle pour le choix des livres. Ainsi, il faut en chaque science s'attacher au livre élémentaire, se coucher dans le berceau de cette science, en sucer le lait, en manger les aliments les plus tendres et arriver de la sorte aux plus substantiels.

» 5° La cinquième règle pour bien étudier, c'est de répéter les choses lues ou entendues. « Un voyageur, dit saint Gregoire, rencontre un homme sur son chemin ; il ne sait d'où il est, s'il est bon ou méchant. Si donc il veut le connaître, il doit d'abord entrer en conversation avec lui et savoir quelle est sa langue. Ensuite il lui demande de quelle ville il est. Sa ville une fois connue, il cherche à s'introduire dans sa maison, et il juge alors de sa noblesse. Prolongeant ses entretiens avec lui, il arrive à s'instruire de ses actes et des pensées de son cœur, et enfin par toutes ces données il prononce sur ses qualités bonnes ou mauvaises. » « Ainsi doit agir l'étudiant. Quand il commence, il ignore l'idiome de la science qu'il va étudier, il n'en connaît pas les termes, mais en écoutant il les apprend. Il ignore les matières traitées dans ses livres ; en étudiant il s'en instruit ; plus il étudie et répète ces mêmes choses, plus il pénètre

Digitized by Google

profondément dans ce qu'elles ont d'intime, et ainsi il devient un des familiers de cette science, il la comprend clairement, il en possède tous les secrets.

» Remarquez bien qu'un écolier ne doit pas, s'il désire avancer, dissiper son esprit sur un grand nombre de livres. Il doit en prendre un, l'étudier avec soin et l'apprendre avant de passer à un autre. En se portant ensuite vers un livre nouveau, il le comprendra mieux, car un livre en ouvre un autre, et ainsi vous deviendrez bien vite un maître.

» 6° Il faut goûter les choses apprises et s'en délecter. Quand une fois vous avez bien compris une leçon, si vous commencez à savourer ses enseignements, si vous en faites vos délices; si vous éloignez ce qui pourrait vous en distraire; si vous en gravez en votre esprit les paroles et les sens; si vous approfondissez le sujet, les objections qu'il fait naître, ses conséquences, ses raisons, et tout ce qu'il renferme de plus subtil, vous deviendrez le maître des autres (1). »

Telle était la méthode employée par Bernardin; le lecteur ne s'étonnera donc pas de voir en lui un homme de premier ordre, capable de dominer son siècle autant par son savoir que par ses héroïques vertus. Mais ici une objection se présente, et nous devons y répondre en terminant ce chapitre. Nous écrivons la vie d'un saint; le lecteur cependant pourrait nous demander pourquoi en lui l'humanité apparaît aussi peu dans ces années où la nature a coutume de revendiquer ses droits avec plus d'empire et de s'agiter avec plus de violence? Déjà pareille question nous a été adressée (2), comme si, en recontant la vie des amis du Seigneur, nous eussions affecté de charger le tableau de leurs vertus aux dépens des droits imprescrip-

(1) Bern. *De scientiarum studiis*, t. III.
(2) A l'occasion de notre histoire de saint Bonaventure.

tibles de la vérité, et d'ensevelir dans les ombres le côté qui les rapproche le plus du commun des hommes. On nous permettra de répondre quelques mots et d'exprimer toute notre pensée sur ce point.

Les Saints, comme le reste des hommes, sont soumis à la tentation et à l'épreuve. Les passions rugissent à leurs oreilles et s'offrent à leurs cœurs avec tous les attraits du plaisir. La nature vit en eux avec ses infirmités, ses langueurs, son orgueil, ses emportements extrêmes; en un mot, ils sont hommes, et, comme l'un des serviteurs de Dieu les plus héroïques, ils peuvent s'appeler des hommes malheureux *infelix homo* (1), précisément à cause du soulèvement des passions en eux, à cause du cri de la nature. Mais ce cri chez plusieurs, et même, croyons-nous, chez un grand nombre, a été étouffé sans manifestation extérieure, il a été comprimé par un cri plus puissant, le cri de la conscience; ce soulèvement a été refoulé par une force plus intense, par la grâce divine. Quand le berceau de l'enfant a été entouré des pieux soins de Blanche de Castille, de Maria Ritelli, de Nera, de Diane, l'ange impur ne saurait en troubler le repos; quand les années critiques de la vie ont pour rempart les saintes prières et les exemples de toutes les vertus, quand les leçons de chaque jour se résument en ces paroles : « Dieu sait combien je vous aime, ô mon fils; cependant j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché grave, » on doit moins s'étonner de voir Louis de France, Bonaventure de Bagnarea, Bernardin de Sienne et tant d'autres conserver intact le trésor inestimable du baptême. Nous croyons la grâce supérieure à toutes les passions, à tous les entraînements de la nature; où donc son action se fera-t-elle sentir avec le plus de force si ce n'est dans le cœur si bien préparé à la recevoir?

(1) Ad Rom.

Maintenant qu'il y ait de temps à autre quelque chose d'imparfait dans les actes des saints, nous n'en disconvenons pas. Mais parce que dans le soleil il se rencontre des taches, pourra-t-on ne pas exalter la splendeur de ses rayons ? En racontant la vie des serviteurs de Dieu, nous avons pour but de montrer l'homme régénéré par la redemption, l'homme chaque jour vainqueur du monde et de lui-même, l'homme dont les pieds touchent la terre, il est vrai, mais dont le front est levé vers les cieux. Si la poussière arrive quelquefois à la frange de ses vêtements, ses atteintes sont presque imperceptibles, et ne vont jamais jusqu'à en ternir la pureté.

CHAPITRE III.

L'hôpital de la Scala. — La peste de l'an 1400 à Sienne. — Bernardin et les pestiférés.

Les villes catholiques un peu considérables, au moyen âge, comptaient, parmi leurs monuments publics, une maison où le pèlerin trouvait à se reposer des fatigues de sa course, où le voyageur allait s'abriter et se sustenter, où le malade recevait le soulagement à ses souffrances et, après la mort, les honneurs de la sépulture chrétienne. Cette maison s'appelait tantôt *Hospice*, parce que là s'exerçaient les devoirs de l'hospitalité si recommandée par l'apôtre, tantôt *Hôtel-Dieu*, nom plus doux et plus consolant encore, parce qu'il disait à l'étranger et à l'infirme qu'ils entraient dans la demeure de leur Père et non dans celle de l'homme. Seul le catholicisme a conçu l'idée de tels établissements, seul il pouvait la concevoir, il savait seul inspirer assez de tendresse sincère, de douce patience et de sainte abnégation pour la réaliser.

Sienne, depuis six cents ans, possédait une de ces mai-

Digitized by Google

sons bénies. Fondée en 832, sous le titre de Notre-Dame de la Scala, par Sorore, instituteur d'un ordre charitable destiné à soigner les malades, elle prit de siècle en siècle de nouveaux accroissements. Mais en devenant le rendez-vous de toutes les infirmités et de toutes les angoisses, elle devenait aussi le sanctuaire de toutes les vertus. Dans son enceinte, autour du lit de ses agonisants, on a vu se succéder des saints et des fondateurs d'Ordres religieux. Quelques années seulement avant Bernardin, saint Jean Colombini, ramené au Seigneur par un prodige touchant de la grâce (1), venait là faire l'apprentissage des vertus solides et expier les délicatesses d'une vie trop mondaine en soignant les malades. Là, un homme non moins illustre par ses vertus, et le compagnon le plus cher de Jean, préludait comme lui aux actes d'une pénitence héroïque par les œuvres de la charité. Là, Bernard Tolomei, le père des ermites du Mont-Olivet, trouvait la mort en soignant les pestiférés, et plusieurs membres de son nouvel ordre tombaient également avec lui victimes de leur zèle (2). Là,

(1) Saint Jean Colombini, né au commencement du XIVe siècle, était devenu premier magistrat de Sienne. Homme honorable, selon le monde, il n'était aux yeux de la religion qu'un transgresseur des lois divines. Un jour qu'il avait passé la matinée à traiter des affaires importantes et revenant à midi, accablé de fatigue, ne trouvant pas le dîner prêt, il entra dans une étrange colère. Sa femme, pour le calmer, lui donne un livre et le prie de faire une lecture en attendant qu'il se mette à table. Colombini s'apercevant que c'était la *Vie des Saints*, jette le livre à terre, mais un moment après, honteux de son emportement, il ramasse le volume, l'ouvre et tombe sur la vie de sainte Marie Egyptienne. Il trouve tant de charmes à cette lecture, qu'il ne pense plus à son dîner. Un changement subit s'opère en lui : il a horreur de ses fautes et prend la résolution de se détacher d'un monde qui l'avait séduit. Après s'être démis de sa charge, il donna aux pauvres ses biens et se livra aux pratiques de la plus rigoureuse pénitence. (*Dictionnaire d'hagiographie.*)

(2) Bernard Tolomei, d'une famille à laquelle se rattachait celle de Bernardin, né en 1272, remplit avec distinction les premières charges dans la ville de Sienne, mais le danger de la vaine gloire lui inspira la résolution de quitter le monde. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et se retira à l'âge de quarante et un ans dans un désert non loin de

le bienheureux Pierre Petroni provoquait l'admiration de Sienne par sa tendresse compatissante et son abnégation. L'hôpital de la Scala était au XIVe siècle comme un séminaire de la vie religieuse, comme un jardin fermé où les tiges les plus pures se développaient et grandissaient loin du souffle contagieux du monde.

La religion, en élevant cette demeure à la souffrance, avait, avec une sagesse admirable, tout disposé pour en faire un séjour de sanctification et de pénitence. On n'y admettait pas indistinctement le premier venu à servir les pauvres. Une pieuse association avait été formée, et pour en devenir membre, il fallait avoir joui d'une réputation intacte, ou du moins fait preuve d'une conversion sincère à Dieu et d'un retour éprouvé aux pratiques religieuses. Au nombre des associés l'on avait compté les saints dont nous venons de parler; sur ses registres on lisait les noms des plus illustres familles de Sienne, les noms de sénateurs, de magistrats, d'hommes puissants par leur fortune, de jeunes gens à l'avenir plein d'espérances; puis à côté et avec un honneur égal des noms pris dans la classe ordinaire du peuple, comme pour témoigner que tous les dévouements s'étaient confondus dans les services rendus au malheur, que la charité avait des adeptes plein de ferveur dans toutes les régions sociales de cette grande ville. Outre les membres de l'association qui ne pouvaient suffire à toutes les fatigues du jour et de la nuit dans une maison aussi considérable, l'hospice avait un nombre de domestiques proportionné à ses besoins. Le choix n'en était pas fait non plus au hasard, et nous verrons par les victimes de la peste dont nous allons avoir à parler, qu'à la Scala tout le monde indistinctement rivalisait de zèle dans l'exercice des œuvres charitables.

Sienne, et s'y livra à des austérités incroyables. Il mourut à l'âge de soixante et onze ans. (id.)

Bernardin se sentit attiré de bonne heure vers ce refuge des infirmités. Ami des pauvres dès son enfance, il avait en grandissant éprouvé pour eux une compassion de plus en plus profonde. Il connaissait, avec toute la ville de Sienne, comment la charité s'exerçait chaque jour au grand hospice de la Vierge, quelles vertus pratiquaient les membres de la pieuse confrérie; il comprenait de quels secours seraient à sa jeunesse et leurs conseils et leurs exemples. A l'âge de dix-sept ans il demanda à partager leurs œuvres. Sa réputation, déjà si bien établie, rendit faciles les directeurs, et son admission fut prononcée sans retard.

Il n'avait qu'à marcher sur les traces de ses devanciers pour devenir en peu de temps un homme parfait, à la Scala on se mortifiait comme dans les communautés les plus sévères, on priait et on se livrait à la vie contemplative comme si l'association n'eût pas eu d'autre but. Mais ce n'était pas assez pour ce jeune homme, aussi avide de sacrifices qu'on a coutume de l'être de jouissances à son âge. Outre les mortifications ordinaires dont il était observateur rigoureux et fidèle, il s'adonnait en secret avec toute l'ardeur de son âme à des austérités effrayantes, il prenait de longues et rudes disciplines, portait un cilice et travaillait sans interruption à asservir entièrement son corps au joug de l'esprit. Il s'imaginait agir sous le regard de Dieu seul; la bonté divine ne voulut point laisser dans le silence ces actes héroïques d'un saint à peine sorti de l'enfance. Plusieurs personnes s'en aperçurent, et, après sa mort, ces heureux témoins de tant d'immolations se plurent à les révéler à leurs concitoyens.

Mais s'il arrivait à cacher aux yeux des hommes ses mortifications, il n'en était pas de même de sa ferveur. L'amour divin dont ce cœur débordait, se manifestait dans toute sa personne. Il ressemblait plus à un ange qu'à un homme, et déjà les habitants de Sienne saluaient en lui le successeur de Colombini et de Petroni. Un jour de fête de saint

Onuphre, voyant devant l'église du saint une grande foule réunie, il se sent entraîné comme irrésistiblement à parler de Dieu à cette multitude. Il le fait, et tout le monde admire l'ardeur de ses paroles, la pureté de son langage et l'étendue de son savoir. Le prédicateur futur se révélait, l'apôtre de l'Italie annonçait dès ce jour ce qu'il deviendrait, quand l'esprit divin se serait reposé sur lui, et l'aurait envoyé rendre témoignage du nom de Jésus en présence des grands et des humbles de la terre.

Au reste l'occasion ne tarda pas à s'offrir de montrer sans réserve et solennellement à toute la ville, quel trésor de charité il avait tenu caché jusqu'à ce jour en son cœur. En l'année 1400, un cri se fit entendre à travers les rues de Sienne, cri sinistre dont le retentissement, semblable à l'éclat de la foudre, jeta la consternation dans tous les cœurs: LA PESTE! En un instant la cité entière l'avait redit avec angoisse, et ce cri n'était point une vaine rumeur, mais la réalité. La peste, en effet, venait d'apparaître, elle s'annonçait terrible et implacable, déjà elle avait fait des victimes à la Scala. Qui pourra prévoir l'étendue de ses ravages! C'était pour la troisième fois, depuis un demi-siècle, qu'elle visitait cette contrée malheureuse. Les deux premières elle avait laissé des traces douloureuses de son passage; alors Jean Colombini et Catharine de Sienne avaient consolé et fortifié leurs concitoyens par l'héroïsme de leur courage, le Seigneur voudra-t-il encore se montrer favorable à son peuple?

A peine le fléau a-t-il manifesté sa présence que tous les confrères de Notre-Dame de la Scala s'apprêtent à faire face aux divers besoins de l'hospice. Sans crainte et insouciants en présence de la mort, ils offrent à Dieu, dès le premier jour, le sacrifice de leur vie. Leurs devoirs sont nombreux; l'année 1400 est l'année jubilaire, et les pèlerins, malgré le schisme affligeant qui trouble l'Église, se dirigent vers Rome par toutes les routes. Ils viennent de l'Allemagne, de

l'Angleterre, de la France, de la haute Italie. Leurs regards sont fixés vers la ville éternelle, comme, deux siècles auparavant, les regards de leurs pères vers Jérusalem. Rome! Rome! c'est le cri parti de toutes les bouches, le cri de tous les cœurs. En vain la mort apparaît menaçante et presque assurée, elle ne saurait interrompre la course des pieux voyageurs. Qu'ils puissent coller leurs lèvres sur le tombeau de Pierre et prier sur ses cendres vénérées, ils s'endormiront en paix. Bien des désolations pèsent sur le monde, nous en parlerons plus tard; la voix solennelle de la religion, qui convie ses enfants à la pénitence et leur présente le pardon de leurs fautes, au commencement d'un siècle nouveau, domine les passions terrestres. Les pèlerins s'avancent, ils marchent sans regarder ni à droite ni à gauche; on les accueille avec respect dans les villes placées sur leur route; chaque soir la cité siennoise les voit franchir son enceinte, frapper à la porte de ses hospices, puis le matin se remettre en marche et se diriger vers le terme de leur saint voyage.

Cette agglomération d'hommes de contrées diverses semble un aliment au terrible fléau. Ses ravages s'étendent, ses victimes deviennent plus nombreuses, nul ne peut prévoir où s'arrêteront ses coups. Les pieux confrères de la Scala se multiplient au milieu des besoins sans nombre dont ils sont assiégés. Sur pied le jour et la nuit, ils oublient leurs familles et leurs amis; l'hospice est devenu leur demeure habituelle, ils ne comptent ni avec les exigences du corps, ni avec les dégoûts d'un ministère rebutant pour la nature; le devoir seul impressionne leur âme, ils s'y dévouent sans réserve. Mais Dieu a étendu sa main pour châtier, et la charité de ses serviteurs n'a point paru adoucir sa colère. Chaque jour à la Scala succombent de douze à vingt malades, sans parler de ceux des autres hospices et de la ville. La mort frappe à droite et à gauche indistinctement, elle atteint les membres de l'association

Google

et exerce parmi eux des ravages effrayants. Vingt-deux confrères, neuf prêtres, cinq clercs, sept hommes employés à préparer les remèdes, trente-six domestiques attachés à la maison, soixante appelés de la ville pour la circonstance présente, tombent successivement sur ce champ de bataille de la charité, et nul n'entrevoit un terme à tant d'amertumes.

Les femmes ont dans l'hospice un quartier à part. Des âmes généreuses se sont vouées à les soigner, et en premier lieu nous trouvons la vertueuse et héroïque veuve Tobia, la mère adoptive de Bernardin. Elle est là, elle aussi, résolue à sacrifier sa vie au service des pauvres. Son courage anime ses compagnes, toutes déploient ce zèle, cette activité, cette tendresse compatissante dont la foi seule connaît et enseigne le secret. Mais elles doivent aussi un tribut au fléau. Dix-huit d'entre elles sont frappées et échangent les rudes labeurs de cette vie contre les félicités de la patrie céleste.

La désolation régnait partout, les rangs des héros de la charité ne se remplissaient plus ; le découragement pénétrait tous les cœurs. La renommée racontait des choses navrantes des pays voisins : à Florence, disait-on, et ce bruit était trop conforme à la vérité, à Florence il mourait de six à huit cents personnes par jour. D'autres contrées étaient soumises à des ravages non moins effroyables. Des pèlerins redisaient comment la France avait été, l'année précédente, plongée dans une désolation semblable, et leurs récits servaient encore à assombrir les imaginations. La stupeur était à son comble; chacun tournait ses regards sur soi-même; nul n'osait en présence de telles calamités envisager l'avenir, nul n'osait se promettre seulement quelques heures de vie. De là l'indifférence aux malheurs des autres, l'éloignement de tout ce qui avait le moindre rapport avec le fléau, pour plusieurs l'abandon de la ville, chez tous des précautions inusitées.

Digitized by Google

L'hôpital de la Scala avait alors pour directeur un homme d'un haut mérite, Jean Landarom. Il avait d'abord porté les armes avec distinction, puis, ayant renoncé à l'existence aventureuse des camps, il s'était consacré à soigner les malades et avait vieilli dans cet humble et sublime ministère. Devenu directeur de l'hospice, sa douceur, son zèle, sa piété n'avaient pas peu contribué à rendre si florissante la confrérie de cette demeure. Il avait vu avec une douleur indicible la mort s'abattre cruelle et sans pitié sur les compagnons de sa charité, et il les avait pleurés avec des larmes amères. Aujourd'hui, malgré ses efforts, il est impuissant à répondre à tous les besoins. Il entend les malades gémir, il est témoin des larmes des mourants, il vole d'un lit à l'autre, mais la souffrance n'est plus soulagée comme aux premiers jours du terrible fléau. Les confrères sont réduits à un petit nombre, nul homme du dehors ne veut s'engager, même à un prix élevé, à mettre le pied dans cette maison dont la présence successive de tant de morts et de malades a rendu le séjour intolérable. Le bon vieillard est comme anéanti en présence d'une telle situation. Le mal est si grand, la mort semble si menaçante qu'il n'ose plus faire appel à aucun dévouement. Alors il va se jeter aux pieds de Marie, la *conservatrice* de cette maison (1). Il pleure sur ses enfants qui ne sont plus ; il se lamente sur ses pauvres malades privés de secours ; il demande à la Mère du Sauveur si elle consentira à voir périr une maison dont elle est la gardienne et la reine, si elle ne suscitera pas de nouveaux dévouements pour aider à l'insuffisance de son pauvre serviteur.

En ce même temps Bernardin, qui a compté les désastres de la Scala et vu les angoisses de son vénéré directeur, sent un feu nouveau s'allumer en son cœur. Il se reproche de n'avoir pas assez fait jusqu'à ce jour, ses sacrifices n'ont

(1) Rogabat ergo Deum, et beatissimam Virginem, domus ejus conservatricem, ut pauperibus ministri mitterentur.

Google

pas été assez héroïques, il a trop cédé aux conseils qui éloignaient la jeunesse de cet effrayant théâtre de tous les dangers. La maison de Marie est menacée dans l'exercice de la charité, il faut qu'il en soit le soutien ou qu'il périsse avec la dernière des victimes de la peste. Une voix se fait entendre à son esprit, elle ébranle son âme jusqu'en ses profondeurs, elle ne cesse de murmurer à son oreille ces paroles vraiment divines : « *Il n'y a pas de charité plus grande que celle qui donne sa vie pour ses amis* (1). Pour le salut du monde Jésus-Christ a livré la sienne sur une croix. » Il va donc trouver Landaroni ; il s'offre à lui non-seulement pour le service ordinaire des malades, il est encore résolu à se charger de tous les soins de la maison, à embrasser les ministères les plus dégoûtants sans distinction aucune. Il va solliciter la charité de nouveaux frères ; il ne laissera pas mourir sans consolation les membres de Jésus-Christ, son Sauveur ; il confiera lui-même au repos de la tombe leurs corps sanctifiés par les sacrements divins.

Le directeur aimait Bernardin comme un enfant dévoué. Il avait admiré son zèle et ses vertus, il l'avait vu exercer la charité avec courage et ardeur, mais il ne connaissait pas tout l'héroïsme dont il était capable. En l'entendant parler, le vieillard ne put retenir ses larmes ; il pleurait de bonheur et de crainte. Ses chers malades allaient trouver de nouveaux soins, la Vierge avait exaucé ses supplications ; cependant à quels dangers va être exposé ce jeune homme d'un avenir si brillant, l'héritier des Albizeschi, le représentant d'une des grandes familles de Sienne.

« Mon fils, lui dit-il, je compatis sincèrement à tous nos infirmes, et surtout à ceux que cette cruelle maladie a frappés ; mais je n'éprouve pas une compassion moins grande pour votre jeunesse si florissante. Cette peste, vous le sa-

(1) Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis (Joan. XIII.)

vez, attaque tout le monde, et elle exerce de préférence ses ravages sur le jeune âge. Je crains donc grandement qu'en venant au secours des malades, vous ne soyez bientôt vous-même compté au nombre des mourants. »

« Dieu est puissant, répond Bernardin ; s'il le juge bon, il peut me conserver la vie et me permettre de venir en aide à nos malades. S'il en a résolu autrement, si je dois mourir de la peste et tomber avec tant d'autres victimes, pour le prochain, je subirai de grand cœur une mort que le Fils de Dieu a endurée avec un si grand amour pour le salut du genre humain. »

Le calme du jeune homme en présence d'un péril si grave, la fermeté de son langage firent cesser toute hésitation chez le vieux directeur ; il reconnut l'action de Dieu et se hâta d'accepter le secours de sa miséricorde. A dater de ce jour Bernardin est le confident intime de ses pensées, il lui remet en quelque sorte le gouvernement de l'hospice et se repose sur lui de toute chose.

Cependant ses efforts seront impuissants et viendront échouer, comme les efforts de tant d'hommes généreux moissonnés par le fléau, devant le nombre de plus en plus considérable des malades. Il le comprend, et, sans perdre de temps, il s'adresse à douze de ses amis dont il connaît la piété et la ferveur. Ils ont, comme lui, soulagé plus d'une fois les pauvres infirmes de l'hospice, mais depuis l'apparition de la peste ils ont cru devoir aussi user de prudence et ne pas s'exposer aux coups d'une épidémie accoutumée à choisir parmi la jeunesse ses plus nombreuses victimes. Comme dans les grandes batailles, Dieu les avait tenus à l'écart pour les ramener, à un moment donné, au fort de la mêlée. Bernardin les rassemble et leur communique son dessein de continuer à servir les pestiférés, dût-il trouver la mort dans ce périlleux ministère ; il les exhorte à se joindre à lui.

« Mes bien-aimés, leur dit-il, vous connaissez la parole

du Sauveur : *Tout ce que vous aurez fait au plus petit des miens, vous me l'avez fait à moi-même* (1). Cette parole ne saurait manquer d'avoir son accomplissement à notre égard; elle proclame sans détour la récompense réservée aux bonnes œuvres. Mais par quelle voie pourrons-nous arriver plus sûrement à cette récompense? La parole évangélique nous l'apprend encore : *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent* (2). Faisons-nous donc violence à nous-mêmes, et ne craignons pas de mourir pour nos frères. Qu'y a-t-il de grand, qu'y a-t-il de beau comme d'arriver en temps de paix à la couronne du martyre? Si nous mourons, ce sera assurément pour Jésus-Christ. Pareille mort accroîtra notre récompense, elle effacera nos fautes passées, elle conférera au dernier de nos jours et à notre vie l'auréole des martyrs. Là se trouve le fondement de la vie et de la foi, là, l'assurance du salut, là, le lien de la charité et de l'honneur. Une telle mort rend la vie plus entière, une telle mort conduit mieux à la vie. Qu'avons-nous à faire de cette lumière d'un jour, nous à qui est promise la lumière éternelle? Qu'avons-nous à voir avec les choses de la terre, nous que les hauteurs célestes réclament? Croyez-moi, parmi tous les titres de gloire aucun n'est beau comme de mourir pour Jésus-Christ, parmi les couronnes aucune ne saurait être comparée à celle-ci. Méprisons donc la mort, nous pour qui Jésus-Christ a été immolé. Placez, je vous en prie, devant vos yeux les exemples de la passion du Seigneur; rappelez-vous les récompenses promises : ceux qui font miséricorde obtiendront miséricorde (3). »

« Ne formons qu'une famille, et Dieu nous viendra en aide. Vous le voyez, mes bien-aimés, l'incendie est allumé au loin, le monde presque entier en est devenu la proie, la hache est appliquée à l'arbre, la faux appelle la moisson.

(1) Matth. XXV, 40.
(2) Matth. XI, 12.
(3) Matth. V.

Qui d'entre nous pourra se flatter de prolonger son existence, quand nous voyons les autres mourir tous les jours, quand nos compagnons les plus chers ont disparu aux premiers abords du fléau? Si nous mourons en remplissant les devoirs de la charité, nous nous envolerons vers le Seigneur; si, au contraire, la mort nous épargne, durant notre vie entière nous nous réjouirons d'avoir rendu à Dieu de tels services en la personne de ses pauvres. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous ne pouvons que gagner dans un tel ministère. »

A ces paroles, il y eut un frémissement dans le cœur de ces vertueux jeunes gens, la vie ne leur semblait plus rien quand le trépas leur apparaissait si beau. Comme le serviteur de Jonathas, ils répondirent : « Faites selon votre bon plaisir, allez où vous appellent vos désirs, et partout nous serons avec vous (1). » En vain leurs parents s'opposent à leur sublime résolution; la voix du sang n'a plus d'empire sur eux; ils vont où le souffle divin les entraîne. Alors Bernardin leur conseille de rentrer d'abord en eux-mêmes et de mettre ordre à leur conscience par une confession sincère et douloureuse; puis tous s'avancent à la sainte table et reçoivent le pain des forts, comme autrefois les martyrs le recevaient dans les catacombes avant d'aller au combat. De là ils s'en viennent trouver le directeur de l'hospice, qui salue en eux les pères des pauvres, les anges nouveaux envoyés du ciel pour alléger des douleurs poignantes. Bernardin assigne à chacun son poste; il se réserve à lui les offices les plus accablants et le détail des affaires de cette grande maison. Il y a de quoi abattre le courage le plus robuste et briser la santé la plus inébranlable; pour lui, il saura satisfaire aux exigences de sa position, et ce qui est plus difficile, contenter tout le monde.

(1) Fac omnia quæ placent animo tuo: perge quo cupis, et ero tecum ubicumque voluerit. (I. Reg. XIV.)

Digitized by Google

Il avait prêché le dévouement à ses amis, il leur en donne lui-même l'exemple. Le jour et la nuit, il est au lit des pestiférés, il leur offre les remèdes destinés à combattre la violence de la maladie; il les encourage et ranime leur confience; il s'attriste et pleure sur eux quand il les voit en proie à plus de tristesse; il se réjouit et sourit à leur foie quand l'espérance commence à briller à leurs yeux; il les prépare à mourir chrétiennement quand le maladie s'annonce menaçante et implacable, il leur fait alors recevoir les sacrements de l'Eglise, et, à leur dernier soupir, on l'entend encore murmurer à leur oreille le nom sacré de Jésus. Ainsi la mère endort l'enfant de sa tendresse en lui redisant le nom de son père bien-aimé. Il ne laisse à nul autre le soin de leur sépulture; il se rappelle le zèle de Tobie dans ce pieux ministère et les récompenses divines dont il fut l'objet. Ces restes inanimés de ses frères sont à ses yeux des temples où le Saint-Esprit a fait sa demeure, des vaisseaux d'élection brisés pour quelque temps seulement, puis appelés à être rétablis pour l'éternité quand le Redempteur aura tout soumis à son Père dans les cieux, sur la terre et au fond des abimes.

A ces soins en succèdent d'autres : il prépare de ses propres mains les remèdes, il veille à la distribution des aliments, il entretient la propreté dans toute la maison en remplissant lui-même les plus bas ministères. Il renouvelle l'air dans les salles par des fumigations et combat les exhalaisons funestes engendrées par tant de malades et de morts; il allume dans les cours et autour de la maison des feux destinés à corriger l'influence d'une atmosphère viciée et contagieuse.

Tous les jours des pèlerins nouveaux viennent frapper aux portes de l'hospice, et Bernardin est là pour les recevoir. Il leur fait servir et leur apporte lui-même à manger; il leur procure un lit pour se reposer des fatigues de la journée, et, si leur nombre dépasse les ressources de l'hos-

pice, il trouva encore le moyen de donner aux derniers arrivés une couche où ils pourront passer la nuit. Pour cela il étend par terre les objets dont il peut disposer, et, en s'excusant avec une douce modestie, il rend acceptable cet humble grabat que des circonstances aussi douloureuses ne permettent pas d'offrir meilleur. Le matin, quand les pieux voyageurs reprennent leur route, ils partent satisfaits et emportent un souvenir précieux de ce jeune homme si plein de dévouement. Plusieurs entendront sa voix dans la suite, et si alors des austérités non interrompues ont rendu méconnaissable cette figure aujourd'hui si bénigne et si belle au milieu du danger, ils reconnaîtront toujours cette charité qui les accueillit dans leur saint pèlerinage et leur fit oublier un instant les labeurs d'une longue route.

Les amis de Bernardin marchaient sur ses traces et rivalisaient de zèle avec lui dans l'exercice des œuvres de miséricorde. Comme lui ils gagnaient les cœurs à force de tendresse, s'attiraient l'affection des plus endurcis et convertissaient des âmes au Seigneur. Comme lui ils étaient infatigables et ne reculaient devant aucun sacrifice pénible à la nature. Nous regrettons de ne pouvoir dans notre livre mentionner les noms de cette troupe généreuse, de ces forts d'Israël. Ils ont consolé leur patrie et la religion au des jours malheureux, ils ont triomphé du monde et d'eux-mêmes, ils étaient dignes d'être les amis et les coopérateurs d'un saint à jamais illustre. Hélas! la mort ne respecta pas leur dévouement; Dieu ne choisit pas uniquement des victimes de justice, il veut aussi des holocaustes de miséricorde. Plusieurs de ces héroïques jeunes gens périrent dans ce combat sublime. Les compagnons de leurs travaux les virent tomber sans éprouver la moindre défaillance, mais le vieux Landareni les pleura comme une mère son fils unique. Leurs exemples ne furent pas perdus, d'autres hommes et en plus grand nombre vinrent

prendre place parmi les héros de la charité. Le soin des malades se trouva assuré pour longtemps, malgré des morts encore bien douloureuses; peut-être à la fin le Seigneur aura-t-il pitié de son peuple.

En effet la peste commença à perdre de jour en jour de son intensité; bientôt elle ne fit plus que de rares victimes, puis elle disparut entièrement. Seize à dix-huit cents personnes étaient mortes à la Scala depuis que Bernardin s'y était fixé définitivement avec ses amis, c'est-à-dire dans l'espace de quatre mois; des malades sans nombre y avaient reçu des soins de toute sorte et retrouvé la santé; des troupes considérables de pèlerins y avaient été accueillies et nourries. Jamais la foi n'avait brillé d'un éclat plus lumineux, elle seule pouvait inspirer à ces jeunes cœurs tant d'abnégation et d'amour. Le nom de Bernardin et de ses frères était dans toutes les bouches; ils attiraient les regards de la ville entière, comme des guerriers qu'on voit rentrer dans leur patrie, après des expéditions lointaines et meurtrières.

La charité avait combattu à l'hospice de la Vierge Marie, elle demeurait victorieuse, mais elle laissait le champ de bataille jonché des corps de ses enfants. Ainsi s'accomplissait la parole du Sauveur rappelée par Bernardin à ses jeunes amis au moment de l'action : *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent*.

CHAPITRE IV.

Maladie de Bernardin. — Mort de Barthélemée. — Retraite à la campagne. — Renoncement au monde.

La Scala, durant la peste, avait été la demeure permanente de Bernardin. Quand le fléau eut disparu, il songea à retourner à la maison de Pia afin d'y chercher le repos dont il avait un pressant besoin; mais Dieu lui ménageait une épreuve douloureuse. Il avait, pendant quatre mois, souffert en son âme des maux de tous les pestiférés sans que sa robuste santé eût à ressentir la moindre altération, aujourd'hui quatre mois de souffrances et de tortures l'attendent en son corps. Le repos n'est pas fait pour ce jeune homme au cœur si ardent et si vertueux; le ciel semble dès ce moment ouvrir devant lui une carrière dont la mort seule interrompra le cours, une carrière où chaque pas comptera des sacrifices, où chaque jour demandera une immolation.

Il était allé rendre visite à Hildebrandini de Manétis, l'un de ses amis les plus chers. Il espérait avec lui se délasser un peu de ses longues fatigues; à peine arrivé, il est saisi d'une fièvre violente dont nul ne saurait prévoir les suites. Plusieurs jours se passent, et le mal redouble d'intensité. En vain Tobia, accourue de suite, se montre prodigue de soins; en vain Justine de Manétis met tout en œuvre pour apporter à son hôte quelque soulagement, en vain les hommes de l'art font appel aux ressources les plus variées de la science, les remèdes sont impuissants, la maladie poursuit son cours et semble avoir pris à tâche d'accomplir sur le jeune infirmier de la Scala l'œuvre de destruction que la peste n'avait osé entreprendre. Le deuil est dans la maison de Manetis, dans la famille des Albizeschi; l'espérance diminue d'un moment à un autre, la mort se montre menaçante, implacable; elle réclame encore une victime.

Google

« Heureux l'homme, dit le Prophète, qui a de l'intelligence pour les besoins du pauvre et de l'indigent; au jour mauvais, le Seigneur le délivrera.. Le Seigneur lui viendra en aide sur son lit de douleur. Mon Dieu! vous avez vous-même, dans son infirmité, rendu sa couche plus douce (1). » Bernardin, à la Scala, avait prodigué sa vie au soulagement des infirmes, aujourd'hui infirme lui-même et infirme jusqu'à la mort, il goûte une paix profonde, les souffrances ne l'ont point abattu, elles n'ont altéré ni sa confiance, ni son amour pour Dieu. Son corps, en quelque sorte anéanti, est en proie aux ardeurs consumantes de la fièvre, et son âme, toujours sereine, plane en des régions célestes; sa patience est invincible, sa vertu supérieure à tous les maux. Il appelle sa maladie une visite de son tendre et bien-aimé Sauveur; elle lui inspire un amour plus grand encore, et le remplit de mépris pour le monde dont les jouissances sont si incertaines et les biens si caducs. Il attend avec indifférence la guérison ou la mort; une seule chose le touche, c'est la peine des personnes attachées à son service, c'est l'affliction de Tobia et de la pieuse Justine de Manétis.

Mais cette maladie n'ira pas jusqu'à la mort, elle parcourra ses diverses phases, elle brisera et réduira presque à l'anéantissement le corps soumis à ses atteintes, puis la jeunesse de Bernardin se renouvellera, comme celle de l'aigle, plus ferme et plus vigoureuse; il renaîtra plus disposé encore, s'il est possible, aux sacrifices héroïques. La main de Dieu n'est pas étendue ici pour immoler; elle veut seulement arracher d'une terre si féconde et si excellente jusqu'au dernier germe de toute semence étrangère. La pensée humaine se sent attristée en voyant ce sublime jeune homme si cruellement éprouvé après tant d'actes du

(1) Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus... Dominus opem ferat illi super lectum doloris ejus: universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus. (Ps. 40.)

Digitized by Google

plus parfait dévouement, mais la pensée de Dieu prépare dans cette affliction inattendue un apôtre à son peuple, un médecin aux âmes envahies par le vice, une barrière aux désordres dont l'Italie est la proie depuis un siècle.

La maladie de Bernardin dura quatre mois. Il les passa dans la maison de Manetus où il lui fut donné de comprendre tout ce que peut une amitié sincère et chrétienne. L'on eût dit l'un des membres de cette illustre famille en voyant avec quelle sollicitude chacun s'empressait le jour et la nuit auprès de son lit de douleur, aussi en conserva-t-il toute sa vie un souvenir profond de reconnaissance. Aussitôt qu'il le put, il se hâta de revenir à sa demeure, et là son premier soin fut de reprendre avec plus de ferveur encore ses exercices habituels de piété, il voulait, prétendait-il, réparer le temps perdu en quatre mois de souffrances indicibles, comme si pendant l'épreuve il fût resté stationnaire dans le chemin de la perfection, comme si le fer plongé dans le feu y eût contracté quelque rouille.

La charité ne tarda pas à le tirer encore une fois, du moins en partie, de ces saints exercices. Bartholomée, sa vertueuse et vénérée tante, était devenue aveugle, et une maladie nerveuse lui avait enlevé jusqu'à l'usage de ses membres. D'abord elle avait reçu des soins d'une personne dévouée et fidèle, celle-ci lui fut ravie par la mort dans le temps où Bernardin commençait à se remettre un peu de ses longues douleurs. Il comprend ce que la foi exige de lui; sans hésiter il se fait le serviteur de cette sainte femme et s'engage à ne pas l'abandonner tant qu'il plaira au Seigneur de lui laisser la vie. Dès lors il lui prodigue ses soins le jour et la nuit, il veille avec une attention filiale à courir au-devant de ses moindres désirs, à soulager ses souffrances, à adoucir tout ce que sa position a d'accablant. Comme à l'hospice de la Vierge Marie, son zèle est infatigable, sa patience à toute épreuve, rien ne le rebute dans ce nouvel emploi auquel il s'est voué si affectueusement.

Google

Bartholomée était une âme d'élite ; il pouvait donc, sans crainte, lui faire entendre le langage de la perfection, il pouvait, avec confiance, lui montrer sa couche douloureuse comme un calvaire dressé par l'Auteur même de notre rachat. Tout pénétré de cette pensée, naguère l'objet constant de ses méditations de chaque jour pendant sa maladie, il la rappelait souvent à sa vertueuse parente afin d'alléger l'amertume de ses nuits sans sommeil, et de ranimer son esprit abattu. Bartholomée, de son côté, ne cessait, au milieu de ses longues épreuves, d'avoir pour Bernardin la plus tendre sollicitude. Arrivée au terme de la vie, elle avait, dans une pratique constante des préceptes divins, appris à estimer le monde à sa juste valeur ; elle en avait connu les dangers et les illusions mensongères ; elle ne pouvait sans frémir se rappeler de combien d'abîmes sont entrecoupés les sentiers de la vertu. Aussi désirait-elle, avec une sorte de passion, prémunir la jeunesse de Bernardin contre tous les écueils. Le nom illustre de sa famille lui inspirait peu de souci en ce moment ; elle considérait plus dans son neveu bien-aimé l'enfant du Seigneur que l'héritier d'une des grandes maisons de Sienne. Elle s'était affiliée, avons-nous dit, à l'ordre de Saint-Augustin, dont il y avait un couvent proche de la ville, dans un lieu appelé Lecceto. Par ses conseils Bernardin alla en visiter les religieux. Il les trouva rigides observateurs de leur règle, adonnés aux exercices de la plus austère perfection, dignes, en un mot, de la renommée dont ils jouissaient. Bientôt il les aima comme des pères et s'attacha à eux sincèrement. De jour en jour ses visites devinrent plus fréquentes à Lecceto, ses entretiens plus prolongés ; il inclinait vers un pareil genre de vie, mais il avait résolu de ne point abandonner Bartholomée et de lui rendre jusqu'à la fin les devoirs d'une tendre charité. Il ajourna donc à un autre temps l'examen de ses pieux désirs.

Après plus d'une année de patience héroïque et de souf-

frances non interrompues, la vertueuse femme quittait la terre en souhaitant à son fils adoptif les bénédictions les plus abondantes et en l'exhortant à demeurer fidèle à la grâce divine. Bernardin la pleura comme une mère; il se souvint de ses prières ferventes et des larmes qu'elle versait en présence du Seigneur, afin de lui obtenir la victoire sur ses passions et le mépris des espérances terrestres; touché des conseils et des exemples de cette vénérable servante de Dieu, il arrêta en son cœur de ne jamais appartenir au monde.

Vers quel ordre dirigera-t-il ses pas? La vie si pure, si humble et si mortifiée des religieux de Lecceto avait pour lui bien des attraits; il lui semblait entendre encore la voix aimée de sa tante qui l'exhortait à se soumettre à leur règle et à éprouver dans cet asile béni combien doux et suave est le joug du Sauveur; mais quelque chose de vague et d'indéfini l'en détournait ou du moins ne lui permettait pas encore de prendre une détermination. Au moment de réaliser une idée longtemps caressée, il se trouvait plein de doutes; il sentait le besoin de lumières plus vives, et, comme tous les saints en pareille circonstance, il reconnaissait pour lui-même la nécessité de prier sans relâche jusqu'à ce que le soleil de justice eût dissipé ses incertitudes.

Alors il choisit pour demeure une maison hors de la ville, près de la porte Tufi, afin de mieux examiner dans le silence et la solitude ce qu'il avait à faire. Dans cette maison, il se fit un petit oratoire où il plaça un autel au-dessus duquel il suspendit une image du Sauveur crucifié. Là il venait passer la plus grande partie de ses journées et de longues heures de la nuit, la face prosternée contre terre, les yeux baignés de larmes, le cœur plein d'angoisses et d'anxiété; là il redisait sans cesse au milieu de gémissements prolongés cette parole du Prophète : *Seigneur, faites-*

Digitized by Google

moi connaître la voie par laquelle je dois marcher (1). Là il s'écriait avec l'Apôtre : *Que voulez-vous que je fasse* (2).

A ces prières il joignait les pratiques de la vie religieuse la plus austère. Il jeûnait continuellement, prenait de longues et rudes disciplines, portait le cilice sans interruption, et sa couche consistait en quelques poignées de sarment répandues sur le sol, avec un morceau de bois ou une pierre pour oreiller. Sa nourriture n'était pas meilleure; un peu de pain, quelques herbes, et de l'eau, c'était tout. Sa lecture quotidienne était l'Écriture Sainte qui fournissait à sa ferveur de salutaires méditations. Il passait des heures entières le regard fixé sur les pages sacrées, semblable à un homme étranger aux choses de ce monde. Rien ne lui était doux, rien ne réjouissait son cœur comme cette étude ardente et passionnée du divin livre. De ce temps surtout date son dégoût pour les études plus rapprochées de la terre; une fois introduit dans le sanctuaire même de la vérité, il lui sembla dur et pénible d'aller chercher ailleurs ses lumières et ses inspirations.

Il n'avait pas, dans la solitude, renoncé à tout rapport avec ses amis; seulement il s'attachait avec une préférence marquée aux hommes d'un âge plus avancé, d'une vie plus grave, d'une sagesse plus éprouvée. Résolu à rompre avec le monde, il ne voulait plus que des entretiens propres à éclairer son esprit et à mûrir son expérience. Si de temps à autre il franchissait le seuil de sa petite demeure, c'était moins pour se récréer que pour demander à des âmes plus favorisées des réponses aux doutes dont la sienne était agitée.

Enfin le Seigneur récompensa les efforts persévérants d'une vie aussi parfaite. Un jour Bernardin s'était prosterné, selon sa coutume, la face contre terre en présence

(1) Ps. 141.
(2) Act.

de son crucifix, il redoublait d'ardeur en ses supplications. Alors, si l'on en croit la pieuse persuasion d'un de ses historiens, il entendit le crucifix lui dire : « Mon fils Bernardin, vous le voyez, je suis suspendu à la croix dans un état de dénûment complet. Si donc vous m'aimez et si vous voulez marcher sur mes traces, vous aussi attachez-vous à la croix dépouillé de tout. Suivez-moi de la sorte, et sans aucun doute vous me trouverez. »

Ces paroles, que le Seigneur les ait fait entendre en réalité à son oreille, ou plutôt qu'il les ait adressées seulement à son cœur au milieu des soupirs d'une prière enflammée, ces paroles furent pour lui un trait de lumière. Il considéra attentivement quel ordre religieux était voué à la pauvreté la plus austère; il n'en trouva point de comparable aux instituts de saint François et de saint Dominique (1). Plantés, depuis deux siècles, sur la terre bénie de l'Eglise, par deux pauvres, avides au même degré et d'humiliations pour eux-mêmes et de triomphes pour leur Mère, ces ordres n'avaient cessé de croître et d'étendre au loin leurs rameaux vigoureux. La tempête avait bien des fois battu leur front et fait pencher leur tête; ils avaient résisté à toutes les épreuves, et, au milieu de vicissitudes accablantes, ils étaient demeurés pleins de vie.

Cependant, avant de prendre une décision, Bernardin voulut s'éclairer par une lecture attentive des constitutions des deux ordres. Il commença par la règle de saint François. Il trouva dans ces quelques chapitres où le pauvre d'Assise a caché, sous les voiles d'un langage simple, une perfection si sublime, tout ce qu'il pouvait désirer sur la terre, et dès lors il renonça à connaître la règle de saint Dominique. Puis un songe mystérieux, dans lequel les divers

(1) Cum vero cunctas, qui a sanctis viris institutæ sunt, districtas observationes gravi maturoque examine ante oculos sibi poneret, duæ tamen (ut ipse aliquando referebat), Francisci scilicet et Dominici, quas merito sequi posset, digniores ei apparuerunt. (*Maph. Veghio*, c. 14.)

Google

historiens ont admiré la main de la Providence, le fixa irrévocablement dans sa résolution.

Il lui semblait être dans la campagne de Sienne. Près d'une fontaine, non loin du couvent des Franciscains, s'élevait un palais magnifique, immense et ayant de nombreuses ouvertures. Bientôt un incendie éclata dans l'intérieur de l'édifice, et le feu, accrû de tout ce qui pouvait être un aliment à sa voracité, s'élança en gerbes de flammes à travers les fenêtres. Il montait à une hauteur prodigieuse, et rien n'arrêtait sa marche envahissante. Une chambre seule paraissait à l'abri de ses ravages; les flammes en l'approchant se repliaient sur elles mêmes, comme repoussées par une force inconnue. Dans cette chambre il vit un homme revêtu de l'habit des Frères mineurs. A peine celui-ci s'est-il aperçu du danger, qu'il cherche une issue afin de s'y soustraire; devant la porte l'incendie est menaçant, la fenêtre donnant sur la maison des enfants de saint François a seule été respectée. Il s'en approche; mais elle est si élevée au-dessus du sol que l'œil ne peut sans effroi en considérer la distance. Alors il appelle à son secours celui dont il porte la sainte livrée, il s'écrie : « François! François! » trois fois il se penche vers le couvent et invoque le bienheureux fondateur de l'ordre séraphique. Enfin le feu a détruit le vaste édifice, un monceau de cendres en marque la place; seule la chambre demeure intacte, seul le pauvre Frère Mineur est préservé des ravages incalculables de l'incendie.

Bernardin, revenu à lui-même, médita longtemps les mystères d'un tel songe. Il chercha à en pénétrer les enseignements et crut y voir pour lui un avertissement du ciel. Ce feu terrible, ce sont les ardeurs de la concupiscence, les passions terrestres, les périls innombrables dont nous sommes assiégés par le démon. Dieu, dans sa charité ineffable, a multiplié les moyens de salut; chacune des ouvertures du magnifique palais est une porte vers la patrie cé-

Digitized by Google

leste, une issue offerte aux divers habitants de la terre; mais pour lui aucune d'entre elles ne sera un rempart contre les flammes, la cellule seule des franciscains lui présente un abri, l'habit seul du patriarche des pauvres, du penitent d'Assise, le garantira des atteintes brûlantes du vice. Cette vision est pour lui seul; il se garde bien d'en tirer des inductions odieuses et contraires à l'esprit du Sauveur, mais aussi il se l'applique sans réserve, il en gardera le souvenir comme d'une faveur inestimable. Bien des années se passèrent depuis cet événement, le saint avait vieilli favorisé de grâces extraordinaires, et il aimait à se rappeler quelle influence elle avait exercée sur son esprit en proie à l'anxiété. Sa pauvre robe de frère mineur lui semblait plus précieuse que la pourpre et l'or quand il pensait à quels périls elle avait soustrait son innocence.

Il y avait alors à Sienne un frère mineur illustre par ses vertus et ses travaux apostoliques, c'était le frère Jean Ristori. Il avait passé trente années en Bosnie, appliqué à répandre la foi catholique, à lutter contre les diverses erreurs et surtout contre le manichéisme dont cette contrée avait ressenti les atteintes. Ses efforts n'étaient point demeurés infructueux; il avait vu les pécheurs se convertir et les hérétiques revenir aux pures croyances de l'Eglise romaine. Après un long séjour au milieu de ces pauvres peuples, sentant le fardeau trop lourd pour ses épaules courbées sous le poids de la vieillesse, il le confia à des mains plus viriles; puis afin de retremper son âme par la méditation des années éternelles, il choisit la solitude pour son partage et revint à Sienne, sa patrie, s'enfermer dans le couvent de son ordre. Mais auparavant il avait visité, avec les sentiments d'une tendre piété, les lieux témoins des larmes et des miracles du Sauveur, la Terre-Sainte dont le nom vibrait toujours d'une façon toute particulière à l'oreille d'un enfant de saint François. Ensuite de ce pieux

voyage, il avait dirigé ses pas vers d'autres pèlerinages chers à la foi des peuples, et était rentré au milieu de ses frères. Sa haute capacité, sa longue expérience des hommes et des affaires ne permirent pas à ses supérieurs de lui laisser goûter sans réserve ce repos de la contemplation, objet de ses désirs; il fut nommé gardien du couvent des Frères Mineurs de Sienne, et il en exerçait les fonctions quand Bernardin, attiré par sa renommée, résolut de s'ouvrir à lui des dispositions de son âme.

Le missionnaire eut bientôt pénétré tout ce qu'il y avait de vertu sublime dans ce jeune homme. Il examina sa vie dont il connaissait déjà par la renommée les actes les plus héroïques, il sonda avec un soin scrupuleux les motifs qui l'amenaient à une détermination aussi généreuse, puis reconnaissant en lui les marques assurées de la vocation divine et tressaillant d'une sainte allégresse, le bon vieillard lui adressa ces paroles du Sauveur: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres.*

Le gouverneur de Massa avait, en mourant, laissé à son fils un magnifique héritage. Celui-ci en eut bientôt disposé selon le conseil évangélique, tant il lui tardait de se consacrer à Dieu sans réserve! Il pensa en premier lieu à sa chère maison de Notre Dame de la Scala où les douleurs et les afflictions de l'humanité s'étaient offertes à lui si variées et si poignantes. Il voulut en quittant ses bien-aimés malades les servir et les consoler encore; il fit donc à cet hôpital une large part dans ses biens. Il en donna une autre portion à des églises, puis une troisième fut employée à doter des filles indigentes et à préserver leur vertu en les mettant à même de contracter un mariage honnête. Enfin il répartit le reste entre les pauvres de la ville, heureux d'être enfin délivré du seul obstacle qui le retînt encore dans le monde.

Le 8 septembre 1402, une assemblée nombreuse se pres-

sait dans l'église des Frères mineurs de Sienne, et chacun attendait avec une dévotion mêlée d'anxiété ce qui allait s'accomplir. Tous les religieux du couvent étaient réunis et priaient avec ferveur. Jean de Ristori s'approcha de l'autel de saint François, puis se tourna vers le peuple. Alors Bernardin s'avança à son tour, se mit à genoux devant le vieillard et le pria de le revêtir des livrées de la pauvreté. Ce fut un moment solennel et imposant que celui où le brillant héritier d'un des grands noms de la république apparut couvert de la robe de bure, ceint d'une corde grossière, la tête et les pieds nus. Il rompait avec les espérances les plus magnifiques, il élevait entre lui et le monde une barrière infranchissable. Aussi tous les cœurs palpitaient d'émotion, et le vieux missionnaire, divinement illuminé, s'écria avec enthousiasme : « Il nous est arrivé aujourd'hui un brave et vaillant soldat ; il amassera des fruits considérables dans les greniers du Seigneur ; il fera la gloire et l'ornement de notre ordre (1). »

« Il y aura, dit le Maître suprême, une grande joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence (2). » Quelle sera donc l'allégresse produite par l'immolation et les sacrifices du juste, quand ces sacrifices préparent à l'Eglise un homme puissant en œuvres et en paroles, un conquérant et un apôtre, quand cette immolation doit donner à la terre une armée de saints prédicateurs, et à la patrie céleste une foule innombrable de pénitents régénérés ? Les Anges alors redoublent d'amour dans leurs concerts divins, et l'espérance brille d'un éclat plus vif aux regards attristés des mortels ; alors l'Eglise fait entendre les paroles du Prophète : « Au milieu de ma tribulation, j'ai crié au Seigneur et il m'a exaucée (3). »

(1) Adjunctus est ad nos hodie strenuus et gnarus miles, qui multas comportabit fruges in horrea Domini ; eritque ordinis nostri decus et ornamentum. (*Vit. Bern.*)

(2) Luc. xv, 10.

(3) Ps. 119.

CHAPITRE V.

Le noviciat. — La profession religieuse.

Le noviciat est une école où même les parfaits trouvent à apprendre et à se réformer au sortir du monde, c'est la première station de la vie religieuse. Là, comme sur une montagne élevée, l'œil de l'homme contemple à la fois et la terre promise à ses désirs et les régions terrestres témoins de ses premières années. Là, il entend la voix de l'ange lui dire sans cesse : « Levez-vous et mangez, car il vous reste un long chemin à parcourir. » Là retentit à son oreille le cri de l'Apôtre : « Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous de l'homme nouveau. » Là, comme à la suite du Sauveur, tous les jours on lui dit : « Celui qui veut devenir le plus grand doit se faire le plus petit...; lorsque vous êtes invité à un festin, prenez la dernière place... Quiconque s'élève sera abaissé... Quand vous aurez fait tout ce que vous devez, vous direz : Je suis un serviteur inutile. » Le noviciat, c'est le désert à la sortie de l'Egypte, le désert avec ses montagnes abruptes et ses plaines sablonneuses; mais dans cette solitude, la colonne flamboyante éclaire l'obscurité des nuits et tempère la chaleur embrasée du jour. Moïse frappe le sol et les eaux en jaillissent; il frappe le rocher, et une onde pure change le versant des montagnes en un jardin de délices : dans cette solitude, l'homme s'entretient avec Dieu comme un ami avec son ami; il apprend sa loi, ses observances sacrées, et jusqu'aux désirs les plus intimes de son cœur.

Tel est le noviciat de la vie religieuse, tel l'envisageait Bernardin. Déjà arrivé à la perfection la plus élevée des vertus, il lui restait à les considérer et à les mettre en pratique dans leurs rapports avec la profession de frère mineur, à se les approprier sous une forme pour ainsi dire nouvelle. La vie chrétienne est belle et admirable pratiquée

dans le monde; mais les actes en sont moins multipliés et autrement faciles que dans l'état religieux, surtout quand la règle adoptée place l'homme sur les hauteurs les plus sublimes sans jamais lui permettre d'incliner son regard vers la terre. Les commencements en sont rudes pour tous les cœurs, pour tous c'est une voie nouvelle, dont le sol en plus d'un endroit ne devient facile qu'après de longues et pénibles journées. Voilà pourquoi nous nous arrêtons à ces premières épreuves du saint, à ce temps de la *conversion*, comme l'appellent les maîtres de la vie spirituelle.

Il désirait rendre sa solitude aussi profonde que possible, et devenir comme étranger au monde; mais il s'aperçut bientôt que ce n'était pas toujours assez des murs du cloître pour se soustraire entièrement au contact des hommes. Il avait laissé dans la ville des amis nombreux et vraiment dignes de son affection, des parents chers à son cœur et attristés de sa retraite. Souvent ils dirigeaient leurs pas vers le couvent des Franciscains, et venaient jouir encore un peu des entretiens de celui dont la société avait eu pour eux tant de charmes. Ces visites se passaient en conversations édifiantes; néanmoins elles laissaient dans l'âme du jeune religieux un vide difficile à combler. Son recueillement en souffrait, et, plus d'une fois, en rentrant dans sa cellule, il eut à gémir en sentant l'aridité de sa prière. Son sacrifice avait été sans réserve; il résolut d'en finir avec tous les obstacles opposés à ses progrès dans les sentiers de la perfection. Il va trouver le gardien, lui découvre ses peines et ses désirs, et lui demande humblement conseil.

L'ordre de saint François était déchu, comme nous le dirons plus tard, de sa splendeur première, mais dans son sein, à côté de religieux moins fervents, il y avait des âmes d'élite demeurées fidèles, malgré le relâchement de plusieurs. Ristori était de ce nombre. Outre ces religieux, restés comme des colonnes invulnérables pour montrer

Google

avec une tendre piété la voie aux faibles, il s'était formé un ordre dans l'ancien ordre, ou plutôt du vieil arbre un rejeton était sorti plein de force, destiné à devenir lui-même dans la suite un arbre aux proportions grandioses et dont les rameaux, durant des siècles, offriraient au monde un ombrage rafraîchissant. Au temps où le bienheureux Bernardin renonçait aux espérances de la terre, cette génération nouvelle de l'ordre des Frères mineurs était encore le petit troupeau qui a besoin des encouragements et des caresses du père de famille pour ne pas défaillir au milieu des contradictions; nous raconterons ses premières années et ses accroissements successifs. Il possédait alors seulement quelques maisons où la règle de l'illustre fondateur était observée sans le moindre adoucissement. Il y avait non loin de Sienne une de ces maisons appelée Colombajo. C'était un lieu à l'abri du tumulte et placé au milieu des bois, une de ces solitudes telles que les affectionnait l'âme contemplative de François d'Assise. Aussi y avait-il séjourné durant sa vie, et après lui saint Bonaventure avait voulu s'y reposer un peu avant de recevoir les insignes du cardinalat. C'était pour un frère mineur un doux et attrayant souvenir; Jean de Rustori, à qui le Ciel avait laissé entrevoir l'avenir de Bernardin, n'hésita pas à lui conseiller cette solitude comme la retraite la plus propre à ses desseins de haute perfection.

Docile à la voix du vieillard, il se retira à Colombajo. Là, sans retard, il s'adonna avec un courage héroïque à tout ce que ce nouveau genre de vie avait de plus austère et de plus rebutant. Résolu de devenir un véritable disciple du patriarche des pauvres, il ne compta pas avec les difficultés. Aussi ses premiers historiens nous ont-ils raconté avec une sorte de complaisance les vertus de cette époque de sa vie. Nous ne pouvons nous défendre de marcher sur leurs traces et d'aborder dans un livre, dont le but premier est d'édifier, un sujet touchant d'édification. Seulement, c'est

dans les écrits du saint que nous irons chercher les sentiments de son cœur, dans ses discours que nous irons apprendre à le connaître. Les écrits des saints ont celà de particulier qu'ils nous offrent une image vivante de leur âme; nous comprenons mieux leurs œuvres et l'étendue de leurs sacrifices quand eux-mêmes nous en disent le secret.

Bernardin commença par l'immolation complète et totale de sa volonté. A l'hôpital de la Scala, il avait commandé avec la sagesse d'un vieillard; à Colombajo, il obéit avec la simplicité d'un enfant. Il sera dans la suite appelé à conduire non-seulement l'intérieur d'une grande maison, mais son ordre tout entier, mais des populations innombrables, avides de recevoir ses conseils et d'entendre sa parole; il doit donc se préparer à une telle mission par l'obéissance.

Voici comme il entendait cette vertu :

« Le vrai obéissant, dit il, ne tarde point à accomplir ce qui lui est ordonné. Ses oreilles sont toujours prêtes à entendre, sa langue à parler, ses pieds à marcher, ses mains à agir, et son esprit est entièrement recueilli en lui-même pour exécuter ponctuellement les ordres de son supérieur.

» Que le novice devienne insensé, afin d'acquérir la sagesse, que tout son discernement consiste à ne rien discerner, toute sa sagesse à n'en avoir aucune en ce point.

» Nulle vertu ne nous est plus necessaire, surtout au commencement de notre conversion, qu'une humble simplicité et une gravité pleine de modestie.

» La nourriture de Jésus-Christ, c'est l'obéissance de l'action, son breuvage l'obéissance du cœur; il a soif d'une telle obéissance. Mais on lui donne du fiel en nourriture lorsque la bouche fait entendre un murmure; on l'abreuve de vinaigre quand le cœur se révolte intérieurement. Pareille obéissance porte la croix, il est vrai, cependant elle n'en retire aucun mérite. Elle ressemble à ces grosses

pierres qu'on ne peut remuer sans se blesser, à une roue qui ne saurait tourner sans crier, à ces vieilles statues dont la figure est toujours empreinte de tristesse.

» Vous avez engagé votre main en des œuvres de force ; il vous faut donc agir sans relâche, obéir avec courage et ne point abandonner une voie aussi royale que celle de l'obéissance. Cette voie, Jésus-Christ l'a suivie, même au prix d'une mort ignominieuse.

» Par l'obéissance, Dieu opère des choses vraiment salutaires dans l'homme religieux, il opère des choses glorieuses. Semblable à un cheval bien dompté, un tel homme est prêt, selon la volonté de son maître, à s'avancer soit dans les sentiers de la prospérité, soit par le chemin de l'adversité.

» L'obéissance peut être comparée à un vaisseau. Elle nous fait traverser la mer si grande et si spacieuse de la vie, elle nous conduit au port du salut éternel. Sur un vaisseau le passager boit, mange, dort, se repose, sans cesser pour cela de s'avancer vers le terme de sa course ; ainsi, dans l'état religieux, le vrai obéissant se nourrit, goûte le repos, se livre aux diverses bonnes œuvres et ne cesse d'acquérir des mérites.

« *Le royaume des cieux souffre violence, et les violents le ravissent.* » Or, ces violents sont les hommes qui font abnégation de leur propre volonté, ceux qui s'astreignent à obéir aux autres. Heureuse contrainte que celle dont le prix est le royaume céleste ! Le Seigneur est prêt à recevoir dans ses bras l'âme obéissante, il est prêt à la serrer contre son cœur (1)... »

Avec de tels principes rien n'est impossible, les difficultés s'aplanissent et disparaissent, les saintes œuvres se succèdent sans interruption, la vie devient semblable à un champ couvert de récoltes abondantes, à un jardin émaillé de

(1) Bern. *Opera passim.*

Google

fleurs au suave parfum. Au milieu de ses frères, Bernardin se livrait aux travaux les plus rudes, aux occupations les plus pénibles à la nature, aux devoirs en apparence les plus vils, et cela sans jamais manifester la moindre répugnance, sans jamais rien perdre de cette douce gaieté qui était le fond de son caractère. En peu de jours il devint le modèle de la pieuse communauté, et déjà il laissait entrevoir combien réelles devaient être les espérances du vieux gardien de Sienne quand il le revêtit de l'habit des pauvres.

Cet habit était devenu son unique trésor, il l'avait reçu comme un vêtement sacré, il le portait avec amour. En le prenant il se fiançait à la pauvreté de son Sauveur comme à une reine glorieuse, et, durant cette année de son noviciat, il fit tous ses efforts pour se rendre digne d'une alliance aussi divine. On le vit constamment marcher les pieds nus ou n'ayant pour chaussures que de misérables sandales, insuffisantes à le garantir des intempéries de l'air. Son vêtement était grossier, la corde dont il était ceint plus grossière encore. Il quittait volontiers sa retraite quand il lui fallait s'en aller mendier à travers les rues de Sienne, de cette ville dont naguère encore il était l'orgueil, et il rentrait heureux, lorsque aux aumônes dont il était chargé il avait vu se joindre des sarcasmes et des humiliations. Alors il surabondait de joie dans le Seigneur, alors il redisait ces paroles : « La pauvreté et la persécution sont sœurs, à elles deux les clefs du ciel n'ont pas été promises seulement, mais accordées en réalité. La pauvreté évangélique n'a rien de ce monde, la persécution n'en laisse rien à l'homme; mais comme le Créateur n'a donné la vie à aucune de ses créatures sans lui attribuer quelque chose, et que d'ailleurs la pauvreté et la persécution n'ont rien sur la terre, il les a mises dès à présent en possession des demeures célestes. »

Puis il s'animait à chérir de plus en plus cette sainte pauvreté et les heureuses humiliations dont elle est accom-

pagnée. « Un roi, se disait-il encore, eut deux filles, l'une d'une beauté remarquable, l'autre d'un extérieur repoussant. La première recevait de tous des honneurs et des hommages; la seconde était non-seulement dédaignée, chacun même se détournait pour ne point la voir. Elle versait donc des larmes très-amères en présence du roi. « Cessez vos pleurs, ô ma fille bien-aimée, lui dit le prince, celui qui s'unira à votre sœur n'aura en partage que sa beauté; à celui qui vous prendra pour épouse, je donnerai mon royaume. » Cette fille pleine de beauté, c'est la vie brillante du siècle avec ses richesses, ses plaisirs et ses magnificences; la fille à l'extérieur repoussant, c'est la pauvreté volontaire avec ses privations sans nombre, ses angoisses, ses humiliations. A l'époux d'une telle fille le Seigneur a promis son royaume; il a dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient* (1).

» Le pauvre d'esprit est heureux en effet; il n'a aucune ambition temporelle, aucun amour temporel, aucune crainte temporelle. Dans le voyage il atteint plus vite le terme de sa course, au milieu des eaux il est nu et échappe plus facilement au danger. Il n'a point à repousser la foule des envieux, il ne craint point de tomber entre les mains des voleurs, toute demeure peut le recevoir, il trouve en tout lieu où reposer sa tête. Il n'a rien à démêler avec les juges terrestres, sa cause ne réclame le secours d'aucun avocat, il n'a point de suppliques à recevoir, il n'en a point à présenter. Dans la perte il est sans douleur, il ne possède rien avec une affection désordonnée, et ce qu'il a perdu il le méprisait déjà au fond de son cœur. Autant qu'il dépend de lui, il est en paix avec tout le monde, il a le repos en son âme, la joie en sa conscience, la liberté en ses actions. Sa prière n'est attirée par aucune pensée vers la terre, elle

(1) Matt. 5.

est étrangère à toute sollicitude, à l'abri de tout fardeau, elle peut prendre son vol sans obstacle. »

Ces belles réflexions étaient alimentées par les pensées non moins admirables du plus grand orateur de l'Eglise, et ces pensées il les notait precieusement pour venger plus tard la sainte pauvreté des injures auxquelles il la voyait condamnée. Il meditait ces paroles de saint Jean Chrysostome que nous abrégeons avec regret : « Si d'un côte l'on vous proposait une province à gouverner, de sublimes emplois, des richesses et des plaisirs ; de l'autre la pauvreté, en vous laissant le choix, vous n'hésiteriez pas à la prendre sans reserve en partage, dans le cas où vous connaîtriez sa beaute... Avec elle, Elie a été élevé et ravi dans les cieux, avec elle Elisée a paru brillant de gloire, avec elle Jean-Baptiste s'est illustré, avec elle les apôtres ont vécu. Contemplons ses attraits, si vous le voulez, son œil est serein et sans tache ; il n'a point l'empreinte de la violence, mais la douceur et la paix... Ses lèvres sont pleines d'actions de grâces et de bénédictions, sa bouche est pure, elle abonde en paroles de tendresse et d'amour... Si plusieurs la fuient, ne vous en étonnez pas ; les insensés ! ils fuient de même les autres vertus. Mais, direz-vous, la pauvreté est en butte aux injures du riche ? En cela même vous parlez à sa louange, car bienheureux celui qui souffre persécution. — Elle est exposée au tourment de la faim ? Mais Paul aussi avait faim, Paul aussi était soumis à pareille peine. — Elle n'a pas où se reposer ? Mais le Fils de l'homme n'avait pas non plus où reposer sa tête. »

Quand l'âme a goûté de pareils enseignements dans une méditation souvent réitérée et dans une pratique de chaque jour, comment n'aimerait-elle pas la pauvreté ? Cependant l'homme le plus embrasé de ferveur éprouve des défaillances dans le sentier des vertus ; ce n'est pas assez pour lui d'en admirer la divine beauté, il a besoin de pénétrer jusque dans le cœur même du Dieu des vertus pour voir

Digitized by Google

comment elles sont identifiées avec sa personne adorable, comment il les embellit en lui offrant ce cœur lui-même pour demeure.

« O mon âme, dit Bernardin, écrie-toi donc : Jesus, mon Seigneur, afin de vous unir par une charité indissoluble la pauvreté temporelle, afin de rendre en elle, avec elle et par elle, vos enfants les imitateurs de votre perfection, vous avez voulu descendre du haut des cieux. Or, cette pauvreté s'est attachée à vous avec une fidelite si grande qu'elle commença à vous offrir ses hommages dès le sein de votre mère, quand, prenant un corps animé, vous avez choisi le plus faible entre tous les corps. A votre entree dans la vie elle vous a reçu dans la sainte crèche et dans l'étable. Lorsque vous conversiez dans le monde, elle vous a retranché toutes choses jusqu'a ne point vous laisser où reposer votre tête. Mais elle s'attacha surtout a vous comme une compagne vraiment fidèle, lorsque vous engageâtes le combat de notre rédemption, elle se tint à vos côtés comme un écuyer inseparable dans cette lutte de votre Passion. Les disciples s'enfuyaient, ils reniaient votre nom, et la pauvreté s'unissait plus étroitement à vous... Votre Mère elle-même, qui seule alors vous honora fidelement et s'associa avec un amour plein d'angoisses à vos souffrances, votre Mère, dis-je, et une telle Mere ne pouvait approcher de vous, tant la croix etait élevée; mais notre reine, la pauvreté, vous entoura alora plus ardemment avec toutes ses gênes dont elle formait comme un cortége agréable à votre cœur, elle se joignit plus intimement à chacune de vos tortures. Elle ne permit pas à vos ennemis de polir votre croix, une croix grossière étant suffisante; elle ne forgea pas les clous en nombre égal à vos blessures, elle n'en aiguisa pas la pointe, elle n'en fit pas disparaître les aspérités; elle en prépara trois seulement, et encore grossiers, rudes et obtus, afin d'aider à votre supplice. Alors que vous mouriez devoré des ardeurs de la soif, votre

fidèle épouse se montra pleine de sollicitude, vous ne pûtes avoir même un peu d'eau; elle vous fit, par la main des satellites, un breuvage d'une telle amertume qu'il vous fut possible de le goûter, mais non de le boire. C'est donc en ces étroits embrassements de votre bien-aimée que vous avez rendu l'esprit. Elle présida encore à votre sépulture, et si elle vous permit d'avoir un tombeau, des parfums, un linceul, ce fut à titre d'emprunt. Enfin cette épouse très-sainte fut présente à votre résurrection, entre ses bras vous ressuscitâtes glorieux, laissant en votre sépulcre tout ce que vous aviez emprunté et tout ce qui vous fut offert. Vous l'avez conduite dans les cieux en abandonnant aux mondains ce qui est de ce monde (1). »

Peut-être le lecteur nous blâmera-t-il de nous être appesanti trop longtemps sur un pareil sujet. Ce langage des saints nous est doux, et nous en faisons volontiers l'aveu. Nous trouvons dans cette abnégation profonde, dont ils ont fait profession, le principe de leurs grandes œuvres et de leurs entreprises incomparables. S'ils ont été puissants, c'est qu'ils ont été vraiment pauvres, s'ils ont triomphé des obstacles, c'est qu'ils étaient dénués de tout. Le noviciat jette dans l'âme des aspirants à la vie religieuse la semence des choses étonnantes dont ils seront capables dans la suite; qu'il nous soit donc permis de considérer à sa source le fleuve majestueux dont bientôt les eaux porteront au loin l'abondance et la fertilité.

« La persécution est sœur de la pauvreté, » disait Bernardin. Il en fit l'épreuve pour son propre compte dès son noviciat, et il montra alors combien profonde était sa vertu. Une fois, à Sienne, des enfants le poursuivaient à coups de pierre en voyant ses pieds nus et la courte tunique dont il était vêtu. Il marchait sans y faire la moindre attention, mais le frère qui l'accompagnait s'en émut. « Ne

(1) Bernardin, *Oper.*

remarquez-vous pas, lui dit-il, l'insolence de ces enfants? — Laissez-les faire, reprit le saint; ils nous offrent de quoi nous tresser une couronne de gloire éternelle. En nous poursuivant ainsi, ils nous donnent l'occasion de pratiquer la patience; or par la patience nous sommes maîtres de nos âmes et nous méritons le royaume des cieux. »

Cette persécution ne lui vint pas seulement des étrangers, il la trouva encore dans sa famille. Plus d'un murmure désapprobateur s'était élevé quand on l'avait vu répandre en aumônes le riche patrimoine de Tollo et de Nera, puis échanger les espérances du siècle contre les sandales et la corde du pauvre franciscain. Sa retraite à Colombajo, dont la vie était si austère, n'avait pas contribué à affaiblir le mécontentement; il s'en aperçut bientôt. Il était allé en la société d'un frère rendre visite à Tobia, dont le souvenir lui était toujours cher dans la solitude. Il rencontra chez elle un de ses parents qui le prit à parti et l'accabla de reproches injurieux. « Nous espérions, lui dit-il entre autres choses, que vous mèneriez une vie honorable dans le monde, que vous vous engageriez dans le mariage, et que notre famille verrait par vous ses richesses et son honneur s'accroître. Qu'est-ce donc qu'un moine avec son capuce, sinon un être adonné à l'oisiveté, à la paresse, et vivant sans souci aux dépens des autres? »

Le saint l'écouta paisiblement, le laissa s'emporter jusqu'au bout, puis lui répondit avec douceur et modestie, mais en portant sur l'avenir, dont le voile fut alors divinement soulevé à ses yeux, un regard prophétique : « Je méprise, il est vrai, ce monde trompeur avec tout son faste et ses pompes, néanmoins ma famille sera tellement honorée en moi que nulle autre en cette ville ne pourra jamais entrer

(1) Nous n'avons pu traduire littéralement les grossièretés adressées au saint par son parent. « Ecquid vero est aliud cucullatus monachus, quam porcus saginarius. » Cet habitant de Sienne avait devancé son époque de quatre siècles; de nos jours, il aurait trouvé plus d'écho.

en comparaison avec elle pour l'honneur, l'élévation et la renommée. » Alors, reprenant le chemin de sa chère solitude, il s'en alla heureux d'avoir à souffrir pour Dieu et d'être désormais étranger aux adulations des hommes.

A ces persécutions du dehors il en joignait de son propre choix d'autres non moins graves et aussi fructueuses. Il s'était déclaré à lui-même cette guerre si recommandée par l'Apôtre, guerre dont le but est de soumettre la chair à l'esprit, et l'esprit au Dominateur suprême, au roi éternel des siècles, à Jésus-Christ. Outre les jeûnes nombreux ordonnés par la règle, il s'était, comme le saint fondateur de l'Ordre, prescrit plusieurs carêmes. Dans ses jeûnes, il se réduisait parfois au pain et à l'eau, il prolongeait ses veilles et ses prières, et déchirait son corps par de rudes et fréquentes disciplines.

Pour l'amour de son Sauveur il se mettait au dernier rang en toute occasion, il pratiquait l'humilité avec tous sans distinction de personnes; et cette vertu avait pour principe en son âme un mépris profond de lui-même, mépris qui le portait à se considérer comme le plus vil et le plus detestable des pécheurs. Aussi dans ses prières, prosterné devant l'image du Dieu crucifié, se répandait-il en soupirs infinis, en gémissements prolongés, et implorait-il la céleste miséricorde comme le dernier des criminels.

La vue de la croix transperçait son cœur et le remplissait d'un torrent d'amertume, elle lui rappelait la vie pauvre, les fatigues quotidiennes, les privations incessantes, les humiliations étranges, les tourments incomprehensibles du Rédempteur. Cette pensée le jetait dans une sorte d'anéantissement. Il ne pouvait détourner ses regards du grand spectacle des miséricordes divines, il en repassait toutes les scènes avec des transports d'amour, il se plaçait au pied du Calvaire avec Marie pleurant sur son Bien-Aimé, avec elle il recevait dans ses bras son corps privé de vie, et, en proie aux angoisses d'une compassion sans bornes,

Digitized by Google

il se demandait comment il pourrait jamais reconnaître la charité de son Dieu.

Les jours se succèdent rapides et inaperçus quand des œuvres saintes en marquent ainsi tous les instants. Bernardin avait terminé, presque sans s'en apercevoir, les épreuves de son noviciat; il allait entrer dans la terre promise à sa ferveur, dans la terre unique objet des aspirations ardentes de son âme, et établir, par un engagement solennel, entre lui et le monde une barrière infranchissable. Sa joie était vive et son sacrifice sans la moindre empreinte d'un regret. Avec saint Bernard il s'écriait : « *Il nous est bon d'être ici*; dans l'état religieux l'homme vit plus purement, il tombe plus rarement, il se relève plus promptement, il marche avec plus de précaution, il se repose avec plus de sécurité, et sa couronne est plus glorieuse. » Quand donc le moment fut venu, il s'avança devant l'autel du pauvre couvent de Colombajo, et, aux pieds du gardien de la maison, prononça d'une voix ferme les saints vœux qui le liaient à jamais à l'ordre séraphique de François d'Assise. Les pieux frères, témoins de sa piété, bénissaient le Seigneur, et leurs actions de grâces s'élevaient brûlantes vers les célestes hauteurs; ils avaient trouvé un compagnon dévoué, et la petite famille de l'Observance comptait un fidèle serviteur de plus. C'était le huit septembre, le jour de la nativité de Marie, le jour où Bernardin avait fait son entrée dans l'Église par le baptême, le jour où il avait dit adieu à la terre pour devenir novice inconnu dans l'ordre des Frères mineurs. Ce jour sera témoin de plus d'un acte mémorable de sa vie; aussi lui demeurera-t-il cher entre tous, il l'aimera comme un jour de bénédiction, il aimera surtout Celle que le monde honore en ce jour, Celle dont la naissance a été pour la terre l'aurore de grâces infinies et le commencement du salut.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Préparation au sacerdoce. — Première messe. — Première prédication.

Nul, dit le Seigneur, *n'allume un flambeau pour le placer sous le boisseau, mais sur le chandelier afin qu'il éclaire ceux qui sont dans la maison* (1). Bernardin était vraiment un flambeau allumé par la main du Très-Haut; il avait éclairé ses concitoyens en vivant dans le siècle, il avait laissé des exemples de vertu sublime à la Scala, il avait traversé les épreuves du noviciat comme un homme mûr depuis longtemps pour les choses de premier ordre, mais ses rayons ne devaient éclairer qu'un espace bien restreint tant qu'une dignité plus élevée, un caractère plus auguste ne viendrait pas faire de lui comme un homme universel. Seul le sacerdoce pouvait le conduire là; ses supérieurs l'obligèrent à s'y préparer.

Une sainte frayeur pénétrait son âme quand il considérait les hauteurs de cet état divin. Il oubliait et l'innocence de ses premières années, et les actes merveilleux de sa charité, et les mortifications de sa pénitence; il oubliait jusqu'à cette ardeur inextinguible dont il brûlait pour le salut de ses frères; son humilité étendait un voile devant ses yeux et ne lui laissait entrevoir que les splendeurs de la montagne sainte. « Elle est grande et digne de vénération la dignité du prêtre, se disait-il; à lui il a été donné de garder, de nourrir, delier et de délier les âmes, de leur ouvrir le royaume des cieux; à lui a été accordée la puissance de faire descendre tous les jours des hauteurs célestes le Maître des anges; à lui a été dévolu le soin de conférer les sacrements de l'Eglise (2). » Nous verrons dans la suite combien étaient vrais ses sentiments de

(1) Matt. 5.
(2) Bern. *Oper.*

Google

respect pour l'ordre sacerdotal. Au reste le grand patriarche des Frères mineurs avait travaillé avec une sollicitude singulière à inspirer à tous ses enfants ce respect, et lui-même en avait donné des exemples éclatants. Ainsi étant en Lombardie il reçut, un jour, de la part d'un hérétique une accusation contre un prêtre; aussitôt, afin de mieux confondre l'accusateur, il se prosterne aux pieds du ministre du Seigneur, prend ses mains et y colle ses lèvres avec transport.

Formé à l'école de François d'Assise, Bernardin avait pour le sacerdoce une vénération semblable; de là sa crainte profonde et le sentiment intime de son indignité. Mais l'obéissance mit promptement un terme à ses hésitations; ses supérieurs avaient compris tout ce que l'Eglise avait droit d'attendre de ses rares vertus; ils eussent regardé comme un crime de les ensevelir à l'ombre d'un cloître; il reçut donc l'ordre de se préparer à la prêtrise.

Nous avons déjà parlé des graves études du jeune religieux; il les reprit pendant l'année qui suivit son noviciat, si toutefois on peut les considérer comme interrompues chez un homme dont l'occupation principale était de méditer le jour et la nuit la loi du Seigneur. Il était savant à un âge où l'on commence à faire seulement les premiers pas dans les mystères de la science; aussi fut-il bientôt jugé digne de recevoir l'imposition des mains et de prendre rang parmi les prêtres de la sainte Eglise. Le huit septembre de l'an quatorze cent quatre, le jour de prédilection du Bienheureux, il monta à l'autel de la Vierge, et, se consacrant de nouveau à son service, il célébra pour la première fois les augustes mystères. Après la messe il prit la parole et adressa aux assistants une pieuse et touchante allocution en l'honneur de Marie, heureux d'offrir à la mère de son Dieu les prémices de son apostolat et d'inaugurer, en exaltant son nom, une carrière dont il était loin de prévoir les merveilles.

Nous dirons plus tard le zèle de Bernardin à faire connaître au monde les titres du Sauveur à la reconnaissance des hommes ; qu'il nous soit permis, en assistant à cette première messe d'un saint, de révéler les sentiments qu'il s'était formés du plus ineffable de nos mystères. Nous écrivons non-seulement l'histoire d'un grand homme et d'un ami du Seigneur, mais encore du plus illustre prédicateur du quinzième siècle, d'un homme comparable aux docteurs et aux apôtres de l'Eglise ; or, la vie de tels personnages, nous aimons à le dire, se trouve avant tout dans leurs écrits. C'est donc là que nous devons faire nos emprunts les plus fréquents, comme à des monuments d'une autorité irréfragable. Le Ciel nous les conserve pour nous éclairer et nous instruire, pour nous affermir et nous consoler.

Comme tous les saints il ne pouvait contempler la divine Eucharistie sans entrer dans un ravissement d'amour. Il en sondait les merveilles, il en méditait les mystères, afin d'en nourrir son âme et de la rendre de plus en plus digne d'être la demeure de Jésus. « Il nous a aimés, s'écriait-il avec l'Apôtre, et nous a purifiés de nos péchés en son propre sang. La charité l'a entraîné à faire une œuvre plus considérable que tout ce qui avait eu lieu depuis l'origine du monde. Mais comment l'âme percevra-t-elle le fruit d'une telle charité ? Ce sera par sa vigilance et sa sollicitude à méditer cet immense amour, et à s'écrier avec le Prophète : *O Dieu, mon Dieu, je veille en votre présence dès le point du jour*. Ce sera en s'embrasant au contact d'un tel amour et en disant avec vérité : « Comme le cerf soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu : mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant ; quand viendrai-je et apparaîtrai-je en présence de mon Dieu ! » — Ce sera en criant à toute créature : « Annoncez à mon Bien-Aimé que je languis d'amour. » Ce sera en trouvant ses complaisances et son re-

pos en Celui qui est l'objet de son amour, et en murmurant avec l'épouse des cantiques : « Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui; il se nourrit parmi les lis. Je me suis reposée à l'ombre de celui qui est le terme de mes désirs, et son fruit est à ma bouche un fruit plein de douceur. » Oh! elle est d'une douceur incomparable la charité de Jésus; il est ardent l'amour dans la fournaise de son cœur; elle est admirable l'immensité de sa dilection, elle est incompréhensible l'étendue de sa condescendance. Il a brûlé d'une telle ardeur pour notre méchanceté, qu'il nous a donné sans réserve sa chair en nourriture et son sang en breuvage.

« Ce sacrement est un mémorial de la passion très-cruelle du Sauveur, un mémorial dans son institution, un mémorial dans sa forme, un mémorial dans sa manducation... Partout Jésus nous y fait entendre ces paroles : « Rappelez-vous de ma pauvreté, de l'excès de mes maux, de l'absinthe et du fiel. » Et toi, ô mon âme, réponds à ton Bien-Aimé : « Je repasserai en tout temps ces choses en ma mémoire, et mon cœur se fondra au dedans de moi. »

« L'Eucharistie est un mémorial de notre guérison; notre mal serait incurable sans cette médecine merveilleuse, créée par la prudence du Sauveur. C'est le remède aux ténèbres de l'ignorance : « O mon fils, dit le sage, mangez le miel parce qu'il est bon; » il renferme les délices des biens les plus excellents. C'est le remède contre la mort elle-même; il est l'arbre de vie pour ceux qui l'embrassent, et celui qui se tiendra uni étroitement à lui sera heureux. O mes amis, mangez donc et buvez; enivrez-vous, ô mes bien-aimés.

» L'Eucharistie est le rocher frappé par Moïse dans le désert. L'eau en est sortie, elle a calmé la soif du peuple, elle est la source du salut pour l'âme altérée, contrite et embrasée. Elle est la manne dont Israël fut nourri, aliment délectable et plein de suavité pour les justes, nourriture sans saveur pour les hommes d'iniquité. Elle est l'agneau

Google

pascal immolé pour le salut du peuple, l'agneau de Dieu sacrifié chaque jour sur l'autel pour le salut des chrétiens. Elle est le sacrifice d'Abel, le sacrifice de Melchisédech, le sacrifice d'Abraham.

» O mon Dieu, attirez-moi à vous en me changeant par la violence de votre amour, par la grandeur de vos délices, par la vertu d'une résolution inébranlable. Qu'il n'y ait plus en moi la moindre racine d'amertume ; que la force et la douceur de votre bonté surexcellente dominent en moi, et que je puisse m'écrier avec l'Apôtre : « Je vis, déjà ce n'est plus moi, mais Jesus-Christ vit en moi. Il est la vie des vivants, l'espérance des moribonds, la gloire de ceux qui ressuscitent; il est beni et vraiment digne de bénédictions, il est doux et désirable, il est glorieux et digne de louanges (1). »

Nous parlerons plus longuement dans la suite des sentiments de Bernardin pour l'adorable sacrement de nos autels. Là et dans la Passion du Sauveur, comme dans un centre commun, s'allumait l'ardeur dont son âme était dévorée pour le salut des pécheurs. Chaque jour, en descendant de l'autel, il se demandait ce qu'il pourrait faire de plus agréable à son Dieu, et il se disait : « Jesus-Christ est mort sur un gibet pour la rédemption des hommes; pour les arracher au péché, il n'a ménagé ni les travaux à ses apôtres, ni les tourments à ses martyrs, ni les fatigues de tout genre à une foule de saints prêtres. Pour les amener à la pénitence, pour les retirer du vice, combien de vertus n'ont-ils pas pratiquées, combien de ferventes prédications n'ont-ils pas entreprises ? » Ces pensées le transportaient d'un désir violent de marcher sur les traces des hommes apostoliques, de conquérir des adorateurs en esprit et en vérité au Dieu immolé pour notre amour. Un jour donc, enivré de ces considérations, il sort du monastère de Co-

(1) Bern. *De Eucharist.*

Google

lombajo, entouré de quelques frères épris comme lui du désir d'être humiliés aux yeux du monde, il charge sur ses épaules nues une croix pesante et s'en va à Sargiano, bourg peu éloigné de son couvent, afin d'inviter tous les habitants de ce lieu à la pénitence. On le prit d'abord pour un insensé; mais à peine eut-il commencé à parler, en se laissant aller aux entrainements de son zèle, que les moqueries se changèrent en respect et en vénération. On admirait cette parole sans apprêt, et dont le seul but était d'arriver au plus intime des âmes; on était touché malgré soi de ce langage puisé dans la prière et la contemplation des souffrances du Seigneur. Le jeune religieux fut regardé comme un saint, et cette première démarche sembla un présage des grands succès qu'il était appelé à avoir dans la suite.

Cependant l'humilité chez lui comprimait en quelque sorte le zèle. Après cette heureuse tentative, rentrant en lui même, il hésitait sur son aptitude à remplir le grave et important ministère de la prédication. Saint François avait écrit dans sa règle : « J'avertis mes frères et les exhorte vivement à se conformer à mes avis; je les avertis d'avoir pour leurs prédications au peuple des discours mûrement préparés et d'un langage pur, des discours utiles et édifiants. » Et saint Bonaventure, expliquant ces paroles du bienheureux fondateur, avait ajouté : « Nul ne doit prêcher s'il ne sait faire par lui-même un discours et le disposer convenablement. Ce discours doit être mûrement préparé et non prononcé témérairement et sans avoir été médité auparavant. » Bernardin avait lu et relu ces paroles des deux plus grandes gloires de l'ordre; elles lui inspiraient de la crainte. Il se défiait de son zèle et attendait dans la retraite la manifestation de la volonté divine.

Son incertitude ne fut pas de longue durée. Henri Alfieri, ministre général de l'ordre, était mort à Ravenne, dans un âge très-avancé, après dix-huit années d'une sage admi-

nistration. L'assemblée des Frères mineurs élut à sa place en 1405 le père Antoine-Ange de Perato, homme d'un savoir éminent et docteur en théologie. A peine élevé en dignité, le nouveau ministre, s'inspirant des exemples de ses prédécesseurs, favorisa d'une façon toute particulière les Frères de l'Observance, et s'informa avec un vif intérêt de ce qui les concernait. Instruit de la rare vertu de Bernardin et de son habileté dans les saintes lettres, il lui ordonna, au nom de l'obéissance, de se consacrer au ministère de la prédication.

L'humilité du serviteur de Dieu fut un instant troublée; mais le désir le plus intime de son cœur allait enfin être satisfait, rien désormais ne l'empêchera de conquérir des âmes au Sauveur, c'en était assez pour calmer ses alarmes. Cependant des difficultés sérieuses semblaient encore l'arrêter, ses amis eux-mêmes lui conseillaient de ne point s'engager aveuglément dans une carrière aussi laborieuse. Les austérités de son noviciat et de ses dernières années dans le monde avaient affaibli sa constitution naturellement robuste, et il pouvait craindre de succomber en peu de temps aux fatigues sans cesse renaissantes de son nouveau ministère. Cette considération ne l'arrêta pas; l'amour est fort comme la mort, et le zèle ardent comme le feu de l'enfer. L'homme qui, à vingt ans, avait fait un sacrifice si généreux de sa vie pour soigner les pestiférés de la Scala, ne pouvait craindre l'épuisement de ses forces quand il s'agissait de sauver des âmes.

Un autre obstacle s'offrait plus grave et plus insurmontable. Bernardin avait dans la voix un défaut naturel qui en rendait les sons rauques et l'empêchait de se faire entendre d'un auditoire un peu nombreux. Il comprenait lui-même combien préjudiciable lui serait un pareil vice, et, comme Moïse, il s'écriait : « Seigneur, ma parole est embarrassée, et je ne suis point un homme éloquent. » Mais le zèle lui dit encore qu'il y avait, avant de céder, une

tentative à faire. Il va donc se prosterner devant Dieu, et les yeux élevés au ciel, il le supplie au nom des mérites de Marie, sa mère, de vouloir bien lui-même détruire l'obstacle qui s'oppose à l'accomplissement du ministère dont ses supérieurs l'ont chargé, si leur choix a été inspiré par sa volonté sainte. Ravi comme en esprit au milieu de cette prière, il vit un globe enflammé descendre des célestes hauteurs et se reposer sur ses lèvres, puis il sentit le défaut dont il était affecté disparaître à l'instant. Alors ses appréhensions se dissipèrent, Dieu l'avait choisi véritablement, il l'envoyait, comme les anciens prophètes, annoncer à son peuple ses crimes, lui prêcher la pénitence, il l'envoyait consoler l'Eglise au milieu des angoisses qui l'accablaient. Rien n'arrêtera désormais sa course, ni les fatigues incessantes d'une prédication quotidienne, ni le spectacle des crimes dont la terre surabonde, ni les persécutions de plus d'un genre auxquelles il sera en butte. Il marchera sans regarder ni à droite ni à gauche, sans autre pensée que la propagation des vérités évangéliques, sans autre désir que le salut des âmes. La mort seule mettra fin à ses discours, ou plutôt après sa mort ses vertus demeureront pour annoncer encore au monde les miséricordes du Très-Haut et sa tendresse pour les pécheurs.

CHAPITRE VII.

Premières prédications. — Le couvent de la Capriola. — Saint Vincent Ferrier et saint Bernardin.

Le couvent de Colombajo était, avons-nous dit, situé près de Sienne. Bernardin se rendait de temps à autre dans cette ville selon les exigences de son ministère; il en aimait les habitants, et il désirait leur offrir les prémices de ses prédications comme il leur avait offert le sacrifice de sa

vie. L'occasion s'étant présentée bientôt, il la saisit avec empressement. On célébrait une fête de la sainte Vierge au couvent des Franciscains de Sienne, il s'y rendit, et là, en présence d'un auditoire nombreux, attiré pour entendre le nouvel orateur, il parla de la Reine des Anges avec les transports d'une âme aimante et s'efforça d'incliner tous les cœurs à son amour.

Après ce début consacré à Marie, il se considéra comme engagé irrévocablement dans la carrière de prédicateur. Il se fit entendre aux différentes fêtes de l'année, pendant l'avent et le carême, tantôt dans une église, tantôt dans une autre, quelquefois sur les places, selon l'usage de l'Italie. Il ne négligea rien pour répondre à la vocation céleste et se rendre digne de produire des fruits abondants de salut. Déjà versé dans la connaissance des saintes lettres, il s'y perfectionna par une lecture assidue des Ecritures sacrées, des docteurs de l'Eglise et des théologiens les plus renommés. Il écrivit des discours afin de ne point se trouver surpris à l'improviste et de ne point s'exposer à profaner la parole de Dieu en l'exposant aux hommes d'une manière inexacte ou imparfaite, et pendant bien des années il continua cet utile exercice. Nous verrons plus tard ces discours, soumis à l'examen d'hommes éminents, servir à justifier l'enseignement du saint des attaques de ses ennemis et à confondre ses accusateurs. Nous le verrons aussi arrivé au déclin de la vie, examiner et juger lui-même ces productions d'un autre âge, les coordonner avec une sollicitude patiente, afin d'en former un corps de doctrine destiné à répandre encore la lumière et l'amour de la vertu quand leur saint auteur serait depuis longtemps retranché du nombre des vivants.

Au milieu de ces premiers travaux il lui fut donné de fonder une maison de l'Observance. Il y avait près de la ville de Sienne un ermitage, appelé la Capriola, dépendant du grand hôpital de Notre-Dame de la Scala. Bernardin

avait remarqué combien ce lieu était propre à la contemplation, et combien, de là, il lui serait facile de faire entendre souvent la parole de Dieu aux peuples de la contrée. Jean de Landaroni gouvernait encore l'hôpital; le saint lui fit part de ses pensées, et lui montra quels avantages pourraient revenir aux âmes de la fondation d'un tel établissement, de quelle utilité les nouveaux religieux seraient même aux malades de la Scala. Le bon vieillard, qui avait pour le jeune religieux la tendresse d'un père et en même temps un vif désir de procurer la gloire de Dieu, goûta de suite ces raisons et promit d'aider de tout son pouvoir au succès de l'entreprise. Il en fit part aux administrateurs de l'hospice, et ceux-ci, heureux de reconnaître les services rendus par Bernardin à leur maison, s'accordèrent unanimement à céder aux religieux de Colombajo la Capriola. Le Souverain-Pontife donna son consentement, et le jeune frère, instigateur du pieux projet, devint le premier gardien de ce petit couvent.

Cette dignité fut pour lui l'occasion de montrer, une fois de plus, et la profondeur de son humilité et la sublimité de toutes ses autres vertus. On le vit apporter lui-même la pierre, le bois, la chaux, les divers matériaux nécessaires à la construction nouvelle, se livrer au travail comme le dernier de ses religieux, aller mendier de porte en porte dans les rues de Sienne de quoi faire subsister ses enfants et assister avec la régularité la plus touchante à tous les exercices communs de la maison. De plus, retiré en quelque lieu à l'écart, il passait souvent des nuits entières en oraison afin de satisfaire le besoin dont il était dévoré de s'entretenir avec Dieu. Il accablait son corps de macérations et arrosait la terre de ses larmes afin de rendre la miséricorde divine propice aux pécheurs. Il se considérait comme une victime dévouée à la justice céleste pour le salut du monde, et, soit en public, soit en particulier, il n'oubliait jamais ce que Dieu avait droit d'attendre de lui en

cette qualité. Comme à Colombajo, comme dans sa retraite après la peste de Sienne, il méditait le jour et la nuit la Passion du Sauveur, et l'amertume de son âme était telle en contemplant cet ineffable mystère de la charité divine, qu'il se jetait la face contre terre et demeurait étendu, immobile, les bras en croix, pendant des temps considérables.

On entrevoit de suite combien vive et pénétrante la parole sainte devait sortir d'un pareil cœur. Les prodiges de la grâce deviennent en quelque sorte intelligibles quand ils ont pour instruments de tels hommes. Nul obstacle ne contrarie l'action du ciel, et Dieu, au milieu des œuvres de sa miséricorde, demeure toujours l'unique possesseur de sa gloire.

Bernardin fit un assez long séjour à la Capriola. Il prêchait fréquemment dans l'église même de cette maison. Il parcourait aussi les pays environnants, lui et ses frères, afin d'en évangéliser les peuples. Le Seigneur bénissait les efforts de leur zèle; aucune de ses excursions n'avait lieu sans produire des fruits abondants de salut, sans répandre comme une douce rosée dont la terre semblait rafraîchie pour quelque temps au milieu des maux innombrables qui la désolaient. Cependant, malgré la sainteté de sa vie, malgré la ferveur de ses prédications, rien n'annonçait encore en Bernardin un de ces hommes exceptionnels destinés à régénérer des contrées entières, à dominer les nations et à devenir l'oracle de leur siècle, quand une circonstance miraculeuse vint lui découvrir, en partie du moins, les secrets de l'avenir.

Saint Vincent Ferrier, de l'ordre de Saint-Dominique, remplissait alors le monde du bruit de sa renommée. Les princes de l'Église réclamaient ses conseils, les grands de la terre le prenaient pour arbitre dans leurs différends, les villes se levaient comme un seul homme à son approche, les pécheurs tremblaient en sa présence, sa prédication

enfantait des merveilles. Depuis Antoine de Padoue nul n'avait paru dans le monde puissant comme lui en œuvres et en parole. Il avait évangélisé l'Espagne, sa patrie, et l'on avait vu les Juifs, les Mahométans, les hérétiques ouvrir les yeux à sa voix et rendre hommage à la vérité. Il était entré ensuite en France, et il avait prêché dans le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, puis à Gênes, en Lombardie, en Piémont, en Savoie. Il était passé de là en Allemagne, en Flandre, en Angleterre où il s'était fait entendre dans les principales villes, et il était retourné à Gênes dans l'espérance de contribuer à l'extinction du schisme lamentable qui déchirait l'Eglise depuis tant d'années. Ce fut, croyons-nous, dans ce second voyage qu'il vint à Alexandrie.

Bernardin, instruit par la renommée du mérite et des succès de cet homme éminent, brûlait du désir de se former au ministère apostolique à son école. Il se rendit donc en cette ville et se mêla le jour même de son arrivée à la foule avide de recevoir les enseignements de l'illustre dominicain. Le langage de ce nouvel apôtre des nations n'avait rien de l'éloquence humaine; sa parole vive et entraînante, empruntée plutôt au ciel qu'à la terre, faisait oublier l'homme, les intérêts divins seuls avaient place dans cette prédication; une vertu mystérieuse semblait planer dans l'auditoire tandis que Vincent parlait, et quand il avait cessé, les cœurs restaient sous le charme d'une impression indéfinissable : le juste devenait meilleur, l'impie versait des larmes et se frappait la poitrine, nul ne restait indifférent; le doigt de Dieu était visible.

Bernardin partagea l'émotion commune, il avait rencontré au delà de ses espérances, la renommée n'avait rien exagéré. Ce n'était point assez pour lui d'avoir entendu le grand serviteur de Dieu, il voulut avoir ses conseils en particulier. Vincent reçut le jeune franciscain avec affection et empressement, le fit manger à sa table et s'entretint long-

temps avec lui. Il eut bientôt reconnu les trésors de grâce cachés en son cœur, et il lui donna sans crainte les avis que son zèle pour le bien des âmes lui suggera. Le fils de François d'Assise, au comble de la joie, remercia humblement l'apôtre et se prosterna devant lui, le conjurant de vouloir bien accorder à ses travaux futurs sa bénédiction.

Le lendemain Vincent monta en chaire selon sa coutume, et Bernardin vint se joindre à la foule. Au milieu de son discours le saint prédicateur s'arrête; une illumination soudaine a traversé son âme, il s'écrie : « O mes enfants, il y a dans cette assemblée un religieux de l'ordre des Frères Mineurs qui sera bientôt un homme illustre dans toute l'Italie; sa doctrine et ses exemples produiront de grands fruits parmi le peuple chrétien. Il est jeune, et moi je suis avancé en âge, cependant il recevra avant moi les honneurs de l'Eglise romaine. Je vous exhorte donc à rendre grâces à Dieu; prions-le tous ensemble de vouloir bien accomplir dans l'intérêt du peuple chrétien ce qu'il m'a révélé. Bientôt se réalisera ce que je vous annonce; c'est pourquoi je retourne évangéliser la France et l'Espagne, et je laisse à cet homme le soin d'instruire les autres peuples de l'Italie auxquels je n'ai point fait entendre ma voix. » Puis, reprenant le fil de son discours, il poursuivit, bénissant Dieu en son âme d'avoir suscité en son Eglise un homme capable de la consoler et de lui réconcilier le cœur de ses enfants.

Dix ans plus tard la prédiction de Saint Vincent Ferrier recevait son accomplissement, le nom de Bernardin était dans toutes les bouches, les peuples se levaient à sa voix comme on les avait vus se lever à la voix de l'illustre Dominicain; l'heure de la miséricorde avait sonné pour l'Italie.

CHAPITRE VIII.

Occupations de Bernardin jusqu'à l'année 1418. — L'Italie à cette époque. — Bernardin, apôtre de cette contrée.

Bernardin quitta Alexandrie en repassant en son âme les choses qu'il lui avait été donné de voir et d'entendre, et surtout les conseils de l'homme apostolique, Vincent Ferrier. Rentré au couvent de la Capriola, il résolut d'étendre plus au loin désormais le cercle de ses prédications. Jusqu'à ce jour il s'était borné à instruire les gens de la campagne; son humilité lui faisait craindre d'excéder la mesure de ses forces en s'adressant aux classes plus élevées de la société. Son entrevue avec le saint prédicateur d'Alexandrie a accru sa pieuse ambition, il se sent redevable à tous des dons du ciel, et puis sans sortir du mépris qu'il a conçu de lui-même, il se rappelle ces paroles de l'Apôtre : « Dieu a choisi ce qui était insensé selon le monde pour confondre les sages ; il a choisi ce qui était faible pour confondre les puissants ; il a choisi ce qui était vil et méprisable, ce qui n'était rien pour détruire ce qui était grand (1). L'homme, dans la prédication, doit disparaître pour laisser à la croix du Sauveur toute gloire, toute puissance et tout triomphe. Les peuples alors avaient un besoin pressant d'être ramenés au Sauveur par la croix seule; il ne craindra donc plus de parler à la face de la terre, de s'adresser aux grands et aux simples, aux justes et aux pécheurs. Il se met à parcourir la Toscane, prêchant tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, évitant toutefois de se montrer encore dans les premières chaires. Dix années se passent en ces travaux, Bernardin fait preuve chaque jour d'un zèle infatigable, il soupire après la conversion des ennemis de son Dieu, les intérêts de leur salut sont devenus l'unique objet de ses soins. Cepen-

(1) I Cor. 1.

dant il demeure jusque-là dans les limites d'un prédicateur du second ordre.

La réforme de l'observance semblait encore à son début malgré plus d'un demi-siècle d'existence. Comme une tige greffée sur un arbre chargé de rameaux sans nombre, à peine avait-elle trouvé assez de place pour s'étendre un peu. Le grand Ordre, déchu, il est vrai, de sa sublimité, accomplissait néanmoins dans l'Eglise des choses merveilleuses; il se multipliait de jour en jour, il donnait au sanctuaire des ministres zélés, des prédicateurs aux peuples et des martyrs aux nations infidèles. Il couvrait donc le monde de son ombre bienfaisante, et si au regard clairvoyant des âmes d'élite il apparaissait plus rapproché des voies terrestres qu'au temps de Saint François, la multitude continuait néanmoins à l'entourer de ses respects et de son amour. A ses côtés, les religieux voués à toutes les rigueurs de la règle séraphique restaient comme inaperçus. Leurs maisons étaient pauvres, leur vie se passait plus dans la retraite, la pénitence et la prière que dans les occupations du dehors. Bernardin avait fait son noviciat au milieu d'eux, et depuis, devenu successivement gardien de plusieurs de ces petits couvents, il s'était appliqué avec une vive sollicitude à étendre cette réforme, à la défendre des attaques auxquelles elle était soumise, et à en diriger les membres confiés à sa vigilance. Là, comme dans ses prédications, ses efforts ne devaient pas d'abord enfanter des merveilles, mais aussi ils ne devaient pas demeurer stériles. Plusieurs, touchés de ses vertus, vinrent se ranger sous sa conduite, et parmi eux Albert Berdini de Garziano. Il vivait depuis dix ans dans l'Ordre de Saint François quand la grâce parla à son cœur. Il se demanda s'il ne pourrait pas faire ce que faisaient plusieurs de ses frères, s'il ne pourrait pas observer dans son intégrité cette règle venue du ciel pour l'édification et non pour la ruine de l'homme. Fidèle à l'inspiration divine, il vint se prosterner aux pieds de Ber-

nardin en le priant de l'admettre au nombre de ses enfants. Celui-ci le reçut avec tendresse, et, pour le former plus vite aux grandes vertus, il le mit sous la conduite d'un simple frère laïque, Ange de Civitella, homme étranger aux sciences humaines, mais d'une vie si innocente et si céleste, qu'il fit faire à son disciple les progrès les plus rapides dans les sentiers de l'abnégation et de la pauvreté.

Telles étaient les occupations de Bernardin en attendant le jour où il plairait au Seigneur de lui manifester plus ostensiblement ses volontés. Ce jour arriva enfin pour le bonheur de l'Italie. En 1417 il était gardien du couvent de Fiésole, et il avait parmi les novices de cette maison, vrai sanctuaire de toutes les vertus, un chanoine régulier de Lucques. C'était un homme d'une grande sainteté, adonné à la contemplation, cher aux religieux et principalement au supérieur. Une nuit, étant resté en prières après matines, il fut ravi en extase, puis, revenu à lui-même, il se prit à crier à haute voix : « Frère Bernardin, ne tenez plus cachés les talents que Dieu vous a donnés; allez et prêchez en Lombardie. » Les deux nuits suivantes il redit les mêmes choses. Les religieux voulurent l'obliger à se taire, ils usèrent même de menaces, mais inutilement; le pieux novice ne pouvait résister à la voix intérieure qui le forçait à parler ainsi.

Bernardin était alors absent, il prêchait pour la première fois à Florence où il annonçait aux hommes les louanges et les gloires du saint nom de Jésus, et leur enseignait à mettre en lui leur confiance. Cette prédication était une semence destinée à produire dans la suite des fruits au centuple. A peine de retour à Fiésole, il apprend les choses étranges dont tous les frères ont été témoins. Attentif aux moindres signes de la volonté divine, il invite sa communauté à se mettre en prières, il demande l'assistance des personnes du dehors, il se répand lui-même en supplications et conjure le Seigneur de lui faire connaître si son es-

Digitized by Google

prit a guidé le novice ou bien si dans ses cris il doit voir seulement l'illusion d'un transport fébrile. Ainsi François d'Assise, dans un doute semblable, recourait aux conseils et aux prières de sainte Claire et de ses sœurs, il députait auprès de Dieu le plus humble et le plus fervent de ses religieux.

La prière du juste, dit l'Écriture, pénètre le ciel. Bientôt la voix intérieure qui parlait au novice de Fiésole se fait entendre avec une force égale à Bernardin, des signes infaillibles dévoilent à ses regards les desseins du Très-Haut; il n'a plus à hésiter, un champ nouveau s'ouvre devant lui, quelle en sera l'étendue? il n'en sait rien, quels fruits lui donnera-t-il en récompense de ses travaux? il n'ose les envisager. Comme les prophètes il est envoyé vers un peuple accoutumé au mal, vers des nations sans frein; le champ est couvert de ronces et d'épines, mais qui sondera les miséricordes du Seigneur?

Il est temps de porter nos regards sur cette Italie dont Bernardin va devenir l'Apôtre; car désormais il en parcourra toutes les provinces depuis Milan jusqu'à Naples, depuis les rivages de l'Adriatique jusqu'aux bords de la Méditerranée; la Lombardie ne sera pas seule à entendre sa voix. L'Italie offrait alors le spectacle le plus navrant qu'il soit possible d'imaginer. Un schisme de près de quarante années avait désolé l'Eglise, et durant cette longue période l'autorité avait perdu de son prestige, la discipline s'était relâchée, le désordre introduit en plus d'un lieu dans le clergé, les peuples n'avaient point reçu l'aliment céleste de la divine parole dans une mesure proportionnée à leurs besoins. De là des superstitions nombreuses, des désordres dans les mœurs et tous les maux qu'entraînent nécessairement la confusion et l'incertitude dans le pouvoir.

Cependant le plus grand mal n'était pas là pour l'Italie. Placée immédiatement sous la direction du pontife suprême, elle avait moins souffert du schisme que les autres nations

Google

de l'Europe; mais une plaie intérieure, plaie presque insondable! tant ses ravages étaient profonds, la dévorait depuis plus d'un siècle et menaçait de la conduire à l'anéantissement, nous voulons parler de la faction des Guelfes et des Gibelins. Les papes, défenseurs nés de tous les droits et surtout des droits de la sainte Église, avaient dû s'opposer aux envahissements des empereurs d'Allemagne. Ils avaient usé pour cela des armes déposées en leurs mains par l'autorité toute-puissante du Roi des rois, et la race de Frédéric après s'être agitée contre le frein imposé à ses désordres et à son ambition, après avoir semé sur ses pas les meurtres, les incendies et la corruption, s'était affaissée sur elle-même et était tombée du trône sous le souffle du Très Haut sans laisser dans l'histoire autre chose que des hontes et de l'ignominie.

L'extinction de cette famille, ennemie de l'Église, n'entraîna pas avec elle la ruine des partis; ils continuèrent à remuer et à s'étendre comme auparavant, ils devinrent même plus funestes à l'Italie après le concile de Lyon (1274) où Rodolphe fut reconnu empereur d'Allemagne. L'Église ou l'empire ne furent plus qu'un nom; les passions seules servirent de mobile aux troubles sans cesse renaissants du XIVe et d'une partie du XVe siècle. Le pape Clément V, en prenant la malheureuse résolution d'établir la demeure des papes en France, laissa le champ plus libre encore aux prétentions mutuelles des agitateurs. A dater de cette époque surtout, les provinces, les cités, les bourgades comptèrent des Guelfes et des Gibelins uniquement occupés à se supplanter, à se persécuter tour à tour. Ce qui dans le principe avait été un parti attaché à un drapeau et prêt à le défendre, se divisa en une foule de factions provinciales ou municipales. Chaque contrée se transforma en deux camps toujours prêts à en venir aux mains, soit pour venger des injures souvent imaginaires, soit pour s'assurer la domination exclusive. Ces querelles de chaque jour empêchaient

toute stabilité et menaçaient à la fin de réduire au néant l'un des plus beaux pays de l'univers; elles fomentaient tous les désordres et laissaient au crime une liberté sans frein.

« Ah! Italie, séjour de douleur, s'écrie le Dante (1), vaisseau sans nocher au milieu d'une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de prostitution... Maintenant ceux qui vivent dans tes contrées se font une guerre implacable; ceux qu'une même muraille et les mêmes remparts protégent, se rongent les uns les autres. Cherche, misérable, autour de tes rives et vois si dans ton sein une seule de tes provinces jouit de la paix... Toutes les terres d'Italie sont pleines de tyrans, tout vil factieux devient un Marcello (2). »

Puis se tournant vers sa patrie, où ses ennemis vainqueurs avaient décrété sa mort, le poëte florentin ajoutait avec un ton d'ironie amère et sanglante : « O Florence, réjouis-toi; tu le peux bien; tu es riche, prudente et en paix. Athènes et Lacédémone donnèrent une faible preuve de leur sagesse si on les compare à toi, qui crées des institutions si frêles que deux mois les voient naître et mourir! Combien de fois, pour ne parler que de ces temps, as-tu changé de lois, de monnaies, de magistrature, de mœurs, et renouvelé les membres de ta cité?... Tu ressembles à ce malade qui ne peut trouver de repos sur sa couche et tâche d'apaiser sa douleur en changeant d'attitude. »

Quand le Dante écrivait ces lignes, les calamités étaient grandes, il était lui-même la victime de son dévouement au parti Gibelin. Un siècle plus tard la désolation s'était accrue outre mesure; c'est au témoin oculaire de ces maux, à l'homme choisi de Dieu pour en délivrer sa patrie qu'il faut en emprunter le lugubre tableau.

(1) Il Purgat. *Cant.* VI.
(2) Un homme d'une réputation distinguée.

« Les biens sont pillés, dit-il en un langage digne des prophètes, les maisons détruites, les campagnes changées en déserts, les vignes coupées et brûlées, les troupeaux dévorés, les arts et les diverses branches du commerce anéantis.

» Les jeunes gens chassés de leur pays avec leurs parents s'engagent dans un parti, contraints par la nécessité, ou deviennent des voleurs. L'un est pendu, l'autre massacré, un autre perit à la guerre, un autre met fin lui-même à une vie malheureuse par une mort lamentable. Les jeunes filles ne peuvent s'établir; elles errent çà et là par le monde et tombent dans le désordre. Les hommes se dessèchent dans les privations, la pauvreté, la tristesse et des misères de toute sorte; ils ne savent où traîner leur existence infortunée.

» Les uns sont tués par la faim, d'autres jetés dans les flammes, d'autres étouffés dans la boue; à plusieurs on coupe les membres, la langue, les doigts et ensuite on les force à s'en repaître. D'autres sont précipités du haut de tours élevées, d'autres noyés dans les eaux. On en voit donnés, encore vivants, en pâture aux chiens, d'autres privés de sépulture après leur mort deviennent la proie des loups. D'autres sont brûlés vifs, et leurs ennemis vont prendre leurs repas à l'odeur de leurs membres consumés. D'autres sont vendus comme de vils troupeaux.

» L'observance régulière s'évanouit dans les maisons religieuses, la modestie sacerdotale disparaît dans le clergé, le savoir devient étranger à la jeunesse et même aux personnes auparavant versées dans les sciences.

» Les diverses contrées de l'Italie se changent en cavernes de voleurs, les temples sont profanés, les monastères détruits, les liens du mariage brisés, les femmes déshonorées, les homicides les plus horribles commis, les petits enfants mis à mort d'une façon barbare, les prisons

changées en des repaires de cruauté, et les tortures accompagnées d'inventions atroces (1). »

Telle était donc l'Italie aux jours où Bernardin allait en devenir l'apôtre. Il avait alors 38 ans. Depuis sa promotion au sacerdoce, il avait partagé ses jours entre la prière, la prédication et l'étude. Ce n'était pas seulement un homme pieux, un religieux austère, mais un savant de premier ordre. Assidu à lire la sainte Ecriture, il en avait pénétré les sens divers, il savait en toute occasion les appliquer avec habileté et succès aux besoins de ses auditeurs. Il avait lu les Pères de l'Eglise, et il les cite fréquemment. Les grands théologiens, saint Thomas, saint Bonaventure, Scot, et les hommes d'une époque plus rapprochée lui sont familiers, et il fait de leurs écrits un usage journalier. La science du droit canon a été l'étude de sa jeunesse, ses règles sacrées sont pour lui l'expression la plus pure de la morale et de la discipline ecclésiastique, elles révèlent la pensée intime de l'Eglise, cette pensée dont le terme unique est la régénération du monde et l'union de la terre au ciel.

Bernardin est savant dans ses discours, il semble avant tout théologien, et même il le serait trop de temps en temps, dirions-nous, si ces discours avaient été prononcés tels qu'ils nous sont parvenus. Il n'en est pas ainsi, lui-même nous en prévient. « J'ai écrit, dit-il, plusieurs discours fort longs, mais non avec le dessein de les prononcer en entier dans une même prédication. L'importance d'un sujet m'a conduit quelquefois à le traiter avec étendue. Je ne me conforme pas toujours à ce que j'ai écrit; j'abrége, j'allonge, je transpose, je varie selon le temps, la commodité et l'avantage de mes auditeurs (2). »

Au milieu des troubles auxquels l'Italie avait été soumise les vraies notions s'étaient obscurcies, les règles de

(1) Bern. *Oper.* t. I, p. 112-113 *passim*.
(2) Bern. *Oper.* t. II, serm. 1.

Google

la foi étaient méconnues, les principes fondamentaux de la morale oubliés ; la confusion répandue au sein des sociétés avait gagné les esprits et pénétré les cœurs. De là ces désordres en tout genre contre lesquels l'homme de Dieu va s'élever ; mais de là aussi la nécessité de donner de chaque chose une idée nette et précise, de baser chaque sujet sur des preuves incontestables, de parler à l'intelligence autant qu'à la volonté, de dissiper les nuages amoncelés sur la route des âmes, afin de faire arriver jusqu'à elles les rayons lumineux et vivifiants du soleil de justice. Pressé par des travaux continuels et ne pouvant écrire ses discours en entier, il embrassait un sujet, le considérait sous toutes ses faces, en écrivait les divisions et les subdivisions avec les preuves à l'appui, et ces preuves étaient des textes de l'Ecriture, des docteurs, des maîtres de la théologie et du droit canonique. Il avait recours aussi à la raison, dont il ne contestait point les droits malgré les écarts auxquels il la voyait livrée, mais il la voulait soumise avant tout à la foi comme à sa règle infaillible et seule vraiment lumineuse.

Ces discours, tels que nous les avons aujourd'hui, sont presque autant de traités sur les sujets les plus variés. Ils ont la forme scolastique sans toutefois en avoir la sécheresse. Comme saint Bonaventure, notre prédicateur apparaît pieux et enflammé jusque dans les matières arides en apparence, et souvent des pages entières coulent de son cœur avec une effusion pleine de charmes, des mouvements d'une belle et pure éloquence s'échappent de sa plume. On sent l'orateur ; on sent l'homme épris du zèle de la gloire divine, et l'on comprend les entraînements de sa parole.

Elle était puissante, en effet, cette parole tombant de la bouche de Bernardin du haut de la tribune sacrée. Tout en lui contribuait à la rehausser, et la beauté de sa voix, et la dignité de sa personne, et l'empreinte de la pénitence gravée

Digitized by Google

dans ses traits, et ce je ne sais quoi de céleste qui brille dans les amis de Dieu, leur gagne à l'avance et leur concilie les cœurs. Quand le pieux franciscain était en chaire on eût dit tantôt un prophète annonçant au monde les secrets de l'Eternel, tantôt un docteur de l'Eglise vengeant la vérité des insultes de ses ennemis, tantôt un maître ayant mission de flageller le vice et de le réduire à l'impuissance. Parlait-il de la vertu, de Dieu, de la Vierge? Les larmes tombaient des yeux de ses auditeurs, il leur semblait entendre le Sauveur lui-même leur dire. *Mon joug est doux et mon fardeau leger* (1). Avait-il quelque désordre à corriger, le sarcasme coulait de ses lèvres, il stigmatisait, il faisait rire, et le désordre disparaissait accable sous le poids du ridicule (2). Nul plus que lui n'a eu le secret d'arriver aux cœurs, de les remuer, de les impressionner selon son désir, et cela pendant plus de vingt-cinq années, sans jamais voir son influence s'affaiblir, malgré des persécutions de plus d'un genre, comme la suite de cette histoire nous le montrera.

Si donc le mal était grand, la main chargée d'en cicatriser les plaies était puissante. Si les flots étaient agités et la tempête menaçante, l'homme choisi pour sauver le navire avait une assurance à toute épreuve et des ressources plus qu'humaines; cet homme avait entendu la voix divine, le Seigneur lui avait dit : « *Ne crains point, je t'ai donné tous ceux qui naviguent avec toi sur cette mer* (3). Il part donc de Toscane pour aller où l'entraîne le souffle d'en haut, il traverse humble et ignoré les contrées qui bientôt vont retentir du bruit de ses succès; Milan est le terme de sa course, le commencement de ses combats.

(1) Mat. 11.
(2) Æneas Sylvius.
(3) Ne timeas... ecce donavit tibi Deus omnes qui navigant tecum. (Act. 27, 24.)

Digitized by Google

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Bernardin à Milan

Inaugurer ses prédications dans une ville comme Milan et dans une contrée comme la Lombardie, c'était se placer au centre même des désordres dont l'Italie était rongée, au milieu des factions les plus ardentes des partis Guelfe et Gibelin. Le mal datait de loin; un siècle auparavant le Dante parlant des rives de l'Adige et du Pô, avait dit dans son langage empreint d'amertume : « Quiconque, par un mouvement de honte, renoncerait à s'entretenir avec les gens de bien ou même à en approcher, peut traverser sans crainte ces pays (1). »

Bernardin n'alla pas de suite se poser en présence du mal comme un réformateur divinement envoyé, il se contenta de se faire entendre, selon sa coutume, les jours de fête, et de supplier le Seigneur par de vives prières de vouloir bien hâter les jours de sa miséricorde sur ce peuple. Il passa d'abord inaperçu, comme un prédicateur ordinaire; puis le concours devint plus empressé et enfin la foule se porta à ses prédications. Un vieux professeur contribua surtout à grossir son auditoire. Il donnait des leçons à plu-

(1) Purgat. c. XVI.

sieurs jeunes gens des meilleures familles de la ville; touché de la pauvreté de l'homme de Dieu, et doucement attiré par la ferveur de ses discours, il désira en faire profiter ses élèves : « Allons, mes enfants, leur disait le vieillard, allons entendre ce bon frère aux vêtements si pauvres et si usés, il y a tant de grâce dans son action, tant d'éloquence et de majesté dans sa parole; sa manière d'enseigner est si belle et jointe à tant de savoir que je n'ai pas encore rencontré son semblable. » Ces éloges du professeur ne furent pas inutiles; bientôt on vit aux prédications de Bernardin l'élite de la société milanaise, et, quelques mois après, on crut sa renommée assez établie pour lui demander de vouloir bien annoncer la parole sainte pendant le carême de l'année 1418 dans la principale église de la ville.

Dès le premier jour l'auditoire fut des plus imposants; chacun voulait juger par soi-même le nouveau prédicateur. Mais à peine eut-il commencé à parler que les suffrages lui devinrent favorables; on reconnut à son langage l'homme apostolique, et la curiosité se changea en vénération. Une chose extraordinaire arrivée en ce premier jour contribua surtout à accroître ces sentiments de respect. Il poursuivait son discours uniquement appliqué à parler à l'âme de ses auditeurs; ses raisonnements se succédaient sans embarras au milieu de l'attention générale et des sympathies visibles de l'assemblée, quand tout à coup il s'arrête. Aucune cause naturelle n'explique un pareil incident, l'orateur ne semble point troublé, sa mémoire ne lui a pas fait défaut, rien d'extraordinaire ne s'est manifesté dans l'enceinte. Il semble transporté dans un autre monde, un spectacle inattendu a frappé ses regards et absorbe son esprit, un nuage de tristesse voile son front, il descend de chaire sans ajouter un mot et en proie à une préoccupation étrange. Que s'est-il passé? quel événement imprévu est venu ainsi arrêter l'homme de Dieu dans une circons-

Digitized by Google

tance aussi solennelle? La ville entière attend dans l'anxiété l'explication de l'énigme.

A peine rentré au couvent des Frères Mineurs, ces religieux l'interrogent et le prient de leur faire connaître la cause d'une conduite si en dehors des règles ordinaires. Le saint refuse d'abord de répondre, puis pressé par leurs instances, il leur raconte ce qui lui est arrivé.

Tobia, la femme vertueuse dont les conseils et les soins vigilants avaient entouré sa jeunesse comme d'un rempart contre les dangers du monde, venait de mourir. Parvenue à la soixante-huitième année de sa vie, usée par les mortifications et la pratique constante des œuvres de la charité, elle avait quitté la terre sans regret, et un sourire angélique avait été son dernier adieu au monde. A l'heure même où Bernardin s'était interrompu dans sa prédication, Dieu l'avait transporté en esprit à Sienne et rendu témoin de cette mort précieuse. Il lui avait montré l'âme de Tobia, libre de son enveloppe terrestre et s'élevant vers les cieux. Si la tristesse l'avait atteint, c'est qu'il venait de perdre une mère, de perdre l'ange de son jeune âge, depuis sa tristesse s'est changée en joie, il a vu Tobia jouissant des célestes récompenses et admise au partage des éternelles félicités (1).

Ce récit vole de bouche en bouche, et, en quelques heures, il a parcouru la ville. Le duc de Milan, Philippe-Marie de Visconti, prince dont nous aurons à parler souvent dans notre histoire, voulut s'assurer par lui-même de la vérité du fait; sans s'ouvrir de son dessein, il envoie à Sienne une personne sûre avec ordre de s'enquérir de toutes les circonstances de la vision, bien résolu à donner au prédicateur un démenti public et à le convaincre d'imposture si la chose n'est pas telle qu'il l'a racontée. Dieu seul avait ouvert les yeux de son serviteur en cette circonstance, et les précautions de Philippe ne serviront

(1) Capistr. et alii.

Digitized by Google

qu'à rehausser sa renommée en présence des hommes. L'envoyé prend les renseignements les plus minutieux, et chacun d'eux est un témoignage en faveur de Bernardin. Tobia est morte à l'heure indiquée, un sourire de paix et de grâce a effleuré ses lèvres à son dernier soupir, sa vie sainte d'ailleurs ne saurait permettre aux habitants de Sienne de révoquer en doute son entrée immédiate dans la patrie bienheureuse, la ville la considère comme une émule de Catherine, la Vierge à jamais illustre, comme une protectrice auprès de Dieu.

Le duc de Milan ne cacha point sa démarche et contribua à accroître l'admiration et le respect des peuples. Quant au prédicateur, il reparut le même jour dans la chaire de vérité, mais au milieu d'un concours bien plus considérable. Depuis son arrivée dans cette grande cité, et dans ses diverses missions d'ailleurs, il avait remarqué combien les notions premières de la religion s'étaient affaiblies; voulant donc à tout prix sortir de ses ruines l'édifice sacré du catholicisme, il prend les choses par leur base, et dans ses quatre premiers discours il traite de la foi.

D'abord il la montre appuyée sur le témoignage des Prophètes. « Leur doctrine est en accord parfait avec la doctrine, les actes, les institutions du Sauveur. Les grandeurs et les humiliations de Jésus sont répandues çà et là dans leurs livres comme le grain d'or parmi les sables d'un fleuve. Comment les Prophètes ont-ils pu avoir une telle connaissance sans une vision brillante du ciel, sans une révélation spéciale de Dieu? Lui seul peut prévoir l'avenir avec certitude, lui seul l'annoncer aux hommes.

« La foi s'appuie sur l'accord admirable des Écritures. Les écrivains ont vécu à des époques différentes; les premiers n'avaient pas parlé sur tous les points et ne pouvaient toujours servir de guide aux autres; plusieurs vivaient quelquefois dans le même temps, mais en des pays

Digitized by Google

divers, comme Ezéchiel et Jérémie. D'où vient toute absence de contradiction entre eux? Antisthène et Aristippe, disciples de Socrate, ont été opposés, Platon et Aristote ont émis des systèmes différents. Pourquoi n'en est-il pas ainsi chez les écrivains sacrés? C'est qu'ils avaient un Maître commun, dont la lumière dirigeait leur intelligence vers des choses également supérieures à chacun d'eux. Ces hommes étaient comme autant d'ouvertures d'un même édifice; illuminés par un soleil unique leur lumière ne pouvait être différente.

» La foi s'appuie sur l'autorité et la sainteté des auteurs sacrés. Leur vie seule les montre incapables d'en imposer; elle les montre pleins de mépris pour les biens et les plaisirs du monde, en proie à la tribulation à cause des enseignements contenus dans leurs livres, victimes de tourments cruels et de la mort pour l'assertion de leur doctrine.

» La foi repose sur le soin des hommes à ne pas recevoir témérairement ces livres comme sacrés. S'il faut croire à quelqu'un sur la terre, c'est sans doute à une société composée d'un grand nombre d'hommes, surtout quand cette société est en possession d'une réputation méritée, quand elle apporte dans ses déterminations un soin scrupuleux. Or telle fut la société judaïque lorsqu'elle forma le canon des livres sacrés, elle n'a point confondu les écrits des faux prophètes avec ceux des envoyés de Dieu; telle fut la société chrétienne, qui a usé d'une si parfaite vigilance dans le discernement des livres authentiques d'avec les autres que jamais elle ne les a confondus. »

A ces preuves extérieures le savant franciscain en ajoute d'autres puisées dans la nature même de son sujet. « La foi catholique, dit-il, est inébranlable parce qu'elle est raisonnable dans tous ses points. Son témoin unique c'est le Dieu de la vérité ou plutôt le Dieu qui est la vérité même. Croyez en vertu des miracles, croyez à cause des prophètes, vous

Digitized by Google

croyez toujours sur le témoignage de Dieu; il est l'auteur, le témoin, le docteur de la foi...

» Seule cette même foi élève le cœur de l'homme à l'espérance du pardon, de la grâce et de la gloire. Seule elle condamne et éloigne de nous le désespoir; seule elle dresse et affermit en nous comme une colonne indestructible cette espérance avec toutes ses splendeurs; seule elle est assez forte pour remettre sur leur base les cœurs abattus, pour les soutenir et les rendre inexpugnables...

» Seule la foi catholique allume la charité réelle et vivifiante. Les bienfaits de Dieu sont pour le cœur de l'homme comme autant d'étincelles et de charbons ardents; mais le bienfait de la rédemption est comme une montagne embrasée, déposée par la foi sur ce même cœur. Que dis-je, une montagne de feu? Le monde entier en proie aux flammes exercerait une action moins intense sur nos corps que ce bienfait sur nos âmes illuminées par la foi...

» Quoi de plus conforme encore à la raison que d'avoir Dieu pour fin dernière, de l'aimer par-dessus tout, d'aimer son prochain comme soi-même?... Seule enfin la foi chrétienne inspire une crainte profonde du Seigneur en nous montrant sa justice et sa vengeance s'exerçant au dernier jour contre les coupables et les rebelles avec une durée infinie et une rigueur ineffable.

» Que nous apprennent de semblable les païens avec le culte insensé de leurs idoles, les impurs sectateurs de Mahomet avec leurs voluptés honteuses pour fin dernière, les juifs aveugles en condamnant l'alliance nouvelle promise par l'ancienne, les manichéens avec leur principe mauvais, les hérétiques avec leur interprétation fausse des Ecritures, les sectes des philosophes avec leurs variations incertaines, leurs principes contradictoires et même leurs enseignements ennemis de l'honnêteté?

» La foi s'appuie sur les tourments des martyrs; la vérité brille d'un éclat bien plus lumineux quand l'homme

est prêt à mourir pour elle. Or Jésus-Christ est mort pour rendre témoignage à la foi; les prophètes aussi avant l'Evangile lui ont rendu pareil témoignage; pour elle sont morts Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et beaucoup d'autres. Que n'ont pas souffert les martyrs de la foi chrétienne? Leur ardeur était telle, que dans les opprobres, les injures, les supplices, ils étaient enivrés de délices et surabondaient d'allégresse. Plus leurs tourments se multipliaient, plus ils se montraient prêts à en souffrir de nouveaux.

» La foi s'appuie sur l'éclat de ses miracles. Aucun peuple, aucune secte ne peut compter des miracles; la foi chrétienne seule en possède, ils l'ont toujours accompagnée et suivie. Nous les voyons depuis Abel jusqu'à la loi mosaïque. Ils se multiplient d'une façon merveilleuse en faveur du peuple hébreu; depuis sa sortie de l'Egypte jusqu'à son entrée dans la terre promise, ils lui ont fait cortége, ils l'ont consolé et ne l'ont abandonné que lorsque lui-même eut abandonné la vraie foi. Alors avec elle ils sont passés chez les apôtres, ils sont passés dans l'Église formée des juifs et des nations, et par la grâce de Dieu ils y persévèrent jusqu'à nos jours. Ainsi admettez la foi, et les miracles surgissent, éloignez-la, et vous les voyez s'éloigner avec elle; ils sont là comme ses témoins, comme ses compagnons; ils lui sont unis comme l'effet à sa cause... Les hérétiques peuvent mourir pour défendre leurs mensonges, les miracles n'accompagneront pas leur mort. Vivants ils ne peuvent rien auprès de Dieu, quand ils ne sont plus ils deviennent impuissants et pour eux-mêmes et pour les autres. Comme les magiciens de l'Egypte, ils n'ont qu'à s'écrier en présence des merveilles opérées par la verge d'Aaron : *Le doigt de Dieu est ici.* »

Voulez-vous encore d'autres preuves de la vérité de la foi? Le prédicateur ajoute : « La foi catholique est inébranlable parce que seule elle enseigne à honorer Dieu d'une façon parfaite. Seule elle a aboli entièrement l'idolâtrie du

milieu de ses enfants, ce que la loi juive ne fit jamais. Seule elle a dilaté la magnificence du culte d'un Dieu unique; ce Dieu elle l'a fait plus connaître qu'aucune autre loi. Seule elle a rendu un hommage sans réserve à sa puissance, elle en a respecté la liberté, la force et l'immensité; seule elle a bien pensé de sa sagesse, de sa justice, de sa miséricorde et de ses bienfaits..., tandis que les hérésies ont attaqué tantôt l'un, tantôt l'autre de ses attributs divins. Seule par conséquent la foi catholique évite et fuit ce qui est injurieux à Dieu, seule elle a en aversion l'affaiblissement de son honneur, seule elle a de sa grandeur les sentiments les plus sublimes. Donc elle est seule véridique, seule acceptable.

» Elle est inébranlable cette foi parce qu'elle repose sur la permanence de l'Eglise même. Or cette Eglise ne saurait défaillir; Jésus-Christ l'a établie sur la pierre ferme, Dieu la protége en tout temps par sa présence, le Sauveur a prié son Père pour sa conservation, il a placé en elle la somme de l'autorité jusqu'à la fin des temps...

» Un autre témoigne en faveur de la foi, c'est la captivité des juifs. Si leur zèle eût été vrai et droit quand ils reprouvèrent et mirent à mort le Sauveur, selon leur loi et leurs prophètes le ciel les eût favorisés temporellement et spirituellement plus que jamais, car en aucun temps ils n'avaient été plus éloignés de l'idolâtrie. Comment donc depuis ce temps sont-ils captifs, privés de la grâce divine, sans prophète, sans intelligence des choses saintes, abandonnés de Dieu, comme tout homme sage le comprend? Tant qu'ils ont eu la vraie foi, Dieu les a élevés au-dessus du reste du genre humain, il leur a donné une terre à part, sa loi, son autorité, son temple, les victoires, les miracles, les prodiges, les prophètes, un culte divin, des bienfaits sans nombre. Depuis qu'ils ont renié le fils de Dieu, nulle nation n'a été aussi abaissée, aussi en proie à l'oppression des tyrans... aux schismes, aux guerres civiles, aux dissensions

internes, aux ennemis du dehors, aux pestes et aux calamités; aucune n'a été soumise comme elle au glaive, à la famine, à la captivité, à la mort, aux massacres, à la servitude... C'était autrefois la plus belle et la plus noble des nations, et maintenant elle est la plus abjecte, la plus vile, la plus humiliée; elle est sans force et tremblante au milieu des autres peuples de la terre.

» Enfin cette foi repose sur la providence équitable et pleine de tendresse du Seigneur. Si Jesus-Christ eût été pour nous une cause d'erreur, après tout ce que nous venons de dire, la providence divine serait impie, elle nous aurait tendu un piége inévitable... De plus est-il croyable que Dieu n'ait donné au genre humain aucune voie certaine de salut, qu'il l'ait place en aucun temps dans l'impossibilité de se convertir à lui, de diriger ses pas vers lui, qu'il n'ait pas manifeste au monde un sentier commun pour arriver au bonheur? Si donc toute religion opposée à la foi catholique peut être convaincue d'erreur non-seulement d'après les principes de cette foi, mais encore d'après les données de la raison, il faut qu'en Jésus-Christ et en sa loi se trouve la voie droite, la voie universelle de salut accordée à l'humanité. Autrement l'on devra dire que Dieu abandonne ceux qui cherchent de tout leur cœur à se sauver. Les hommes, épris d'un pareil désir, se sont convertis à la foi chrétienne; plus ils ont cherché avec ardeur, plus ils se sont affermis dans cette foi. Pénétrés de douleur, ils ont déploré leurs fautes passées et ont mené une vie admirable; plusieurs même se sont soumis aux tourments les plus rigoureux. Mais ces choses auraient-elles pu avoir lieu, si le Seigneur n'avait choisi cette voie, en l'appuyant sur son Ecriture sacrée, pour être la voie infaillible du salut?... »

Nous avons cité longuement ce premier discours, afin de montrer avec quelle vigueur de raisonnement procédait notre saint. Dans les trois prédications suivantes, poursui-

vant le même sujet, il présente la foi comme nécessaire au culte que nous devons à Dieu, et cette nécessité il la tire des perfections de Dieu, des imperfections et des besoins de l'âme humaine et de la nature même du culte divin. Cette foi est ensuite le moyen le plus juste et le plus convenable de connaître Dieu; ce moyen est glorieux à Dieu, méritoire pour l'homme et vraiment digne de louange. De tous les bienfaits divins, la foi est le plus auguste, elle l'emporte sur les bienfaits naurels du dehors, elle l'emporte sur les bienfaits du dedans.

La foi est une nécessairement, une en vertu de son essence, quoiqu'elle s'étende à plusieurs objets, comme la faculté intuitive de l'œil humain; une du côté de Dieu comme la vérité qui est en lui; une du côté de l'homme comme la nature humaine est une. Mais le nombre des choses à croire, quoique multiple, doit cependant être borné, notre intelligence le demande, notre cœur en fait une nécessité, les actes extérieurs imposés à l'homme par la foi l'exigent. — La même foi existe à un degré différent selon les divers états des hommes; autre elle doit être chez les prélats et les docteurs, c'est la mesure de surabondance; autre chez le peuple et le commun des hommes, c'est la mesure de simple suffisance.

« La foi s'offre à nous avec les qualités les plus précieuses. Elle est le fondement de notre édifice spirituel, le principe de notre justification, la vie et la lumière de nos âmes, le signe qui distingue les élus, le lien d'union entre tous les hommes, le lien de l'âme avec Dieu, son rempart contre le péché. Elle sert à éprouver cette âme; par sa vertu les miracles s'accomplissent, les tentations et les habitudes perverses se surmontent, la couronne éternelle s'acquiert. »

Telles étaient les bases de l'édifice que Bernardin tentait d'élever dans les cœurs. Confiant en l'action divine de la grâce, il ne rejetait aucun des moyens rationnels de la

Digitized by Google

science. Il aimait à enlever aux passions jusqu'au dernier de leurs subterfuges, en leur montrant les vérités saintes appuyées sur le triple témoignage de l'autorité divine, de la raison humaine et des besoins intimes de notre âme. Le Rédempteur des hommes est aussi leur créateur, et ses œuvres, loin de se contredire, se prêtent un secours mutuel et persévérant.

Nous ne pouvons suivre le saint dans tous les discours de ce magnifique carême; nous nous contenterons seulement d'en rappeler les fruits merveilleux. Grandes et nombreuses furent les conversions dans ces jours, écrit un des historiens de l'illustre religieux, les inimitiés et les discordes dont était remplie une ville aussi considérable et qu'avaient allumées surtout les factions Guelfe et Gibeline, furent mises de côté, les haines antiques furent assoupies et éteintes. La jeunesse corrigea ses désordres et renonça aux occasions du péché. Le respect reparut dans les temples, et les peuples y accouraient avec un tel empressement que les confesseurs ne pouvaient suffire aux besoins de la foule. Depuis cette mission solennelle les paroisses de Milan comptèrent chaque année à la table sainte plus d'hommes de bonne volonté qu'elles n'en avaient compté dans le cours de dix années réunies. Nous ne disons rien de la noble démarche de tant de jeunes Milanais qui vinrent prier Bernardin de les admettre aux épreuves d'une conversion plus parfaite, de la conversion par excellence, comme l'appellent les saints, aux épreuves de la vie religieuse; nous parlerons plus loin de la fondation du couvent de Notre-Dame des-Grâces, élevé aux portes mêmes de la ville pour repondre aux pieux desirs de ces généreux jeunes gens.

L'âme du fervent prédicateur était enivrée d'une joie céleste en présence d'une moisson aussi abondante. Jamais il n'avait vu autour de sa chaire pareil concours. Jamais il n'avait rencontré dans les esprits une docilité semblable.

Avant de quitter ce peuple, il promit de revenir l'année suivante lui annoncer la parole divine, afin d'affermir les heureuses dispositions dont il avait été témoin; puis, appelant les bénédictions du Ciel sur la ville de Milan tout entière, il partit au milieu des larmes de ses auditeurs, poussé par l'Esprit de Dieu vers les autres cités qu'il avait mission d'évangéliser et de ramener des égarements du crime au joug du Seigneur.

CHAPITRE II.

Bernardin prêche en Ligurie. — A Milan.

Après ce triomphe obtenu à Milan, l'homme de Dieu dirigea ses pas vers la Ligurie. Désormais il ne se borners plus à faire entendre la parole divine à des époques déterminées comme le Carême et l'Avent; il saisira toute occasion d'instruire les hommes sans considérer ni les temps ni les lieux. Il a senti dans son âme l'onction divine qui l'établit prophète et apôtre; dès lors de ses lèvres couleront, sans presque jamais s'interrompre, les torrents de la science sacrée; il les versera sur le monde comme les nuages versent sur nos campagnes les eaux déposées en leur sein par la providence du Père céleste.

La Ligurie comprend une partie du Piémont et compte parmi ses villes principales Gênes, Tortone, Castel-Nuovo. Bernardin parcourut ces contrées en annonçant aux peuples de faire pénitence, de renoncer aux haines et aux divisions, d'abandonner les divers partis pour appartenir uniquement à Jésus-Christ. Sa parole puissante et persuasive touchait les cœurs en tous lieux et produisait des fruits abondants de salut. Il commença par Castel-Nuovo, et là il eut connaissance des erreurs débitées par frère Manfrède de Verceil,

Digitized by Google

de l'ordre de saint Dominique, et dont nous aurons à parler bientôt. De cette ville il se rendit à Tortone, puis à Alexandrie où il s'entretint avec l'inquisiteur, du même ordre que Manfrède, des erreurs de ce dernier et de la nécessité d'en arrêter le progrès. Il prêcha dans cette ville, selon sa coutume, sur le nom adorable de Jésus, et, après sa prédication, ayant appris qu'il y avait dans la ville même un homme possédé du démon, il donna à un enfant un papier sur lequel il avait écrit ce nom auguste du Sauveur, avec ordre de le placer sur l'énergumène. A peine l'enfant eut-il exécuté cet ordre que l'esprit impur, cessant de tourmenter sa victime, prit la fuite.

Alexandrie rappelait à Bernardin de touchants souvenirs. Là, il avait connu Vincent Ferrier, l'homme à la voix puissante et prophétique, il s'était entretenu avec lui de la conversion des pécheurs et du salut de cette Italie si désolée par des crimes de toute sorte; il l'avait entendu prédire les succès et la gloire d'un nouvel apôtre; il avait vu combien la sainteté a d'empire sur les hommes, combien elle l'emporte sur l'éloquence humaine pour toucher les cœurs et les ramener à Dieu. Cette ville était pour lui comme un noviciat où son âme puisait des leçons sublimes de zèle et de dévouement religieux. Si d'un côté son attachement à la foi et à l'ordre de saint Dominique le forçait d'en appeler au chef de l'inquisition contre un membre égaré de cet ordre, de l'autre il lui était doux de reposer ses souvenirs sur l'une des plus imposantes figures de cette illustre famille, sur l'un des plus purs modèles de la vie religieuse. Il quitta donc Alexandrie plus animé que jamais du désir de répandre la parole divine et de venir en aide à ces contrées depuis si longtemps la proie de factions déplorables.

Après être entré dans le Piémont proprement dit, il prêcha en plusieurs endroits, mais il plut à Dieu d'éprouver sa confiance en semant l'amertume sur ses pas. A Ivrée le peuple ne voulut pas même l'entendre. En vain il tenta de

réunir un auditoire sur la place, comme c'est encore l'usage en plusieurs villes d'Italie; en vain il sollicita au coin des voies publiques l'attention des passants, partout il fut rebuté, et le grand prédicateur qui avait vu le peuple milanais empressé autour de sa chaire et frémissant dans l'attente de sa parole, ne trouva à Ivrée d'écho en aucun homme. Alors, comme autrefois l'ancien prophète, il en appela au Dieu d'Élie, et ayant à traverser la Doire qui baigne la ville, il étendit son manteau et passa miraculeusement d'un bord à l'autre en présence de la population étonnée. C'en était assez, la foule entière des habitants l'environna avec respect, s'attacha à sa suite et répara par un repentir sincère les dédains du premier moment. De plus, la population d'Ivrée sollicita auprès des magistrats un lieu pour la construction d'un couvent de l'Observance franciscaine, et plus tard, après la mort de Bernardin, la ville reconnaissante donna à ce couvent son nom, afin de pouvoir le compter lui même d'une façon plus spéciale au nombre de ses protecteurs.

Le saint parcourut ensuite les rivages de la Méditerranée; il se fit entendre successivement à Albenga, Savone et Gênes. Sa réputation le précédait; partout les peuples se portaient à sa rencontre, avides de recevoir ses enseignements, et lui, heureux de consoler les âmes et de les gagner à Dieu, s'arrêtait jusque dans les simples villages pour apprendre aux pauvres habitants qu'ils avaient un père dans les cieux et des espérances éternelles après les épreuves de cette vie.

Il est probable, dit un historien de Bernardin, qu'il prêcha aussi en ce même temps à Vercell, et qu'il fut admis à rendre en cette ville ses hommages au souverain pontife, Martin V. Le concile de Constance venait de terminer le schisme le plus lamentable auquel il fut donné à l'Église d'être soumise depuis son établissement, et Martin, après avoir été élu pape, après avoir déployé dans cette ville même de

Digitized by Google

Constance un soin diligent à pacifier toutes choses, se rendait à Rome en passant par Milan, Mantoue, Florence et autres endroits importants où il s'arrêtait pour affermir de plus en plus la paix du monde chrétien. L'illustre prédicateur trouva un puissant motif de se dévouer sans réserve à la gloire de cette Église, l'objet de son amour sur la terre, dans le zèle avec lequel le courageux pontife s'efforçait de réaliser les espérances que tous les vrais catholiques avaient conçues de son exaltation.

Enfin, de Vercell le saint religieux se dirigea vers Pavie, l'antique capitale des rois lombards, et célèbre encore en ce temps parmi les villes de ces contrées. Les habitants le reçurent comme un ange du ciel; ils se portèrent avec ferveur à ses prédications, et il eut le bonheur de voir au milieu d'eux son ministère bénir par de nombreuses conversions. Alors florissait à Pavie un jurisconsulte distingué, Catone Sacco. Il eut bientôt reconnu tout ce qu'il y avait de mérite dans les prédications de Bernardin, et il désira se lier d'amitié avec lui. L'humble frère mineur aimait la science, surtout quand elle s'unissait à une foi vive, il accorda volontiers son affection au jurisconsulte, et l'union entre ces deux grands hommes fut d'autant plus durable qu'elle reposait sur la religion.

Cependant l'époque était arrivée où le saint devait retourner à Milan. Depuis son départ, ses pensées se reportaient sans cesse, au milieu de ses courses apostoliques, sur la grande cité. Là, il avait enfanté à Jésus-Christ une postérité innombrable, il avait rappelé des ombres de la mort des victimes déjà marquées du sceau de l'enfer pour l'éternité; il désirait donc visiter cette famille bénie, afin de connaître si la grâce avait fructifié dans les cœurs, si l'ennemi n'avait point, en l'absence du père de famille, mêlé l'ivraie à la bonne semence, il désirait compléter ce qu'il savait manquer encore à ses enfants. Les Milanais, de leur côté, n'éprouvaient pas un désir moins ardent de revoir

Digitized by Google

leur apôtre; ils comptaient les mois et les jours, ils appelaient de tous leurs vœux son retour. Quand on fut instruit de son approche, la ville entière se précipita à sa rencontre; c'étaient des cris de joie et des larmes de bonheur; on bénissait le ciel et l'on conduisait le serviteur de Dieu comme en triomphe. Pour lui, il s'humiliait et s'abaissait intérieurement en présence de Celui à qui seul appartient l'honneur et la gloire, il sentait sa tendresse s'accroître pour un peuple si dévoué, et, avec l'un des illustres enfants d'Israël, il s'écriait: « Non, que jamais il ne m'arrive d'épargner ma vie au milieu de ces jours de tribulation (I. *Mach.*). »

Lorsqu'une ville est si heureusement disposée et le prédicateur un saint, il ne faut pas demander si le succès est grand. Le vaisseau atteint vite son terme quand un souffle favorable enfle ses voiles; le voyageur parcourt sa route avec joie quand ses forces répondent à son désir et que nul obstacle ne retarde sa marche. Ainsi Bernardin, dans le champ du Seigneur, accomplissait une œuvre facile cette fois. Si des ronces s'élevaient çà et là, elles disparaissaient promptement sous la main de l'ouvrier; si quelques herbes étrangères avaient surgi depuis la dernière semence, elles n'avaient pas nui considérablement au bon grain. La moisson était donc sans obstacles. Il s'employa avec un zèle infatigable à la recueillir tout entière.

Parmi les conversions éclatantes opérées durant ce carême, il faut compter celle du chevalier Cristoforo de Monza, soldat vraiment valeureux et cher au duc Visconti. Depuis quelque temps il sentait naître en lui-même le mépris des fausses grandeurs et des vanités de la terre; le monde lui semblait incapable de répondre aux besoins de son cœur, malgré les espérances qu'il faisait briller à ses yeux. Resté pur au milieu du tumulte et des entraînements de la vie militaire, étranger aux jeux de hasard et à tous les désordres qui en sont la suite, il était considéré comme un homme accompli; mais la grâce divine lui demandait du-

vantage, et il n'était pas heureux dans ce milieu dont le monde se contente aisément. Il alla donc trouver Bernardin, lui découvrit ses doutes et ses anxiétés, et le conjura de lui indiquer la voie la plus sûre. Le saint, à la vue d'une âme si fermement disposée, ne craignit pas de faire entendre les conseils de la perfection. Il montra à servir au noble chevalier un maître plus glorieux et plus puissant que les princes terrestres, un maître seul capable de rendre à son âme la paix et l'allégresse, le Souverain des esprits angéliques, le Roi éternel des siècles. Cristoforo, ému d'un langage si en rapport avec ses inclinations, n'hésita pas un instant. Il exprima au serviteur de Dieu le désir de répondre sans réserve à ses conseils, et lui demanda de l'admettre de suite aux épreuves de la vie religieuse. Bernardin n'avait point coutume de précipiter les choses, surtout quand il s'agissait de résolutions difficiles. Il commença par interroger le chevalier sur sa vie passée, lui fit connaître les rigueurs de la règle de Saint-François et ses graves obligations; puis, voyant en lui une générosité toute militaire, un courage digne de la grande cause à laquelle il voulait se dévouer, il lui dit, selon le commandement de saint François, comme moyen décisif de bien juger sa vocation : *Allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres.* Cristoforo, accueillant avec joie et humilité ces paroles du Seigneur, promit de se défaire sans tarder de ses biens en faveur des pauvres; alors le saint, lui prenant la main avec transport, ajouta : « Allez, mon frère, allez et accomplissez ce que vous promettez; un jour vous compterez parmi les grands serviteurs de Dieu. »

Cristoforo, lui-même l'a déclaré depuis son entrée en religion, sentit la main de l'illustre prédicateur brûler d'un feu surnaturel; l'ardeur s'en communiquait à la sienne propre et gagnait jusqu'à son cœur pour l'enflammer d'une façon incomparable. Témoin et déjà participant des faveurs célestes, il s'occupa de régler ses affaires avec le duc dont

il abandonnait le service, puis, libre d'embarras et de soucis terrestres, il vint se ranger au nombre des enfants les plus humbles de l'ordre seraphique et commencer l'année d'épreuve exigée par la règle pour devenir, comme François d'Assise, un vrai chevalier du Christ.

Cristoforo ne démentit point les espérances et les prédictions de Bernardin. Pendant quarante années, il fut un modèle de ferveur et d'austérité; il conversa avec les hommes les plus remarquables de l'Observance, et fut lié d'une étroite amitié avec saint Jean de Capistran. Devenu provincial de son ordre dans le Milanais, il lui fut donné de fonder de nouvelles maisons, entre autres celle de Côme, et enfin, arrivé à une vieillesse avancée, il mourut, regardé comme un saint, dans ce même couvent de Sainte-Marie-des-Anges de Milan, où il avait déposé le fardeau du siècle pour se soumettre au joug du Sauveur.

L'année précédente, Bernardin avait travaillé à réformer un monastère de religieuses; il voulut aussi, durant cette seconde station, affermir et perfectionner cette œuvre. C'était sa coutume après avoir annoncé au peuple la divine parole, de répondre aux invitations venues des diverses communautés de la ville. Il fut donc appelé dans le couvent du nom de Sainte-Marie. Il y trouva une maison entièrement déchue de sa ferveur primitive; sans direction spirituelle, ayant pour guides des hommes étrangers à l'esprit de Dieu et pleins de l'esprit du monde. A la vue du relâchement dans lequel était tombé ce monastère, jadis l'édification de la cité, il éprouva une compassion profonde. Il parla aux pauvres habitantes d'une telle demeure un langage propre à les toucher. Il leur rappela avec douceur et avec force en même temps la sainteté de leur état, l'étendue de leurs vœux et la grandeur de leurs obligations. Ses efforts obtinrent un succès complet; les religieuses revinrent à une vie plus conforme à leur profession, et, sur le conseil du serviteur de Dieu, elles embrassèrent la règle des Clarisses, dont

elles portaient l'habit tout en suivant la règle de saint Augustin. Les frères de Sainte-Marie des-Anges, de l'Observance, se chargèrent de la direction du monastère réformé, et plus tard, quand Bernardin eut été proposé à la vénération des fidèles par la voix solennelle de l'Église, les religieuses donnèrent à leur maison le nom du saint. La vie leur semblait moins pénible en l'ayant comme protecteur dans le ciel après l'avoir eu pour père ici-bas. Encore aujourd'hui, dit l'auteur italien à qui nous empruntons ces détails, on conserve pieusement, chez les religieuses de Saint-Bernardin, la chaire du haut de laquelle il avait coutume de prêcher les vérités sacrées. On possède aussi dans le même couvent la manteau dont il avait alors l'usage, et plus d'une fois la précieuse relique appliquée aux malades a opéré des guérisons miraculeuses.

Pendant ce carême le grand prédicateur s'appliqua surtout à éclairer les esprits et à ruiner les abus introduits par les longues agitations auxquelles l'Italie en général et la Lombardie en particulier étaient en proie. Chacun de ses carêmes renferme un cours d'enseignement catholique. Il y a dans ses discours des choses communes à tous les temps et à tous les lieux, il y en a de spéciales à l'époque où il vivait, pour la contrée à laquelle il annonçait la parole de Dieu. Nous ne pouvons, nous l'avons déjà observé, nous dispenser de faire un fréquent appel à ces discours éloquents ; nous connaîtrions imparfaitement notre saint, si nous ne mêlions souvent sa parole à nos récits, mais nous chercherons surtout ce qui le caractérise, ce qui est tout à fait en rapport avec son époque.

Durant ces jours de pénitence il rappela les crimes qui provoquent la colère du Seigneur, non-seulement contre les particuliers, mais encore contre les nations. Ces prédications n'ont rien de politique en apparence, et cependant aux yeux de la religion elles sont l'œuvre d'un réformateur profond, d'un homme qui a compris quel lien intime doit

unir les peuples à l'auteur souverain de toutes choses s'ils veulent acquérir la stabilité en ce monde.

« Trois sortes de péchés, dit il, éteignent la charité envers Dieu et le prochain, et le monde en est infecté. C'est d'abord l'orgueil qui offense le Seigneur en nos âmes, la luxure qui l'outrage en nos corps, l'avarice qui l'insulte en nos biens temporels. Contre ces crimes en général, Dieu exerce un triple jugement : il a chassé du ciel l'ange gonflé d'orgueil, il a submergé dans les eaux du déluge le luxurieux, il brûle l'avare insatiable dans le feu inextinguible de l'enfer. Mais en dehors de ces châtiments il en a d'autres moindres et plus fréquents. Le premier est le fléau des guerres pour comprimer, briser et humilier les âmes superbes ; le second le fléau de la peste contre les impudiques; le troisième le fléau des pillages, des incendies, de la grêle, des années stériles pour confondre les espérances de l'avare. »

Après ce début il s'attaque à l'orgueil qui rend l'homme « une bête sauvage à l'égard de Dieu et un animal féroce à l'égard du prochain. » De ce crime naissent les blasphèmes, la superstition, la vanité ambitieuse, les factions. Or, ces crimes, dans tous les temps, ont provoqué la colère céleste et des fléaux effroyables, tels que la guerre et ses ravages, la désolation intérieure et la famine. L'Italie en a fait pour son compte une dure expérience.

La luxure enfante la folie, elle enfante l'injustice. Or qu'est-ce qu'un peuple sans intelligence? « *La ville fortifiée sera desolée, la ville spacieuse sera abandonnée et se changera en un désert.. parce que la n'habite pas un peuple ayant la sagesse...* Qu'est-ce qu'une nation sans la justice? Cette vertu embellit, défend et affermit les cités et les états : *Un royaume passe d'une nation a une autre a cause de ses injustices* (Eccl.).

L'avarice produit à elle seule des fléaux terribles ; ce sont la simonie et des concussions abominables, des rapines et des violences perpétuelles, la ruine des pupilles et

des veuves, l'usurpation des biens ecclésiastiques et enfin l'ingratitude envers les bienfaits de Dieu. Or toutes ces choses provoquent la colère divine et l'allument contre les peuples.

Bernardin en traitant pareil sujet n'emploie que le langage des Saintes Ecritures ; il tient la place des Prophetes, et il se rappelle leurs reproches et leurs menaces à des nations coupables; il imite leur bardiesse et leur liberté. Ainsi voyez comme il flagelle les concussionnaires et tous ceux qui abusent de leur autorité pour tourmenter les peuples.

« La concussion, dit-il, a lieu lorsque des fonctionnaires extorquent à leurs inférieurs quelque chose par la crainte, ou bien lorsqu'ils ne veulent faire qu'à prix d'argent ce à quoi ils sont obligés, ou encore lorsque ayant droit à une rétribution, ils trouvent le moyen de tirer davantage. Certains hommes se livrent au vol avec crainte et en secret, tels sont ceux qui pénètrent furtivement dans les maisons et en enlèvent ce qu'ils peuvent; tels sont encore les voleurs qui sur les grands chemins ou au coin des bois attaquent et dépouillent les passants .. Mais d'autres et un grand nombre marchent le front haut, et sous prétexte de justice, au nom de l'utilité commune, en vertu de leur charge déchirent le peuple. A combien de violences, de tortures, de ruses, de malices, de feintes, de promesses, de gages mensongers, de terreurs iniques et de machinations coupables ils ont recours, les malheureux peuples le savent en beaucoup de contrées; ils en ont fait l'expérience par eux-mêmes. Ce sont là des voleurs domestiques; ils sont pires que les voleurs de grands chemins, et d'autant plus nuisibles qu'ils ont moins à craindre. Ils n'ont à redouter ni la corde ni aucune punition comme les pillards et les brigands, leurs supérieurs les défendent, les louent et les honorent; ils prennent exemple les uns sur les autres, ils se protégent mutuellement. Mais que les chefs écoutent,

Google

que tout le monde entende, le Prophète dit au roi Achab : *Parce que vous avez laissé aller un homme digne de mort, votre vie sera pour sa vie, votre peuple pour son peuple...* »

Le saint ne bornait pas son zèle à découvrir aux nations leurs plaies ; il les invitait à la pénitence avec des transports de charité. Dans ses discours il montrait aux coupables la miséricorde divine prête à le recevoir, on l'entendait s'écrier : « O âme !... O patrie, ô multitude souillée de tant de crimes... le Seigneur appelle à lui tous les pécheurs... » Puis il revenait aux menaces, semblable à un père dont la tendresse emploie successivement tous les moyens pour éloigner de ses enfants le danger.

Nous (1) avons dans les œuvres de Bernardin quatre discours adressés aux hommes non-seulement en vue de leur éternité, mais en vue de leur patrie terrestre, en vue de cette Italie si agitée et si malheureuse parce qu'elle avait prêté trop souvent l'oreille à des aventuriers sans aptitude, sans vertu, sans amour de leurs frères, à des intrigants n'ayant en vue que leurs propres intérêts et nul souci des ravages semés sur leurs pas, des ruines amoncelées par leur ambition, des inquiétudes poignantes jetées dans tous les cœurs par leur désir insatiable d'étendre les limites de leurs états ou de faire prévaloir les rêves délirants d'une imagination malade. Contrée vraiment digne de compassion ! elle était alors ce que nous la voyons aujourd'hui après quatre siècles. Ses Guelfes, ses Gibelins, son Visconti ont pu changer de nom, ils sont pour elle maintenant ce qu'ils étaient alors : des ennemis de Dieu, des ennemis de l'Eglise, des ennemis des peuples dont ils ne comprennent pas les premiers besoins. Ah ! qui donnera à l'Italie un nouveau Bernardin pour la défendre contre ses propres emportements, pour lui montrer la main céleste étendue contre

(1) Tom. 2.

elle et la faire rentrer dans les sentiers dont jamais elle n'eût dû s'écarter.

Quand les peuples entendaient ce grand et infatigable prédicateur, ils ne voyaient plus seulement en lui un ministre du ciel empressé à les réconcilier avec Dieu, mais un frère souffrant de leurs maux, un médecin appliqué à sonder leurs plaies et capable de les guérir malgré leur profondeur. Sa liberté à attaquer le vice et à le poursuivre sous les formes les plus diverses, dans toutes les conditions, sans aucune considération humaine, plaisait à des hommes en proie depuis un siècle à tant de malheurs. Aussi leurs regards étaient-ils tournés vers Bernardin comme vers le père de l'Italie, le défenseur de tous les droits et le promoteur de tout bien. Lorsqu'il partit de Milan après ce second carême pendant lequel il avait eu plus à consolider qu'à créer, plus à prévenir le mal qu'à le réparer, la douleur fut immense. On s'était accoutumé à voir en lui un habitant de la cité ou plutôt le père de tous les habitants, et la séparation devenait pleine d'amertume. Mais chacune de ses prédications confirmait l'homme de Dieu dans la pensée qu'il était divinement élu pour régénérer l'Italie; un succès devenait pour lui un appel à de nouvelles entreprises; comme l'Apôtre, il sentait son cœur bondir en voyant ses frères esclaves de tant de désordres, il lui semblait entendre une voix lui crier des diverses régions de sa patrie infortunée : « Passez au milieu de nous et venez à notre secours (1). » Aussi, après avoir terminé le carême de Milan, s'empressera-t-il de diriger ses pas vers d'autres cités non moins éprouvées et non moins avides de recevoir ses enseignements.

(1) Act. 16.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Prédications à Bergame. — Les Guelfes et les Gibelins.

De Milan Bernardin alla à Bergame. De toutes les villes de l'Italie il n'y en avait point où les factions fussent plus ardentes, où elles eussent enfanté plus de crimes et plus de désordres, où elles se fussent produites avec plus de folie. Le saint les avait attaquées ailleurs sans ménagement; ici le mal a pris de telles proportions qu'il y a de quoi briser le cœur le plus indomptable, de quoi déconcerter l'âme la plus héroïque. Mais, comme François d'Assise, le prédicateur est envoyé pour annoncer aux nations l'Evangile de la paix, pour réconcilier les cœurs des pères avec les enfants et préparer au Seigneur un peuple parfait. Il voit toute l'étendue des difficultés, il a sondé la profondeur des plaies, il ne désespère ni de guérir les unes, ni de vaincre les autres. Il se place donc en face du mal, il l'envisage dans sa nudité la plus repoussante, puis, sans crainte et comme un maître dont la mission est d'arracher et de détruire tout ce qui gêne et entrave ses projets, il le poursuit dans ses retranchements et renverse une à une les raisons sur lesquelles il avait échafaudé son empire. Nous allons citer quelques passages de ces éloquents discours; il fait beau voir le saint aux prises avec des désordres invétérés; ce n'est plus seulement Bergame, c'est l'Italie entière qui se presse autour de cette chaire d'un pauvre religieux n'ayant pour lui que sa vie pénitente et son amour du bien public. Ce que Bernardin annonce avec tant de courage aujourd'hui, il le redira pendant vingt-cinq ans encore en cent lieux divers, et toujours avec la même force, toujours avec le même désir d'éteindre l'incendie allumé par des passions diverses.

« Quand nous considérons, dit-il, combien impie est la haine entre des frères; quand nous nous rappelons les

Google

ruines amoncelées par des partis barbares; quand nous portons nos regards sur les cruautés et les maux dont nos temps sont témoins et que nous avons à vous en entretenir, nous nous sentons plus porté à pleurer qu'à ouvrir la bouche. Quel cœur assez dur, en effet, pour contenir ses larmes, s'il lui était donné de contempler ce que nous avons vu, ce que nous avons appris, ce qu'une expérience indubitable nous a fait connaître dans les diverses contrées de l'Italie et surtout en Lombardie? Qui pourrait dire les iniquités, les cruautés, les incendies, les trahisons, les homicides accomplis de nos jours? Qui pourrait compter les villages, les bourgades, les cités devenus la proie des flammes, les campagnes délicieuses changées en déserts? Chacun de nous voit combien réelle est cette parole de Jésus-Christ : *Tout royaume divisé contre lui-même sera dans la désolation, et toute maison divisée contre elle-même tombera en ruines.*

» Que sont, en effet, les partis, sinon le tombeau de toute justice, l'aliment des guerres, la destruction de la patrie, le comble et la consommation de la folie, la cruauté dans ce qu'elle a de plus inique, la peste avec ses ravages, la multiplication des crimes, l'abandon de la foi, la trahison s'attaquant à Jésus-Christ même? Qu'est-ce encore, sinon l'impénitence finale, la damnation éternelle, la privation de la sépulture chrétienne, le silence des prières de l'Eglise après la mort?

» L'Evangile nous montre plusieurs démons dans un seul possédé, ils ne se chassent pas les uns les autres; ils ne sont pas en guerre entre eux, ils ne se disputent pas la possession d'une demeure aussi étroite; mais un pays, une ville, une province entière ne saurait contenir en paix deux partis; l'un chassera l'autre de cette terre, il le chassera de sa patrie, et cela, s'il le faut, en répandant la mort durant un siècle entier. Tant il est vrai que les hommes de parti sont des démons incarnés, des hommes pires que des démons.

Google

» On voit des personnes mettre leur bonheur dans les plaisirs de la chair ou de la gourmandise, dans un gain honteux, dans une cupidité insatiable, il y a là une damnable erreur. D'autres s'enflent d'orgueil au milieu des pompes de la vanité et se réjouissent de leur élévation en gloire; là encore il y a offense de Dieu; cependant l'on y découvre l'amour d'un bien quelconque, un plaisir passager. Mais, ô démence insensée et stupide! dans les partis, le désir, l'amour seul du mal sert de mobile. Les hommes de parti exposent au danger leurs biens temporels, leur corps, leurs enfants, leurs parents, leurs alliés, leurs amis, tout ce qu'ils possèdent et même quelquefois leur patrie entière. Quel gain trouvent-ils dans ces dissensions? je l'ignore, à moins peut-être qu'ils ne considèrent comme un gain ces dangers, comme un gain les tourments éternels '....

» Les hommes atteints de cette contagion en infestent les autres; leurs âmes en sont comme brûlées, et le démon souffle de toutes parts le scandale. Alors, à la moindre injure, la colère s'enflamme, les cœurs s'embrasent, toute action, tout mouvement est sous l'impression d'un tel feu, un air pestilentiel pénètre les esprits et les corps, la patrie entière en est souillée. *De leur bouche*, dit l'Apôtre, *sortaient le feu, la fumée et le soufre; la troisième partie des hommes périt par ces fléaux*. Qu'une faction guelfe, gibelline ou autre pénètre dans une ville, ce sera le prodige des prodiges que quelqu'un puisse y échapper et ne pas y adhérer au moins pour quelque temps. Je le dis avec effroi et avec douleur, l'expérience me l'a appris, ou plutôt je le dis en pleurant, ceux mêmes qui semblent avoir la crainte de Dieu sont saisis d'un tel aveuglement et d'une telle folie quand il s'agit des Guelfes et des Gibelins, qu'ils vivent avec autant de sécurité dans ces partis que si là se trouvait la perfection de la sainteté.

» Cependant quiconque consent seulement de cœur à être Guelfe ou Gibelin, pèche mortellement; quiconque

Digitized by Google

se montre tel par ses œuvres pèche mortellement. Tout homme de parti est indigne d'absolution, s'il ne renonce de cœur, de bouche et d'action à un tel genre de vie. Et pourtant je n'ai vu que dans des cas très-rares des pécheurs se confesser et se repentir d'avoir appartenu de cœur et de bouche à un parti; aussi n'ont-ils pas une douleur véritable. Que les confesseurs qui reçoivent les promesses des Guelfes et des Gibelins publics, de leurs partis ou de leurs fauteurs, y prennent garde; le Seigneur a dit : *Si un aveugle conduit un aveugle, tous deux tombent dans la fosse.* Avant de les absoudre, ils doivent les faire renoncer du fond du cœur, dans un langage sans détour et par des actes efficaces, à ces partis, ou autrement, les amener à ne pas en prendre le nom, à ne point en remplir les charges, à ne point en exercer les œuvres.

» Terrible conséquence! la fin des hommes de parti c'est la damnation éternelle. Alors même qu'ils semblent se confesser, très-rarement ils arrivent au salut, surtout s'ils ont persévéré jusqu'à la mort dans ces factions iniques; ils ne se doutent même pas de la nécessité de se repentir... »

Et comme si tant de raisons n'eussent point semblé suffisantes, Bernardin en ajoutait deux autres de nature à produire une impression profonde dans ces siècles où, malgré des désordres lamentables, la foi regnait encore dans les cœurs.

« Les pécheurs publics, disait-il, n'ont point droit à la sépulture ecclésiastique, à moins qu'ils ne meurent réconciliés à l'Eglise, à moins qu'ils ne donnent des signes évidents de pénitence. Or l'homme de parti est un pécheur notoire; si donc il ne fait pénitence, le prêtre qui lui donne place dans le lieu saint pèche mortellement, il viole les droits de l'Eglise. L'homme engagé dans un parti s'il vient à être tué dans un soulèvement, doit être jeté dans une fosse, comme un chien; *il doit avoir,* dit le Prophète, *la*

(1) Jer. 22.

Digitized by Google

sepulture de l'âne. Si de tels hommes ont été reçus dans le lieu destiné aux fidèles, il faut les exhumer dans le cas où l'on pourrait encore discerner leurs corps, et réconcilier comme impur le cimetière ou l'église qui les aurait reçus. Si vous me demandez la raison d'une telle conduite, c'est que la sépulture chrétienne est un hommage rendu à la sincérité de notre foi... »

De nos jours cette foi s'est affaiblie, l'Eglise n'exerce plus sur les peuples le prestige sacré des temps anciens; cependant, au milieu des ruines morales dont nous sommes entourés, la sépulture ecclésiastique n'a rien perdu de sa solennité. Le refus des honneurs religieux après la mort est encore une calamité et un déshonneur pour les familles. Quelle devait donc être l'impression produite par les menaces de l'éloquent prédicateur sur les masses imbues du sentiment chrétien? Il était donc évident que l'Eglise réprouvait les factions, qu'elle les abhorrait, puisqu'elle les punissait d'une façon aussi sévère.

L'autre raison par laquelle le saint terminait son discours n'était pas moins puissante sur les cœurs. « Quand un homme de parti meurt dans l'impénitence, s'écriait-il, c'est une faute mortelle de prier publiquement pour lui, de célébrer pour lui la messe. *Une voix a été entendue dans Rama*, elle a retenti sur les lieux les plus élevés, c'est la voix de *Rachel pleurant ses enfants*, pleurant les hommes de faction morts dans leur crime, *elle n'a point voulu se consoler*, en admettant pour eux les prières des chrétiens, *parce qu'ils ne sont plus*; l'état de la grâce leur est étranger, la damnation éternelle est leur partage. Concluez donc de tout cela, mes bien-aimés, avec quel sentiment de haine vous devez rejeter, abhorrer et combattre ces divisions cruelles et coupables enfantées par les partis, combien vous devez y renoncer de cœur, de bouche et d'action, combien vous devez travailler à les extirper sans réserve de tout le peuple... »

Digitized by Google

Il est de mode chez les historiens protestants, rationalistes, sceptiques et révolutionnaires de ramasser les désordres du moyen âge et de les objecter à l'Eglise, comme si dans ces désordres il fallait voir ou son œuvre ou sa complicité, comme si les obstacles opposés aux progrès ou à la pacification des peuples dérivaient de ses lois et non de gouvernements ennemis. La querelle des Guelfes et des Gibelins a pris naissance dans les prétentions injustes des empereurs d'Allemagne, les papes s'opposèrent à ces prétentions comme aujourd'hui le pontife suprême de l'Eglise s'oppose aux envahissements de la révolution et de l'anarchie, comme dans tous les siècles on s'est opposé à la violation de droits légitimes et sacrés. Une fois ces droits en sûreté, la guerre était sans but, et les papes ont usé de leur influence pour calmer les populations agitées; tous les saints, tous les personnages vertueux de l'Italie ont travaillé à cette grande œuvre de conciliation sous les yeux de l'Eglise. L'ordre de saint François surtout semble en avoir fait son point capital pendant tout le XIVe siècle. Des succès partiels ont plus d'une fois récompensé tant d'efforts; plus d'une ville et même plus d'une province a compté des jours de paix grâce aux tentatives généreuses des enfants de l'Eglise. Mais les empereurs d'Allemagne, pendant cette longue période de dissensions, qu'ont-ils fait pour apaiser leurs partisans, pour les désarmer? Ils ont laissé les haines se vivifier, les colères s'enflammer, les populations s'entre-égorger; de là cet état déplorable des villes italiennes signalé par Bernardin de Sienne. Cependant qui a blâmé les empereurs qui avaient en main tant de ressources à offrir aux papes? Sur l'Eglise seule on a déversé l'injure comme sur la cause unique de tous les malheurs, alors que seule elle a opposé un obstacle aux envahissements contagieux des factions, alors que seule elle les a éteintes par sa puissance et sa charité. Nous ne prétendons pas que tous les évêques et les religieux de cette époque aient tenu la voie

Digitized by Google

droite en ces jours, nous ne chercherons même pas à alléguer aucune excuse en leur faveur, quoiqu'il soit facile d'en trouver de plus d'une sorte, le grand prédicateur dont nous racontons les travaux, les a accusés lui même, et il l'a fait à la face du monde; mais ce que nous soutiendrons, c'est que le mal n'est pas venu de l'Eglise, c'est qu'elle n'a jamais cessé de le condamner, d'en déplorer l'extension, de chercher à en diminuer l'intensité, malgré quelques actes isolés de ses chefs; c'est qu'elle a encouragé les efforts de ceux qui travaillèrent à faire disparaître ces dissensions, c'est qu'en mettant sur les autels les saints que Dieu donna en si grand nombre à l'Italie en ces jours néfastes, elle a toujours loué et admiré en eux leur amour de la paix et leurs tentatives héroïques pour l'établir et la faire régner entre tous les hommes. La voix des saints a été la voix de l'Eglise, elle a elle-même consacré leurs paroles et leurs œuvres en préconisant leurs vertus, et elle l'a fait au milieu même des divisions acharnées des partis, comme pour protester à la face du monde qu'elle réprouvait de semblables désordres.

Écoutons maintenant de nouveau la grande voix de Bernardin. Sa mission à lui est de relever l'Italie de ses ruines, il poursuivra le mal jusqu'en ses derniers retranchements. Les Gibelins et les Guelfes gardaient religieusement les étendards de leur parti; ils allaient jusqu'à en faire un objet de culte superstitieux. Ces étendards servaient à entretenir l'esprit de faction et à éterniser les querelles. Après avoir parlé le matin du troisième dimanche de carême contre le crime des partis, il reprit le soir la parole et attaqua cet autre désordre, suite du premier, et les superstitions insensées qui avaient fini par en découler.

« Le démon, dit-il, goûte une paix profonde dans le cœur des pécheurs, surtout quand une ignorance coupable accompagne la faute. Or il faut compter parmi de tels pécheurs ceux qui gardent dans leurs maisons les insignes des partis, ceux qui les ont placés sur les portes de leurs de-

Digitized by Google

meures, aux murailles de leurs châteaux, aux créneaux de leurs tours, au frontispice de leurs palais, à l'entrée de leurs villes et dans leurs terres. Notre ennemi commun a une manière à lui de contrefaire les œuvres de Dieu, et ce que le Seigneur fait pour le bien et le salut des âmes, il le fait pour leur mal et leur ruine. Le Seigneur a un signe mystérieux pour désigner ses élus, le démon en a trouvé un pour les reprouvés, et afin qu'on reconnut leurs assemblées à ne pas s'y tromper, il leur a donné les insignes des divers partis. Parmi eux il garde toutes choses avec une diligence souveraine, et surtout il empêche la vérité de répandre sa lumière; il n'est troublé par aucun remords de la conscience; il produit une obscurité telle que les esprits ne voient plus dans ces insignes l'indice que ces lieux et leurs habitants ont été livrés à la puissance du démon, qu'ils sont devenus la possession pacifique de l'exterminateur. .

» Or ces insignes sont entachés du crime d'idolâtrie. Depuis la prédication de l'Evangile le culte des idoles avait disparu du milieu de nous. Là où l'empire romain exerçait sa puissance, là où l'erreur avait sa force principale, le siége éternel de Pierre avait été établi à la prière du Christ, mais à l'instigation du démon, l'idolâtrie a pu revivre en ces mêmes lieux, et cela s'est fait au moyen des insignes des partis. L'Apôtre semblait avoir prévu pareil renouvellement quand il écrivait aux Romains, les maîtres de l'Italie : *Alors que les sages ont connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont pas rendu grâces, mais ils se sont évanouis dans leurs pensées, et leur cœur insensé s'est obscurci, en se disant sages, ils sont devenus des fous, et ils ont changé*, ou plutôt ils changeront *la gloire du Dieu immuable en la vaine image d'un homme corruptible, en l'image des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents*. Comme signes distinctifs entre eux, les partis ont adopté les uns l'image d'un de leurs chefs, qu'ils honorent et suivent plus fidèlement que Dieu; d'autres des oiseaux, comme l'aigle;

Digitized by Google

d'autres des quadrupèdes, les uns des lions, d'autres des léopards, d'autres des serpents. Je ne prétends pas ici condamner les armes ni les insignes des grands ou des villes ; on peut les garder sans péché, quand ils ne servent pas à distinguer les partis et qu'on a pour eux un attachement modéré. Mais le plus souvent on emploie ces choses pour marque d'une faction. Ainsi l'aigle, en tant qu'elle désigne la dignité impériale, n'est aucunement gibeline, et cependant en Italie on la considère comme telle, et plusieurs, attachés du fond du cœur au parti gibelin, ou plutôt, pour parler selon la vérité, épris d'une affection infernale et purement animale pour ce parti, la portent imprimée sur leurs armes.

» D'autres insensés s'imaginent que l'Église est guelfe, et cependant, comme l'expérience nous le montre, sept fois le jour, s'il est nécessaire et si leurs intérêts le demandent, les Guelfes se révolteront contre l'Église, aussi bien que les Gibelins contre l'empire. De tels hommes cherchent leurs avantages et nullement les intérêts de Jésus-Christ.

» Je dirai une chose qui est non-seulement une folie, mais une chose digne de risée : l'on fait tel saint Guelfe, tel autre saint Gibelin ; et ce qui est exécrable et même horrible à entendre, on veut rendre le Seigneur lui-même, le Dieu de majesté, le Roi de gloire et de paix éternelle, chef de parti. Satan n'a pu, par ses démons, établir dans les cieux le règne des partis ; après en avoir été chassé par l'archange Michel, il semble tenter de nouveaux efforts afin d'y conquérir encore une place par l'entremise d'hommes diaboliques. Mais l'iniquité en a menti à elle-même ; de tels hommes seront perdus pour l'éternité.

» Certains fous ajoutent encore d'autres sottises vraiment plaisantes. Ils constituent des partis entre les arbres, entre l'olivier et le chêne, entre le saule et d'autres arbres, entre les roses blanches et les roses rouges, entre les mesures employées à partager l'huile, les poires, les pêches et autres fruits. De tels hommes, vous le voyez, en se donnant pour

Google

sages, demeurent en proie à mille folies. Cependant leurs distinctions ne vont pas jusqu'au pain, au vin, aux viandes, au fromage et autres aliments, alors qu'il serait vraiment curieux de les voir s'en abstenir. Voilà donc le culte des démons transformé en une idolâtrie nouvelle. »

C'est avec cette liberté de langage que l'Apôtre de la paix traite ce sujet sous les points de vue les plus divers. La raillerie et les menaces viennent tour à tour se placer sur ses lèvres, puis, faisant un appel tout de charité à ses auditeurs étonnés et épouvantés, il s'écrie : « Voyez donc, mes bien-aimés frères, voyez le danger placé devant vous, considérez le crime de telles choses, pesez-le bien et craignez le jugement, éloignez sans réserve le scandale. Que ces signes diaboliques disparaissent entièrement de vos murailles, de vos tombeaux, de vos églises, de vos maisons, de vos portes ; *brisez les idoles*, comme dit Moïse *Lorsque le fort armé garde sa demeure, tout ce qu'il possède est en paix au dedans*. Si cette parole s'est vérifiée en vous pour votre malheur, que ce qui suit se vérifie maintenant pour votre avantage : *si un plus fort que lui*, si le Seigneur Jésus survient armé de son nom terrible, et défait son ennemi, il lui enlèvera toutes ses armes, tous ces insignes dont nous avons parlé, et dans lesquels il mettait sa confiance pour affermir son règne sur les âmes ; il distribuera ses dépouilles, il distribuera ces âmes engagées dans les partis aux confesseurs, qui leur donneront le pardon des fautes passées et les avertiront des périls à venir. Qu'à l'oreille des chrétiens sonne donc en tout temps ce cri terrible de l'aigle qui vole par le milieu du ciel : *Malheur ! malheur ! malheur aux habitants de la terre*, de la terre couverte de tels insignes ! Malheur aux biens ! malheur aux personnes ! malheur aux âmes destinées à des tourments éternels ! Ah ! que de tous ces malheurs nous délivre le destructeur de nos maux, le triomphateur de la mort, Jésus-Christ, notre

(1) Serm. 26.

maître, dont le règne s'étend dans les siècles des siècles (1).

Voilà, encore une fois, le langage de l'Église en face des divers partis auxquels l'Italie était en proie. Pendant près de trente ans, elle ne cessera de le faire entendre par la bouche de Bernardin et de ses frères, elle n'aura dans ces jours néfastes d'indulgence pour aucun nom, elle déversera le blâme jusque sur les erreurs momentanées et souvent excusables de ses pontifes et de ses enfants les plus chers. Elle veut arriver à la paix, et pour atteindre un but si glorieux elle n'examinera les droits d'aucun; les droits à la guerre sont toujours funestes au monde, et, quand le mal est arrivé à certain degré, l'usage de ces droits est un crime aux yeux de l'Église. Elle fera donc taire, s'il est possible, jusqu'à la justice, pour rendre plus facile la conciliation de la charité. Nous aurons à dire plus d'une fois dans ce livre les efforts de Bernardin et de ses frères pour l'extinction totale des partis, nous aurons à rappeler leurs succès inespérés; qu'il nous soit permis de compléter ici, comme appui à nos paroles, les extraits que nous venons d'emprunter aux discours de notre saint.

Dans un de ces discours il nous représente Satan assis sur son trône; les esprits immondes l'environnent et l'adorent au milieu d'une nuée ténébreuse, puis, avant de leur intimer ses ordres, il leur rappelle leur défaite dans les cieux, alors que Dieu les chassa du lieu sublime où ils avaient choisi leur place, leur inimitié contre ce Dieu et les occasions diverses où ils l'avaient exercée en portant les hommes à prévariquer, leurs défaites nombreuses durant la prédication de l'Évangile, l'inutilité de leurs efforts contre l'Église malgré des hérésies insidieuses, des guerres cruelles, des crimes de toute sorte commis à leur instigation, puis il ajoute : « Je vous ai rassemblés, ô enfants de l'éternelle perdition, afin d'examiner avec vous de quelle manière nous pourrons remplir d'habitants le

(1) I. Serm. 26.

lieu de nos tortures, comment nous devons disposer nos armées, afin de les établir dans les diverses parties du monde, et de recouvrer tout le terrain perdu jusqu'à ce jour, de préparer l'arrivée de l'Antechrist et de détruire sans réserve la foi chrétienne. J'écouterai volontiers vos conseils, afin de connaître les moyens les plus efficaces pour accomplir le mal, perdre et dominer plus facilement le monde. J'ai confiance en l'habileté de votre malice, et en demeurant le maître de l'univers je vous associerai à mon empire, je vous permettrai tous les maux qu'il vous plaira de faire, je lâcherai entièrement les rênes à votre perversité. »

Alors les princes de l'enfer se lèvent l'un après l'autre; chacun propose ses moyens de nuire à la terre. On dirait une scène empruntée au Dante, si toutefois le poète florentin a jamais pu trouver dans son imagination ardente et inépuisable des peintures aussi sombres et aussi lugubres. Le tour de l'ange exterminateur est arrivé, il s'écrie : « O roi d'orgueil, illustre ennemi de Dieu, je m'appelle exterminateur, je veux que l'univers sente combien puissant est mon nom. Je sèmerai les haines et les divisions entre l'époux et l'épouse, entre le père, la mère et les enfants, entre les frères et les frères, entre les villes et les villes, les citoyens et les citoyens, entre les maîtres, les rois et les reines. Mais pour compagnons il me faut Guelfe et Gibelin, et vous verrez alors comment je remplirai mon rôle. Avec ces deux associés je formerai une armée innombrable, dans laquelle entreront les papes, les empereurs, les cardinaux, les évêques, les abbés, les frères, les moines, les religieuses et les prêtres. A leur suite se presseront les rois, les princes et les barons, les habitants des villes, les habitants des campagnes, les hommes et les femmes. Je diviserai cette armée en deux camps : Guelfe commandera l'une, Gibelin sera le chef de l'autre. Entre ces deux hommes je sèmerai la division, et alors j'exterminerai les royaumes, les pro-

vinces et les cités; je bouleverserai et ruinerai les villes; les palais deviendront la proie des flammes, les femmes seront déshonorées publiquement, des meurtres sans nombre auront lieu, les enfants seront broyés contre les murailles, les femmes enceintes éventrées; la chair humaine se vendra à la boucherie, ceux qui l'achèteront la mangeront comme des chiens; ils entreront en une sorte de rage pour venger la mort de leurs proches. Sous le nom de Guelfe et de Gibelin je vous donnerai une multitude de martyrs. J'inspirerai aux hommes un tel amour pour ces noms, qu'ils adoreront des animaux choisis pour en être les signes et les aimeront plus que Dieu. Je sèmerai en tous lieux tant de séditions, de divisions et de scandales, que le monde entier apprendra à me connaître. O roi d'un nombre infini d'âmes, vous avez vu depuis cinquante ans et plus que je suis délié et que je parcours la terre, combien je vous ai conquis de sujets. L'Apulie a éprouvé mes forces; Rome, avec ses provinces, ses duchés et toutes ses campagnes, les a senties; la Toscane n'ignore aucun de ces crimes, la Lombardie l'emporte sur toutes les autres par son habileté à les commettre; la Marche de Trévise ne s'en fait pas faute; Forli n'en prive point ses libres habitants. Croyez maintenant à mon expérience sur le monde, moi seul, j'en suis convaincu, avec mes associés Guelfe et Gibelin, je suffirai à exterminer tellement les peuples, qu'en peu de temps je vous en verrai l'unique roi, et j'ouvrirai à votre fils l'Antechrist une voie si large qu'il subjuguera facilement la terre. »

Ce langage laisse à désirer sans doute au point de vue de la rhétorique; mais il produisait sur les masses une impression profonde. Il n'était pas rare d'entendre des gémissements partir des divers points de l'assemblée, de voir les pécheurs se frapper la poitrine, maudire les querelles passées, renoncer sans réserve aux factions, et venir, dans un aveu sincère de longs égarements, demander au saint prédicateur cette paix de l'ame si longtemps inconnue et sans

laquelle la paix du dehors ne saurait être stable ni de longue durée. A la vue de ces prodigues souillés de tant d'iniquités et enfin repentants, le cœur de l'homme de Dieu s'ouvrait à une compassion égale à la grandeur de son zèle. Alors ce n'était plus l'orateur aux expressions véhémentes, aux menaces terribles, ce n'était plus le prophète à l'accent enflammé, mais le père dont les entrailles se dilataient outre mesure, l'apôtre dont la charité enfantait de nouveau au Sauveur ceux que l'Eglise avait pleurés si longtemps. Pour les réconcilier, pour les rendre à la vie chrétienne, il oubliait les fatigues de la prédication et les soins les plus impérieux de sa santé ; que lui importait la vie à ce fils de François d'Assise, à cet enfant de la pénitence en présence du besoin des âmes ? *Ma nourriture*, disait le seigneur Jesus, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé.*

Le succès à Bergame répondit aux desirs du saint prédicateur. Des milliers d'hommes renoncèrent à leurs anciennes querelles et se réconcilièrent sincèrement. Les marques distinctives des partis disparurent des murailles, des portes, des maisons, des églises, des tombeaux et des chemins publics ; à leur place on peignit le nom sacré de Jésus, pour attester à la face du monde la victoire du Ciel sur l'enfer et proclamer qu'il n'y avait plus là ni des Gibelins ni des Guelfes, mais des chrétiens.

CHAPITRE IV.

Bernardin dans la vallée Seriana, — à Côme, — à Trivglio.

Au bruit des succès obtenus par Bernardin à Bergame, les contrées environnantes, désireuses de l'entendre à leur tour, le prièrent de vouloir bien leur annoncer la sainte parole. Sans tenir compte des fatigues inhérentes à ces missions nouvelles, il partit à pied à travers des chemins

rompus et presque impraticables, au milieu d'un pays montagneux et sauvage. Partout on le reçut avec respect et vénération ; on prêta à ses discours une oreille attentive, et des conversions nombreuses en furent les fruits consolants. Les partis avaient fait sentir leur sinistre influence jusque dans ces campagnes; les inimitiés, les haines, les vengeances, tous les fléaux des factions, en un mot, y exerçaient leurs ravages. A la voix du saint, les pauvres habitants ouvrirent les yeux et comprirent combien désolantes étaient pour eux ces dissensions intestines, combien coupables et criminelles elles étaient devant Dieu. Ils jurèrent donc de travailler unanimement au maintien de la paix et d'oublier les injures vraies ou prétendues des jours anciens.

Ces sentiments de paix et de charité fraternelle, Bernardin les affermissait en prêchant aux hommes la dévotion au nom adorable de Jesus. Dans ses courses apostoliques, il ne laissait échapper aucune occasion d'étendre la connaissance de ce nom divin, comme nous le dirons bientôt, et d'inspirer en sa vertu une confiance sans bornes; mais il aimait surtout à l'exalter dans les contrées où la discorde causait le plus de ravages. C'était pour les convertir un signe de ralliement et d'union, un mot d'ordre sacré qu'il suffisait de faire entendre pour rappeler sous quel chef, sous quel étendard l'on combattait.

Le saint parcourut successivement toute la vallée Seriana jusqu'à Clusone, toujours reçu avec le même enthousiasme, et se rendit enfin à Côme, où il ne devait point obtenir un succès aussi consolant ; les discordes civiles y étaient montées à leur suprême degré, les esprits ne respiraient que haine et vengeance. Depuis deux siècles les déchirements intérieurs croissaient d'année en année, rien n'avait pu en affaiblir la violence; Bernardin à son tour allait voir échouer ses généreux efforts.

Deux familles puissantes, celle des Rusconi et celle des Vitani, étaient les chefs des partis guelfe et gibelin ; à elles

l'antique cité de Côme était redevable de calamités navrantes. Le temps les avait multipliées et rien n'en présageait la fin. L'ame brisée en présence d'une plaie aussi profonde, d'un mal aussi invétéré, le saint mit tout en œuvre pour amener les esprits à l'oubli des torts réciproques et rétablir la paix entre les habitants; mais en vain il offrit à leurs yeux le tableau lugubre des malheurs passés et des crimes lamentables enfantés chaque jour par les factions, en vain il leur montra, comme à Bergame, dans les insignes des partis, autant d'étendards diaboliques, autant de trophées d'idolâtrie; en vain il les pressa au nom de la charité infinie du Sauveur des hommes et de ses terribles jugements toujours prêts à éclater pour punir le scandale, ses efforts demeurèrent inutiles pour le moment. Tout ce qu'il put obtenir fut une sorte de suspension des inimitiés présentes, une paix de quelques jours, faible consolation pour un homme brûlé du zèle de la justice. C'était le calme précurseur des tempêtes. Aussi la ville demeura-t-elle en proie aux soupçons et aux défiances, infectée du levain des vieilles passions et prête à prendre feu au moindre prétexte. Les anciennes querelles vivaient au fond de tous les cœurs avec leurs folles prétentions; elles pouvaient éclater avec fureur d'un jour à l'autre, et ces querelles, nous le savons, se terminaient le plus souvent par des incendies, des meurtres secrets, des combats où le sang coulait de part et d'autre pour recommencer ensuite à la première occasion avec une fureur égale.

Cependant Dieu ne voulut point laisser son serviteur sans consolation; au milieu même de cette cité coupable et opiniâtre dans ses crimes, il s'était choisi des élus du premier ordre. Un noble personnage, Vincent Rusca, peut-être même de cette famille des Rusconi, ouvrit les yeux à la lumière et se convertit sincèrement. Soutenu et encouragé par Bernardin, il s'adonna de suite, même au milieu des agitations de sa patrie, aux vertus héroïques du

cloître ; puis, dégoûté du monde dont il comprenait de jour en jour davantage la frivolité, il vendit ce qu'il possédait, le fit distribuer aux pauvres et s'en vint frapper à la porte du couvent de Sainte-Croix, élevé à Côme même, par les soins de Cristoforo de Monza. Là, sous la conduite de frère Sylvestre, un des disciples de Bernardin, il parcourut les épreuves du noviciat et devint dans la suite un des hommes les plus admirables de l'ordre séraphique. Dieu le favorisa du don des miracles, et lorsqu'il sortit de cette vie, en 1460, il était vénéré comme un saint, il fut pleuré comme un père, comme une des colonnes de l'observance franciscaine.

Bernardin trouva encore en cette contrée une autre âme d'élite, c'était Madeleine Albrici, religieuse d'un couvent de Saint-Augustin, situé sur une colline en face de la ville. Dieu fit connaître lui-même par une révélation secrète à son serviteur le trésor de vertu caché en Madeleine, et le saint voulut s'entretenir avec elle des choses célestes. Il admira l'action de la grâce dans cette humble épouse du Sauveur et prit de là occasion d'exciter les autres religieuses à se livrer sans réserve à l'amour divin et à la pratique constante des œuvres parfaites.

Mais ces consolations qu'étaient elles pour un homme comme Bernardin en présence des désordres qu'il était impuissant à arrêter ? Il quitta donc cette ville malheureuse, triste et abreuvé d'amertume, conjurant le Seigneur de faire luire sur elle des jours plus sereins et d'éclairer l'esprit de ses habitants infortunés. Il parcourut ensuite les campagnes environnantes, afin de produire au moins quelques fruits de salut avant de s'éloigner tout à fait de ce pays. Nous devons croire que ses fatigues ne furent pas inutiles, des tableaux du saint semblent attester encore aujourd'hui, en plusieurs des lieux où il prêcha, la reconnaissance de ces peuples envers l'homme que Dieu leur avait envoyé dans sa miséricorde.

De la campagne de Côme il se dirigea à Triviglio, ville

Digitized by Google

située à un jour de marche de Milan. Il ouvrit ses prédications le 11 novembre, fête patronale de l'endroit. La foule, accourue à cette occasion, reçut avec avidité la divine semence, et pendant quinze jours consécutifs sa ferveur ne se démentit pas. Afin d'entretenir plus tard ces bonnes dispositions par de pieuses pratiques et d'en assurer la durée, Bernardin établit parmi les habitants, sous le patronage de sainte Marthe, une association semblable à celles de saint Vincent de Paul de nos jours. Il arrivait plus sûrement que par tout autre moyen à ruiner l'esprit de parti et de division, si invétéré en chaque ville du pays lombard, en proposant ainsi aux membres de cette société la belle et noble vertu de charité à exercer envers tous sans distinction. Les membres de la pieuse confrérie s'appliquèrent à accroître leur nombre, à étendre leur action, puis ils finirent par posséder une église spécialement consacrée à leurs assemblées. Il avait fallu moins de trois ans pour arriver à pareil résultat, tant la parole de l'homme de Dieu avait été salutaire et efficace !

Quelle était donc cette parole si puissante? « La charité, leur disait-il, est la reine des vertus, la souveraine des grâces, la source de tous les biens. La charité est une vertu universelle, sur elle sont modelées les autres vertus, elle commande à chacune d'elles ce qu'il lui plaît de leur voir accomplir.

» La charité s'accroît au milieu des tribulations. L'âme alors revêtue du bouclier de la patience, ceinte du glaive de l'amour, s'arme encore de la force pour soutenir l'adversité, elle s'arme de la bénignité pour répondre au mal par des bienfaits, elle brûle du désir de venir en aide aux misères de ceux qui souffrent, de les secourir de ses biens, de les faire retomber sur ses persécuteurs. Non-seulement le bonheur du prochain ne la contriste pas, mais elle l'aime comme son bien propre.

» La charité aime à se soumettre et à s'abaisser, elle cher-

Google

che le bien commun, l'avantage de plusieurs et non sa propre utilité. L'injure ne provoque point en elle la colère et encore moins le désir de la vengeance ; les outrages se changent pour elle en nourriture et les mauvais traitements en remèdes salutaires. Elle ne se réjouit point des fautes du prochain ; elle se rappelle ces paroles : « Celui qui trouve sa joie dans la ruine d'un autre ne demeurera pas impuni. Lorsque votre ennemi sera tombé ne vous réjouissez pas, que votre cœur ne tressaille point de son malheur. » Ainsi est-il vrai que la charité couvre la multitude des péchés.

» L'origine et la source de la charité, c'est Jesus-Christ. Il est venu en ce monde, il s'est revêtu de notre chair, il répand tous les jours les grâces de son cœur en nous afin d'enflammer nos âmes de l'ardeur de cet amour. Il n'a qu'un désir : celui de nous enivrer, de nous échauffer, de nous embraser, de nous brûler de son amour (1). »

Dans tous ses discours, Bernardin avait le don de parler aux cœurs, mais quand il lui était donné de dire les secrets de la divine charité, il se surpassait lui-même, et dans l'assemblée des fidèles il ressemblait à un séraphin. Voilà pourquoi les œuvres charitables commencées sous ses auspices et animées de son esprit prospéraient rapidement. Dans l'église de Treviglio on conserve encore la chaise portative du haut de laquelle il parlait à la foule assemblée sur la place publique ou en pleine campagne. Plus d'un siècle après, un autre saint montait avec humilité les degrés de cette même chaire afin de rappeler à son peuple les enseignements de l'Évangile, c'était Charles Borromée, cardinal de l'Église romaine, archevêque de Milan, l'honneur de son époque, la gloire du monde chrétien. Jamais le pauvre disciple de François d'Assise n'avait été plus dignement remplacé sur cet humble trône d'où il annonçait la paix aux hommes de bonne volonté ; le saint cardinal était, avant tout,

(1) Bern. *Oper.*, t. 2.

épris de l'amour de la pauvreté, avant tout un réformateur digne de marcher à côté de Bernardin ; lui aussi avait pour devise : *la paix*. Il s'attristait de voir les chrétiens ne pas comprendre les avantages de cette paix divine (1) ; il se livrait à des travaux à peine croyables, même chez les saints, pour l'établir dans tous les lieux confiés à son zèle.

Cette paix, notre illustre prédicateur eut la consolation de la faire revivre entre les habitants de Treviglio et de Caravaggio, jusque-là ennemis et profondément divisés. Pour arriver plus vite à cet heureux résultat, il s'était décidé à parler en pleine campagne, les deux villes purent ainsi venir l'entendre sans s'exposer à aucun froissement d'amour-propre, et déposer enfin leurs passions haineuses. Le lieu où se tinrent ces assemblées fut appelé le champ de la paix; les hommes revenus de leur égarement voulurent éterniser leur repentir et le triomphe de la grâce sur leurs cœurs en donnant à cette terre un nom si propre à en rendre le souvenir durable.

CHAPITRE V.

Bernardin et frère Manfrède

Le nom de Manfrède a déjà été prononcé dans cette histoire, nous allons maintenant raconter ce que nous avons à dire de ce singulier personnage. Né à Verceil, Manfrède entra dans l'ordre de saint Dominique où ses vertus lui acquirent la considération et le respect des autres religieux. Saint Vincent Ferrier étant venu prêcher en Italie, y fit entendre les menaces terribles du jugement dernier contre les pécheurs. Comme plusieurs des anciens Pères, effrayé des maux dont était désolé le monde catholique, l'illustre prédicateur montrait comme déjà proche le grand drame

(1) S. Car. Borr. *Homil.* 46.

Digitized by Google

des assises universelles. Dans une de ses lettres à Pierre de Lune, pape d'Avignon sous le nom de Benoît XIII, il allait jusqu'à dire, dans son langage figuré, que l'Antechrist avait pris naissance depuis neuf ans. Ces paroles, entendues à la lettre et jointes aux prédications véhémentes du saint, avaient troublé l'esprit de plusieurs personnes. Manfrède, entre autres, homme d'ailleurs instruit, s'empara de cette idée et se mit à prêcher la pénitence à son tour; il fit retentir la chaire de menaces effrayantes, montra l'Antechrist comme prêt à paraître et raconta la persécution épouvantable dont il affligerait l'Église. S'il se fût borné à ces tableaux émouvants, on eût pu blâmer en lui un zèle exagéré, une science peu fondée sur la vraie connaissance des Écritures, mais il y ajoutait des conseils, et ces conseils touchaient aux dogmes sacrés et inviolables du catholicisme, ils amenaient immédiatement une véritable révolution dans les familles. A l'approche d'une telle persécution, disait Manfrède, afin de s'y préparer par la prière et la pénitence, les personnes engagées dans le mariage sont libres de se séparer, non en vertu d'un consentement mutuel, mais de leur plein gré, de leur propre volonté. Cette doctrine étrange trouva en quelques jours des adhérents, gens simples et *lombards*, dit un historien de notre saint (1). Cent hommes et trois cents femmes, de tout âge, se firent admettre dans le tiers-ordre de saint Dominique et se vouèrent à la pénitence.

Au reste, aucun reproche en dehors de leur crédulité ne put être adressé à ces pauvres gens, séduits par un homme victime lui-même de son imagination. Manfrède veillait avec une attention sévère sur cette foule de disciples; ils vivaient en commun, les hommes entièrement séparés des femmes; chacun gagnait sa vie à la sueur de son front, assistait aux offices divins tels qu'ils sont prescrits dans la

(1) Gente semplice e *lombarda*. (Mar. de Ven. l. 2).

Google

vie religieuse, s'approchait fréquemment du tribunal de la pénitence et de la table sainte. La charité la plus intime régnait entre eux, les moindres fautes étaient punies avec rigueur; tout, en un mot, eût été irréprochable, si le principe de ces pratiques n'eût reposé sur une illusion, et si ces pratiques elles-mêmes eussent pu s'accomplir sans être une transgression journalière des saintes lois du christianisme.

Bernardin prêchait à Castelnuovo, quand il apprit par un de ses fidèles compagnons, Vincent de Sienne, religieux aussi docte qu'eminent en vertu, les étranges idées de Manfrède. Vincent avait été consulté par une dame désireuse de savoir s'il lui était libre de s'engager dans le tiers-ordre sous la direction d'un moine d'Asti, vicaire du dominicain, et de faire le vœu de suivre Manfrède, toutes les fois qu'il pourrait l'exiger, afin de se soustraire à la persécution de l'Antechrist. Le frère répondit sans détour qu'elle ne pouvait rien de semblable sans l'autorisation de son mari et encore moins contre sa volonté. Cette réponse excita l'envie de plusieurs contre Bernardin; l'Esprit-Saint, auteur du mariage, disaient-ils, avait le pouvoir de le rompre quand le salut des personnes engagées dans ses liens était en danger. Or, comme à leurs yeux le péril existait, ils concluaient que l'Esprit-Saint avait de fait rendu en ce point la liberté aux chrétiens.

Bernardin, nous l'avons dit plus haut, vint à Alexandrie, afin de s'entretenir avec l'inquisiteur de cette ville de la nouvelle erreur. Celui-ci en était déjà instruit et avait écrit à Manfrède pour lui représenter les conséquences fâcheuses de sa doctrine, surtout en ce qui concernait l'indissolubilité du mariage. Mais sans s'inquiéter des représentations et des charitables avis de l'inquisiteur, Manfrède continua à répandre ses erreurs et à grossir son troupeau, puis un jour, comme si l'Antechrist eût été sur le point de s'emparer d'eux, tous partirent pour Bologne (1420).

Google

Alors Bernardin, après avoir écrit au général de l'ordre des frères prêcheurs pour l'engager à user de son autorité contre le religieux novateur, crut que le moment était arrivé de parler publiquement et d'avertir le peuple du danger d'une telle doctrine ; il commença donc à prêcher suivant l'occasion contre Manfrède. Il y avait, avons-nous dit, deux choses dans l'enseignement du dominicain : la venue prochaine de l'Antechrist et la nécessité de se préparer à la persécution sans tenir aucun compte des engagements consacrés par la foi. Notre saint s'appliqua à rassurer les hommes sur le premier point et à les convaincre que rien dans le monde, malgré ses crimes, ne motivait les appréhensions de Manfrède. Quant au second, il renfermait une erreur palpable ; alors même que l'Antechrist serait sur le point de paraître, alors que la persécution deviendrait imminente, rien n'autoriserait à séparer ce que Dieu a uni. La préparation aux épreuves consiste avant tout pour le chrétien dans l'accomplissement parfait des devoirs de son état ; tel est l'ordre de la Providence ; de là vient à l'âme la force nécessaire au jour du danger, le triomphe dans les tortures du martyre, la couronne dans l'assemblée des saints.

Cette vérité, nulle ne l'a inculquée plus fréquemment et avec plus de force que Bernardin. Elle était oubliée dans les grandes cités comme dans les campagnes, dans les régions élevées de la société comme dans ses rangs les plus infimes. L'attention du grand prédicateur fut toujours dans ses enseignements de faire revivre ce principe fondamental de la loi divine, de la ressusciter dans les cœurs.

Mais les calamités de l'époque semblaient favoriser les prédictions de Manfrède. On était à peine sorti des jours lamentables du grand schisme, l'Italie continuait à être la proie de dissensions profondes, de désordres sans nombre ; n'étaient-ce point là les signes précurseurs de l'Antechrist ?

Digitized by Google

Le saint religieux s'efforça d'expliquer aux fidèles les desseins de Dieu sur les justes et sur les méchants dans l'envoi des maux dont il les afflige. « La tribulation, dit-il, sert à purifier le juste. Qui jamais a vécu si innocemment qu'il n'ait été souillé par le péché? Or, la rouille du péché ne saurait disparaître mieux qu'au feu de la souffrance. Ce que la lime est au fer, le fourneau ardent à l'or, le crible au bon grain, la tribulation l'est à l'homme juste. Le sarcloir arrache les ronces du sillon, ainsi agit l'épreuve sur l'esprit des justes.

» La tribulation est l'affermissement de l'âme. Le feu rend la brique plus ferme en la desséchant et en la cuisant; ainsi la peine consolide le cœur et l'esprit qu'il lui est donné d'atteindre. La vérité placée au fond de notre âme y demeure assoupie dans le calme; mais excitée par un agent extérieur, elle s'éveille, se relève et se dresse contre le vice. Ainsi voyons-nous le feu s'éteindre promptement, si rien ne l'anime; qu'un souffle se fasse sentir, sa flamme devient plus vive, sa force plus intense.

» La tribulation est la conservation du cœur. Elle met l'homme à l'abri d'un grand nombre de chutes, elle le force à combattre pour la vérité, à fuir les occasions mauvaises, à réclamer le secours divin....

» La tribulation produit la lumière; elle est le fiel qui ouvrit les yeux à Tobie. Par elle le chrétien connaît Dieu, il se connaît lui-même; il connaît le péché, le monde, le démon; il connaît la grâce, les vertus, le paradis, l'enfer....

» La tribulation est une médecine apportant avec elle la santé, elle donne à l'âme le goût des choses divines; elle est un assaisonnement aux mets que Dieu nous sert. De là cette parole : *Votre verge et votre bâton m'ont consolé*....

» La tribulation est une source de joie. *Vos consolations*, dit le Prophète, *ont réjoui mon âme selon l'étendue de mes douleurs*.... *Votre tristesse se changera en joie*, est-il écrit, et l'Apôtre dit à son tour : *Je me réjouis dans mes peines*.

Google

» La tribulation grandit la vertu dans l'âme du juste, elle accroît sa prudence, lui fait acquérir la patience, affermit son espoir en Dieu, le conserve pur, le rappelle à des sentiments humbles, l'enflamme dans la charité et sert, en un mot, d'épreuve à toutes les vertus. Voilà pourquoi le Seigneur envoie à l'homme la perte de ses biens, les maladies corporelles, les afflictions et les amertumes de l'âme, pourquoi il le prive des délices spirituelles, pourquoi il le frappe dans sa volonté, dans son intelligence, dans sa mémoire.... »

Après avoir ainsi expliqué la conduite de Dieu sur les justes dans les épreuves de la vie, il faisait connaître ses desseins sur les pécheurs. S'il les flagelle sur la terre, c'est par miséricorde, et cette miséricorde les vivifie, les sanctifie, allége leur fardeau, affaiblit en eux les passions perverses, délie leurs âmes des chaînes du péché, les enflamme des ardeurs de la charité et les console des peines passées.

S'il envoie aux pécheurs l'adversité, c'est pour ouvrir leur esprit à la vérité, mais à la vérité qui illumine, excite, porte à la prière, rappelle au Père céleste, rend accessible à la compassion, délivre des ennemis, détourne d'une multitude de crimes.

S'il les soumet à la tribulation, c'est pour leur faire sentir sa justice dès cette vie, mais une justice qui corrige, aiguillonne, humilie, convertit; une justice qui apaise la colère divine, pénètre d'effroi le pécheur, l'arrête dans la voie du mal et enfin le délivre du crime (1).

Telles étaient les explications données par l'homme de Dieu et redites en toute occasion. Il consolait ainsi le juste et amenait le pécheur à rentrer en lui-même. D'un autre côté, en proclamant l'indissolubilité du mariage chrétien, en le montrant comme un état divinement institué, il s'efforçait sans cesse d'en faire connaître les devoirs et de

(1) Bern. *Oper.*

Digitized by Google

porter les personnes engagées sous son joug à leur accomplissement parfait. Il savait combien vénérable est aux yeux du monde, des anges et des saints, une famille pénétrée de la crainte du Seigneur et soumise à ses lois. Manfrède, aveuglé par un zèle sans discernement, brisait l'œuvre divine, il bouleversait la société sous prétexte de la sauver, Bernardin, au contraire, gardant un juste milieu, ouvrait à chacun un sentier de salut, une voie de sanctification, en demeurant ferme à ne pas dépasser les limites posées par Dieu même.

Mais en se gardant ainsi de tout excès, il ne craignait pas de parler de la fin des temps et des calamités épouvantables des derniers jours. Cet Antechrist, que l'Écriture nous montre si terrible, il le prêchait, lui aussi, aux fidèles, selon l'esprit de l'Église, afin de leur inspirer une crainte salutaire, de les soutenir contre les angoisses des temps mauvais et de les affermir par la vue des récompenses. Dans plus d'un endroit le saint prédicateur semble avoir entrevu l'époque où nous vivons et les erreurs dont nous sommes témoins.

« L'Antechrist, dit-il, sera un homme, bien qu'il se vante d'être Dieu. Quiconque pourra comprendre et compter *le nombre de la bête* (Apoc.), le reconnaîtra pour tel. Son nom chez les Grecs veut dire *contraire au Christ*. Il s'appelle encore *la négation*, parce qu'il niera le Christ et sa foi. Chez les Hébreux, il a aussi le nom de *soleil*, il se dira le soleil de justice. Chez les Latins son nom signifiera la lumière, parce qu'il se vantera d'être la lumière du monde. C'est ici qu'il faut de la sagesse. *Que celui qui a l'intelligence compte le nombre de la bête; car son nombre sera le nombre d'un homme*. Cette sagesse, vous l'avez trouvée, si vous pleurez vos fautes présentes, si vous foulez aux pieds les désirs du siècle, si vous soupirez de toute l'ardeur de votre âme après la béatitude éternelle. Cette sagesse illumine l'homme, elle excite en lui la charité et lui en fait goûter les

délices, elle l'embrase de dévotion, elle le fortifie dans l'accomplissement des bonnes œuvres, elle le conduit à la joie de la céleste béatitude.

» L'Antechrist sera un homme, et un homme menteur ; il sera l'ennemi de la vérité incarnée, l'ennemi de la charité, et ceux qui s'attacheront à lui seront menteurs en leur esprit, en leurs paroles, en leurs œuvres. Il ouvrira sa bouche pour vomir des blasphèmes contre Dieu en niant sa vérité, des blasphèmes contre le Christ en outrageant son nom et en le dénigrant, des blasphèmes contre le tabernacle en ridiculisant les pratiques de l'Eglise, en méprisant les saints du ciel et en ne faisant aucun cas de leurs mérites.

» L'Antechrist opérera des choses étonnantes, mais à l'aide du mensonge. Il feindra de mourir et de ressusciter ; il fera parler diverses langues à ses disciples ; de même que l'Esprit-Saint parlait par la bouche des apôtres de Jesus-Christ, de même le démon s'exprimera par la bouche des apôtres de l'Antechrist. Il aura la cruauté sanguinaire de la bête, sa rapacité violente, son avidité insatiable. Ses disciples feront tout pour lui plaire, parce qu'ils espéreront de lui des honneurs et des richesses. Ils lui dresseront une statue, comme autrefois Nabuchodonosor en dressa une ; ils la feront parler et se mouvoir, comme autrefois les prêtres faisaient parler leurs idoles par l'intervention du démon, afin de séduire les hommes.

» Ce cruel Antechrist, cet homme animal prospérera, parce que le monde sera plongé dans l'ignorance de la loi de Dieu et dans le mal comme dans un abîme. Le monde sera plein d'ignorance pour toute bonne œuvre, il aura dédaigné la parole de Dieu, et ainsi la bête montera de l'abîme et triomphera. Mais à la fin le Seigneur Jesus l'exterminera du souffle de sa bouche. A son ordre, l'archange Michel lancera la foudre, il détruira l'armée de l'impie, et alors, selon plusieurs écrivains, un temps considérable s'écoulera jusqu'à la fin du monde ; les juifs, reconnaissant

que l'Antechrist les a trompés, se convertiront sincèrement au Seigneur, le monde entier se convertira à lui, toutes les nations embrasseront la foi... (1) »

Bernardin joignait quelques écrits à ces enseignements donnés du haut de la chaire. Il tirait des discours de Manfrède vingt-trois propositions qu'il déférait aux juges chargés de l'examen de ses doctrines. Mais ce zèle lui suscita des ennemis ; on interpréta en mauvaise part ses efforts de chaque jour contre un homme dont l'esprit était plus malade que le cœur, sans considérer assez les conséquences actuelles d'une pareille folie. C'est là qu'il faut chercher l'origine de cette persécution dont nous aurons à parler dans la suite, persécution qui attrista les nombreux amis du saint, et lui fournit à lui-même l'occasion de montrer à la face du monde combien sincères étaient ses vertus, combien profonde surtout était son humilité.

Cependant le pape Martin V commençait à s'inquiéter de ces mouvements ; il craignait surtout de voir pénétrer le scandale dans la troupe de Manfrède. Comme il avait affaire à des personnes de la classe la plus infime et la plus grossière, il eut recours à la douceur pour les amener à se séparer et à retourner en leur pays. Auprès de tels hommes ses efforts devinrent inutiles ; ils ne voyaient, n'entendaient que Manfrède, lui seul eût pu accomplir ce que le pape désirait ; mais c'était la destruction de son œuvre, la ruine de ses rêves, et ce pauvre religieux déployait à la soutenir un zèle digne d'une meilleure cause. Il multipliait ses prédications, veillait le jour et la nuit à l'avancement spirituel de ses disciples, les défendait courageusement contre toute attaque du dehors, et eux de leur côté, répondant aux exhortations de leur père spirituel, servaient Dieu avec ferveur et se portaient sans hésiter aux pratiques les plus difficiles de la vie chrétienne.

(1) Bern. *Oper.*, *passim*.

Google

De Bologne Manfrède les conduisit à Florence où le pape se trouvait alors. Là encore Martin V essaya, mais vainement, de renvoyer ces malheureux à leurs familles, il en vint jusqu'à défendre de leur donner l'aumône, espérant les contraindre par la nécessité à revenir sur leurs pas. Tous ces moyens échouèrent ; la compassion des Florentins l'emporta sur les ordres, d'ailleurs si sages, du Souverain Pontife. On ne pouvait sans pitié voir l'aveuglement et en même temps la ferveur de ces infortunés, leur guide lui-même touchait par son zèle si sincère, et les aumônes leur arrivaient de toutes parts. Des juges ecclésiastiques examinèrent soigneusement les pratiques et la conduite de ces novateurs d'une espèce inconnue jusqu'alors ; tout chez eux était irréprochable, excepté l'illusion dans laquelle leur chef les entretenait touchant la persécution prochaine de l'Antechrist et la liberté accordée à chacun par l'Esprit-Saint de s'y dérober sans tenir compte des prescriptions sacrées de la loi divine.

Le pape étant parti pour Rome, Manfrède le suivit, accompagné de ses disciples, dont le nombre ne s'était point accru depuis les prédications de Bernardin et les mesures employées par le Souverain Pontife pour mettre un terme à sa propagande. Bientôt la mort exerça ses ravages dans leurs rangs et en enleva une grande partie. Cent, qui restaient, vivaient dans une misère profonde, victimes des folles illusions d'un cerveau malade. Plusieurs s'imaginèrent avoir des apparitions d'esprits diaboliques et même des apparitions célestes. Manfrède, selon eux, devait succéder à Martin V, et sous son règne apparaîtrait l'Antechrist. Le pape mourut, Eugène IV fut élu à sa place, et rien ne put détromper ces pauvres gens. Enfin la mort arriva pour leur prédicateur lui-même, qui n'avait point cessé de vivre d'une manière édifiante, quoique entraîné par son imagination et la faiblesse de son jugement en des rêveries condamnables. Alors ses disciples se divisèrent ; les uns, voyant

Google

leurs espérances trompées et le monde persévérer dans son état habituel, se décidèrent à reprendre le chemin de leurs demeures. Parmi les autres, les uns moururent peu après, d'autres finirent par tomber dans une folie véritable, conséquence naturelle de leur entêtement à ajouter foi aux délires d'un visionnaire, malgré les représentations du chef suprême de l'Eglise, du guide infaillible des chrétiens.

Telle fut la fin de cette secte. Elle avait été un nuage dans l'espace, mais elle entraîna plus d'un malheur, elle troubla plus d'une famille jusque-là paisible et heureuse. Voilà pourquoi Bernardin déploya un zèle infatigable à l'arrêter dans sa course. Revenons maintenant aux prédications et aux œuvres apostoliques du grand serviteur de Dieu.

CHAPITRE VI.

Bernardin à Mantoue, — à Crémone, — à Plaisance.

(1420). La renommée du saint prédicateur allait croissant en Lombardie et son nom devenait célèbre. Paula Malatesta, femme illustre par sa naissance et épouse de François Gonzague, vicaire impérial de Mantoue pour Sigismond, éprouva le désir de faire entendre la voix de Bernardin à cette cité. Plusieurs villes le réclamaient en même temps; les besoins étaient grands partout, la désolation générale. Incertain d'abord de quel côté il porterait ses pas, il se rendit enfin aux invitations de la pieuse dame. C'était la volonté du Seigneur, on le vit bien par les fruits de salut produits en cette occasion. Là, comme à Milan, comme dans presque tous les lieux où le saint avait annoncé la pénitence aux hommes, les pécheurs obstinés rentrèrent en eux-mêmes et vinrent faire amende honorable de leurs désordres aux

pieds des ministres sacrés, les justes s'affermirent dans le bien, la paix revint dans les familles. Mantoue ressentit alors quel bonheur c'est pour une ville d'être gouvernée par un homme assez éclairé pour comprendre que l'action la plus salutaire du pouvoir consiste à retirer les peuples des sentiers du vice, à les faire entrer sans détour dans les voies d'une soumission parfaite aux lois divines. Si Gonzague, en cette circonstance, eût été un politique aux vues humaines, il eût regardé avec le dédain de sa sagesse les désirs de Malatesta; sa foi lui donna d'autres pensées, et ses inspirations se trouvèrent en tout conformes au bien temporel de la cité.

Pendant cette station, le Seigneur voulut relever par des prodiges l'humble Père aux yeux des peuples. Il avait établi sa demeure au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, situé à cinq milles de la ville, entre Rivalta et Curtatone. Un jour donc (l'on croit du moins que la chose arriva durant le carême de 1420) Bernardin était parti de cette maison pour faire à Mantoue sa prédication accoutumée. Arrivé au lac qui touche la ville, il prie le batelier de vouloir bien par charité lui donner une place sur sa barque. Celui-ci, peu flatté de rendre gratuitement pareil service, et espérant quelque chose du prédicateur, le refuse s'il n'acquitte à l'avance le prix. Bernardin représente sa pauvreté complète et en même temps la nécessité où il se trouve d'arriver sans retard à Mantoue pour y annoncer la parole de Dieu. — « Quand même vous devriez manquer votre prédication, dit le batelier, je ne vous passerai point que vous n'ayez payé. » — Alors le saint se tournant intérieurement vers le souverain Maître de toutes choses, lui expose sa détresse et son embarras, puis s'adressant au religieux dont il était accompagné : — Mon frère, lui dit-il, avez-vous une confiance entière dans le Seigneur? — Oui, assurément, mon père, ma confiance est sans limites. — Pouvez-vous imiter ce que vous allez me voir faire? — Sans le moindre doute,

Digitized by Google

mon père. — Et sans attendre plus longtemps, le serviteur de Dieu étend son manteau sur les eaux et se jette dessus. Son compagnon en fait autant, puis tous deux à genoux, les mains élevées au ciel, conduits par celui qui soutint Pierre au milieu des flots du lac de Genésareth, s'avancent rapidement vers l'autre rive, laissant dans l'étonnement et l'admiration les témoins de ce miracle. Un des historiens du grand prédicateur l'avait appris d'un vieux prêtre qui l'avait vu de ses yeux et avait pris de là occasion de se lier d'une amitié plus intime avec l'homme de Dieu.

Ce ne fut pas là seul miracle opéré durant ce carême. La réputation de Bernardin attirait à lui les personnes les plus éloignées, il devenait le confident de leurs peines et le conseiller de leurs besoins. Ainsi un père de famille, d'un endroit appelé Ostiglia, à cinq lieues de Mantoue, vint le trouver, lui exposa à quelles angoisses lui et les personnes de sa maison étaient soumis par l'apparition presque journalière d'un esprit impur, et le conjura avec larmes de l'aider à s'en débarrasser. Touché de l'affliction de cet homme, le saint lui ordonna de faire, lui et les siens, une confession sincère de leurs fautes, de répandre de l'eau bénite dans leur demeure et d'invoquer avec confiance le nom redoutable de Jésus. La paix revint dans cette famille désolée, et longtemps après Bernardin, passant par ces lieux, reçut du père les témoignages de sa vive reconnaissance.

Dans ses diverses missions, le serviteur de Dieu n'oubliait point les maisons religieuses ; il savait combien elles exercent sur le monde une influence favorable, et il saisissait avec empressement l'occasion de ranimer en elles l'esprit de ferveur. Il s'efforçait ensuite d'en fonder de nouvelles, selon les besoins des populations, et d'assurer, autant qu'il était en lui, leur avenir contre le relâchement. Durant son séjour à Mantoue, il eut sur ce sujet de fréquents entretiens avec le gouverneur et Paula Malatesta,

Google

son épouse. Il y avait alors en cette ville deux couvents de clarisses, l'un sous le titre de sainte Claire, l'autre sous celui de sainte Lucie. Ces maisons ne suivaient pas dans sa rigueur la règle primitive, mais celle mitigée par le pape Urbain IV. Bernardin, désireux de voir à Mantoue une communauté qui rappelât les temps de la vénérable fondatrice, persuada à la pieuse Malatesta d'accomplir cette œuvre.

Non loin de cette ville, dans ce même temps, vivaient en communauté, sans cependant s'être astreintes par vœu à aucune règle, plusieurs femmes pauvres d'une grande vertu. Réunies au nombre de vingt environ, depuis huit ans, elles édifiaient Mantoue et avaient conquis l'estime générale. Paula, instruite de leur ferveur et de leur zele à se sanctifier, jeta les yeux sur elles comme sur autant d'âmes d'élite que le Seigneur lui envoyait pour commencer son œuvre. Pleine de confiance, elle éleve une eglise, et à côté un monastère assez vaste pour offrir un asile assuré aux personnes éprises de l'amour de la perfection et des rigueurs d'une vie pénitente. Thomas Donesmundi, secrétaire du gouverneur, jaloux de concourir a la pieuse entreprise, fit présent du lieu même où le monastère fut bâti et de quelques maisons voisines.

Les personnes sur lesquelles Paula avait compté ne trompèrent pas son attente Toutes consentirent avec joie a embrasser la règle de l'illustre vierge d'Assise et à devenir les premières habitantes du nouveau monastère. L'extrême pauvreté dont elles allaient faire profession ne les effraya pas. Aussi la bénédiction céleste accompagna leur généreux devouement; une suite nombreuse d'âmes avides d'austérités se pressa sur leurs pas, et bientôt la sainte communauté fut célèbre dans toute la contrée.

Mais ce n'était pas assez de la bonne volonté de ces personnes pour atteindre le but que se proposait Bernardin. Dans toute regle de religion il y a la lettre et l'esprit. La

Google

lettre est toujours facile à connaître et même jusqu'à un certain point facile à observer. Ce qui fait la vie d'un monastère c'est l'esprit de la règle ; sans cet esprit, il n'est plus qu'un cadavre ou tout au plus un être débile. Or, cet esprit c'est la pensée intime du fondateur communiquée à ses enfants et transmise par eux de génération en génération. Quand Dieu veut sauver de la ruine les communautés où le relâchement s'est introduit, il conserve, au milieu des faibles et des malades, des âmes remplies de l'esprit des premiers jours, c'est là le feu sacré destiné à faire revivre la ferveur ancienne, la pierre choisie pour réunir les deux murailles d'un même édifice. Cet esprit ne s'acquiert pas dans la lecture d'un livre, ni même dans la pratique des divers points d'une règle, il se transmet comme par tradition : *Interrogez vos pères et ils vous diront* (1) : Bernardin si pieux, si dévoué, si pénitent avant son entrée en religion, avait compris par sa propre expérience quelle différence existe entre la ferveur séculière et la piété d'une maison religieuse, il ne voulut donc pas laisser les nouvelles clarisses à elles-mêmes.

Il y avait à Milan, parmi les franciscaines de cette ville, au monastère de Sainte-Ursule, une religieuse de rare vertu, Françoise de Gnissano. Autorisé par Martin V, il la transféra à Mantoue et l'établit supérieure du nouveau couvent. Les autres religieuses se soumirent à elle avec la plus édifiante simplicité et firent sous sa conduite les exercices par lesquels il est d'usage de faire passer les novices avant de les admettre à la profession.

De si heureux commencements devinrent féconds en fruits de salut. Le couvent des clarisses de Mantoue servit de modèle aux autres fondations ou réformes de maisons de cet ordre. Ferrare voulut avoir dans son sein des filles de sainte Claire de l'observance primitive. Le couvent de Mantoue députa deux de ses membres pour répondre aux

(1) Deuter. c.

vœux de ses habitants, et la maison fondée par leurs soins devint aussi un sanctuaire de vertus sublimes. De la sortirent sainte Catherine de Bologne et la vénérable Jeanne de Lambertini, afin d'établir à leur tour dans la ville même de Bologne une nouvelle maison. Verone, Padoue, Murano, Feltre, Modène et d'autres villes de Lombardie virent dans la suite de ces religieuses se fixer dans leurs murs et y porter les mêmes exemples d'édification qu'à Mantoue, Ferrare et Bologne.

Ce zèle de François Gonzague et de Paula Malatesta ne se borna pas à des dons purement matériels et à une protection hautement avouée ; le Ciel exigeait de leur piété des sacrifices plus considérables. Claire Gonzague, leur fille, touchée du désir d'une vie parfaite, leur demanda à renoncer au monde et à prendre rang parmi les pauvres clarisses. Paula et le gouverneur, imposant silence à leur tendresse, conduisirent eux-mêmes leur enfant bien-aimée au monastère et l'offrirent à l'abbesse, en priant le Seigneur d'avoir pour agréable l'immolation de leur amour. Plusieurs de la même famille marchèrent dans la suite sur les traces de Claire, et la maison du marquis de Mantoue sembla choisie du ciel pour donner au couvent de Sainte-Paule ses plus humbles et ses plus pieuses habitantes.

Quand les jours de deuil arrivèrent pour la généreuse fondatrice, quand Gonzague, son époux, eut échangé les travaux de cette vie contre les récompenses éternelles, Paula vint à son tour supplier celles dont elle pouvait se dire la mère, de daigner l'admettre parmi elles comme la dernière et la plus indigne des servantes. Alors cette femme, déjà si admirable dans le monde, devint le modèle de la pieuse communauté; on la vit invariable dans son humilité, appliquée jour et nuit à servir ses compagnes et à faire tous les travaux de la maison, avide de pénitences et d'austérités, et d'une ferveur angélique dans la prière.

Digitized by Google

A sa mort elle demanda à être enterrée sans pompe, avec son habit de religieuse, à la porte de la sacristie : « Là, disait-elle, chacun, en passant, foulera aux pieds ce corps terrestre, et le prêtre, se rendant à l'autel, se souviendra de prier pour mon âme. » Les vœux de Pauls furent accomplis ; on foula aux pieds sa tombe, mais comme on foule la terre qui recèle les reliques sacrées des saints ; le prêtre, à l'autel, les religieuses dans leurs prières, se souvenaient d'elle, mais pour l'invoquer comme la bien-aimée du Seigneur, pour lui demander de protéger cette maison élevée par sa munificence et affermie par l'exemple de ses vertus.

Ainsi les œuvres de Bernardin devenaient une source de salut pour plusieurs. Après le carême prêché à Mantoue il s'en alla à Crémone, où il demeura cinquante jours. Cette ville partageait le sort commun aux cités lombardes ; le vice y régnait sans pudeur, le désordre y levait hautement la tête. A la voix de l'homme de Dieu, le remords commença à se faire sentir, et bientôt des conversions éclatantes attestèrent le triomphe de la grâce divine et la défaite de l'enfer. La mission de Crémone put être comparée à celle de Mantoue et des cités les plus dociles, Bernardin partit consolé et louant le Seigneur des merveilles accomplies par sa miséricorde.

Plaisance voulait aussi avoir sa part des dons célestes ; l'homme de Dieu se rendit à ses vœux, après avoir parcouru plusieurs villes moins importantes, en jetant toutefois au milieu des populations avides la semence de la divine parole. Dès les premiers jours, la foule se pressa autour de sa chaire, jamais il n'avait trouvé dans ses auditeurs une volonté plus soumise, un désir plus sincère de suivre ses conseils, des dispositions plus parfaites à agir droitement et sans le moindre détour. Ce ne fut point une ferveur passagère chez ce bon peuple : durant des siècles, Plaisance s'honora d'avoir reçu Bernardin dans ses murs et compta

Google

parmi ses titres de gloire de n'avoir point été indocile à ses enseignements.

CHAPITRE VII.

Bernardin au tombeau du bienheureux Pétroni. — Prédications à Brescia, discours contre l'usure.

Heureux des fruits de salut opérés à Plaisance, Bernardin, en quittant cette ville, dut suspendre un peu ses travaux apostoliques et se rendre à Sienne, où l'appelaient les besoins de son ordre. L'observance faisait de jour en jour de nouveaux progrès dans les contrées évangélisées par ses enfants; les populations apprenaient à aimer ces parfaits imitateurs de François d'Assise, ces hommes au dévouement sans limites, ces prédicateurs dont la pauvreté était si profonde et le zèle au-dessus de tout éloge. Éclairées par leurs enseignements et mieux instruites des devoirs de la vie chrétienne, elles s'attachaient à eux avec reconnaissance comme à ses anges tutélaires, et les cités s'estimaient heureuses qu'ils daignassent accepter une demeure dans leur enceinte. Ce mouvement des diverses régions de la haute Italie était trop important aux yeux de notre saint pour ne point attirer toute son attention. Il voyait là un symptôme infaillible de jours meilleurs pour ce pays, la renaissance de la paix au sein de peuples trop longtemps agités, l'extinction totale des partis, et enfin la loi de Dieu s'affermissant sur les ruines du vice. Il alla donc aux lieux où il avait appris lui-même à servir le Seigneur dans le dépouillement des choses terrestres et à devenir un instrument de sa miséricorde, afin de s'entendre avec ses anciens dans la vie religieuse sur ce qu'il y avait à faire pour secouer l'extension de l'observance franciscaine.

Des consolations imprévues l'attendaient à son retour à Sienne. L'ordre de saint Bruno avait près de cette ville un

couvent appelé la Chartreuse de Maggiano, bâti en 1311, par les soins du cardinal Pétroni. Dans cette maison s'était retiré, durant le quatorzième siècle, un des élèves les plus illustres de la Scala, Pierre Pétroni, de la même famille que le fondateur et ami de saint Jean Colombini. Il y avait vécu dans les exercices d'une pénitence rigoureuse, d'une contemplation persévérante et surtout d'une charité inépuisable. Sa réputation de sainteté lui attirait de fréquentes visites, et, en présence des troubles auxquels chaque ville d'Italie était en proie, le bon religieux considérait comme un devoir de ne pas les éviter. Il donnait des avis salutaires à tous, reprochait sans crainte leur conduite aux pécheurs et en amenait un grand nombre à la pénitence. Comblé de grâces extraordinaires, il vit plus d'une fois le voile de l'éternité se soulever devant ses yeux, et il lui fut donné de contempler à découvert la gloire des félicités célestes, les tourments douloureux, mais pleins d'espérance du purgatoire et les supplices sans fin des réprouvés. Plus d'une fois il connut miraculeusement l'état intérieur de ceux qui venaient lui demander des conseils. Humble au milieu des divines faveurs, Pierre travailla avec un zèle infatigable à sa propre sanctification, et, lorsqu'il s'endormit de la mort du juste, le 29 mai 1361, les peuples, à l'envi, lui donnèrent le nom de bienheureux et de saint.

Plus d'un siècle s'était écoulé depuis ce jour, quand Dieu voulut honorer de nouveau son serviteur. Le corps de Pierre fut retrouvé à l'époque où Bernardin, après sa mission de Plaisance, revenait à Sienne. Le temps avait respecté ces précieuses dépouilles, et la corruption du tombeau ne leur avait point fait sentir ses atteintes; les vêtements mêmes dont le saint corps avait été couvert n'étaient point endommagés. On racontait de toutes parts les prodiges qu'il plaisait au ciel d'accomplir par l'entremise de son serviteur, et la foule accourait chaque jour plus nombreuse pour en être témoin.

Digitized by Google

Le nom de Pierre était demeuré vivant à la Scala; Bernardin avait de bonne heure appris à vénérer ses vertus pendant son séjour au milieu des pauvres malades et des pestiférés, il s'était rappelé sa charité infatigable, et, en l'invoquant avec confiance comme un protecteur, il l'avait considéré comme un modèle accompli. Il vint donc, lui aussi, en cette occasion solennelle contempler de ses yeux le corps de cet ami de son Dieu, il l'embrassa avec amour, pleura de tendresse et de dévotion, et se répandit en ferventes actions de grâces. Mais ce n'était pas assez pour lui, il prit la parole et s'adressa à la multitude afin d'exalter auprès d'elle les mérites de ce grand homme et de l'exciter à imiter ses vertus; puis reportant ses pensées vers l'ordre qui avait donné à l'Eglise et à sa patrie ce nouveau protecteur, il résolut de le faire connaître et de le propager dans ses courses apostoliques.

Le frère Ange Salvetti de Sienne, ayant été élu, l'an 1421, général de l'ordre des Frères Mineurs, établit Bernardin son vicaire pour les maisons de l'Observance, dans les provinces d'Ombrie et de Toscane. Peu après, le saint prédicateur dirigea de nouveau ses pas vers la Lombardie, où l'attendaient de nouveaux triomphes. Appelé à Brescia, il y parut comme envoyé divinement pour en bannir les factions, y ramener la paix entre les habitants et réconcilier les familles entre elles. La ville entière prêta une oreille attentive à ses prédications, et chacune de ses paroles fut reçue avec amour.

Un désordre déplorable, source de ruine et de misère, régnait surtout en cette ville; c'était l'usure pratiquée par le commerce dans des proportions désastreuses pour la plus grand nombre des habitants. Le peu de stabilité des affaires avait contribué à accroître encore le fléau, et le mal était si grand que les remèdes semblaient impuissants à en arrêter le progrès. Accoutumé à ne désespérer d'aucune tentative ayant pour objet les intérêts de Dieu, Ber-

Digitized by Google

nardin attaqua ce désordre sans détour et l'envisagea sous toutes ses faces. Il y consacra plusieurs discours d'où nous allons tirer quelques passages.

« Une injure, dit-il, est d'autant plus grave qu'elle revêt davantage les dehors de l'amitié. Telle est la charité de l'usurier, une charité feinte, une cruauté palliée. Il prétend rendre service en prêtant, et il se propose de dévorer le bien du prochain. Son argent est semblable à la morsure de l'aspic. L'homme ainsi mordu éprouve un certain plaisir, il s'endort, et le poison pénétrant en secret tous ses membres, lui fait trouver la mort dans les douceurs du sommeil. De même celui qui emprunte croit pour un temps trouver un bienfait, mais l'usure envahit tous ses biens et les transforme en dettes. La fin montre ce qui était caché d'abord : l'usurier semblait rendre un service, il avait pour but de dévorer..... L'usurier est semblable au scorpion, de sa langue il vous flatte avec douceur, et sa queue vous imprime une blessure mortelle.

» L'usure est une bête cruelle et féroce. On l'adore lorsqu'on exerce un prêt détestable; on se prosterne devant son image, lorsqu'on a pour les richesses un amour immodéré; on porte son caractère sur le front, lorsque par des contrats publiquement scandaleux, on se propose de gagner d'une façon usuraire; on porte ce même caractère écrit sur ses mains, lorsque la chose se fait secrètement.

» L'usure est l'homicide du pauvre; elle lui enlève son vêtement, sa chaussure, sa maison, son champ, son lit, son manger, son boire, tous ses moyens d'existence, et ainsi elle lui donne la mort. La nature entière subvient gratuitement aux besoins de l'homme et lui communique ses dons autant qu'il est en elle. Les étoiles, le soleil, la lune, lui envoient la lumière, les nuées, la pluie, le feu lui donne la chaleur, l'eau le breuvage et le rafraîchissement, la terre des fruits de toute espèce. Ces bienfaits, ils les donnent et ne les vendent pas. Mais l'usurier enlève le pain de la main

du famélique et de ses enfants, il enlève le breuvage à ceux que la soif dévore, il enlève l'asile et la demeure aux indigents, il arrache le vêtement des épaules de celui qui en est vêtu, il réduit à être malade de misère celui dont la santé est florissante, il jette dans les prisons et tourmente des citoyens en possession de leur liberté, comme un loup dévorant, il n'a qu'un désir : se rassasier de la chair de ses semblables.

» Et non-seulement pareille iniquité rend l'homme cruel envers les étrangers, elle le rend traître envers ses proches, comme l'expérience nous le montre. L'usurier voit à son frère ou à tout autre une maison bien bâtie attenante à la sienne, il voit une terre qu'il serait heureux de posséder, alors il tâche de lui venir en aide en lui prêtant, il se contente pour gage de la terre ou de la maison qu'il convoite. D'abord il laisse augmenter peu à peu la somme; lorsqu'elle est assez forte et que l'emprunteur est dans l'impossibilité de satisfaire, à la première occasion, sous prétexte de ne rien perdre, et en observant toutes les formes judiciaires, il se met comme à contre-cœur en possession de la maison ou du champ, et en dépouille son frère. Les choses se passent ainsi avec les proches; avec les étrangers, la fraude apparaît plus ouvertement; c'est en mangeant et en buvant avec eux qu'il se propose de leur ravir leur bien, ainsi Judas, mangeant et buvant avec le Sauveur, le livrait à ses ennemis... L'usurier est semblable à la Parque qui n'épargne personne, il est pire encore, celle-ci ne frappe qu'une fois, et lui frappe sans cesse ou du moins fréquemment.

» L'usure est un cancer inquiet; en tout temps, chaque jour, à toute heure, à toute minute, à tout instant, le prêt usuraire ronge la substance des pauvres, et, ce qui est plus étonnant, chacun des biens de l'usurier semble avoir des dents. Son argent en est armé; son blé, créé par Dieu et donné aux hommes pour leur servir de nourriture, en pos-

Google

sède également; tout ce qui vient de lui en a de même pour dévorer les maisons, les vignes, les habits, les deniers, les moissons, les champs du pauvre, pour consumer jusqu'à la dernière de ses possessions, que dis-je? pour engloutir, ce qui est plus affreux, la chair et les ossements des chrétiens. Nous entendons des hommes réduits à la misère nous dire : « Hélas! infortuné, j'ai emprunté cent ducats à un usurier, et chaque jour ils me rongent le cœur. » Ainsi Job s'écriait : *Ceux qui me dévorent ne prennent aucun repos.*

» L'usure est un mal contagieux. On considère comme grave le danger de vivre avec un lépreux; autrement grave est le danger de vivre avec un usurier et de recevoir de lui quelque chose; l'un atteint le corps, l'autre l'âme. « Nous devons surtout nous garder, dit saint Jérôme, de recevoir des présents de ceux que nous savons se nourrir des larmes des malheureux, de peur que l'on ne nous adresse ces paroles : *Si vous voyez un voleur, vous courriez avec lui* (1)... Ce qui se passe de nos jours nous montre combien contagieuse est la plaie de l'usure. Personne n'en rougit, personne ne la craint, personne, même parmi les chrétiens, ne semble s'apercevoir de sa gravité... Autrefois à peine trouvait-on dans une grande ville un seul usurier. Quand on était assuré qu'il en existait un certainement, ses biens étaient considérés comme les biens du démon. Si l'on montrait sa maison, ses champs, ses vignes, on ajoutait : « Voici la maison, voici le champ du démon. » Nul n'aurait pris du feu chez lui, nul, à l'église, n'aurait reçu de lui, ou ne lui aurait donné le baiser de paix; les enfants eux-mêmes fuyaient à son approche et se le montraient du doigt. Maintenant, ô douleur! ô folie déplorable! de tels hommes sont honorés de tous, on se lève en leur présence, on les admet aux emplois, on les considère dans

(1) Ps. 49.

les conseils, on leur fait suite dans les promenades publiques, ils font de nobles mariages, et, ce qui est plus exécrable, sans avoir restitué ou ayant seulement feint de le faire, on les enterre dans les cimetières, même dans les églises avec plus de pompe que les autres, comme si maintenant le crime avait pris la place de l'honnêteté et de la piété.

» Parmi les chrétiens, nous en comptons aujourd'hui plusieurs dont la folie va jusqu'à croire, jusqu'à dire publiquement qu'un peuple ne saurait vivre s'il n'est soutenu par quelque usurier manifeste. C'est là un blasphème évident contre Dieu qui ne saurait ordonner l'impossible, un blasphème contre le Christ, qui a commandé de prêter gratuitement, un blasphème contre les saints docteurs qui condamnent l'usure..... »

Nous ne pouvons suivre l'illustre missionnaire dans la longue discussion où il s'engage pour montrer, sous les points de vue les plus divers, comment les usuriers publics, loin de servir un état, concourent à sa ruine temporelle et spirituelle. On reconnaît, en lisant ces discours, non-seulement le prédicateur avide de la gloire de son Dieu, mais encore le citoyen, ému au suprême degré des maux dont sa patrie est affligée, des embarras dans lesquels se sont plongées la plupart des villes de l'Italie par leur confiance en ces hommes qu'il appelle « des sangsues appliquées avec délices à dévorer un membre malade, à en tirer le sang avec une ardeur insatiable. » Par eux, une cité voit tout ce qu'elle possède d'argent s'engloutir dans un même lieu, ou tout au plus dans quelques maisons. Cet argent est sa chaleur vitale; or quand la chaleur abandonne les extrémités pour refluer vers le cœur, c'est un signe de mort prochaine. Mais le danger est sans comparaison plus imminent, ajoute le saint, lorsque les richesses de cette ville viennent se réunir et s'amoncelar entre les mains des juifs. Alors la chaleur n'a plus son cours vers le

cœur ; comme dans la peste, elle se dirige vers l'endroit gangrené du corps, car tout juif, et surtout le prêteur, est ennemi capital des chrétiens. Je m'étonne singulièrement, et je ne puis revenir de ma surprise, quand je vois chez les adorateurs du Christ régner une telle folie, dominer une telle stupidité et une telle ignorance, ou plutôt un aveuglement si profond qu'ils ne remarquent pas avec quelle malice consommée et réfléchie agissent les juifs dans leurs rapports avec eux. Ils ne peuvent leur ravir leurs richesses par la violence, ils s'efforcent de les enlever par des moyens pervers ou du moins de les diminuer par la ruse. Ils leur extorquent les biens terrestres par des usures publiques, comme tout le monde en est témoin, ils cherchent à leur ôter la santé et la vie en se constituant leurs médecins malgré les défenses de l'Eglise, et l'on voit des chrétiens assez insensés pour avoir plus de confiance en ces ignorants et en ces grossiers que dans les hommes les plus habiles de notre religion..... »

Les juifs au moyen âge avaient gardé vive et tenace la haine de leurs pères contre les chrétiens. Répandus au milieu d'eux, ils usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour les molester et leur nuire. De là ces avertissements réitérés que nous rencontrons dans les écrivains ou les prédicateurs de cette époque ; de là aussi les lois sévères, mais justes, portées par toutes les nations de l'Europe contre les aveugles enfants de Jacob. Nous entendrons encore Bernardin élever la voix contre eux ; aujourd'hui il attaque les criantes usures par lesquelles ils se rendaient maîtres en plus d'un lieu de la fortune publique, ailleurs il attaquera d'autres désordres. Au reste, il ne ménage le crime nulle part, chez les fidèles comme chez les infidèles, il est le vengeur des droits méprisés, le restaurateur des saintes lois, l'apôtre de toutes les vérités nécessaires au salut et à la félicité des peuples.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Bernardin à Venise. — La Chartreuse. — Le Lazaret.

Bernardin avait terminé heureusement sa mission de Brescia, les difficultés les plus graves s'étaient aplanies devant les efforts de son zèle, et le bruit de sa renommée avait pénétré jusqu'à Venise. Cette ville, la Tyr du moyen âge, la gloire de l'Italie, était alors dans la splendeur de sa puissance. Les vaisseaux de toutes les nations se dirigeaient vers elle, lui apportaient chaque jour leurs tributs. Assise, comme une dominatrice, au milieu des mers, elle attirait dans son port les richesses de l'Orient, pour les distribuer ensuite aux peuples de l'Europe, et les peuples, à leur tour, lui envoyaient leurs produits pour les transmettre aux contrées les plus lointaines. Ses marchands égalaient les princes en faste et en magnificence ; souvent ils les surpassaient par l'abondance de leurs trésors. Un mouvement perpétuel animait son enceinte, les plaisirs et les affaires s'y succédaient sans interruption, la vie y semblait comme absorbée au milieu des agitations extérieures.

Cependant l'amour des choses terrestres n'avait point éteint la foi au cœur de ce peuple viril ; la cité tumultueuse s'ébranla au récit des merveilles opérées par un humble religieux, elle voulut entendre aussi le pauvre frère mineur, et lui députa quelques-uns des hommes qu'au besoin elle envoyait aux têtes couronnées, pour le prier d'être aussi son apôtre.

Le saint n'eut garde de refuser une occasion aussi favorable de gagner des âmes à Dieu. En 1422 il se rendit aux désirs des Vénitiens, et, à peine au milieu d'eux, il les vit se presser autour de sa chaire avec un zèle infatigable et l'écouter avec une attention toujours croissante. Il était bien en réalité à leurs yeux un envoyé céleste, digne du respect et de la vénération de la cité entière. Bernardin usa

de son influence pour assurer à la religion du maître suprême, dont il était le ministre, un triomphe complet.

Il commença d'abord par établir la dévotion au nom adorable de Jésus. C'était son habitude, dans tous les lieux où il prêchait, d'exalter ce nom glorieux, de porter les hommes à lui vouer un culte tout d'amour et de le donner comme un signe de ralliement au milieu des dangers et des tempêtes du monde. Et non-seulement il s'efforçait de l'imprimer dans l'âme de ses auditeurs, mais il voulait encore que tout leur en rappelât le souvenir; il les invitait à la graver au frontispice de leurs églises, sur le seuil de leurs demeures, au-dedans de leurs maisons. Ainsi le grand législateur des juifs avait ordonné d'écrire en tous lieux la loi du Sinaï, afin que chacun l'eût sans cesse devant les yeux, afin que tous y puisassent l'espérance et la vie.

Après s'être rendu maître des esprits et avoir étudié dans le silence les différentes sortes de commerce dont Venise était l'entrepôt, après avoir longuement considéré ce qu'un mouvement si considérable d'affaires avait pu introduire d'abus et de moyens illicites de gain, il rappela les règles de la justice dans les transactions, les prêts et tout ce qui se rapportait aux choses traitées dans cette grande ville. Dans ces discours il procède à la manière des théologiens, examine les raisons à l'appui de son enseignement, résout les objections, et n'abandonne son sujet qu'après avoir pour ainsi dire épuisé les arguments capables d'en assurer le succès. L'état de l'Italie l'obligeait à réunir ainsi en un faisceau les preuves les plus propres à dissiper l'erreur de son auditoire sur les points essentiels de la morale chrétienne et à lui offrir la vérité dans un jour irrélragable. Il peut sembler parfois trop tenir aux formes de l'école, nous l'avons déjà observé; mais cependant son langage ne cesse point d'être d'une clarté parfaite; on sent qu'il s'est efforcé de le mettre à la portée de tout le monde et qu'il veut avant tout le bien des âmes.

Il était venu dans la grande cité avec l'espérance d'y faire une riche moisson, son attente ne fut point vaine. Durant un séjour de plusieurs mois, la foule ne se lassa point de l'entendre et de se porter nombreuse à ses prédications. Les patriciens rivalisèrent de zèle avec le peuple et se montrèrent soumis à ses conseils ; plusieurs s'unirent à lui par les liens d'une amitié étroite ; tous apprirent à le vénérer, et des conversions éclatantes le consolèrent des fatigues de son apostolat.

Une pensée l'avait suivi à Venise, pensée conçue au tombeau du bienheureux Pétroni et dont nous avons parlé déjà dans le chapitre précédent, c'était de travailler, selon les circonstances, à étendre l'ordre des Chartreux, dans lequel son illustre compatriote était arrivé à une perfection si élevée. Dévoré du zèle du salut des âmes, Bernardin désirait voir toutes les maisons religieuses se dilater et offrir en tous lieux au monde l'image attrayante de leurs vertus. L'ordre de saint Bruno devait avoir un grand avenir dans une ville comme Venise, où les âmes, nourries des enseignements divins et tiraillées par la multitude des affaires, éprouvaient souvent cette lassitude indicible des agitations terrestres, cet amour ardent de la solitude et du repos de l'esprit, présages heureux d'une conversion sincère et d'une vie parfaite. Ces retours du monde à Dieu étaient fréquents au moyen âge, ils avaient pris leur principe dans la foi, que les passions arrivaient rarement à étendre, dans l'éducation chrétienne fortement inculquée dès l'enfance à tous les cœurs, et aussi dans la législation catholique qui dirigeait la société et étendait la pensée humaine bien au delà des années passagères du présent. Quand donc les saints établissaient des maisons de retraite, ils avaient calculé non-seulement avec les besoins de leur propre cœur, non-seulement avec l'innocence des jeunes âmes qu'ils désiraient soustraire à la corruption et offrir au Roi Éternel comme des fleurs au suave parfum, mais ils s'étaient souvenus avant

tout des tendres invitations du Sauveur des hommes à ces nombreuses existences fatiguées de la terre et de ses vains plaisirs, ils l'avaient entendu s'écrier : « *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et surchargés, et je vous soulagerai ... Mon joug est doux et mon fardeau léger* (1). » Cette parole n'avait cessé de retentir jusque dans les profondeurs de leur âme, d'y exciter les sentiments d'une compassion irrésistible, et, entraînés par l'amour de leurs frères, ils avaient ouvert des asiles dans les solitudes et aux portes des cités, comme on élève des phares aux rivages des mers pour indiquer aux navigateurs battus par l'orage un lieu où le vaisseau peut s'abriter et réparer ses ruines.

Bernardin, comme tous les esprits supérieurs, comprenait l'importance de ces saintes maisons. Plein des sentiments dont il avait été pénétré en contemplant le corps du bienheureux Petroni, il saisissait l'occasion de parler, soit en public, soit en particulier, des vertus du serviteur de Dieu et de l'ordre où il s'était sanctifié. Établie vers la fin du xiᵉ siècle, par un saint qui avait compté parmi ses disciples un pape et des évêques, soutenue et encouragée par un autre saint, Hugues de Grenoble, après une vision dans laquelle ce pontife avait entrevu la gloire du nouvel ordre, la famille des Chartreux s'était étendue en France, en Italie, et en plusieurs contrées de l'Europe sans rien perdre de sa ferveur ni de son austérité primitive. Après quatre siècles, aux jours où Bernardin évangélisait les rivages de l'Adriatique, elle avait conservé toute la ferveur de ses jeunes années, la voix de Bruno semblait encore se faire entendre à ses enfants pour leur dire combien pénitente devait être leur vie, combien séparée des soins du monde, combien fervente et assidue devait être leur prière, combien sublime leur contemplation. L'illustre prédicateur exaltait sans cesse ces vertus dont il avait été témoin dans ses rapports avec les disciples de Pétroni à Sienne, et il sol-

(1) Mat. xi.

licitait l'établissement d'une maison destinée à en donner à Venise le spectacle de chaque jour. Quand il crut les esprits assez préparés, il tenta un dernier effort et dans un discours adressé au peuple et aux grands il plaida avec chaleur cette cause importante.

« Ville glorieuse de Venise, dit-il, tu possèdes dans les îles qui t'environnent de nombreux monastères remplis des soldats du Christ. Ces monastères, comme autant de tours élevées et d'avant-postes inébranlables, te sont, contre les attaques de tes adversaires et les envahissements des ennemis de la foi, d'un secours plus grand et d'une défense plus assurée que les flots qui coulent pressés de la pleine mer vers ton enceinte. Les vertus de ces soldats du vrai Dieu et leurs œuvres te sont un stimulant et t'apprennent à mener une vie droite et heureuse, elles fortifient tes voies en t'enseignant les préceptes de la loi divine et en te poussant vers la céleste félicité. Mais tu seras à mes yeux surtout une ville puissante et vraiment forte, une ville confiée à la garde de sentinelles permanentes, si à ces défenseurs tu joins des soldats stationnaires, si tu introduis dans tes murs les Chartreux. Leur vertu et leur force à eux consistent, alors qu'ils contemplent, renfermés dans leur camp, les luttes des autres soldats, alors qu'ils admirent leur courage généreux, à vaincre et à renverser leurs ennemis sans avoir recours à l'épée. Quand les défenseurs de la loi sortent des lieux où ils sont campés, afin de combattre par le glaive de la parole divine contre le vice et les assauts du démon, la bête cruelle et infernale, eux, comme des sentinelles toujours prêtes aux veilles sacrées, comme Moïse sur la montagne, levant au ciel des mains, soutiennent, par une prière continuelle et la contemplation des choses divines, les efforts des combattants et leur font obtenir la victoire. Le combat appartient aux premiers et le triomphe aux derniers, aux uns il est donné de vaincre, aux autres de mériter d'en haut le succès...

« O ville glorieuse, que le courage infaillible de tels hommes serve donc à te soutenir, qu'il serve à t'embellir. Que leurs prières, leurs œuvres, leurs pratiques pieuses, leurs mérites et leurs suffrages servent à défendre ta cause auprès de Dieu dans toutes les occasions difficiles; qu'ils te protègent au milieu des tourbillons et des incendies de la guerre; qu'ils te soient en aide quand les flots turbulents et les tempêtes viennent fondre sur toi; qu'en tout temps ils puissent obtenir le pardon de tes fautes, comme la prière de Moïse a obtenu la victoire à Israël engagé au combat sous la conduite de Josué » (1).

Les paroles du serviteur de Dieu, ses tentatives réitérées avaient fini par remuer les habitants. Il eut une audience du doge, Thomas Mocenigo, et il s'efforça de faire valoir encore une fois les avantages d'une maison de Chartreux à Venise, puis, après avoir parlé assez longuement sur ce sujet, il lui demanda qu'il voulût bien faire lui-même présent à cette ville d'une telle maison.

Le doge estimait Bernardin dont il avait pu apprécier les rares vertus; il consentit volontiers à un établissement dont la contrée entière devait ressentir les précieux résultats, et il assigna pour la fondation Saint-André-du-Rivage, la plus grande des îles qui environnent Venise. Cette île avait été donnée, l'an 1190, aux ermites de l'ordre de saint Augustin. Ils la possédaient depuis ce temps, mais au xve siècle ils étaient en petit nombre, et le doge s'adressa au pape Martin V pour obtenir l'autorisation de transférer aux Chartreux la possession de ce lieu, en accordant une autre résidence aux Augustins. Le souverain Pontife accéda à cette combinaison par une bulle du 2 décembre de cette même année 1422. Quelques mois après les enfants de saint Bruno fondèrent leur établissement, protégé par le nouveau doge, François Foscari, successeur de Mocenigo, qui était

(1) Bolland, 29 mai.

mort avant d'avoir pu terminer entièrement cette affaire.

Venise dut encore au zèle de Bernardin une autre fondation importante. Touché d'une tendre sollicitude pour les malades, témoin de l'abandon où se trouvent en temps de peste les malheureuses victimes du fléau, il porta les habitants de la grande cité à leur préparer un asile en son sein. Cette demande, en dehors des pensées charitables de l'homme de Dieu, avait aussi pour motif l'intérêt commun; elle offrait un moyen facile de séparer du reste de la population, et sans blesser aucune des lois de l'humanité, ceux que la contagion pourrait atteindre. Nous avons raconté la peste de Sienne, où le grand prédicateur, alors à peine sorti de l'enfance, se montra si sublime et si héroïque; nous avons dit la crainte et l'effroi des peuples, l'abandon des malades en ces jours de deuil. Il y avait donc, pour les villes principales au moins, utilité à se pourvoir de semblables maisons contre le retour trop fréquent du fléau. Bernardin fit valoir ces raisons, il en appela à la charité de tous, et on lui accorda pour l'exécution de son pieux dessein l'île de Sainte-Marie-de-Nazareth. Là par ses soins et ses encouragements s'éleva l'hôpital qui prit le nom de l'île et fut dans la suite appelé l'*ancien Lazaret*. Il fit graver en différents endroits le nom adorable du Sauveur des hommes, et encore aujourd'hui ce nom divin placé au frontispice de l'église rappelle à la postérité les touchantes préoccupations du bienheureux dans l'exercice de ses prédications apostoliques.

Ainsi une œuvre succédait à une autre; la parole de Dieu était annoncée chaque jour et souvent même deux fois le jour à une foule empressée et respectueuse, les désordres disparaissaient, l'équité et la justice présidaient aux transactions du commerce, deux grandes fondations destinées à compter plusieurs siècles d'existence avaient lieu. Tout cela s'accomplissait en quelques mois et par un prêtre si pauvre qu'il n'avait pas où reposer sa tête. Le Très Haut se

révélait en son serviteur; il avait mis ses paroles sur ses lèvres, et cette parole, comme un glaive à deux tranchants, pénétrait jusqu'au fond des cœurs pour y détruire le vice, elle se faisait sentir à la terre pour la ranger sous le joug du Roi des rois et la soumettre aux lois de son amour.

CHAPITRE IX.

Bernardin à Bergame. — Prédications à Vérone. — Discours sur la communion fréquente. — Fondation d'une maison de clarisses.

La semence du salut, jetée au milieu des cités lombardes, ne tombait que bien rarement sur le rocher ou au milieu des ronces. De toutes parts la moisson apparaissait jaunissante, et les régions assises durant de longs jours à l'ombre de la mort saluaient avec enthousiasme la lumière céleste offerte à leurs yeux; elles demandaient à marcher dans la droite voie à ses splendeurs divines, elles prenaient des moyens pour empêcher le flambeau sacré de s'éteindre à l'avenir. Bergame, la ville des factions, avait gardé un souvenir ineffaçable de Bernardin; elle voulut posséder ses frères et ses disciples, les religieux de l'observance franciscains. Le saint revint donc à cette occasion dans ses murs et y établit le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, dont nous parlerons plus loin.

Dans ce voyage il arriva aussi, par ses exhortations et ses soins, à ranger sous la règle stricte et primitive de sainte Claire un monastère de religieuses. Lui-même se chargea de leur expliquer les austérités de leur règle et les graves obligations de leur état; il leur rappela les vertus de leur illustre fondatrice, les récompenses promises à une vie mortifiée comme celle qu'elles embrassaient et les grâces dont le Ciel ne manquerait pas de les combler pour soutenir leur persévérance. Il laissa ces pieuses filles remplies de consolation et de bonne volonté; leur ferveur té-

Google

molgna dans la suite que sa parole avait rencontré une terre bien préparée.

De Bergame il se rendit à Vérone en prêchant çà et là aux peuples de la contrée. Près d'arriver à cette ville, il trouva sous un arbre le corps d'un homme qui venait d'être tué par accident. Plein de confiance en la miséricorde du Père céleste, et touché de la douleur de toute une famille frappée cruellement dans un de ses membres, il n'hésite pas à demander un miracle. Prosterné auprès du cadavre, il prie avec ferveur, et bientôt il rend plein de vie à ses concitoyens celui dont la mort les avait attristés. C'était inaugurer heureusement sa mission, le bruit de ce prodige inattendu se répandit en quelques heures par toute la ville, et la foule se précipita dès le premier discours pour voir et entendre l'homme de Dieu. Il ouvrit ses prédications le jour de la Toussaint, dans l'église cathédrale, à peine assez vaste pour contenir la multitude des auditeurs. Cette mission se prolongea jusqu'au 17 de janvier de l'année suivante (1423) sans que l'empressement du peuple diminuât en aucune manière.

Le saint parcourut, selon sa coutume, les points principaux de la doctrine chrétienne, afin d'affermir les cœurs dans l'amour de la vérité et l'éloignement du mal. Il appuya d'une façon toute particulière sur la fréquente communion comme sur le moyen le plus propre à maintenir la ferveur et la charité.

« L'Eucharistie, leur disait-il, vivifie l'âme; sans elle, il lui est impossible de vivre. *Celui qui me mange, vivra à cause de moi*, nous crie le Seigneur; *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu.* Ce sacrement est l'arbre de vie; quiconque en cueillera les fruits et les gardera, sera heureux. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang*, dit encore le Seigneur, *demeure en moi et moi en lui. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous.*

» L'Eucharistie illumine l'intelligence. Cet aliment du

corps de Jésus-Christ contient toute la sagesse de Dieu, et ainsi l'intelligence de celui qui le reçoit se trouve éclairée par la lumière même de la vérité. *Oignez vos yeux avec un collyre afin de voir*, s'écrie l'Apôtre (*Apoc.* II). La lumière vous manque, entendez la messe dévotement, recevez dignement le corps de Jésus Christ, votre âme et votre corps y gagneront à la fois; vous attirerez en vous la grâce divine. Agir d'une autre manière, c'est perdre la vue avant le temps.

» L'Eucharistie affermit et nourrit le cœur. En recevant avec amour le corps de Jésus, vous recevez une consolation telle que toute autre joie vous semblera une peine véritable comparée à votre bonheur : *Seigneur*, dit le Prophète, *vous avez préparé une table en ma présence. Oh! combien est beau mon calice! il a la vertu d'enivrer. Le Seigneur me conduit et rien ne saurait me manquer; il m'a établi dans un lieu abondant en pâturages.* Le peuple de Dieu trouvait dans la manne la saveur la plus variée selon son désir; ainsi dans la communion l'homme éprouve des jouissances de toute sorte selon sa volonté.

» L'Eucharistie affermit l'âme. Quelques-uns disent : « Quand je me confesserais, quand je communierais, je ne serais pas pour cela plus fort contre la tentation. » Et moi je vous réponds : « En recevant le corps de Jésus-Christ, votre âme se corrobore, elle se fortifie, vous aimez le bien davantage et ainsi vous évitez plus soigneusement le mal. » En vous approchant plus près de Dieu, vous vous attachez plus étroitement à lui, et Dieu vous vient en aide; or, dit le Prophète, *le Seigneur étant mon aide, je ne craindrai pas ce que l'homme pourrait me faire.* (*Ps.* 117.)

» L'Eucharistie purifie l'homme de ses péchés. Il y a deux sortes de péchés : les véniels et les mortels. Après la confession, plusieurs des premiers demeurent en notre âme. Plus donc vous vous efforcerez de recevoir pieusement le corps du Seigneur, plus vous serez purifiés de vos fautes véniellés. Vous avez dans le feu un

excellent exemple de cette vérité; cet élément agit sur les objets qui lui sont offerts selon la nature et les dispositions de ces mêmes objets. Donnez-lui de la paille, elle sera consumée en un instant; donnez-lui du bois, il durera un peu plus; donnez-lui de la pierre, son action sera plus lente; enfin donnez-lui du fer, il agira bien plus lentement encore. Ainsi en est-il de l'amour divin, il agit plus ou moins selon la disposition de nos cœurs, et il arrive quelquefois qu'en recevant le sacrement de l'Eucharistie, tous nos péchés véniels se trouvent détruits en même temps.

» L'Eucharistie satisfait pour les peines dont nous sommes redevables à la justice divine. Aucun mal ne demeure impuni, soit en ce monde, soit en l'autre; mais si vous communiez souvent et avec de bonnes dispositions, il pourra arriver que vous n'ayez point à souffrir les peines du purgatoire. L'Eucharistie est un sacrement, c'est-à-dire une chose qui consacre l'âme et la porte ainsi à aimer Dieu. Or, la charité efface non-seulement les fautes, elle abolit encore, selon les grands docteurs, les peines qui leur sont dues. Si donc vous vivez saintement et si vous recevez souvent le corps de Jésus-Christ, souvent aussi vous vous libérerez non-seulement du péché, mais de toute infirmité du corps et de l'âme. Il vous soulagera dans vos peines, et en ce monde et en l'autre, à raison de votre ferveur. Je me suis demandé plus d'une fois pourquoi, recevant l'Eucharistie, l'âme ne ressentait aucune dévotion, et ma réponse a été que cela provient des dispositions de celui qui en approche; vous éprouvez plus ou moins de douceur, selon que vous êtes plus ou moins disposé...

» L'Eucharistie nous est une défense contre nos ennemis. Nous avons trois sortes d'ennemis : le monde, le démon, la chair. Je parle ici contre ceux qui disent : Je ne veux pas recevoir le corps de Jésus-Christ; j'en suis indigne, je ne le mérite pas, et je soutiens que ce sacrement est la défense de notre âme et de notre corps. Il nous défend d'abord

contre le démon. Celui-ci ne pourra plus vous tenter comme auparavant par la colère, l'orgueil, la luxure, l'avarice. Vous serez à l'abri de tous ses coups : *Vous avez préparé*, dit le Prophète, *une table en ma présence contre ceux qui me persécutent*, contre le démon. Armés de la sorte contre vos ennemis, votre sécurité sera autre assurément que si vous vous trouviez sans armes. — Vous dites : « Je ne saurais me revêtir des armes de ce sacrement. » — Si vous deviez aller au combat, ne seriez-vous pas insensés de refuser des armes, parce que vous seriez exposés à tomber avec elles? Ensuite, ce sacrement vous unit à Dieu ; or, avec lui, n'êtes-vous pas plus en sûreté, n'agissez-vous pas mieux que sans lui ? *Placez moi près de vous*, s'écria Job, *et qu'alors la main de n'importe qui combatte contre moi*, que le démon lui-même vienne et se fasse mon adversaire. — Votre chair est votre ennemie, elle vous est contraire; mais en recevant le corps de Jésus-Christ, vous éloignerez de vous la tentation des désirs charnels ; *vous m'avez placé*, dit encore le Prophète, *auprès d'une eau qui me nourrit*. De même que l'eau éteint le feu, de même le corps de Jésus éteint le péché; *quand je marcherais* avec lui *au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais rien.*

» Je désire maintenant répondre à ceux qui disent : « Je ne veux point communier parce que je n'en suis pas digne, ou parce que je commettrais encore le péché dans la suite. » Qu'entendez-vous par ces paroles : *Je n'en suis pas digne?* Comment pouvez-vous mériter de recevoir un tel sacrement? Croyez-vous qu'il vous faille pour cela la sainteté de Pierre, de Paul ou de tout autre saint? Mais quand vous surpasseriez en pureté tous les saints et la bienheureuse Vierge elle-même, je ne crains pas de le dire, vous n'arriveriez jamais à être dignes. Deux choses vous suffisent pour recevoir comme il convient ce sacrement : la première que vous soyez sans péché mortel et bien confessé, la seconde que vous ayez la résolution de ne plus offenser Dieu.

« J'ajoute : quand vous jeûneriez sans cesse et ne prendriez aucun aliment, quand vous seriez en mouvement tout le jour et que vous accomplriez toutes les œuvres de miséricorde, ce ne serait pas assez pour mériter une telle faveur. Quand vous feriez au service de Dieu ce que nul homme n'a jamais fait, vous seriez encore indignes. Mais ce que votre fragilité est impuissante à accomplir le Très-Haut le fait lui-même. Obéissons à ses commandements, ce sera assez, et lui-même, instruit de notre insuffisance, y suppléera. Quand votre enfant veut vous embrasser et qu'il ne le peut à cause de la petitesse de sa taille, vous vous inclinez, vous ouvrez les bras, vous attendez qu'il s'approche peu à peu, puis, le prenant, vous le serrez contre votre cœur et le couvrez de vos baisers. Ainsi agit le Seigneur; dès lors qu'il vous a créé homme fragile, il veut vous aider dans votre fragilité et suppléer à vos défauts; seulement vous devez de votre part coopérer à sa bonne volonté en faisant ce qui est en votre pouvoir...

» Vous dites : Je tomberai de nouveau après avoir reçu le corps du Sauveur, et cette considération vous empêche de le recevoir. Mais agir ainsi c'est de l'obstination, c'est se rendre semblable au démon qui est obstiné dans le mal... Deux personnes bien vêtues se laissent choir dans la boue. L'une se lève toute souillée, s'en va à sa maison, se lave et purifie ses vêtements; l'autre ne veut point se lever dans la crainte de tomber de nouveau. Laquelle des deux est la plus sage? Celle assurément qui se relève toujours, quand même elle tomberait mille fois, et s'en va se laver de ses souillures. Ainsi devez-vous agir. Levez-vous, allez vous confesser; *le juste tombe sept fois le jour, et il se relève.* Gardez-vous de devenir un homme obstiné, un homme semblable à Lucifer, qui ne s'est pas relevé. Adam était un homme fragile, il est tombé, mais il s'est relevé en faisant pénitence. O vous qui trahissez ainsi votre âme, rendez-vous à Dieu, humiliez-vous devant lui ; en recevant le corps

de Jésus Christ vous serez plus forts pour vous relever, si vous tombez. Celui qui bronche, s'il est agile et fort, se redresse à chaque fois; s'il s'incline jusqu'à terre, il se remet à l'instant sur ses pieds; mais s'il est débile et sans force, chaque faux pas le renverse, il ne peut s'aider lui-même à cause de sa faiblesse. Recevez donc souvent le corps du Seigneur, et vous deviendrez de plus en plus forts, vous arriverez à vous sauver. »

Ces exhortations pressantes à un peuple en proie à de nombreux désordres sont bien l'œuvre d'un réformateur intelligent et d'un saint. Nul ne s'éleva avec plus de vigueur que Bernardin contre toute sorte de péché, et cependant comme il pousse avec tendresse le pécheur dans les bras de son Dieu! Il a compris que l'homme a besoin pour se relever de s'appuyer sur le bras du Très-Haut, pour vivre de puiser à la source même de la vie, pour s'éclairer de se plonger au milieu des splendeurs de la lumière incréée.

On donnait tous les ans à Vérone, le premier dimanche de carême, des jeux solennels en souvenir d'une victoire remportée deux siècles auparavant par cette ville. Ces jeux, ayant pour origine un fait mémorable et glorieux, Bernardin ne les condamnait pas, seulement il voyait avec peine qu'on eût choisi pour ces divertissements un jour consacré à la pénitence. Il représenta aux principaux habitants combien une fête profane convenait peu à une époque où l'Eglise invite l'homme à reporter d'une façon plus spéciale ses pensées vers l'éternité. Il était facile de faire cesser un abus qui de prime-abord semblait choquer les saintes pratiques de la foi et offrir aux fidèles une occasion de désordre; il n'y avait qu'à avancer d'une semaine ces jeux et à les joindre aux divertissements habituels du jeudi ou du dimanche précédant le carême. Les Véronais, heureux de se montrer agréables à leur pieux missionnaire, se rendirent aisément à ses observations, et les statuts de la cité gardèrent le souvenir de ce changement.

Il désirait aussi doter la ville d'une maison vouée à la stricte observance de sainte Claire, et il exhortait les plus distingués d'entre les habitants à se mettre à la tête de cette entreprise. Ses soins ne furent pas inutiles; le podestat et quelques nobles seigneurs achetèrent, deux ans après, une maison avec les terrains environnants et y bâtirent un monastère pour des Clarisses de la règle primitive, puis, le 7 juin 1425, avec le consentement d'Antoine de Massa, supérieur général de l'ordre des Frères Mineurs, trois sœurs furent envoyées du couvent de Mantoue pour être les fondatrices du nouvel établissement. La pieuse Paula Malatesta voulut concourir aussi à cette œuvre sainte, et elle obtint du Souverain Pontife un bref qui rendait les clarisses de Vérone participantes de tous les avantages spirituels accordés aux religieuses de Mantoue.

CHAPITRE X.

Bernardin à Vicence. — La fête du corps du Seigneur — Prédications à Trévise.

Le 17 janvier 1423, Bernardin terminait, au milieu des applaudissements universels, ses prédications à Verone, puis, sans prendre le moindre repos, il s'en allait par les bourgades et les campagnes continuer l'œuvre sainte de son apostolat en attendant le carême. On ignore quelle contrée il évangélisa pendant le carême de 1423; les pieux historiens témoins de ses succès se sont moins exercés à nous les rapporter avec ordre qu'à nous faire connaître ses vertus. On pense qu'il se fit entendre, au moins en passant, à Padoue, car on assigne à cette époque l'institution faite par lui d'une confrérie de piété en cette ville. Le 16 avril, nous le trouvons à Vicence, où il demeura jusqu'à la fin du mois de juin.

Il ouvrit cette station dans l'église des Frères Mineurs.

Google

Quoique à la suite du carême et dans une saison déjà moins favorable, le concours des auditeurs fut grand, surtout les jours de fête. Bientôt même l'église, malgré son étendue, ne fut plus assez vaste pour contenir la foule toujours croissante, et dès lors le saint religieux crut devoir prêcher sur la place publique. Le 9 de mai, qui était un dimanche, son auditoire compta plus de vingt-cinq mille personnes de tout rang et de toute condition, accourues dès le matin et venues, la plupart, de contrées éloignées pour entendre l'homme de Dieu. Il saisit cette occasion pour s'élever contre le luxe des femmes et les rappeler aux règles d'une véritable modestie. Ses observations ne furent pas inutiles; subjuguées par l'ascendant de la vertu encore plus que par la parole de l'orateur, les femmes présentes à son discours prirent la résolution de retrancher les superfluités de leurs parures, de rentrer dans les bornes d'une juste modération et de se distinguer à l'avenir plus par leur fidélité à servir Dieu que par le vain étalage dont elles s'étaient fait gloire jusqu'à ce jour.

La ville était travaillée de discordes intérieures. Bernardin, dans cette même prédication, après s'être élevé contre le luxe des femmes, attaqua ces divisions, source de malheurs fréquents et la honte de l'Italie. Il supplia, il menaça, il exhorta au nom du Dieu de paix dont il était le ministre et l'apôtre, et l'on vit des hommes que ni l'autorité des princes, ni la considération des calamités temporelles, ni la crainte de la mort, ni l'effroi des jugements divins n'avaient pu amener à se réconcilier, mettre de côté leurs vieilles haines, se donner la main en signe d'amitié et se jurer un pardon solennel.

Le 3 juin, la foule se trouva plus considérable encore. Ce jour là tombait la fête du *Corps du Seigneur*, appelée en France *la Fête-Dieu*, et les populations attirées par la réputation de Bernardin étaient accourues en si grand nombre, qu'à peine l'espace fut-il suffisant pour contenir la multi-

tude. Malgré les dissensions civiles, la foi était demeurée vivante dans les cœurs, et cette fête si imposante, si majestueuse du *Corps du Seigneur* produisait dans les esprits cette surexcitation de piété dont l'indifférence même de notre siècle est impuissante à se défendre. Le matin l'humble frère mineur parut dans la chaire de vérité comme un prophète aux yeux de ces innombrables auditeurs déjà émus par les préparatifs de la grande fête; ils étaient disposés à recevoir chacune de ses paroles, comme si elles fussent sorties de la bouche d'un ange, et lui-même, brûlé des flammes du divin amour, impatient de communiquer aux autres le feu de son âme, et toujours attentif, au milieu même des entraînements de son zèle, aux besoins les plus variés de ceux qui l'entendaient, il leur fit un de ces discours dont le souvenir demeurait grave de longues années dans les âmes. Nous allons rappeler seulement quelques-unes des pensées de l'éloquent orateur, de la sorte nous achèverons de faire connaître ses enseignements sur l'auguste Eucharistie.

« *Le Seigneur a donné un aliment à ceux qui le craignent.* Un grand nombre parmi vous se prépare, je le sais, à recevoir le corps du Seigneur, mais afin de le faire d'une manière plus fructueuse je vous engage à méditer ces paroles du Prophète : *il a donné un aliment à ceux qui le craignent*. Dans ces paroles vénérables, il offre à nos réflexions les plus profondes trois choses touchant la réception de ce très-auguste sacrement : Nous avons à prendre une nourriture délicieuse; cette nourriture nous est donnée en vertu d'un amour incomparable; elle exige de nous une préparation vraiment digne. Pensons donc quel présent nous est offert, pensons qui nous l'offre, pensons à qui il est offert. La première de ces considérations enflammera notre cœur, la seconde éclairera notre intelligence, la troisième nous inspirera l'humilité, et ainsi notre âme deviendra un sanctuaire digne du Sauveur.

» Le Prophète appelle l'Eucharistie un *aliment*. C'est là

en effet la nourriture figurée par la manne miraculeuse, divinement donnée aux Hébreux dans le désert.

» La manne tombait du ciel invisiblement et durant la nuit. Mais quelle est cette nuit, sinon notre foi? Dans le royaume céleste, il n'y a ni obscurité, ni ténèbres; dans l'enfer, il n'y a aucune clarté. Durant notre pèlerinage terrestre, nous n'avons ni la lumière brillante de la vision béatifique, ni la sombre noirceur de l'éternelle damnation, nous avons la clarté imparfaite de la nuit, clarté empruntée aux étoiles, à la lune, et non aux brillants rayons du soleil; à cette clarté seulement il nous est accordé de voir ce très saint Sacrement : *Pour affermir un cœur sincère*, dit l'Eglise, *la foi seule est suffisante.*

» La manne tombait dans le désert, uniquement autour du camp d'Israël, elle cessa après l'entrée dans la terre promise. Ainsi l'Eucharistie ne se trouve que dans l'Eglise, elle se reçoit seulement dans le désert de la vie. Une fois arrivés à la terre de promesse, nous n'aurons plus de sacrifice à offrir; dans ce lieu de la parfaite félicité le glorieux Jésus se communique avec une gloire ineffable.

» La manne se recueillait seulement durant six jours et non le sabbat. Ainsi ce sacrement de vie est pour les jours de notre pèlerinage. Au temps de l'éternel repos, nous ne trouverons plus Jésus-Christ, notre roi, caché sous un voile mystique, mais brillant de tout son éclat et de toute sa splendeur.

» La manne soutenait très-bien l'approche du feu, et elle se fondait ou se gâtait aux rayons du soleil. Ainsi l'Eucharistie soutient parfaitement le feu d'un amour dévoué et fervent, et les raisons tirées de la fournaise de l'amour amènent aisément à conclure la vérité irréfragable du sacrement. Mais le soleil de la curiosité humaine et d'une raison imaginaire, appliquant à ce sacrement les moyens de la philosophie païenne, le fait fondre par son action perfide et en quelque sorte s'évanouir....

» La manne avait un goût différent, selon le désir de ceux qui s'en nourrissaient. Ainsi l'Eucharistie offre une saveur différente selon les diverses dispositions produites dans l'âme par l'amour.....

» Cet aliment, avons-nous dit, nous est donné en vertu d'un amour incomparable. Jésus-Christ se donne lui-même afin de nous transformer totalement en lui par l'amour. La nourriture et celui qui la prend s'unissent mutuellement pour ne faire qu'un ; ainsi, en recevant le Sauveur, l'homme se change totalement en lui par l'ardeur de sa charité et devient déiforme. Voilà pourquoi Jésus a dit : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.* Et, afin de mieux montrer cette union, il ajoute en parlant à son Père : *Vous êtes en moi et moi en eux.* Il assimile la manière dont son Père est en lui à la manière dont lui-même est en nous ; il assimile l'amour qu'il nous porte à l'amour de son Père pour lui. *Comme mon Père m'a aimé ainsi je vous ai aimés.*

» Mais à cet amour sont opposés les hommes qui s'approchent de ce sacrement la conscience souillée d'une faute mortelle. Leur indignité leur fait commettre le plus grave des crimes, ils encourent les douze malédictions énoncées par le Prophète dans un des psaumes. Ils accroissent la peine de leur damnation, ils deviennent un scandale pour le prochain, ils se plongent dans l'aveuglement de l'esprit, ils se courbent sous le joug des choses mondaines, ils irritent la miséricorde de Dieu, ils provoquent sa justice, ils abrègent leur vie, ils se privent des bienfaits gratuits du Seigneur, ils multiplient leurs iniquités, ils tombent dans l'endurcissement du cœur, et enfin ils encourent la damnation éternelle.

» Comment donc se préparer à le recevoir ? La première chose est de bien examiner sa conscience, de n'en laisser aucun recoin sans l'avoir sondé. *C'est maintenant que le jugement doit s'exercer sur le monde,* selon la parole du

Digitized by Google

Seigneur, la gloire du Roi se complaît en un pareil jugement. Il faut discuter chacune des choses de cette conscience, comme si nous devions passer de la terre à notre Père. Si vous vous jugez bien, vous ne serez pas jugés par Dieu; si au contraire vous ne vous jugez pas, le Seigneur exercera contre vous son jugement. Il se contente d'un jugement, mais il le veut saint et selon la vérité. *Que l'homme s'éprouve donc lui-même, et qu'il mange ainsi ce pain, qu'il boive ainsi ce calice.*

» La seconde chose pour une bonne préparation est la pureté de l'esprit : *Approchons-nous de lui*, dit l'Apôtre, *avec un cœur sincère et dans la plénitude de la foi, après avoir purifié nos cœurs de leurs souillures. L'âme souillée*, dit la loi, *qui aura mangé de la chair d'une hostie pacifique offerte au Seigneur, périra du milieu du peuple.*

» La troisième disposition consiste à secouer toute négligence. Si vous attendiez dans votre maison un grand prince, avec quel soin, quelle attention, quelle diligence vous prépareriez cette maison ! Combien plus devez-vous témoigner d'empressement quand il s'agit de préparer au Roi des cieux et au Maître des Anges la demeure de votre conscience ! O Jérusalem, secouez la poussière de votre négligence, levez-vous, veillez sur votre esprit et votre corps, asseyez-vous dans le calme de votre cœur. Vous ne sauriez jamais arriver à la possession parfaite d'aucune grâce, d'aucune vertu, d'une dévotion véritable, si vous n'en concevez d'abord une haute estime ; on s'inquiète peu d'obtenir ce que l'on néglige et que l'on ne considère pas.

» La quatrième disposition est un respect intime. Avec quelle révérence l'âme dévote doit aller à la rencontre de son Sauveur ! *Votre respect*, dit l'Ecriture, vous acquerra *beaucoup de grâce.* Si vous allez aussi au-devant de Jésus-Christ, lui-même viendra au-devant de vous, il multipliera en vous sa grâce, il vous comblera d'honneur. »

» La cinquième disposition est une méditation soigneuse

et propre à nous faire discerner par la foi quel aliment nous allons prendre. Je deviens capable de recevoir Jesus-Christ non par ma chair, mais par mon esprit; il vient pour mon âme et non pour mon corps, mais mon âme ne saurait arriver à lui que par la connaissance et l'amour, ou autrement par la foi et la charité. Il faut donc que la foi m'éclaire, que la charité m'enflamme. Pour communier dignement il faut manger le corps de Jésus par l'esprit, il faut que la foi le reçoive, que la ferveur de l'amour l'absorbe et l'introduise en moi; alors l'esprit ne transforme pas le Christ en soi, mais lui-même transforme l'esprit en son corps mystique.

» La sixième disposition est une prière ardente. La prière élève l'âme vers Dieu; prier avec ardeur est donc aller au-devant de Jésus-Christ. Il est en vérité bien juste et bien convenable, lorsque le Créateur du monde, votre Sauveur descend vers vous du haut du ciel avec tant de bénignité, que vous alliez à sa rencontre en vous élevant autant que votre condition vous le permet. Or vous le faites quand par une prière fervente vous rappelez votre âme des choses du dehors et la forcez de se concentrer sur elle-même.

» La septième disposition est une dévotion fervente, et elle peut naître de la prière. La dévotion est la moelle des holocaustes offerts à Dieu, sans elle, tous nos sacrifices sont arides et desséchés; par conséquent rien ne nous est nécessaire comme la dévotion en recevant l'Eucharistie. Pour bien s'en approcher il faut la foi et la charité, mais, comme de la foi naît le discernement, de même de la charité naît la dévotion par le secours et le moyen de la prière. Comprenez donc que si s'approcher sans discernement c'est manger et boire son jugement, il faut dire la même chose de le faire sans dévotion; c'est en effet ne distinguer en aucune façon d'un aliment ordinaire ce très-saint sacrement que de ne pas le recevoir avec plus de ferveur.

» Lors donc que vous serez devant le prêtre du Seigneur

et en présence de cette nourriture vraiment divine, élevez les yeux de votre esprit, laissez votre cœur s'embraser, reconnaissez votre néant, et, enflammé de l'amour de votre Dieu, plein d'une ferveur brûlante, écriez-vous en savourant doucement chacune de ces paroles. « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en ma demeure, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. » En prononçant ce nom de *Seigneur*, sentez la présence de la majesté divine. A ces paroles *je ne suis pas digne* comprenez votre indignité, votre bassesse, votre néant. Je ne suis pas digne *que vous entriez*, vous la bonté infinie, *dans ma demeure* en vous communiquant vous-même à moi; *mais dites seulement une parole*, cette parole par qui tout a été fait, donnez-moi le salut qui vient de votre grâce, *et mon âme sera guérie* dans le temps par cette même grâce et dans l'éternité par votre gloire (1). »

Ce discours laissa tous les cœurs plongés dans une émotion indescriptible; chacun sentait mieux la présence du Sauveur et les merveilles de son amour après avoir entendu un saint en parler avec autant de tendresse. La foule composée de plus de trente mille personnes se porta de la place vers l'église, et alors commença la procession solennelle du *Corps du Seigneur*. Jamais Vicence n'avait contemplé semblable spectacle, jamais une joie plus pure n'avait éclaté dans un peuple aussi nombreux, jamais tant de piété sincère ne s'était manifestée à la face du ciel. Tous s'avançaient ivres d'un bonheur comparable à la félicité des anges, uniquement occupés de l'objet divin dont les avait entretenus l'envoyé du Père céleste. Sur les places et le long des rues de la cité le chant des cantiques divins interrompait seul le silence au milieu de cette multitude pénétrée des plus doux sentiments de la ferveur, et c'était pour célébrer le miracle permanent de la charité divine, pour redire encore une fois

(1) Bern. *Oper.* t. IV.

ce que le grand prédicateur venait de faire entendre aux hommes. Heureuse journée où la terre s'unissait au ciel d'une façon si intime, où rien de terrestre ne se mêlait aux pieux accents, aux louanges enflammées sorties de tous les cœurs! C'était pour Bernardin un triomphe, mais un triomphe comme les saints en désirent, un triomphe où le premier, l'unique triomphateur était le Roi immortel des siècles, l'Agneau immolé pour le salut du monde. De pareils jours reposent un prédicateur de bien des fatigues, ils lui apprennent à ne compter pour rien les travaux et les tribulations, ils versent en son âme comme un baume ineffable, et, au milieu des transports de son zèle, il s'écrie: *De grand cœur je donnerai tout et je me donnerai moi-même pour le salut de vos âmes* (1).

Le vingt du même mois, il prêcha les gloires du saint et adorable nom de Jésus. Plus de vingt mille personnes assistaient à ce discours dont le sujet était le thème favori de l'illustre religieux. Il s'appliqua à développer les sens divers contenus dans chacune des lettres de ce nom auguste, et sa science unie à une tendre dévotion lui fournit abondamment de quoi édifier la fervente assemblée. Ensuite, afin d'abriter contre les périls de l'avenir cette multitude en la mettant sous la garde du Sauveur, il fit faire une nouvelle procession dont la piété rappela le jour de la fête bénie dont nous venons de parler.

Le vingt-neuf juin, il monta en chaire pour la dernière fois. Dans un discours chaleureux, il exhorta ce bon peuple à persévérer dans sa foi et sa ferveur, à se tenir en garde contre les dangers semés sous le pas de tout chrétien, à veiller soigneusement à la conservation de cette grâce dont les signes avaient été si frappants depuis deux mois. Ces avis allaient au cœur de tous les habitants pour y inspirer de généreuses résolutions, mais en même temps pour y

(1) Impendam et superimpendar ipse pro animabus (II Cor. I, 12).

Digitized by Google

éveiller une pensée douloureuse, la pensée que bientôt ils n'entendraient plus la voix bien-aimée qui les avait captivés si délicieusement et portés à Dieu avec tant d'ardeur; ils eussent voulu pour tout au monde conserver au milieu d'eux l'homme apostolique, afin d'apprendre à son école les douceurs de la loi divine; une volonté impérieuse, la volonté du grand Maître, qui l'avait choisi pour travailler à sa vigne dans les diverses contrées de l'Italie, l'appelait intérieurement à d'autres travaux et à d'autres conquêtes. Le 30 juin, après avoir offert les mystères augustes de nos autels, il se mit en route, l'âme pleine de doux souvenirs et en bénissant le Seigneur des grâces répandues sur le ministère confié à sa faiblesse.

Il s'arrêta à deux lieues de Vicence, au bourg de Sandrigo où il prêcha durant quelques jours pour répondre aux désirs des habitants, puis en quelques autres villages afin de satisfaire aux besoins des plus humbles enfants du Seigneur et à toutes les exigences de sa mission évangélique. Arrivé à Bassano vers le milieu de juillet, il poursuivit sa marche jusqu'à Trévise, accompagné de frère Jean Becino, religieux de Saint-François passé à l'observance primitive et ami du gouverneur de la province.

Ce gouverneur était François Barbaro, noble chevalier vénitien, versé dans la science des lettres grecques, ami des savants et des hommes de bien. Il connaissait les merveilles opérées à Venise par Bernardin; aussi l'accueillit-il avec les marques d'une vive estime et devint-il un de ses auditeurs les plus assidus. La présence du prédicateur à Trévise y produisit ce qu'elle avait produit dans les autres villes de la haute Italie, une moisson abondante pour le ciel. Le souvenir en demeura longtemps gravé dans le cœur des habitants; douze années plus tard ils se rappelaient encore ces jours heureux où l'homme de Dieu leur inspirait l'horreur du vice en leur montrant la main divine étendue pour les punir, et les conviait à la pratique des vertus chrétiennes

en faisant briller à leurs yeux les récompenses préparées au bon combat. Ce peuple vraiment converti s'entretenait de son apôtre, et, attristé de ne plus l'avoir au milieu de lui, il élevait aux portes de la ville un petit couvent destiné à recevoir des frères de l'observance, des hommes formés par les exemples et les conseils de Bernardin à conduire les âmes dans les sentiers de la vertu.

Pendant son séjour à Vicence, le saint vit arriver en cette ville un homme appelé à des triomphes vraiment glorieux dans l'Eglise; c'était Albert de Sarziano, le condisciple de François Barbaro à l'école de Guarini et son émule dans l'étude des lettres. Voué, lui aussi, à l'observance franciscaine, il accourait pour entendre le plus illustre d'entre ses frères et se former sous sa conduite à la prédication évangélique; puis, après l'avoir suivi en disciple fidèle, transporté d'admiration il écrivait à son maître dans les langues grecque et latine : « O Guarini, je voudrais avoir un temps plus considérable, une éloquence plus grande pour vous dire au moins faiblement, dans mes lettres, quelles règles de vie irréprochables, quelle pureté de mœurs, quels préceptes de vertu, cet homme vraiment illustre, notre frère Bernardin, le plus bel ornement de notre ordre, enseigne avec une sagesse et un discernement admirables aux hommes de cette contrée, afin de les conserver et de les maintenir dans le bien. Quelle ardeur, quel entraînement, quelle douceur, quelle magnificence, quelle richesse de doctrine dans ce génie plein de vie, cet homme tout à fait divin, ô bon Jésus! Tantôt il subjugue ses auditeurs par l'imprévu de ses pensées, tantôt il les réjouit par le charme de ses paroles, plus souvent il les épouvante par la véhémence de ses discours. Les hommes les plus doctes, lorsqu'ils l'entendent parler si chaleureusement et avec une solidité si frappante de la pureté, de la justice, de la religion, de la piété, de la continence, de toutes les vertus, en un mot, ces hommes, dis-je, sont dans une admiration telle qu'ils s'imaginent,

eux versés dans l'étude de ces sortes de choses, avoir presque plus besoin de maîtres pour apprendre la vraie science de la vie que le reste du genre humain. En outre il tonne, il éclate avec une telle force contre les esclaves de la colère, de la cupidité, de la luxure et de tous les vices, ou bien, lorsque les circonstances le demandent, il sait se montrer si caressant qu'à peine s'en trouve-t-il, même parmi les plus avides des biens terrestres, les plus adonnés à la vaine gloire, les plus enfoncés dans le désordre, qu'il ne remplisse d'une avidité indicible, d'une ardeur sans limites pour les vertus... Chacun, voyant sa conduite si bien d'accord avec ses paroles, considère comme l'expression de la vérité, comme la loi de la vie, et non comme une vaine ostentation de savoir, les enseignements par lesquels il pourvoit au salut des pécheurs... Tous reçoivent sa doctrine si sublime et si vraie comme si elle découlait des sources insondables du Roi suprême, tous la considèrent comme une lumière irréfragable qui les empêche de s'écarter des sentiers de la vie, comme un moyen assuré de s'approcher de jour en jour davantage de la parfaite béatitude (1). »

Ce témoignage d'un témoin oculaire, d'un homme éminent, nous montre assez quels résultats obtenait à Trévise la prédication de Bernardin, comme elle opérait la régénération des peuples. Mais avant de suivre en d'autres contrées notre infatigable prédicateur nous devons faire connaître un peu les principaux disciples dont le zèle et les vertus le secondèrent dans l'exécution de ses vastes entreprises.

(1) Albert Sarth epist. IX.

CHAPITRE XI.

Les compagnons de Bernardin.

Dieu n'accomplit jamais ses grandes œuvres sur la terre par l'entremise d'un seul homme. Il a ses héros de prédilection, sans doute, mais autour d'eux il groupe des soldats d'élite, qu'il associe à leurs travaux et à leurs triomphes. Ainsi Paul s'avance à la conquête des nations païennes entouré de disciples prêts comme lui à vaincre ou à périr dans le grand combat de la vérité contre l'erreur; ainsi Grégoire VII, dans sa lutte sublime contre le vice couronné, compte à sa suite un Pierre Damien, tout un sénat de cardinaux dévoués; ainsi Bernard, François d'Assise, Dominique, tous les hommes destinés à jouer dans l'Eglise un rôle important, ont eu pour aides des cœurs héroïques dont les noms ont conquis les respects de l'univers.

Appelé, lui aussi, à marquer largement dans l'histoire religieuse des peuples, Bernardin ne saurait être seul à exécuter les desseins miséricordieux du ciel en faveur de la terre; ses vertus lui ont suscité des compagnons, avides comme lui de donner des adorateurs à la croix, d'étendre en tous lieux l'empire bienfaisant du catholicisme. Leur nom désormais va revenir souvent dans ce livre, il est donc nécessaire de les faire connaître à nos lecteurs; leur gloire est la gloire de Bernardin, leurs triomphes sont les siens, leurs épreuves sont ses épreuves; il a ses regards fixés sur eux comme sur les aînés de sa famille, il les aime comme des enfants, il les vénère comme des pères et des maîtres.

Le premier est cet Albert de Sarziano, dont nous avons parlé à la fin du chapitre précédent. Né dans le pays de Sienne, il avait renoncé au monde à l'âge de vingt ans pour entrer dans l'ordre de Saint-François. Son maître fut Barthélemi de Pise, arrivé alors aux limites extrêmes de la vie. Le bon vieillard déplorait avec amertume le relâchement

Digitized by Google

introduit parmi les Frères Mineurs, il observait scrupuleusement les moindres prescriptions de la règle, sans égard pour son âge plus que centenaire, et il conjurait le Seigneur de ramener les choses à l'état primitif.

Sous un tel guide Albert avança rapidement dans les sentiers de la vie parfaite. Attentif aux conseils du vieux frère, il les gardait précieusement en son cœur et les méditait le jour et la nuit. Après dix ans passés chez les religieux conventuels, après une longue étude des lettres humaines, dans lesquelles il était devenu fort habile, il tourna ses regards vers les religieux de l'Observance, dont les vertus commençaient à briller avec éclat au dehors, et il résolut de se joindre à eux. C'était l'année 1415; Bernardin, sans être parvenu à l'apogée de sa gloire, était déjà connu en Toscane et vénéré comme un grand serviteur de Dieu, Albert s'adressa à lui, le suppliant de l'admettre dans la nouvelle famille. Le saint, après un examen sérieux de ses dispositions, le reçut et le confia aux soins du frère Ange de Toscane.

Ange, simple religieux, non initié au sacerdoce, était une des lumières de la réforme. Trois fois ses frères le choisirent à l'unanimité pour leur supérieur, et jamais ni sa vertu, ni son aptitude ne furent au-dessous des honneurs qui lui furent confiés. Albert, son nouveau disciple, conçut pour lui l'admiration la plus sincère et il nous en a laissé un bel éloge : « Ange, écrivait-il quelques années après à un ami, a si bien mérité de moi par ses bienfaits insignes, que, si je voulais raconter quels services il m'a rendus, quel amour il m'a témoigné, tout ce que je lui dois, en un mot, je n'oserais espérer le faire comme il convient, alors même que j'épuiserais mon savoir, alors que je serais doué d'une parfaite éloquence. Quel langage, en effet, pourrait dire toutes ses attentions pour moi, lorsque je fus confié à sa direction en Toscane, son zèle, sa sollicitude, son habileté, toute son âme? Pénétré le jour et la nuit pour mon sa-

lut d'une crainte salutaire et extrême, il m'a lié et enchaîné de telle sorte par tous ses soins, que, m'estimant bien au-dessous de bontés si innombrables, me jugeant aussi indigne de les recevoir qu'impuissant à les exalter, je n'ose louer les actions d'un tel homme, et je regarde comme plus facile de posséder ses bienfaits que de lui en rendre grâces d'une manière convenable (1). »

Albert demeura sept ans dans la retraite, entièrement appliqué aux exercices de la pénitence et à l'étude des auteurs sacrés. Doué de qualités rares, aimé de tous ceux qui l'approchaient pour la douceur de son caractère, versé profondément dans les sciences divines, instruit dans les lettres humaines plus qu'aucun autre religieux de son temps, il se défiait encore de lui-même et n'osait se livrer au ministère de la prédication. Il était âgé de trente-sept ans lorsqu'il vint à Vérone se mettre sous la conduite de Guarin, afin de se perfectionner dans la langue grecque, dont il avait déjà une grande connaissance.

Les directeurs chargés de veiller au progrès spirituel d'Albert n'approuvaient pas ce zèle pour les lettres. Ils craignaient de voir s'évanouir en lui cette piété tendre et suave dont le parfum les avait délicieusement réjouis, cette humilité profonde dans laquelle ils l'avaient nourri avec tant de soin, ce recueillement parfait, l'âme de la vie religieuse, si difficile à acquérir et si facile à dissiper. Mais, après avoir examiné ses intentions, ils les trouvèrent si pures qu'ils le laissèrent tout entier à ses études. Albert, en effet, s'occupait plus de connaître les écrits de Chrysostome, de Basile, d'Athanase, d'Augustin, d'Ambroise et des autres docteurs de l'Eglise que Démosthène et Cicéron. Dans leurs savants ouvrages seulement, il trouvait de quoi nourrir son cœur et son esprit; quant aux auteurs païens et à leurs héros, il les appréciait à leur juste valeur, il redoutait, comme ses maîtres, leur influence sur lui-même et sur les autres.

(1) Albert. Sarth. epist. v.

Un évêque de ses amis, nommé Scipion, lisait sans cesse les hauts faits du vainqueur d'Annibal, et ne cessait d'exalter ses vertus. Albert, alors à Jérusalem, ayant eu occasion de lui écrire, use de tous les droits de l'amitié pour lui dire sans détour sa pensée sur les grands hommes du paganisme. Après l'avoir plaisanté sur la perte d'un temps précieux employé à de semblables études, il ajoute : « Je le dirai sans crainte de vous déplaire; quel motif vous porte à tant accorder à un tel personnage, si ce n'est la similitude d'un même nom? Mais que vaut pareille similitude et combien est-elle digne d'un chrétien? je me dispense d'en parler.

» Vous me répondrez : ce que j'aime en lui avant tout, c'est son caractère, sa vertu, ce sont ses actions mémorables. Vous avez raison, en vérité, elles sont dignes, elles sont grandes les actions d'un païen qui, à la place de Dieu, a rendu ses hommages à des monstres, à de vils animaux. Elles valent bien la peine les actions mémorables, glorieuses, ou plutôt, pour m'exprimer selon la réalité, les actions vides, pleines d'orgueil, de vanité et de superbe d'hommes condamnés à l'enfer, elles valent bien la peine, dis-je, ces actions, que plusieurs chrétiens d'Italie se déchirent entre eux et déclament les uns contre les autres, sans parler de l'injure qu'ils font à Dieu !...

» Chez nous, tout est beau, et vous mettez votre plaisir dans les choses du dehors! La religion de cet homme me plaît, dites-vous, et j'aime de préférence les personnages doués de telles qualités. Sa religion? Mais elle est un sacrilège. Vous me parlez de son amour pour la république? Les Machabées l'emportent sur lui. De son courage? David est plus courageux; il a été écrit à sa louange : « Vous seul comptez pour dix mille. » De sa sagesse? Combien plus sage est Salomon! La chasteté de Joseph est bien supérieure à celle de votre Scipion; la connaissance de la vérité brille d'un éclat autrement vif chez les Prophètes que chez de

tels hommes, autrement chez les Apôtres resplendit le mépris du monde, autrement est glorieuse la victoire chez les martyrs (1). »

Alors commençaient à poindre les premières lueurs de ces jours si improprement nommés *la renaissance*, jours où les plus mâles esprits devaient se mettre à la remorque des païens, emprunter leur langage, leurs phrases, leurs dieux mêmes, et renoncer à doter leur patrie d'une littérature nationale. En Italie, comme plus tard dans d'autres contrées, les imitateurs des écrivains du paganisme trahissaient leur prédilection pour ces auteurs, en livrant à leurs concitoyens des productions licencieuses. Albert ne craignit pas de s'élever contre ces littérateurs, quand l'occasion s'en présenta, et de s'opposer à la mode naissante : « Ils sont des ignorants, écrivait-il; ils veulent unir deux choses opposées : la science et le plaisir, deux choses inconciliables, non-seulement chez les chrétiens, mais encore chez les païens. De tels hommes sont pervers sans aucun doute, ce sont de faux sages, des hommes réellement corrompus (2). »

La gloire principale d'Albert n'est pas dans cette lutte contre les écarts d'une littérature fausse et criminelle; sous la conduite de Bernardin, nous allons le voir bientôt devenir un apôtre infatigable, parcourir l'Italie, s'élancer vers l'Orient, préparer le retour à l'Église des Grecs schismatiques, ramener les Éthiopiens à cette même Église, qui seule a reçu les promesses, et du sein de laquelle seulement les eaux de la grâce coulent sur les nations. Ces travaux terminés, il devient le supérieur de ses frères, puis il recommence ses courses à travers les provinces italiennes en prêchant la paix aux hommes et s'en vient à Milan où, après trois années consacrées à des œuvres de zèle et de charité, il meurt dans le couvent de Sainte-Marie-des-Anges,

(1) Albert. Sarth. epist. 43.
(2) Albert. Sarth. epist. 48.

Digitized by Google

le 15 août 1450, âge de soixante-six ans. Il avait connu avant sa mort la canonisation de Bernardin, son père bien-aimé, et il s'en allait plein d'espérance partager sa gloire. Un de ses frères, saint Jean de Capistran, alors en Toscane, le vit s'élever au ciel et s'écria du milieu de son extase : « O mes pères, je vois l'âme d'un de nos frères monter vers les cieux, qu'elle est brillante ! qu'elle est belle ! » Alors Dieu lui fit connaître que cette âme était celle d'Albert de Sarziano, « la trompette du céleste Evangile (1). »

Plus grand et plus illustre fut ce Jean de Capistran dont nous venons de prononcer le nom. Né en 1385, au royaume de Naples, d'une famille originaire de l'Anjou, et encore enfant ayant perdu son père, il grandit sous la tutelle d'une mère pieuse. Après s'être initié, dans sa patrie, aux premiers éléments de la science, il s'en alla à Pérouse, où pendant dix années il étudia avec de grands succès et se fit recevoir docteur en droit civil et canonique. De retour dans sa patrie, il s'unit par le mariage à une noble jeune fille de la même contrée, puis, ayant reçu du roi de Naples une charge importante, il commença à prendre part aux affaires de l'Etat et se fit estimer de tout le peuple par son zèle, son intégrité et son amour des pauvres.

Mais ces qualités étaient mélangées de quelques défauts; engagé au service du roi Ladislas, il laissait son cœur s'ouvrir aux espérances de la terre, il s'y complaisait, et, dans le gouvernement de Pérouse confié à ses soins, il voyait un moyen de parvenir à des honneurs plus grands. Cette ville, lassée d'une administration étrangère, secoua le joug pour rentrer sous la domination plus paternelle du souverain Pontife. En vain le gouverneur s'opposa à la révolte, en vain il tenta de faire valoir les droits de son maître, les habitants se saisirent de lui et le jetèrent dans les fers. Là, des pensées plus sérieuses vinrent l'assaillir, mais

(1) Albert. vii.

le monde lui souriait encore, le roi, se disait il, le récompenserait de son dévouement, il le tirerait de sa captivité, et la prison serait pour lui la voie à une dignité plus élevée. Il résistait donc aux impressions de la grâce, quand Dieu lui ouvrit sans réserve les bras de sa miséricorde et l'appela à lui par des prodiges.

Un jour, il vit la tour où il gémissait captif s'illuminer d'une splendeur éclatante, et, du milieu de ces flots de lumière, un frère Mineur lui cria d'une voix sévère : « Que fais-tu en ce lieu ? pourquoi tous ces retards ? pourquoi différer par orgueil ? Obéis aux avertissements divins ; tu as éprouvé combien faux est le monde ; laisse-le et passe saintement le reste de tes jours sous cet habit. »

Une autre fois, il lui sembla voir le monde entier couvert de ténèbres, et de son corps à lui sortir des rayons de lumière qui les dissipaient. La nuit suivante, sans qu'il sût comment la chose arriva, ses cheveux se trouvèrent coupés en forme de couronne telle que la portent les Frères Mineurs. Le matin il s'aperçut de cette transformation inexplicable accomplie en sa personne, et dès lors, sans délibérer davantage, il traita du prix de sa rançon, recouvra sa liberté, et s'en revint en son pays, avec la résolution bien arrêtée d'entrer de suite chez les Frères Mineurs. Ayant obtenu l'assentiment de son épouse, selon les règles de l'Eglise, et distribué ses biens aux pauvres, selon la règle de saint François, il se présenta au couvent de cette même ville de Pérouse, témoin de sa puissance et de ses humiliations.

Le supérieur, simple frère laïque, mais religieux d'une rare habileté, le soumit à de rudes épreuves. Il feignit de le considérer comme un insensé, le renvoya deux fois sans lasser sa patience, l'admit enfin au nombre des novices et ne cessa d'exercer sa vertu de toute manière. L'âme énergique de Jean se plia aux volontés en apparence les plus bizarres de son maître. Il accepta les pénitences, les prati-

ques pénibles, les œuvres d'humilité, sans témoigner la moindre faiblesse; aussi était-il déjà au jour de sa profession considéré comme un saint et l'espérance de son ordre.

Une fois religieux, il redoubla d'austérité, d'obéissance et de ferveur. A la maison il avait la cellule la plus incommode et il se portait de préférence aux fonctions les plus humbles. Son oraison était presque continuelle; quatre heures, et même quelquefois deux, suffisaient au repos de la nuit; le reste était consacré à bénir et à louer le Dieu dont la miséricorde avait daigné le tirer des périls de la terre pour le consacrer à son service.

Admis à l'honneur de prêcher aux peuples la parole divine, il parut dans la chaire comme un homme suscité du ciel pour annoncer la pénitence. Nous le verrons dans cette histoire à côté de notre Saint, partager ses fatigues et ses tribulations, s'attacher à lui comme à un père, travailler à le faire glorifier quand il aura quitté le monde, répandre son nom en tous lieux et lui faire élever à Aquila un temple magnifique.

Jean de Capistran ne fut pas seulement l'ami de Bernardin: il voulut être son disciple et l'étudier de près. Il vint se ranger sous sa conduite, afin d'observer sa manière de prêcher, d'apprendre de lui par quels secrets il arrivait à exercer sur les peuples une influence aussi prodigieuse, et d'étudier ses vertus. Une année fut employée à ce noviciat de la vie apostolique. Jamais les actions de l'homme de Dieu n'avaient été soumises à un examen plus minutieux, jamais disciple ne s'était rencontré plus avide de profiter des moindres leçons d'un maître, mais aussi, il faut le dire, jamais esprit ne fut plus capable ni plus digne de rappeler les hautes qualités de son modèle. Capistran devint l'homme le plus admirable de son époque, nous ne croyons pas exagérer en disant qu'il l'emporta sur Bernardin lui-même.

L'Italie seule ne fut pas témoin des merveilles de son zèle; il parcourut la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Pologne, la Hongrie et une foule d'autres contrées, convertissant les hérétiques, ramenant les pécheurs par milliers, affermissant les justes dans la droite voie et confirmant sa mission par des miracles sans cesse réitérés. En Bohême, après un discours sur le jugement dernier, cent jeunes gens se présentèrent à lui pour embrasser la vie religieuse. A Ratisbonne, prêchant contre le luxe, il fut tourné en dérision par quelques personnes de la ville. Il le sut, reprit sévèrement les coupables et les menaça de la colère divine s'ils ne se repentaient. Ses avertissements furent inutiles, la nuit suivante ceux qui s'étaient élevés contre lui mouraient subitement, et Ratisbonne dans l'épouvante se conformait aux prescriptions du serviteur de Dieu.

Les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V et Callixte III, eurent recours à son dévouement et à sa haute capacité pour les affaires importantes de l'Eglise, comme nous le rappellerons souvent dans cette histoire. On le vit successivement paraître comme nonce apostolique aux cours de France, de Naples et de Bourgogne. Les populations se portaient sur son passage et le recevaient triomphalement; on compta une fois cent mille auditeurs à un de ses discours; les princes lui envoyaient des présents magnifiques et l'honoraient comme un saint. Pour lui, toujours humble, toujours enfant du pauvre d'Assise, il n'estimait qu'une chose : la croix de son Dieu et le triomphe de cette croix dans le monde.

Les Turcs menaçaient l'Allemagne et le reste de l'Europe. Le pape envoya Jean de Capistran réclamer le secours des princes catholiques; mais la terreur était en tous lieux, Mahomet II s'avançait à la tête de deux cent mille combattants, il mettait le siége devant Belgrade, le roi de Hongrie, Ladislas V, prenait la fuite et laissait le commande-

Google

ment de ses Etats à Huniade. Celui-ci était un héros, il s'adresse à Jean Capistran, le prie de hâter la marche des croisés, se jette sur le Danube et engage une de ces batailles qui décident du sort des nations. Les Turcs, battus sur leurs vaisseaux, se portent sur la ville, en forcent les abords et commencent à s'en rendre maîtres, quand le pauvre frère mineur vient se placer au front de l'armée, tenant en main la croix qu'il a reçue du pape à son départ de Rome. Il la montre aux soldats, les exhorte à mourir ou à vaincre, invoque à haute voix le nom de Jésus, et fait sans cesse appel à ce nom sacré, c'est le mot d'ordre de la journée comme la croix est le signe du ralliement. Rien ne résiste à l'élan des soldats catholiques; les Turcs sont refoulés, taillés en pièces dans les rues, précipités du haut des remparts et chassés de la ville. Mahomet, blessé lui même, voit en frémissant la victoire lui échapper; il ne saurait retenir son armée, le Croissant, vainqueur des Grecs énervés par le schisme, s'incline devant le glaive des enfants de Rome. Soixante mille Turcs jonchent la plaine de Belgrade, et soixante-douze canons sont restés au pouvoir des vainqueurs.

Huniade survécut peu à son triomphe; il mourut dans les bras de Jean de Capistran. Trois mois après la grande victoire, le saint religieux sentit pour lui-même la dernière heure approcher. Il était âgé de soixante et onze ans, s'était converti à trente, et n'avait cessé depuis de pratiquer la vertu dans un degré héroïque. Il quittait la terre sans regret; Dieu lui avait révélé sa gloire future.

Plus jeune que Bernardin et Capistran, le bienheureux Jacques de la Marche brille en ce temps parmi les personnes les plus illustres de l'Observance franciscaine. Né dans la province d'Ancône, au diocèse d'Ascoli, de parents pauvres, en 1394, on raconte de lui, comme de Jean-Baptiste, qu'il fut doué de l'esprit de prophétie dès le sein de sa mère. Il perdit son père à l'âge de sept ans et fut dès lors em-

ployé à la garde des troupeaux; un prêtre de ses parents, ayant remarqué les rares qualités de cet enfant, le prit dans sa maison et lui enseigna le latin. Après ces premières études, il vint à Pérouse, où il pourvut à ses besoins en donnant des leçons aux enfants d'un riche habitant de l'endroit et s'adonna pour son propre compte avec ardeur à la science du droit. Il résida ensuite à Florence, où il exerça un emploi. Dans cette ville, il se sentit attiré à une vie plus parfaite, et, n'ayant pas trouvé là de quoi satisfaire ses désirs, il reprit le chemin de sa patrie. Sur la route il s'arrête pour visiter la petite chapelle de sainte Marie-des-Anges, le sanctuaire chéri de François d'Assise, le berceau de l'ordre seraphique. La vue d'un tel lieu ne saurait laisser aucune âme indifférente; elle fut pour celle de Jacques une illumination. L'histoire du saint fondateur s'offrit à lui avec ses merveilles, ses yeux s'arrêtèrent sur des religieux dignes de François, le monde semblait avoir disparu de cet asile de la piété et de la pénitence, Jésus-Christ seul s'y manifestait et y faisait sentir sa domination. C'en était assez pour le fervent jeune homme; là il espérait trouver la paix et un abri pour son innocence. Il demanda donc à être reçu dans l'ordre, et, après un mûr examen, les religieux de ce couvent, voués aux pratiques les plus rigoureuses de la règle, l'admirent aux épreuves qu'il parcourut avec une ardeur angélique et à l'édification de tous les religieux.

Une fois séparé du monde, il ne regarda plus en arrière; appliqué le jour et la nuit à la contemplation des choses célestes, à peine accordait-il quelques heures de repos à son corps épuisé; ses austérités devinrent telles que dans la suite Bernardin se crut obligé, en plusieurs circonstances, d'y mettre des bornes. Il avait pour Marie, la très-sainte Mère du Sauveur, cette dévotion tendre et confiante léguée par François à ses enfants comme leur plus précieux héritage. Le zèle du salut des âmes le consumait, et la

prédication des vérités sacrées était une de ses occupations habituelles.

Un homme doué de tant de vertus ne demeura pas longtemps ignoré. Bernardin le considérait comme un des fermes appuis de l'Observance: Jean de Capistran se l'attacha dans sa croisade contre les Turcs, les souverains pontifes lui confièrent des missions difficiles. Deux fois il alla en Bosnie pour les besoins de la religion, il parcourut la Pologne, la Dalmatie, la Bohême, la Hongrie et plusieurs parties de l'Allemagne afin de ranimer la foi dans les cœurs travaillés par l'hérésie. Après la mort de Capistran, il continua l'œuvre de cet illustre frère et fut le conseiller des fils d'Huniade

La persécution vint accroître ses mérites. Les hérétiques le haïssaient, les libertins le détestaient et cherchèrent plus d'une fois à lui donner la mort; des prédicateurs mêmes devinrent jaloux de sa gloire et de sa popularité. Ils élevèrent la voix contre lui, l'accusèrent d'enseigner l'erreur; mais il sortit victorieux de toutes les embûches des hommes. Dieu le glorifiait au milieu de la persécution, il lui accordait le don des miracles, il le défendait lui-même par des prodiges et lui donnait de lire dans les secrets de l'avenir.

La vie de Jacques se passait dans une maladie presque continuelle. Son insouciance des besoins du corps, ses mortifications et pénitences de chaque jour avaient ruiné sa santé. La patience de l'homme de Dieu le mettait au-dessus de toutes les infirmités; il se réjouissait, à l'exemple de l'Apôtre, de ces souffrances passagères, il traînait son corps débile, sans jamais se plaindre, là où les intérêts divins le demandaient. Que lui importait la conservation de cette chair misérable, quand il voyait son Sauveur outrage, la foi en butte aux calomnies, l'hérésie propagée, les âmes en proie à la corruption, et la sainte Église dans les larmes!

Et cependant, malgré ses infirmités quotidiennes, ce religieux si actif, cet ouvrier si infatigable atteignit l'âge de

quatre-vingt-dix ans. Ses dernières paroles adressées à ses frères furent une tendre exhortation à la charité mutuelle, au dévouement dans le service de Dieu, à la fidélité aux prescriptions de la règle, à la pratique de toutes les vertus. Il mourut en 1476, après soixante-dix années passées dans la vie religieuse; cher à l'Église, pleuré de tous ceux qui avaient été témoins de sa douce piété et des œuvres de son zèle.

A côté de ces hommes illustres entre les disciples de Bernardin, nous pouvons en placer d'autres d'une gloire moindre, il est vrai, mais d'une volonté cependant à toute épreuve et d'une sainteté éminente. Le premier est Vincent de Sienne, l'imitateur parfait de notre saint, son compagnon inséparable pendant vingt-deux années et le témoin de ses vertus. Il savait de quelles faveurs insignes Dieu récompensait les travaux de son serviteur, il lisait dans son âme les aspirations héroïques dont elle était tourmentée, et son regret unique était d'être condamné à se taire sur tant de merveilles de la grâce. L'obéissance lui en avait fait un devoir; il fut jusqu'au bout fidèle à ses lois. Arrivé au terme de sa carrière, il envisagea la mort sans le moindre souci, on l'entendit seulement s'écrier de son lit de douleur : « Je n'ai aucune crainte de la mort; ce qui m'attriste, c'est de voir ensevelir avec moi dans le tombeau le secret des vertus de Bernardin et des faveurs divines dont il fut si abondamment comblé. Si j'eusse survécu de quelques jours à ce saint homme, délié du commandement qu'il m'a imposé, j'aurais à moi seul fait connaître des choses telles que le monde entier en eût été dans l'étonnement et l'admiration. » Vincent mourut au petit couvent de la Capriola, près de Sienne, en 1442. Peu de temps après sa mort, Bernardin écrivit le traité des *Beatitudes*; le souvenir de Vincent, toujours présent à sa pensée, lui arrachait encore des larmes, et il consacra un discours à épancher sa douleur et à exalter son

Digitized by Google

vertueux ami. Que l'on nous permette de rapporter ici quelques extraits de ce discours emprunté presque en entier à saint Bernard; jamais la douleur n'a parlé un langage plus vrai, jamais la douce tendresse d'une âme aimante ne s'est manifestée plus vive en présence de la mort. Le Seigneur a pleuré lui-même au tombeau de Lazare; les saints n'ont point regardé comme une faiblesse les larmes versées sur le cercueil de ceux que Dieu nous commanda d'aimer.

« Lorsque je médite avec attention, dit Bernardin, ce que les Ecritures nous disent de la compassion et de la tendresse fraternelle, un glaive de douleur transperce mon âme, et, en écrivant, je ne puis contenir mes larmes. La violence de ma peine l'emporte sur mes efforts; l'indignation du Seigneur a épuisé mon esprit. Celui par qui je pouvais en tous lieux vaquer librement à mon Dieu m'a été ravi, et en même temps mon cœur m'a abandonné. En vain je combats les émotions qui m'agitent, en maîtrisant mes larmes je ne puis commander à ma tristesse.

» Vous savez, ô mes frères bien-aimés, quel fidèle compagnon m'a délaissé dans cette voie de mon pèlerinage, combien il était vigilant dans ses soins, combien empressé au travail, combien aimable en toute sa conduite. Qui me fut jamais aussi étroitement uni? qui eut pour moi un amour égal au sien? Il était mon frère par la religion, un autre moi-même par la charité. J'avais une santé débile, bien des fois j'étais abattu et sans forces, et toujours il me soutenait, toujours il m'assistait. J'étais faible de cœur, et il me fortifiait; j'étais enclin à l'indolence et négligent dans la voie de Dieu, et il m'excitait; j'étais imprévoyant et oublieux, et il m'avertissait. Comment donc m'as-tu été enlevé, ô Vincent? Comment m'as-tu été ravi, ô homme qui ne faisait qu'un avec moi, homme selon mon cœur? Nous nous sommes aimés pendant la vie, comment la mort nous a-t-elle séparés? Oui, elle a été amère cette séparation, la mort seule pouvait la faire telle.

» O Vincent, mieux sans contredit il eût valu pour moi perdre la vie que d'être privé de ta présence, toi le promoteur ardent, l'aide fidèle, l'observateur plein de vigilance de mes travaux dans le Seigneur. Quelle consolation me reste-t-il à moi infortuné et parvenu à la vieillesse, quand je ne t'ai plus, ô mon unique consolation? Pendant vingt-deux ans et plus, nous fûmes unis délicieusement dans nos voyages à travers l'Italie; nos goûts étaient les mêmes, nous jouissions avec bonheur de la présence l'un de l'autre, notre société était remplie de douceurs, nos entretiens respiraient un charme ineffable. Ces délices, je les ai perdues, mais toi, tu n'as fait que les échanger, et dans cet échange tu as trouvé une compensation immense. Au lieu de moi, pauvre avorton, tu jouis de la présence de Jésus-Christ, et, mêlé au chœur des anges, tu n'éprouves aucun préjudice de notre séparation.

» Mais moi, à ta place, que trouvé-je? Ah! je serais heureux du moins s'il m'était donné de savoir quelles sont tes pensées pour moi, ton unique, aujourd'hui chancelant au milieu de nombreuses sollicitudes, privé de toi le bâton de ma faiblesse, si toutefois il t'est permis, entré dans l'abîme de la lumière, absorbé dans l'océan de l'éternelle félicité, de penser encore aux misères de cette vie. Ton amour, je le sais, n'a point diminué, seulement il a pris une forme nouvelle; en voyant Dieu tu n'es pas devenu insouciant de ce qui nous concerne, Dieu lui-même prend soin de nous . . . Ah! ne m'oublie pas à jamais; tu sais où je demeure, où je languis, où tu m'as abandonné; il n'est plus personne qui me tende la main. Dans les diverses choses de la vie, je tourne mes regards vers mon frère Vincent, comme j'en avais l'habitude, et il n'est plus! Infortuné! je gémis, semblable à un homme privé de secours. Qui consulterai-je dans mes doutes? sur qui m'appuierai-je dans l'adversité? qui m'aidera à porter le fardeau? qui éloignera de moi les dangers? En tous lieux les regards

de Vincent n'avaient-ils pas coutume de précéder mes pas? Vous qui l'avez connu, vous savez combien vraies sont mes paroles.

» Sa main était infatigable, son œil simple, son cœur prudent, sa langue habile à parler la justice. Combien de fautes j'eusse commises dans mes prédications si sa droite intelligence, son esprit éclairé, son discernement souverain ne m'eussent formé avec autant d'instance et de sollicitude! Nul autre dans mon ordre ne m'apprit à prêcher la parole de Dieu; toi seul étais mon maître et mon docteur, tu me dirigeais et m'enseignais. Avec quelle solidité, quelle vérité, quelle discrétion, quelle prudence, quelle tendresse et quelle mansuétude tu m'instruisais, tu me formais, tu me corrigeais, tu travaillais pour moi, tu veillais sur moi, tu m'avertissais, tu m'enseignais à me tenir sur mes gardes et à être circonspect! Oui, je le dis sans crainte, tu m'étais utile en tout, utile par-dessus tous, utile dans les grandes et les petites choses, en public et en particulier, au dedans et au dehors. Hélas! tu m'as été ravi, et avec toi se sont en allées mes délices et mes joies; maintenant je vivrai, si toutefois c'est vivre, dans la vieillesse et l'amertume; je vivrai dans la douleur, car *la main du Seigneur m'a touché;* elle m'a touché, dis-je, elle m'a frappé, moi-même et non pas celui qu'elle a appelé au repos, elle m'a donné la mort, à moi et non pas à celui qu'elle a retranché du nombre des vivants....

» Sortez donc, mes larmes; que de mon front malheureux elles s'échappent en ruisseaux, qu'elles se répandent comme d'une source abondante; peut-être suffiront elles à laver la souillure des crimes qui ont allumé contre moi la colère divine. Dans mes plaintes je ne déplore rien de ce que le monde regrette; je pleure un conseiller salutaire, un auxiliaire fidèle dans les choses de Dieu, je pleure Vincent, Vincent mon compagnon inséparable pendant vingt-deux années et plus dans la prédication de l'Evangile. Mon âme

s'était attachée à son âme, et de deux l'amour n'en avait fait qu'une. Je ne pleure pas de me sentir frappé, je ne prétends point blâmer la main appesantie sur moi, je fais appel seulement à sa pitié, je m'efforce de fléchir sa sévérité, mes paroles respirent la douleur, mais elles sont sans murmure. « *Je chanterai, ô Seigneur, votre miséricorde et votre justice. — Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein d'équité. — Comme il a plu au Seigneur, il est arrivé, que son nom soit béni* pendant la durée infinie des siècles (1). »

Pareil éloge honore plus un tombeau que toutes les magnificences de la terre. Il était grand parmi ses frères l'homme digne de telles louanges de la part d'un saint glorieux et du plus éminent prédicateur de son époque. Après lui nous trouvons le bienheureux Barthélemi de Yano, attiré dès sa jeunesse à l'Observance par les exemples de Bernardin. Théologien savant, prédicateur illustre, favorisé du don des miracles, Barthélemi se dévoua sans réserve au service de l'Eglise. Il parcourut l'Italie entière et une grande partie de la Grèce, semant partout la divine parole. La présence des Grecs au concile de Florence fut due en partie à ses travaux; il demeura douze ans à Constantinople afin d'affermir l'œuvre si heureusement consommée par le pape Eugène IV, comme nous le dirons plus tard; puis après avoir pleuré la défection de ces Grecs sans vertu, après avoir vu la capitale de l'empire d'Orient tomber sous les coups de Mahomet II, en punition de ses erreurs, il reprit tristement le chemin de l'Italie et s'en vint habiter le couvent de Pérouse, où, parvenu à une vieillesse avancée, il termina sa longue carrière au milieu des exercices de la pénitence et de la contemplation.

Il faut encore compter parmi les disciples de Bernardin, André de Cortone, un des zélateurs de la pauvreté évangélique, lequel mourut presque centenaire dans sa patrie, le

(1) Bern. *Oper.* t. 3.

frère Petruccio de Sienne, élevé dans cette maison de la Capriola, fondée par notre saint, et embaumée du parfum de ses vertus, Pierre Latino, frère laïque, élevé quatre fois aux fonctions de provincial, homme d'une humilité profonde, d'une modestie admirable, d'une telle charité pour les pauvres que Dieu la récompensa du don des miracles.

Nous pourrions étendre plus longuement cette liste d'hommes vénérables, presses autour de Bernardin, appliqués à entendre ses enseignements et à imiter ses vertus; nous avons dû nous borner à quelques noms pour ne pas interrompre le récit des œuvres du serviteur de Dieu, si toutefois c'est interrompre son histoire que de parler des disciples formés par ses soins vigilants et son zèle apostolique.

CHAPITRE XII.

Bernardin à Belluno et à Feltre. — Prédications à Modène et à Ferrare.

Le bruit des succès obtenus à Vicence et à Trévise par Bernardin allait se répandant jusqu'aux extrémités de la Haute-Italie. La cité de Belluno, désireuse de jouir à son tour de ses enseignements, députa vers lui deux de ses habitants les plus distingués, André Perseghino et Antoine de Bizeri, pour lui demander cette faveur. Les besoins de la ville étaient grands et nombreux; là aussi les factions guelfe et gibeline menaçaient de s'éterniser, les haines en avaient banni la paix, les divisions intestines y provoquaient des vengeances journalières. Sur chaque porte on voyait représentés les insignes des partis, deux drapeaux étaient en face, et souvent la même demeure abritait les partisans des deux causes; nulle sécurité pour les citoyens paisibles, nulle espérance de jours meilleurs. Cependant la voix de la religion n'était pas éteinte dans ces cœurs en proie à des inimitiés implacables; la portion honnête du

peuple avait compris que cette voix seule pouvait éteindre l'incendie, et elle avait envoyé à Bernardin comme à l'Apôtre de la paix, en le conjurant de prendre en pitié les calamités de toute cette contrée.

Ce tableau d'une cité désolée n'apprenait rien de nouveau à Bernardin ; dans chacune de ses courses évangéliques, il lui avait été donné de voir de ses yeux les maux presque incroyables enfantés par l'esprit de faction ; il partit donc de Trévise le 3 septembre, accompagné d'Albert de Sarziano, et se dirigea vers Bellune. Les habitants de Feltre l'avaient aussi invité à se rendre au milieu d'eux, il promit de répondre à leurs désirs. Après avoir traversé le pays de Conegliano, il parvint à Céneda, ville située au pied des Alpes, à moitié chemin de Trévise et de Bellune. Elle avait pour évêque Antoine Corare, de l'ordre des frères prêcheurs, et parent du pape Grégoire XII. Sur l'invitation du prélat, il s'y arrêta quelques jours afin d'y annoncer la parole de Dieu, puis enfin il se rendit à Bellune à travers des chemins rompus et presque impraticables.

Bellune, située sur la Piave et dépendante de la république de Venise, renfermait alors dans ses murs une population nombreuse. Grande fut la joie de la cité en apprenant l'arrivée de l'homme de Dieu ; la nouvelle s'en répandit en quelques instants, et dès lors il fut permis de préjuger que la semence divine ne tomberait pas sur une terre ingrate. Le gouverneur, ses conseillers, les autorités ecclésiastiques apportèrent l'empressement le plus généreux à préparer le succès de la mission. La chaire du prédicateur fut élevée sur la plus grande place de la ville, en face était dressé un autel sur lequel il célébrait les augustes mystères avant d'annoncer à la foule les vérités évangéliques. Dans les diverses Églises on fit des processions et des prières solennelles afin d'apaiser la colère de Dieu et d'attirer ses bénédictions sur les travaux de son serviteur.

Bernardin n'attaqua pas immédiatement les désordres

Digitized by Google

auxquels la ville était en proie; il voulait d'abord acquérir une influence plus marquée sur les esprits et observer le véritable état des choses. Ensuite, s'adressant à la multitude réunie sur la grande place, il fit des maux de Belluno un tableau saisissant et malheureusement trop réel. Il rappela ce qu'il avait dit ailleurs des cruautés des partis, des excès de férocité dont ils se souillent, des crimes atroces et sans nombre dont ils se rendent coupables. Il parla aussi de ces peintures représentant sur les portes des demeures les insignes de chaque faction; puis enfin élevant une de ces petites tablettes sur lesquelles il portait gravé le nom de Jésus, il présenta ce nom à jamais vénérable comme le seul insigne du chrétien, le seul digne d'être gravé dans les cœurs, sur les portes, sur les murailles des maisons, au frontispice des églises, des citadelles et des monuments publics.

Un frémissement indicible parcourait les rangs de l'assemblée; le passé maintenant ne semblait plus qu'une immense aberration, une folie indéfinissable; le saint avait remporté une victoire entière, jamais triomphe plus éclatant n'avait couronné les tentatives de sa charité. A peine le discours terminé, la foule se répand dans les rues, sur les places, devant les églises, autour des remparts; les peintures représentant les insignes des partis disparaissent en tous lieux à la fois, on en efface jusqu'au vestige le moins apparent, on voudrait pouvoir détruire ainsi les souvenirs des jours anciens. Le nom de Jésus est gravé sur les murailles; parmi les habitants, les uns demandent aux peintres les plus habiles de le graver sur la porte et dans l'intérieur de leurs maisons environné de rayons, symboles de sa gloire, tel que le saint dans ses prédications l'avait montré aux regards de son auditoire; d'autres ont recours à la sculpture afin d'éterniser davantage la mémoire de ce grand jour. La ville de Belluno a gardé en plus d'un endroit de ces peintures et de ces sculptures comme un témoignage du triomphe de la grâce sur des passions invétérées.

Digitized by Google

Mais pour Bernardin ce n'était pas assez de ce premier succès, il voulait arracher jusqu'aux dernières racines du mal et enlever à jamais toute occasion aux haines et aux dissentiments. La forme du gouvernement municipal en était une cause permanente. Les deux partis se disputaient tour à tour le pouvoir, et des listes demeuraient dans les archives communales avec la dénomination de Guelfe ou de Gibelin attachée à chacune. Un parti une fois en possession de l'autorité avait entre les mains de quoi persécuter le parti contraire, de peser sur lui de tout son poids et de lui faire sentir son mauvais vouloir. De là une soif insatiable de vengeance, des haines inextinguibles, une sorte de tradition diabolique ravivée à chaque changement d'administration. Dans les familles, de pareilles listes se conservaient aussi, les pères les léguaient à leurs enfants comme un héritage destiné à être exploité dans la suite.

La paix, en présence de monuments si propres à rallumer l'incendie, ne pouvait être d'une longue durée, et Bernardin regardait son œuvre comme incomplète tant qu'il n'aurait pas fait disparaître cet appel éternel à des guerres intestines. Il parla donc avec énergie sur ce point; il invita les principaux de la ville à se concerter entre eux, à faire généreusement le sacrifice de souvenirs déplorables, et, après tout, déshonorants, à détruire ces listes fatales, inventées par l'enfer, dressées pour l'opprobre de la cité, ces listes, cause de tant de larmes et de crimes.

Le 27 décembre, les plus notables habitants de Belluno se réunirent pour délibérer sur cet important sujet. Longues furent les discussions et différents les avis, ce qui montre combien sages étaient les prévisions de Bernardin au milieu de ses triomphes oratoires les plus éclatants. On ne savait trop quelle serait l'issue de ces délibérations, quand le docteur Aldobrandin Dojoni, homme d'un grand savoir et d'une grande influence sur ses concitoyens, voyant à quel danger se trouvait exposée sa patrie, prit la parole et fit valoir à

son tour les pressants motifs du saint prédicateur. Dieu bénit ses efforts; à peine avait-il terminé son discours que le conseil, se levant, prononça d'une voix unanime la destruction des funestes archives. De l'arrêt à l'exécution il n'y eut point d'intervalle; tout disparut et fut anéanti sur-le-champ. Dans plusieurs maisons, avons-nous dit, se conservaient de pareilles listes. Un édit en ordonna le dépôt entre les mains des administrateurs de la cité. Les habitants se conformèrent sans retard à l'édit, et dès lors on put espérer pour l'avenir des jours meilleurs.

La mission de Bernardin avait réussi au delà de toutes les conjectures humaines; le nom du saint était sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs; Bellune semblait une ville sortie des horreurs d'un long siége et respirait enfin après avoir vu l'ennemi s'enfuir loin de ses murs. La joie y régnait sans mélange, la confiance y était générale, une seule et même famille semblait en peupler l'enceinte. L'homme de Dieu partit donc inondé de douces consolations, toujours suivi d'Albert de Sarziano, que la vue de telles merveilles remplissait de stupeur et de joie.

De Bellune il se rendit à Feltre, où il prêcha durant quelques jours et recueillit encore des fruits consolants; puis il pensa à retourner en Toscane, où diverses affaires réclamaient sa présence.

Mais auparavant il voulut offrir au religieux si humble et si savant qui s'était attaché à ses pas l'occasion de se produire en public et de mettre enfin au service de l'Église les rares talents dont il était doué. Nature timide et d'une modestie excessive, Albert eût passé inaperçu dans le monde s'il n'eût eu pour guide un homme aussi énergique et aussi habile à discerner les esprits. Le maître avait bien jugé du disciple; il étonna bientôt l'Italie par ses prédications, et Guarini, son ancien professeur d'éloquence, ravi de ses discours, disait à ses disciples, après leur avoir donné ses leçons : « Vous avez appris la théorie, venez maintenant

voir la pratique, » et il les conduisait à l'église où prêchait Albert de Sarziano.

Bernardin, invité par Nicolas d'Este, marquis de Ferrare et seigneur de Modène, à annoncer la parole de Dieu à ses sujets, ordonna, en vertu de l'obéissance, à Albert de se rendre à Modène et d'y remplir les fonctions de prédicateur pendant que lui-même en ferait autant à Ferrare. L'humble religieux se soumit en tremblant, mais bientôt il eut attiré la ville autour de sa chaire; sa parole puissante captiva les esprits, sa piété toucha tous les cœurs, des conversions innombrables eurent lieu. Les factions désolaient ce peuple, Albert les attaqua sans détour; il en démontra le crime, en retraça les horreurs et exalta avec un saint enthousiasme les avantages de la paix. Honteux des excès anciens, profondément émus des tableaux saisissants du nouvel orateur, les habitants renoncèrent à leurs inimitiés, abolirent ces titres de *Guelfes* et de *Gibelins*, dont le nom seul suffisait à enflammer les passions, et se réconcilièrent sincèrement.

Aux désordres de la guerre civile s'était jointe une passion effrénée pour les jeux de hasard. Albert s'éleva aussi de toutes ses forces contre un pareil abus et contribua à en affaiblir les excès. Mais, comme le maître excellent dont il avait étudié la conduite à Trevise, à Bellune et à Feltre, ce n'était pas assez pour lui d'avoir remué les masses et retiré les pécheurs de l'abîme, il voulut les empêcher d'y retomber. Il s'adressa au marquis d'Este pour le conjurer d'affermir par son autorité ce retour des Modenais à la concorde et à une vie meilleure.

« ... Non-seulement, dit-il, je vous exhorte, ô prince illustre, mais je vous supplie de toutes mes forces de vouloir bien préférer aux choses humaines les plus importantes la concorde entre les peuples. Rien n'est plus conforme au besoin de la nature, rien n'est plus avantageux dans la prospérité ou le malheur... Je vous conjure de toute l'ardeur de mon âme, par la charité de notre Seigneur; j'ose

vous demander, avec une ferme espérance d'être écouté, de venir en aide aux bonnes intentions des habitants de Modène, de les appuyer de votre faveur dans une chose aussi honorable, de leur accorder votre secours; ils le demandent eux-mêmes avec empressement.

» Je ne m'étendrai pas plus longtemps sur ce sujet pour ne pas sembler me défier de vous; seulement je vous prierai encore, et avec la même confiance, de faire disparaître sans réserve de votre ville de Modène et du reste de vos Etats le fléau des jeux. L'homme le moins éclairé peut facilement reconnaître s'il y a une folie plus insigne que de tels amusements, si aucun poison secret s'est de nos jours glissé plus au loin. Rien de plus détestable que ces pratiques infernales et honteuses, rien de plus inique que leurs habitués. Ils sont des enfants d'iniquité, ils insultent Dieu chaque jour et le chassent loin d'eux. Prospèrent-ils tant soit peu dans ce gain criminel? ils se livrent à la bonne chère et à la débauche, s'engagent avec une facilité extrême en des entreprises coupables, et arrivent à ce point de folie et d'hébêtement qu'alors qu'ils sont plongés dans tout genre de crimes, ils ne rougissent pas de s'entendre louer de pareilles choses et d'en louer eux-mêmes les autres. Hâtez-vous donc, ô prince illustre et bien-aimé, d'extirper du milieu de ces peuples confiés par Dieu à votre puissance et à vos soins, ce mal horrible et si fécond en troubles. Attaquez-le avec une vigueur inflexible, repoussez bien loin de vos frontières un fléau aussi désolant; rien n'est plus honorable, rien n'est plus glorieux pour un prince magnanime et plein de clémence que d'apporter une sévérité toute chrétienne à défendre avec soin et selon l'étendue de son pouvoir les choses qui méritent sa vénération et celle de ses sujets. »

Albert n'était pas rassuré par ses succès; la vue de plaies aussi profondes l'avait singulièrement affecté; aussi

(1) Albert. epist. x.

Google

eut-il hâte d'aller rejoindre son vertueux maître, afin d'apprendre encore à son école l'art difficile de guérir les peuples et de les rappeler à la vie.

Bernardin, de son côté, avait répandu la bonne semence parmi les habitants de Ferrare. Là aussi il avait trouvé à réformer, et les abus, pour être moins tumultueux qu'à Modène, n'en étaient pas plus faciles à détruire. Ce luxe avait fait chez les femmes des progrès tels que les modes en étaient arrivées à blesser d'une façon révoltante les lois de la modestie. A chaque innovation il y avait une excuse en apparence, rien ne semblait criminel, l'usage avait le pouvoir de tout légitimer. Le saint prédicateur attaqua le mal sans s'inquiéter des prétendus motifs allégués pour le défendre, et il le fit, tantôt avec cette ironie incisive à laquelle rien ne résistait, tantôt avec cette piété véhémente qui entraînait les cœurs à accomplir les sacrifices les plus pénibles. Écoutons quelques-unes de ses paroles.

« Faut-il vous parler, s'écrie-t-il, des blasphèmes des pauvres, lorsque, au milieu des rigueurs de l'hiver, tourmentés par le froid, ils voient la boue couvrir ces longs vêtements achetés à si haut prix; lorsque, eux et leurs enfants en proie à la faim, à la soif, à la gelée et à la rigueur de la saison, ils peuvent se dire que la cruelle impiété et la barbare insouciance de ce luxe les réduisent à un tel état? Ouvre tes oreilles, ô femme vêtue de ces habits traînants; écoute avec soin, ô esprit aveugle; sois attentive et considère, ô âme vraiment sourde, et tu entendras les gémissements de ceux qui pleurent et crient vengeance à leur Dieu, tu reconnaîtras qu'une femme ainsi parée et esclave de la vanité a rarement pour les pauvres des entrailles de compassion. *L'iniquité de Sodome votre sœur*, dit le prophète, *a été son orgueil, l'excès des viandes, l'abondance de toutes choses, son oisiveté et celle de ses filles; elles ne tendaient pas la main au pauvre et à l'indigent* (Ézech., 16). Des hommes nus poussent des cris, des

hommes livrés à un dur travail souffrent des intempéries de l'hiver, ils meurent de faim; on trouve de quoi satisfaire les regards d'une vaine curiosité, et l'indigent n'a pas de quoi calmer ses besoins, une vile boue trouve de quoi se couvrir, et le pauvre réclame inutilement un morceau de pain, en vain il réclame un vêtement!...

» Si une femme, le jour de la mort de son époux ou de son père, se rendait à l'église la tête couronnée de fleurs, ce serait, en vérité, une chose bien prodigieuse. Eh bien, n'est-il pas plus étonnant de voir une femme rachetée du sang de Jésus-Christ, fille et épouse du Roi suprême, venir à l'église la tête non-seulement ornée de fleurs, mais d'or, de pierres précieuses, de parures artificielles? Et cependant la messe est la mémoire des souffrances du Seigneur; le prêtre, en élevant son corps et son sang, rappelle le moment où il fut élevé en croix! O femme vaine, qui pares ta tête de tant de vanités, souviens-toi de ce chef divin; il est redoutable aux anges, pour expier ta folie une épaisse couronne d'épines a percé cruellement son front, et toi, tu oses orner le tien avec tant d'éclat! Il a été couronné d'épines, et tu te couronnes de perles! Ses cheveux ont été ensanglantés, et tes cheveux, ou plutôt des cheveux d'emprunt brillent sur ta tête de toutes les recherches de l'art! Ses joues ont été souillées de crachats, de sang et de meurtrissures, et les tiennes se couvrent de fard et de diverses couleurs! Ses yeux brillants, l'objet des regards amoureux des anges, ont été obscurcis par la mort la plus cruelle, et tes yeux à toi semblent scintiller de l'ardeur de la passion, des flammes de la luxure! Cette tête, vénérable aux esprits célestes, s'incline pour toi dans une confusion extrême, et contre elle s'élève la tienne avec un orgueil sans limites! Elle s'abaisse pour te donner le baiser de paix, et toi tu t'armes pour lui livrer combat! Il t'invite aux gémissements de la grâce, et tu l'insultes par un rire criminel (1). »

(1) T. I, serm. 47.

Ce discours mélangé, comme nous l'avons dit, de piété et de mordante ironie, d'un langage tantôt sévère, tantôt caustique et provoquant au rire, triompha des exigences de la mode. Les femmes réformèrent leurs parures ridicules et n'osèrent plus se montrer dans l'assemblée des fidèles vêtues comme auparavant.

Bernardin, en parlant contre la femme mondaine, avait laissé son auditoire sous une impression salutaire, il est vrai, mais pénible à plus d'un cœur. Le lendemain il reprit la parole et ce fut pour consoler; il parla de la femme honnête, de l'épouse formée aux enseignements de la religion.

« La femme honnête, dit-il, brille de la splendeur de la foi, à elle le Seigneur a dit : *O femme, votre foi est grande, votre foi vous a sauvée*. Elle porte en elle la force de l'espérance et l'ardeur de la charité; elle foule aux pieds la vanité du monde, cette vanité qui frappe seulement le regard extérieur, laisse l'âme avide et desséchée, et lui enlève toute stabilité.

» La femme honnête trouve sa gloire dans son propre état. En effet cet état a Dieu même pour auteur, il l'a établi dans le lieu le plus noble du monde, le paradis terrestre, et avant la chute de l'homme. Jésus-Christ l'a exalté, il l'a honoré, il a fait des miracles en sa faveur, il lui a donné la dignité sacramentelle, il en a fait l'image de son union avec son Eglise. Aussi un tel état rend-il la femme vénérable : *La femme sainte et pleine de pudeur est un bien au-dessus de tout bien*. Rien ne saurait lui être comparé dans la maison de son époux, ni les vases d'argent, ni les serviteurs nombreux, ni les ameublements superbes. Ces choses sont comme les étoiles et la lune dans cette maison, l'épouse vertueuse en est le soleil, l'homme qui possède une telle femme peut en vérité être appelé un roi, son épouse est sa couronne.

» La femme honnête trouve sa gloire dans les fruits de son sein. Ils sont inestimables ces fruits destinés à remplir

la demeure céleste. L'arbre se reconnaît à l'excellence de son fruit; mais quel arbre a jamais donné à Dieu, à l'homme et au monde un fruit aussi excellent? O fruit précieux d'un arbre béni entre tous les arbres! Fruit ineffablement cher à Dieu, pour le salut duquel le Christ a été attaché à la croix! Non, les richesses de la terre entière ne sauraient jamais entrer en comparaison avec un tel fruit.

» La femme honnête trouve sa gloire dans la fidélité aux devoirs de son état. Elle aide son époux à élever ses enfants; elle l'aide à gouverner sa maison, à conserver ses biens, à les accroître. C'est pourquoi il est écrit : *Celui qui a une femme vertueuse, commence à établir sa maison, il a un secours semblable à lui-même et un ferme appui pour se reposer*. Voyez l'adresse, la diligence et la sollicitude d'une femme vertueuse dans toutes les choses de sa demeure. Elle veille à la conservation des grains, de l'huile et autres provisions. Elle fait confectionner la toile et les étoffes de laine pour la famille, elle préserve le linge de la piqûre des vers et l'entretient toujours propre; elle répare ce qui est déchiré ou usé, et elle tire des restes les plus minimes quelque profit. Que dirai-je de plus? Elle a les yeux toujours ouverts, l'esprit toujours attentif aux choses de sa maison. — Elle est un ferme appui pour son mari, ses enfants et ses serviteurs. Quelqu'un est-il malade? Elle s'emploie le jour et la nuit avec une vigilance infatigable à procurer les médecins, à administrer les remèdes. L'époux est-il souffrant? Elle souffre avec lui et plus douloureusement. Ne peut-il prendre de nourriture? Elle oublie le sommeil, elle ne connaît plus de repos, elle est triste, languissante, inquiète, elle pleure, se tourmente et éprouve toutes les douleurs et les peines de son époux. Parlerons-nous des biens spirituels? elle est pour lui un repos. Elle est pieuse envers Dieu, empressée à s'approcher des sacrements de l'Eglise, pleine de compassion pour les pauvres et les indigents. Elle élève ses enfants dans

la crainte du Seigneur, elle les forme aux bonnes mœurs et à une vie honnête, elle leur enseigne à donner l'exemple de toutes les vertus. Elle sait garder avec les bons et les méchants une réserve pleine de sagesse, se montrer affable à tous en conservant une gaieté empreinte de gravité, être aimable à Dieu et au monde par une maturité fondée sur la vertu (1)...

Ainsi l'homme de Dieu savait relever après avoir humilié, il savait faire ressortir non par des tableaux imaginaires, mais par la simple réalité, les beautés d'une vie honnête et vertueuse. Au milieu des désordres sans nombre de son époque, sa voix n'est pas une voix perdue dans le désert des agitations mondaines, c'est la voix de cette religion sainte dont il est l'apôtre, le langage des livres sacrés, la voix de tous les ministres du Seigneur aux différents âges du monde. Que n'a-t-on pas dit ou écrit dans notre siècle sur l'émancipation de la femme? L'Evangile seul a trouvé le secret de cette émancipation, non telle que l'ont rêvée quelques esprits superficiels ou malades, mais telle que la réclament les besoins du cœur humain, les besoins de la famille et de la société. Dès le commencement un apôtre avait dit : *Là où est l'esprit de Dieu est la liberté* (1); et un autre avait depeint ainsi les novateurs de tous les siècles : *Ils promettent la liberté alors qu'ils sont esclaves de leurs passions corrompues* (2). Ces deux sentences seront vraies éternellement, dans tous les temps elles distingueront les disciples du Christ et de son Eglise des sages de la terre.

Après avoir réformé Ferrare, Bernardin prit le chemin de Bologne, où l'attendaient de nouveaux succès, mais des succès de peu de durée.

(1) Bern. *Oper.* t. I, s. 48.
(2) II Cor. III, 17.
(3) II Pet. II, 19.

CHAPITRE XIII.

Bernardin à Bologne.

Bologne, la ville la plus importante des Etats de l'Eglise après Rome, avait un besoin particulier d'un homme comme Bernardin. Accoutumée à prêter l'oreille aux déclamations du premier agitateur venu, elle avait offert au monde le spectacle de fréquentes révoltes contre l'autorité légitime du souverain Pontife. Son évêque, au temps dont nous avons à parler, était le bienheureux Nicolas Albergati, l'un des plus illustres prélats du xve siècle. Né à Bologne même, il y avait fait de brillantes études, puis à l'âge de vingt ans, malgré les sollicitations de sa famille, l'une des premières de la cité, malgré des obstacles de tout genre, il avait dit adieu au monde pour s'ensevelir dans un couvent de chartreux. Il y était depuis plus de vingt ans lorsque ses concitoyens vinrent le réclamer pour premier pasteur. En vain il résista à leurs invitations et tenta de leur faire porter leur choix sur un sujet plus digne, ils eurent recours au général de son ordre qui lui enjoignit d'adhérer à son élection.

De graves et nombreuses tribulations attendaient le saint évêque à Bologne. Ni sa tendre charité envers les pauvres, ni son ardente sollicitude à rechercher l'indigence cachée et à la soulager généreusement, ni son zèle à remplir les devoirs de sa charge ne purent lui gagner l'affection de cette partie du peuple toujours prête à la révolte. Le parti ennemi des papes, ayant pour chef Antoine Bentivoglio, avait fini par s'emparer du pouvoir, et le pieux archevêque avait été député au pape Martin V pour lui exposer l'état des choses. Le chef de l'Eglise le renvoya avec des lettres lançant l'interdit sur la ville rebelle et lui ordonna de les ouvrir seulement en présence des émeutiers. A son arrivée, il convoque les princi-

paux d'entre eux et leur fait connaître la sentence portée contre les contempteurs de l'autorité légitime. Mais à peine a-t-il parlé que les factieux se jettent sur lui, lui arrachent les lettres, les mettent en pièces et le menacent lui-même de lui donner la mort. Insouciant de son propre péril, il voulut au moins épargner un crime à sa patrie en cédant à l'orage, et s'échappa de Bologne. Quelques mois suffirent pour ramener la ville au devoir, et Albergati put y revenir avec sécurité.

L'incendie semblait calmé, il n'était pas éteint; le saint pontife l'avait compris, aussi voulut-il tenter un nouvel effort en faveur de ces populations remuantes. Il invita Bernardin, l'apôtre de la paix, le ministre de la réconciliation en ces jours malheureux, à faire entendre aux Bolonais sa parole puissante et victorieuse. Nul mieux que l'illustre archevêque n'était apte à comprendre le bienfait d'une mission sur un peuple; accoutumé à méditer dans le silence du cloître les vérités religieuses, il avait senti par une expérience sans cesse réitérée leur empire sur le cœur de l'homme, il savait qu'elles opèrent sur les masses comme sur chaque individu en particulier, et que le plus sûr moyen de donner des bases stables à la société est de l'asseoir sur la religion. Il pria donc le grand prédicateur de venir en aide à cette ville infortunée. Bernardin, après avoir quitté Ferrare, se hâta de répondre à des vœux aussi dignes d'un prélat éminent.

Arrivé à Bologne, il conféra longtemps avec l'archevêque des besoins de son peuple. La tendance à la révolte n'était pas le seul mal des esprits, d'autres désordres avaient pris naissance à la faveur des agitations civiles et s'étaient développés d'une façon effrayante. Il faut en première ligne compter les jeux de hasard. On se ferait à peine une idée des choses horribles, des pratiques exécrables, des blasphèmes impies dont ces jeux avaient rempli cette ville, si Bernardin lui-même ne nous en avait laissé le tableau dans ses discours.

Dans les divers quartiers, et jusqu'auprès des églises, des maisons étaient ouvertes publiquement aux joueurs; la plupart de ces établissements formaient à la fois des lieux de prostitution. Là, comme dans autant de gouffres, venait s'engloutir le fruit de tout travail, se perdre l'avenir des familles; là se contractaient des habitudes de folles dépenses, de repas somptueux, d'ivrognerie, de paresse; là s'engendraient des disputes et des querelles quotidiennes; là, des hommes encore dans la force de l'âge usaient leur santé avant le temps, la jeunesse s'initiait à des vices infâmes et devenait incapable de grandes et généreuses pensées. Il y avait des maisons pour tous les rangs de la société, pour les nobles et les riches, pour les hommes moins favorisés de la fortune; les jeunes gens eux-mêmes à peine sortis de l'enfance trouvaient de quoi satisfaire un penchant détestable né de l'exemple de parents dépravés. Les maisons particulières s'ouvraient aussi pour de semblables réunions, et à certains jours, selon la remarque du Saint, comme le jour de Noël, l'iniquité se joignait aux jeux, comme une insulte à l'ineffable mystère de cette grande solennité.

Depuis sept ans, Albergati s'efforçait, par tous les moyens en son pouvoir, de corriger ces désordres. Il avait lancé des ordonnances sévères, usé de prières et de menaces, averti en public et en particulier; rien n'avait réussi. Il fixa donc, comme un temps plus favorable pour les prédications de Bernardin, le carême de cette année 1424, et en attendant, le saint alla à Florence où il avait hâte de se rendre, puis, ses affaires terminées, il revint à cette grande et pénible mission de Bologne dont il ne pouvait entrevoir encore les résultats malgré tant de succès obtenus jusqu'alors en tous lieux.

Dès le premier jour, la foule se porta en masse à l'église de saint Pétroni, choisie pour ces prédications. Attentif, selon son usage, à ne blesser aucune susceptibilité, désireux

Google

de gagner la confiance d'un peuple aux dispositions si incertaines, il traita d'abord des sujets communs, ensuite, voyant son auditoire grossir et s'accroître au point de ne pouvoir plus être contenu dans l'église, il jugea le moment venu d'attaquer de front et sans réserve ces jeux de hasard dont l'action dévorante menaçait d'engloutir la ville entière.

Ce jour-là, il dut établir sa chaire sur la place publique, tant l'empressement avait été universel, tant chacun désirait voir comment il aborderait un sujet aussi capital. Il le fit avec cette autorité souveraine que donne à un apôtre la justice de sa cause et le zèle du salut des âmes. Il représenta l'assemblée des joueurs de la manière la plus propre à frapper vivement des esprits qui n'ont pas encore perdu la foi. Satan l'a convoquée, il en a distribué les rôles aux anges rebelles, et ceux-ci à leur tour y sont représentés à tous les degrés par les divers personnages dont elle se compose. Ce qui se passe dans ces tavernes est une parodie infernale du mystère sacré de nos autels. Voilà pourquoi le Seigneur a dit : *J'ai eu en haine l'assemblée des méchants* (Ps. 25).

De là arrivant à considérer ces jeux en eux-mêmes, il dit :

« Il y a dans le jeu divers genres de malice effrénée.

» Il y a le désir du gain, et quelquefois ce désir est tel, il enflamme si ardemment le joueur qu'il le porte à des folies et à des impiétés incroyables par le seul désir de réaliser quelque profit. Ainsi j'ai appris d'un homme digne de foi qu'un joueur, ayant tout perdu, en était venu à jouer ses dents, les avait perdues encore et avait supporté sans se plaindre qu'on les lui arrachât... .

» Il y a dans le jeu la volonté de dépouiller son adversaire. C'est là un vol véritable, mais un vol domestique. Si l'on criait au voleur, aucun joueur ne prendrait la fuite, parce que ici le voleur est un habitué de la maison, parce que le vol s'accomplit sans se montrer, quelquefois au bu-

vant et en mangeant. Et cependant avec quelle cruauté il a lieu! Le joueur s'efforce d'enlever à son compagnon jusqu'à ses vêtements, ce que ne feraient même pas les voleurs de grands chemins; aussi, aux yeux du Dieu qui sonde les reins et les cœurs, une telle pratique est-elle une rapine véritable.

» Il y a dans le jeu l'usure à un haut degré; l'argent doit y produire non pas en une année, ni en un mois, mais en un seul jour...

» Le jeu est une occasion de mensonges innombrables, de paroles oiseuses, de fades plaisanteries, dont il faudra rendre compte au moment de la mort, au jour du jugement...

» Le jeu est une source de blasphèmes et de parjures. Qui pourra dire les impiétés qui sortent de la bouche maudite des joueurs contre Dieu, la Vierge bienheureuse et les Saints?.. Qu'est-ce donc qu'un pareil exercice, sinon une boucherie où sont déchirés les membres de Celui qui nous a rachetés de son sang, les membres de sa très-douce mère, les membres de tous ses saints? Ces joueurs sont pires que les juifs, les bourreaux du Sauveur; ceux-ci ont laissé au moins son corps intact, ceux-là le déchirent sans ménagement...

» Le jeu est la corruption, la ruine de la jeunesse et de tous les imprudents qui s'en font une habitude, il est le scandale des justes; il est un mépris des lois de l'Eglise, qui le défendent; il cause la perte du temps, de ce temps si précieux, pendant lequel l'homme peut conquérir le pardon, la grâce et la gloire, de ce temps dont aucune partie ne périra et dont il faudra rendre compte, de ce temps si court qu'à l'heure de la mort il semblera avoir duré un instant, de ce temps si irrévocable, qu'une fois passé, il ne saurait revenir en aucune manière.

» Le jeu est un moyen de fraude et de tromperie. On vous invite à entrer dans une taverne et à boire, et c'est afin de

vous dépouiller de votre argent. On se circonvient mutuellement, on se trompe les uns les autres, on donne de fausse monnaie, on se sert de fausses cartes. De là cette parole du Prophète : *Que chacun se garde de son prochain, et que nul ne mette sa confiance en son frère.* (*Jér.* IX.)

» Le jeu engendre les rixes et les disputes, d'où suivent souvent les homicides. On commence par des paroles et des querelles, puis on en vient aux coups, puis enfin à des assassinats, comme je l'ai appris trop souvent de témoins dignes de foi dans mes divers voyages.

» Le jeu conduit à un desespoir insensé. De nos jours combien se sont désespérés ?... A Modène un joueur s'est pendu trois fois ; deux fois il fut secouru à temps et échappa à la mort ; à la troisième il périt misérablement. Un autre joueur envoya sa femme et ses enfants se coucher, puis il mit le feu à sa maison afin d'entraîner les siens dans sa ruine...

» Il y a dans le jeu une idolâtrie stupide. Le joueur en fait son Dieu, il le place dans son amour bien au-dessus du Très-Haut. Il rend plus d'hommages à ses dés qu'à Jésus-Christ, qu'il blasphème souvent en jouant, il défère plus aux règles du jeu qu'aux préceptes du Sauveur... (1). »

Ces considérations, reproduites ici seulement en abrégé, mais longuement développées par le saint prédicateur, avaient touché vivement l'assemblée. Il en ajouta d'autres non moins importantes, en faisant connaître à ses auditeurs quelles personnes participaient aux impiétés de ces jeux, en pénétrant jusque dans l'intérieur des familles pour dévoiler des complices inaperçus. Plusieurs fois on l'entendit s'écrier avec un accent de douleur indicible : « O jeu maudit, source de tant d'iniquités, de parjures et de blasphèmes! O maisons profanes et pleines de tout crime! O argent d'impiété... sortil de tels loyers! Qu'ils sont horribles dans le

(1) Bern. *Oper.* t. I.

temps, qu'ils sont horribles dans l'avenir les jugements préparés à de tels locataires[1]... O triste et misérable gain; pour un si vil prix perdre le ciel! O deniers diaboliques, lucre maudit, ruine des âmes! quelle sera la pénitence de tant de crimes, la juste satisfaction de tant d'iniquités!... »

L'apôtre de Bologne avait parlé comme un prophète, il se sentait sur le point de triompher; ce n'est pas assez pour lui d'avoir ému les cœurs, il veut assurer le succès de ce grand jour; il s'écrie en terminant : « Vous, magistrats et officiers de cette ville, à qui il appartient de connaître d'un point de cette importance, veillez avec soin et statuez des punitions non seulement contre les joueurs, mais aussi contre tous ceux qui fabriquent, vendent, tiennent des tablettes de jeu, des dés, des cartes et choses semblables, que vos justes sanctions contre de tels désordres soient ponctuellement exécutées. Et afin que le bien arrive à un résultat plus complet, je vous demande comme une grâce et une faveur de m'envoyer par des hommes fidèles tous les instruments accoutumés des jeux de hasard, les échiquiers, les dés, les cartes, etc. Après les avoir réunis, je les brûlerai publiquement en vertu du pouvoir que m'a accordé à cette fin le seigneur évêque de ce lieu. Celui qui aura agi selon ma demande, je l'admettrai à participer aux messes célébrées par moi durant le cours de cette année. Que personne ne recule en présence d'une œuvre aussi juste; l'honneur de Dieu vous en fait un devoir. Si par ces instruments et les crimes dont ils ont été la cause, le Seigneur a été publiquement offensé, par leur destruction publique, le jeu, ses impiétés et leur inventeur, le démon, seront confondus manifestement. Votre propre intérêt le demande aussi; ces instruments vous sont une occasion de vous livrer au jeu, et les éloigner de vous c'est éloigner le jeu lui-même. Vous le devez enfin à votre prochain; par eux vous l'avez scandalisé, vous l'avez amené à se rendre coupable des fautes qui accompagnent le jeu; en les mépri-

sant et en les brûlant, vous l'édifierez et l'animerez contre le jeu lui-même. Que l'avarice, inspirée par le démon, ne suggère à personne de réserver aucune de ces choses, surtout les tablettes, sous prétexte de les utiliser avantageusement à la maison ; la vraie pénitence, l'horreur sincère du péché a en abomination les objets qui ont servi à offenser l'immensité divine. Il ne prouve pas son amour filial celui qui se sert volontiers ou même avec indifférence du glaive avec lequel son père a été égorgé. Suivez fidèlement mes conseils, et l'assemblée des méchants sera détruite, les joueurs, avec l'aide de Dieu, se corrigeront; les crimes du jeu, avec le démon leur inspirateur, rougiront de se montrer; les vertus et les grâces prendront accroissement dans le peuple. »

Ces paroles eurent un effet décisif. Le temps de Pâque était proche, la multitude se pressa repentante et convertie au saint tribunal, chaque jour quelque joueur invétéré s'en allait remettre au prédicateur ces instruments d'une passion coupable. Vers la fin de la mission, il les fit transporter sur la place publique, et là, en présence de la ville réunie pour ce spectacle, heureux d'un triomphe si utile au bien de la religion et de la société, il en forma un bûcher qui devint bientôt la proie des flammes.

Mais ce résultat glorieux n'était pas le fruit d'un seul discours. Dès le lendemain de cette grande prédication dont nous venons de parler, le saint montait en chaire et achevait par l'expansion de la charité la plus touchante l'œuvre commencée la veille. Il prêchait sur ce texte de l'Evangile : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.* Touché de compassion pour ces nombreux pécheurs si profondément remués par ses paroles, effrayés de ses menaces et tremblants au souvenir de leur vie passée, il s'écrie : « Elle est vaste la miséricorde de Dieu, elle ne méprise personne, ne repousse personne, ne dédaigne de porter secours à aucun. Elle appelle tous les hommes, les desire tous, se

réjouit de les sauver tous. Elle invite les justes et les coupables, les prostituées, les joueurs, tous les hommes, en un mot Madeleine a entendu sans doute sa voix dans le temple, et elle est accourue altérée à la source de l'amour, elle a bu, puis elle a bu encore et s'est enivrée. Le publicain a sans doute entendu ses invitations, le joueur les a entendues, dans la soif d'une humble anxiété ils sont accourus, et il leur a été donné de boire. Venez donc, vous aussi, ô joueurs et autres pécheurs, à la source de l'eau vive, vous tous qui êtes altérés, venez à ces sources abondantes; venez et enivrez-vous; Jésus-Christ, notre Seigneur, vous appelle (1). »

C'était bien là le langage de l'Apôtre, tour à tour sévère et caressant, plein de tendresse ou armé de la foudre. Ainsi procède la grâce divine; elle ébranle le cœur de l'homme par la crainte, elle l'entraîne et le subjugue par l'amour.

La joie semblait rayonner sur tous les fronts; cependant, au milieu de l'allégresse générale, le prédicateur voit entrer chez lui un pauvre ouvrier, nommé Valerio, à l'air soucieux et embarrassé. Son occupation exclusive jusqu'à ce jour avait été de peindre des cartes à jouer, il avait dans ce travail trouvé de quoi faire subsister sa famille, et maintenant il se voyait menacé de tomber bientôt dans une misère profonde, grâce aux réformes introduites dans Bologne. Il venait donc, lui, se plaindre du résultat de la mission, comme d'un événement ruineux, et exposer ses inquiétudes à celui-là même qui avait creusé l'abîme sous ses pieds. Bernardin l'accueillit avec bonté, écouta toutes ses raisons et lui demanda si véritablement il ne connaissait aucune autre industrie.

— Aucune, mon père, répond l'ouvrier.

— Eh bien! voulez-vous faire ce que je vais vous indi-

(1) Bern. t. I, S. 43.

Digitized by Google

quer, vous gagnerez, je vous le promets, de quoi vivre, vous et votre famille.

— Volontiers, dit-il, je le ferai et avec empressement.

Alors, prenant un compas, le saint traça un cercle sur une planche, puis crayonna au milieu le nom adorable de Jésus, dessina autour des rayons lumineux, le présenta à l'ouvrier et lui dit : « Allez, mon ami, faites des tableaux semblables et sur ce modèle; vous trouverez là un revenu capable de suffire à tous vos besoins. »

Le peintre suivit le conseil; bientôt on se porta en foule à son atelier, et en peu de jours l'abandon de son ancienne industrie fut largement compensé.

Bernardin avait réussi au delà de toute espérance; la ville était réformée, les magistrats faisaient exécuter les édits de l'archevêque contre les jeux de hasard, le vice n'osait lever la tête ou plutôt semblait avoir disparu, la piété était redevenue florissante, les églises étaient fréquentées, les cités voisines portaient envie à Bologne, Florence envoyait à Bernardin des ambassadeurs pour réclamer une mission semblable; rien, en un mot, ne présageait de nouvelles calamités, et le saint lui-même, bénissant Dieu du succès de ses prédications, se rendait en Toscane afin d'annoncer au peuple désireux de l'entendre, la pénitence et le salut.

Cependant Bologne ne jouit pas longtemps des bienfaits du ciel. Albergati, déjà cardinal depuis plusieurs années, avait été chargé de négocier la paix entre Milan, Venise et Florence, et avait conduit à bonne fin les choses en surmontant de graves et nombreuses difficultés, lorsque, de retour dans sa ville épiscopale, il entend retentir au milieu des rues le cri de l'insurrection : *Vive le peuple! vive la liberté!* La faction ennemie des papes, après avoir serpenté dans l'ombre, après avoir travaillé, depuis le départ de Bernardin, à détruire dans le bas peuple l'effet de ses prédications, après s'être recrutée de cette foule de gens oisifs, vicieux

et sans aveu dont surabondent toutes les grandes cités, venait de relever la tête et de déclarer le Souverain-Pontife déchu de ses droits sur Bologne. Les auteurs de la sédition, afin d'en imposer aux simples et de donner à leur œuvre une apparence d'ordre, appellent le cardinal au conseil de la ville. Accueillis par lui avec un mépris plein de dignité, ils lui députent de nouveau six d'entre eux pour le sommer de se rendre à la demande du peuple. L'archevêque savait quel était ce peuple de la sédition et de l'émeute; il parla avec tant d'énergie et de raison à ces députés qu'ils ne surent que répondre et se retirèrent couverts de confusion. Cependant la fureur révolutionnaire allait croissant de jour en jour, des menaces se vociféraient contre le courageux prélat, un crime était imminent, quand, pour la seconde fois, il jugea convenable de se dérober au poignard des libéraux. Son palais fut pillé et lui-même, selon l'habitude, déclaré traître à la patrie. Il en fut de cette révolution comme de celle dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre : elle prononça des exils, causa des ruines, commit des crimes, puis elle fut vaincue et laissa au pape des dettes considérables à payer.

Bologna, après quatre siècles, conserva encore plus d'un souvenir de Bernardin; mais elle garde aussi après le même temps ses souvenirs révolutionnaires. Naguère elle avait sur son siége un émule d'Albergati, et des imitateurs de Bentivoglio. Elle accomplit de nos jours les œuvres des jours anciens; une fois saturée de désordres et de crimes, elle verra ses barrières tomber devant les hommes de l'ordre et du bon droit; ses libérateurs l'abandonneront après avoir épuisé ses ressources, dilapidé ses richesses, et ses enfants se souviendront ensuite, mais seulement pour quelques années sans doute, qu'au milieu de tant de maîtres ils n'ont point rencontré de père, le père unique est à Rome; au temps de Bentivoglio il s'appelait le pape Martin V, au temps de Pepoli il se nomme Pie IX.

CHAPITRE XIV.

Bernardin en Toscane.

Les contrées de Toscane n'étaient point inconnues à Bernardin; il les avait visitées la plupart au début de ses prédications; alors sa parole n'avait pas la force entraînante d'aujourd'hui, les populations ne saluaient pas en lui l'Apôtre extraordinairement envoyé pour régénérer l'Italie, le prédicateur le plus célèbre de son époque. Humble religieux, il commandait le respect par ses vertus, mais il était encore à l'entrée de sa glorieuse carrière, aux jours de sa jeunesse; le temps, l'habitude des travaux apostoliques, l'expérience des hommes n'avaient pas imprimé sur son front ces marques indélébiles d'autorité et dans son esprit cette faculté des affaires que rien ne supplée. A l'époque où nous arrivons, il a parcouru les régions les plus agitées de la Lombardie, il a forcé le vice à baisser la tête en sa présence, il a brisé des obstacles réputés invincibles, comblé des abîmes incommensurables, calmé des tempêtes fécondes en naufrages; rien ne lui semble plus au-dessus de son courage, il s'avance comme un conquérant avide de nouveaux succès et presque sûr du triomphe.

Et cependant que l'on se garde de voir en cette confiance du serviteur de Dieu le sentiment d'un vain orgueil. Jamais il n'a été plus humble, plus étranger à sa propre gloire; jamais ses pensées n'ont été plus profondément placées dans le Seigneur, ses espérances plus appuyées sur le concours de la grâce. Il suit le souffle qui l'emporte, et ce souffle est celui de l'Esprit-Saint, le souffle des miséricordes divines en faveur d'un peuple malheureux; il va où le pousse l'inspiration céleste, dissipant en tous lieux les ténèbres, versant la lumière, jetant, sans jamais se lasser, la semence de la sainte parole, et laissant à celui

de qui vient tout don parfait le soin de féconder les sueurs de son pauvre ministre.

Le voilà donc arrivé dans cette Florence aux monuments superbes, aux allures hautaines, aux passions ardentes. Les vices combattus à Bologne, à Ferrare et en Lombardie, règnent au sein de l'opulence et des agitations commerciales comme dans leur empire; à peine le remords fait-il sentir son aiguillon à quelques-uns, tant la vie matérielle a pris de puissance dans l'orgueilleuse cité. Bernardin arrête un regard douloureux sur ce peuple aveugle, il cherche où sont les enfants de son Dieu, et c'est tout au plus s'il en rencontre un petit nombre dans les habitants du cloître et dans quelques âmes d'élite demeurées intactes au milieu de la défaillance universelle.

La foi pourtant est demeurée dans les cœurs, l'incrédulité n'a pas joint ses ruines presque irréparables aux ravages des autres vices, les temples élevés à la gloire du Très-Haut, de la Vierge et des saints, ces temples, embellis chaque année avec un zèle infatigable, le proclament hautement. La dévotion à Marie exerce toujours son influence bénigne sur les esprits, ses images, en divers endroits, attirent une foule nombreuse, les pieux souvenirs abondent et conservent encore quelque empire dans ce peuple avide de jouissances; Bernardin peut espérer le salut de cette ville. Il a vaincu à Milan, à Venise, à Bologne, pourquoi le temps des miséricordes divines ne viendrait-il pas aussi pour sa chère Toscane?

Les religieux franciscains possédaient à Florence le couvent de Sainte-Croix, élevé depuis plus d'un siècle par la ville elle-même pour recevoir les enfants de François d'Assise. Arnolfo, l'un de ses artistes illustres, avait été chargé d'y bâtir une église digne de la cité qui en faisait les frais, sans oublier cependant l'indigence de ceux dont elle devait abriter la prière. Fidèle à la pensée de ses maîtres, Arnolfo sut réunir dans le saint édifice la sévérité et le

grandiose, la noblesse et la pauvreté; il fit de Sainte-Croix une des églises les plus chères aux Florentins du moyen âge. C'est là que le grand prédicateur annonça à la foule, accourue pour l'entendre, les vérités du salut.

Sa renommée était grande, elle ne trompa aucun de ses auditeurs, et son langage tour à tour élevé, profond, incisif et chaleureux, répondit à l'attente générale. On sentait dans ses discours l'habitant du cloître et le théologien, l'homme versé dans la connaissance du monde et de ses affaires, l'homme ayant médité sur tout, et sachant traiter avec une habileté égale les questions les plus embrouillées de la vie commerciale et les sujets les plus tendres de la piété.

Il attaqua le vice sans ménagement, et déchira le voile à l'ombre duquel tant d'âmes s'étaient endormies du sommeil de la mort. Les devoirs sacrés de l'homme envers Dieu, envers lui-même, envers sa famille et ses concitoyens, furent rappelés et mis au grand jour. Les rapports mutuels, les transactions du commerce, l'emploi licite ou usuraire de l'argent fournirent au prédicateur une ample matière dans une ville telle que Florence. Là aussi le luxe des femmes avait dépassé depuis longtemps les limites de l'honnêteté et de la modestie chrétienne; il renouvela les invectives, les plaintes et les sarcasmes de Ferrare; il fit briller aux yeux de cette foule naturellement bonne la beauté de la vertu dans les diverses conditions de la vie, les espérances dont elle est accompagnée, la paix qui lui est inhérente.

Le succès attendu fut complet; la réforme des mœurs s'établit dans tous les rangs, les femmes se distinguèrent par leur zèle. Touchées des reproches de l'homme de Dieu, honteuses et repentantes des folies de leur luxe, elles apportèrent à Sainte-Croix les objets de parure inventés pour servir leurs goûts frivoles et en firent le sacrifice sans réserve. Les joueurs ne voulurent pas se montrer moins généreux; ils remirent au prédicateur les dés, les cartes, les

Digitized by Google

tablettes, tout ce qui avait servi à alimenter leur passion coupable et à les jeter dans le désordre. Au jour indiqué, Bernardin consomma, au milieu d'une foule joyeuse accourue à son invitation, le sacrifice en faisant brûler, devant l'église du couvent, ces dons du repentir offerts comme témoignage irrécusable d'un retour sincère à la loi divine.

Plus d'une fois, dans la suite, l'illustre religieux eut occasion de faire entendre sa voix aux Florentins dans cette même église de Sainte-Croix. Nous le retrouverons à Florence dans une circonstance plus solennelle, au milieu des nations chrétiennes rassemblées par le successeur de Pierre dans une pensée d'amour et de paix. Ajoutons, pour le moment, que le peuple, ramené par ses prédications à l'intelligence des vérités catholiques, lui fut reconnaissant. La ville décréta qu'à l'avenir le carême serait prêché tous les ans à la cathédrale par un frère de l'Observance franciscaine, et un couvent, dont nous parlerons dans la suite, fut donné aux religieux de cet ordre.

Sa mission terminée à Florence, Bernardin la continua dans les villes voisines sans tenir compte des fatigues d'un si laborieux apostolat. Vers la fin de novembre de cette année 1424, il se rendit à Volterra pour y prêcher l'Avent. L'église des frères mineurs se trouvant trop étroite pour répondre à l'avidité de la foule, il dut établir sa chaire sur la place publique. Là, comme dans ses autres stations, il opéra des merveilles en exaltant le nom de Jésus. A la fin de ses discours, il prenait une tablette sur laquelle était peint ce nom divin, la montrait à ses auditeurs, puis, les faisant mettre à genoux, il les invitait à crier miséricorde au Sauveur du monde, à promettre de vivre en paix avec Dieu et les hommes, à conjurer le Père céleste en vertu de ce même nom, donné par lui à son Fils unique, d'avoir compassion des pauvres chrétiens pour l'éternité. A la fin, élevant le tableau mystérieux, il bénissait les justes et les pécheurs, et les renvoyait à leurs maisons le cœur trans-

Digitized by Google

percé d'amertume des fautes passées, l'âme remplie de résolutions généreuses pour l'avenir. Ordinairement rien ne résistait à cette imposante cérémonie; jamais le prédicateur ne semblait mieux l'envoyé de Dieu que lorsqu'il bénissait ainsi au nom du Sauveur du monde, jamais les hommes ne paraissaient mieux les créatures du Très-Haut et les enfants du divin Crucifié que lorsqu'ils imploraient, prosternés dans ce moment solennel, sa tendresse et sa compassion.

Bernardin touché et édifié de l'empressement de ce bon peuple voulut, avant de le quitter, lui offrir un gage de son affection. Pauvre des biens de ce monde, il laissa à la ville cette petite tablette dont il s'était servi pendant ses prédications à Volterra et sur laquelle il avait peint lui-même le nom auguste de son bien-aimé Sauveur. Les magistrats la reçurent avec respect et reconnaissance, comme un trésor précieux, et la gardèrent comme un gage de protection pour l'avenir. Aux temps d'épreuves, on l'exposait à la vénération des fidèles, on la portait en procession. Si la sécheresse désolait la terre, si la pluie menaçait les récoltes, si la guerre, la peste ou la famine faisaient sentir leurs ravages, Dieu se plaisait à glorifier le souvenir de son fidèle ministre, il envoyait des jours plus heureux, ou laissait entrevoir un rayon d'espérance; comme autrefois, le Seigneur semblait obéir à l'homme; *sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent.*

Un an avant la mort de Bernardin, un temple s'élevait à Volterra en l'honneur du nom de Jésus, une pieuse association se formait pour lui rendre des hommages et veiller à la garde de la précieuse relique. Aujourd'hui cette relique se conserve soigneusement dans l'église bâtie pour la recevoir; la ville, malgré les orages des révolutions, compte encore des cœurs fidèles; tous n'ont pas fléchi le genou devant les satellites de l'impiété, et le nom de Jésus domine dans plus d'une âme le bruit des tempêtes.

Au carême suivant (1425), le serviteur de Dieu alla pré-

cher à Prato, ville de Toscane où il trouva un auditoire aussi avide de ses enseignements qu'à Florence et à Volterra. Lorsque, après la fête de Pâque, il partit pour annoncer à d'autres contrées la parole divine, une foule immense l'accompagna jusque dans la campagne, afin de recevoir encore une fois sa bénédiction avant de se séparer de lui. Un bœuf, s'étant rencontré par hasard sur le chemin, se jeta, effrayé, au milieu de la multitude, renversa plusieurs personnes et, devenu furieux, se lança sur un jeune homme nommé Lorenzi, qu'il broya et laissa comme mort. Bernardin, accouru au cri du peuple, calma l'effroi général. « Le démon, dit-il, voudrait à cette heure détruire tout ce que Dieu a fait de bien dans cette ville. » Puis, levant les yeux au ciel et faisant le signe de la croix sur le blessé, il ajouta : « Par la grâce du Seigneur, ce jeune homme n'aura aucun mal, emportez-le. » En effet, à peine sorti de la foule, il revint à la vie et reprit le chemin de sa maison sans éprouver la moindre douleur.

Le carême de l'année 1426 fut consacré à de nouvelles prédications à Florence. Nous ne dirons rien de cette mission du saint; elle eut pour but de compléter et d'affermir les œuvres commencées l'année précédente, et les résultats furent abondants en consolations de tout genre.

La ville de Sienne, la seconde patrie de Bernardin, s'émut à son tour au bruit de sa renommée. Elle avait admiré sa vertu et son courage alors que la peste répandait la terreur et la mort dans ses murs; elle l'avait vu depuis son entrée dans la vie religieuse édifier ses concitoyens par ses exemples et ses paroles; mais il n'était pas encore le grand orateur dont tout le monde vantait l'éloquence, dont la renommée publiait les triomphes et les miracles. Elle voulut donc le posséder aussi, entendre sa parole, recevoir ses conseils, et pour obtenir cette faveur elle lui députa, au nom de ses premiers magistrats, quelques-uns de ses habitants les plus illustres.

Bernardin aimait Sienne comme une mère; dans cette ville son cœur retrouvait des souvenirs que nul lieu au monde ne lui rappelait : aussi le plus ardent de ses vœux était-il de pouvoir être utile à ce peuple trop enclin aux choses de la terre, trop facile aux séductions mondaines. Il se rendit à l'appel des magistrats, et le vingt-cinq avril, à peine arrivé dans la ville, il dut prendre la parole afin de satisfaire la pieuse attente de la multitude. Une chaire avait été dressée sur la grande place, en face du palais de la république, aucune église n'étant assez vaste pour contenir la foule innombrable des auditeurs. Il y monta sans tarder, et par la douce onction de son langage il sut captiver les esprits à un tel point que chacun se retira en louant Dieu d'avoir donné un tel homme à son peuple. Les jours où il prêchait, bien longtemps avant l'heure indiquée la place était envahie, on accourait non-seulement de la ville, mais encore des campagnes environnantes, et plus d'une fois l'on put compter au moins trente mille personnes autour de cette chaire d'où la parole sainte descendait si puissante et si aimée.

Parmi les auditeurs les plus assidus on remarquait un jeune homme d'une famille illustre de la ville, orné de connaissances variées et d'une causticité d'esprit qui le rendait plus enclin à critiquer qu'à donner des éloges. Il s'appelait Œneas Sylvius Piccolomini, et plus tard il devint le chef suprême de l'Église sous le nom de Pie II. Lui-même nous raconte dans ses écrits l'impulsion produite par les discours de Bernardin, et il ajoute pour son propre compte : « Lorsqu'il prêchait à Sienne, il me toucha de telle sorte, que peu s'en fallut que je n'entrasse dans son Ordre; les prières seules de mes amis m'en détournèrent, et ce fut sans doute pour mon bien, car nous ne savons pas ce qui nous est le plus avantageux. »

D'après le même auteur, les hommes et les femmes du peuple touchaient par respect le vêtement de Bernardin.

Digitized by Google

Non-seulement la renommée publiait ses miracles, les Siennois eux-mêmes en furent les témoins. « Un jour qu'il prêchait sur la place de Sienne, dit encore Œneas Sylvius, un nuage épais s'étant formé, la pluie devint menaçante, et tous voulaient s'enfuir dans la crainte d'être mouillés « Mes amis, s'écria-t-il, demeurez en paix. » Alors se mettant à genoux, il pria et ordonna au nuage, par la vertu de Jésus, de s'éloigner. A peine eut-il parlé que la nuée se divisa sans une goutte d'eau, et le temps redevint pur comme auparavant. »

L'ardeur du peuple n'eut point pour motif une simple curiosité; les cœurs s'ouvrirent aux conseils de l'homme de Dieu, le repentir les pénétra, l'on vit une multitude de pécheurs rompre avec le désordre et entrer généreusement dans les sentiers de la vertu. Cette ville, comme le reste de l'Italie, était la proie de divisions profondes et de haines implacables, la vengeance allait quelquefois jusqu'à l'effusion du sang, et la mort d'un ennemi n'était pas toujours assez pour en éteindre la soif. Telles étaient les haines entre les Regazani et les Tomasini, les Guidoni et les Benicasa, les Monte-Orsale et les Brachini. La contrée entière connaissait ces graves dissentiments; les gens de bien en gémissaient, mais rien ne semblait devoir y apporter de si tôt un remède efficace. Bernardin entreprit sans crainte, et au nom du Dieu de paix dont il était le ministre, de les réconcilier, et il fut assez heureux pour réussir dans cette œuvre difficile. Sa charité l'emporta sur des sentiments invétérés; la douceur de ses paroles, la puissance de ses discours firent taire les considérations d'amour-propre, considérations coupables et frivoles, la paix se fit entre ces illustres familles, et elle fut sincère.

Le peuple aussi avait besoin d'être ramené à la modération; sa turbulence rendait la tâche des gouverneurs pénible; le bon ordre avait à souffrir en plus d'une circonstance de cette promptitude des esprits à prendre feu. Le

Google

saint rappela avec énergie aux habitants leurs torts, il stigmatisa avec sa verve accoutumée et flétrit de toute la force de son éloquence chacun des désordres, et il finit par inspirer des pensées plus pacifiques.

Il s'adressa encore aux magistrats et exigea de leur zèle plusieurs réglements pour maintenir leurs sujets dans la voie chrétienne où il les invitait à marcher. Une loi de la république condamnait à une grosse amende chacun des douze administrateurs de la ville trouvé la nuit hors de sa maison; il fit adoucir la rigueur tyrannique et intolérable d'une telle loi. Enfin, pour ne rien laisser en arrière dans sa bien-aimée patrie où tout lui inspirait un vif intérêt, il exhorta les fidèles à mettre la dernière main à l'église principale de Sienne, commencée depuis de longues années sur un plan magnifique, mais dont les travaux suspendus semblaient une accusation permanente. L'œuvre fut reprise avec ardeur, et la cité put bientôt contempler avec un légitime orgueil ce splendide monument de sa foi.

L'on était arrivé aux fêtes de la Pentecôte, et le saint prédicateur allait terminer sa consolante mission. Le lundi il monta en chaire, portant en main une tablette sur laquelle était peint le nom de Jésus. En montrant à la foule ce nom divin, l'espérance des nations et la joie des élus, il fit un discours chaleureux sur ce sujet, puis invita ses auditeurs à se prosterner humblement pour demander pardon et faire amende honorable des fautes passées. Cet acte solennel vers la fin d'une station, nous l'avons remarqué déjà, produisait toujours un effet immense sur les cœurs; la voix émue de l'homme de Dieu, les élans de son amour, la vue de ce nom à jamais vénérable sans lequel il n'y a point de salut pour le monde, tout, en un mot, provoquait aux larmes et aux sanglots. Et ce n'était pas seulement une émotion passagère; après tant de prédications lumineuses et ferventes sur les sujets les plus variés et les plus importants du christianisme, des prières multi-

pliées, une confession sincère des fautes anciennes, une ou plusieurs communions faites avec les sentiments d'une foi vive, c'était un acte public qui engageait l'avenir, une consécration nouvelle au service du Seigneur, c'était le cri du Prophète répété par des milliers de voix : *J'ai juré et j'ai pris l'inébranlable résolution de garder les lois de votre justice* (Ps. 118).

Avant de congédier la foule, le missionnaire annonça pour le lendemain une procession en l'honneur de l'auguste nom qu'il venait d'exalter. A l'heure indiquée une multitude immense se pressait sur la grande place, les magistrats environnaient l'autel dressé en plein air, et le saint offrit d'abord le sacrifice ineffable du Dieu crucifié ; puis la procession se mit en marche à travers les rues de la ville. Au milieu des rangs on portait d'abord la tablette sacrée représentant le nom de Jésus, ensuite l'un des clous avec lesquels le Sauveur fut attaché à la croix, relique inestimable religieusement conservée dans le trésor de la Scala, enfin les restes sacrés de plusieurs saints, et entre autres le bras de saint Ansane, l'apôtre de Sienne, ce bras qui, dans les temps anciens, versa l'eau régénératrice sur tout un peuple converti à la vraie foi. Jamais spectacle plus majestueux ne s'était déroulé aux regards des habitants, la ferveur était à son comble; aussi l'heureux prédicateur put-il, comme à Florence, couronner son œuvre en faisant brûler publiquement les objets de vanité ridicule auxquels les femmes avaient renoncé sans murmure, et les instruments de jeu qu'on s'était empressé de remettre entre ses mains. Plus de quarante faisceaux de ces divers objets devinrent la proie des flammes aux cris de joie de la foule accourue à cette exécution solennelle.

Quelque temps après, la municipalité, désireuse d'éterniser le souvenir des grâces célestes en cette grande circonstance, fit, à la place des armes de Jean Galeas, duc de Milan, peindre sur la façade du palais de la république et

entourer de rayons d'or l'auguste nom de Jésus. La tablette portée à la procession devint le partage des Franciscains de la ville; le crucifix dont l'homme de Dieu s'était servi dans ses prédications fut gardé religieusement et appartient aujourd'hui à la pieuse association de la Bonne-Mort à Sienne; enfin la chaire dressée sur la place fut rapportée à la cathédrale où elle est demeurée jusqu'à ce jour.

Cependant une voix intérieure disait à Bernardin que d'autres peuples se desséchaient sous l'action brûlante du monde, que d'autres terres demandaient aussi à être fécondées par la rosée céleste; il convoqua donc encore une fois ses compatriotes pour leur donner avant son départ une dernière bénédiction. C'était le 10 juin. Au moment où il se préparait à élever la voix, toutes les cloches de la ville firent retentir les airs de leurs sons joyeux, le bruit des trompettes et autres instruments de musique s'y joignit, et au milieu de ces transports d'allégresse générale les paroles du saint prédicateur descendaient sur cette multitude innombrable, prosternée comme un seul homme sous la main qui la bénissait.

Enfin il partit de Sienne, mais non secrètement, comme son humilité lui en inspirait le désir. Le peuple, affligé d'une séparation douloureuse, l'accompagna jusqu'à une lieue de la ville, et ne s'éloigna de lui qu'en versant des larmes, qu'en appelant son retour de ses vœux les plus ardents. Honteux de tant d'honneurs et avide de les expier, Bernardin se mit à parcourir les campagnes environnantes et à enseigner à leurs pauvres habitants les moyens de vivre dans la crainte de Dieu, d'éviter le péché, de rendre profitables pour une vie meilleure les peines et les épreuves de ce monde. Ces jours, employés à instruire une population grossière et ignorante mais pleine de bon vouloir, furent pour lui des jours de vraie félicité. Son zèle se montrait ingénieux, son esprit savait se proportionner à l'in-

Digitized by Google

telligence de ses auditeurs et lui offrir les vérités sacrées sous une forme claire et intelligible. Cette simplicité de langage ne l'empêchait point d'être éloquent contre le vice, de parler avec force aux cœurs, de frapper les imaginations et d'inspirer la terreur des jugements de Dieu. La parole divine n'est jamais plus belle ni plus touchante qu'alors qu'elle apprend la sagesse aux enfants les plus humbles de la grande famille chrétienne, et l'Apôtre n'est pas moins admirable quand il prodigue ses soins au Scythe et au Barbare, que lorsqu'il écrit aux cités de Rome, de Corinthe ou d'Ephèse.

Après avoir évangélisé les campagnes siennoises, le saint religieux se rendit à Arezzo où l'attendait l'impatience générale des habitants. Comme dans ses différentes stations il s'éleva avec succès contre le vice, mais parmi les désordres de ce pays il y en avait un contre lequel il dirigea ses efforts d'une façon toute spéciale, c'était un reste de superstition idolâtrique, soigneusement conservé jusqu'alors et en apparence impossible à déraciner. Il y avait, dans un bois proche de la ville, une fontaine consacrée autrefois par le paganisme à Apollon. Les peuples avaient garde pour cette fontaine une vénération profonde; on s'y rendait non-seulement d'Arezzo, mais des contrées environnantes, comme à un lieu sacré, afin de puiser dans ses eaux un remède aux souffrances et aux infirmités corporelles. On y plongeait les enfants avec certaines cérémonies, dans la pensée de les préserver, par un nouveau baptême, des maladies dont ils eussent pu être menacés, et comme ces pratiques étaient accompagnées d'offrandes, il ne manquait point de charlatans pour entretenir la crédulité du peuple et en tirer profit. En vain les ministres du Seigneur s'étaient élevés contre ces pratiques, leur parole n'avait porté aucun fruit, et la superstition persévérait depuis des siècles.

Instruit de ce désordre, Bernardin en fit le sujet de ses

prédications; il en montra l'absurdité coupable et exhorta vivement le peuple à y renoncer. Voyant ensuite ses paroles reçues avec respect et sans le moindre signe désapprobateur, il invita l'assemblée à l'accompagner à la fontaine afin d'y protester, par un sacrifice éclatant, de sa haine contre le démon. Alors, prenant une croix entre ses mains, il s'avance suivi du clergé et de tout le peuple. Arrivé au bois, il ranime la ferveur par ses paroles, s'arme lui-même d'une hache, renverse quelques-uns des arbres réputés sacrés, fait démolir et combler la fontaine, et élève à sa place la croix qu'il avait apportée. Peu de temps après, afin d'empêcher tout retour à la superstition, il mit en ce même lieu une statue de la Vierge bienheureuse; bientôt un pèlerinage s'établit, des miracles vinrent récompenser la foi et la docilité de ces populations; le concours des pieux pèlerins devint d'année en année plus considérable, et la reconnaissance bâtit une église consacrée à la Mère de Dieu sous le titre de *Sainte-Marie-des-Grâces*. Le pape Eugène IV, afin de favoriser le sanctuaire et d'accroître l'empressement des fidèles à le visiter, attacha des indulgences à cette sainte pratique, et fixa le huit septembre, le jour de la naissance de Marie, pour la fête de cette nouvelle église.

Bien des années plus tard, Bernardin prêcha un carême entier à Arezzo. Il voulut conduire encore une fois ce bon peuple aux lieux où sa piété avait remplacé le culte du démon par le culte de Marie. La foule était innombrable et l'église beaucoup trop étroite pour la recevoir; le saint prit la parole en pleine campagne et commença son discours sans se préoccuper du dérangement de l'atmosphère. Bientôt, la pluie venant à tomber avec violence, chacun songeait à chercher un abri, mais lui, plein de confiance en la protection de celle dont il désire exalter les grandeurs, exhorte les fidèles à prier avec lui et fait un signe de croix vers la nuée. Soudain la pluie s'arrête et il peut

Digitized by Google

continuer sa prédication ; le Dieu dont *la foudre, la grêle, la neige, les glaçons et le souffle des tempêtes accomplissent la volonté*, renouvelait, à la voix de son serviteur, le miracle déjà accompli une fois sur la grande place de Sienne ; et afin qu'on n'attribuât point au hasard cet événement merveilleux, ce même Dieu voulut que, le peuple à peine rentré à Arezzo, les nuages se fondissent comme par torrents et inondassent le pays.

Arezzo n'est pas à une grande distance d'Assise. La fête de Sainte Marie des-Anges approchait, et Bernardin désirait ardemment entreprendre ce pèlerinage si cher aux vrais enfants de François ; il soupirait après le moment où il pourrait retremper son âme dans la prière aux lieux où le glorieux patriarche des pauvres avait jeté la base de l'ordre séraphique. Les sollicitudes de son laborieux apostolat ne lui avaient point permis encore de jouir d'un pareil bonheur, il saisit donc l'occasion favorable d'aller, lui aussi, au sanctuaire bien-aimé de son Père, au berceau si jamais vénérable de son ordre. Mais pour cet infatigable ouvrier le repos était dans le travail, arrivé à Assise vers la fin de juillet, quelques jours seulement avant la fête, il ne put contempler sans une douleur amère l'état de cette ville infortunée. La division régnait entre les habitants, les discordes étaient invétérées, et tout penchait vers une ruine imminente. Plein du souvenir de François, l'homme de la paix, l'ami de Dieu, il voulut tenter quelque chose en faveur d'Assise, et se mit à prêcher le pardon des injures, la nécessité de se réconcilier sincèrement et d'oublier les torts réciproques. Le Seigneur bénit son zèle, et ses discours produisirent des fruits de paix.

D'Assise il se dirigea à Sainte-Marie-des-Anges pour y passer la fête au milieu de ses frères. L'usage était de disposer par trois jours de prédications les pèlerins à gagner l'indulgence attachée au saint pèlerinage. Il est probable que Bernardin fut chargé de faire lui-même ces pré-

dications; sa renommée, la puissance de sa parole, tout l'y invitait naturellement. Jamais la foule ne s'était portée plus nombreuse au célèbre sanctuaire; de tous les chemins débouchaient des masses d'hommes, de femmes et d'enfants dans l'attitude du recueillement et conduits par une pensée religieuse. On put en compter jusqu'à deux cent mille se succédant dans le saint lieu comme les vagues d'une mer sans bornes. Ils étaient accourus pour recueillir les faveurs célestes toujours si abondantes à la Portioncule, et aussi avec le désir de voir et d'entendre l'illustre prédicateur, le digne héritier de François, la colonne de son ordre, la gloire de sa postérité. Plusieurs avaient été témoins de ses travaux apostoliques, plusieurs lui devaient d'être rentrés dans les sentiers de la vertu, tous étaient heureux de pouvoir reposer au moins un instant leurs regards sur cet homme béni et envoyé pour relever les ruines d'Israël.

Après la fête, Bernardin pensa à reprendre ses courses un instant interrompues, si pourtant il faut considérer comme une interruption à ses œuvres des jours si laborieusement employés. Il quitta Sainte-Marie-des-Anges l'âme inondée de joies divines, plus que jamais disposé à faire servir ses forces et sa vie entière au salut des âmes, à retirer les pécheurs du désordre, à former à son Dieu un peuple parfait. Sa santé commençait à fléchir sous le poids de mortifications et de fatigues sans cesse renouvelées, mais que lui importait son corps en présence des ravages causés par le vice? Il continuera donc, sans s'occuper de lui-même, heureux de succomber s'il arrive à ranimer le flambeau presque éteint de l'Italie, et à détruire les divisions séculaires qui la déchirent.

CHAPITRE XV.

Bernardin à Pérouse et dans le duché de Spolète.

Une pénible et difficile mission s'offrait à Bernardin, au sortir des délicieuses contemplations et des solennités émouvantes de Sainte-Marie-des-Anges; Pérouse l'attendait comme un malade depuis longtemps aux prises avec la mort, Pérouse, une des villes dont le nom revient fréquemment dans l'histoire de François d'Assise, une des premières à donner un abri aux frères mineurs, une cité favorisée du ciel. D'où lui viennent donc aujourd'hui ses angoisses et ses calamités? Après les serviteurs de Dieu l'homme ennemi est venu dans ses murs, il y a semé l'ivraie et bientôt le bon grain a été étouffé, les factions seules ont exercé l'empire, et avec elles sont venues les divisions, les haines, les disputes, la débauche, les jeux de hasard, un luxe effréné, l'oubli des devoirs religieux, des superstitions criminelles, en un mot la corruption dans ce qu'elle a de plus hideux et de plus désespérant. Il fallait l'âme héroïque du saint prédicateur, sa confiance sans bornes dans les célestes miséricordes pour entreprendre d'arracher une terre semblable aux ronces dont elle était couverte et aux monstres dont elle était la proie. Jamais il n'avait reculé devant les obstacles opposés par l'enfer, l'état de Pérouse ne suffit point à ébranler son courage.

Arrivé dans cette ville, il établit sa demeure au couvent des religieux de l'Observance, situé au nord près de la porte Saint-Ange, hors des remparts. De là il se rendait le matin sur la place publique de la ville, où sa chaire était dressée, et célébrait l'auguste sacrifice sur un autel préparé pour cela; puis, les lèvres teintes du sang de son Dieu, l'âme enflammée de sa charité, mais brisée de douleur à la vue de tant de crimes, il annonçait les vérités du salut.

La foule des auditeurs était grande, malgré le désordre

Digitized by Google

général ; la haute réputation du saint avait coutume d'exciter chez tous indistinctement le désir de l'entendre. A Pérouse, comme ailleurs, on se portait en masse à ses prédications, et il pouvait espérer des résultats consolants. Il s'expliqua sur chaque chose avec sa liberté accoutumée et en même temps avec cette onction à laquelle jusqu'alors rien n'avait résisté. Quand il en vint à traiter de l'oubli des injures, il redoubla de zèle et mit en jeu toutes les ressources dont il faisait usage dans les circonstances difficiles. Il rappela la volonté formelle du Seigneur tant de fois exprimée sur ce point dans l'Evangile, les écrits des apôtres et même le testament ancien ; la joie du Père céleste et de ses anges en nous voyant pardonner à nos ennemis, les avantages qui résultent pour nous de ce pardon, le danger de ne point renoncer à tout sentiment de haine. Jamais il n'avait mieux semblé le messager du Très-Haut qu'en ce jour, jamais il n'avait témoigné plus de tendresse aux pécheurs, et cependant ses efforts demeurèrent sans résultat, il était menacé de voir les ardeurs de son zèle échouer contre l'endurcissement des Pérugiens.

Triste et accablé, il s'en va se prosterner devant le Dieu qui est puissant à susciter des pierres mêmes les enfants d'Abraham ; il le conjure par tous les trésors de la miséricorde de ne pas laisser plus longtemps sous la domination de l'enfer des âmes destinées à bénir son nom. Le lendemain, montant en chaire selon son habitude, sans rien laisser percer sur sa figure des angoisses de son esprit, il promet très-sérieusement à ses auditeurs de leur montrer le diable sous peu de jours. C'en était assez pour exciter au plus haut point la curiosité d'un peuple frivole et adonné aux superstitions qu'entraîne naturellement après soi l'oubli des vérités éternelles ; aussi chaque matin la foule se portait-elle de plus en plus nombreuse sur la place, dans l'espérance de voir l'homme de Dieu accomplir sa promesse. Pour lui il redoublait ses austérités, il affligeait son corps

par des macérations continuelles, heureux de s'offrir comme une victime pacifique pour le rachat de ses frères; il se répandait en prières et en supplications, il demandait avec des gémissements non interrompus le salut de ce pauvre peuple.

L'attente était vive et pleine d'anxiété chez les auditeurs, quand, après deux ou trois jours, le saint prenant la parole leur dit: « Il est temps de tenir la promesse que je vous ai faite; j'irai plus loin; je m'étais engagé à vous montrer un démon, je vais vous en montrer un grand nombre. » Alors d'une voix terrible et animée par l'esprit de Dieu, il s'écrie: « Misérables! regardez-vous les uns les autres, et vous verrez autant de démons. N'êtes-vous pas en effet bien réellement des démons, vous qui faites les œuvres de Satan? N'est-il pas écrit: *Vous les connaîtrez à leurs œuvres?* » Puis, continuant sur le même ton, il passe en revue les crimes de la cité, applique à chacun d'eux les stigmates d'une éclatante flétrissure, demande aux Périgiens combien de temps ils veulent en être les esclaves, combien de temps ils veulent faire les œuvres de l'enfer.

Les sentiments d'hilarité produits par les premières paroles de l'orateur firent vite place à une émotion profonde. Les paroles du saint tombaient enflammées et brûlantes comme de la bouche d'un prophète; les auditeurs ouvrirent enfin les yeux à la lumière et comprirent les désordres du passé, la honte d'une pareille vie, la nécessité de ne pas abuser davantage des miséricordes du Seigneur. A dater de ce jour les réconciliations commencèrent, la réforme des mœurs l'accompagna, bientôt arrivèrent à la demeure de Bernardin les cartes, les dés, les tablettes servant aux jeux de hasard, les parures de vanité et de luxe, des objets d'un prix élevé qu'il brûla sur la place après avoir fait entendre les avis les plus salutaires au peuple assemblé pour être témoin de ce triomphe inattendu de la vérité sur des habitudes invétérées.

Comme en plusieurs cités de l'Italie, les statuts de la municipalité servaient, dans cette ville, à entretenir ou à raviver les haines et les querelles; le serviteur de Dieu en fit faire de nouveaux conçus dans un esprit de paix et de concorde. Tous les ans aussi Pérouse donnait des jeux publics dans lesquels les habitants combattaient les uns contre les autres, armés comme pour une bataille en règle. Ordinairement plusieurs trouvaient la mort dans ces luttes sanglantes, d'autres recevaient des blessures presque incurables; ces jours, en un mot, avaient pour résultat habituel de plonger des familles entières dans le deuil et les larmes. Bernardin s'éleva avec force contre de tels spectacles, dignes tout au plus des gladiateurs de Rome païenne, et si manifestement condamnés par les douces lois du christianisme. Il obtint des magistrats un édit pour les interdire à jamais, et l'argent employé à ces criminelles réjouissances fut destiné au culte divin et à l'achèvement de la cathédrale dédiée à saint Dominique.

Ce succès avait causé une joie bien vive au prédicateur, mais elle ne fut pas de longue durée. A peine quelques années s'étaient écoulées, et déjà les mêmes passions se levaient plus terribles, plus indomptables, Pérouse devenait encore une fois un centre de discordes scandaleuses et de haines violentes. Bernardin en fut instruit, et aussitôt, laissant de côté toute autre affaire, il courut vers cette ville infortunée pour y faire entendre des paroles de conciliation et calmer la tempête avant qu'elle n'eût causé d'irréparables ravages. Dans son premier discours il débuta ainsi : « En voyant vos divisions qu'il abhorre, le Seigneur m'a envoyé vers vous, comme son ange, pour annoncer la paix aux hommes de bonne volonté. » Puis il prêcha quatre jours de suite sur la nécessité et les avantages de la paix. Le dernier il termina en s'écriant : « Que tous les hommes de bonne volonté, les hommes désireux de vivre en paix avec le prochain, passent à ma droite; que les autres, au con-

Digitized by Google

traire, se placent à ma gauche. » Tous se levèrent à la fois pour se ranger à la droite du prédicateur, à l'exception d'un jeune homme de grande famille et de ses domestiques; il alla même jusqu'à murmurer contre le saint et à mépriser ses avertissements. Alors celui-ci, prenant un ton sévère, lui dit : « Vous voilà seul de votre côté, et votre superbe obstination méprise les conseils que je donne à ce peuple au nom de Dieu. Je vous exhorte encore une fois à pardonner à vos ennemis tout ce qu'ils ont pu faire de mal à vous ou à votre famille et à passer à ma droite. Si vous refusez de m'obéir, tenez pour assuré que vous ne rentrerez pas vivant dans votre maison. » Le jeune homme, devenu plus insolent en s'entendant apostropher de la sorte, traita de délire une telle prédiction et s'en alla bien résolu à ne jamais se réconcilier; mais à peine arrivé au seuil de sa maison, il est saisi de douleurs foudroyantes, tombe à la renverse et expire avant d'avoir pu implorer le pardon du ciel.

De Pérouse le saint alla dans le duché de Spolète où il demeura une année entière à parcourir les villes et les bourgades. La guerre avait désolé ces contrées et jeté, en laissant partout des traces de son passage, les populations dans une funeste indifférence des choses religieuses. Un homme d'un zèle infatigable était nécessaire pour ranimer le flambeau presque éteint de la foi et rappeler les cœurs aux pratiques de la loi divine. Bernardin ne fut pas au-dessous d'une pareille tâche, il évangélisa ces pauvres peuples avec une tendre compassion pour les misères de leurs âmes et les privations de toutes sortes auxquelles ils étaient condamnés. Il fut un père au milieu d'eux, et Dieu bénit sa charité en lui donnant d'accomplir des miracles en leur faveur. Il y avait à Spolète une femme nommée Marthe, en proie depuis plus de six ans à une infirmité réputée incurable. Elle souffrait dans tous ses membres des douleurs si atroces qu'elle tombait en des accès voisins de

la folie ; conduite à l'homme de Dieu et ayant reçu sa bénédiction, elle sentit sur-le-champ son mal disparaître. Toute la ville connut bien vite cette guérison merveilleuse ; elle en rendit grâce à Dieu et témoigna une vénération plus profonde au grand prédicateur dont elle admirait les vertus.

Il passa le carême de l'année 1426 à Gubbio, à l'instance du comte de Montéfeltro, seigneur de la contrée. Son zèle y trouva de quoi s'exercer, et sa présence fut pour cette ville une grâce insigne de la miséricorde céleste ; les pécheurs rentrèrent dans la voie droite, les divisions cessèrent, les vertus refleurirent, tout sembla se ranimer sous l'action incessante du pieux missionnaire. Quelques années après il revint une seconde fois dans cette même ville prêcher encore le carême sur la demande du comte et il reçut alors de lui un terrain pour un couvent de l'Observance ; mais la mort prématurée de ce seigneur ne permit pas d'achever la fondation. L'aîné de ses enfants, duc d'Urbin, ayant été assassiné par ses sujets, sans faire pour cette œuvre ce qu'il s'était promis, laissa à Frédéric, son frère et son héritier, le soin d'accomplir le vœu de leur père.

A Foligno régnaient de graves discussions ; comme ailleurs les partis y avaient suscité les haines et engendré les querelles ; la parole du Saint calma les esprits et les amena à des sentiments plus pacifiques. Quelques années avant cette mission, Foligno avait reçu dans ses murs cinq nobles dames qui s'y étaient rendues de Sulmone avec l'espérance d'y servir Dieu dans la paix et le recueillement. Effrayées des disputes journalières des habitants, elles avaient cherché ailleurs une retraite plus tranquille. Bernardin travailla à les faire revenir dans la ville, et, sous sa direction, elles établirent un monastère fervent du nom de Sainte-Lucie. Bientôt elles virent accourir à elles des femmes de la plus haute naissance et une foule de vierges désireuses de consacrer leur vie au Seigneur, la piété de cette

maison édifia la contrée et aida à la réforme de plusieurs communautés.

De Foligno le prédicateur alla à Riéti où ses discours eurent d'heureux résultats. Continuant ensuite ses courses à travers l'Ombrie, il évangélisa jusqu'aux moindres hameaux, insouciant des besoins de la vie, uniquement occupé du salut des âmes, et plein de confiance en Celui dont la providence n'a jamais fait défaut à ses serviteurs, non-seulement il ne s'inquiétait pas du lendemain, mais le jour présent n'attirait même pas sa pensée. Comment d'ailleurs les sollicitudes de la vie eussent-elles pu trouver place en ses réflexions, quand la moisson jaunissante réclamait la main des ouvriers, quand un aliment divin, la volonté du Père céleste, s'offrait sans cesse à son insatiable avidité? Un jour donc il arriva épuisé de faim et à bout de forces, à un petit village appelé Monte-Franco. Là, ayant rencontré une pauvre femme, il la pria de lui faire l'aumône d'un peu de pain. — Mais, mon père, lui dit-elle, je suis désolée de ne pouvoir vous venir en aide; il n'y a plus de pain chez moi pour le moment. — Allez, reprit Bernardin, examinez mieux et donnez-moi au moins ce qui vous reste. — La femme étonnée court à sa maison, cherche et trouve des pains en abondance. Le bruit de ce miracle s'étant répandu promptement dans le village, les habitants vinrent avec empressement pour voir l'homme de Dieu. Il allait quitter la contrée quand ils le joignirent; alors, s'arrêtant, il leur fit une exhortation fervente, les engagea à bâtir un couvent dans leur pays afin d'avoir toujours au milieu d'eux des frères pour leur enseigner à servir Dieu, puis, leur ayant donné sa bénédiction, il continua sa route.

Ce couvent fut élevé quelques années plus tard, alors que le serviteur de Dieu, délivré des liens de la chair, était passé au séjour de la gloire et déjà proposé par l'Église à la vénération des fidèles. Ces bons paysans saisirent l'occasion de lui rendre publiquement leurs hommages en appe-

Digitized by Google

lant de son nom le monastère élevé par ses conseils.

Après avoir employé ainsi plus d'une année à annoncer la parole divine aux régions malheureuses de l'Ombrie, il alla à Viterbe, où il prêcha le carême de 1427. Là encore il ramena les esprits à la paix et à la concorde, tira des sentiers de la perdition de nombreux pécheurs et introduisit l'heureuse coutume de fréquenter les sacrements. Habitué à sonder les plaies de cœur gangrenés de vices, il avait reconnu que la négligence à s'approcher pieusement et souvent de l'Eucharistie était une cause de misères innombrables, comme la fidélité à s'en nourrir le moyen de persévérance le plus assuré. Aussi, dans ses missions, s'efforçait-il de répandre ce pieux usage, certain d'ailleurs que la manière la plus parfaite d'honorer le Sauveur des hommes sur la terre était de le recevoir avec amour dans la communion.

A Viterbe il admit un assez grand nombre de jeunes filles et de veuves à professer la vie religieuse dans le tiers-ordre de saint François, et, comme elles lui témoignaient le désir de vivre en communauté, afin d'arriver plus sûrement à une perfection élevée, il les encouragea dans leur dessein. Les parents eux-mêmes de ces aspirantes bâtirent la maison destinée à les recevoir. Le serviteur de Dieu, ayant placé à leur tête quatre religieuses du couvent de Sainte-Anne de Foligno, se fit dans le commencement leur directeur; ce qui leur valut dans la suite d'être appelées sœurs de saint Bernardin. Cette direction d'un homme aussi versé dans les voies spirituelles porta des fruits de longue durée; les vertus les plus éclatantes fleurirent dans ce monastère de Viterbe, il eut l'honneur de voir placer sur les autels une de ses habitantes, sainte Hyacinthe Marescotti.

Google

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Le saint nom de Jésus. — Persécutions. — Triomphe.

Neuf ans se sont écoulés depuis le jour où Bernardin se révélait, en présence des Milanais ivres d'enthousiasme, le plus grand prédicateur de son époque. Nous l'avons suivi à travers les provinces désolées de la Lombardie, à travers le pays de Bologne, la Toscane et l'Ombrie; avant de continuer notre course, il nous faut revenir quelques instants sur nos pas; la persécution va se déclarer, il faut l'étudier jusque dans ses principes.

Nous avons dit plus haut et redit à chaque page de cette histoire l'état lamentable de l'Italie au xve siècle. Choisi divinement pour y porter remède, Bernardin se prit à examiner le jour et la nuit, dans ses prières et dans ses études, quel moyen serait assez puissant pour opérer une guérison salutaire. Dès son enfance on lui avait appris à vénérer d'une façon spéciale le nom de Jésus; depuis, dans la lecture des écrits du saint Paul, il avait trouvé ce nom divin exprimé à chaque ligne, comme si de lui seul l'apôtre eût attendu le triomphe et l'affermissement de la foi; il avait vu le chef du collége apostolique former l'Eglise en prêchant ce nom, répondre fièrement aux chefs de la Synagogue qu'en ce nom seul l'homme pouvait arriver au salut, il avait vu les apôtres sortir des tortures avec des transports

Google

d'allégresse, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir pour ce nom. D'un autre côté les idées prétendues philosophiques commencaient à germer dans certains esprits, la sagesse mondaine se présentait à la suite de la corruption et des troubles afin de prendre, sans gêner aucune passion, la place que la lassitude des peuples était disposée à lui laisser. Il résolut donc de marcher sur les traces des apôtres, de compter avec les besoins du monde et non avec ses idées, de prendre pour mot d'ordre, pour étendard, pour arme unique le nom de Jesus. Si l'Italie doit être sauvée, la haine des partis éteinte, la foi ressuscitée, au nom de Jésus il faudra en renvoyer la gloire; la science n'y sera pour rien, la raison humaine n'aura point à y revendiquer la moindre part; quand les habiles devraient y voir un scandale, les puissants une folie, il faut encore une fois que la folie de Dieu l'emporte sur la sagesse de la terre, que la simplicité de la foi triomphe de l'habileté du monde, que l'infirmité de la croix brise la puissance des forts. Telle sera la ligne de conduite de Bernardin, sa pensée dominante jusqu'au dernier jour de sa vie.

Nous l'avons vu à l'œuvre, nous l'y verrons encore; nous avons déjà, en plus d'un endroit, parle de ces prédications du nom de Jésus; mais nous n'avons jusqu'à ce moment cité aucune des paroles de l'illustre missionnaire, il est temps de le laisser lui même nous faire connaître sa doctrine sur ce nom adorable dont il attend les merveilles des premiers jours. Les limites de notre travail nous forcent à restreindre ces extraits d'un langage presque divin; nous tâcherons cependant d'en dire assez pour satisfaire la piété de nos lecteurs et ne leur causer aucune fatigue.

« L'intelligence fait défaut, s'écrie-t-il, la langue s'attache au palais, la parole expire sur les lèvres, lorsque l'esprit humain entreprend de parler du nom de Jésus et d'en célébrer les louanges. Ce nom est un océan si vaste et si profond que la pensee de l'homme ne saurait le sonder ni

le parcourir entièrement. Qui, en effet, comprendra celui qui est incompréhensible? qui exprimera l'infini? qui embrassera dans un même discours Dieu et l'homme? tout ce que le Seigneur a résolu pour le salut du genre humain est renfermé dans ce nom; il sauve du péché, il délivre de l'ennemi, il confère la grâce, il procure la gloire. ...

» Telle est l'excellence de ce nom, qu'il a été formulé par Dieu le Père, figuré durant de longues années par la loi, prophétisé longtemps à l'avance, annoncé par l'ange, révélé par Marie, prêché par les apôtres, vénéré et adoré de tout le monde.....

» Le nom de Jésus est le refuge du pécheur pénitent, un refuge plein de douceur, où la majesté s'efface, la tendresse devient plus suave, la miséricorde divine apparaît dans sa grandeur. Le nom de Dieu est terrible; en lui se trouvent l'ardeur de la flamme qui consume, la colère qui châtie, le poids qui écrase; mais toutes ces choses ont été tempérées dans la source de la miséricorde et de la piété, dans le sein de la Vierge par Jésus-Christ, qui s'y est épris de notre amour. Là, cette ardeur a perdu sa violence, la colère s'est changée en mansuétude, le poids accablant est devenu léger .... O mon Dieu, s'écrie le Prophète, *dites à mon âme : Je suis ton salut*. Que votre nom se fasse entendre à mes oreilles; *votre voix est pleine de douceur, et votre face de beauté.*

» Le nom de Jésus est l'étendard des combattants.... Nous avons trois sortes d'ennemis : le démon, la chair et le monde. Si le démon s'élève contre vous, ne le craignez pas, mais dressez contre lui l'étendard du salut, en invoquant Jésus: *En mon nom*, dit-il, *ceux qui croient, chassent les démons. Son nom*, dit le Prophète, *est saint et terrible*, il est saint pour les anges, terrible pour les démons et les impies. — La chair vous fait sentir ses attaques? Eh bien! dans la tristesse que le nom de Jésus trouve place en votre cœur, qu'il passe de là sur vos lèvres, et, à la lumière

de ce nom, tout nuage se dissipera, la sérénité reparaîtra. — Vous êtes tombé dans le crime? le désespoir s'empare de vous? Mais qui donc invoquera ce nom de vie sans respirer aussitôt? qui donc en présence de ce nom salutaire n'a pas senti s'évanouir la dureté de son cœur, l'engourdissement, l'insouciance et la paresse de son âme? qui donc, voyant ses larmes se dessécher, n'en a pas versé de plus abondantes, pleuré de plus douces, après avoir invoqué ce nom? Rien n'arrête l'emportement de la colère, rien ne comprime l'enflure de l'orgueil, rien ne guérit la blessure de l'envie, rien ne résiste aux flots de la luxure, rien n'éteint la flamme du plaisir, rien ne tempère la soif de l'avarice, rien ne détruit la rouille de tout déshonneur comme le nom de Jésus. .. — Le monde se déclare contre vous, par un secret jugement de Dieu vous faites naufrage au milieu de la mer, vous êtes exposé à ses périls, vous trouvez sur votre voie des fleuves débordés, des ennemis menaçants, des trahisons habilement ourdies, des éclairs et des tonnerres, des ruines, des accidents, des incendies inopinés! invoquez le nom du salut, que votre cœur et votre bouche à la fois appellent Jésus, espérez dans le secours du Très-Haut; lui-même a dit: *Il criera vers moi et je l'exaucerai; je suis avec lui dans la tribulation. Je le délivrerai et le glorifierai; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom.* En effet *le nom du Seigneur est une forteresse puissante; le juste y a recours et il est exalté.* (*Prov.* 18.)

» Le nom de Jésus est un remède à nos infirmités, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'agilité aux boiteux, la parole aux muets, la vie aux morts, il a soustrait à la puissance du démon le corps des possédés. Lorsque vous éprouvez quelques souffrances, vous ou les vôtres, sans négliger les remèdes naturels, recourez au nom de Jésus. .. J'ai appris de témoins dignes de foi que, de nos jours, plusieurs ayant imposé les mains à des malades, selon le précepte divin, et invoqué le nom de Jésus,

Digitized by Google

ces malades ont été guéris. *Il les a sauvés*, dit le Prophète, *à cause de son nom et afin de faire connaître sa puissance.* (*Prov.* 105.)

» Le nom de Jesus est la consolation de ceux qui souffrent. Dieu ne laisse pas, il est vrai, ses serviteurs succomber à la tentation; cependant il les expose aux peines de la vie. Mais alors loin de nous le désespoir! N'oublions pas le doux nom de Jesus, invoquons-le surtout alors. Le nom de Jésus, écrit dans le cœur des justes, dit saint Augustin, leur donne une audace étonnante contre le choc de tous les maux. « Si vous me menacez des bêtes féroces, s'écrie sainte Agathe à son juge, elles deviendront douces au nom de Jésus; si vous avez, contre moi, recours au feu, à ce nom les anges m'environneront d'une rosée vivifiante.» Par la vertu de ce nom les martyrs triomphent de tous les tourments; *en votre nom*, mon Dieu, *nous mépriserons ceux qui s'élèvent contre nous; notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.* (*Ps.* 43. *id.* 123.)

» Le nom de Jésus est la gloire de ceux qui croient. Ce nom, planté dans leur cœur par la foi, en fait des enfants bien-aimés de Dieu, et c'est là le plus insigne des honneurs; *s'ils sont enfants, ils sont héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ* (Com. 8). La base principale de la foi c'est le nom de Jésus; ce nom soutient l'édifice, sur lui s'élèvent les colonnes, sur lui repose le faîte du monument, et ce faîte, c'est la béatitude céleste. La foi catholique réside en la connaissance de Jésus Christ; il est la lumière de l'âme, la porte de la vie, le fondement du salut éternel.....

» Le nom de Jésus est le flambeau de la parole de Dieu. Comment croyez-vous, dit saint Bernard, qu'une lumière si grande, si subite, si éclatante ait brillé dans le monde entier, si ce n'est pas la prédication du nom de Jésus? Quand le blé est enlevé d'un champ et que le feu y est

allume, les herbes desséchées, les ronces inutiles et les épines sont bientôt consumées; quand le soleil a son lever lance ses rayons lumineux et que les ténèbres ont disparu, les brigands, les rôdeurs nocturnes et les pillards se cachent. Ainsi quand la langue de Paul, semblable à l'éclat du tonnerre, semblable au soleil le plus lumineux, se faisait entendre aux nations, l'infidélité se consumait, le mensonge s'évanouissait, la vérité projetait sa splendeur, le monde était comme la cire exposée aux ardeurs d'un feu violent. L'Apôtre, alors, par ses paroles, ses écrits, ses miracles, ses exemples, faisait pénétrer en tous lieux le nom de Jésus, le louant assidûment et l'exaltait en le confessant, il le portait en présence des rois, des peuples et des enfants d'Israël comme un flambeau, il en illuminait toutes les contrées de l'univers, et en tous lieux il s'écriait : *La nuit est passée, le jour s'est approché, rejetons donc les œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de la lumière; marchons dignement comme en plein jour.* (Rom. XIII.)

» Le nom de Jésus est la source des mérites pour ceux qui travaillent. Par la vertu de ce nom, les mérites et les grâces arrivent à leur comble. *Personne ne saurait dire : Seigneur Jesus, si ce n'est dans l'Esprit-Saint.* (I Cor. 12.) Personne ne saurait prononcer un tel nom de cœur, de bouche et d'action sans l'Esprit-Saint; personne ne peut le prononcer, comme il convient, sans mérites pour la vie et la gloire éternelle; tous les actes accomplis dans l'Esprit-Saint sont méritoires d'une telle vie... Voilà pourquoi le Sage s'écriait : *Je louerai votre nom assidûment, je le bénirai dans mes cantiques.* (Eccli. 51.)

» Le nom de Jésus est le secours de l'âme fatiguée. Toutes les fois, dit saint Bernard, que vous vous rappelez le nom de Jésus, ne sentez-vous pas vos forces renaître? Qui ranime notre esprit comme ce souvenir? qui repare nos sens fatigués, raffermit nos vertus, vivifie nos actions

Digitized by Google

bonnes et honnêtes, réchauffe nos pures affections autant que lui? Votre cœur est-il en proie à la paresse et à l'engourdissement? Jésus vous guérit en excitant votre ferveur. Que le nom de Jésus soit donc toujours placé dans votre âme, toujours porté dans vos mains; en lui vous trouverez un remède à votre indolence et à votre tiédeur, un remède pour corriger vos actes mauvais et relever ceux qui sont imparfaits, un remède pour preserver vos sens de la corruption et les guérir s'ils se corrompent...

» Le nom de Jésus est l'aliment de notre méditation. Ce nom, dit saint Bernard, n'est pas seulement une lumière, il est une nourriture. Ne vous sentez-vous pas fortifié toutes les fois que vous vous souvenez de Jésus? Ce nom est une huile, et tout aliment est sans saveur à l'âme s'il n'en est assaisonné. Oh! quelle douceur semble couler des lèvres d'un petit enfant plein d'innocence quand, formé par une pieuse mère, et ne pouvant encore retenir le *Pater* et l'*Ave*, il prononce avec respect le nom de Jésus! Ce nom est en vérité comme le miel à notre bouche, une douce harmonie à notre oreille; il est *comme la rosée de l'Hermon qui descend sur la montagne de Sion.* (Ps. 132.)

» Le nom de Jésus rend la prière efficace. *Si vous demandez*, dit le Sauveur, *quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* Que personne, ajoute saint Ambroise, ne se dise pauvre en Dieu ou en présence de Dieu; qu'il s'adresse au Père au nom du Fils, et il recevra les présents du ciel. *Les uns*, s'écrie le Prophète, *ont mis leur confiance dans leurs chars, d'autres dans leurs chevaux; pour nous, nous invoquerons au nom du Seigneur.* (Ps. 19.)

» Le nom de Jésus fait abonder de délices la contemplation. Ce nom, en effet, nourrit et relève notre esprit abattu par la faim. Il est cette manne délicieuse, le pain descendu du ciel dont Israël se sustente dans le désert pour ne point défaillir. Il est un aliment plein de toute saveur agréable et d'une suavité parfaite. Plus le nom de Dieu est aimé pro-

Digitized by Google

fondément et exalte fréquemment, dit saint Chrysostome, plus il nous rapproche de Dieu lui-même. *Seigneur*, s'écrie le Prophète, *nous verrons la lumière en la lumière de votre face.— Les peuples marcheront à votre lumière, ils tressailleront d'allégresse à votre nom. — Je me réjouirai en votre nom, et je serai comblé de joie en Dieu, mon Jésus.* (Ps. 35.— Is. 60. Habac. 3.)

» Le nom de Jésus est la gloire des bienheureux dans le ciel. Ceux qui auront aimé ce nom jouiront en leur intelligence, pour prix de leur foi, de la vision parfaite de la vérité manifestée dans toute sa splendeur; ils auront en leur mémoire, comme fruit de leur espérance, l'éternelle possession de la Majesté suprême, et en leur volonté, pour récompense de leur amour, la jouissance du bien le plus ineffable. *Tous ceux qui aiment votre nom seront comblés de gloire en vous* (Ps. 5). A cause de ce nom de Jésus l'âme tout entière vivra, tout entière elle sera dotée, tout entière heureuse, tout entière rendue semblable en ses trois puissances au Dieu trinité et unité, tout entière unie à lui, tout entière illuminée, tout entière plongée dans la paix ....

» O nom de Jesus, élevé au-dessus de tout nom, nom triomphal, joie des anges, allégresse des justes, effroi de l'enfer, en vous repose toute l'espérance du pardon, toute l'espérance de la grâce, toute l'espérance de la gloire. O nom très-doux, de vous nous viennent la rémission du péché, le renouvellement de la vie; vous remplissez nos âmes de délices divines, vous en éloignez les vaines imaginations. O nom gracieux, par vous la profondeur des miracles se dévoile à nos regards, nos cœurs s'enflamment du céleste amour, ils deviennent forts dans le combat, ils échappent à tout péril. O nom glorieux, nom délectable, nom admirable, nom digne de notre vénération, nom plein de douceur de Jésus notre roi, vous transportez au-dessus de cette terre par l'abondance des grâces, vous ravissez de telle sorte jusqu'aux divines hauteurs les âmes de vos fi-

Digitized by Google

dèles, que tous ceux qui vous sont dévoués, trouvent en votre vertu le salut et la gloire (1). »

Tel était l'enseignement de Bernardin sur ce nom sacré devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Ses espérances n'avaient point été vaines; au nom de Jésus il avait vu les populations sortir comme d'un profond sommeil, déposer les haines et les animosités, revenir avec ardeur à la pratique des commandements divins; il avait vu les maisons religieuses, en proie au relâchement, se rattacher aux rigueurs primitives de leur règle, des communautés nouvelles prendre naissance et recevoir en peu de temps dans leur enceinte une foule avide d'austérités; il avait vu surtout avec un sentiment d'indicible allégresse la réforme de l'ordre des frères Mineurs grandir et s'étendre à l'ombre de ce nom auguste. Devenu comme le père de ses frères, sans cesser d'être le plus humble d'entre eux, il leur avait recommandé de prendre, à son exemple, le nom de Jésus pour mot d'ordre contre l'enfer, et leurs succès avaient dépassé toute attente, les factions gibeline et guelfe se sentaient frappées au cœur, l'Observance semblait, à l'aide du nom divin, appelée à opérer la pacification de l'Italie.

Mais les triomphes de cette troupe d'élite de la grande famille franciscaine, les triomphes surtout de Bernardin ne pouvaient manquer d'exciter l'envie dans plus d'un cœur, et, chose lamentable! cette envie devait se manifester d'abord non point chez les hommes de désordre dont le saint prédicateur combattait les vices, non point chez les chefs de partis dont il déconcertait et ruinait les desseins, mais chez des hommes voués, comme lui, à la vie religieuse, animés, la plupart, du désir de la gloire de Dieu. Incapables de comprendre la réalisation du bien sous une forme autre qu'ils l'avaient rêvé, mesurant les voies de

(1) Bern. *Oper.*

Dieu et ses moyens à l'étroitesse de leur esprit, ils croyaient exercer leur zèle en persécutant celui dont les œuvres semblaient si peu en rapport avec les règles de la prudence humaine.

Nous avons dit comment le saint avait coutume de faire peindre sur de petites tablettes le nom de Jésus environné d'une couronne rayonnante ; il excitait chacun de ses auditeurs à avoir dans sa maison une de ces tablettes ; il en portait lui-même une avec lui, en chaire il la montrait au peuple à la fin de ses discours et invitait l'assemblée à se prosterner devant la pieuse image pour lui offrir des adorations.

Ce culte, comparable au culte rendu à la croix, avait, en éveillant de salutaires pensées chez les humbles de cœur, soulevé des discussions chez les hommes que nous venons de nommer. Les uns approuvaient cet usage, d'autres le blâmaient comme une innovation, le censuraient comme une idolâtrie ou au moins comme une superstition, assurant que le peuple honorait les lettres exprimant le nom de Jesus et non le Sauveur lui-même ; misérable raison que l'on pourrait employer également contre le culte des images et de la croix. Bernardin s'expliqua en chaire formellement et de façon à ne laisser lieu à aucun doute sur la nature de ce culte, ses explications ne servirent de rien à ses ennemis. Le bruit allait croissant de jour en jour, il gagnait de ville en ville, mais l'illustre prédicateur poursuivait ses courses apostoliques sans se préoccuper de ces bourdonnements de l'envie ; d'ailleurs le champ se déroulait trop vaste devant son zèle pour lui en laisser le loisir.

A la tête de ses adversaires nous trouvons ce Manfride dont nous avons parlé déjà, et plusieurs de ses adhérents. Bernardin prémunissait les populations contre leurs erreurs malheureusement trop réelles, et eux s'efforçaient de détourner l'attention en lui attribuant des erreurs imaginaires. Comme tous les hommes ayant une idée fixe, irrités de voir cette idée contrariée chaque jour, arrêtée dans

Digitized by Google

son développement, exposée à devenir un sujet de moquerie aux yeux des gens sensés, et cela par Bernardin, ils joignaient à des observations contre ses pratiques des injures contre sa personne; ils l'appelaient un précurseur de l'Antechrist, un ignorant étranger aux données les plus ordinaires de la science, un prédicateur grossier, ne sachant que quarante sermons qu'il promenait de pays en pays, chaque carême, enfin un hérétique.

Des paroles ils en vinrent aux écrits. Un religieux des ermites de saint Augustin de Milan fit un ouvrage intitulé : *Des disciples formés par la doctrine de frère Bernardin de Sienne de l'ordre des frères Mineurs*. Dans ce livre il attaque sa manière de prêcher, décrit les scandales nés en Italie de son zèle sans prudence, et appuie fortement sur la nécessité de se tenir en garde dans la chaire contre toute superstition, d'y enseigner la pratique de la vertu et d'y promouvoir la piété.

Cet écrit servit singulièrement à grossir l'orage. Les ennemis de Bernardin se persuadèrent que leur zèle avait un juste motif, la cause de la religion leur sembla en jeu dans cette circonstance ; c'en était assez pour les conduire aux derniers excès. On recueillit chacune des paroles du prédicateur, on les assortit en un tout capable de former une accusation digne d'être présentée au chef de l'Eglise, puis enfin l'an 1427, pendant la station de Viterbe, on déféra au pape Martin V plusieurs chefs d'accusations contre Bernardin. Il était, disait on, l'inventeur d'une hérésie nouvelle, il entraînait le peuple à l'idolâtrie en exposant à ses hommages des tablettes inconnues, sur lesquelles on voyait d'abord l'image du soleil sous la forme d'un cercle rayonnant, et au milieu des lettres étranges, semblables aux caractères employés par les magiciens dans leurs détestables enchantements.

Cette accusation, formulée avec beaucoup d'habileté, émut le Souverain-Pontife, et il ordonna à Bernardin de

venir sans retard à Rome expliquer sa conduite. Il y eut alors un moment de triomphe pour les impies, les libertins, les hommes voués aux partis ; le concert de leurs injures se joignit aux calomnies débitées contre le saint par ses adversaires. Interrompant de suite ses prédications, il se mit en devoir d'obéir au commandement apostolique, heureux d'être soumis à de nouvelles épreuves pour la cause de son Sauveur. Jusqu'à ce jour il lui avait fait le sacrifice de son corps en l'immolant par la pénitence et un travail continuel ; le sacrifice des joies les plus légitimes de l'esprit en se sevrant des douceurs de l'étude pour tenir en tout temps son oreille ouverte aux tristes confidences de pécheurs invétérés ; le sacrifice de ses amis et de ses frères les religieux auxquels ses entreprises surhumaines le rendaient étranger la plus grande partie de l'année, maintenant un sacrifice plus douloureux se prépare, le sacrifice le plus pénible à un homme de bien, il va souffrir dans sa réputation, dans la pureté de ses intentions les plus droites, et cela non point seulement de la part de ceux dont il a combattu les vices, mais de la part des enfants du Seigneur, des princes de son peuple, de ceux qu'il vénère et aime comme ses pères. Il s'avance donc vers cette Rome où l'attendent des humiliations ; son âme est enivrée de joie, le ciel a sanctionné ses travaux puisque le cachet divin de la persécution va leur être appliqué. Il voudrait arriver seul et inconnu ; ses amis ne sauraient le permettre. Les premiers d'entre les habitants de Viterbe et un grand nombre de personnes du peuple s'obstinent, malgré lui, à lui faire cortége ; s'ils ne peuvent le défendre, au moins ils rendront témoignage à sa vertu, ils protesteront contre les attaques de la calomnie.

La nouvelle de l'accusation s'était répandue vite dans les divers quartiers de la grande ville, elle avait été accueillie par la crédulité populaire comme basée sur la vérité. Les esprits s'en étaient émus, on s'en entretenait

Digitized by Google

comme de l'affaire principale du jour, on désignait même quelles peines seraient infligées à l'auteur de criminelles innovations. Quand Bernardin arriva à Rome, on le montrait au doigt dans les rues, il pouvait entendre les habitants se dire les uns aux autres : « Voici l'hérétique, c'est lui-même. » Lorsqu'il se rendit chez le Pape, il avait déjà reçu plus d'une raillerie amère, plus d'un reproche injurieux. Le Souverain-Pontife l'accueillit avec une froide sévérité, lui dit que l'accusation serait examinée ; que s'il était coupable, il serait puni comme hérétique ; qu'en attendant il eût à s'abstenir de prêcher et d'offrir à la vénération du peuple le petit tableau sur lequel était inscrit le nom de Jésus.

Cette sévérité de Martin V ne saurait surprendre ni sembler trop rigoureuse. Elevé au milieu des agitations du grand schisme, témoin des désordres et des troubles sanglants causés par les disciples de Jean Hus en Allemagne, occupé jour et nuit à cicatriser les plaies nombreuses faites à l'Eglise par de longues dissensions, plaies que le concile de Constance n'avait pu que fermer, en laissant au Pape la tâche laborieuse de les guérir, Martin V avait de justes motifs de soumettre à un examen sérieux les accusations lancées contre l'homme le plus populaire de son époque, l'homme ayant le plus de moyens de jeter les masses dans le désordre, si lui-même était engagé dans une voie mauvaise. Bernardin se soumit sans replique et s'enferma dans un silence profond, attendant en paix l'issue de cette grande affaire, et abandonnant avec une pleine confiance sa cause aux mains du Seigneur.

Cependant, à la demande de ses adversaires, tous ses écrits, jusqu'à ses extraits de l'Ecriture, des Pères, du droit canon, furent remis aux examinateurs. Une commission fut établie, formée de théologiens éminents, surtout de l'ordre des frères Prêcheurs et des Ermites de saint Augustin. Trois cardinaux, distingués par leur vie sainte,

leur science et leur doctrine, furent choisis pour la présider : c'étaient Antonio Casini, évêque de Sienne, Antoine Corraro, appelé le cardinal de Bologne, et Nicolas Albergati, l'illustre archevêque de Bologne dont nous avons parlé, l'homme capable entre tous de porter un jugement sur l'humble frère qu'il avait appelé lui-même dans son diocèse, sur le religieux dont il avait entendu les prédications et admiré les succès.

L'examen des écrits, malgré ses rigueurs, ne fournit rien contre l'accusé. Alors on invita les accusateurs à le convaincre, dans une discussion publique, d'avoir erré sur les points en litige, et comme ses accusateurs étaient nombreux, il fut permis à Bernardin de prendre parmi ses frères les hommes qu'il jugerait le plus capables de lui venir en aide.

En attendant le jour fixé pour la discussion solennelle, les adhérents de Manfrède, comme si déjà leur triomphe eût été certain, avaient établi des constitutions par lesquelles ils défendaient aux confesseurs de leur dépendance d'absoudre quiconque garderait dans sa maison une des tablettes portant le nom de Jesus. Des frères de leur communauté avaient charge de les réclamer de porte en porte en allant demander l'aumône, et plusieurs fois on les vit les brûler sur les places publiques, comme des instruments de magie, et râcler les murailles sur lesquelles le divin nom était peint en la manière indiquée par le saint.

Rome n'avait pas concentré dans ses murs le bruit du procès intenté à Bernardin, la malignité de ses adversaires l'avait répandu jusqu'aux extrémités de la haute Italie, témoin de tant de merveilles opérées par le culte incriminé. Les mots d'hérésie se faisaient entendre, et des hommes dont le dévouement aux intérêts de la foi ne faisait aucun doute, comme François Barbaro, l'ami de Bernardin et d'Albert son disciple, en conçurent quelque crainte. Au nom de *Jesus* ils crurent devoir ajouter sur leurs tablettes

celui de *Christ*, comme si l'essence de ce dernier nom n'était pas renfermée dans le premier, ou comme si la pensée du saint avait jamais été de retrancher du nom du Sauveur un mot consacré par les Prophètes, les Evangélistes et les Apôtres, le mot qui a forme le nom de *chrétien*, mot le plus auguste et le plus glorieux qu'il ait été donné à l'homme de porter. Poggio de Florence, dont nous aurons à parler dans la suite, écrivit une lettre aussi plate que ridiculement prétentieuse à Barbaro, pour le féliciter d'avoir préféré le nom de *chretien* à celui de *Jesus*.

Mais en se répandant au loin, la grande nouvelle arriva aussi au plus illustre des disciples de Bernardin, à saint Jean de Capistran, alors occupé à travailler au salut des âmes dans le royaume de Naples. A peine instruit de cette tempête si indignement soulevée contre un homme dont il connaissait les vertus et dont il avait apprécié la science theologique, il suspend ses prédications et se dirige vers la ville éternelle, résolu de tenter tous les moyens en son pouvoir pour éclairer les juges dans une affaire de cette importance. Au reste, il n'avait cessé lui-même de proposer aux hommages des peuples les tablettes portant le nom de Jésus; si Bernardin est coupable, il ne doit pas seul être soumis à une condamnation.

En devenant religieux, Capistran avait gardé ce fond de vertu chevaleresque des premières années de sa vie. Instruit seulement de l'accusation d'hérésie lancée contre Bernardin, mais ignorant la défense relative au nom de Jésus, imposée momentanément par le pape, il s'en va à Aquila, où étaient ses écrits et autres papiers; il fait peindre de suite le divin nom sur une tablette au milieu de trois rayons d'or, et se dirige vers Rome où il arrive le jour même destiné à la discussion solennelle. A la porte de la ville, il fait élever la tablette en guise d'étendard, et s'avance à travers les rues, accompagné d'une foule nombreuse. Des étrangers sont à sa suite; des Romains, indignés de ces persécutions

Digitized by Google

uniquement suscitées par la malveillance, se joignent à eux, et le saint cortége poursuit sa marche jusqu'aux portes du Vatican, au chant d'hymnes et de cantiques en l'honneur de l'adorable nom. Un tel spectacle a ranimé tous les gens de bien, ils se prennent à espérer une décision favorable à Bernardin, ses ennemis demeurent stupéfaits et interdits. Le pape lui-même et les cardinaux, en voyant un tel enthousiasme pour cette dévotion, jugent prudent, dans l'intérêt de Manfrède, de remettre la discussion à un autre jour. Martin V accueillit avec faveur Jean de Capistran, et l'autorisa à prendre la parole dans ce débat solennel.

Au jour marqué, on vit se rendre à l'église du Vatican de nombreux prélats, des théologiens, des religieux de tout ordre. Les partisans de Manfrède comptaient de leur côté cinquante-deux docteurs dominicains et dix d'un autre institut. Bernardin était accompagné de Capistran; ses frères avaient jugé qu'eux seuls ils suffisaient pour amener le triomphe de la vérité; ils ne le cédaient à personne en science sacrée, et le monde ne comptait pas alors de plus saints personnages. Autour du souverain pontife se pressait le corps entier des cardinaux, et à leur suite venait l'élite de la société romaine.

On commença par lire les articles de l'accusation; puis les adversaires mirent toutes leurs ressources en jeu pour les défendre, ils apportèrent l'autorité de l'Ecriture, des docteurs, des conciles, et s'étendirent sur chaque point en raisonnements pressés et subtils. Il y avait dans cet appareil d'attaque une adresse singulière; c'était comme un filet immense jeté devant les deux pauvres religieux pour embarrasser leur marche et leur rendre la défense impossible. Quand ils eurent fini, Bernardin, se levant calme et sans témoigner la moindre crainte, s'enfonça hardiment et comme un homme sûr de lui-même dans ce vaste dédale, montra à son tour par les Ecritures, les Pères et toute la

sainte tradition, la véritable doctrine de l'Eglise depuis les temps les plus anciens, sur le nom de Jésus et le culte dont il est digne. L'esprit seul ne pouvait jouer un rôle dans un sujet si cher à l'homme de Dieu, son cœur se passionna, sa parole lucide et brûlante tint cette noble assemblée sous l'impression d'un charme indéfinissable, en offrant à ses regards, dans cet auguste nom, les secrets cachés de l'amour divin, les destinées glorieuses des fidèles et de l'Eglise sur la terre, le triomphe des élus et des anges dans la patrie céleste. Où donc était l'erreur à proclamer les merveilles du nom qui a vaincu l'enfer? Où donc le danger pour l'Eglise, dont la vie repose en Jésus? Où donc la nouveauté d'un culte né dans l'assemblée des apôtres, d'un culte enseigné par le Sauveur lui-même?

Bernardin avait remporté la victoire, ou plutôt Jésus triomphait en lui des ennemis de son nom. Cependant l'illustre disciple du grand prédicateur voulut aussi prendre la parole, afin de mettre de plus en plus au jour l'innocence de son maître et de ne laisser debout aucune des objections soulevées contre lui. Le souverain Pontife le lui permit volontiers. Alors prenant un à un les arguments de ses adversaires, lesquels arguments étaient au nombre de quatre-vingt-cinq, il les retourna sous toutes leurs faces, en découvrit le faible et le vide, les pulvérisa avec une telle abondance de doctrine, une telle force de raison, que l'assemblée entière était dans l'étonnement à la vue d'une science aussi vaste et aussi profonde. Les cardinaux et le Pape comprirent quels champions l'Eglise possédait en ces deux hommes aux vertus si mâles et au savoir si élevé; ce jour comptait parmi les jours heureux du pontificat de Martin V, non pas seulement parce que l'innocence allait triompher de l'envie, mais parce que des héros se révélaient pour des luttes plus grandes et plus solennelles, pour les luttes de la foi contre le monde entier.

Lorsque Jean de Capistran eut fini de parler, le Pontife

se leva et déclara la discussion terminée. La vérité s'était manifestée dans tout son éclat, les disciples de Manfrède parurent aux yeux des spectateurs, ce qu'ils étaient en réalité, et leurs raisons dont ils avaient paru si fiers avant et pendant le débat furent considérées comme les raisons d'esprits étroits, habiles, tout au plus, à prendre une question sous un point de vue faux et à embrouiller une affaire lumineuse par elle-même. Le Pape prononça donc en faveur de Bernardin, il le déclara non-seulement exempt de tout soupçon d'hérésie, mais encore un homme fidèle dans sa doctrine et dans ses œuvres, un prédicateur sincère de la vraie foi, un fils obéissant de la sainte Eglise.

Le lendemain, Martin V le manda au Vatican où il l'accueillit avec les marques de la plus tendre bonté. Après l'avoir béni, il lui accorda la faculté d'annoncer en tous lieux la divine parole et de montrer sans crainte aux hommes le nom très-doux de Jésus; il l'encouragea à poursuivre infatigablement ses courses apostoliques pour le salut de la pauvre Italie si loin d'être pacifiée, soumise encore à tant de désordres.

Ce n'était pas assez pour le Souverain-Pontife de témoignages si flatteurs. Rome avait retenti du bruit des calomnies dirigées contre Bernardin; on avait même, comme nous l'avons dit, brûlé sur les places les tablettes du nom de Jésus, il ordonna une procession solennelle en l'honneur de ce nom sacré à travers les rues de la grande ville. Alors Capistran parut, comme au jour de son arrivée, portant en ses mains l'étendard sacré contre lequel avaient été vociférées tant de malédictions. Les religieux de divers ordres, les prêtres séculiers et la foule suivaient au chant des cantiques; le nom de Jésus était exalté, béni et déclaré digne des adorations de la terre, tout genou s'inclinait devant lui, tout cœur applaudissait à son triomphe.

D'autres villes d'Italie marchèrent sur les traces de Rome. Florence se souvint des jours où Bernardin attirait ses ha-

Digitized by Google

bitants autour de sa chaire, les tenait captifs sous le charme de sa parole, les amenait à briser avec le vice et les renvoyait chrétiens à leur maison; elle voulait, elle aussi, rendre des hommages solennels à ce nom de Jésus dont elle avait éprouvé la douce puissance, et elle convia ses fidèles à une manifestation publique, à une protestation imposante contre les injures follement débitées par les ennemis du grand prédicateur. La procession terminée, les magistrats firent graver en caractères d'or et entourer de rayons lumineux le divin nom sur le frontispice de cette belle église de Sainte-Croix dans laquelle Bernardin avait prêché la pénitence et la miséricorde. Sienne ne voulut pas rester en arrière; elle tenait aussi à protester en faveur du plus illustre de ses enfants, de l'homme dont elle avait admiré les vertus et suivi les conseils, cette protestation fut, comme à Florence, un hommage éclatant rendu au nom du Sauveur.

Là ne s'arrêta pas la piété des peuples et des religieux Franciscains. Notre saint prédicateur avait composé un pieux office dans l'espérance de voir un jour une fête établie en l'honneur de cet adorable nom. Un de ses fidèles disciples, le vénérable Bernardin de Bustis, augmenta cet office et fit des démarches sous les pontificats de Sixte IV et d'Innocent VIII pour obtenir une pareille fête. En 1530 le pape Clément VII se rendit au désir des frères Mineurs et accorda à tout l'ordre de célébrer *la solennité du très-saint nom de Jesus* le quatorze janvier. Il donna des indulgences pareilles à celles données par Urbain IV lors de l'établissement de la Fête-Dieu, à tous les fidèles qui assisteraient aux offices de cette fête avec les conditions voulues. Les Franciscains d'Auxerre furent les premiers en France à dédier une chapelle dans l'église de leur couvent au nom de Jésus, et l'évêque en étendit la fête à tout son diocèse. La ville de Sienne obtint la même fête en 1582, et le duché de Florence en 1684. Enfin en 1721, à la prière de l'empe-

Google

reur Charles VI, le souverain Pontife Innocent XIII en fit une fête de l'Eglise universelle.

Cette fête accordée au monde catholique, cette délicieuse fête du nom de Jésus passa inaperçue pour la France. Nous avions bien autre chose à faire alors que de recevoir des offices de Rome; nos évêques rejetaient la bulle qui mettait le grand pape Grégoire VII au nombre des saints et déclarait son office obligatoire, on réformait la liturgie avec le concours d'hommes condamnés par la bulle *Unigenitus*, et chaque diocèse, fatigué de prier comme le reste de l'Eglise, se fabriquait des offices plus savants, plus épurés de miracles, plus poétiques et moins favorables aux Souverains-Pontifes. Ce que l'on redoutait alors en France par-dessus tout, ce n'étaient ni les jansénistes ni Voltaire et ses disciples, c'était le Pape. Le roi Louis XIV avait feint de craindre ce souverain dont les Etats ne dépassaient guère en étendue deux ou trois de ses provinces, et il avait fait faire contre lui les quatre articles de l'Eglise Gallicane. Il pensait mourir dans sa gloire après ce grand œuvre. Nous savons quelles furent les dernières années de son règne. Sous Louis XV, on était, comme nous venons de le dire, à réformer les bréviaires, à les rendre un peu moins contraires aux quatre articles, à les mettre plus en rapport avec la doctrine de Quesnel, et l'on se flattait sans doute aussi de contribuer à la stabilité du trône!... Depuis, d'autres jours ont lui pour nous; un prêtre au savoir éminent, un fils de la glorieuse famille bénédictine a voulu sonder l'origine de ces liturgies; elles n'ont pas tenu à l'examen de sa critique savante et spirituelle. Nos évêques, à leur tour, n'ont pas assez estimé le XVIIIe siècle pour accepter ses œuvres sur parole. Depuis dix ans surtout la voix de l'Eglise de France s'est fait entendre en faveur de la liturgie de l'Eglise romaine, de cette Eglise source unique de vie pour le monde chrétien. De nos jours, le deuxième dimanche après l'Epiphanie, nous chantons avec l'univers catholique ces paroles

Digitized by Google

ineffables empruntées à une âme éprise de l'amour du nom de Jésus et devenues plus pieuses encore en recevant l'honneur d'entrer dans la priere universelle.

« Doux est le souvenir de Jésus; il donne au cœur une joie véritable ; mais sur la douceur du miel, sur toute chose l'emporte sa présence délicieuse.

» Non, l'homme ne saurait chanter rien de plus suave, entendre rien de plus gracieux, rêver rien de plus enivrant que Jésus, le fils de Dieu.

» Jésus, espérance du cœur repentant, elle est grande votre tendresse pour qui vous appelle, ineffable votre bonté pour qui vous cherche ; mais qu'êtes-vous à qui vous a trouvé !

» La langue est impuissante à dire, la plume ne saurait exprimer, l'expérience seule fera comprendre quelle chose c'est d'aimer Jésus.

» Jésus, roi vraiment admirable, noble triomphateur, indicibles délices, seul objet digne de nos désirs.

» Lorsqu'à notre cœur vous rendez visite, la vérité brille pour lui, à ses yeux semble vile la vanité du monde, la charité le pénètre de ses feux.

» Jesus, charme enivrant de nos cœurs, source d'eau vive, lumière des âmes, vous l'emportez sur toute allégresse, vous dépassez nos vœux les plus insatiables.

» O hommes, connaissez tous Jésus, tous demandez son amour; cherchez Jésus avec ardeur, en le cherchant embrassez-vous ....

CHAPITRE II.

Bernardin prêche à Rome.

Le chef suprême de l'Eglise avait, par sa parole, rendu hommage à l'enseignement de Bernardin. A cette justification solennelle il voulut joindre une réparation plus

Digitized by Google

éclatante encore, ou du moins plus propre à faire impression sur les masses, en appelant le serviteur de Dieu à prêcher sa consolante doctrine dans la basilique même de Saint-Pierre. L'humble religieux saisit volontiers cette occasion de faire à Rome ce qu'il avait fait dans les autres contrées de l'Italie.

Cette ville, soumise comme les autres au contact des partis, avait vu plus d'une fois ses rues souillées par l'homicide; les haines s'y perpétuaient de génération en génération; les jeux de hasard étaient répandus dans toutes les classes; les superstitions avaient progressé de tout l'affaiblissement de la foi. Les mœurs publiques s'étaient corrompues durant le long séjour des Papes à Avignon et pendant le schisme funeste qui avait tenu l'Occident dans une incertitude peu favorable à l'exercice de toute autorité. Choisi par le concile de Constance pour relever les ruines de la maison d'Israël, Martin V avait compris l'étendue du mal, et il sentait combien il était urgent que Dieu envoyât au monde un de ces hommes dont la sainteté entraîne les peuples et les rejette en quelque sorte violemment dans le chemin de la vérité. Cet homme, après le schisme et les dissensions civiles, c'était Bernardin; ses succès antérieurs, ses vertus héroïques, les persécutions mêmes par lesquelles il venait de passer avec tant de gloire, le disaient assez haut.

Quand il parut dans cette chaire de la première basilique de l'univers chrétien, les justes et les pécheurs, les amis du Saint-Siége et ses ennemis mortels accoururent à sa parole. Les uns voulaient s'édifier et jouir du triomphe de la foi sur l'erreur, mais parmi les autres, plusieurs allaient chercher une occasion de paralyser les éloges du Souverain-Pontife au saint religieux. Sa manière de prêcher pouvait plus d'une fois prêter aux sarcasmes de la part d'esprits superficiels et imbus des préceptes d'une sagesse mondaine; nous l'avons remarqué déjà, à des considérations su-

Digitized by Google

blimes, à des mouvements d'une véhémence passionnée il joignait de ces plaisanteries vives et mordantes qui désarçonnent le vice en faisant rire à ses dépens, il était avant tout orateur populaire. Il avait étudié par quels secrets on captive l'attention des masses, on arrive au cœur des gens simples et on les détourne de leurs habitudes de désordre; c'était assez pour lui, et il ne tenait pas à être considéré comme un grand orateur. Ce genre, au commencement de chaque station, prêtait à la critique, il le savait lui-même et en parlait assez volontiers en chaire: « Dans tous les lieux où j'ai prêché, dit-il, j'ai vu par expérience que ceux qui d'abord m'étaient le plus contraires, venaient à m'écouter avec un esprit calme, rentraient en eux-mêmes par la grâce de Jésus-Christ et devenaient mes amis les plus zélés. » Il en fut à Rome comme ailleurs, on commença à plaisanter, puis les plus prévenus revinrent bientôt sur leurs premières idées. Ils ne furent pas longtemps à comprendre combien il y avait d'élévation dans ces discours de l'homme de Dieu, combien ils renfermaient de charité dans leurs détails les plus simples et les plus populaires. On ne pouvait entendre un tel langage et demeurer indifférent: « Bernardin, disait un docte frère Mineur, est un charbon ardent et enflamme par l'Esprit-Saint, tous ceux qui s'en approchent s'enflamment à son contact. »

Le pape et les cardinaux voulurent juger par eux-mêmes de tout ce que la renommée publiait de merveilleux sur ses prédications. Comme la multitude, ils sentirent en lui l'envoyé du ciel, le consolateur de l'Eglise en des jours mauvais; ils s'éprirent d'une estime plus grande encore pour son zèle, sa science et ses vertus.

Le Seigneur daigna, durant cette station de Rome, glorifier son serviteur par des miracles. Un jour qu'il prêchait sur le nom de Jésus, son discours s'éleva par degré, il s'embrasa comme le soleil et devint incandescent; l'âme du prédicateur se reflétait dans chacune de ses paroles. Alors

au-dessus de lui apparut une de ces tablettes dont nous avons parlé; trois rayons lumineux et resplendissants entouraient le saint nom et semblaient inviter tout genou à fléchir en sa présence. Plusieurs d'entre les auditeurs furent témoins de ce prodige et en répandirent le bruit dans la ville.

A cette nouvelle, une femme se persuada que Bernardin aurait assez de pouvoir pour guérir un enfant de sa famille, âgé de cinq ans et atteint d'une maladie incurable. Elle le conduisit donc vers lui et le pria de mettre fin à ses maux. Le prédicateur, souriant à la demande de cette bonne femme, répondit : « Les saints et les amis de Dieu obtiennent seuls ce que vous me demandez. Cependant, allez vous confesser, vous et les parents de cet enfant, puis vous reviendrez, et je prierai pour vous. » La famille entière, fidèle à ce conseil, alla faire l'aveu de ses fautes et s'efforça par un repentir sincère de se rendre digne des bienfaits du ciel. Le lendemain la même personne conduisit l'enfant au couvent d'Ara-Cœli. Alors l'homme de Dieu, touché de la foi de cette femme et de l'affliction de cette famille, se prosterna, pria avec ferveur, et ayant béni l'enfant, le renvoya guéri.

Ses mortifications et ses fatigues ayant accru son état habituel de souffrance, une dame pieuse, touchée de ses infirmités, lui envoya quelques aliments propres à lui en alléger le fardeau. Bernardin, accoutumé à voir dans l'affliction de son corps un moyen de succès pour ses travaux apostoliques, répondit à l'envoyé : « Je n'ai aucun besoin de pareilles choses, mais allez dans telle rue de Rome, là vous trouverez un homme gravement malade, vous les lui donnerez de ma part et vous lui direz : « Frère Bernardin vous envoie ces aliments, qu'on lui avait offerts à lui-même, afin que vous les preniez au nom de Jésus et que vous soyez guéri. » A peine le malade eut-il mangé selon le conseil du saint qu'il recouvra la santé.

Rome fut promptement instruite de ces miracles, et l'on ne vit plus seulement dans le prédicateur un homme éminent, mais un saint et un ami de Dieu. On lui remit les tables, les cartes et autres instruments de jeux de hasard, les mauvais livres, les objets de superstition et de sorcellerie, et le vingt-un juillet il les brûla sur la place publique en présence de la multitude.

Il y avait alors dans la capitale du monde chrétien un usage ne de ces temps malheureux où deux partis acharnés divisaient la ville. Un homme avait-il été assassiné, l'assassin faisait placer des barres de fer devant sa porte, et la justice n'avait aucun pouvoir sur lui tant qu'il ne sortait pas de sa maison; mais les parents du mort pouvaient l'attaquer à main armée, s'emparer de sa personne et le livrer aux juges. La soif de la vengeance occasionnait souvent de nouveaux meurtres, et de là des haines de plus en plus vivaces. Bernardin s'éleva de toute l'énergie de son zèle contre un semblable abus; il en montra les conséquences funestes, et sut si bien en inspirer l'horreur, que les barreaux, témoignages vivants du crime d'homicide et la honte des maisons qu'ils semblaient protéger, disparurent partout, et avec eux les désordres dont ils étaient la cause.

Rome comptait dans ses murs un grand nombre de Juifs. Attirés, eux aussi, par la renommée du grand prédicateur, ils se portèrent en foule à ses discours, et plusieurs, émus de son langage en quelque sorte inspiré, touchés des merveilles dont ils étaient les témoins, ouvrirent les yeux à la lumière. Ils se firent instruire de cette loi divine offerte d'abord à leurs pères et devenue ensuite l'héritage des nations, puis le baptême les réunit aux vrais enfants de Jacob, aux Israélites obéissants et fidèles.

Près de trois mois furent employés à ces prédications et au rétablissement de la concorde entre les Romains. Bernardin se sentait de jour en jour plus infirme et plus

languissant; rien ne pouvait abattre son courage indomptable. Il prêchait comme s'il eût joui d'une santé vigoureuse; descendu de la chaire, il s'enfermait au confessionnal pour y entendre les pécheurs et les reconcilier à son Dieu. Il voyait ensuite les personnes divisées afin de les amener à des sentiments de paix, et enfin rentré dans sa cellule au couvent d'Ara-Cœli il écrivait ou il priait. C'est à peine s'il pensait aux premiers besoins de son corps; il le traitait comme un étranger à qui il aurait voué l'indifférence la plus profonde, pour ne pas dire le mépris et la haine.

Vers la fin de sa station une chose vint attrister et effrayer son humilité. Le siége épiscopal de Sienne, sa patrie, s'étant trouvé vacant, les magistrats et le clergé de la ville s'accordèrent unanimement à le demander pour évêque. Le souverain pontife ne se pressa pas de donner suite à leurs démarches, il voulait laisser à l'illustre prédicateur le temps de terminer ses œuvres de reforme au milieu des Romains. Mais impatients de voir leurs vœux réalisés, les Siennois députèrent de nouveau à Martin V avec d'instantes supplications. Difficilement on eût pu dans toute l'Eglise faire choix d'un sujet plus digne; aussi le pape jugea-t-il convenable d'admettre enfin les prières d'un peuple uniquement inspiré par l'amour de la religion.

Mandé au palais pontifical et averti à l'avance par une voix amie des tentatives de ses compatriotes, Bernardin témoigna sa reconnaissance pour l'honneur dont on le jugeait digne, honneur sublime et glorieux, mais qu'il ne croyait pouvoir accepter, ni dans son propre intérêt, ni dans celui du prochain, ni dans celui de l'Eglise de Sienne. « Chacun, dit-il au pape, a sa mission sur la terre. La mienne est d'annoncer l'Evangile et non de tenir les rênes du gouvernement, Dieu m'a envoyé pour prêcher et non pour baptiser. J'ai choisi par inspiration du ciel la vie pauvre et humble de François d'Assise; j'éprouverais un chagrin profond

à l'échanger contre une autre ; je désire y persévérer jusqu'au bout, elle seule m'offre le moyen assuré de tenir à Dieu tout ce que je lui ai promis. »

Le pontife, touché d'une humilité si profonde et si franche, ne voulut pas contraindre le serviteur de Dieu ; il se contenta de l'exhorter à se rendre aux désirs de ses compatriotes. Les cardinaux joignirent leurs instances à celles de Martin V, les ambassadeurs conjurerent avec larmes, mais rien ne put fléchir l'inébranlable résolution de Bernardin ; il a choisi la vie pauvre et abjecte du Sauveur des hommes ; elle sera son partage, il combattra jusqu'à la fin sous ses livrées, il passera de ville en ville sans autre escorte que la pauvreté, et cette pauvreté enfantera des merveilles, elle continuera à parler au cœur des peuples avec une puissance irrésistible, par elle la croix remportera des triomphes nouveaux.

Cette voix amie qui fit connaître à Bernardin les démarches des Siennois en sa faveur, était celle du cardinal Condulmero. Ame pleine de douceur et d'affabilité, d'une prudence à toute épreuve, de sentiments élevés, le cardinal, dont le nom sera bientôt Eugène IV, s'était attaché à l'humble frère avec une tendresse toute paternelle au milieu des persécutions suscitées à son zèle. Il l'affectionnait comme son fils, il l'admirait comme un valeureux soldat de la cause évangélique, et pour beaucoup il n'eût voulu le voir détourné de sa mission. Il avait vu avec peine les tentatives, d'ailleurs si dignes de louange, de la ville de Sienne, et il en avait averti Bernardin en le priant de ne point se laisser entraîner par l'éclat d'une position élevée, mais de penser plutôt à de nouvelles fatigues pour la cause de l'Evangile. Heureux d'avoir rencontré dans le cardinal un homme selon son cœur, le saint alla la remercier de ses attentions bienveillantes et l'assurer que jamais il n'oublierait les engagements solennels de la vie religieuse. Condulmero, devenu le pape Eugène IV, ne se souviendra

plus dans la suite, ou du moins croira devoir ne plus se souvenir des conseils de ce jour, en présence des graves besoins de l'Eglise; il voudra, lui aussi, placer sur le tête de Bernardin la mitre épiscopale; alors il le trouvera ce qu'il est aujourd'hui, un missionnaire avide avant tout de terminer sa course dans son humble profession et insouciant des honneurs terrestres.

Rien, en effet, ne lui était cher au monde comme cette profession de frère Mineur; là seulement il était à l'aise et en pleine liberté, là il avait borné toute l'ambition de son âme. Interrogé par Vincent de Sienne si jamais il avait senti en lui-même quelque désir de l'épiscopat, il répondit que jamais la pensée ne lui en était venue; tant était vrai le détachement de ce cœur généreux et profondément humble.

Nous allons le voir reprendre ses courses apostoliques à travers l'Italie; comme l'Apôtre il lui tarde de revoir les églises évangélisées par sa parole, il désire connaître par lui-même si tout est bien chez ses enfants, si l'ennemi n'est pas venu en son absence mêler l'ivraie au bon grain. Sur son chemin des contrées nouvelles entendront sa voix, d'autres cités reviendront à la paix, cet homme est destiné à marcher de conquête en conquête, rien ne résistera à l'ardeur de son zèle et à l'embrasement de sa charité.

CHAPITRE III.

Nouvelles prédications à Florence et à Sienne. — Discours sur la Bienheureuse Vierge Marie.

De Rome Bernardin alla en Toscane où les populations et surtout les habitants de Florence le reçurent avec des démonstrations d'allégresse et le félicitèrent de ses triomphes sur les ennemis du nom de Jésus. Les louanges, il est vrai, touchaient peu son âme, et le seul triomphe important

Google

à ses yeux était le règne de son Dieu dans les cœurs; il passa donc plusieurs jours à ranimer la foi et la piété de ces peuples, à leur rappeler ses enseignements passés et à les affermir contre les séductions du monde. Au mois de septembre, il revint à Sienne, sa ville de prédilection, et le jour de la Nativité de Marie il prêcha sur la gloire de cette Vierge bienheureuse.

Nous avons différé jusqu'à ce moment de parler des discours de notre saint prédicateur sur l'auguste Mère de Jésus, pareil sujet méritait une place spéciale dans cette histoire, et nous ne croyons pas faire assez de lui consacrer ce chapitre tout entier, nous y reviendrons encore une fois dans la suite, afin de mieux mettre au grand jour les sentiments dont cette âme d'élite était animée pour la Reine des anges, la puissante et infatigable protectrice de l'Ordre séraphique.

Cette dévotion, mise en son cœur dès le berceau, était allée grandissant et se fortifiant comme une plante confiée à une terre féconde. Dans la vie religieuse tout en avait favorisé les développements en Bernardin; il avait sous les yeux les exemples des saints frères de son ordre, il avait les enseignements d'une foule innombrable de théologiens, de prédicateurs distingués, d'écrivains mystiques dont les livres étaient le seul bien auquel les pauvres mineurs ne fussent pas indifférents. L'ordre de Saint François était une école permanente de la dévotion à Marie, et à cette école Bernardin avait puisé avec une avidité infatigable. Aussi était-il devenu lui-même à son tour un exemple digne d'être proposé à l'admiration de ses frères; tous connaissaient sa tendresse pour leur Mère vénérée, tous savaient qu'à lui comme à un maître il appartenait de célébrer ses louanges.

En effet entreprenait-il d'expliquer aux peuples les prérogatives glorieuses de cette Vierge bénie? Son visage s'animait et semblait en quelque sorte s'illuminer comme celui

Digitized by Google

d'un Séraphin, ses yeux respiraient les ardeurs de son âme, les paroles tombaient enflammées et brûlantes de sa bouche; tout en lui annonçait le fils passionné pour l'honneur de sa mère.

Alors seulement qu'il méditait les gloires de Marie ses méditations se changeaient en extases et en ravissements. Un soir, la veille de l'Assomption, frère Barthélemi, un de ses fidèles disciples, étant entré dans sa chambre pour le prier de le bénir avant de se livrer au repos de la nuit, le trouva assis, le visage resplendissant de lumière et les yeux élevés au ciel. Il lui demanda à plusieurs reprises sa bénédiction, mais inutilement; l'homme de Dieu n'avait plus de pensées pour la terre. Barthélemi se retira en silence, et, étant retourné à l'heure de matines, fut témoin du même prodige. Le saint ne revint à lui-même que le lendemain dans la matinée, et montant en chaire après cette longue extase, il dit des choses si élevées, si admirables, qu'il semblait encore contempler Marie et assister à son ascension triomphale au milieu des esprits célestes.

Nous allons donc exposer le plus brièvement possible la doctrine de ces discours; mais ici il nous faut repeter ce que nous avons dit plus haut: les discours de Bernardin ne sont pas dans ses œuvres imprimées tels qu'il les prononçait. Il avait coutume de disposer son sujet plus selon les règles de la théologie que de l'éloquence, puis en chaire il étendait, restreignait ou changeait selon le besoin de ses auditeurs. L'habitude de la prédication lui rendait faciles ces changements exigés par les circonstances sans nuire à ses discours. Ses contemporains sont unanimes à dire son empire sur les cœurs, l'entraînement de sa parole et le prestige de son éloquence; ils le reconnaissent pour le plus grand orateur de son siècle. Or cet orateur si habile à manier les sujets les plus arides se surpassait lui-même, de l'aveu de tous, quand il était question de Marie.

Nous avons dans ses œuvres trois discours sur le nom de la Vierge.

Digitized by Google

« Vierge glorieuse, dit-il en commençant, donnez-moi la vertu, le génie et la parole, afin que je puisse annoncer à vos fidèles et à vos dévoués la splendeur de votre nom. Je ne prétends pas le montrer aussi grand ni tel qu'il est, mais balbutier seulement quelque chose de vos louanges, moi votre tout petit serviteur, pour votre gloire, ma propre dévotion et la consolation de tous ceux qui me lisent ou m'entendent. »

Après ce début, considérant les sens divers du nom de Marie, il s'arrête aux trois suivants : « Marie est une étoile; elle est une mer d'amertume, elle est une reine souveraine.

» Marie est une étoile. Elle est, en effet, semblable aux étoiles fixes par l'héroïsme inébranlable de ses vertus éclatantes, par l'élévation prodigieuse de sa sainteté et par les œuvres de sa vie ; semblable à l'étoile polaire par son rapprochement de la Divinité, par son union intime avec elle, par le rang qu'elle occupe parmi les créatures ; semblable à l'étoile de la mer en projetant sur le monde la chaleur de sa charité pour en réchauffer la glace, en servant de guide aux voyageurs à travers les flots, en les introduisant dans le port.

» Marie a été une mer d'amertume; une mer d'amertume dans sa séparation de son fils, parce qu'il était sa gloire et sa force, parce qu'il était livré à des souffrances indicibles, parce qu'elle l'aimait sans mesure, parce qu'il était toute l'allégresse de son cœur; une mer d'amertume, parce que la mort de son fils plongeait son âme dans les ténèbres, parce qu'elle imprimait dans son esprit une image navrante, dans sa mémoire un souvenir déchirant, dans sa volonté un désir ardent de la mort ; une mer d'amertume, par les choses qu'elle vit alors dans son fils, dans ses disciples, dans ses ennemis, et par sa propre impuissance à lui venir en aide.

» Marie est une reine souveraine, souveraine sur la terre où elle n'est soumise à aucune créature, où elle n'a besoin

d'aucun secours terrestre, où elle n'est privée de rien, où elle est la dispensatrice de tout bien; souveraine dans le ciel d'où elle étend son empire sur les saints, sur les démons, sur les habitants du purgatoire et sur toutes les âmes créées.... »

En développant ces significations diverses du nom de Marie, Bernardin éprouvait en son âme un avant-goût des délices du ciel : « Le Dieu qui scrute les consciences, dit-il, en est témoin, lorsque par sa grâce il m'est donné de célébrer seulement une heure les louanges de la Vierge, je suis pénétré d'une telle joie d'esprit, je suis inondé au dedans de moi-même d'une telle abondance de suavité, que, foulant aux pieds les vanités et les plaisirs du monde, je voudrais avant tout pouvoir m'élancer vers vous, Seigneur..... Mais s'il en est ainsi dès maintenant, quelle sera donc l'allégresse, quelle sera la gloire de cette patrie où il nous sera donné de contempler la mère de Dieu, la Vierge bénie environnée des ordres des anges, des chœurs de vierges, assise sur le trône de sa majesté ....? »

Dans ces transports et ces pieux élans pour Marie, le grand prédicateur ne faisait que suivre les traces d'illustres devanciers, les traces des Anselme, des Bernard, des Bonaventure, des esprits les plus sublimes du monde catholique. Le nom de la Vierge fut, dans tous les siècles, un flambeau dont leur génie se plut à exalter les mystérieuses splendeurs, et l'Eglise a depuis sanctionné les méditations consolantes de ces hommes vénérables par l'institution d'une fête chère aux cœurs chrétiens. Après nous avoir fait célébrer, le huit septembre, la naissance bienheureuse de Marie, elle propose à nos hommages, le dimanche suivant, son auguste nom, elle nous l'offre comme elle avait offert le nom sacré de Jésus. Ces deux noms, selon la pensée de l'Église, doivent être inséparables dans notre amour comme les deux personnages dont ils nous rappellent les vertus et les merveilles le sont dans les biens que le ciel verse en nos âmes.

Google

Fidèle aux traditions de son ordre, Bernardin s'attachait avec une noble ardeur à défendre les priviléges de la Mère du Sauveur, en premier lieu celui de son Immaculée Conception.

« Marie, dit-il, a été exempte du péché originel, et elle l'a dû à sa dignité de mère de Dieu. Or de cette faveur en découlent d'autres vraiment admirables. D'abord la Vierge fut illuminée en sa raison et son intelligence; l'éclat de la divine sagesse répandue en elle lui fit connaître la créature privée de raison, la créature raisonnable, la créature purement intellectuelle, la nature divine, les choses à éviter et à mépriser, les choses à poursuivre et à embrasser, la mesure à tenir dans la haine et dans l'amour. Ces diverses connaissances avaient leur principe dans la connaissance de la nature divine, car il est écrit : *En votre lumière nous verrons sa lumière* (*Ps.* 35).

» Il suit de là que Marie, dès le sein de sa mère, eut l'usage de son libre arbitre, une lumière d'intelligence parfaite, un degré de contemplation plus sublime que n'en posséda jamais aucun saint durant le cours de sa vie, et que dès lors elle se portait à Dieu par des actes méritoires.

» Marie a été remplie de l'amour divin d'une façon incomparable; autant elle voyait le Seigneur digne d'amour, autant elle s'attachait à lui. Ainsi elle l'aimait par-dessus tous les biens de ce monde, tous les biens personnels, tous les biens célestes.

» Cette charité si ardente et si parfaite la portait à désirer sans réserve l'incarnation comme moyen de sanctification pour le genre humain. Toutes les vertus de son âme, tous ses vœux, tous les soupirs de ses prières tendaient là. Cependant elle ne se crut jamais digne de coopérer, comme elle l'a fait, à l'accomplissement d'un tel mystère; ses vertus étaient fondées sur un abîme d'humilité. De même qu'aucune pure créature ne fut aussi élevée en dignité, de

même aucune n'est descendue aussi bas dans les profondeurs de l'humilité.

« Marie, en vertu de sa conception immaculée, a reçu en partage une tranquillité d'âme inaltérable. La partie inférieure de la volonté était si pleinement soumise à la partie supérieure qu'elle ne pouvait se laisser entraîner vers aucun objet contraire à la raison, ni vouloir autrement que la raison. La partie supérieure demeurait dans une obéissance parfaite à la volonté divine, et ainsi le moindre péché véniel ne trouvait accès en Marie. »

Nous passons sous silence un discours sur la Nativité de la Vierge, nous réservant à en rendre compte plus loin à l'occasion d'un miracle accompli en la personne de notre saint.

Nous avons ensuite dans les œuvres de Bernardin trois discours sur la fête de l'Annonciation. Dans le premier il s'attache aux paroles de la Salutation angélique, les deux autres roulent sur le consentement donné à l'incarnation du Verbe.

La salutation de l'ange nous fait connaître en Marie l'abondance des dons de la nature, des dons de la grâce, des dons de la gloire.

Les paroles qui suivent celles de l'ange nous montrent la Vierge bénie comme mère d'une façon toute spéciale, elles nous la montrent bénie en son Fils, elles nous rappellent les excellences du nom béni de ce divin Fils.

Les dernières paroles nous disent combien il importe d'invoquer Marie, de la louer, de lui exposer nos besoins.

« Elle supplie pour nous, assise à la droite de son Fils, comme une reine véritable, comme la Mère de ce Roi suprême qu'elle a conçu dans son sein généreux, comme la fille du Seigneur des seigneurs adoptée par lui dans l'abondance de toute grâce, comme l'épouse de ce même Seigneur unie à lui par une alliance pleine de gloire. Elle est en présence de Dieu, cette Reine, comme la médiatrice de

nos demandes, elle y est pour calmer l'indignation de notre Juge, pour excuser les fautes de notre faiblesse, pour subvenir à nos besoins..... »

De la Salutation angélique passant au consentement donné par Marie à l'ange, le saint prédicateur voit dans ce consentement un abîme d'humilité, le feu brûlant de la charité et la grandeur d'une foi incomparable. Ce sujet le transporte hors de lui-même, et, comme le Prophète, il invite tous les âges de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, à s'unir à lui pour louer le Seigneur et sa Mère en cette grande circonstance.

Dans le second discours il entre plus avant encore dans son sujet. En donnant son consentement à la proposition de l'ange, Marie voit le Fils de Dieu se condamnant à devenir visible, soumis aux souffrances et à la mort pour le salut des hommes; elle voit l'Esprit-Saint agissant en elle d'une manière ineffable et vraiment divine, elle se voit elle-même devenue l'épouse de Dieu le Père, elle voit le salut du monde placé entre ses mains.

Alors elle s'offre et se dédie à Dieu comme une personne destinée au martyre; elle commence, dès ce moment, à être attachée à la croix avec Jésus-Christ, elle se consacre au salut du monde avec une tendresse et une miséricorde sans bornes; elle élève sa virginité au degré le plus sublime, le plus saint et le plus capable de toucher le cœur de Dieu; elle accomplit l'acte le plus parfait de la vie contemplative en se tenant absorbée en Dieu, l'acte le plus parfait de la vie active en se dévouant à toutes les conséquences de l'incarnation divine.

Mais à tant de merveilles ont concouru Dieu lui-même, les anges et les saints : Dieu en choisissant dès l'éternité Marie pour Mère de son Fils, en la comblant de toutes les vertus et de toutes les grâces dans le temps; les anges en influant sur sa volonté selon la puissance hiérarchique de chacun des ordres célestes; les saints en

offrant à Dieu leurs soupirs et les ardeurs de leur âme.

On sent à la lecture de ces discours dont nous effleurons à peine quelques pensées, combien le pieux prédicateur a dû s'enfoncer par la contemplation dans les divines profondeurs du plus grand de nos mystères ; l'Esprit-Saint à qui il appartient de sonder les abîmes de la Divinité a pu seul conduire aussi loin ses amis, et lorsqu'il le fait, c'est qu'il veut consoler le monde en lui révélant des choses à peine entrevues.

Le discours sur la visite de la Vierge à Elisabeth est comme la continuation du précédent. L'humble religieux, encore enivré des merveilles dont il a été témoin, s'attache aux sept paroles exprimées par Marie dans les Ecritures, et y trouve sept degrés d'un amour sublime, sept flammes dont le cœur de l'auguste Mère de Jésus était consumé.

Il y a la flamme d'un amour qui la sépare de tout objet contraire à son Bien-Aimé lorsqu'elle s'écrie : *Comment cela se fera t-il ?* La flamme d'un amour qui la transforme dans ces paroles : *Voici la servante du Seigneur ;* la flamme d'un amour qui se communique, dans le salut adressé à Elisabeth ; la flamme d'un amour qui se répand en jubilation, dans l'admirable cantique du *Magnificat;* la flamme d'un amour qui savoure indiciblement la douceur et l'amertume, dans ces paroles : *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi à notre égard ?* La flamme d'un amour plein de compassion quand elle dit à Jésus : *Ils n'ont point de vin ;* la flamme d'un amour arrivé à la consommation dans ces autres paroles : *Faites tout ce qu'il vous dira.*

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans plus de détails, mais nous tenons à mentionner au moins les autres discours de Bernardin en l'honneur de la Vierge glorieuse.

Dans la Présentation de Jésus au temple, il montre Marie se soumettant avec amour et humilité à la loi de la purification ; Jésus se soumettant aussi avec amour et humilité à la loi du rachat et de l'offrande ; Siméon rempli de crainte,

Google

de désir et d'amour, connaissant, par le mérite de sa foi, de son espérance et de sa charité, le temps où le Sauveur devait venir, le lieu où il lui serait donné de le voir, et la majesté de ce Sauveur. Puis il explique chacune des paroles du saint vieillard, paroles qui exaltent la Trinité adorable en sa bonté, sa puissance et sa vérité, paroles où le Christ est salué comme maintenant visible aux yeux des hommes, comme leur secours et leur salut, comme la lumière des nations et la gloire d'Israël.

Tout respire la piété la plus vive dans ce discours ainsi que dans le suivant où le fervent prédicateur, à l'occasion de cette même solennité, traite de la miséricorde divine dans ses rapports avec Marie et le monde.

Le triomphe de la Vierge sur la mort et son triomphe dans le ciel ont fourni deux discours à son serviteur. Là encore il nous rappelle les vertus et le ministère de Marie sur la terre pour en conclure son élévation et son ministère auprès de Dieu. Il nous montre la Trinité bénie concourant à l'éclat de sa gloire comme elle avait concouru à sa sanctification au milieu des hommes; il énumère avec une complaisance toute filiale les splendeurs célestes de celle qui est sa Mère, les divers degrés de sa béatitude, la félicité dont elle enivre les bienheureux; puis, dans un transport d'amour, il trahit ainsi les ardeurs dont son âme est dévorée, il s'écrie :

« O vous donc, femme bénie entre toutes et sur toutes les femmes, vous êtes la gloire et la sauvegarde du genre humain. Vous l'emportez en mérite et en puissance sur toutes les créatures; entre toutes, vous êtes la Mère de Dieu, la souveraine de l'univers, la reine du monde, la dispensatrice de toutes les grâces, la consommation de toutes choses, l'honneur de la sainte Eglise, l'océan incommensurable de toutes les vertus, de tous les dons, de toutes les faveurs célestes; le vaisseau choisi construit par l'Ouvrier suprême et vraiment digne de contenir l'essence

divine; vous êtes le temple de Dieu, le jardin de délices, le modèle des bons, la consolation des cœurs pieux, la source et la splendeur de tout salut; vous êtes la porte du ciel, la joie et la demeure céleste et, au delà de ce qu'on pourrait le dire, la gloire de Dieu. C'est vraiment en balbutiant que nous énonçons vos louanges et proclamons vos mérites; mais si nous osons le faire, c'est en invoquant avec humilité votre immense douceur. Votre bénignité suppléera à notre indigence et nous pourrons vous louer dignement pendant les siècles éternels. »

Bernardin avait pris pour mission de régénérer et de pacifier l'Italie, mais cette œuvre il l'accomplissait en faisant appel au nom de Jésus et de Marie, en évoquant chez ses chers Italiens dont la foi était encore vivante les souvenirs d'une dévotion si douce aux cœurs catholiques, en élevant leurs pensées vers le ciel. L'âme se repose en lisant ces pages enflammées du serviteur de la Vierge; elle s'étonne moins de le voir réussir avec tant de facilité dans ses vastes entreprises; ses paroles répondaient aux besoins des cœurs, elles leur arrivaient comme la pluie à la terre desséchée, aucune ne tombait inutile et sans apporter le salut.

CHAPITRE IV.

Bernardin à Lucques et en d'autres villes d'Italie.

Sienne était fière de son illustre concitoyen, et quand au sortir de ses murs, dont elle le considérait déjà comme l'ange protecteur, elle le voyait s'élancer vers d'autres contrées, elle le suivait de ses regards avec un noble orgueil, comme si les triomphes de l'homme de Dieu eussent été ses triomphes à elle-même. La ville de Lucques eut le bonheur de le posséder le reste du mois de septembre et une partie du mois d'octobre de l'année 1427. Le gouver-

neur de Lucques était Paul Guinigi, parvenu depuis peu du rang de simple citoyen au pouvoir suprême par un de ces mouvements populaires si communs au moyen âge dans les petites républiques italiennes. Il exerçait tyranniquement sa domination sans considérer combien sont instables les choses terrestres, et ses enfants, enorgueillis de leur fortune, l'envisageaient comme un bien à l'abri des revers du temps et des passions des hommes.

Ce changement politique n'influa pas sur les prédications de Bernardin; sa haute renommée attira à lui les divers partis, et bientôt sa parole brûlante lui soumit les cœurs. Il s'éleva avec sa force ordinaire contre les haines et les désordres de tout genre, il invita à la pénitence et à l'humilité, et des pécheurs en grand nombre se frappèrent la poitrine en versant des larmes de repentir. Dieu voulut, pour la conversion de ce peuple, manifester ostensiblement la vertu de son serviteur, il lui accorda le don de prophétie.

Un jour un des fils du gouverneur, mêlé à la foule, manqua au respect dû au saint lieu et à l'assemblée chrétienne dont il faisait partie. Bernardin s'en aperçut bien vite, et, peu soucieux du rang des personnes quand les intérêts divins étaient compromis, il l'exhorta à ne pas trop compter sur les prospérités actuelles et à tenir davantage les yeux ouverts sur les incertitudes de l'avenir; car Dieu a ses moments pour chacun de nous, et les fautes du jeune âge deviennent bien souvent la cause de larmes amères.

Il devait en être ainsi pour les enfants de Guinigi et pour le gouverneur lui-même. Encore deux années, et sa félicité s'évanouit en présence d'une émeute semblable à celle où il avait trouvé le pouvoir; livré à Philippe de Milan, il se vit condamné à finir avec ses fils ses jours dans une prison obscure.

Un jour le saint prédicateur parlait avec véhémence contre les fautes de la ville et il exhortait les habitants à préve-

Google

nir la colère céleste par de dignes fruits de pénitence, quand tout à coup l'avenir et un avenir peu éloigné se déroule à ses regards, il entend le bruit des instruments de guerre retentissant déjà sur les montagnes voisines de la Garfagnana, il voit voler les projectiles de destruction et de mort, et à ce spectacle, comme les prophètes anciens, il éprouve en son âme une amertume indicible des malheurs de son peuple, il redouble de zèle pour lui faire conjurer, à force de prières, les désastres que le ciel lui révèle, puis tout à coup l'horizon s'illumine, il console et donne des espérances après avoir inspiré la terreur et l'effroi. Les choses s'accomplirent selon ses prédictions; Dieu avait dévoilé véritablement à son serviteur ses desseins contre Lucques.

A ces illuminations prophétiques étaient jointes d'autres faveurs extraordinaires. Au milieu d'un discours fait à une assemblée nombreuse réunie dans l'église de Saint-Martin, un homme profondément pieux vit s'échapper sans interruption de la bouche du prédicateur une flamme et des étincelles ardentes, comme si chacune de ses paroles se fût changée en un feu consumant. Une autre fois une étoile resplendissante apparut aux regards de l'assemblée l'espace de trois heures. Plusieurs autres prodiges attestèrent également la sainteté du serviteur de Dieu et accrurent l'autorité déjà si grande de sa renommée.

De Lucques il dirigea ses pas vers des contrées soumises à de dures calamités. La peste, la famine, la guerre avaient plongé Modène, Bologne et autres régions dans un état voisin du désespoir. Autrefois Bernardin avait évangélisé ces divers pays, aujourd'hui il y revient comme l'ange de la consolation afin de ranimer les cœurs abattus et de réchauffer des espérances presque éteintes. Ceux qui ont entendu sa parole il y a quatre ans, retrouveront en lui l'apôtre et le père, ceux qui l'ont connu seulement sur les rapports des autres, verront combien au-dessous de la réalité étaient les éloges donnés à son zèle, combien

Digitized by Google

vrais les cris d'enthousiasme soulevés par sa charité.

Il ouvrit le cours de ses nouvelles missions à Ferrare où régnait Nicolas III, duc d'Este, dont le bon vouloir était toujours le même pour Bernardin et ses enfants. Les habitants accoururent à ses discours et manifestèrent dès le commencement les dispositions les plus heureuses. Les uns, fidèles observateurs des promesses d'autrefois, venaient s'affermir dans leurs pieuses pratiques, d'autres se relever de leurs chutes et les réparer par la pénitence, d'autres enfin, jusqu'alors incrédules, ouvraient les yeux à la lumière et confessaient les erreurs de la vie passée. Parmi ces derniers se trouvait un homme considérablement enrichi par ses opérations commerciales. Touché de la grâce, il demanda à Bernardin une règle de conduite. Cette règle, elle était contenue dans les avis tant de fois donnés par le Saint aux fidèles engagés dans le commerce. Il s'efforçait de les tenir en garde contre les entraînements de la cupidité, entraînements qui les portent à méconnaître les jours consacrés à Dieu, à négliger l'assistance aux offices de l'église et l'accomplissement du devoir pascal, à violer les droits de la justice. Il voulait que chez un marchand tout fût dans un ordre parfait. S'il est associé à d'autres, que tous les ans, au moins, ils examinent leurs conventions et l'état de leurs affaires; que chacun tienne ses livres de façon à ne supporter aucune perte et à n'en faire subir aucune aux autres par sa négligence. Que le marchand se montre facile à attendre le pauvre, à lui avancer les choses dont il a besoin, sans exiger un prix plus élevé; agir ainsi c'est venir en aide aux pauvres, exercer les œuvres de miséricorde, se rendre digne des bénédictions du ciel.

Le Saint rappela ces conseils au commerçant de Ferrare et l'engagea à marquer les premiers jours de sa conversion par des aumônes abondantes; fidèle à ces inspirations, le nouveau converti employa en bonnes œuvres la dixième

portion de ses gains, et renonça pour toujours aux moindres fraudes dans l'exercice de son commerce. Plusieurs années après, Bernardin, étant revenu à Ferrare, trouva cet homme considérablement enrichi. Il lui demanda par quel secret ses affaires avaient été si heureuses. « Je suis, dit-il, demeuré ferme dans ma résolution de vivre en chrétien et d'observer fidèlement les prescriptions de la justice. Depuis ce jour tout m'a réussi, et la bonté de Dieu m'a accordé une prospérité sans revers. » L'illustre religieux aimait à citer cet exemple pour engager ses auditeurs à marcher sans crainte dans les voies de la justice et à se confier en la Providence paternelle du Très-Haut.

De Ferrare il passa à Reggio et ensuite à Modène où nous avons vu Albert de Sarziano débuter dans la carrière apostolique. Ces deux villes avaient à gémir encore des dissensions causées par les partis Guelfe et Gibelin ; il travailla à faire renaître la paix et la concorde entre les habitants. A Modène le concours empressé de ses auditeurs l'obligea à prêcher sur la place publique, et, avant de quitter cette ville, il eut la consolation de brûler une quantité considérable d'instruments de jeux de hasard.

Ces prédications terminées, il se rendit à Polignano, où il fit don à une noble famille de la contrée d'une de ses tablettes du nom de Jésus. De là il s'en alla évangéliser la ville de Carpi et lui laissa, en la quittant, une douce impression de sa charité. Assiégée dans la suite par ses ennemis, elle se souvint de l'homme de Dieu, conjura le Seigneur en son nom, et vit les tentatives dont elle était menacée se briser contre la protection du ciel.

Après être sorti des États de Modène, il parcourut les villes, les bourgades et jusqu'aux simples hameaux de la Romagne. Il se fit entendre successivement à Corvin, Césène, Imola, Bertorino, Forli, Faenza, Ravenne, Rimini et autres lieux. Partout le succès le plus consolant couronna ses efforts, mais au prix de fatigues accablantes. Eprouvé par

Digitized by Google

des calamités de tout genre et surtout par ces guerres que l'ambition de Philippe de Milan et les susceptibilités des républiques italiennes faisaient renaître presque chaque année, les populations malheureuses de ces pays étaient devenues comme insensibles aux choses de la religion, les soins terrestres semblaient absorber leurs pensées; la détresse présente, les souvenirs cuisants du passé, l'incertitude plus cruelle encore de l'avenir les jetaient dans une torpeur mêlée d'anxiété et leur inspiraient ce dégoût général contre lequel le zèle le plus tendre vient se heurter sans fruit. Bernardin eut d'abord à gémir souvent de l'inutilité de ses prédications; ce n'était plus, comme à Pérouse et dans plusieurs autres villes, contre des vices anciens, contre des habitudes criminelles et invétérées qu'il avait à lutter, mais contre le désespoir d'hommes usés par le malheur, contre l'épuisement de toutes les forces de leur esprit. Ému de pitié, pénétré d'amertume à la vue d'un état si digne de compassion, il se rappela le Sauveur invitant à sa suite les infortunés de toute sorte, offrant à chacun indistinctement le remède propre à calmer ses angoisses, et il résolut de sauver ce peuple n'importe à quel prix.

Rien n'est irrésistible comme la charité, à force de tendresse il gagna la confiance de ces hommes; il entra dans leurs affections, écouta leurs plaintes et leurs murmures, leur donna ses conseils, leur enseigna à remédier aux choses les plus pressées, leur fit concevoir quelque espérance, puis les éleva peu à peu vers le Consolateur suprême, vers le médecin par excellence de toutes nos infirmités, vers le réparateur de tous les désastres. Ayant disposé ainsi les cœurs à des enseignements plus solides, il montra le péché comme la source de nos maux, la cause des châtiments célestes non-seulement en l'autre vie où la peine sera sans mélange de consolation, mais encore sur la terre où elle est toujours unie à une pensée de miséricorde dans les desseins de Dieu. Ensuite il leur fit connaître Jésus-Christ

comme l'unique refuge après le péché, l'unique soutien dans les dangers et les tribulations, le seul juge et le seul rémunérateur de nos œuvres après la mort. Donc lui seul doit être craint, lui seul aimé, lui seul obéi avant tous les maîtres et les puissants du monde; sa loi doit l'emporter en nos cœurs sur toute loi humaine, sa volonté sur toute volonté terrestre.

Rien ne résiste à ces exhortations du saint, il vit les plus endurcis revenir à des sentiments meilleurs, embrasser sincèrement la pénitence, accepter le joug sacré de la religion et en recevoir avec amour les sacrements. Jamais dans ses courses apostoliques il n'avait rencontré de mission plus laborieuse, mais aussi, il faut le dire, jamais les consolations n'avaient été plus douces ni plus abondantes; un peuple entier semblait renaître à la vie, la foi pénétrait en même temps et dans la demeure du riche et dans l'humble chaumière du pauvre; alors s'accomplissait cette parole du Prophète : *La lumière est levée sur ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort.*

A Bologne il joignit aux prédications enflammées des exemples de charité plus touchante et plus héroïque encore. La peste, le terrible fléau dont nous avons déjà raconté les ravages désastreux, vint en cette année s'abattre sur cette ville et la plonger dans la stupeur. La mort s'offrit menaçante à tous les regards, Bernardin seul la considéra, comme autrefois à Sienne, sans étonnement et sans effroi, il se dévoua aux soins des malades, il se fit le père et le consolateur des pestiférés, il ne vit dans ce nouveau châtiment, après tant de calamités, qu'une invitation de plus à la pénitence et un moyen de salut pour plusieurs. Appliqué le jour et la nuit à réconcilier les moribonds et à alléger le poids de leurs souffrances, il s'oubliait comme s'il eût été invulnérable et hors de toutes les atteintes possibles du fléau. Plus que ses discours sa tendre sollicitude en cette circonstance contribua à ramener les cœurs à la pratique

des devoirs chrétiens et à faire disparaître les désordres occasionnés par les malheurs des années précédantes.

Après avoir ainsi évangélisé les Romagnes, il s'en alla dans la Marche d'Ancône, continuer son œuvre de régénération. Ce n'était plus là un peuple dont le sens moral semblât anéanti par la misère; la Marche, contrée fertile, connaît en abondance les choses nécessaires à la vie, elle n'avait point eu à subir les désastres de la guerre, la peste n'avait point décimé ses habitants. Le commerce y florissait et le désir du gain entretenait dans toute la contrée une activité sans relâche; mais aussi les mœurs avaient souffert de cette ardeur du bien-être, les pensées mondaines avaient affaibli les sentiments de la foi, et par une voie différente l'on était, comme dans les Romagnes, arrivé en plus d'un endroit à l'indifférence religieuse.

Bernardin résolut de faire prévaloir les intérêts de son Dieu en ces cœurs si enivrés de leurs prospérités temporelles. Accompagné de son fidèle et saint disciple Jacques de la Marche, il parcourut le pays entier, se fit entendre dans les villes et dans les campagnes, excita tout le monde, parla à tous les rangs, fit appel à tous les sentiments nobles et religieux, et parvint à ramener au bercail une foule innombrable de pécheurs. Le nom de Jésus était son arme puissante dans ces conquêtes, il attendait de lui ses succès, et ils furent tels que l'âme de l'apôtre surabonda de joie en voyant quelle moisson immense avait été le prix de ses travaux.

Bernardin reçut alors dans son ordre un personnage distingué appelé Jacques et que l'on croit de la noble famille des Crivelli. Il était un des principaux conseillers du duc de Milan, comblé d'honneurs et tout-puissant auprès de son maître, mais les dignités et les jouissances terrestres n'avaient point suffi à combler son cœur. Fatigué du vide accablant du monde, il s'en vint trouver l'homme de Dieu, lui fit connaître les agitations auxquelles il était en proie, et

Digitized by Google

lui demanda conseil. Celui-ci ayant bien vite reconnu de quels sacrifices était capable le courtisan de Philippe, lui montra la vie religieuse comme le sanctuaire de la paix, le refuge après la tempête, l'école des sublimes vertus, la cour du Roi des rois. A une âme vraiment généreuse il fallait moins pour se déterminer; Jacques embrassa de suite la vie pauvre et austère de l'Observance, suivit à la lettre les enseignements de son nouveau maître, et devint par ses soins en peu de temps un homme d'une sainteté éminente. Les jours de sa pénitence ne furent pas de longue durée; sa ferveur pourtant lui mérita le don des miracles; plus d'une fois Dieu révéla l'avenir à ses regards, et quand il s'endormit du sommeil des justes au milieu de ses frères attristés, ceux-ci le regardèrent comme un saint et un protecteur. Soixante ans après sa mort, sa dépouille terrestre n'avait pas encore éprouvé les ravages du tombeau; son corps semblait reposer dans la paix du Seigneur et attendre l'appel suprême du dernier jugement.

Ces laborieuses prédications dont nous venons de parler avaient demandé à Bernardin trois années. Il avait pendant ce temps vu les honneurs lui sourire de nouveau. Le siège épiscopal de Ferrare étant venu à vaquer, les regards de la ville entière s'étaient tournés vers l'illustre Apôtre, comme vers l'homme le plus capable et le plus digne d'occuper un poste aussi important. Le pape Eugène IV, le successeur de Martin V et l'admirateur sincère de l'humble religieux, celui que nous avons vu naguère si empressé à le prémunir contre la tentation des dignités, approuvait vivement ce choix et se disposait à le confirmer de son autorité apostolique. Mais il trouva le saint religieux tel qu'il l'avait connu quatre ans plus tôt, ennemi des honneurs et jaloux de terminer sa carrière en prêchant l'Evangile dans toutes les contrées où l'appelleraient les besoins de l'Eglise. Eugène se rendit à ses vœux et lui permit de persévérer dans le glorieux apostolat dont il recueillait des fruits si abondants. Plus

Digitized by Google

tard il n'insista pas davantage lorsque, la ville d'Urbino l'ayant demandé à son tour pour évêque, il le vit refuser avec la même humilité et le même dévouement au salut des âmes.

Si l'on en croit plusieurs historiens, l'homme de Dieu fut durant ces trois années gardien du couvent de Saint-Paul de l'Observance près de Bologne. On voit encore dans ce couvent des cyprès plantés de sa main. On y conserve en outre comme des reliques précieuses une portion de son habit et le calice dont il avait coutume de se servir pour célébrer l'auguste sacrifice. Cette maison se trouvant placée comme au centre de ses missions, il revenait de temps à autre y réparer ses forces dans la société de ses frères et dans le repos de la solitude, puis il retournait à ses travaux de prédilection, à la conquête des âmes, à l'établissement du règne du Seigneur.

CHAPITRE V.

Bernardin revient à Sienne. — Nouvelles persécutions

Des nouvelles alarmantes vinrent troubler Bernardin au milieu de ses fructueuses prédications et en interrompre le cours. Philippe, duc de Milan, le prince le plus astucieux du XV$_e$ siècle si l'on en excepte Louis XI de France, Philippe, l'ennemi de la papauté, l'homme sans foi ni religieuse ni humaine, ayant envoyé son armée, unie à celle des Génois, contre Florence, menaçait le domaine de l'Eglise. Ces troupes, sous la conduite de Nicolas Piccinino, campaient dans la vallée d'Elsa, les Siennois s'y étaient joints, et déjà bien des fautes avaient été commises par les compatriotes du saint. Mais il faut, pour la clarté de notre histoire, reprendre les choses de plus haut.

Le Pape régnant était Eugène IV, autrefois évêque de

Digitized by Google

Sienne, âme candide et aimante, esprit lumineux et avide de la gloire de l'Eglise, homme pratiquant les vertus à un degré héroïque, digne de figurer à côté des Pontifes les plus illustres, mais appelé, pendant seize ans d'un glorieux pontificat, à épuiser le calice de toutes les amertumes, à combattre contre le schisme et la révolte, à voir ses intentions les plus généreuses méconnues et calomniées. Successeur de Martin V, il vit Antoine Colonna, le neveu de ce Pape et prince de Salerne, allumer la sédition dans Rome, s'emparer par trahison de la porte Appia, entrer dans la ville avec un grand nombre d'hommes armés et s'efforcer de s'en rendre maître. La fidélité du peuple romain ayant contraint le rebelle à se retirer couvert de honte, il se jeta sur les terres de l'Eglise, porta en tous lieux le ravage et s'empara de plusieurs places fortifiées. A ces nouvelles, Jeanne, reine de Naples, fit partir contre l'envahisseur des troupes commandées par Jacques Candola. Les troupes du Pape s'y étant jointes, c'en était fait du prince de Salerne, si Candola, gagné par ses promesses et son or, ne fût devenu traître à sa souveraine et à l'Eglise. Enhardi par cette défection, le prince menaça Rome une seconde fois. Alors le Pape, forcé de lever de nouvelles troupes, en confia le commandement à Nicolas, seigneur de Tolentino; les Vénitiens et les Florentins s'unirent à lui; Colonna, ruiné par la guerre et les exigences des soldats à sa solde, fut obligé de restituer les terres du Saint-Siége et d'abandonner à la reine de Naples sa principauté de Salerne.

Mais les Siennois, toujours rivaux des Florentins, profitant de l'occasion pour leur susciter des embarras, favorisaient Philippe et les Génois, ses auxiliaires, dans leurs efforts pour rétablir les affaires de la ville de Pise. Cette entreprise de Philippe ne fut pas heureuse. Vaincu par les soldats de Florence, son général Piccinino avait excité les Siennois à se jeter sur les terres du Pape. Un prétexte plausible semblait les autoriser; Micheletti de Attendoli, d'a-

Google

bord au service d'Eugène IV, ensuite passé à celui de Florence lors de la paix avec Colonna, avait exercé des ravages sur le pays de Sienne, et les habitants, poussés par Piccinino, avaient à leur tour ravagé quelques-unes des terres pontificales et écrit au Pape une lettre amère pour se plaindre comme s'il eût été l'auteur de l'agression de Micheletti.

Eugène, dans sa réponse, s'efforça de faire comprendre aux Siennois qu'il était étranger aux torts causés à leur pays par un homme éloigné de son service depuis la fin de la guerre; puis il leur adressa des reproches, mais dans un langage tout paternel. Il leur avait envoyé son légat, l'évêque d'Ostie, avec des paroles de conciliation, et, comme s'ils eussent redouté de le voir mettre un terme à leurs divisions avec Florence, ils avaient refusé de le recevoir. Ils en étaient venus jusqu'à saisir des lettres adressées au Souverain-Pontife, jusqu'à en briser les sceaux et les lire publiquement. Les Génois, leurs alliés, s'étaient saisis d'un vaisseau envoyé pour défendre de l'approche des pirates les côtes des Etats romains et avaient capturé à l'entrée du Tibre plusieurs barques chargées de froment.

Ces reproches furent bientôt suivis pour les Siennois de nouveaux malheurs. Nicolas de Tolentino se jeta à son tour sur leurs terres avec les Florentins et y porta le ravage. De là de nouvelles plaintes au Pape aussi injustes et aussi amères que les premières. Eugène leur répondit sans se départir de sa tendresse, il excusa même la violence de leurs récriminations et l'attribua aux maux dont ils avaient été victimes. Il leur rappela les titres particuliers qui le rattachaient à leur Église et rendaient la ville de Sienne chère à son cœur, il s'efforça de leur faire reconnaître l'injustice de leurs procédés contre les Florentins, leurs alliés, dont ils n'avaient dans le principe reçu ni tort ni injure.

Les choses en étaient là quand Bernardin, averti de ce qui se passait, laisse à d'autres le soin d'évangéliser les Romagnes et accourt à Sienne, l'âme en proie à une in-

Digitized by Google

quiétude poignante sur les suites d'une alliance avec Philippe et d'une guerre contre le chef de l'Eglise. Il va tenter, s'il en est temps encore, de conjurer le déshonneur de sa patrie et de la préserver des calamités dont il est témoin depuis plusieurs années et que sa charité a été impuissante à faire disparaître.

L'illustre religieux n'était pas seulement pour les Siennois un concitoyen, mais un personnage vénéré dont les avis exerçaient une influence extraordinaire sur les magistrats et le peuple, un saint dont la ville était fière et dont elle avait admiré les œuvres prodigieuses. A peine arrivé, il s'entretient avec les principaux membres du pouvoir, et leur démontre les dangers et l'injustice d'une guerre entreprise contre une cité voisine et amie en s'appuyant sur un homme ambitieux, intrigant, prêt à combattre aujourd'hui contre Florence et demain contre Sienne, sur Philippe, le contempteur de l'Eglise, le fléau de plusieurs provinces de l'Italie et des Romagnes en particulier, fléau plus désastreux que la peste et la famine.

Il fallait un homme d'une autorité aussi puissante pour changer la détermination des Siennois et les porter à rompre une alliance qui leur offrait une occasion favorable d'humilier une ville dont la gloire, de tout temps jalousée, lui faisait ombrage. Il parla en particulier aux chefs du gouvernement, il exposa ensuite toute sa pensée en public, développa ses raisons avec force, et fit tant que les Siennois rompirent enfin avec Piccinino, et le contraignirent à se contenter du secours des seuls Génois dans sa guerre contre Florence.

Furieux de cette défection, le général de Philippe étend ses ravages, par l'ordre de son maître, jusqu'aux terres de l'Eglise, promène çà et là ses condottieri, armée plus propre à inspirer la terreur par ses brigandages que par sa bravoure, et répand la désolation en tous lieux. De leur côté, les Florentins, enhardis par le succès, continuent valeureu-

Google

sement la guerre. Bientôt ils ont repris aux Pisans une partie du territoire conquis par les Milanais, puis dans une grande bataille ils taillent en pièces les troupes de Piccinino et leur font éprouver une sanglante défaite. Sigismond, empereur d'Allemagne, voulant à son tour se mêler à la lutte, envoya vingt mille Hongrois afin d'aider Philippe contre les Vénitiens, les alliés de Florence. Venise triompha, mais d'une façon cruelle et déshonorante, en usant de représailles terribles contre les malheureux Hongrois tombés entre les mains de ses soldats. Sigismond ne jugea pas devoir tenter de nouveaux hasards; il avait besoin de se réconcilier avec le pape, comme nous le dirons bientôt, et il craignait de s'avancer plus qu'il n'eût convenu à ses intérêts en se faisant le protecteur d'un prince ennemi de l'Eglise.

Pour Bernardin, après avoir amené ses concitoyens à des idées plus pacifiques, il se mit à leur annoncer la parole de Dieu afin d'affermir en leurs cœurs, par la méditation des vérités sacrées, les bons sentiments qu'il y avait fait naître. Il prêchait dans l'église principale de Sienne, et, malgré l'agitation des esprits, malgré les bruits divers répandus chaque jour dans la cité sur les luttes des Milanais et des Florentins, il voyait chaque jour un auditoire nombreux à ses discours; sa parole était assez puissante pour dominer l'écho des batailles et calmer l'effervescence des esprits. Dieu lui accorda encore en ces jours le don des miracles et de prophétie.

Il y avait dans l'église où il prêchait un lieu destiné à recevoir les hommes et une enceinte réservée aux femmes. Un jeune Siennois, méprisant cette disposition établie par le saint lui-même, alla se placer dans l'enceinte des femmes. Bernardin l'avertit plusieurs fois et avec douceur de quitter ce lieu, mais inutilement; le jeune homme semblait se plaire à braver ses avis. L'auditoire était peiné et scandalisé d'une telle obstination, lorsque un jour l'homme de

Dieu, poussé à bout par son insolence, éleva la voix et lui dit avec toute son autorité de ministre du Très-Haut : « Tu as l'audace d'aller, contre mon ordre, t'asseoir dans un lieu d'où tu devrais te tenir éloigné ; eh bien ! malgré tes beaux vêtements, malgré ces habits, triste livrée du vice, je crains que tu ne périsses misérablement et d'une mort cruelle. » Peu de temps après l'infortuné jeune homme ayant quitté le pays, se rendit coupable de crimes odieux et fut condamné, à Ancône, à terminer sa vie par la main du bourreau.

Des faits plus consolants édifièrent les Siennois. Une femme, infirme depuis de longues années et sans espoir d'arriver à la guérison par les remèdes de la science, tourna ses regards vers Bernardin. Comme la malade de l'Evangile elle se disait : « Si je puis toucher seulement le bord de son vêtement, je serai guérie. » Pleine de cette foi ardente à laquelle le Seigneur a promis des miracles, elle épie le moment où le saint religieux revenait de la cathédrale, court se jeter à ses pieds au milieu de la rue et saisit avec une pieuse avidité le bord de sa robe. Etonné d'abord, puis découvrant combien vive était la ferveur de cette femme, il pria pour elle et lui obtint sur-le-champ une guérison parfaite.

Semblable faveur arriva à un paralytique. Pleins de confiance dans les mérites de leur vénéré prédicateur, ses proches le plaçaient chaque jour sur son chemin, mais sans attirer son attention. L'ayant enfin aperçu, il fut touché de ses souffrances et le guérit en le bénissant au nom de Jésus crucifié.

Cependant la vertu héroïque de Bernardin, ses travaux dans la vigne du Seigneur, les conversions éclatantes opérées par son zèle, le don des miracles, l'esprit de prophétie ne suffisaient pas à calmer ses ennemis. Réduits au silence sous le pape Martin V, ils revinrent à la charge sous son successeur Eugène IV, et dès l'année 1431 ils se mon-

Digitized by Google

trerent plus animés, plus remplis d'esperances que jamais. Ils en avaient appelé de la première sentence à un examen plus approfondi, et par leurs menées ils étaient parvenus à remettre la cause en question.

Bernardin, après avoir pacifié ses concitoyens, était revenu à ses travaux apostoliques dans les Marches, et ne savait rien des agitations nouvelles de ses ennemis. A peine instruit de ce qui se passait, il crut de son devoir, dans l'intérêt de la paix et de la religion, de retourner à Sienne. Là il expliqua en chaire sa doctrine, en montra l'accord parfait avec la saine théologie et les pratiques de l'Eglise, découvrit la mauvaise foi de ses ennemis et laissa ses compatriotes convaincus de sa fidélité à traiter de la sainte parole sans sortir des bornes posées par le Seigneur lui-même.

De Sienne il se rendit à Bologne où il prêcha de nouveau, dans l'église de Saint-Pétrone, la gloire du nom sacré de Jésus. Les chanoines, afin de mieux témoigner de leur piété et en même temps de la conformité de leurs pensées avec la doctrine du grand prédicateur, firent peindre, avec toute la magnificence possible, ce nom divin sur un grand tableau et l'exposèrent à la vénération des peuples en le plaçant au-dessus du maître-autel.

Cette démarche des religieux chanoines exaspéra les adversaires de Bernardin. Il avait pris congé de ses auditeurs et se disposait à évangéliser d'autres contrées, mais les pluies et les neiges survenues en ces jours l'avaient contraint de demeurer à son couvent hors des murs de la ville. Alors un religieux dont nous ignorons l'ordre, le croyant parti, monta en chaire, attaqua sa doctrine et en vint à accuser ses enseignements d'hérésie, surtout en ce qui concernait le nom de Jésus. A peine le saint en fut-il instruit qu'il reparut dans l'assemblée des fidèles. Il commença par protester de son attachement inviolable à la vérité, et de la disposition où il croyait être de perdre la

Digitized by Google

vie pour le conserver intacte. Il se déclarait prêt à rétracter l'erreur, s'il avait été assez malheureux pour l'enseigner jusqu'alors, et demandait en même temps qu'on voulût bien lui montrer au moins en quoi il avait erré. Après cette première démarche, il développa sa doctrine dans quinze discours consécutifs, l'établit sur des preuves inébranlables, réfuta une à une les raisons de ses ennemis et les invita à soutenir leur attaque en sa présence. Le malheureux frère, qui ne s'était pas attendu à voir les choses prendre cette tournure et avait compté sur l'absence du prédicateur pour le dénigrer impunément, demeura interdit et n'osa recommencer la dispute. L'évêque et le légat, prenant à leur tour l'affaire en main, le contraignirent à retirer publiquement ses accusations contre l'homme de Dieu et lui imposèrent une pénitence en rapport avec sa faute.

Cependant la persécution ne finit point là, même à Bologne. Après le départ de Bernardin, l'inquisiteur Louis Pisano fit, de sa propre autorité, effacer du grand tableau l'auguste nom de Jésus et peindre à la place l'image du Sauveur crucifié. Les chanoines furent profondément humiliés et le peuple irrité se montra menaçant. Le pape, instruit de ce qui s'était passé, adressa une lettre sévère à l'inquisiteur et ordonna de faire peindre un autre tableau représentant Jésus en croix et les caractères de son divin nom. Quelque temps après ce même tableau, par l'ordre du Souverain-Pontife, fut porté solennellement à l'église de Saint-Paul où il est encore aujourd'hui.

A Rome les accusations contre le saint continuèrent avec une persévérance diabolique. Ses ennemis gagnaient par leurs dons les promoteurs des causes relatives à la foi; ils produisaient de faux témoignages constatant les prétendus scandales de ses prédications et arrivaient à le faire citer à Rome, lui et plusieurs de ses frères, pour répondre aux accusations intentées contre eux. En apprenant ces nouvelles trames ourdies contre le plus illustre de ses enfants,

la ville de Sienne fit connaître à tout le monde combien chère lui était sa renommée. Elle envoya sans retard une ambassade à Eugène IV pour lui découvrir ces abus du promoteur de la foi. Le pape, instruit mieux que personne de la pureté de la doctrine de Bernardin par l'examen dont il avait été chargé lors de la première persécution, indigné d'une telle persistance à poursuivre un homme dont il avait apprécié de ses propres yeux les mérites et les vertus, le pape, disons-nous, déconcerta sur-le-champ toutes les tentatives de la haine et de l'envie en écrivant aux habitants de Sienne la lettre suivante en faveur du saint.

« Nous avons su d'une manière indubitable, dit-il, par des témoins graves, que Bernardin de Sienne, de l'Ordre des Frères Mineurs, était regardé et considéré comme un homme à l'abri de tout reproche, d'une vie digne de louange, pieuse et excellente, et que ce jugement était selon la vérité. Catholique et chrétien fidèle, il est encore un ennemi ardent de l'hérésie. Il est devenu un prédicateur illustre et un docteur irréprochable par l'intégrité de sa vie, un louable enseignement de la parole de Dieu et les fruits salutaires de ses bonnes œuvres dans presque toute l'Italie et au delà. Il est connu et compté communément parmi les hommes les plus fameux de notre époque qui annoncent la divine parole. Jamais, comme on le prétend, nulle personne de bien, nul homme sérieux ne l'a accusé d'hérésie; bien plus on sait qu'il s'attache de toutes ses forces aux traditions et à la doctrine de l'Eglise romaine, des Souverains-Pontifes, des docteurs et des Pères, qu'il enseigne et prêche tout ce que cette même sainte Eglise, la mère des autres, ordonne et enseigne, qu'il ne s'en éloigne en aucun point, qu'il porte les fidèles à obéir, comme il a coutume de le faire lui-même avec humilité, à ses préceptes et à ses ordres aussi bien qu'aux nôtres. Nous donc, désirant voir le même Bernardin s'appliquer à ses saintes prédications et autres œuvres divines avec d'autant plus de liberté qu'il sera plus entière-

Digitized by Google

ment à l'abri des attaques odieuses dont nous avons parlé, afin d'aider à l'accroissement de la foi chrétienne et à la propagation de ses enseignements salutaires en secondant les efforts de cet homme vertueux, pour les raisons exposées et d'autres à nous particulières, avec une connaissance parfaite de cette cause, de ces insinuations, de l'origine des moyens employés dans cette affaire, et de tout ce qui a rapport soit anciennement, soit aujourd'hui à cette citation... cette cause étant de celles appelées *majeures* qui regardent immédiatement notre Siége et ayant été traitée à notre insu... par la teneur des présentes nous abolissons, cassons et déclarons nulles toutes ces choses... (1) »

Ce rescrit, donné au commencement de l'année 1432, devait mettre un terme aux entreprises des ennemis de Bernardin. De ce jour, en effet, il ne fut plus inquiété auprès du Saint-Siége, mais nous trouvons quelques années plus tard, en 1438, une tentative nouvelle auprès du concile de Bâle. Un ermite Augustin, nommé Barthélemi, lança contre lui des accusations, et l'affaire, soumise à l'examen, n'offrant pas de preuves suffisantes, demeura indécise. Peu nous importe au reste la résolution d'une assemblée alors réprouvée du chef suprême de l'Eglise, en qui seul réside le droit de convoquer, de terminer et de dissoudre ces grandes assises du monde chrétien que nous appelons conciles généraux; pareille résolution, si elle eût été contraire à celle du pape, serait pour nous la voix impuissante d'un peuple en révolte. Si nous mentionnons ce fait, c'est uniquement pour montrer à quels excès peut se porter l'envie contre les amis de Dieu, par quels embarras doivent passer les institutions les plus saintes avant d'arriver à s'asseoir sur une base inébranlable et à conquérir la vénération des siècles.

Ces derniers bruits d'une haine implacable n'arrivèrent

(1) Raynald. ann. 1432.

Digitized by Google

pas, croyons-nous, jusqu'aux oreilles de Bernardin. Tout occupé de la gloire de Dieu et de l'Eglise, assuré, depuis le rescrit d'Eugène IV, du triomphe définitif de la sainte cause dont il s'était fait le champion, il avait dirigé ses soins à gagner à cette même cause tous les cœurs, sans s'inquiéter de cris désormais sans portée. Il n'était pas homme à soutenir une dispute pour le simple plaisir de l'emporter sur ses adversaires, plus haut s'élevaient ses pensées : la vérité une fois défendue, son unique fin était de la faire aimer. Le triomphe de la vérité est avant tout dans l'amour ; comme le soleil, elle est belle par ses flots incessants de lumière, mais plus belle par la fécondité de sa chaleur vivifiante, par les œuvres écloses sous son influence divine.

CHAPITRE VI.

Bernardin et l'empereur Sigismond.

Rendu à ses travaux apostoliques, l'infatigable ouvrier y consacra cette année 1432 tout entière. L'histoire perd de vue sa marche durant ces jours ; on croit seulement qu'il se fit entendre en Lombardie, le théâtre habituel de son zèle, et qu'il prêcha en particulier à Côme. Au mois de janvier 1433, il revint en Toscane, et, après avoir annoncé la parole de Dieu en plusieurs endroits, il se rendit à Sienne où l'appelait la présence de l'empereur Sigismond.

Ce prince régnait depuis vingt-deux ans, avec le titre de roi des Romains, mais sans avoir pu, malgré ses désirs, se faire couronner empereur. Plus attentif aux intérêts de sa politique qu'au bien de la religion, on l'avait vu châtier les hérétiques au concile de Constance, puis abaisser honteusement la majesté de l'empire devant Ziska, le chef des hussites, l'homme le plus infâme peut-être et le plus vil de son siècle ; favoriser le pape, et ensuite joindre ses troupes à celles de Philippe de Milan, l'en

by Google

vahisseur des terres pontificales; se montrer catholique fervent, et en d'autres occasions manquer de respect pour les choses saintes; aider à ramener la paix dans l'Eglise au concile de Constance, et la troubler à Bâle en soutenant les prétentions d'une assemblée schismatique. Il était arrivé à Sienne avec le désir de se rendre à Rome et d'y recevoir des mains du Souverain-Pontife la couronne impériale. Eugène avait à se plaindre de son alliance avec Philippe Visconti et de la protection dont il entourait les Pères de Bâle; il s'inquiétait de le voir si près de Rome, et, tout en souhaitant de l'avoir pour allié, il n'osait se confier à lui. Il avait conseillé aux Siennois de le recevoir avec sa cour, mais de ne point admettre sur leurs terres ou dans leur ville les troupes des divers peuples enrôlées sous ses drapeaux, afin de ne pas s'exposer à accroître les maux déjà si graves qui désolaient l'Italie. Ceux-ci, fatigués de la guerre et désireux de conclure une paix définitive avec Florence, acceptaient de grand cœur pour arbitre Eugène IV dont ils connaissaient les sentiments généreux à leur égard, seulement ils demandaient que Sigismond fût compris dans le traité. Profondément ému des calamités d'une si longue guerre, le pape accéda volontiers à une demande aussi juste; les Vénitiens, les Florentins et leurs alliés, irrités du concours donné par le roi des Romains à leur ennemi, s'y refusèrent et le forcèrent à ajourner l'œuvre si importante de la pacification générale.

Bernardin avait été calomnié auprès de Sigismond, il avait, disait-on, accusé ce prince d'hérésie, accusation grave dans les circonstances présentes et capable de nuire non-seulement au saint prédicateur, mais à ses frères répandus dans les différents Etats de l'Italie et de l'Allemagne. Il se rendit donc auprès du monarque afin de se disculper d'une imputation aussi outrageuse. La première visite suffit à dissiper tous les nuages et à inspirer au roi une estime sincère pour l'humble religieux. Il voulut le connaître plus intimement

et l'avoir pour ami; bientôt il ne put même passer un seul jour sans le voir, il assistait à sa messe, à ses prédications, et tout lui révélait en Bernardin le vrai serviteur de Dieu, l'homme épris uniquement du zèle des âmes et de l'amour des choses du ciel. Sigismond demeura neuf mois à Sienne; le pape, toujours peu rassuré sur ses dispositions, ne consentait pas à le recevoir à Rome. Pendant ce temps le saint ne lui ménagea ni les avertissements salutaires, ni les vérités pénibles; écoutons sa parole aux grands de la terre, il a pour eux aussi un langage digne d'un apôtre :

« Le prince, dit-il, est établi par Dieu sur la terre comme son ministre, pour comprimer le vice, étouffer le crime, diriger le peuple, promouvoir les bonnes mœurs et exalter les vertus, il n'est point élevé en puissance pour chercher sa propre gloire, mais la gloire de Dieu. Or trois vertus surtout lui sont nécessaires pour atteindre ce but : l'humilité, la justice et la miséricorde.

» Il faut au prince l'humilité. Il doit se soumettre à l'empire de Dieu qui a donné un tel pouvoir à l'homme, non à cause de ses mérites, mais dans sa miséricorde, et se juger indigne d'une aussi grande charge. En exerçant la domination, il doit se réputer un homme incapable et inutile, et ainsi il se remplira de l'esprit de Dieu. Un puits, s'il est placé sur le bord d'un fleuve, sera bientôt plein, quelle que soit sa profondeur; de même le prince, s'il s'approche le plus près possible de Dieu par l'humilité, se remplira de sa grâce la plus abondante, et alors il lui sera facile de conduire des peuples même nombreux et de les gouverner. Alors la contrée qui jusque-là avait été en proie aux blasphèmes, aux homicides, aux factions et aux haines, aux sacrilèges, aux vols, aux rapines, aux usures, aux jeux, aux vanités, aux débauches, devient l'empire de la paix, de la charité, de l'honnêteté et des bonnes mœurs.

» Il faut au prince la justice. Cette justice consiste en deux choses : à établir des lois justes et à punir les transgres-

Google

sions. La gloire d'un prince est d'établir de telles lois; par la justice un gouvernement s'affermit et devient stable, le Seigneur se fait lui-même l'appui des hommes justes.

» D'un autre côté un prince doit souverainement éviter de cacher sous le manteau de la clémence l'inertie de la faiblesse; il n'y a pas dans un État de monstre plus cruel que l'impunité du crime. Il faut retrancher par le fer les membres gâtés, si l'on veut prévenir la corruption. Quel est le résultat de cette fausse pitié qui, cédant à une prière injuste, renvoie le coupable impuni? elle tue la justice, elle multiplie les crimes, elle suscite des troubles, elle autorise le mal, elle brise les ordonnances les plus sacrées, et comme de telles choses sont intolérables à Dieu, il transfère à d'autres les royaumes, il enlève la puissance, il change les États par un secret jugement.

» Le prince doit à la justice unir la miséricorde. S'il tient en main la verge du châtiment, qu'il porte en son cœur la tendresse de la compassion. La justice et la miséricorde ne sauraient se soutenir l'une sans l'autre, et le peuple s'attache avec une affection singulière à son prince quand il le voit gouverner par la justice et la clémence. Qu'il y ait dans le prince l'amour, mais un amour sans mollesse; qu'il y ait la sévérité, mais non une sévérité poussée à l'excès.

» Le prince doit honorer les choses divines et sacrées. Il doit honorer d'abord le très-saint sacrement, en écoutant la messe avec piété et en communiant souvent après une confession sincère. Il doit apporter tous ses soins à faire observer dans ses États les fêtes établies par l'Église, réprimer le luxe, la source de maux innombrables, et exercer une vigilance suprême sur tout ce qui peut plonger les peuples dans le vice; car souvent, par un jugement de Dieu, lorsque les crimes des peuples se sont multipliés, les châtiments tombent sur les maîtres et sur les sujets.

» Le prince doit ensuite vénérer la parole de Dieu. On voit encore les grands entendre la messe, visiter les

Digitized by Google

églises, être fidèles aux offices et à la prière, mais, hélas! ils s'inquiètent peu de la parole de Dieu, et cependant « *la loi de la sagesse est la source de la vie, la loi du Seigneur est sans tache, elle convertit les âmes.* » (*Ps.* 18.)

« Le prince doit vénérer les personnes de l'Eglise. Elle est grande en vérité, la dignité des prêtres, elle est digne de vénération. Ils ont reçu d'en haut le pouvoir de sauver les âmes, de les nourrir, de les lier et de les délier, de leur ouvrir le royaume des cieux, le pouvoir de faire descendre chaque jour des célestes hauteurs le Roi des anges, le pouvoir de conférer les sacrements de l'Eglise. Parmi eux, il est vrai, il s'en trouve quelquefois de mauvais; mais tant que l'Eglise les supporte, la sublimité de leur rang les montre dignes de vénération...

» Le prince doit accroître les moyens de dévotion, et cela surtout en favorisant les maisons religieuses, soit en bâtissant des monastères nouveaux aux observances régulières, soit en veillant au maintien de ces observances dans les anciens, soit en rappelant à la rigueur de la règle ceux qui s'en sont écartés. De telles maisons sont les yeux de la patrie par leurs enseignements et leurs exemples. Par elles les désordres se corrigent, les bonnes mœurs s'établissent, des prières et des supplications sont offertes à Dieu pour le prince et le peuple; par elles la miséricorde s'obtient, la justice s'apaise, les fléaux s'éloignent, les conseils lumineux et fidèles se répandent, des âmes innombrables sont arrachées à l'abîme de l'enfer.

» Le prince doit se tenir en garde contre les flatteurs qui lui cachent la vérité. Un jour un roi, au milieu de sa cour, rappelait avec complaisance ses richesses, ses délices, sa nombreuse famille, sa santé robuste, sa grandeur, ses serviteurs empressés, ses armes, ses chevaux, ses palais, sa renommée et sa gloire jusqu'alors sans tache; puis il s'écria : Que me manque-t-il? — Seigneur, lui répondit un

sage de l'assemblée, il ne vous manque rien, si ce n'est un homme qui vous dise la vérité.

» Le prince doit avoir l'œil ouvert sur son peuple pour connaître le bien et le mal. Plusieurs voient le mal seulement par les yeux d'autrui, volontairement ils ignorent les injustices et les abus, et ils ne considèrent pas quel crime est une pareille ignorance. Agir ainsi c'est consentir à toutes les iniquités qui en découlent, c'est favoriser le désordre, c'est de maître fidèle des peuples en devenir l'ennemi le plus réel, c'est renverser la justice même de Dieu, c'est fermer les yeux sur les ruines et les malheurs que cette justice prépare dès ce monde. « *Le royaume est transporté d'une nation à une autre à cause des injustices, des violences, des outrages et des fraudes diverses*...

» Le prince doit avoir l'œil ouvert sur les corrupteurs de la justice. De tels hommes sont ennemis du prince en son corps et en son âme, ils sont ennemis de l'Eglise. Ils rendent le prince odieux à Dieu, odieux à ses sujets les plus dévoués, odieux à tout son peuple. Or ces corrupteurs de la justice sont les ambitieux, les adulateurs, les gens de parti, les délateurs, les faux juges, les détracteurs secrets, les esprits trop passionnés dans le conseil, les avares dans l'exercice de leurs charges, ceux qui injurient le clergé, les concussionnaires, les envieux, les inhabiles à remplir leur emploi.

» Le prince doit avoir l'œil ouvert pour réprimer ceux qui commettent l'injustice. Ce sont d'abord les blasphémateurs; les laisser impunis c'est participer à leur crime. Ensuite viennent les joueurs de profession. Le jeu est un foyer d'iniquité et de cupidité, un pillage domestique, une pratique usuraire, une source de mensonge et de frivolité, la corruption des peuples, la perte du temps, une cause de blasphème, l'origine des querelles et des homicides, l'abîme cruel du désespoir... Nous avons en troisième lieu les usuriers qui sont des voleurs domestiques. Laissons de côté

Digitized by Google

l'usurier vis-à-vis de Dieu; qu'est-ce que l'usure par rapport au prochain? Elle est la ruine de la charité, la corruption de toute amitié véritable, la mère des déceptions, un brigandage légal, l'homicide du pauvre, une impiété envers ses proches, un mensonge sous le manteau de la pitié, une trahison du prochain, un cancer inquiet, un mal contagieux, la ruine des peuples, un piége diabolique dans lequel tombent les âmes en grand nombre. Le prince doit réprimer les hommes coupables de ces désordres; il doit réprimer tous les criminels, les hérétiques, les libertins, les impies, les sacriléges; de tels coupables sont la honte d'un État, il est du devoir d'un prince de ne pas les laisser impunis (1). »

Telle était la parole de Bernardin aux grands de la terre, telle a été dans tous les temps la parole des saints : l'Eglise de Dieu, les intérêts de Dieu avant tout. Ce point négligé, les empires chancellent, les passions bouillonnent et frémissent, la main de l'homme devient impuissante à les contenir et à les calmer, un abîme se creuse sous les trônes, et les dynasties s'y engloutissent pour jamais.

Cependant Sigismond s'ennuyait d'attendre à Sienne ce qu'il était venu chercher de si loin. Il ne pouvait se rendre à Rome sans s'exposer à tomber au pouvoir des armées de Florence et de Venise toujours en guerre avec Philippe de Milan son allié. Le pape d'ailleurs avait à se plaindre; les pères de Bâle continuaient leurs tentatives contre les droits du Saint-Siége, ils s'obstinaient à ne point s'enfermer dans le cercle des points soumis à leurs délibérations et à s'occuper de choses en dehors de leur compétence. Le roi des Romains ne pouvait donc s'attendre à recevoir la couronne impériale tant qu'il n'aurait pas donné à l'Eglise les assurances qu'elle était en droit d'exiger; si Eugène IV avait une âme tendre et conciliante, il était aussi un pontife fidèle et incapable de transiger avec ses devoirs. Sigismond le

(1) Bern., t. II, serm. 16.

sentit et envoya à Rome des ambassadeurs afin de traiter définitivement des conditions de son couronnement. Il fut convenu qu'il se rendrait à Viterbe vers la fin d'avril 1433, que là il s'aboucherait avec le pape et s'entendrait avec lui sur les choses exigées pour cette grande solennité, qu'il n'amenerait aucune troupe, mais seulement sa maison, et même si parmi les siens se trouvait quelque ennemi du Saint-Siége, il le congédierait à la demande du Souverain-Pontife.

Ce premier arrangement amena la paix entre les peuples belligérants de l'Italie. Philippe de Milan s'engagea à rendre à la république de Venise les places dont il s'était emparé dans le pays de Bergame, à remettre sous deux mois les terres enlevées au marquis de Montferrat, et sous un mois à Florence le comté de Pise. Les Siennois et les Florentins se restituèrent mutuellement leurs anciennes possessions; Lucques eut la faculté de prendre part à la paix aux mêmes conditions que Sienne et Florence. Dans le cas où des difficultés viendraient à surgir, les marquis de Ferrare et de Saluces étaient choisis à l'avance pour arbitres, et l'on devait s'en remettre à leur décision. Enfin le doge de Venise, François Foscari, convint avec Sigismond d'une trêve de cinq ans, afin de pouvoir régler avec plus de maturité les questions pendantes entre sa république et l'empire.

Cette paix, signée le vingt-six avril, fut accueillie avec enthousiasme par les populations italiennes. Alors Eugène IV disposa tout pour le sacre de Sigismond ; il lui écrivit une lettre dans laquelle il le félicitait de ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour dans l'intérêt de l'Eglise, et lui témoignait ses espérances pour l'avenir. « Votre charge, lui disait-il, est de protéger l'Eglise, d'établir la paix là où règne la discussion, de vous faire le défenseur de la justice pour l'honneur du Christ. — Vous concevrez, nous en sommes certain, vous accomplirez des choses dignes des louanges et des éloges de tout le monde, des choses dignes d'attirer

Digitized by Google

à votre nom une gloire perpétuelle, et à votre âme le salut ... (1). »

Sigismond, sans plus tarder, se mit en route pour Rome. Il voulut que le saint prédicateur, dont l'influence n'avait pas peu contribué à lui inspirer d'heureuses dispositions, l'accompagnât dans cette grande circonstance. Il le considérait comme l'ange de la paix ; il l'était, en effet, dans les desseins de Dieu et par ses efforts continuels à éteindre les partis, à réconcilier les esprits divisés. Bernardin ne refusa pas de suivre ce prince dont les actes pouvaient avoir tant d'importance pour le triomphe de la foi, la paix de l'Eglise et le bonheur de l'Italie. Il s'attacha à lui non comme un courtisan, mais comme un conseiller fidèle, comme le ministre et l'ambassadeur du Très-Haut.

Sigismond, arrivé à Viterbe, écrivit aux Pères de Bâle de s'abstenir de toute démonstration hostile au pape, puis il fit son entrée à Rome au milieu d'un concours immense de peuple et suivi seulement de quatre cents cavaliers. Reçu par le chef de l'Eglise sur les marches de la basilique Vaticane, il se prosterna devant le pontife et lui baisa les pieds; mais Eugène IV, le relevant, le pressa tendrement dans ses bras. Le couronnement, fixé au trente et un mai, jour de la Pentecôte, fut précédé du serment par lequel les empereurs se déclarent les protecteurs de l'Eglise. On nous saura gré de reproduire ce serment fait en présence de l'assemblée la plus sainte et la plus vénérable de la terre; il a été pour les princes fidèles une source de gloire indélébile et d'une grandeur impérissable (2) : « A vous, très-saint seigneur, pape Eugène, quatrième du nom, et Souverain-Pontife, nous Sigismond, roi des Romains, toujours auguste, roi de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie et futur empereur, si Dieu le permet, nous vous promettons en votre nom et au nom de l'Eglise, et nous

(1) Raynald ad ann. 1433.
(2) Raynald ad ann. 1433.

nous y engageons par serment sur les saints Evangiles; nous vous promettons de veiller respectueusement à la garde de cette Eglise et de la foi catholique, de les défendre sincèrement et de toutes nos forces, d'exterminer selon notre pouvoir toute hérésie et tout schisme, tout hérétique, auteur et recéleur d'hérétique. Jamais nous ne nous associerons par un lien quelconque, soit de parenté, soit d'alliance, aux Sarrasins, païens, schismatiques et autres non en communion de foi avec vous, à aucun ennemi de la susdite Eglise, à aucun homme rebelle ou manifestement suspect à elle-même. Nous maintiendrons et défendrons votre personne et celle de vos successeurs, votre honneur et votre dignité; nous les protégerons contre tout homme de quelque rang, état ou dignité qu'il soit.

» Nous promettons en outre, sous la foi du serment, de maintenir et conserver tous les priviléges accordés par les rois et empereurs des Romains nos prédécesseurs à l'Eglise romaine et aux autres Eglises, n'importe en quel temps ou quelle que soit leur étendue. Nous les conserverons tous et spécialement ceux donnés par les empereurs Constantin, Charles, Henri, Othon IV, Frédéric II et Rodolphe d'illustre mémoire, ceux en particulier qui regardent la concession, la reconnaissance, la garantie, la jouissance paisible et le libre domaine des terres et provinces de l'Eglise de Rome, placées n'importe en quel pays et concédées au Siège apostolique et aux pontifes romains sous quelque teneur que ce soit. Nous reconnaissons et confirmons ces terres et ces provinces, nous en renouvelons les droits de notre science certaine, et les concédons de nouveau...

» Sous le même serment, nous nous engageons à n'occuper aucune partie de ces mêmes terres en aucun temps, et, autant qu'il sera en nous, nous ne permettrons pas qu'elles soient occupées par d'autres... Comme prince catholique, avocat et défenseur de ladite Eglise, nous l'aiderons et l'assisterons de nos conseils et de nos secours en

Digitized by Google

temps opportun contre tout désobéissant et rebelle, surtout contre ceux qui voudraient envahir ou troubler ces terres ou ces provinces ou une portion quelconque de celles-ci.

» Toujours sous la foi du serment, nous promettons de maintenir et de conserver l'Eglise romaine et les autres églises, la liberté ecclésiastique, les biens, les droits, les prélats et les ministres de ces mêmes églises, et de les défendre de tout notre pouvoir...

» Au reste, moi Sigismond, roi des Romains et par la volonté de Dieu bientôt empereur, je promets, je prends l'engagement et l'obligation, je jure devant Dieu et le bienheureux Pierre, d'être le protecteur et le défenseur du Souverain-Pontife de cette sainte Eglise romaine dans tous ses besoins et embarras, en gardant et conservant ses possessions, honneurs et droits avec une foi pure et sincère. »

Le roi des Romains ayant, par une promesse aussi solennelle, calmé les appréhensions trop fondées du pieux pontife, Eugène ne ménagea rien pour donner à l'auguste cérémonie du sacre toute la pompe dont elle était susceptible. Le prince honorait l'Eglise en se déclarant son fils et son protecteur, l'Eglise, de son côté, se trouvait heureuse d'honorer le prince au nom de Dieu en ceignant son front de la couronne du pouvoir, en appelant les bénédictions du ciel sur les peuples soumis à son empire. Quand le Pape sortit de Saint-Pierre, Sigismond l'accompagna revêtu des insignes de la dignité impériale, et pour reconnaître publiquement la majesté suprême, la puissance au-dessus de toute puissance terrestre du chef de l'Eglise, il vint se placer près de son destrier, le prit par les rênes et le maintint pendant qu'Eugène le montait, puis montant lui-même à cheval quelques pas en arrière, il tint la gauche du pontife jusqu'au château Saint-Ange.

Quelques jours après, le prince, heureux d'être arrivé à ce couronnement sans lequel sa haute dignité demeurait

imparfaite aux yeux des nations catholiques, lança un edit pour les vastes États placés sous sa domination, afin de confirmer les promesses faites en face de la sainte Eglise et du monde chrétien. Dans la suite Sigismond eut encore à se reprocher quelques actes propres à contrister le vénérable et pieux pontife Eugène, mais en général il montra plus de dévouement aux choses de la foi, moins d'incertitude et de variation dans sa conduite.

Quant à Bernardin, ces pompes dont il fut témoin, ne suffirent pas à absorber son âme et à tempérer l'activité de son zèle. Le désir de servir cette Eglise, l'objet premier de son amour, l'avait seul porté à devenir le compagnon de l'empereur, ce même désir ne lui permettait pas d'interrompre ses prédications. Il quittait la cour pour s'en aller annoncer la parole de Dieu dans les divers quartiers de Rome, et le mouvement répandu dans la grande cité n'empêchait pas une foule nombreuse d'aller entendre l'homme dont on avait quelques années auparavant admiré l'éloquence et reconnu la sainteté.

Le ciel voulut recompenser par des miracles ce détachement profond des choses de la terre et cette ardeur insatiable du salut des âmes. Un jour Bernardin, se rendant au lieu où il devait prêcher, rencontra un homme depuis longtemps en proie à une infirmité douloureuse et privé de l'usage de ses membres. Celui-ci se tenait à dessein sur son passage dans l'espoir d'obtenir de sa vertu ce que la science humaine était impuissante à lui accorder. Il lui fit donc connaître les souffrances dont il était victime, et le saint, touché de son état misérable, de sa bonne volonté et de sa foi, lui dit : « Croyez-vous qu'au nom de Jesus je puisse vous rendre la santé ? — Oui, mon père, répondit le malade, je le crois du fond de mon cœur ; vos prières ont auprès de Dieu assez de puissance pour une telle grâce. » Alors le saint, lui tendant la main, le releva au nom de Jésus et commanda à la douleur de le quitter. Le Maître

Digitized by Google

suprême ne démentit pas la parole de son serviteur; la maladie, obéissant à la voix d'un homme, disparut, et l'heureux infirme, rendu à la santé, ivre de joie et de bonheur, suivit avec empressement celui dont la sainteté se révélait par des prodiges dignes des temps apostoliques.

Lorsque, peu de jours après son couronnement, l'empereur Sigismond quitta Rome pour se rendre dans ses États où l'appelaient les tentatives schismatiques des Pères de Bâle, Bernardin l'accompagna à travers quelques-unes des provinces d'Italie. Durant ce voyage, toujours fidèle aux exemples d'humilité laissés par son bienheureux maître, François d'Assise, il ne voulut d'autre monture qu'un âne. Plus d'une fois le contraste de sa pauvreté avec la pompe de la cour impériale provoqua les rires des spectateurs dont il n'était pas connu. A Aquila, un homme, monté sur la plate-forme d'une maison, se permit de l'insulter à haute voix, mais le châtiment du ciel ne se fit pas attendre. Cet homme tomba du lieu même où il provoquait les autres spectateurs au mépris du saint religieux et fut dangereusement blessé. Accablé par la violence de la douleur, inquiet des suites d'un accident si grave, il rentra en lui-même, déplora sa faute et se fit porter aux pieds de Bernardin afin de lui en demander pardon. Insensible aux insultes des hommes, le grand prédicateur ressentait de leurs peines une compassion profonde, il pria volontiers en faveur de cet infortuné, et, faisant sur lui le signe de la croix, il le renvoya guéri.

Arrivé aux confins de la Toscane, il prit enfin congé de l'empereur qui ne pouvait se lasser de la présence d'un personnage doué de vertus si éminentes. Il lui tardait de rentrer dans sa bien-aimée solitude de la Capriola, afin de s'y dérober un peu aux bruits de la terre. Sa mission était remplie auprès du César couronné; par ses conseils et ses enseignements il lui avait inspiré pour l'Eglise des dispositions plus rassurantes. Il le quitta donc en lui souhaitant

Digitized by Google

a lui-même un règne heureux et à ses peuples les bénédictions célestes ; puis il reprit le chemin de Sienne, toujours humble, après trente ans d'un pénible et glorieux apostolat, comme au jour où jeune et sans expérience il préludait timidement aux conquêtes miraculeuses dont nous venons de faire le récit.

CHAPITRE VII.

Bernardin revoit ses discours à la Capriola.

Rendu à sa chère demeure de la Capriola, à ce séjour de la sainte pauvreté, du silence et du recueillement, Bernardin résolut de mettre en ordre ses discours et ses divers écrits. De douloureuses infirmités causées par des travaux excessifs et non interrompus lui faisaient considérer comme prochain le terme de sa vie. Ses prédications avaient opéré un bien inappréciable, mais aussi elles avaient soulevé des tempêtes, et la voix puissante des pontifes de Rome, en réduisant ses ennemis au silence, ne leur avait pas ravi l'espoir de reprendre à un moment donné la poursuite d'une affaire à laquelle ils avaient attaché une si grave importance. L'illustre religieux s'inquiétait peu de sa propre réputation ; il l'eût sacrifiée de grand cœur aux hommes jaloux de ses succès, si un tel sacrifice eût pu lui sembler utile à la cause de son Dieu ; ce qu'il ne pouvait sacrifier, c'étaient les œuvres de son zèle, la dévotion au nom de Jésus, la réforme dans tous les rangs de la société, et pour couper court à toute tentative de la part de ses ennemis, il voulait avant sa mort coordonner ses nombreux discours, les réduire en un corps de doctrine où l'on pourrait lire sa pensée et le reconnaître lui-même tel qu'il n'avait cessé de se montrer dans tout le cours de ses prédications, avec ses allures franches et populaires, ses sarcasmes mordants, ses invectives véhémentes, sa parole embrasée.

Google

Nous avons déjà parlé des ouvrages de notre saint prédicateur ; plus d'une fois encore nous aurons à en citer de longs extraits, nous nous bornerons donc ici à mentionner ces diverses productions d'un homme aussi étonnant par la fécondité de sa plume, que par la multiplicité de ses travaux apostoliques. Ses ennemis, nous l'avons vu, le représentaient comme un prédicateur dont l'habileté prétendue consistait à avoir appris de mémoire quarante sermons qu'il allait redisant de ville en ville, qu'il semait de province en province. Sa réponse se trouve éclatante et irréfutable dans ce magnifique recueil formé de plus de trois cents discours et de plusieurs traités de théologie, elle se trouve dans la variété infinie de sujets qui embrassent tous les points du dogme et de la morale, depuis les humbles commencements de la renaissance à la vie de la grâce jusqu'aux sublimes contemplations de la vie mystique. En lisant ces doctes et pieux écrits, on comprend que Bernardin n'était pas seulement un orateur populaire, mais un esprit de premier ordre, un génie profond. Ils sont une Somme véritable, où les ministres de la parole divine peuvent, durant des années entières, puiser de quoi nourrir les peuples des enseignements les plus purs de la doctrine catholique.

Ses contemporains et la postérité ont parlé de lui comme nous en parlons nous-mêmes en ce moment. Selon saint Antonin, « Il a répandu les rayons lumineux de sa doctrine au milieu des ténèbres les plus épaisses de la folie mondaine. » — Son éloquence était inépuisable et sa doctrine insigne, dit Æneas Sylvius, tous l'écoutaient avec une attention incroyable. Il était admiré et vénéré comme un autre Paul, comme un vaisseau d'élection. » — « Dans tout l'Occident il occupe sans difficulté la première place si l'on considère son savoir (1). » — « C'est l'orateur le plus grand de son époque (2). — « C'était, ajoute Trithème, un homme

(1) Chalcondyle
(2) Antonius Co cius.

habile dans les divines Ecritures; il a composé pour l'édification des fidèles plusieurs ouvrages dans lesquels il montre à la postérité son génie. »

Faisons donc l'énumération de ces ouvrages du saint prédicateur. Nous trouvons d'abord dans le premier volume de ses œuvres soixante discours formant un carême appelé *De la religion chrétienne*. Il y traite de la foi dans les quatre premiers discours dont nous avons rendu compte plus haut. Ensuite il parle du jeûne, de la prière, de l'aumône, des peines auxquelles les justes sont soumis, du culte dû à Dieu et de l'idolâtrie, du jugement dernier, des dangers et des douleurs qui assiégent le pécheur à la mort, de la contrition, de la confession, de la vie religieuse, de l'état du mariage, du respect dû aux ministres des autels, des mauvaises habitudes, de la prospérité des méchants, des différentes factions qui divisaient l'Italie et du pardon des injures. Il a huit discours contre l'usure ou autres injustices et sur la restitution; il parle contre les vanités et sur le mépris du monde, la dignité de l'âme et la passion du Sauveur; il s'étend ensuite sur le mystère de la résurrection, le règne de Jésus-Christ et la gloire des bienheureux.

Le second volume contient un carême de soixante-cinq discours ayant pour titre l'*Evangile éternel*. Dans ce grand et important travail il parle de la charité, de la foi, de l'amour du prochain, des fins dernières, du devoir des princes, du respect dû aux parents, des fléaux de Dieu. Il revient sur les divisions des Guelfes et des Gibelins et sur l'usure. Ce dernier point lui semble si urgent, la justice a été violée en tant de manières durant les longues agitations de l'Italie, qu'il consacre quatorze de ses prédications à expliquer les règles des transactions commerciales. Il parle aussi dans ce carême du nom de Jésus, de la conscience, du sacrement de nos autels, de la confession, des mystères de la semaine sainte, du nouvel homme, des désirs de l'âme, du purgatoire et de la persévérance dans le bien.

Le troisième volume renfermo deux avents, deux carêmes et différents ouvrages sur la vie religieuse dont nous parlerons dans un chapitre particulier. Le premier avent, composé de treize discours, roule sur les béatitudes évangéliques; c'est un des écrits les plus achevés de Bernardin. Lorsqu'il y mit la dernière main il était arrivé aux dernières années de sa vie, si nous en jugeons par le bel éloge qu'il y fait des vertus d'un de ses disciples bien-aimés, Vincent de Sienne dont nous avons donné quelques passages dans cette histoire et dont la mort précéda à peine d'un an celle de notre saint religieux.

Le second avent a pour objet les diverses inspirations qui arrivent à notre âme. Il donne en cinq discours les moyens de les discerner, de les juger et d'en tirer profit, quelle que soit leur origine. C'est l'ouvrage d'un maître versé dans les voies intérieures les plus difficiles et instruit de tous les secrets de la perfection.

Le premier carême a pour titre le *Combat spirituel*. Il se compose de quarante-cinq discours, et l'ensemble de leurs titres rappelle une magnifique épopée où la vie humaine revient avec ses luttes, ses dangers, ses afflictions, ses scènes variées et émouvantes, ses besoins sans cesse renouvelés, une épopée dans laquelle chaque jour la Providence divine intervient par elle-même, ses sacrements, ses anges et ses saints. C'est bien là en effet le drame le plus majestueux que l'imagination puisse concevoir, et il était digne de Bernardin, dont l'esprit saisissait si vivement le côté brillant de chaque chose, de voir dans la vie humaine un immense combat où rien ne manque de ce que nous voyons dans les guerres terrestres. Au reste cette idée n'était pas nouvelle et propre à l'homme de Dieu; avant lui un des héros de cette grande lutte engagée depuis la faute d'Adam et destinée à finir avec le monde avait dit: « *La vie de l'homme est un combat sur la terre* (1). » Cependant

(1) Job 6.

Digitized by Google

qu'on ne s'imagine pas voir notre saint épris uniquement des idées poétiques de son sujet et appliqué à les faire ressortir. Ce qui l'occupe avant tout c'est la sanctification des âmes, l'exaltation du règne de Jésus-Christ, la défaite du démon, la ruine du péché. Là se dirigent ses efforts, là tendent ses enseignements. Il n'a semé nulle part ailleurs autant d'érudition profane, mais c'est toujours à l'avantage de ses auditeurs, toujours pour rendre plus sensible la vérité qu'il a mission de faire connaître.

Le second carême est appelé *séraphique* ou autrement le *séraphin*. Les quarante-huit discours dont il se compose furent presque tous prêchés à Padoue et ont pour sujet l'amour considéré à ses divers points de vue. L'idée seule trahit un disciple de François d'Assise; depuis l'apparition du Sauveur sous la forme d'un séraphin à leur glorieux père, les Franciscains ont aimé entre tous les enfants de l'Eglise à méditer les significations mystérieuses des attributs donnés par l'Ecriture aux esprits séraphiques. Saint Bonaventure y a trouvé matière à un magnifique chef-d'œuvre; Bernardin, partant d'un autre point de vue que son illustre devancier, a tiré de ses contemplations un trésor assez riche pour satisfaire aux besoins les plus variés de tout un peuple et il l'a fait avec un succès digne de sa haute renommée. Mais s'il doit expliquer des choses sublimes et profondes, il attend de son Dieu la lumière et l'intelligence; il recueille dans les livres saints les passages les plus touchants et les plus pieux, il en forme une humble et affectueuse prière, c'est le prologue de son livre. La fin est également une prière; le grand prédicateur arrivé au terme de sa course, montre aux fidèles, pressés autour de sa chaire, l'amour triomphant dans le ciel, il leur montre le Christ au milieu de sa cour glorieuse, environné de la Vierge sa mère, des séraphins, des chérubins et des autres chœurs des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des docteurs, des confesseurs, des soli-

Google

taires et de l'innombrable foule des bienheureux. A cette vue, son âme, trop longtemps captive en racontant les mystères de l'amour sur la terre, semble vouloir briser ses liens; elle s'élance dans les espaces infinis de la cité divine, et, en la société des saints, elle redit les bénédictions dont retentira le palais du grand roi durant les siècles éternels. En lisant ces belles pages d'un génie devenu sublime à force d'amour, on comprend l'ascendant exercé par la foi sur les hommes et les merveilles accomplies par la parole divine.

A ces discours il faut en joindre dans le même volume vingt-cinq autres roulant sur des sujets déjà traités, mais offerts le plus souvent aux auditeurs sous une forme nouvelle.

Le quatrième volume comprend douze discours sur les fêtes du Seigneur, treize sur l'auguste vierge Marie, vingt et un pour les dimanches de l'année, et trois en l'honneur des saints.

Le cinquième volume est formé d'une explication de l'Apocalypse. Cet ouvrage, cité par Tritheme comme un écrit attestant une grande connaissance des Ecritures et propre à édifier les fidèles, est mentionné avec éloge par Sixte de Sienne, Bellarmin et Possevin. Là, comme dans ses autres écrits, le saint prédicateur a pour but premier d'enseigner aux hommes leurs devoirs et de faire briller à leurs yeux la vérité sans nuages. Il s'applique à parler simplement, sa vaste science des Ecritures lui fournit les explications dont il a besoin, et, sans sortir des limites d'un langage toujours clair et à la portée de tous, il sait se maintenir à la hauteur de son sujet.

Ces discours de Bernardin, à peine mis en ordre et rendus publics, se répandirent avec une rapidité vraiment inouïe. Les prédicateurs, heureux de profiter des leçons d'un si grand maître et d'apprendre de lui la vraie manière d'annoncer fructueusement les vérités divines, se les dispu-

Google

taient à l'envi. Bientôt ils furent connus et lus avec avidité en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Flandre, en Allemagne, en Hongrie, en Grèce, dans l'île de Chypre, dans les diverses contrées de l'Orient habitées par les frères Mineurs, et jusque chez les infidèles. On les traduisit en plusieurs langues, et la renommée du serviteur de Dieu devint universelle ; il fut considéré comme le prince des prédicateurs de son époque. Plus d'un grand missionnaire brillait alors dans l'Eglise, l'ordre de saint François en particulier en comptait plusieurs ; tous cependant s'accordaient à regarder Bernardin comme leur chef, tous se déclaraient inférieurs à lui.

De son côté, sans rien perdre des humbles sentiments qu'il n'avait jamais cessé d'avoir de lui-même, il ne craignait pas dans l'occasion de donner ses conseils aux ministres de la divine parole.

« O prédicateur, disait-il, n'ayez pas la présomption de comprendre par vous-même la plus petite vérité, n'ayez pas cette confiance. Moins nous nous confions en nous-mêmes, plus Dieu aime à nous donner sa grâce ; *les vallées porteront le froment avec abondance*.

» O prédicateur, vous devez demander la grâce à Jésus-Christ ; il est écrit : *Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez ; frappez et il vous sera ouvert. Cherchez* par l'ardeur de vos désirs, *demandez* par vos prières, *frappez* par un travail persévérant, et ainsi à la fin *il vous sera ouvert*.

» *Prenez le livre et dévorez-le* (Ezéch.) Dévorer ce livre c'est méditer continuellement la parole de Dieu avec une avidité insatiable. Un aliment pris et rejeté à l'instant ne profite pas ; de même les vérités qui ne sont point l'objet d'une considération fréquente et attentive.

» Si le prédicateur veut être utile à tous, qu'il examine avec soin comment il doit agir. Il lui faut une vertu élevée, une doctrine lumineuse et une intention droite.

Digitized by Google

» Les faux prédicateurs cherchent à satisfaire la curiosité des auditeurs, afin d'être vantés par eux comme capables et instruits, ils s'occupent de questions futiles, ne se comprennent pas eux-mêmes, et de son côté le peuple ignorant, dit saint Jérôme, les admire d'autant plus qu'il saisit moins leurs paroles. De tels prédicateurs s'élèvent jusqu'aux nues par la curiosité de leurs pensées ils descendent jusqu'au fond des abîmes par la méchanceté de leurs affections, et leur âme se dessèche dans le mal. Si les auditeurs se réjouissent d'entendre ce qu'ils ne comprennent pas, c'est qu'ils y trouvent le moyen de ne pas faire ce à quoi ils sont tenus. De tels prédicateurs *sèment le vent, ils moissonneront les tempêtes*..

» Plusieurs considèrent dans le prédicateur la beauté de la voix, la pureté du langage, l'extérieur de la personne, l'éclat du vêtement. Il est bien insensé celui qui ayant à acheter du froment, se borne à considérer le sac. Les vrais prédicateurs ne cherchent pas leur propre gloire, mais la gloire de Dieu, sans s'occuper de satisfaire la vaine curiosité du peuple.

» Les ministres de la parole sainte sont exposés aux médisances, à l'envie... Ils ne doivent point pour cela se relâcher de la pureté de leur zèle et de leur bonne intention, il est écrit, ils le savent : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution* (Matth. 5). Si à cause de leurs détracteurs ils cessaient de faire entendre la parole de Dieu, ils seraient semblables à des nuées sans eau que le vent emporte çà et là, semblables aux arbres qui fleurissent en automne et ne portent aucun fruit, aux arbres desséchés et brûlés par le souffle du midi (1) »

Tels étaient quelques-uns des conseils donnés par cet excellent ouvrier aux hommes appelés à seconder ses efforts dans la régénération du monde. Ils ont servi, ainsi que ses exemples et la lecture de ses discours, à former plus d'un

(1) Bern. Oper. t. IV.

prédicateur. Jean de Capistran, Albert de Sarziano, Jacques de la Marche, Vincent de Sienne et tant d'autres dont nous avons parlé ou dont nous parlerons dans la suite, s'étaient formés à l'art difficile d'annoncer la sainte parole en recevant les avis de Bernardin. Ils ont, comme leur maître, réjoui l'Eglise par des succès de chaque jour, ils ont donné au ciel des habitants innombrables.

CHAPITRE VIII.

Influence de Bernardin dans les affaires de Sienne durant son séjour à la Capriola. — Sa vie dans la solitude.

Bernardin fit un assez long séjour au petit couvent de la Capriola; mais le soin de mettre en ordre ses discours ne suffisait pas à son activité. Les exercices de piété, la direction des religieux de cette demeure et de ceux que le besoin de conférer avec lui y attirait du dehors, prenaient une partie de ses moments. Sa patrie bien-aimée, sa chère ville de Sienne, était aussi l'objet de son infatigable sollicitude.

La présence d'un tel homme fut pour cette illustre cité une faveur singulière du Ciel en ces jours. Depuis le départ de Sigismond, de nouveaux malheureux affligeaient l'Italie. Philippe de Milan, l'ennemi déclaré de l'Eglise, l'agitateur sacrilége des provinces pontificales, s'était emparé d'Ancône par ses généraux; ils avaient ensuite pénétré dans Spolete, et le saint pape Eugène IV avait été contraint de quitter Rome soulevée contre son autorité. Le concile de Bâle, de plus en plus hostile au Souverain-Pontife et destiné à laisser dans le monde chrétien une longue trace de scandale et de révolte, aidait par ses écarts à ces malheurs de l'Italie. On invoquait son autorité contre Eugène; Philippe se vantait d'être le vicaire d'une telle assemblée et fomentait le désordre en tous lieux. Florence, de son côté, avait vu le flambeau des discordes civiles se rallumer en son

sein, on appelait ses habitants à prendre part à la ligue ourdie contre l'Eglise.

Il n'entre pas dans notre sujet de raconter l'histoire de ces luttes déplorables que suscitait l'ambition d'un homme sans foi, contre un pontife digne de la vénération des siècles. Bernardin gémit profondément à la vue de ces troubles et des désastres dont les peuples allaient encore une fois devenir victimes, mais sentant l'inutilité de ses efforts contre le torrent, il s'appliqua au moins à préserver ses concitoyens de ses ravages, à déjouer les tentatives des émissaires de Philippe, à maintenir la paix dans la ville de Sienne. Il reparut plus souvent dans la chaire et rappela à chacun la nécessité de vivre dans la concorde, d'oublier jusqu'aux moindres causes de division.

Il leur redisait avec des transports de ferveur singulière ces belles paroles de saint Augustin : « La paix est un bien tel que parmi les choses créées on ne saurait nommer rien de plus délicieux, désirer rien de plus délectable, posséder rien de plus utile.

» La paix donne à l'esprit la sérénité, à l'âme le calme, au cœur la simplicité; elle est le lien de l'amour, l'anneau de la charité.

» La paix fait disparaître les jalousies, elle apaise les guerres et arrête les emportements. Elle dédaigne les superbes, aime les humbles, réconcilie les ennemis, sourit à tous et ne sait point se laisser aller à une dangereuse ardeur. Que celui qui la reçoit la conserve, que celui qui l'a perdue la redemande, que celui dont elle s'est éloignée aille à sa recherche. »

Ces paroles si dignes d'un disciple de François d'Assise, il ne cessait de les faire entendre en public et en particulier. Il visitait fréquemment ceux de ses concitoyens qu'il savait jouir d'une influence plus grande, afin d'arriver par eux à une pacification plus complète des esprits. Il s'adressait également aux hommes qu'un reste de vieilles

Digitized by Google

haines rendait accessibles aux mauvais conseils, afin d'extirper de leurs cœurs les germes du mal, d'en dissiper les sentiments pervers. Ses efforts charitables le firent triompher de tous les obstacles. Il finit par unir la ville dans une même pensée de paix et de sincère union. Ayant eu ensuite l'occasion de parler devant le sénat, il insista avec une grande énergie sur la nécessité de mettre publiquement en pratique les conseils qu'il avait donnés à chacun en particulier, et leur montra combien, en agissant ainsi, ils assureraient le bonheur et la prospérité de tous. Ses discours produisirent les plus heureux effets; les sénateurs se soumirent à lui comme à l'envoyé de Dieu, comme à l'ange du conseil et de la paix, tant sa parole avait d'empire sur les esprits!

Mais ces bonnes dispositions ne pouvaient tranquilliser sa sage prévoyance; les troubles de l'Italie, si souvent éteints, si aisément rallumés, lui inspiraient des inquiétudes sérieuses pour l'avenir. Il voulait assurer le repos de Sienne en lui donnant pour base la crainte de Dieu et la fidélité à sa loi. Dès lors il fit retentir aux oreilles des habitants les menaces dont les prophètes abondent contre Israël prévaricateur; il leur montra la main de Dieu étendue pour châtier à cause des péchés des hommes; il mit tout en œuvre pour leur faire comprendre combien les peuples sont ennemis d'eux-mêmes en s'éloignant des divins préceptes. C'était la politique chrétienne de tous les prédicateurs du moyen âge, celle de tous les saints depuis l'établissement de l'Église; elle sera encore celle de tous les vrais disciples de l'Évangile jusqu'à la fin des temps. La religion catholique n'a pas voulu d'autre influence que celle renfermée dans sa doctrine et ses enseignements; ils sont la vie des peuples; hors de là il n'y a plus qu'instabilité et trouble.

La réputation du prédicateur attirait à la Capriola des hommes de toute condition. On venait lui soumettre les

Google

projets les plus divers, requérir ses conseils, réclamer ses prières, solliciter ses consolations et ses encouragements. Il semblait être devenu l'arbitre universel de la ville et de la contrée, le directeur de toutes les entreprises, l'âme du peuple entier. C'était l'ami de Dieu, les hommes s'adressaient à lui comme à un médiateur.

En 1435 le grand hôpital de la Scala eut à nommer un nouvel administrateur. Cette maison était le premier champ de bataille où Bernardin avait combattu au péril de sa vie sous l'étendard de la charité. Les électeurs s'en souvinrent, et ils le priérent de joindre son suffrage à ceux qu'ils allaient émettre, afin de donner à un lieu témoin de sa vertu un guide capable d'y maintenir la crainte de Dieu et le zèle pour le service du prochain. Ces électeurs étaient au nombre de trente quatre; Bernardin saisit avec empressement cette occasion de donner encore une preuve de son attachement à cette chère demeure de la Scala dont le souvenir lui était toujours si précieux.

Nous ne pouvons quitter cette solitude de la Capriola sans arrêter un peu nos regards sur la vie privée de notre saint durant les trois années consacrées par lui à mettre en ordre ses discours. Tout brûlant du zèle des âmes, il n'oubliait point qu'il devrait, dans le silence du cloître, travailler à sa propre sanctification, s'il voulait produire chez les autres des fruits de salut. C'est ici, croyons-nous, le lieu de reproduire quelques passages de sa doctrine sur la pénitence, l'humilité, l'amour de Dieu, vertus sans lesquelles les autres n'ont plus ni âme, ni stabilité. Déjà nous en avons en plus d'un endroit touché quelques mots, nous compléterons ainsi ce que nos lecteurs sont en droit d'exiger de nous quand il est question d'un saint et d'un maître de la vie spirituelle.

« La pénitence, dit-il, rend plus faible l'ennemi de notre âme et l'oblige à s'enfuir avec confusion, s'il ose se présenter à nous, il n'est plus à redouter. Par la pénitence,

l'homme devient plus fort contre ses embûches ; il est semblable au fort armé de l'Evangile, parce que la pénitence est l'armure de Dieu même dont l'Apôtre nous exhorte à nous revêtir afin de résister aux tentatives du démon.

» L'homme pénitent a pour auxiliaire toute l'assemblée des justes, il entre en participation avec chacun d'eux; le Seigneur s'approche davantage de lui pour l'illuminer, le protéger et le sauver. Il peut s'écrier : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui pourra me faire trembler? Seigneur, placez-moi près de vous, et qu'alors la main de n'importe quel ennemi combatte contre moi. » (Ps. 506)

» Nous devons pleurer et nous attrister pour les crimes de notre vie passée; une telle douleur en obtient le pardon. Nous devons pleurer le bien que nous avons négligé d'accomplir, le mal que nous avons eu l'audace de commettre. *Seigneur*, dit le Prophète, *vous nous rassasierez d'un pain de larmes, vous nous donnerez nos larmes pour breuvage.* Oui, Seigneur, j'en ai l'espérance, votre grâce pénètrera de telle sorte mon cœur de componction et de douleur, que je trouverai ma joie à pleurer sur mes péchés, comme je pourrais le faire dans le boire et le manger. Que la grandeur de la peine réponde en nous à la grandeur de la faute ; que l'esprit de chacun absorbe autant de larmes de douleur qu'il se souvient d'avoir commis de fautes. Les grands péchés demandent de grandes lamentations. Ce qu'il faut pleurer, ce n'est ni la perte des nôtres, ni les injures, ni les malheurs terrestres, mais nos fautes passées. *Mes yeux*, dit le Prophète, *ont versé des ruisseaux de larmes, parce qu'ils n'ont point gardé votre loi*, ô mon Dieu. (Ps. 118.)

» Et non-seulement nos péchés nous invitent aux larmes, mais encore la nature de notre pèlerinage ici-bas, le lieu plein de troubles et d'agitations que nous sommes condamnés à habiter, lieu où toutes choses se succèdent avec des

conditions de plus en plus désavantageuses, l'inévitable nécessité de la mort, l'incertitude plus triste encore de notre demeure à venir selon nos mérites ou nos fautes, et la perspective du jugement vers lequel nous marchons sans nous arrêter..... Lorsque l'homme se considère condamné à l'exil en cette vie malheureuse par l'orgueil de notre premier père, lorsqu'il se sent cause et auteur de misères si considérables et si multipliées, il a une juste raison, un sujet bien grand, ou plutôt une vraie nécessité de s'humilier. Aussi le sage s'écrie-t-il : *Pourquoi t'enorgueillir, ô terre et ô cendre?* Pourquoi l'homme s'exalte-t-il? Conçu dans le péché, il naît en gémissant, sa vie est un travail, et sa mort un arrêt irrévocable.

» Nous devons nous attrister et verser des larmes en vue de la félicité future; tels étaient les soupirs et les ardeurs du Prophète *Mon âme*, disait-il, *a soif du Dieu fort, du Dieu vivant*, du Dieu la source de tout bien; quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de mon Dieu... je serai rassasié seulement lorsque sa gloire m'apparaîtra... Mes larmes sont devenues ma nourriture le jour et la nuit, quand chaque jour je m'entends dire : Où est ton Dieu? J'ai pleuré sur ma misère présente, je pleure en vue de mon bonheur à venir... Nous nous sommes assis sur les rivages des fleuves de Babylone, et nous avons pleuré en nous souvenant de Sion... De même que le cerf soupire après une eau limpide, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu.

» *Bienheureux ceux qui pleurent*, oui, ceux qui pleurent sur les offenses dont Dieu est l'objet, les larmes alors doivent être irrémédiables, elles doivent couler sans s'interrompre. Rien n'est digne de gémissement et d'une amertume immense comme de voir offenser le Créateur de toutes choses. Celui qui apaise Dieu par ses larmes et ses prières lui témoigne une affection plus grande et plus agréable; il témoigne au prochain une compassion plus vraie que s'il consacrait tous ses biens en des aumônes corporelles.

Google

Voilà pourquoi le Prophète écrivait: *Entre le vestibule et l'autel pleureront les prêtres, les ministres du Seigneur, et ils diront: Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne rendez pas votre héritage un sujet d'opprobre.* (Joel. 2)

» *Bienheureux ceux qui pleurent* sur l'aveuglement et l'impénitence des hommes. Ainsi a pleuré Samuel sur Saül, ainsi l'Apôtre a pleuré sur ceux qui, après avoir péché, n'ont pas fait pénitence; ainsi pleurait Jérémie quand il s'écriait. « Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit les enfants de la fille de mon peuple qui ont été mis à mort? » Ainsi a pleuré Jésus sur les aveugles habitants de Jerusalem alors qu'il lui disait : « *Ah! si tu connaissais les malheurs qui doivent fondre sur toi!* (1). »

Ces nobles sentiments provoquaient le grand serviteur de Dieu à prier et à embrasser avec courage les rigueurs de la plus austère pénitence. Vil à ses propres yeux, il se regardait comme un pécheur abject, et par conséquent digne de toute affliction, alors que les hommes admiraient ses vertus portées à l'héroïsme. Bon et toujours compatissant, il se considérait comme la victime des populations qu'il avait charge d'évangeliser. La douce charité et une humilité profonde lui faisaient donc un devoir de s'immoler sans cesse pour les besoins de ses enfants et l'expiation de ses propres fautes. Cette humilité, il l'avait puisée, dès son enfance, aux leçons des personnes vertueuses dont nous avons parlé au commencement de ce livre; elle s'était accrue, dans le cloître, aux enseignements d'un ordre basé sur l'humanité, et enfin, la méditation perpétuelle de ses propres infirmités et des bienfaits de son Dieu lui avait fait de cette vertu comme une seconde nature.

« Les vertus sont dangereuses, disait-il, si elles n'ont pas pour compagnes l'humilité; elles engendrent l'orgueil, et

(1) Bern. *Oper.* t. I et III.

vous donnent un vertueux superbe. Voilà pourquoi l'Apôtre écrit: *L'aiguillon de la chair m'a été donné pour me souffleter, de peur que je ne m'enorgueillisse.* (II. Cor.)

» L'humiliation réitérée force l'homme à se connaître lui-même, et, plus il se connaît, plus la grâce divine est abondante en lui; *Dieu resiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles* (Jas. 4.) Comme l'aimant attire le fer, ainsi l'humilité attire la grâce. *Le Seigneur a abaissé son regard sur la bassesse de sa servante*, dit Marie; *c'est pourquoi toutes les générations me déclareront bienheureuse.*

» L'humilité est le chemin qui conduit à la ville éternelle. *Je vous montrerai une voie*, dit le Sage, *et je vous conduirai par les sentiers de l'equité. Lorsque vous y serez entré, vos pas ne seront plus à l'étroit, aucun obstacle n'entravera votre course.* (Prov. 4.) Par la voie de l'humilité, nous revenons à la céleste patrie, à cette patrie dont il est écrit: *Celui qui se rend coupable d'orgueil n'habitera pas dans ma demeure.* Non, l'orgueilleux ne saurait entrer dans le royaume de Dieu; dans ce royaume, tout est soumission vis-à-vis du Seigneur, et l'orgueilleux ne veut ni ne peut se soumettre à lui; il est soumis au démon, qui est le roi de tous les enfants d'orgueil. Dans ce royaume, tout est paix et concorde avec le prochain, et l'orgueilleux ne saurait être en paix; il est seulement en désaccord avec les autres. *Entre les orgueilleux*, dit le Sage, *il y a toujours des querelles.* (Prov. 13.) Dans ce royaume, chacun est en paix avec soi-même, chacun est content de ce qu'il possède, et ne désire rien de plus. Mais il n'en est pas ainsi de l'orgueilleux: son ambition l'entraîne toujours au delà des justes bornes.

» Plus l'homme se croit estimable à ses propres regards, plus il est vil aux yeux de Dieu, plus il se juge digne de mépris, plus il est cher au Seigneur, car le Seigneur regarde ce qui est humble et ne considère que de loin ce qui est élevé. La vérité fuit l'esprit où l'humilité n'a pas établi sa demeure. Vous ne trouverez pas pour atteindre et pos-

Google

séder la vérité, une autre voie que celle trouvée par Celui qui a pesé la faiblesse de nos pas; cette voie c'est l'humilité, puis l'humilité, et encore l'humilité; si vous continuez à m'interroger je répondrai toujours : l'humilité Elle est la base de tout l'édifice des vertus; seule elle répare les blessures faites à la charité (1). »

C'était donc de l'humilité que tirait sa source l'amour ardent, la charité embrasée dont brûlait l'âme de Bernardin. Sa vie si pure avait peu à déplorer, mais il ne s'en humiliait que davantage, et Dieu se plaisait à l'exalter en faisant goûter à son cœur les célestes désirs dont il enivre les saints dans la terre des vivants; il le consolait de ses fatigues en se communiquant à lui comme à un ami fidèle et en lui révélant les secrets les plus mystérieux de son amour.

« La foi, s'écriait donc cet homme bienheureux, est la splendeur du feu. L'espérance en est la flamme, la charité est le feu lui-même... Nous ne pouvons croire sans espérer, nous ne pouvons espérer sans croire, mais la foi devient chancelante, l'espérance voit ses fruits s'évanouir si la charité ne rassure tout par sa présence Les autres vertus sont un char à l'homme fatigué, un viatique au voyageur, un flambeau au milieu des ténèbres, une arme puissante dans le combat, mais la charité est le repos dans la fatigue, l'hôtellerie dans le voyage, la lumière parfaite au terme de la course, la couronne dans le combat.

» L'Esprit-Saint ne saurait nous apprendre une vertu plus naturelle à notre cœur que la charité. *Dieu est charité*, la charité incréée, infinie, immortelle... Lors donc qu'il a créé notre âme à sa ressemblance, il l'a créée à l'image de sa charité De là cette inclination à aimer, sans laquelle nul ne saurait exister, inclination qui cherche à se satisfaire ou dans le bien immuable qui est Dieu, ou dans le bien

(1) Bernardin. *Oper. passim*.

passager qui est le monde. Si donc l'homme est enclin à aimer la vie, la science, le plaisir, la paix, la félicité et tout bien, c'est que Dieu est amour, qu'il est la vie véritable, la vraie science, la joie infinie, la paix supérieure à tout, la source de tous les biens.

» La charité est pour l'âme la source de la joie. Elle nous rend Dieu délectable dans le ciel et sur la terre ; elle le fait aimer dans le prochain et dans toutes les créatures terrestres. Qui pourra exprimer toutes les douceurs et les suavités de cette vertu durant la vie ? Elle est vraiment une manne délicieuse préparée pour les besoins divers des âmes. Aussi le Prophète s'écrie-t-il : *Réjouissez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera lui-même les demandes de votre cœur*. Sa parole vous remplira d'une douceur ineffable et sans comparaison avec les délices de la terre, elle vous dira combien il est bon et doux à des frères de vivre dans la paix ; vous apprendrez à contempler dans les créatures la douceur et la beauté du Créateur...

» La charité est invincible entre toutes les vertus. O charité divine, oui, tu es une vertu puissante et sublime, toi qui appelles ce qui n'est pas comme ce qui a reçu l'existence, toi qui persévères insurmontable en toutes choses ! Seule la charité ne faiblit point dans l'adversité parce qu'elle est patiente ; l'insulte ne l'atteint pas, elle est pleine de bénignité, le bonheur d'autrui ne la tourmente pas, elle est sans envie ; le remords de la conscience ne lui fait pas sentir son aiguillon, elle n'agit point méchamment, les honneurs ne l'élèvent point, elle ne s'enfle pas ; elle ne soupire point après le commandement, parce qu'elle n'est point ambitieuse ; la cupidité ne l'agite pas, elle ne cherche point ses propres intérêts ; l'injure ne la provoque pas, elle ne sait point s'irriter ; les soupçons mauvais ne la souillent pas, elle ne pense point le mal ; les malheurs du prochain ne lui inspirent aucune joie, elle ne peut se réjouir dans l'iniquité ; l'erreur ne l'aveugle point, son bonheur est dans la vérité,

Digitized by Google

les persécutions ne la brisent point, elle supporte tout; la pusillanimité ne saurait la couvrir de confusion, elle soutient tout, la perfidie est impuissante à l'endurcir, elle croit tout, quoique ne croyant pas à tous les hommes; le désespoir ne l'absorbe point, elle espère tout, la mort ne peut la vaincre, la charité est forte comme la mort, ou plutôt elle a contraint la mort à mourir dans la mort de notre bien-aimé Rédempteur. O amour insurmontable de la charité! tu as vaincu Celui qui était invincible, tu as soumis en quelque sorte à tous les hommes Celui à qui toutes choses sont soumises, lorsque vaincu par l'amour notre Dieu s'est humilié lui-même en prenant la forme d'un esclave, lorsqu'il a été trouvé non-seulement pareil à l'homme, mais l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. La charité dont il brûlait pour nous n'a point permis à sa colère d'arrêter le torrent de ses miséricordes, elle l'a porté à livrer à ses ennemis son âme bien-aimée en faveur de ceux qu'il aimait... (1). »

Nous pourrions multiplier ces citations d'un enseignement vraiment tout divin, peut-être un jour Dieu nous accordera-t-il de le faire plus longuement pour la gloire et l'édification des pieux fidèles; mais ces quelques extraits suffiront à faire comprendre au lecteur combien enrichie de trésors abondants était l'âme de ce grand homme. Comme François d'Assise, Bonaventure, Antoine de Padoue et les autres colonnes de l'ordre séraphique, il avait basé sa perfection sur l'intelligence de son propre néant, et le Dieu qui exalte les humbles l'avait conduit, à travers les sentiers sublimes de l'amour, jusqu'au trône d'où le Seigneur des seigneurs verse dans Sion les flots de sa lumière, jusqu'au trône d'où la charité s'échappe comme un fleuve impétueux et va enivrer chacun des habitants de la cité céleste. Si dans ses travaux accablants, si dans ses pénitences de tous les jours, si dans ses infirmités continuelles,

(1) Bern. *Oper.* t. II

Digitized by Google

si dans les persécutions de l'envie, il surabondait d'allégresse, c'est que sa vie n'était pas sur la terre, c'est que son cœur résidait là où était son trésor, et son trésor était ce Jésus, rédempteur du monde, roi éternel des cieux dont l'amour le jetait dans une sorte d'ivresse.

Qu'on ne s'étonne plus si les religieux de sa demeure, si tous les frères de la Réforme le vénéraient comme un père, s'ils s'attachaient à étudier sa vie, s'ils réclamaient ses conseils en toute occasion, ils avaient compris l'héroïsme de sa vertu et ils savaient que chacune de ses paroles était basée sur l'expérience. Sa vue seule inspirait le désir de la perfection, aussi le petit couvent de la Capriola était-il devenu parmi les autres maisons de l'Observance comme un sanctuaire au milieu d'un temple magnifique. L'humilité, la mortification, le détachement des choses terrestres, la charité y florissaient comme dans une terre privilégiée, le doigt de Dieu était visible à tous les regards; la présence de son esprit s'y manifestait sans interruption.

CHAPITRE IX.

Nouvelles prédications. — Nouveaux prodiges.

Bernardin ne pouvait, après avoir mis en ordre ses écrits, demeurer longtemps dans la solitude; les besoins des peuples appelaient sa présence, son zèle le sollicitait à rentrer dans l'arène des grands combats; il reprit donc ses courses apostoliques, affaibli, il est vrai, par de lourdes infirmités et les rigueurs de la pénitence, mais plein de l'ardeur et du feu de ses premières années. Sa parole n'avait rien perdu de son entraînement accoutumé, elle ne rencontrait point d'obstacle invincible, et le Très-Haut lui-même relevait les discours de son apôtre en multipliant à sa demande les prodiges.

Pendant qu'il prêchait à Cortone, une femme veuve, d'un rang distingué, étant venue l'entendre, amena avec elle son fils, âgé de dix ans. La renommée de Bernardin lui avait inspiré la confiance que par son entremise elle obtiendrait peut-être la guérison de cet enfant, en proie depuis six années à un cancer qui déjà lui avait dévoré la moitié du visage et dont aucun remède n'avait pu arrêter les progrès. Après la prédication, elle s'approcha d'un frère Mineur et lui remit le malade pour le conduire au couvent de Sainte-Marie, où déjà s'était retiré l'homme de Dieu. A la vue d'un mal si horrible, celui-ci, touché de compassion, étendit la main sur le pauvre enfant, l'exhorta avec tendresse à tout espérer de la bonté divine, le bénit au nom de l'Agneau sans tache qui s'est chargé du poids de nos infirmités et le renvoya à sa mère. Trois jours après le mal avait disparu, la prière du saint avait dépassé les prévisions de la science humaine.

A Pérouse il prêchait contre l'usure, et nous avons dit combien sévèrement il traitait ce vice rongeur de la société. Il en était à exposer de quels châtiments sévères le Seigneur a coutume de frapper les usuriers, quand tout à coup il demeura sans parole et tomba en extase, comme il lui était arrivé à Milan, au début de son premier carême dans cette ville. Il paraissait privé de ses sens et semblable à un homme endormi. L'auditoire surpris d'un tel événement, n'y comprenant rien et croyant au sommeil du prédicateur, allait se retirer, lorsque le religieux dont il était toujours accompagné dans ses courses apostoliques, s'efforça de le rappeler à son discours. « Mes frères, dit-il, je viens d'assister aux funérailles d'un usurier mort, il y a peu de temps, dans une terre voisine de cette ville. Je l'ai vu, en punition de ses rapines insatiables et inexorables, emporté dans l'enfer en corps et en âme par les démons. » Les magistrats de Pérouse, étonnés, comme le reste de la multitude, d'une histoire aussi étrange, envoyèrent sur-

le-champ un homme de confiance s'enquérir de la vérité. Celui-ci trouva la chose telle que le prédicateur l'avait annoncée, et la terreur fit faire à chacun de sérieuses réflexions.

Un jour le saint religieux s'adressa à un bateleur, l'exhorta à rentrer en lui-même et à comprendre combien vile, combien déshonorante était sa profession, puis il l'excita à renoncer au monde et à embrasser la réforme de l'Observance. Effrayé d'une telle proposition, celui-ci prétexta les habitudes d'une vie libre jusqu'alors, la difficulté de se soumettre à une règle si rigoureuse et de s'astreindre à tant de fatigues. Le serviteur de Dieu continua à exhorter cet homme, il insista d'une façon toute particulière et l'engagea à faire au moins l'essai de ce qu'il lui proposait. Le bateleur y consentit enfin et s'attacha à lui comme à son maître futur. Sa bonne volonté fut de peu de durée ; assailli par le dégoût et l'ennui, le voilà de soupirer après la liberté dont il avait joui dans le monde, de se repaître l'imagination de son bonheur passé, et de former le projet irrévocable de rompre avec la vie religieuse et de revenir à son premier état. Bernardin, instruit de sa résolution, s'en attrista et lui en fit de graves remontrances : « Il vaudrait mieux pour vous, lui dit-il, n'avoir jamais connu la voie de la vertu que de la connaître pour l'abandonner ensuite. Soyez assuré que si vous ne vous convertissez au Seigneur, vous mourrez avant d'atteindre la trente-deuxième année de votre existence. » Sans tenir compte de cet avertissement prophétique, il se jeta de nouveau dans le monde et dans le péché, mais Dieu se chargea de vérifier la prédiction de son serviteur. Le malheureux jeune homme mourut frappé de mort subite avant d'être parvenu à cette année fatale, indiquée comme le terme d'une carrière où il avait espéré reprendre pour longtemps ses anciennes jouissances.

Au milieu de ces travaux et de ces courses, l'illustre pré-

dicateur reçut la fondation de quelques maisons nouvelles, entre autres du couvent de Schio, dans le territoire de Vicence, et de celui de Sainte-Marie-des-Grâces, près de Vérone. Ce dernier établissement était donné par les magistrats de la ville elle-même avec l'autorisation d'Eugène IV.

Cependant ce même pontife, à qui Dieu réservait d'éclatantes consolations au milieu d'épreuves et de peines sans nombre, s'était rendu de Bologne à Ferrare pour y célébrer ce concile, devenu quelque temps après le concile de Florence, comme nous le dirons bientôt. Accoutumé, au milieu de tant de vicissitudes, à compter uniquement sur Celui dont le cœur veille sans cesse sur la barque de Pierre, alors même que le sommeil semble le rendre étranger à ses alarmes, Eugène sollicitait les prières et les vœux des pieux fidèles, afin de rendre le Père céleste favorable à ce nouveau concile. Ses regards se portèrent alors naturellement sur Bernardin, l'apôtre de l'Italie, le défenseur de tous les droits et en premier lieu des droits inaliénables de l'Église. Par une bulle en date du 20 février 1438, il lui manda qu'il eût à charger ses frères de ranimer la ferveur des peuples en leur rappelant les enseignements divins. Soumis aux moindres désirs du père des chrétiens, il envoya sans retard autant de religieux qu'il lui fut possible aux différentes cités de l'Italie, et lui-même, prenant sa part d'une si belle mission, choisit la ville de Ferrare pour le centre de ses travaux. Là, comme autrefois l'Apôtre à Rome, il espérait pouvoir annoncer la parole sainte à toutes les nations rassemblées pour le concile, animer la piété parmi les personnes attachées aux évêques et aux prélats, et produire des fruits de salut parmi ceux que la curiosité attirerait dans la ville en pareille circonstance.

Le concile prolongea ses sessions à Ferrare jusqu'au mois de janvier de l'année suivante, puis la peste étant survenue, le pape, pour ne pas exposer inutilement tant de nobles personnages aux atteintes du fléau, choisit Florence

Digitized by Google

comme le lieu le plus convenable aux besoins de l'auguste assemblée. Nous parlerons dans un chapitre particulier de ce concile, où les religieux de l'Observance ont joué un rôle si utile et si glorieux à l'Eglise.

Pour Bernardin la présence de la peste, loin d'être un motif de s'éloigner, activa l'ardeur de son zèle, s'il était possible toutefois de rendre plus intense le feu dont son cœur était consumé. Il vit là une occasion de gagner des âmes à son Dieu, et, se souvenant de ce qu'il avait fait dans sa jeunesse à la Scala et plus tard à Bologne, il se dévoua au service des pestiférés de Ferrare, mais sans négliger la conversion de la ville et sans interrompre ses prédications. L'empressement du peuple à suivre ses conseils fut admirable, lui-même aimait à en rendre témoignage quelques années après en prêchant à Padoue. Effrayé des menaces de la mort, ce peuple accourait se frappant la poitrine, implorant la miséricorde du Père céleste, et reconnaissant dans les ravages dont il était la victime l'action de sa justice. Le saint parla du nom de Jésus, proposa son culte comme le remède aux calamités présentes, et inspira pour ce nom divin une confiance bientôt récompensée par une faveur insigne. « J'en ai fait l'épreuve, disait-il dans la suite à Padoue, au temps où la peste sévissait à Ferrare, je prêchai sur le nom de Jesus. Les auditeurs furent remplis d'une si grande piété et pénétrés d'une foi si vive en ce nom, que presque tous le placèrent dans leur demeure comme leur recours et un remède contre le mal. Ils méritèrent de voir le fléau s'arrêter par la vertu de ce nom alors qu'il devait s'accroître selon la marche ordinaire des choses (1). »

La crainte de la mort avait ranimé les cœurs, la religion était triomphante dans la cité, le danger avait disparu; alors Bernardin fit ses adieux aux habitants et tourna ses regards vers la Toscane, où l'appelaient d'autres besoins.

(1) Car. Serap.

Digitized by Google

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

La réforme franciscaine avant Bernardin.

Nous avons jusqu'ici considéré avant tout dans Bernardin l'homme apostolique appliqué à la régénération des peuples, nous reviendrons encore sur un sujet aussi fécond; mais il est temps de nous arrêter un peu et même de reporter nos pas en arrière. Nous avons passé sous silence plusieurs points importants, nous en avons à peine indiqué plusieurs autres; nous désirions les offrir à nos lecteurs dans quelques chapitres consécutifs afin de leur montrer le saint religieux sous un jour nouveau.

Apôtre de l'Italie, sa gloire a été grande jusqu'à ce jour dans le monde; elle n'a pas été moindre dans l'assemblée de ses frères, qui, depuis de longues années, saluent en lui leur père et leur guide. S'il a été infatigable à faire triompher l'Église parmi les fidèles, il n'a pas témoigné moins de zèle dans le cloître. Il nous faut donc encore le suivre sur cet autre théâtre et montrer ainsi combien féconde était son action en toutes sortes d'œuvres excellentes. Mais auparavant nous avons à jeter un regard sur la réforme elle-même appelée l'Observance, nous avons à dire ses commencements et ses progrès jusqu'à Bernardin.

L'ordre de Saint-François comptait près de deux siècles d'existence, lorsque notre illustre prédicateur s'enrôla sous ses étendards. Durant cette longue période il avait passé par bien des phases, acquis bien des triomphes et des gloires, cependant il ne s'était pas maintenu toujours à la hauteur sublime de sa règle. Placé, comme le nid de l'aigle, par son héroïque fondateur, au sommet le plus élevé de la sainte Montagne, il avait, au milieu des contemplations célestes, senti les orages de la terre, ou du moins l'infirmité humaine s'était fatiguée à gravir vers des régions si rapprochées du séjour angélique, et elle avait choisi pour sa demeure une atmosphère plus tempérée. Dès le temps de François cette lassitude des cœurs avait commencé à se faire sentir, et le saint patriarche s'en était aperçu, son âme en avait été douloureusement affligée, il avait répandu en présence du Seigneur des larmes amères sur l'imperfection de ses enfants. Après sa mort, le mal s'accrut et amena une scission dans l'ordre, jusqu'aux jours où la main forte et prudente de saint Bonaventure y fit revivre la ferveur et la paix. Vingt ans plus tard, sous le pontificat de Nicolas IV, le relâchement commença à s'introduire de nouveau, d'abord dans une province, puis dans un grand nombre de maisons, et désormais pour ne plus s'arrêter.

Quand nous écrivons ce mot de *relâchement*, nous ne le faisons jamais sans craindre que le lecteur n'y attache un sens trop absolu et contraire à la vérité. Ce relâchement n'était point dans la rigueur de la pénitence, dans la ferveur de la prière, dans le zèle de la prédication, et encore moins dans les bonnes mœurs. Il faut bien qu'on le sache, l'ordre Séraphique n'a point cessé de donner à l'Église des apôtres, des saints, des docteurs, des contemplatifs sublimes, des hommes de charité héroïque; il n'a point cessé d'édifier le monde par ses vertus et de le servir par son zèle, non-seulement dans les diverses réformes sorties de son sein comme d'une terre féconde, mais encore dans

Digitized by Google

l'armée entière des soldats engagés sous sa bannière. Ce relâchement portait uniquement sur la pauvreté. Saint François voulait chez ses enfants cette vertu dans un degré inconnu des autres ordres religieux. Il avait pris à la lettre et dans le sens le plus rigoureux cette parole de l'Évangile : *Ne possédez ni or, ni argent, ni aucune autre monnaie dans vos bourses, ni un sac pour le voyage, ni des souliers, ni un bâton.* Il en avait fait la base de sa règle et le sujet de ses derniers enseignements au moment de mourir. Le frère mineur devenait ainsi d'une façon spéciale l'enfant de la providence. Il n'avait rien en ce monde, ni maison, ni domaine, ni argent, ni meubles, ni même l'habit grossier dont il était revêtu. Il se servait de chaque chose à titre d'emprunt, et la communauté entière n'en usait pas autrement. De là naissait dans les âmes vouées à un tel genre de vie, non seulement le mépris des jouissances terrestres, mais encore l'indifférence pour tel ou tel pays, l'insouciance des besoins de chaque jour, l'empressement à se transporter d'une extrémité du monde à l'autre sans la moindre inquiétude de l'avenir, la paix et le bonheur en tout temps et dans toutes les conditions possibles. Dans la solitude les frères mineurs ressemblaient aux moines de la Thébaïde, et dans les besoins de l'Église ils devenaient comme un camp volant prêt à combattre sur tous les champs de bataille, un camp toujours armé et toujours libre, ses armes étaient des armes purement spirituelles. Telle avait été la pensée de François quand dans sa pieuse ambition il avait rêvé de soumettre la terre à Jesus-Christ, de faire une guerre incessante au vice et à l'erreur, et d'amener tous les peuples aux pieds de son Sauveur.

Ceux qui comprirent et secondèrent cette pensée sublime de l'illustre fondateur apparurent des héros parmi les hommes; ils consolèrent l'Église et lui donnèrent des enfants innombrables. Mais tous les frères ne surent pas se maintenir à cette hauteur, tous n'eurent pas cet abandon parfait

à la Providence, le souci des besoins temporels gagne les cœurs et la pauvreté de François reçut des atteintes souvent réitérées. Cependant l'ordre dégénéré en ce sens n'en demeurait pas moins un ordre saint, un ordre rigoureux et pénitent, un ordre que nous ne craindrons pas de dire sévère entre tous les ordres existants de nos jours. Ainsi l'a jugé l'Église elle-même en lui demandant de siècle en siècle des évêques, des cardinaux, des ministres pour ses offices les plus difficiles et les plus délicats. Lors donc que nous parlons de *relâchement*, nous le faisons non dans un sens mondain, mais dans le sens employé par les écrivains et les zélateurs les plus fervents de l'ordre, nous le faisons en comparant un état bon, parfait, approuvé par l'Église, à un état plus parfait, plus sublime et plus héroïque.

Le relâchement avait pénétré peu à peu dans la famille franciscaine; en 1331, le danger devint plus grave et plus général. Le frère Gerard Odon avait été élu général, et cet homme dont les pensées étaient dignes de celles d'Élie de Cortone, ayant ruiné à Perpignan le chapitre de son ordre, tenta d'introduire des choses contraires à la règle séraphique. Alarmée des projets de Gérard, Sanche, reine de Jérusalem et de Naples, écrivit aux religieux afin de les conjurer de ne rien changer à leur manière de vivre. Enfermée avant le jour dans sa chapelle, la pieuse princesse avait prié longtemps et avec ferveur, puis se laissant aller à l'inspiration du ciel, elle avait mandé aux frères tout ce que son zèle lui avait dicté. Jean, patriarche d'Alexandrie, fils de Jacques II, roi d'Aragon, écrivit de même en conjurant les membres du chapitre, par les plaies de Jésus-Christ imprimées dans le corps sacré de François d'Assise, de ne point altérer l'œuvre élevée par le serviteur de Dieu.

Ces instances de personnages si haut placés ne suffirent pas à arrêter les tentatives du ministre général. Il s'efforça d'amener ses frères à supprimer de la règle le précepte concernant l'argent. Mais il échoua dans ses desseins; indignés

Digitized by Google

de pareilles propositions, les religieux protestèrent de leur attachement à la règle qu'ils avaient fait vœu de suivre en quittant le monde, et de plus ils dressèrent un statut déclarant nul tout privilége obtenu soit par le général, soit par un autre supérieur contrairement à cette même règle.

L'insuccès ne rebuta pas Gérard. Il adressa un mémoire au pape, dans lequel il le priait de vouloir bien 1° révoquer toutes les déclarations antérieures du Saint-Siége touchant la règle franciscaine; 2° déclarer que l'intention de saint François avait été que les ministres pussent dispenser des préceptes de la règle; 3° que le saint n'avait pas eu la pensée d'empêcher aux religieux de recevoir de l'argent pour leurs besoins, au moins par l'entremise d'une tierce personne.

Quatorze provinciaux avaient apposé leur signature à cette pièce, et le général ne doutait nullement du succès de sa démarche. Mais le souverain pontife, Jean XXII, accueillit avec mépris sa supplique; il qualifia ses interprétations de violences manifestes au texte de la règle; les cardinaux ne lui furent pas plus favorables, et il dut se retirer avec la honte d'avoir échoué dans ses desseins de troubler et de pervertir ses frères.

Jean XXII étant mort, Gérard renouvela cinq ans plus tard ses instances auprès de Benoît XII, son successeur. Le pape crut devoir condescendre à ses désirs, et dès lors le relâchement devint plus étendu. Cependant au chapitre tenu à Cahors en 1337, le général reçut des reproches amers et faillit être déposé; dans toutes les maisons se trouvèrent des religieux qui ne voulurent point profiter des concessions nouvelles, et, même après la mort de Benoît XII, plusieurs assemblées provinciales y renoncèrent à l'unanimité et arrêtèrent qu'on s'en tiendrait à la règle primitive.

Mais ces protestations individuelles n'eussent point empêché l'œuvre du grand patriarche des pauvres de tomber peu à peu dans une ruine complète, si Dieu dans sa miséricorde n'eût abaissé sur elle un regard de tendresse et n'eût

suscité au nouvel Abraham des enfants dignes de lui. Un saint religieux, nommé Jean des Vallées, après bien des épreuves, obtint de Gérard lui-même une maison à Brogliano où il lui serait libre de suivre la règle sans le moindre adoucissement. Quelques frères s'unirent à lui, et parmi eux Ange de Montléon et Gentil de Spolète. Ange était un prédicateur distingué et brûlant de ferveur, tellement appliqué à sa propre sanctification que, durant l'espace de trente années, il n'eût pas à se reprocher une parole inutile. La passion de Jésus-Christ était l'objet constant et presque jamais interrompu de ses pieuses méditations; mille fois le jour il se prosternait pour rendre au Sauveur ses actions de grâces d'un pareil bienfait, et il fut jugé digne de recevoir du ciel des faveurs signalées. Il attira à l'observance régulière plusieurs d'entre ses frères, fonda trois maisons dont le soin lui fut confié et mourut dans une vieillesse avancée, illustre par ses vertus et des miracles éclatants.

Gentil de Spolète fut le successeur de Montléon. Simple frère, mais doué d'une âme ardente, il déploya une grande activité dans l'œuvre de la réforme. Par l'entremise de personnes puissantes il obtint quatre maisons nouvelles placées directement sous la protection et l'autorité du souverain Pontife, dans lesquelles on était libre de suivre la stricte observance sans contrôle des supérieurs de l'Ordre. Chacune de ces maisons pouvait recevoir douze religieux soit d'entre les franciscains désireux d'embrasser la réforme, soit de personnes renonçant au monde pour se consacrer à Dieu dans les travaux de la pénitence. Cette indépendance attira des humiliations et des chagrins amers au fervent religieux et fit crouler cinq ans plus tard son entreprise. Pour lui il mourut saintement en 1362 dans son couvent de Broghano, au milieu des pratiques d'une vie austère et environné des personnages les plus vertueux de l'ordre franciscain.

Tout présageait la fin prochaine de la réforme, quand un pauvre frère vint, six ans après la mort de Gentil, demander un refuge à la maison de Broghiano. C'était le bienheureux Paul de Trinci, nommé le frère Paulet (Paoluccio) à cause de la petitesse de sa taille. Rien n'annonçait en lui le restaurateur de l'ordre seraphique, le père d'une génération de saints; mais Dieu l'avait choisi de préférence aux sages et aux savants, comme un nouveau François d'Assise, pour jeter les fondements d'une œuvre destinée à glorifier le Sauveur et à réjouir son Église jusqu'aux extrémités du monde.

Né en 1309, à Foligno, d'une noble famille originaire de Suède, il entra à l'âge de quatorze ans chez les Frères Mineurs de cette ville. Il voulut demeurer simple frère afin de pouvoir se livrer plus exclusivement aux emplois les plus humbles et à la vie contemplative. Bientôt son oraison devint sublime, il eut des extases fréquentes et reçut des faveurs singulières. Dans le même couvent se trouvait alors le bienheureux Thomas de Foligno, martyrisé plus tard chez les Bulgares; Paul se proposa la vie de ce saint religieux pour modèle, s'appliqua à marcher sur ses traces et parvint en peu de temps à pratiquer comme lui les vertus dans un degré héroïque. Souvent ils s'entretenaient du relâchement de leur Ordre, des moyens à prendre pour y faire revivre la ferveur, mais leur humilité les empêchait de se croire capables de travailler jamais à une œuvre aussi importante; ils se contentaient de gémir profondément et de prier.

Le bienheureux Paul se préparait cependant sans le savoir à accomplir cette réforme tant desirée. En 1335, il se retira à l'ermitage du mont Cesi sanctifié dès le commencement par la présence de François d'Assise. Il y forma un petit monastère, y bâtit une église en l'honneur de l'Annonciation de Marie, et disposa tout pour recevoir des novices qu'il se proposait de conduire selon la rigueur de la règle.

Cet établissement fut de peu de durée; les religieux conventuels forcèrent le serviteur de Dieu à l'abandonner; il s'en alla à Foligno où il redoubla ses prières et ses austérités.

Sa réputation de sainteté allait croissant et attirait peu à peu à suivre ses exemples quelques religieux épris du désir de la perfection. En 1368, il obtint du ministre général, par l'entremise d'Hugolin de Trinci, seigneur de Foligno, ce même couvent de Broghano, témoin des efforts inutiles de Jean des Vallées, d'Ange de Montléon et de Gentilis. C'était le lieu le plus pauvre, la demeure la plus triste que l'on pût imaginer. Située au milieu de marais insalubres et proche d'un étang entre Foligno et Camerino, la maison des religieux était soumise à des incommodités permanentes, des fièvres engendrées par un air pestilentiel, une multitude de serpents dont il était impossible de se débarrasser, et qui, se glissant chaque jour jusque dans la chambre des frères, les tenaient incessamment en éveil, une terre inculte et sans habitants, le manque des choses les plus nécessaires aux premiers besoins de la vie, tel était Broghono. Cependant le Seigneur l'avait choisi, comme autrefois Sainte-Marie-des-Anges, pour être un nouveau berceau de l'Ordre; là devait renaître, au milieu des angoisses d'une pauvreté accablante, cette réforme qui, en moins d'un siècle, pacifierait l'Italie, étendrait ses conquêtes dans les contrées les plus éloignées et amènerait aussi aux pieds du chef souverain de l'Église les nations de l'Orient pour les réconcilier avec Rome leur mère.

Les premiers compagnons de Paul se rebutèrent promptement d'un pareil genre de vie et s'en retournèrent dans leurs couvents. Le bienheureux, attristé de cette défection, ne perdit point courage, mais s'humilia davantage encore devant le Seigneur et lui demanda de se rappeler ses promesses à son grand serviteur François d'Assise. Bientôt d'autres religieux à l'âme vraiment indomptable vinrent se

fixer dans la pauvre demeure; parmi eux l'on remarquait surtout Ange de Montléon, ce premier compagnon de Jean des Vallées, qui n'avait vu qu'avec un amer regret échouer les premières tentatives de réforme, et Jean de Stronconio, prédicateur célèbre par ses vertus et son éloquence, homme vraiment digne de prendre place parmi les zélateurs de la sainte pauvreté. La renommée de ces deux frères en attira plusieurs autres, il fallut agrandir les bâtiments de Brogliano, et plusieurs autres maisons s'élevèrent en Italie.

Quelques années après Léonard de Giffon, supérieur général de l'Ordre, ayant visité ces maisons, admira la ferveur des religieux réformés, leur modestie, leur simplicité, leur amour de la solitude. Il leur permit de s'étendre dans les provinces voisines et d'établir des couvents partout où ils pourraient. Ces nouvelles fondations demeuraient toujours unies à l'ordre entier et avaient le même ministre général. Le bienheureux Paul les dirigeait sous sa conduite. Toujours favorisé dans ses entreprises, il vit peu à peu son œuvre s'accroître; en 1388, il comptait quinze maisons; dans les deux années suivantes il en établit plusieurs autres, parmi lesquelles figure Colombajo, où Bernardin se forma aux pratiques de la vie religieuse.

Cependant le pieux réformateur touchait aux années extrêmes de sa vieillesse, des infirmités lui annonçaient sa dissolution prochaine, Dieu lui-même la lui avait révélée; mais une dernière épreuve était réservée à sa vertu. Un an avant sa mort il perdit la vue; alors, comme Tobie, il adora le Seigneur dans l'affliction, le bénit de l'admettre à mériter la couronne de patience, et se livra à des oraisons plus prolongées. Il voulut encore une fois visiter le tombeau de son père bienheureux, de François, le maître à jamais incomparable de la sainte pauvreté. Guidé par un frère, et n'ayant pour appui qu'un bâton, il s'avança vers Assise comme vers la terre sacrée de la famille franciscaine. Là, prosterné sur le saint tombeau, il en baisa la poussière

avec des transports d'amour et en versant des larmes abondantes; puis s'en revint à Foligno où le bienfaiteur de la réforme, Hugolin de Trinci, son parent, l'avait engagé à finir sa laborieuse carrière. Quelque temps après son retour, il s'endormit de la mort des justes, après soixante-sept ans passés dans les exercices d'une pénitence non interrompue et d'une pauvreté inaltérable. Dieu l'avait doué durant sa vie de l'esprit des prophètes, plus d'une fois il avait soulevé pour lui le voile de l'avenir, et, après l'avoir retiré du monde, il le rendit illustre par des miracles nombreux. La ville de Foligno entière alla se prosterner devant ses dépouilles mortelles, et la vénération des peuples montra encore une fois combien la pauvreté de la crèche et du calvaire est puissante à grandir l'homme engagé à son service.

Après la mort du bienheureux Paul, le frère Jean de Stronconio fut chargé de la conduite des maisons réformées; le supérieur général des franciscains, Antoine de Pirito l'en établit commissaire général, en 1405; Grégoire XII lui donna plusieurs maisons nouvelles; les ministres provinciaux le favorisèrent également, et il obtint de tenir des chapitres particuliers, d'y faire élire des vicaires généraux et provinciaux, de faire des réglements pour le maintien de l'observance, de recevoir des religieux, soit qu'ils lui vinssent du monde, soit qu'ils sortissent de chez ses frères non réformés et qu'on appelait alors conventuels.

En France, l'Ordre séraphique, qui reconnaissait pendant le schisme l'autorité des papes d'Avignon, avait rencontré dans son sein des hommes également désireux de revenir à la stricte pauvreté imposée par le fondateur à ses enfants. La réforme s'y était établie, mais avec moins de facilité qu'en Italie; les frères conventuels lui avaient fait une opposition plus vive, et l'affaire avait même été portée en dernier lieu au concile général de Constance. Les pères se déclarèrent en faveur de la réforme, qui prit là le nom d'*Ob-*

servance, et ils accordèrent à ses membres des supérieurs particuliers, avec la jouissance libre des maisons qu'ils possédaient dans les provinces de France, de Bourgogne et de Touraine.

En Italie, où nous rappelle surtout l'histoire de notre saint, Jean de Stronconio travailla de toutes ses forces à étendre l'Observance. Dans les premières années de son gouvernement, au temps où Bernardin se présentait au noviciat, elle ne comptait que cent trente frères, ses maisons étaient peu considérables; elle était encore à l'état d'enfance; mais les jours de sa force et de sa grandeur allaient paraître bientôt. Comme la réforme de Cîteaux, elle avait compté bien des années d'épreuves, quand le Seigneur lui envoya, en la personne de notre illustre prédicateur, un nouveau Bernard chargé d'élargir ses tentes désormais trop étroites pour abriter ses nouveaux enfants, de lui créer de nouvelles demeures et de rendre son nom glorieux à toute la terre. Alors allait s'accomplir le vœu prophétique du grand pape Grégoire XI, exprimé dans sa lettre aux frères réunis en chapitre général à Toulouse (1373) « Nous portons, disait le pieux pontife, votre ordre dans les entrailles de notre sincère charité à cause de ses nombreux mérites, du don de la science qui est en lui et des fruits spirituels dont il rayonne au milieu de l'Eglise, et nous désirons avec ardeur qu'il soit en tout temps gouverné d'une façon si sainte et si vigilante selon Dieu et l'intention du bienheureux François, votre père, qu'il avance sans interruption de vertu en vertu, qu'il croisse en nombre et en mérite, que l'éclat de ses bonnes œuvres et de sa doctrine illumine l'Eglise sans jamais s'affaiblir. » L'ordre entier, toujours pur, toujours saint, ne projetait plus cette vive splendeur dont il avait brillé aux jours de sa ferveur; maintenant il va apparaître de nouveau digne de ses pères, il va, comme l'aigle, revenir aux jours de sa jeunesse et de sa virilité, dans tous les lieux où l'observance aura planté son pavillon, il bril-

Digitized by Google

lera comme le phare placé au bord des précipices et des abîmes pour indiquer au voyageur égaré sa route au milieu des obscurités de la nuit.

Jean de Stronconio vit seulement l'aurore de cette ère brillante où nous entrons. En 1418, l'année même où la Providence divine commençait à révéler dans Bernardin le plus grand prédicateur du XIVe siècle, Jean se trouvait dans le royaume de Naples, occupé des affaires de l'Observance. Il venait d'élever un couvent dédié au Sauveur lui-même, quand la mort vint l'enlever à ses frères. Enterré dans l'église, sous le maître-autel, il y demeura un siècle entier sans que sa gloire fût manifestée aux yeux des hommes. Alors des réparations au saint lieu ayant nécessité l'ouverture de son tombeau, ses ossements apparurent blancs comme la neige et sans la moindre tache; son cœur était entier et préservé des atteintes de la corruption. Une femme approcha son rosaire de ce cœur miraculeusement conservé, puis elle l'appliqua sur les yeux d'une personne aveugle qui recouvra instantanément la vue; les prodiges se multiplièrent au tombeau de Jean, et Dieu se plut à rendre encore une fois témoignage à cette réforme, objet de la prédilection et des travaux de son serviteur.

CHAPITRE II.

La réforme propagée par les soins de Bernardin.

La parole puissante de Bernardin ne se bornait pas seulement à retirer les pécheurs de l'abîme, elle les entraînait encore vers les hauteurs de la vie parfaite. Envoyé pour annoncer à Israël ses crimes et susciter à l'Eglise des enfants de bénédiction, il considéra comme une partie essentielle de son apostolat d'ériger en tous lieux des maisons religieuses, et de dresser sur toutes les plages une

Digitized by Google

lente aux enfants de François d'Assise, à ses frères de l'Observance. Nous ne pouvons, dans les étroites limites de ce chapitre, mentionner en détail ces fondations innombrables; les annales de nos pères n'en ont point gardé le souvenir. Elles se multiplaient comme les tiges d'un arbre fécond et plein de vie; les hommes venaient se reposer à leur ombre, plus occupés de louer l'Eternel auteur de cette fecondité surabondante, que de contempler la fraîcheur et la force de l'arbre où ils avaient trouvé un abri. Nous nous bornerons donc à donner un aperçu rapide des travaux de notre saint pour l'extension de son ordre. Déjà nous en avons dit un mot dans le cours de cet ouvrage, achevons ce qui nous reste à raconter de cet important sujet.

A peine engagé dans la vie religieuse, Bernardin obtenait de l'amitié de Ghiandaroni, recteur de la Scala, le petit ermitage de la Capriola. Après son premier carême à Milan, il jetait les fondements d'une autre maison à Ivrée. C'étaient là de faibles commencements, mais alors sa renommée n'avait point encore rempli l'Italie.

Durant cette station de 1418, à Milan, où le saint apparut aux yeux des peuples étonnés, comme un grand prédicateur et un apôtre, une foule de jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville renonça au monde pour embrasser la vie religieuse. Leur nombre croissait de jour en jour, et les habitants voyaient avec peine cette jeunesse florissante abandonner leur patrie, et transporter en d'autres contrées des talents dont ils étaient jaloux de profiter les premiers. Lorsque l'année suivante Bernardin revint en cette ville, on lui offrit d'un commun accord un emplacement situé à un mille de là, sur la route de Côme. Il accepta avec empressement une offre si avantageuse dans les circonstances présentes. Sur ce terrain était une petite maison en assez mauvais état, avec une chapelle capable de contenir à peine quinze personnes; bientôt une demeure assez vaste pour recevoir de nombreux novices et une grande église

s'élevèrent comme par enchantement, tant le zèle des Milanais était ardent à seconder les désirs du serviteur de Dieu! L'église s'appela Sainte-Marie-des-Anges, comme celle où l'Ordre avait pris naissance aux environs d'Assise deux siècles plus tôt, et qui depuis cinq ans était passée aux frères de l'Observance.

Jaloux de répondre à l'attente et aux besoins de ce pays, le saint s'adressa aux couvents de l'Ombrie et de la Toscane, afin d'avoir des sujets capables de gouverner dignement la nouvelle fondation. Le bienheureux Lanceslas en fut le premier gardien; c'était en assurer à l'avance la prospérité. Entouré dès son enfance des prestiges de la fortune, issu du sang des rois de Hongrie, élevé au milieu des grandeurs, Lanceslas avait tout méprisé pour la pauvreté de Jésus-Christ et avait échangé les palais de la terre contre l'humble demeure des franciscains. La récompense avait suivi de près le sacrifice; aux délices mondaines avaient succédé les enivrements d'une contemplation sublime, les ravissements, les extases; le nouveau religieux avait caché sa vie en Dieu, et là il avait trouvé ce que l'esprit de l'homme ne saurait comprendre, il avait goûté ce que le cœur est impuissant à concevoir, et il était devenu en peu de temps comme étranger aux choses visibles. Après les premières épreuves de la vocation religieuse, il était parti pour l'Italie et avait choisi pour retraite le petit couvent de Scarlino en Toscane. C'est de là qu'il fut envoyé à Milan pour diriger dans les voies de la perfection cette nombreuse jeunesse arrachée au monde par les discours de Bernardin. Une douleur poignante l'attendait dans cet emploi. La peste ayant éclaté à Milan et dans la province, les frères mineurs se dévouèrent sans réserve au service des malades. Le fléau s'attacha à ces serviteurs généreux comme à des victimes d'élite, et ils succombèrent successivement au milieu des œuvres d'une charité héroïque. Lanceslas les vit tomber autour de lui sur ce champ

Digitized by Google

de bataille où la mort semblait ne respecter que lui, il les vit, et brisé d'amertume, il se tourna en gémissant vers le ciel pour y chercher une consolation. Le Seigneur la lui donna abondante; le voile de l'éternité se replia devant les regards du saint frère, et il lui fut donné de contempler les âmes de ses enfants brillantes de splendeur et s'élevant vers la cité du Dieu vivant empressée à leur ouvrir ses portes. Consolé par la vision divine, Lanceslas demeura plein d'espérances pour ce couvent où tant d'élus avaient conquis la palme. D'autres disciples vinrent s'offrir à lui, avides de sacrifices comme leurs devanciers, les rangs de la sainte milice se remplirent peu à peu, et les jours de deuil disparurent. Mais, pour lui, il remit à d'autres le commandement et s'en revint à son petit couvent de Scarlino se préparer dans la prière et le silence à l'arrivée de l'Epoux. Là il se faisait obéissant comme un petit enfant et il s'exerçait à la pratique de l'humilité la plus profonde. « Longtemps, disait-il à un religieux, j'avais considéré la pauvreté comme la première des vertus, j'étais dans l'erreur; aujourd'hui je reconnais dans la vérité que la perfection suprême d'un frère mineur consiste dans l'obéissance et l'humilité. » Après sa mort (1445), un religieux de son ordre le vit à son tour resplendissant de gloire et jouissant, au milieu d'un grand nombre de frères mineurs, des embrassements du Christ dont il s'était efforcé d'imiter les vertus.

Le magnifique monastère de Sainte-Marie-des-Anges subsista jusqu'à l'année 1551; c'était l'époque des guerres de la France avec Charles-Quint. Fernand Gonzague, gouverneur du Milanais, craignant de voir cette maison devenir un appui contre la ville aux ennemis de l'Autriche, en jugea la démolition nécessaire, et la remplaça par une autre non moins vaste et non moins importante, bâtie dans l'intérieur de Milan.

Mais pendant que les Milanais devenaient des saints et

Digitized by Google

se préparaient au martyre de la charité dans le couvent de Sainte-Marie, Bernardin donnait un libre cours à son zèle et établissait de nouvelles maisons. En 1421, les habitants de Brescia lui accordaient près des murs de leur ville une église dédiée à saint Apollonius, et une demeure pour les frères de son observance. De là il s'en allait prêchant de ville en ville et, au milieu du lac de la Garda, dans un lieu délicieux et plein des souvenirs de saint François, il établissait un autre couvent. Non loin de là se trouvait une grotte solitaire, l'illustre prédicateur, suivant une tradition, aimait à s'y retirer loin des occupations nombreuses dont il était assailli et du bruit du monde, afin de vaquer uniquement à l'oraison et de retremper dans le silence de la prière son âme fatiguée d'un apostolat aussi laborieux.

Philippe de Visconti, soit par un motif religieux, soit dans un but purement politique, favorisait Bernardin dans ses entreprises; les Milanais avaient retiré un profit immense de ses ferventes prédications, les esprits s'étaient pacifiés en plus d'un lieu, les factions perdaient de leur intensité, afin de seconder un mouvement si heureux, le duc assigna un lieu proche de la ville de Pavie pour la fondation d'un couvent de l'Observance (1421). Il y avait là une église dédiée à saint Jacques et des bâtiments assez considérables. L'évêque consentit volontiers à voir les pieux frères en prendre possession, et les habitants s'estimèrent heureux de concourir aux travaux exigés pour faire de ce lieu une demeure digne des habitants qu'elle allait recevoir. Vers la fin du même siècle (1494), le plus grand imitateur de notre saint, Bernardin de Feltre, honoré lui-même du culte décerné aux amis de Dieu, s'endormait pieusement au monde dans cette demeure et passait au repos de l'éternité après une vie de travaux incessants et d'austérités rigoureuses.

Au mois de juin 1422, Pierre d'Alsano, noble habitant de Bergame, touché des fruits de salut opérés dans sa patrie par les prédications de Bernardin, faisait présent d'un ter-

Google

rain pour servir d'emplacement à une maison des frères mineurs de l'Observance. Le saint, autorisé par le Souverain-Pontife Martin V à recevoir les fondations en faveur de la réforme, vint en cette ville. Il s'était rendu sur les lieux avec l'évêque François de Agregazzi, franciscain, et une population nombreuse, afin de placer la première pierre de l'église de la nouvelle communauté, lorsqu'il plut à la bonté divine de bénir cette entreprise par un prodige. On vit au milieu des airs une splendeur éclatante, et au sein d'un globe lumineux se tenait l'auguste vierge Marie, brillante de majesté et portant dans ses bras l'enfant Jesus. Bernardin ne fut pas seul à contempler ce spectacle céleste, une grande partie du peuple en fut témoin, et tous, reconnaissants de cette manifestation de la Vierge bienheureuse et du Sauveur du monde, se prosternèrent humblement et leur rendirent les actions de grâces les plus vives. En mémoire du prodige, l'église fut appelée du titre de Sainte-Marie-des-Grâces. Un tableau conserva aux générations suivantes le souvenir de l'apparition, et l'inscription, après avoir raconté le miracle, ajoutait : « Cette splendeur nous apprend que Dieu avait par son serviteur Bernardin envoyé aux âmes la lumière de la foi et la connaissance des voies du salut. Ici l'on peut appliquer cette parole d'Isaïe : *Le peuple qui demeurait dans les ténèbres a vu une grande clarté ; la lumière s'est levée sur ceux qui habitaient dans les régions de l'ombre de la mort.* En effet, les hommes, en ce temps, étaient plongés dans un tel aveuglement que fort peu se confessaient, et moins encore s'approchaient de la communion. L'ordre n'existait pas, bien peu observaient les Commandements de Dieu, les factions régnaient en toute liberté et avec elles les péchés les plus énormes. »

Nous trouvons un peu plus tard (1424) l'établissement d'une petite maison près de Florence. C'est cette fondation qui valut aux Frères Mineurs en particulier et à tous les

religieux en général, cette série d'injures dont nous parlerons dans un prochain chapitre, injures qui obligèrent Albert de Sarziano à prendre la plume pour venger la vie religieuse si indignement outragée en la personne des enfants de saint François.

La réforme s'étendait donc de jour en jour par le zèle de Bernardin. Des religieux mineurs quittaient en grand nombre la règle mitigée pour s'astreindre à toute la rigueur des temps primitifs sous un homme que le monde pouvait regarder à la fois comme un autre François d'Assise et un Antoine de Padoue. Dans le siècle ses prédications enflammées attiraient de toutes parts une foule de jeunes gens épris des charmes d'une vie si parfaite. En 1426, le pape Martin V autorisait de nouveau le saint à étendre ses fondations. Pise recevait les frères réformés, presque en même temps Castiglione leur offrait une demeure. L'antique couvent de Saint-Ange de Pantanelli, en Ombrie, élevé jadis, aux bords du Tibre, sous les auspices du saint fondateur de l'ordre Séraphique, revenait tout entier à l'austérité des premiers jours. Dans la même contrée, sur les flancs d'une montagne abrupte, non loin du château de Saint-Urbain dans le diocèse de Narni, existait une maison non moins antique; Bernardin y introduisit sa réforme. Près de là se trouvait une caverne où saint François avait goûté les douceurs d'une contemplation divine et un oratoire habité par saint Antoine de Padoue, l'imitateur fidèle de ces deux grands hommes choisit ce lieu pour y établir la demeure des novices. La vivaient des souvenirs propres à impressionner les cœurs; là, en renonçant à la terre, les nouveaux venus se trouvaient comme en rapport immédiat avec les deux plus illustres personnages de l'Ordre. Bernardin lui-même voulut durant quelques jours y jouir du repos de la prière, c'était pour lui un bonheur ineffable de s'agenouiller sur un sol mouillé des pieuses larmes de ses pères. Ses fatigues disparaissaient comme dans un passé loin-

tain et il s'élançait plein de forces à de nouveaux combats.

Le ciel bénissait ostensiblement l'œuvre de Bernardin, déjà la famille de l'Observance, jusqu'alors gouvernée par le supérieur général de l'ordre franciscain, était assez nombreuse pour former comme un ordre à part, elle avait besoin d'un gouvernement plus en rapport avec ses progrès, ses entreprises, son genre de vie; tous ses membres le désiraient, plusieurs même des plus influents avaient exprimé leur desir en diverses circonstances. Guillaume de Casal, alors ministre général, étant tombé malade à Sienne au mois de juillet de l'année 1438, résolut de satisfaire des vœux si légitimes, et d'alléger pour lui-même le fardeau de l'autorité en chargeant quelqu'un de ses frères d'en porter une partie. Le choix était facile, deux hommes s'offraient naturellement à la pensée du ministre : Bernardin et Jean de Capistran, tous deux arrivés à l'apogée de leur réputation, non-seulement dans leur ordre, mais dans l'Église entière. Le second avait été réservé par le pape avec quelques-uns de ses frères pour les besoins généraux de la religion, et le Souverain Pontife avait fait défense de leur confier aucune charge pour ne point entraver leur liberté. D'ailleurs Jean n'était que le disciple du grand prédicateur, et il n'eût pu consentir à être son maître quand les choses pouvaient se passer autrement. Aussi Guillaume de Casal ordonna-t-il à Bernardin de se rendre à Sienne pour recevoir ses ordres et prendre connaissance de ses volontés.

L'humble religieux tout entier à ses prédications, les interrompit pour répondre à la voix de l'obéissance. A peine arrivé, le ministre lui fait connaître sa détermination de lui confier le gouvernement de ses frères de l'Observance, de l'établir son vicaire-général et de se remettre sur lui à l'avenir de tout le soin de cette portion de la grande famille de saint François. L'homme de Dieu sentait bien la nécessité de cette nouvelle charge, il comprenait quels avantages la réforme allait en retirer, mais il l'eût voulue à tout

Google

autre qu'à lui. Il se croyait sincèrement incapable de bien conduire cette nombreuse armée de saints religieux, de les diriger dans la voie de la perfection, d'être leur conseil au milieu de tant d'œuvres auxquelles ils se consacraient. Cette ouverture du général fut donc pour lui comme un coup de foudre. En vain essaya-t-il d'alléguer quelques prétextes, il reçut l'ordre d'obéir.

La joie fut unanime chez les frères de l'Observance en apprenant un tel choix, et cette année prit rang parmi les plus mémorables de leur histoire. Le pape Eugène IV se hâta de confirmer Bernardin dans ses fonctions, sans s'inquiéter de ses tristesses et de ses alarmes. Nul mieux que le saint pontife ne connaissait sa vertu, sa science et son aptitude à toutes les affaires; nul ne savait mieux combien il était digne de commander. La suite de ses travaux va nous apprendre en effet combien sûr était le jugement d'Eugène IV.

Elu vicaire général de la réforme, Bernardin redoubla d'efforts pour l'étendre en tous lieux. Il la fit pénétrer dans plusieurs couvents anciens de Frères Mineurs, il en fonda de nouveaux, et, quand fatigué du commandement, il en eut déposé le fardeau, il ne cessa pas de travailler à son œuvre de prédilection, à l'accroissement de la réforme dans les contrées où il lui fut possible de l'établir. Usé par les années et plus encore par les fatigues d'un apostolat incessant, il ne crut point devoir mettre un terme à ses entreprises; sa dernière pensée fut pour ses frères et pour les pécheurs dont il se proposait particulièrement le retour à Dieu dans toutes ses œuvres. A son lit de mort, si l'humilité lui eût permis de reporter un regard en arrière, il aurait pu contempler plus de trois cents maisons élevées ou réformées en partie par son zèle. Cinq mille religieux servaient Dieu et l'Église dans l'Observance; cinq mille au moins étaient morts durant l'apostolat de Bernardin et avaient conquis la patrie des vainqueurs.

Cependant, il faut le dire, ces succès glorieux ne sont pas dus au grand prédicateur seul. Nous avons parlé d'hommes illustres formés à son école, de Jean de Capistran, d'Albert de Sarziano, de Jacques de la Marche et de plusieurs autres. Tous concouraient à l'œuvre sainte avec un zèle infatigable, et Dieu leur donnait aussi à eux d'accomplir des merveilles, il fécondait leurs sueurs et semait les bénédictions sur leurs pas. Le monde admirait leurs vertus et leurs triomphes, l'Église les considérait comme ses défenseurs les plus intrépides, eux seuls semblaient s'ignorer; à l'Auteur suprême de tout bien ils renvoyaient la gloire et l'honneur. Leur crainte la plus profonde était de troubler les desseins du ciel par une pensée de vaine complaisance, ils ne voulaient point que la maison de François d'Assise dût ses accroissements au travail de l'homme; à Dieu seul ils laissaient le soin d'enrichir Abraham et de donner à Jacob une postérité innombrable; ils avaient adopté pour règle de conduite la parole du plus grand des rois d'Israël, avec lui ils s'écriaient sans cesse : « Si le Seigneur ne bâtit lui-même la maison, ceux qui l'élèvent se fatiguent inutilement. » Là était le secret de leurs succès, comme dans l'oubli de cette parole se trouve le secret de toutes les ruines amoncelées sur la terre. Quand la main de l'homme prétend remplacer la main de Dieu, l'ébranlement se fait sentir jusque dans les entrailles de la terre même aux cités les plus inexpugnables, alors la pluie descend du ciel, les fleuves se débordent, les vents soufflent et fondent sur l'édifice, il tombe et ses ruines couvrent au loin le sol qu'il devait protéger (1).

(1) Matt. VII.

CHAPITRE III.

La vie religieuse défendue par Bernardin.

Ce n'était pas assez pour l'âme ardente de Bernardin de propager la vie religieuse en Italie et dans toutes les contrées du monde. Il comprit, dès le commencement de ses prédications, que, sur ce point comme sur tant d'autres, son siècle s'était formé des idées en rapport avec la corruption introduite par la guerre et les discordes civiles. Le renoncement et l'abnégation ne touchaient plus autant une société sans cesse agitée et toujours dans l'appréhension de quelque calamité nouvelle. Ensuite le relâchement dont nous avons parlé, relâchement qui n'était point particulier à l'ordre de saint François, avait ôté aux maisons religieuses quelque chose de ce prestige qu'exerce nécessairement dans tous les siècles l'héroïsme des vertus. Avec la ferveur avait baissé l'estime des peuples, Bernardin en gémit profondément, et, dans ses courses apostoliques, il ne cessa de se faire l'apologiste de la vie religieuse. Nous allons encore ici prendre place parmi ses auditeurs et écouter ses graves enseignements; sa voix est pour nous la voix de l'Église protestant en faveur de la saine doctrine, et rappelant aux hommes les conseils sublimes du Sauveur. Les grands docteurs des temps anciens lui avaient donné l'exemple, les Basile, les Chrysostome, les Jérôme avaient décrit les félicités du désert et vengé les moines des attaques du monde païen, Bernardin va les relever aux yeux des chrétiens dégénérés.

«... Qu'appellerons-nous, dit-il, une montagne élevée, sinon les hauteurs de la vie religieuse placée à une distance si grande des vallées fangeuses du monde? Oui, c'est là vraiment la montagne de Dieu, la montagne abondante, la montagne où le Seigneur se plaît à établir sa demeure, la montagne où il habitera à jamais. Là avec raison Pierre, le

Digitized by Google

vrai obéissant, crie à Jesus : *Seigneur, il nous est bon d'être ici.* Là, en effet, l'homme vit plus purement, il tombe plus rarement, il se relève plus promptement, il s'avance avec plus de précaution, il repose avec plus de securité; là il reçoit plus fréquemment la rosée du ciel, il se purifie plus promptement, il meurt avec plus de confiance, il trouve une récompense plus considérable ..

» Dans la vie religieuse l'homme vit plus purement; l'obéissance detruit la racine même de tous les maux, notre volonté propre, elle nous rend humbles et purs comme ceux dont il est écrit : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux...* La chastete purifie notre chair elle-même, elle l'embellit, de là cette parole : *Oh! combien est belle la génération ornée de la chasteté!* La pauvreté détache de l'amour des choses terrestres et passagères, elle conduit l'âme à la simplicité de la colombe et à la prudence du serpent...

» Dans la vie religieuse l'homme tombe plus rarement, il fuit les occasions du péché, selon cette parole : *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le.* Il s'éloigne des entretiens mauvais, or il est écrit : *Vous serez saint avec celui qui est saint, innocent avec celui qui est innocent. Celui qui est en rapport avec l'orgueilleux prend l'empreinte de l'orgueil.* Il se soustrait aux habitudes vicieuses, telles que le mensonge, la tromperie, la fausseté, la luxure, la feinte, le parjure, le blasphème, et autres iniquités semblables dont le siècle abonde. La grâce opere admirablement, et tel qui aujourd'hui ne pouvait s'abstenir de ces crimes, n'en conserve plus demain le souvenir une fois dans la religion; c'est le changement de la droite du Très-Haut.

» Dans la vie religieuse l'homme se relève plus promptement. Sans doute il peut tomber encore, mais là plus que dans le siècle il trouve pour se relever un triple secours. Premièrement tous les jours il lit les écrits des saints et les enseignements des docteurs, tous les jours à table et au-

Digitized by Google

leurs on lui rappelle les exemples de ceux qui se sont relevés autrefois. Secondement il a tous les jours les exhortations de ses supérieurs et de ses égaux qui le portent à ne point demeurer dans le péché et à entrer sincèrement dans les sentiers d'une vie pure : Or, *le frère aidé par son frère est comme une ville fortifiée. Malheur à celui qui est seul! Lorsqu'il tombe, il n'a personne pour le soutenir.* Il a en dernier lieu pour secours les exemples de ses frères, et les exemples sont plus puissants que les paroles...

» Dans la vie religieuse l'homme s'avance avec plus de précaution; c'est là l'école de la vraie sagesse où l'âme apprend à diriger ses voies par la prière qui la purifie, la rassérène et l'illumine; par l'instruction qu'elle reçoit chaque jour de ses supérieurs; car l'homme de miséricorde répand l'enseignement et la science comme un pasteur, par l'expérience de la tentation et du combat...

» Dans la religion l'homme repose avec plus de sécurité; il est soustrait à trois sortes de dangers qui assiégent les habitants du siècle, troublent leur conscience et les jettent en des périls irrémédiables. C'est d'abord la vie du monde elle-même. Qui pourra exprimer les crimes dont elle abonde? Là il faut pour ainsi dire nécessairement favoriser l'injustice, opprimer l'innocence, se mêler aux factions, exalter les méchants, condescendre aux crimes, aider des guerres injustes, faire des lois iniques, etc. C'est ensuite l'amour des parents, de la famille, qui entraîne dans la recherche des richesses, du divertissement, des débauches, des vanités, dans l'oubli de la vie éternelle : *Les ennemis de l'homme sont les habitants de sa maison.* . Ce sont enfin les occupations mondaines qui vous tirent en mille manières, vous déchirent, vous agitent et ne vous permettent pas de penser aux choses du salut. C'est tantôt l'espérance du gain, tantôt la douleur, le chagrin de la perte, la joie du succès, la crainte du malheur; tantôt l'on trompe ou l'on est trompé; tantôt l'on vole ou bien on souffre de l'injus-

Google

lice des autres; tantôt l'on est élevé, tantôt abaissé, humilié, en proie aux soupçons...

» Dans la vie religieuse l'homme reçoit plus fréquemment la rosée du ciel; l'âme y est en tout temps préparée aux approches de la grâce; l'humilité pénètre l'intelligence et lui apprend à se connaître, la pureté travaille à établir son règne dans les affections, et la vérité sert de guide à tous nos actes. Or il est écrit : *Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu... La miséricorde et la vérité sont allées à la rencontre l'une de l'autre.*

» Dans la vie religieuse l'homme se purifie plus promptement; les exercices spirituels y sont plus multipliés, les mortifications corporelles plus nombreuses, les travaux de chaque jour plus pénibles que dans le monde, et toutes ces choses s'y accomplissent d'une manière plus parfaite...

» Dans la vie religieuse l'homme meurt avec plus de confiance, parce qu'en ce moment il y a autour de lui une vraie multiplication du bien, il y a l'accomplissement des saints préceptes et des conseils de la perfection, la possession des vertus, l'abondance des dons divins, la douceur enivrante des béatitudes, la grâce des sacrements, la société non-seulement d'hommes angéliques, mais encore des anges eux-mêmes qui s'empressent de venir à la rencontre de l'âme. Là, dans la consommation de l'amour, vit sans interruption le souvenir de la passion du Sauveur, là se ranime la confiance en sa miséricorde; là on vous exhorte à célébrer la Pâque glorieuse avec les anges. L'homme meurt avec plus de confiance parce que le mal est faible auprès de sa couche de douleur. Le prince de ce monde vient sans doute tendre ses embûches à l'épouse de Jésus-Christ, à l'âme, mais il ne trouve en sa volonté aucune faute mortelle à cause de l'humilité de son obéissance; aucune en sa chair à cause de sa chasteté très-pure; elle est étrangère à l'orgueil du monde à cause de sa pauvreté très-sainte.

Google

Il meurt avec confiance parce que les obstacles sont rares; il n'est point embarrassé et plongé dans ce siècle pervers; il n'est point retenu par la tendresse d'une épouse, l'affection de ses enfants, l'amour des richesses, par les querelles soulevées par un testament... Il peut s'écrier alors : *Je mourrai dans ma pauvre demeure, et comme le palmier je multiplierai mes jours* dans la gloire éternelle.

» Dans la vie religieuse la récompense est plus abondante, à raison des préceptes qu'on y garde, des conseils qu'on met en pratique, des vœux qu'on accomplit fidèlement.

» Voyez donc maintenant quelle différence il y a entre la vie de ce siècle pervers et la vie religieuse, vie angélique et divine. Nous pouvons, en vérité, l'appeler une vie céleste, la nommer, quand elle est fidèle, l'abrégé du paradis sur la terre. Cette vie sainte, le prophète l'a contemplée de loin et il s'est écrié : *Oh! combien il est doux et délicieux à des frères d'habiter dans une même demeure!...* »

Ces considérations sur la vie religieuse, développées avec tout l'entraînement d'une âme ardente et convaincue par sa propre expérience, n'étaient jamais sans effet sur les masses. Après le premier carême prêché à Milan en 1418, nous l'avons dit, de nobles jeunes gens, élevés dans les délices d'une vie mondaine, vinrent se prosterner aux pieds de Bernardin et le conjurer de les admettre aux épreuves de la sainte pénitence; la même chose se renouvelait dans presque tous les endroits où il annonçait la parole de Dieu. Sa voix, comme celle de Bernard, avait un charme ineffable quand elle disait les douceurs de la vie du cloître; elle subjuguait les cœurs et les ravissait au monde.

Cependant, en parlant de cette perfection dont son âme était si irrésistiblement éprise, il savait se contenir dans les bornes de la stricte vérité. Il avait en horreur ces sacrifices forcés devenus de mode en certaines familles pour conserver dans le monde une position plus splendide aux

privilégiés de la maison ; l'expérience lui avait appris combien les monastères avaient à gémir de ces admissions intéressées et purement terrestres. « Jésus-Christ, disait-il, choisit pour ses soldats des volontaires, de même que le démon achète des esclaves volontaires. Ceux-là donc agissent avec impiété qui placent malgré leur volonté, ou plutôt incarcèrent dans des couvents leurs fils ou leurs filles; ils vont contre cette parole du Prophète : *Je vous offrirai un sacrifice volontaire*. Ce que l'on ne choisit pas soi-même et qu'on ne désire pas, on ne saurait l'aimer; mais ce que l'on n'aime pas, on le méprise facilement. Il n'y a donc aucun bien à attendre là où il n'y a pas une volonté libre. L'intégrité du corps est la matière d'un vœu et non d'un commandement. »

Et non-seulement le saint annonçait les avantages de la vie religieuse, il attaquait encore de front tout ce que le monde pouvait soulever d'objections contre elle. Dans un de ses discours il admet un interlocuteur qui lui expose ses doutes de la façon la plus péremptoire et lui demande une réponse à chaque chose. La prédication de Bernardin prend alors une forme vraiment dramatique, c'est une lutte entre deux joûteurs vigoureux, une lutte corps à corps où tout est mis en œuvre de part et d'autre pour s'assurer le succès. L'adversaire a compulsé les objections élevées par les ennemis de la vie monastique dans les siècles précédents et celles de son époque. Bernardin répond à chacune de ses objections avec la profondeur d'un théologien, l'habileté d'un controversiste, le charme d'un aimable discoureur et la charité d'un saint. L'issue de la lutte ne saurait être douteuse, quand à la puissance du raisonnement s'unit la tendresse d'un cœur aussi véritablement doué de toutes les vertus, bien des obstacles s'aplanissent et la victoire n'est pas loin d'être assurée à la bonne cause.

Dans un autre écrit en vers latins rimés, comme il était encore d'usage d'en faire dans ce siècle, Bernardin admet

d'un côté le monde à plaider sa propre cause, de l'autre la vie religieuse, appelée du nom plus ordinaire de religion. Le juge est le chef suprême de l'Eglise, et ce chef aux yeux de l'illustre franciscain est ce qu'il fut, dans les temps antérieurs, aux yeux de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, de Bernard, de Pierre Damien, aux yeux de tous les grands docteurs, ce qu'il est de nos jours aux yeux des catholiques éclairés et jaloux de l'autorité de l'Eglise leur mère. Bernardin écrivait après le concile de Constance; et il appelle le pape « le monarque de l'univers, le sanctuaire de la grace, l'interprète par excellence des Écritures, le ministre de la vraie justice, le dernier juge de causes, l'homme dont l'empire absolu s'étend sur les âmes (1). »

Les cardinaux sont appelés aussi à être les témoins de cette controverse, et là encore Bernardin nous montre de quel respect profond, de quelle vénération intime son âme était pénétrée pour ces conseillers augustes du plus grand et du plus vénéré des souverains du monde. Il les nomme « les secrétaires du ciel, les canaux de la céleste doctrine, les compagnons de Paul, les associés de Pierre (2). »

Nous ne suivrons pas le saint dans cette plaidoirie animée où le monde lance attaque sur attaque contre la religion, mais sans étonner celle-ci et sans la déconcerter en aucune manière. En effet elle a une réponse à chacune des difficultés de son adversaire. Nous dirons seulement que cet écrit est digne de Bernardin par l'abondance des choses qu'il renferme, la franchise dont il fait preuve et sa modération dans la défense.

Mais il est un point que nous ne saurions passer sous silence. Les deux ordres religieux les plus répandus et les plus puissants étaient les ordres de saint François et de saint Dominique. En contact immédiat avec le monde, unis dès

(1) Monarcha terrarum... sacrarium gratiæ, cella scripturarum, minister justitiæ, meta causarum... ex te pendent animæ.

(2) Cœli secretarii... cœlestis doctrinæ canales, Pauli socii, Petri laterales.

Digitized by Google

leur naissance par les liens d'une étroite alliance, ils avaient été en butte aux mêmes attaques, ils avaient partagé les mêmes champs de bataille et couru les mêmes dangers. Dans cette réponse en faveur de la vie religieuse, Bernardin ne saurait oublier cette union intime, maintenue avec tant de soin depuis deux siècles entre les deux ordres. Il consacre à les venger un passage de son dialogue. Le monde disait donc, après s'être élevé contre les moines :

» L'ordre des Frères Mineurs n'est pas déchu, sans doute, ni l'ordre des Frères prêcheurs ; mais leur dévotion s'affaiblira bientôt, je crois ; leur ferveur se refroidira.

» Déjà se sont élevés des novateurs de plus d'une sorte ; ils ont paru sous un costume étrangement varié ; ils ont jeté une confusion étonnante dans l'ordre entier...

La religion commence par repousser les attaques adressées aux moines, puis elle continue :

« Parmi tant de milliers d'hommes, quand même dix et cent tomberaient dans l'erreur et enfouiraient le talent confié à leurs soins, ce serait une preuve de plus que les autres sont fidèles au genre de vie adopté par eux.

» Eh quoi ! le chef des décides n'était-il pas le douzième entre les apôtres Cependant le Roi très-haut, le saint des saints était leur pasteur immédiat à tous.

» Je m'affaisse, dis-tu, et tous les jours j'éprouve quelque ruine, et pourtant l'expérience démontre le contraire ; en tous lieux je prends des accroissements nouveaux, en tous lieux je me fortifie.

» Ce que tu avances des deux ordres est sorti d'une bouche menteuse ; ces ordres seront toujours empressés à soulager tes maux, ils sont entre tous les vrais imitateurs du Christ.

» Trois choses contribuent à les garder intacts : la pauvreté qui est leur base première, la science dans laquelle ils creusent à une profondeur si grande, la concorde qui resserre de plus en plus en eux les liens d'une étroite alliance.

Digitized by Google

» Arrête un instant tes regards sur l'ordre des Mineurs; ils méprisent le siècle et ses pompeuses dignités, ils n'ont ni sac ni bâton, ni l'espoir de jamais rien posséder. Par les vertus sublimes et une vie parfaite, ils se construisent une demeure dans les cieux; leur vêtement, leurs pieds nus, leur ceinture sont les signes où tu les connaîtras.

» O bienheureuse petite tunique, vraie figure de la croix, corde heureuse destinée à mesurer le ciel, sandale inestimable qui, en parcourant les voies les plus âpres, prépare au corps une couche céleste!

» François fut le père de cet ordre, François homme pauvre et mendiant, homme saint et vraiment bon; à peine est-il au monde un hameau, à peine un faible recoin où la voix de ses enfants n'ait retenti.

» Par une faveur cinq fois réitérée de la tendresse divine, en son corps et en son âme il reçut les stigmates, et cette transformation ne fut point l'effet d'une tentative humaine; la violence seule de l'amour a pu l'opérer.

» O stigmates de François, nouveauté admirable! L'ardeur de la prière les a produits en lui; leur souvenir s'est conservé glorieux, ils rappellent encore à la vie les âmes perdues par le péché.

» La seconde pierre fondamentale de cet ordre, c'est Antoine, homme si mémorable que le pape Grégoire le nomma souvent l'*Arche du Testament* (1).

» Je pourrais sur les Frères prêcheurs m'étendre en longs discours. Leur vie est sans reproche, ils sont chers au Christ; ornés de vertus, brillants de pureté, de tous leurs efforts ils s'appliquent à répandre la parole du salut.

» Leur père est Dominique le confesseur, homme tout évangélique, le zélateur de la foi. Sur la terre il condamna l'erreur sans détour, et maintenant dans les cieux il contemple la face de Dieu.

. . . . . .

(1) Grégoire IX.

» Ces hommes se gardent purs en leur corps et en leur âme; ils arrosent l'Eglise des eaux abondantes de leurs enseignements; l'éclat de leur exemple est une invitation à la gloire du Christ ressuscité (1). »

La vie religieuse avait besoin d'un défenseur aussi illustre; la corruption, comme nous le disions plus haut, avait abaissé les idées, et en plus d'un endroit des savants s'étaient faits les interprètes des passions les plus grossières de la foule. Ainsi à Florence, Poggio avait attaqué tous les religieux, et dans l'ordre de saint François il n'admettait d'exception qu'en faveur de Bernardin, d'Albert de Sarziano et quelques autres. Il les appelait des hommes « simulant la sainteté, fabricateurs d'erreurs nouvelles, perdus de crimes, d'une vie perverse, sans vertus, sans savoir, effrontés et insolents, d'un esprit faible et superbe à la fois, ne voulant se soumettre à personne, méprisant leurs égaux et désirant avec avidité commander aux autres. » Poggio continuait longuement sur le même ton, et il en venait à nommer la vie religieuse « une officine de crimes. »

Quand un pareil langage peut se produire impunément, le siècle à qui il est donné de l'entendre est nécessairement en proie à de graves désordres. Poggio est un des premiers pères de la renaissance païenne dans les lettres. Nourri de la lecture des poëtes profanes, il aimait peu les disciples de l'Evangile; et il commençait au nom de la chair cette lutte qui devait, cent ans plus tard, s'étendre comme un vaste incendie et amonceler des ruines dans presque toutes les contrées de l'Europe. Cet homme n'était pas plus convaincu de la vérité de ses assertions que les disciples de Luther et des idées païennes ne le seront plus tard, mais cet habit pauvre des Frères Mineurs et des moines est un reproche à leur amour du luxe, cette vie austère des fils de François d'Assise, de Dominique et de Benoît est une censure per-

(1) Bernardin, *Opera*, t. II.

manente de leur vie à eux, et ils ne sauraient s'empêcher de blasphémer ce qu'ils sont impuissants à contempler dans le calme de leur raison.

Si le monde écoutait sans s'émouvoir l'injure lancée aux serviteurs les plus purs du Très-Haut, des hommes de cœur, dans l'intérêt même du monde dont les ordres religieux sont la lumière, savaient répondre à ces attaques d'un paganisme grossier. A Bernardin, nous voyons se joindre le saint frère Albert de Sarziano, son disciple à jamais illustre. Il s'adresse à Poggio lui-même, et dans une longue lettre où marchent de pair l'élégance la plus exquise et la tendresse la plus affectueuse, il établit d'abord une comparaison frappante entre les religieux et les sages du paganisme.

« Elevez votre esprit, s'écrie-t-il, arrêtez un instant votre attention et vos regards sur ce que je vais dire. Eh quoi! Poggio, ne jugez-vous pas de tels hommes dignes des premiers honneurs? Leur suprême effort n'est pas à imiter l'indigence affectée de Diogène ou la pauvreté de Curtius, ni le mépris des richesses que l'amour de la vaine gloire ou même de la vertu, pour parler le langage de ses admirateurs, inspirait à Socrate le Thebain, ils suivent plus heureusement la douce austérité de Jesus-Christ. Ils n'ont point une espérance en lambeaux, comme cet autre Socrate qui avait coutume de dire : « Ce qui est au-dessus de nous ne nous regarde pas, » mais leur espérance est forte et inébranlable, elle s'appuie sur la pierre angulaire et suprême, la pierre divinement choisie qui a dit au disciple : *Tu es pierre, sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Ils n'ont point choisi pour leur demeure l'insalubre Académie de Platon, mais le giron de l'Eglise. Dédaigneux des subtilités d'Aristote et de Chrysippe, ils ont dans cette vallée de larmes disposé des degrés en leurs cœurs, de là ils montent, ils s'élèvent sur les rameaux de la croix, ils en cueillent les fruits, ils en

ramassent les épines teintes du sang du Christ, et pour aux alles renferment plus de délices que le miel imprégné d'une douce rosée.

» Ils ne connaissent point les atomes frivoles au moyen desquels Démocrite batit frauduleusement le monde exposé à nos regards, mais respectueusement attentifs aux enseignements des lettres sacrées, ils y lisent : *Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre.* Ils ignorent la luxure d'Epicure, lequel souillé lui-même des crimes les plus honteux, disait : « Après la mort, il n'y a plus rien ; la mort elle-même, c'est le néant. » Ils sont étrangers aux excès d'un Sardanapale qui, au jugement même de votre Cicéron, a laissé à la postérité, en mourant d'une mort déplorable et indigne d'un homme de bien, l'exemple d'une vie repoussante... Non, dis-je, ils ne marchent pas sur les traces de ces hommes que le désespoir, selon la parole de l'Apôtre, a jetés dans l'abîme de la luxure. Ils n'abaissent même pas leur regard sur la continence de Fabricius, mais ils portent en leur corps la mortification de Jésus-Christ, ils suppléent ce qui manqua à sa passion, ils ont attaché à sa croix leur chair avec ses vices et sa concupiscence. »

Albert continue ainsi sa comparaison entre les sages du paganisme et les insensés de la croix, et partout il montre combien ces derniers l'emportent sur les autres. Il parcourt ensuite les écrits des saints docteurs en faveur de la vie religieuse, puis il ajoute : « J'ai vu, ô Poggio, j'ai vu de mes yeux des hommes épris du désir de rendre leurs frères heureux ; autrefois ils ravissaient le bien d'autrui, et maintenant ils distribuent le leur avec profusion ; j'ai vu jeûner tous les jours des hommes adonnés à tous les excès d'une vie crapuleuse, j'ai vu marcher revêtus d'un habit mince et grossier, la tête découverte, les pieds nus et couverts de boue, des hommes autrefois chargés de fourrures, de vêtements de luxe, de chaussures recherchées... Croyez-moi, cher Poggio, ces nobles serviteurs de Dieu ont droit à n'être

point en butte aux injures du reste des mortels..... c'est pourquoi je vous exhorte à prendre soin de votre propre renommée, à acquérir des mérites pendant que vous êtes sur la terre, à apaiser les bruits soulevés par vos plaintes, à bien peser les jugements des vrais érudits, à vous concilier par une bienveillance toute spéciale l'esprit des gens de bien. Vous arriverez là par des vertus sincères et exemptes d'injures, par la pureté des mœurs et une bonne vie..... Vous y arriverez, si réparant cette diffamation, répandue au loin dans vos contrées et qui retombe aujourd'hui sur vous, vous témoignez un amour véritable à ces frères que nous avons peut-être loués trop longuement (1)..... »

Poggio reçut bien ces remontrances du saint religieux. « Loin de moi, répondait-il, loin de moi, bien-aimé Albert, de supporter avec peine ce que vous me dites dans vos lettres ; je vous rends même des actions de grâces d'avoir bien voulu, dans votre bienveillance et votre charité, m'avertir des erreurs que vous découvrez en mes écrits. Je n'ai pas en moi une confiance telle que je prétende me passer de l'aide et du secours des autres pour corriger les défauts de ma vie. »

Mais ces expressions de politesse n'allèrent pas jusqu'à changer les sentiments du savant florentin. L'erection d'un couvent franciscain, dans un lieu délicieux où Poggio aimait à converser avec ses amis, avait excité sa colère. Il lui semblait intolérable que ces sites enchanteurs où, selon son langage païen, il venait savourer le nectar de Jupiter, devinssent le séjour d'hommes grossièrement vêtus et dont la vie était si étrangère aux pensées mondaines. Cependant touché de la charité d'Albert, l'ennemi de son ordre renonça à ses injures, et les pauvres du Christ habitèrent en paix cette maison établie aux portes de Florence comme un sanctuaire destiné à faire pencher la miséricorde céleste en faveur d'une ville souillée de tant d'iniquités.

(1) Albert. a Sarth. Oper. Epist. 21.

Les écrits de Bernardin et de son illustre compagnon contribuaient ainsi à défendre les enfants de François d'Assise, mais la vie admirable et miraculeuse de ces deux grands hommes protestait plus hautement encore en leur faveur. Leur renommée et celle des frères de l'Observance allait se propageant en tous lieux, elle réduisait au silence leurs ennemis, et réjouissait l'Eglise au milieu des désordres dont le monde était attristé en ces jours malheureux.

CHAPITRE IV.

Les Frères Mineurs de l'Observance au concile de Florence.

Une pensée préoccupait l'âme généreuse d'Eugène IV depuis son élévation au souverain pontificat, c'était la réunion des Eglises orientales à l'Eglise romaine, dont elles s'étaient séparées tant de fois pour leur abaissement et leur ruine. Depuis plusieurs années l'horizon semblait moins sombre de ce côté; des dangers sans cesse menaçants de la part des Turcs, des envahissements successifs, des projets de conquêtes ajournés de temps à autre, mais jamais abandonnés, faisaient craindre aux Grecs de tomber enfin sous la domination des fauteurs de l'Islam que leur bras était impuissant à repousser. L'Europe, encore forte malgré ses déchirements intérieurs, leur semblait l'auxiliaire unique capable de leur venir en aide, et le pape, comme le premier représentant des nations catholiques, le seul entremetteur en ces graves circonstances. Soit pure politique chez l'empereur Jean Paléologue, soit désir sincère, quoique motivé par la crainte, il pensait sérieusement à se rapprocher de l'Eglise romaine, à reconnaître sa primatie et son empire sur le reste de la catholicité. Dès l'année 1424, effrayé des progrès du sultan Amurat, et des désastres dont plusieurs de ses provinces étaient victimes, Paléologue était allé en Hongrie implorer le secours de

Sigismond. Mais l'empereur d'Allemagne avait vu son armée taillée en pièces par les Barbares en 1428. Ils s'étaient emparés de Thessalonique en 1430; des divisions intestines s'ajoutaient aux malheurs du dehors, Paléologue comprit la nécessité d'un rapprochement avec les nations occidentales, et il fit savoir dès cette année au pontife romain son intention d'envoyer des ambassadeurs au concile de Bâle, pour mettre un terme au schisme séculaire de l'Eglise grecque (1430).

L'année suivante (1431), Eugène IV ayant été élevé sur le siége de saint Pierre, considéra de suite cette affaire comme une des plus graves de son règne, et résolut de tenter tous les moyens en sa puissance pour la conduire à une fin heureuse. Il lui fallait des hommes éminents en vertu et en doctrine, des hommes versés dans la connaissance des langues grecque et orientales, dont il pût se servir selon les circonstances; il alla les chercher parmi les enfants de Bernardin. Les principaux membres de la réforme franciscaine étaient alors réunis en chapitre à Bologne. Il les avertit de choisir parmi eux six frères d'entre les plus saints et les plus capables pour être à sa disposition dans les divers besoins de l'Eglise, de ne leur confier ni charge ni emploi, et de les laisser libres de se porter sur-le-champ là où il trouverait bon de les envoyer.

Touché d'une confiance si honorable pour leur réforme, et si en rapport avec le dévouement de chacun d'eux aux intérêts de la sainte Eglise, les religieux choisirent Jean de Capistran, Jacques Primadizzi de Bologne, Jacques du Picenum, Albert de Sarziano, Barthélemi de Yano, Louis de Bologne, et les mirent à la disposition du pape. Pendant quelques années encore, ils purent se livrer à leurs travaux ordinaires et préparer par la sanctification des fidèles l'union de tout le troupeau sous un même pasteur.

L'un d'eux, Albert de Sarziano, ce disciple bien-aimé de Bernardin, adressa au milieu de ses prédications une lettre

Google

chaleureuse à Eugène contre la doctrine de certains hommes qui tendaient à rabaisser la gloire des martyrs. A la veille, peut-être, d'être exposé lui-même au danger, le pieux frère éprouve en son âme comme un frémissement en voyant déverser le blâme sur ceux que l'Eglise a considérés comme des héros. « Non! s'écria-t-il, je n'ai pu laisser la langue maudite des insensés déchirer des hommes que l'impatience de mon amour me presse d'imiter. » Cette impatience était la même chez tous ces vénérables religieux, et le souverain pontife ne tarda pas à en profiter pour la gloire de l'Eglise. Au mois d'octobre 1433, Jean Paléologue avait témoigné aux évêques du concile de Bâle son désir d'arriver à la réunion de l'Église grecque, il déplore les circonstances qui n'ont pas permis au pape de répondre à ses désirs; il demande un concile général, canonique, libre et selon les formes antiques, choses trop oubliées à Bâle.

Ces difficultés créées au vénérable pontife Eugène avaient pour cause, d'un côté ces mêmes évêques de Bâle, dont les dispositions équivoques étaient de nature à inspirer de graves inquiétudes au chef de l'Eglise; et de l'autre, ces guerres déplorables dont le duc de Milan était l'âme, et dont les ravages empêchaient tout projet sérieux de réunion.

En 1435, les jours étant plus heureux sans être pourtant sans nuage, le pape, après avoir eu des pourparlers avec les ambassadeurs de Paléologue par l'entremise d'un légat, jugea enfin à propos d'envoyer quelques religieux de l'Observance en Orient. Il fit venir Albert, s'entretint longuement avec lui, afin de bien lui faire comprendre toute sa pensée, puis il le chargea d'aller à Jérusalem où il serait à même de sonder les dispositions des chrétiens de l'Orient accoutumés à se rendre en grand nombre aux saints lieux des contrées les plus diverses. La durée de ce voyage était limitée à un an et, avant de quitter Venise, le lieu de son

embarquement, Albert devait faire connaître au pape son départ. Le pieux frère n'eut garde d'y manquer. Il lui adressa une lettre toute pleine de l'amour filial le plus tendre et d'un respect profond. « A vous, disait-il, le successeur de Pierre, le pasteur véritable, d'assurer notre voyage en le confirmant, de le protéger par vos bénédictions. Ordonnez et vous éprouverez combien je désire accomplir vos ordres sans retard, croyez bien que ma faiblesse n'a et n'aura jamais rien de plus agréable ni rien de plus enviable que d'obéir à ce siége de Pierre que vous occupez. — Vous avez la foi de Pierre, son siége, son autorité. Que le Christ notre Seigneur accorde dans sa bonté à votre personne la sainteté de Pierre comme il lui a accordé son pouvoir. »

Tels étaient les adieux du saint frère. Avec lui s'embarquaient pour la Judée Louis de Bologne et quelques autres religieux. Arrivé à Jérusalem, Albert employa plusieurs mois à sonder les esprits. Il trouva les nations gémissantes sous le joug intolérable des sectateurs de Mahomet, les cœurs fatigués de l'isolement des églises schismatiques, partout de grandes espérances. Alors son zèle déjà si ardent s'enflamma, Louis de Bologne fut envoyé de Jérusalem à Rome avec une lettre, afin d'expliquer de vive voix ce que les pieux frères n'osaient confier au papier dans la crainte des ennemis de notre foi. Dans sa lettre, Albert disait : « O père bienheureux, vous que je ne nomme pas le roi des siècles, mais le seigneur du monde entier, je vous prie de m'accorder à moi le fils de votre glorieuse sainteté, de parcourir n'importe quelles parties du monde, même les plus éloignées, soit fidèles, soit infidèles, de me porter chez les nations même les plus barbares, d'aborder les peuples les plus lointains, en société de frères pris de leur plein consentement dans notre religion, lesquels me sembleront aptes à semer et à répandre plus au loin la parole de Dieu, à confesser notre foi, à dilater la gloire du Sauveur, à pu-

blier dans un plus grand nombre de contrées le nom de Jésus-Christ... Si vous accédez à ma demande, votre consentement sera la source de fruits incalculables. Délivrez-moi donc de l'obligation, que vous m'avez imposée, de revenir dans un temps déterminé.. »

Eugène IV ne jugea pas à propos de répondre aux vœux d'Albert; Barthélemi de Yano était parti de son côté pour Constantinople, et les choses marchaient vers une solution avantageuse Le pape croyait avec raison qu'une fois les Grecs réunis à l'Eglise, les autres nations chrétiennes disséminées parmi les infidèles seraient amenées plus facilement à se réunir, elles aussi, à cette Eglise romaine source unique de vie pour les eglises du monde entier. Albert s'employa donc à établir la réforme dans les couvents de la Terre-Sainte, à inspirer aux pèlerins asiatiques le désir de rentrer dans la grande communion catholique, à disposer toutes choses pour un second voyage, si le Souverain Pontife jugeait à propos de le renvoyer en Orient, puis il repartit pour l'Italie, où il arriva le 21 du mois d'août 1437. Les Grecs ne voulaient point pour la tenue du concile la ville de Bâle, dont l'accès était trop difficile. Ferrare fut désigné comme mieux à la portée de tout le monde, l'assemblée de Bâle fut dissoute, et les prélats reçurent l'invitation de se rendre dans la ville indiquée. La partie la plus saine se montra humble et soumise, comme elle n'avait cessé de l'être, mais les opposants persévérèrent dans leur hostilité, et se constituèrent en assemblée schismatique.

Cependant les Grecs toujours fermes dans la résolution de s'unir à l'Eglise arrivèrent à Venise avec l'empereur de Constantinople. Barthélemi de Yano, le pauvre religieux dont le zèle avait conduit cette affaire, revenait avec eux, plein d'allégresse de pouvoir enfin présenter au pape ces nouveaux enfants conviés depuis tant d'années par la sollicitude de l'Eglise romaine à rentrer dans le bercail. Le succès n'avait altéré en rien la modestie du bon frère, et Bernar-

din, en le serrant quelques jours plus tard contre son cœur, trouva toujours en lui un vrai disciple de François d'Assise, un homme se considérant comme un serviteur inutile, après avoir accompli des merveilles.

Le 14 mars 1438, l'empereur fit son entrée solennelle à Ferrare au milieu d'une cour brillante. Les cardinaux et les évêques allèrent à sa rencontre hors des remparts, et il fut conduit à cheval, sous un dais splendide, jusqu'au palais du Souverain-Pontife.

A peine en présence d'Eugène, il voulut se prosterner afin de vénérer sa puissance divine, mais le pape le releva et le pressa dans ses bras, le fit asseoir à ses côtés, puis, après l'avoir entretenu quelque temps, le fit escorter comme à son entrée jusqu'au palais disposé par le marquis de Ferrare pour sa demeure. Le vieux patriarche de Constantinople arriva quelques jours plus tard et reçut aussi des honneurs conformes à sa dignité. Il venait avec les archevêques, évêques et abbés de l'Orient; son grand âge et ses infirmités ne lui avaient pas semblé un motif suffisant de ne point paraître en personne dans cette grave circonstance, et il justifiait ainsi les reproches adressés naguère par l'envoyé de Paléologue aux prélats de Bâle.

Entre les personnages les plus marquants venus à Ferrare, il faut compter Bessarion, archevêque de Nicée, et Isidore de Kiow, tous deux élevés dans la suite aux honneurs du cardinalat. Parmi ceux dont les dispositions laissaient le plus à désirer, nous trouvons en première ligne Marc d'Ephèse, qui apparaît dans ce concile comme le génie du mal, uniquement attentif à empêcher la vérité de se montrer dans ses splendeurs, uniquement désireux de contrarier cette union, objet de tant de désirs.

Nous ne suivrons pas ces solennelles discussions dans leurs détails; c'est assez pour notre histoire d'en rappeler quelques endroits importants et propres à nous édifier. La première fois que Bessarion parla en présence du con-

Digitized by Google

elle, il mit au grand jour la pureté de ses sentiments.

Après une prière pieuse et ardente, il se tourne vers le pape, et dans son discours il énumère les peuples de l'Orient convoqués par les missionnaires d'Eugène à l'union commune. C'étaient non-seulement les Grecs, mais les Ruthènes, les Ibériens, les Velaques, les habitants du Pont et de l'Asie, sans compter plusieurs autres dont nous parlerons bientôt. Barthélemi de Yano n'était pas allé seul à cette grande entreprise, d'autres de ses frères s'étaient dirigés dans les contrées ouvertes à leur zèle, ils avaient parlé aux évêques, aux prêtres, aux simples laïcs engagés dans le schisme, et avaient préparé les cœurs à la paix. Le pape avait envoyé ces religieux, et à lui d'abord revenait la gloire du succès, si la pensée de la gloire eût pu trouver entrée en son âme magnanime. Aussi l'évêque grec s'écriait-il dans son discours : « Notre siècle voit une chose inouïe, une œuvre admirable ; ceux qui depuis tant d'années avaient en horreur le nom et la religion des Latins, se montrent aujourd'hui pleins d'empressement pour l'union et la conciliation. Mais après Dieu, ô père bienheureux, nul ne reconnaîtra d'autre auteur d'une telle merveille que votre Sainteté, tous vous déclarent un bienfaiteur magnifique, un pasteur vraiment pieux, et le vrai successeur de Pierre, tous sont unanimes à célébrer en vous la réunion des vertus qui conviennent au Pontife suprême. Poursuivez donc, ô Très-Saint-Père, comme vous avez commencé, et conduisez à bonne fin une entreprise aussi sacrée. Ainsi vous réparerez le bercail du Christ si longtemps divisé, vous ramènerez au Pasteur les brebis errantes..... »

Tous les Grecs ne témoignaient pas autant de droiture et de zèle. Marc d'Ephèse, avons-nous dit, et quelques autres avaient apporté à la pieuse assemblée l'esprit raisonneur des Orientaux, et ils paraissaient plus heureux de briller par des arguties mille fois refutées, que d'arriver à reconnaître la vérité. Eugène avait prévu ces disputes, et il avait

appelé dans ce but au concile les hommes éminents de l'Eglise, les hommes versés dans la science de la langue grecque et la lecture des peres orientaux, il avait appelé les érudits, afin de ne laisser aucun subterfuge à la mauvaise foi, aucun prétexte aux esprits mal disposés, aucune occasion de scandale aux faibles.

Les Frères Mineurs conventuels tenaient un rang distingué parmi les personnages illustres du concile, et leur supérieur général y était présent par l'ordre du pape. Les Freres Mineurs de l'Observance y continuaient l'œuvre commencée depuis plusieurs années en Orient. Cette œuvre, plusieurs autres la poursuivaient encore dans d'autres régions. Eugène, dont le regard embrassait le monde, n'avait pas concentré toute sa pensée sur le concile. Il envoyait le frère Jacques de la Marche en Pannonie pour s'opposer aux progrès de l'hérésie, et il lui donnait les pouvoirs les plus étendus pour accomplir sa mission. Jean de Capistran combattait par ses écrits l'audace des prélats de Bâle, puis on lui confia le soin des affaires les plus épineuses en Italie; Eugène attendait tout de cette nature si richement organisée que rien ne semblait impossible à son zèle.

Quant à Bernardin, nous l'avons dit à la fin du dernier livre, il était l'âme des grandes œuvres de ses frères, il était leur conseil, leur appui. Il avait dispersé un grand nombre de ses enfants dans les contrées environnantes, afin d'inviter les fidèles à se montrer dignes de l'Eglise dans des circonstances aussi solennelles. Pour lui, il était demeuré à Ferrare même où sa voix continuait à être puissante au milieu même du mouvement général et attirait l'attention. Pendant que les pères discutaient dans le secret de leurs assemblées les points en litige, lui se faisait entendre dans les eglises, sur les places publiques; il prêchait la pénitence, la paix, l'oubli des injures, la charité, la pratique des bonnes œuvres. Il recevait les pécheurs au tribunal de la miséricorde, il visitait les pauvres,

consolait les cœurs en proie à l'affliction; puis, après s'être fatigué au service des fidèles, il s'offrait à son Dieu dans le secret de sa demeure comme une victime de propitiation pour la paix de la sainte Eglise, il faisait pénitence, il priait. Vil à ses propres regards, il excitait l'admiration du pape, des évêques, de tous ceux qui le connaissaient.

La peste s'étant déclarée à Ferrare vers la fin de l'année 1438, Eugène IV, d'accord avec l'empereur de Constantinople et les évêques d'Orient, transféra le concile à Florence. Bernardin resta au milieu des pestiférés comme à son poste naturel, il redoubla de zèle en présence du danger, et bientôt ses conseils et sa ferveur amenèrent, comme nous l'avons raconté déjà, la fin du terrible fléau.

Eugène IV se chargea pour les Grecs non-seulement de tous les frais du voyage jusqu'à Florence, il envoya encore des sommes considérables à Constantinople pour aider à défendre cette ville contre les attaques des Turcs. L'Empereur, trouvant ainsi dans la générosité du pontife suprême des ressources qui lui permettaient de poursuivre la grande affaire de l'union des Eglises, s'en occupa avec la plus louable activité. Affligé des lenteurs occasionnées par les Grecs, il les rassembla et leur adressa des reproches sur leur négligence. « Que faisons-nous depuis si longtemps en Italie, leur dit-il, et pourquoi ne pas nous hâter de conduire notre entreprise à bonne fin ? Prenez garde de vous laisser tromper et de perdre un bien aussi considérable. Vous êtes les pasteurs de l'Eglise, et tous les chrétiens ont les regards tournés vers vous, comme vers leurs chefs spirituels; vous rendrez compte à Dieu de leurs âmes. Voyez donc et considérez sans préjugé ce qui est juste et agréable au Seigneur... vous savez quel mal le schisme a causé aux Églises, je crois que celui qui, par des vues humaines, retarderait l'union, aura dans l'autre vie une place au-dessous de Judas. Gardez-vous donc pour mériter les éloges passagers

Digitized by Google

de l'un ou de l'autre parti, de nuire à vos âmes et d'exposer le sang des chrétiens dont les yeux sont fixés sur vous comme sur leurs pasteurs et leurs guides. » Les prélats répondirent à l'Empereur d'une voix unanime : « anathème à quiconque retardera la pieuse union des chrétiens. » Puis le patriarche de Constantinople ayant soulevé quelques difficultés, l'archevêque de Nicée, Bessarion, lui montra l'accord parfait des docteurs tant de l'Orient que de l'Occident sur les points en litige, et l'amena à confesser le bon droit des Latins.

Cependant le pape, transporté de bonheur à la vue de cette union prête à s'accomplir, manda à Florence les plus illustres orateurs de l'Italie pour la célébrer dans leurs discours en présence des peuples assemblés. Bernardin, après la cessation de la peste à Ferrare, s'était retiré depuis à la Capriola pour s'occuper des affaires de l'Observance dont il était vicaire général. Au mois de juin, il reçut de son disciple, Albert de Sarziano, le billet suivant :

« Nos fronts doivent s'épanouir d'allégresse, et nos esprits se livrer à une juste joie en voyant quelle gloire éclatante va revenir à Dieu, notre Seigneur. Les Grecs ici assemblés, renonçant à leurs anciennes dissensions, se sont tournés avec le plus grand empressement vers la gravité pleine de simplicité de la foi romaine. Afin de vous faire participer à ce bien et de vous rendre témoin des choses qui vont avoir lieu avec tant de solennité, notre très-saint Seigneur vous ordonne, Père bien-aimé, de vous rendre sans retard aux pieds de sa Sainteté. Vous retournerez à Sienne quand vous le jugerez convenable aussitôt que certaines mesures importantes auront été arrêtées en présence de sa Sainteté, mesures qu'elle désire prendre avec tous les prédicateurs de l'Italie, afin de perpétuer le souvenir de la joie qui commence parmi nous. Adieu, de Florence le 8 juin 1439. Je vous ai écrit ces quelques lignes par ordre de notre très-saint Seigneur. »

Bernardin se porta sans tarder au lieu où l'appelait la volonté d'Eugène IV. Mais là, plus encore qu'à Ferrare, il éprouva la plus vive douleur, au milieu des œuvres de son zèle, de ne pouvoir se faire entendre des Orientaux. Il enviait la science d'Albert de Sarziano à qui la langue grecque était familière comme la langue italienne. Une voix intime lui disait combien fructueuse serait sa parole en des circonstances si solennelles. Lui l'apôtre de la paix chez des peuples aux haines invétérées, le conciliateur de différends si nombreux, sera-t-il condamné au silence dans l'assemblée des fils du Très-Haut. Il s'adresse donc avec ferveur à Celui qui rend habile la langue des enfants, il le conjure de renouveler en faveur de son Eglise les merveilles des premiers jours, puis il s'avance plein de confiance vers la chaire sacrée. Les Orientaux se pressaient comme les Latins, attirés par la renommée du prédicateur, ils ignoraient qu'il fût étranger à la connaissance du grec, et ils attendaient avec avidité ses enseignements. Leur attente ne fut pas trompée; à peine a-t-il commencé que les paroles coulent de ses lèvres dans la langue de Basile et de Chrysostome; nul d'entre les Hellènes n'a parlé avec plus de pureté, rien dans l'orateur ne trahit l'homme élevé au sein de l'Italie et uniquement versé dans les lettres latines. Il exposa la foi catholique d'une manière claire et irréfragable; il parla des avantages de cette union des deux Eglises dont le chef unique, Jésus-Christ, ne saurait avoir un double représentant sur la terre, être divisé au milieu des hommes. Les Grecs, en le voyant s'exprimer avec une science théologique aussi parfaite, une éloquence aussi persuasive, une onction aussi pénétrante, comprenaient l'enthousiasme des Latins pour l'orateur, ils s'expliquaient les succès prodigieux de ses discours dans les régions les plus agitées de la Péninsule. Leur admiration s'accrut bien davantage et se changea en vénération profonde, quand ils surent que Bernardin n'avait aucune connais-

sance de la langue grecque, que cette facilité d'élocution si remarquée des plus habiles d'entre eux, avait été un don passager du Ciel dont il n'était rien resté à l'orateur. Ils voulurent s'en assurer par eux-mêmes, et bientôt ils purent se convaincre de la réalité du miracle accompli en faveur du retour de l'Eglise orientale à la foi de ses anciens pères. Le doigt de Dieu était donc dans cette assemblée de Florence, dans cette grande entreprise d'Eugène IV, traversée par tant d'obstacles que l'enfer et le monde semblaient conjurés contre elle.

Mais ce que Dieu protége, le monde et l'enfer ne sauraient l'empêcher. Les évêques grecs, s'étant joints aux Pères latins, avaient arrêté dès le 8 juin, dans une réunion préparatoire, le décret d'union; puis, à la demande du patriarche de Constantinople, on fixa une réunion solennelle pour le promulguer dans les formes. Le vieux prélat ne put en être témoin; le 10 juin il se sentit frappé à mort, et comprenant de suite la gravité de sa position, il fit connaître par un écrit signé de sa main ses véritables sentiments : « Je suis arrivé, disait-il, au terme de ma vie, et je vais satisfaire à la dette commune des hommes. Par la grâce de Dieu j'écris donc et je souscris mon avis pour qu'il soit manifesté sans détour à l'universalité de mes enfants. Tout ce que pense et enseigne l'Eglise catholique et apostolique de notre Seigneur Jésus-Christ, l'Eglise de la vieille Rome, je le pense, je le crois, je le professe. Je confesse aussi que le pape de l'ancienne Rome est le père bienheureux des pères, le pontife suprême, le vicaire de Jésus-Christ, et cela pour que la foi de tous soit assurée... » Le patriarche s'endormit dans la paix de son Dieu après cette profession éclatante dont aucun intérêt humain ne pouvait être le mobile. On lui fit de magnifiques funérailles, et l'Eglise latine s'associa aux regrets de l'Eglise orientale dans ces derniers devoirs rendus à l'un des membres les plus illustres du concile.

Google

Enfin le 6 juillet eut lieu la signature du décret. L'Eglise fit éclater ses transports de joie en recevant dans ses bras et en pressant contre son cœur ces enfants revenus après une absence de plusieurs siècles à la maison paternelle. « C'est là, s'écrièrent tous les Pères de l'auguste assemblée, c'est là une œuvre vraiment divine, une œuvre au-dessus de l'humaine fragilité, digne de notre vénération la plus sincère, et qu'il faut célébrer en louant le Seigneur. A vous donc la louange, à vous la gloire, à vous les actions de grâces, ô Christ, source de miséricordes, vous qui avez accordé un tel bienfait à votre épouse, l'Eglise catholique, et avez fait briller aux yeux de la génération présente les miracles de votre tendresse, afin que tous racontent vos merveilles. Oui, Dieu nous a accordé un grand bienfait, un bienfait divin; nous voyons de nos yeux ce que tant d'autres ont désiré avec tant d'ardeur et n'ont pu voir. »

Cette pieuse allégresse du concile, nul ne la ressentait comme l'illustre pontife Eugène IV; dans son décret à tous les fidèles du monde catholique il s'écriait : « Qu'y a-t-il de plus éclatant que ce bienfait de Dieu, de plus admirable que cette œuvre divine? Nous ne voyons plus une seule nation appelée, comme autrefois le peuple hébreu, à entrer en possession de la terre promise, mais des peuples divers, des nations nombreuses et au langage différent, accourir à la même profession de la vérité divine et à ses mérites; et ce qui est plus considérable encore, un vaste champ s'ouvre pour faire parvenir jusque chez les infidèles le bruit de ces choses, et servir à leur salut les grandes et admirables œuvres de Dieu...

» Que les cieux se réjouissent donc, que la terre tressaille d'allégresse, que le peuple chrétien se lève, que les princes de la terre surtout se revêtent de leur force, afin d'être dignes de participer à de tels biens; que les pieux fidèles se parent de leurs vêtements de joie; si nous devons louer Dieu de ses bienfaits envers nous, c'est surtout pour de tels bien-

faits qu'il convient de lui offrir nos hommages, de l'honorer, de le célébrer dans nos cantiques, de reconnaître sa puissance suprême par les présents de notre piété, d'aller à sa rencontre par l'accomplissement de toutes les bonnes œuvres... »

Le pape invitait ensuite les catholiques à s'imposer des sacrifices contre les Turcs, les ennemis de l'Europe et de toute civilisation; lui-même s'en imposait d'extraordinaires, ses cardinaux l'imitaient et les peuples répondaient aux désirs du Souverain-Pontife. Mais parmi les princes de l'Europe aucun ne fut digne de ceindre l'épée de Godefroi de Bouillon. La monarchie française avait dégénéré depuis saint Louis, les autres rois ne valaient pas mieux. Occupés de leurs propres intérêts, ils n'avaient plus pour l'Eglise ce zèle qui enfantait des armées innombrables, et les portait sous l'étendard de la croix, au milieu même des régions habitées par l'infidélité. Dans ce quinzième siècle, l'Europe catholique donna seulement quelques héros, et cependant jamais les motifs de prendre les armes ne furent plus urgents, les Turcs conquéraient de jour en jour un terrain nouveau, ils menaçaient tous les peuples de l'Occident. L'Eglise seule est à son poste en ces jours malheureux, seule elle demeure fidèle à ses traditions de gloire bienfaisante et protectrice. Ses pontifes sont les seuls défenseurs de la civilisation, ils ont des envoyés pour toutes les contrées. Ils agissent auprès des souverains pour les exciter à prendre les armes, ils fournissent des sommes énormes aux princes d'Orient qu'ils viennent de réconcilier avec Dieu et le monde catholique, ils relèvent le courage et l'espérance jusque chez les pauvres fidèles qui gémissent sous le joug intolérable des ennemis de la foi. Le même frère de l'Observance franciscaine qui aborde les têtes couronnées, porte également ses pas jusqu'à la chaumière des enfants de son Dieu les plus délaissés. Il a des paroles adaptées à chaque position, il est l'envoyé du Maître et du Père des chrétiens.

Les Grecs avaient hâte de retourner en leur patrie où les appelaient les tentatives des Turcs. Avant leur départ il leur fut donné de voir quelle fruits leur réconciliation promettait à l'Eglise ; les Arméniens, séparés, eux aussi, du siége apostolique, venaient d'arriver à Florence. Louis et François de Bologne, Jacques Primadizzi et quelques autres frères mineurs disciples de Bernardin avaient été dirigés vers eux dans le même temps que Barthelemi de Yano allait à Constantinople. Ils avaient travaillé dans ces contrées avec une patience infatigable et un zèle à toute épreuve. Après bien des entretiens, des conférences, ils en étaient venus à faire désirer enfin un rapprochement avec l'Eglise romaine. L'exemple des Grecs et des peuples engagés dans le schisme de Photius avait puissamment contribué à cette détermination.

Tous les points concernant les églises arméniennes furent réglés en quelques mois. Eugène leur proposa, dans une réunion solennelle tenue en novembre 1439, un décret touchant la foi catholique, les sacrements, quelques fêtes, etc. Le décret fut traduit en arménien par un religieux mineur, frère Basile ; puis, Narsès, ayant pris la parole en cette même langue, adressa au pape un discours réunissant tout le décret, afin de montrer que chacun avait bien saisi la doctrine du concile. Il terminait par ces paroles : « En notre nom et au nom de notre révérend patriarche, au nom de tous les Arméniens, nous acceptons, recevons et embrassons en toute dévotion et obéissance le décret synodal, avec tous ses chapitres, déclarations, définitions, enseignements, préceptes et statuts, toute la doctrine contenue en lui, et tout ce que tient et enseigne le saint-siége apostolique, l'Eglise romaine. Nous admettons respectueusement tous les docteurs et saints Pères approuvés par l'Eglise romaine. Toutes les personnes et les choses que cette même Eglise romaine réprouve et condamne, nous les tenons pour réprouvées et condamnées, professant,

Digitized by Google

comme de vrais enfants d'obéissance, vouloir nous soumettre fidèlement aux dispositions et ordonnances de ce même siége apostolique. »

Si les religieux de l'Observance avaient éprouvé de longues et accablantes fatigues dans le cours de leur mission, ils goûtaient maintenant une joie ineffable en écoutant leur frère Basile redire en langue latine ces heureuses dispositions de tout un peuple. Ils triomphaient dans cette victoire de l'Eglise, ou plutot Jésus-Christ triomphait en eux, il triomphait de l'erreur et du schisme, de l'ignorance et des passions humaines, et l'Eglise, enivrée d'allégresse, dilatant de plus en plus ses tentes, elle étendait de plus en plus les bras de sa charité pour presser contre son cœur tous ceux qu'elle voyait accourir à sa voix.

Mais la charité de l'Eglise n'est point satisfaite tant qu'elle sait un seul de ses enfants éloigné du toit paternel. Eugène IV, lors de la première mission d'Albert de Sarziano en Orient, avait comprime pour quelque temps les ardeurs du saint religieux; le moment lui parut arrivé de mettre à profit l'expérience, le savoir et les vertus de cet héroïque missionnaire. Le décret d'union avec les Grecs et autres Églises schismatiques étant signé, leur exemple devait, dans la pensée d'Eugène, comme nous l'avons dit plus haut, influer sur la détermination des autres peuples encore soumis au schisme. Il appela donc à lui le frère Albert quelques jours avant l'arrivée des Arméniens à Florence, et lui montra le champ sans limite offert à son zèle, les dangers dont son voyage serait environné, les tribulations semées sur sa voie, et le martyre peut-être avant d'arriver au terme de son voyage. Il l'établit son légat auprès des Ethiopiens, des Cophtes, de tous les dissidents qu'il devait rencontrer sur son passage, et lui donna sur les religieux et les maisons de son ordre en Orient des pouvoirs égaux à ceux du ministre général des Frères Mineurs, et toutes les facultés, sans réserve aucune, dont il pouvait avoir besoin

dans cette grande entreprise pour le bien des âmes et la gloire du Très-Haut.

Ces marques de confiance du Souverain-Pontife touchaient moins Albert que la perspective des périls auxquels il allait être exposé. Si deux années auparavant il avait gémi en voyant l'arène se former devant lui, son âme tressaillit en ce jour où le calice du Sauveur, un instant soustrait à l'avidité de ses levres, lui était offert de nouveau rempli d'amertumes de toutes sortes. Il choisit plusieurs religieux pour compagnons de son voyage (1), afin de l'aider de leurs conseils, et aussi de les envoyer là où il ne pourrait se rendre lui-même, et d'embrasser plus de contrées dans ses excursions. Parmi eux nous trouvons Jean-Baptiste Levantini, dans la suite vicaire général de l'Observance, Barthélemi de Pilacane, Florentin, et Thomas aussi de Florence, hommes illustres dans l'ordre des Frères Mineurs, surtout le dernier déjà arrivé à la vieillesse et doué de la vertu des miracles à un degré qui rappelait François d'Assise. Albert avait jeté les yeux sur lui comme sur un athlète à la hauteur de toutes les épreuves, comme sur un serviteur fidèle, capable d'affronter les dangers les plus formidables pour accomplir les ordres de son maître. Nous verrons bientôt combien ses prévisions étaient fondées et ses espérances légitimes.

Albert et ses compagnons se mirent en route munis d'une lettre du pape pour le patriarche des Jacobites et du décret d'union avec les Grecs. Eugène avait fait connaître de vive voix, dans la crainte des musulmans, et non par écrit ses volontés et ses vœux à son légat, il lui avait recommandé la prudence et la discrétion; il l'envoyait, lui pauvre brebis, au milieu des loups, et la moindre parole pouvait compromettre le succès de son importante entreprise. Arrivé à l'île de Rhodes vers le commencement de

(1) Quelques écrivains en ont porté le nombre jusqu'à 40.

Digitized by Google

l'année 1440, Albert se hâta d'écrire à Barthélemi de Yano retourné lui aussi à Constantinople afin d'entretenir les bonnes dispositions de l'empereur et des Grecs, et de s'opposer aux tentatives de Marc d'Ephèse que les décisions du concile avaient trouvé rebelle. Barthélemi n'était pas versé comme Albert dans la connaissance de la langue grecque, il l'exhorte à s'y perfectionner dans l'intérêt de la religion. Pour lui son bonheur est parfait : « D'ici à peu de jours, dit-il, nous allons partir pour le Caire.... Nous avons grande espérance, appuyé sur la protection divine, de conduire à bonne fin certaines choses d'une haute importance pour la gloire de Jesus-Christ et l'accroissement de la foi ainsi que de l'Eglise catholique. S'il nous faut souffrir mille morts pour le succès d'une telle entreprise, qui, à moins d'avoir perdu le sens chrétien, ne les appellera autant de vies pleines de félicité. Priez donc pour moi, mon frère bien-aimé dans le Seigneur, et faites prier instamment, afin que Jésus-Christ nous assiste de son secours.... afin que nous ne soyons effrayés par aucune fatigue et que même nous mourions avec joie, s'il le faut... »

De Rhodes, le fervent légat se rendit à Jerusalem où il était connu de la plupart des Jacobites, de là à Alexandrie où il remit à Philotée, patriarche de cette ville et de toute l'Egypte, le décret d'union écrit en langue grecque et en latin avec la lettre pour les chrétiens de cette contrée. Le patriarche le traita avec respect, lui procura les moyens de continuer son voyage et se soumit aux prescriptions du concile. Albert partit ensuite pour le Caire afin d'obtenir du sultan un sauf-conduit pour se rendre en Ethiopie et aux Indes, le terme de sa mission. Le sultan le reçut favorablement, l'écouta avec plaisir, s'entretint plusieurs fois avec lui, le logea même dans son palais, mais ne voulut point lui permettre d'aller jusque chez les Ethiopiens dans la crainte d'une ligue de ces peuples avec les autres chrétiens de l'Orient contre son empire. Il lui accorda seulement plein

Google

pouvoir de parcourir l'Egypte, la Palestine et la Syrie, mais en lui interdisant tout rapport avec les Ethiopiens et les Indiens.

Albert, attristé de ne pouvoir accomplir sa mission dans toute son étendue, se mit à visiter les Jacobites répandus dans toute cette contrée. Il s'entretint avec Jean, leur patriarche, et leurs autres chefs, leur donna connaissance des lettres d'Eugène IV et les amena par sa douceur et son zèle à souhaiter ardemment l'union de leurs peuples à l'Eglise romaine. De là, sans perdre de temps, il sortit de l'Egypte sous prétexte d'aller visiter la Palestine et la Syrie. Arrivé aux confins des terres soumises au sultan, il passa outre sans s'inquiéter de ses menaces, trouva le moyen d'aller jusqu'en Perse et de s'avancer jusqu'à la mer qui baigne les côtes de ce royaume avec l'intention de s'embarquer pour l'Ethiopie et les Indes.

Mais ses courses immenses finirent par épuiser ses forces; une fièvre violente le força à interrompre son voyage et menaça de le conduire à la mort. Soumis à la volonté divine, prêt à lui remettre cette vie, dont il se montrait si prodigue, il confia le soin de sa mission au saint frère Thomas de Florence et le dirigea vers l'Ethiopie avec trois autres religieux dont les noms ne nous ont pas été conservés, tant ces hommes héroïques faisaient peu de cas de la gloire terrestre. Ils partirent en toute hâte, conjurant le Seigneur d'être favorable à leur entreprise. Deux fois ils tombèrent entre les mains des Sarrasins, ils furent accablés de coups, jetés dans les fers et condamnés à souffrir toutes les horreurs de la faim, deux fois ils furent rachetés par des marchands chrétiens. Rien ne put ébranler leur courage. Déjà ils touchaient aux confins de l'Ethiopie et se flattaient d'atteindre enfin le terme si désiré de leur voyage, quand ils furent pris une troisième fois par les barbares. Les caresses, les promesses séduisantes, les menaces, tout fut mis en jeu pour les amener à l'apostasie: les serviteurs de Jésus-

Digitized by Google

Christ demeurèrent supérieure aux épreuves. Furieux et voulant à tout prix les faire renoncer à leur religion, les infidèles, après les avoir battus de verges, les tinrent enfermés durant trois mois dans une vieille citerne; pendant vingt jours on ne leur donna ni à boire ni à manger; un d'entre eux étant mort, on laissa dans la citerne, pendant un assez long espace de temps, son cadavre à moitié en putrefaction, afin d'incommoder les autres davantage. Leur nourriture, quand on se décida à leur en accorder, consistait en une poignée de farine détrempée d'un peu d'eau. Enfin l'héroïsme de ces hommes admirables toucha les infidèles. Ils les mirent dans la prison commune et permirent à Thomas leur chef d'aller dans la ville, afin de leur procurer les choses dont ils avaient besoin, à la condition de se constituer prisonnier tous les soirs. Albert, à peine de retour de son voyage, fit connaître à Eugène leur captivité. Le pontife envoya à temps une somme suffisante à leur rachat, et ils purent revenir au milieu de leurs frères terminer une existence si généreusement offerte en sacrifice à la cause de Jésus-Christ.

De pareilles épreuves n'étaient pas de nature à décourager le légat apostolique. A peine a-t-il soupçonné le malheur de ses frères, qu'il en envoie de nouveaux, par d'autres chemins. Pour lui sa maladie ne lui laisse pas encore la liberté de se rendre là où l'appelaient ses désirs, il doit se contenter de suivre de ses vœux ses infatigables compagnons. Cependant il recouvre un peu de forces, et il se dispose à s'en aller à son tour au prix de sa vie travailler au salut des âmes. Mais un doute alors s'élève dans son esprit. Doit-il avec une santé aussi chancelante s'aventurer à travers des régions inconnues, sans aucune des ressources nécessaires en un si long voyage? Déjà les Jacobites sont prêts à faire leur soumission au chef de l'Eglise, ils n'attendent que son retour vers eux pour se mettre en route; s'il vient à périr, avec lui s'évanouissent des espérances si bien fondées.

Digitized by Google

Doit-il porter ses pas vers l'Ethiopie, où ses premiers compagnons n'ont pu arriver, après avoir envoyé des hommes si dignes de sa confiance et si aptes à bien traiter les intérêts de l'Eglise? En proie à une anxiété profonde, craignant une décision trop conforme aux cris de la nature, il relit les instructions du Souverain-Pontife afin d'y puiser des lumières. Le pape lui disait qu'après avoir délégué ses compagnons vers les divers peuples de l'Orient, il devrait, lui, se tenir là où il verrait une espérance plus certaine d'amener les chrétiens à se réunir à l'Eglise romaine. Il crut découvrir la volonté divine dans ces recommandations du chef suprême et il songea à revenir en Egypte.

L'absence du légat n'avait point changé les bonnes dispositions des Jacobites. Leur patriarche envoya au Saint-Père une ambassade solennelle dont le chef était André, supérieur du couvent de Saint-Antoine, homme d'une grande autorité et d'une grande influence parmi les siens. Il venait non-seulement au nom du patriarche, mais au nom de ses religieux, au nom du roi d'Ethiopie, dont les derniers compagnons d'Albert avaient pu atteindre les frontières et que l'abbé considérait à l'avance comme favorable à la réunion des églises. Les hommes de l'ambassade durent se partager en deux troupes pour éviter les soupçons des mahométans; les Ethiopiens allèrent à Jérusalem et s'embarquèrent pour l'île de Rhodes où était le rendez-vous commun. Les Egyptiens prirent une autre route et arrivèrent en cette île quelques jours après le légat. Peu de temps après, ces derniers touchaient à Ancône sur les terres pontificales, et le pape, instruit de leur débarquement, envoyait à leur rencontre des hommes de sa cour, afin de les recevoir avec les honneurs dus à leur importante mission. Lorsqu'ils furent près de Cortone, le peuple et le clergé de la ville sortirent au-devant d'eux, et Bernardin se trouvait au milieu de la foule monté sur un âne à cause de ses infirmités. André et Albert s'avançaient sur des chevaux richement harnachés et au-

Digitized by Google

vis d'une brillante escorte. Albert surtout attirait les regards, semblable à ses anciens confesseurs il revenait après avoir échappé à des dangers sans nombre, après avoir vu sa tête exposée à tomber chaque jour sous le fer des infidèles; il revenait en vainqueur, mais sa victoire faisait briller le flambeau divin de la vérité aux yeux d'hommes plongés dans les ténèbres de l'hérésie, elle brisait les chaînes des captifs de l'erreur, aussi les habitants de Cortone s'approchaient-ils de lui avec respect afin de baiser la frange de ses vêtements. Bernardin, heureux des triomphes de la foi, éprouva quelque crainte pour l'humilité de son disciple; lui aussi s'approcha, mais pour faire entendre une voix plus amie. « Mon frère Albert, s'écria-t-il, regardez à vos pieds, souvenez-vous de la mort, et craignez que les hommes ne vous élèvent plus qu'il ne convient. »

A cette voix de son bien-aimé père, Albert descendit, courut à lui, le pressa longtemps contre son cœur en présence de la foule attendrie, le pria d'échanger sa pauvre monture contre le cheval qu'il lui offrait. Mais le saint vieillard ne voulut point y consentir : « Il convient, dit-il, que je marche ainsi et vous d'une manière différente, seulement, mon fils, prenez garde que la vaine gloire ne se glisse furtivement en votre cœur et ne vous ravisse le prix d'un si grand travail. »—« Ne craignez pas, mon père, reprit l'humble religieux; au milieu des honneurs, je n'ai jamais cessé d'adresser à Dieu cette prière : Ne nous donnez pas la gloire, Seigneur, ne nous donnez pas la gloire; mais donnez-la à votre nom. »

Le 31 du mois d'août 1441, André fut introduit dans le concile présidé par Eugène IV en personne, et s'exprima ainsi : « Père bienheureux, en pensant à votre haute majesté et à ma bassesse, je me sens pénétré d'une telle frayeur que je commence d'abord par vous supplier de me pardonner s'il m'arrive de me tromper en quelque point dans le peu de mots que j'ai à vous adresser. La crainte

Digitized by Google

seule peut entrer en mon âme, moi qui ne suis que poussière et cendre, quand j'ai à parler en votre présence, vous que je considère comme un Dieu sur la terre. Vous êtes en effet un Dieu au milieu des hommes, le Christ, le Vicaire du Christ, le successeur de Pierre, le père, le chef et le docteur de l'Eglise universelle, celui à qui les clefs du ciel ont été données pour le fermer et l'ouvrir à votre volonté. Vous êtes le prince des rois et le Maître des maîtres...

....Les Eglises qui se sont séparées de l'Eglise romaine, Dieu les a laissées dans l'opprobre au milieu des nations, il les a rendues la proie des infidèles; nous en avons un exemple frappant dans les Grecs et les Arméniens, un exemple dans nous-mêmes, séparés de vous depuis neuf cents ans. Mais nous nous consolons et notre tristesse s'ouvre largement à l'espérance, quand nous pensons que celui qui vous a accordé d'amener les Grecs et les Arméniens à l'union de la foi catholique, vous a inspiré aussi de nous inviter par votre fils bien-aimé, Albert de l'ordre des Frères Mineurs, à rechercher cette même union. Le Dieu des miséricordes nous accordera sa bénédiction, afin que nous puissions avoir avec vous une croyance commune au sein de l'Eglise catholique. Comme vous le voyez, déja avancé en âge, j'ai quitté ma demeure pour venir aux pieds de votre Sainteté, j'ai surmonté bien des dangers sur terre et sur mer, afin de tenir la place de mon révérend patriarche, comme vous pourrez le voir dans les lettres qu'il m'a remises pour vous, et comme vous le racontera frère Albert, le compagnon de mes périls et de mes fatigues dans cette entreprise de notre réunion à la foi catholique. »

Quelque temps après arrivèrent à Florence les ambassadeurs de Constantin, roi d'Ethiopie. Cette nation possédait à Jérusalem un couvent dont l'abbé, à la suite de plusieurs conférences avec les Frères Mineurs, avait aussi témoigné

le plus vif désir de s'unir à l'Eglise romaine. Il envoya lui-même de son côté, ignorant ce qui s'était passé depuis le départ d'Albert de Sarziano pour l'Egypte, afin de faire connaître au pape les excellentes dispositions des Ethiopiens. Tout semblait donc concourir à rendre général le retour des peuples schismatiques sous un seul et unique pasteur, le Souverain Pontife. Les Maronites, les Chaldéens et les Syriens accouraient également. La voix du Père céleste se faisait entendre à tout le troupeau.

Les Ethiopiens et les Jacobites avaient admis plus d'une erreur durant ces longues années de séparation de l'Eglise romaine. Le pape leur fit connaître l'enseignement catholique, puis dressa un décret afin de les préserver à l'avenir de l'erreur et de les guider dans les prédications de la divine parole. Il faut lire toute cette longue pièce afin de comprendre avec quelle sollicitude la sainte Eglise veille au maintien de la vérité ; elle forme, avec le decret aux Arméniens, un monument du zèle du pape Eugène IV, et établit un curieux contraste entre l'assemblée paisiblement réunie à Florence sous le pontife légitime et les quelques évêques continuant à Bâle, au scandale du monde chrétien un concile dissout et sans autorité.

Terminons ce long chapitre en jetant un coup d'œil sur les résultats de ce mémorable concile de Florence. L'union des peuples orientaux ne répondit pas aux espérances que l'on était en droit de concevoir, ni aux prodiges dont nous l'avons vue accompagnée. Paléologue, privé par la mort d'Albert, empereur d'Allemagne, des secours sur lesquels il avait compté contre les Turcs, commença à se refroidir de son ardeur. Le pape se plaignait dès l'année 1441 de son peu d'empressement à éteindre le schisme, et se voyait dans la douloureuse nécessité de remettre à des jours plus heureux l'envoi des subsides dont il s'était fait garant, à la condition toutefois qu'ils serviraient à la cause de la religion catholique et non à soutenir ses ennemis. La politique

Digitized by Google

était devenue le seul mobile de conduite chez Paléologue, il ne promulgua pas les décrets du concile dans la crainte de perdre l'affection de ses sujets, dont le plus grand nombre avait été rattaché au schisme par les efforts de Marc d'Ephèse et de ses adhérents. Quand il mourut, en 1449, il n'avait tenu aucune des promesses solennelles faites à la face du monde, mais aussi rien de grand n'avait marqué son retour dans ses États, et dès lors on s'accordait à voir dans sa mort une punition du ciel (1).

Plus triste avait été la fin de ce Marc, évêque d'Ephèse, le défenseur infatigable du schisme, l'ennemi juré de la réconciliation des Eglises.

Rentré dans son pays, Marc continua à l'agiter en répandant toutes sortes de calomnies contre le concile. Il fut puissamment réfuté, mais l'esprit des Grecs accoutumé depuis des siècles à l'erreur se montrait peu sensible à la vérité. La mort de l'évêque schismatique, mort semblable à celle d'Arius et regardée alors comme un châtiment du ciel, laissa la multitude insensible; le schisme reprit en quelques années tout le terrain perdu. Constantin, successeur de Jean Paléologue, craignit à son tour de promulguer le décret de Florence. Le pape Nicolas V lui fit inutilement entrevoir la verge du Très-Haut, levée pour flageller les fauteurs du schisme. Les prélats restés fidèles firent entendre en vain la même prédiction, l'erreur prévalut, et Constantinople, tombée quelques années plus tard sous les coups de Mahomet II, apprit à l'univers, qu'on ne se joue pas de l'Eglise. La captivité des Grecs dure depuis quatre siècles et le schisme aussi. Comme Israël prévaricateur, ils ont cessé de former un peuple, et les nations n'ont plus pour eux qu'un regard de mépris, le regard accordé au criminel incapable de repentir. L'Eglise romaine seule n'a pas délaissé de tels hommes, elle est au milieu d'eux avec ses

(1) Raynaldi Annal. ad ann. 1451, n. 1.

ministres; elle les sollicite avec la même tendresse à rentrer dans le bercail; elle recueille chaque année quelques âmes avides de se reposer dans le calme de la vérité, et si l'espoir de renverser le mur de séparation s'offrait à ses regards, elle enverrait avec sa même ardeur les frères d'Albert de Sarziano, les membres de tous les ordres religieux à son service pour hâter un retour qu'elle désirera jusqu'à la fin des temps.

Nous dirons la même chose des Arméniens que des Grecs. Ils ont marché sur leurs traces, et la vengeance céleste s'est étendue sur eux de la même manière.

Les Maronites sont demeurés dans la communion de l'Église. Déjà sous le joug des infidèles, ils ont gardé la foi. Au milieu des épreuves ils ont persévéré sans s'inquiéter des agitations terrestres, et aujourd'hui leur Église est presque le seul flambeau dont la lumière n'ait pas vacillé en Orient.

Les Éthiopiens semblèrent donner des espérances fondées. Constantin, leur empereur, réunit, au retour de ses envoyés à Florence, les évêques et tous les princes de ses États, leur proposa les décrets du concile et les invita à les recevoir. Reconnaissant dans la voix de l'Église la voix de Dieu même, tous se soumirent avec humilité et allégresse. Non content de cette soumission, Constantin, fier de sa puissance et plein de zèle pour les intérêts catholiques, envoya au sultan d'Égypte une ambassade solennelle dont le chef, l'un des hommes les plus éminents de l'Éthiopie, avait ordre de réclamer hautement contre les avanies sans nombre dont les chrétiens avaient été, depuis quelques années surtout, les victimes. Arrivé au Caire après de longues fatigues, il demanda audience au sultan. Celui-ci l'accorda sans retard, et au jour marqué il fit avertir les ambassadeurs de se rendre à sa cour de grand matin. Le chef refusa en disant qu'il était venu parler au sultan, non dans les ténèbres, mais à la face du ciel. L'heure de l'audience ayant donc été changée, il fit apporter un siége sur lequel il se plaça tant

Digitized by Google

qu'il eut à traiter les affaires de son souverain. Il commença par offrir au sultan des présents énigmatiques, puis prenant la parole il lui dit :

« Le très-puissant, très-excellent et très-glorieux empereur Constantin, mon seigneur, vous dit, ô sultan : J'ai appris que vous avez détruit les églises élevées dans vos Etats, et que vous opprimez étrangement les chrétiens soumis à votre domination. Selon votre prophète, il faut rendre le mal pour le mal; aussi pourrais-je, suivant cette parole, vous rendre en toute justice l'équivalent de ce que vous avez fait. Mais, parce que Jésus-Christ, mon Seigneur, a dit de rendre le bien pour le mal, et de ne point procéder au châtiment avant d'avoir usé de réprimande, afin de me conformer à cet enseignement, j'ai pensé à vous avertir d'abord. Je vous annonce donc et vous fais connaître en toute paix et par la charité désignée par l'or que je vous offre non comme un présent, mais comme un signe mystérieux, que vous ayez de suite à soulager tous les chrétiens opprimés sous votre joug et à les traiter avec douceur et humanité, à leur permettre de rebâtir leurs églises détruites, et à donner des ordres en conséquence. Si vous le faites, les mosquées élevées dans mes États seront respectées, les Sarrasins soumis à mes lois seront traités avec bonté et humanité comme ils l'ont été jusqu'à ce jour, l'or que je vous envoie ne changera pas de nature et ne perdra pas sa vertu. Mais si vous négligez d'agir ainsi, indubitablement cet or se tournera contre vous en épée et en fer. J'enverrai dans votre empire une multitude innombrable de nations belliqueuses, combattant de diverses manières, mais courageusement, infatigablement. Le moindre général des princes soumis à mon pouvoir l'emporte sur vous en puissance, et votre faiblesse ne pourra me résister. Je baptiserai dans leur sang les Sarrasins innombrables dont mes États sont remplis, et je détruirai leurs mosquées de fond en comble. Je vous enlèverai la Mecque et le tom-

beau de votre prophète. Je détournerai de l'Egypte le cours du Nil, afin de vous faire périr vous et votre peuple en même temps par le fer, la famine et la soif, ce que j'ai différé de faire jusqu'à ce jour à cause des églises et des chrétiens qui vous sont soumis, pour ne point les détruire avec vous ou les exposer à de mauvais traitements de votre part. Choisissez donc ce qui vous plaît davantage, de voir l'or demeurer ce qu'il est, ou de le voir se changer en fer. »

Ce discours, si plein d'une rude franchise et si peu en rapport avec les formes diplomatiques de notre époque, produisit sur le sultan une vive impression. Il remit à un autre moment sa réponse, puis, voyant l'ambassadeur de Constantin soutenir jusqu'au bout son rôle de représentant d'un souverain résolu à pousser les choses à l'extrémité, il donna l'ordre de traiter, par tous ses Etats, les chrétiens avec douceur, et de ne les molester en rien. Du Caire, les ambassadeurs se dirigèrent sur Jérusalem où ils furent reçus par Gaudolphe de Sicile, ce gardien de la terre sainte dont nous avons parlé. Mais leur entrée dans la ville fut bien différente de celle des autres pèlerins; on eût dit les croisés agissant en maîtres dans une cité soumise à leur domination. Les religieux éthiopiens sortirent de leur couvent, précédés publiquement de la croix, au-devant de leurs compatriotes, et les conduisirent à leur demeure au milieu des chants sacrés, sans qu'aucun mahometan osât faire entendre un murmure. Les chrétiens des autres nations se joignirent au cortége afin de rendre honneur à ces envoyés d'un grand prince. Dans tout ce voyage ils furent sans interruption aux frais du sultan. Les portes du Saint-Sépulcre leur furent ouvertes sans tribut, et non-seulement ils purent y entrer eux-mêmes, mais ils exigèrent, durant leur séjour, la même faveur pour les autres chrétiens. Ils édifièrent les fidèles par leur piété, répandirent d'abondantes aumônes, et afin de mon-

trer leur union sincère avec l'Église romaine, ils choisirent pour demeure le couvent des frères Mineurs, voulurent entendre au Saint-Sépulcre la messe des gardiens, et s'efforcèrent de se montrer partout les fidèles représentants d'un grand souverain catholique.

Si les Grecs et les Arméniens eussent témoigné un zèle semblable, qui pourrait dire les résultats du concile de Florence? Avec les bonnes dispositions d'Eugène IV, le secours des valeureux chevaliers de Rhodes, la volonté et la puissance de l'empereur d'Éthiopie, les chrétiens de l'Orient eussent sans doute réduit les Turcs à la dernière extrémité et délivré le monde d'une secte déshonorante pour l'humanité. Le rêve des croisades se fût réalisé, l'Asie Mineure, la Grèce, les îles de l'Archipel, l'Egypte eussent repris leur place dans la grande famille des nations civilisées, mais il eût fallu pour tant de gloire un Théodose et non un Paléologue, il eût fallu un cœur élevé au-dessus des faibles calculs de la politique humaine et non un Grec. Nous savons ce qui arriva. L'Ethiopie, privée de rapports avec l'Europe par le malheur des temps, retomba elle aussi dans l'erreur. Cependant elle garda un souvenir précieux d'Eugène IV et du concile de Florence. Nous l'avons vus de nos jours revenir encore à cette Rome qui lui envoie comme autrefois ses religieux. Il n'y a pas un an un prince de ce peuple y faisait son entrée afin de se prosterner aux pieds de Pie IX, le digne et vénéré successeur d'Eugène, le pontife destiné comme lui aux grandes choses et aux contradictions; un franciscain servait de guide et d'interprète à l'ambassade. Puisse ce retour à l'unité s'étendre à toutes les régions de cette vaste contrée, et consoler le père des chrétiens de tant de défections douloureuses à son cœur!

Google

CHAPITRE V.

Bernardin défenseur et réformateur du clergé

Placé à la tête de ses frères et tout occupé à les conduire dans l'accomplissement des vastes entreprises confiées à leur zèle, Bernardin continuait à faire entendre sa voix aux peuples. La confiance des princes de l'Eglise l'appelait non-seulement à régénérer les fidèles, mais encore à défendre l'honneur du sacerdoce, et à redire aux ministres du sanctuaire les graves et imposantes obligations de leur charge.

Au milieu des agitations lamentables des partis, durant les longues années d'un schisme plus triste et plus funeste encore, le clergé avait perdu de sa puissance sur les peuples; son autorité douce et paternelle n'avait plus le même empire, les personnes vouées au culte de Dieu n'étaient plus entourées d'autant de respect qu'autrefois, les choses saintes n'inspiraient plus la même vénération. D'un autre côté, un hérésiarque, aux passions violentes et haineuses, avait surgi dans le nord de l'Europe et avait ajouté aux malheurs du schisme et des factions par ses discours incendiaires. Jean Hus, digne précurseur de Luther et de tous les hérétiques modernes, avait inauguré ses prédications en déversant le mépris et l'injure sur le sacerdoce, en traînant dans la boue les évêques et les prêtres. Sa doctrine, flétrie au concile de Constance, en même temps que lui-même encourait le juste châtiment de ses crimes, avait en peu de temps fait des progrès considérables; elle avait inondé l'Allemagne et elle menaçait l'Italie. Dans plus d'un lieu le relâchement et les désordres mêmes du clergé tendaient à favoriser l'extension de l'erreur. Aussi Bernardin ne pouvait-il contempler sans une amère tristesse le danger d'une telle situation, et cherchait-il en toute circonstance à le conjurer. Son zèle sem-

Digitized by Google

blait s'accroître quand il s'agissait de relever aux yeux des peuples la grandeur du prêtre et d'exalter la sublimité de ses droits.

« Le prêtre, disait-il, mérite d'être honoré de tous, tant que l'Eglise le tolère, alors même qu'il ne serait pas aussi parfait qu'on a le droit de l'attendre de lui.

» Il est digne d'honneur à raison de sa dignité; il est le vicaire de Dieu sur la terre pour veiller à la garde des âmes rachetées du sang du Sauveur, pour leur donner les soins qu'elles réclament, pour les nourrir spirituellement. Voilà pourquoi l'Écriture a dit : *Craignez Dieu de toute votre âme et honorez ses prêtres*, pourquoi le Seigneur s'élève contre les contempteurs de ces prêtres en s'écriant : *Celui qui vous méprise me méprise*. Alexandre se prosterna à la vue du grand prêtre de Jérusalem, et comme ses courtisans lui demandaient pourquoi il avait adoré le pontife des Juifs, il leur répondit : « Ce n'est pas lui que j'ai adoré, mais le Dieu dont il est le prêtre. Ce Dieu m'a apparu en songe, vêtu comme son ministre, et m'a promis l'empire. »

» Le prêtre doit être honoré comme médiateur entre Dieu et les hommes. Le prêtre est une personne publique, il est comme la bouche de toute l'Eglise, qui forme un seul corps par le lien de la charité, et ainsi, non-seulement par sa prière, mais par l'offrande du sacrifice auguste et la communion, il entretient la force dans ce corps entier. Voilà pourquoi il est appelé *l'Ange du Seigneur des armées*. L'ange est un médiateur entre Dieu et l'âme; le prêtre possède et doit exercer un pareil office. Quand même il serait pécheur, il peut encore, à raison de cet office, faire descendre la grâce dans les autres.....

» Le prêtre doit être honoré à cause de sa principauté; il tient dans le peuple la même place que la tête dans le corps humain. C'est lui qui donne la vie aux membres, lui qui leur communique le sentiment, et un sentiment divin,

l'aspiration de la grâce. Aussi le mot *sacerdoce* signifie-t-il, celui qui donne les choses sacrées, le guide sacré. Sans doute les membres sont languissants quand la tête est malade; néanmoins le mal est sans comparaison plus considérable et moins susceptible d'être guéri, quand la tête est coupée que lorsqu'elle a reçu seulement quelque blessure ou lésion. Qu'arriverait-il de nos jours si la parole de Dieu cessait de se faire entendre par la raison que tous les prédicateurs ne seraient pas des hommes justes? Qu'arriverait-il si, pour un semblable motif, l'on n'entendait plus les confessions, l'on ne célébrait plus la messe, l'on n'administrait plus les sacrements? Alors même que les prêtres vous seraient inutiles, vous leur devriez le respect; ce n'est pas aux membres qu'il appartient de blesser ou d'attaquer la tête; leur devoir est de la protéger, de la défendre, de s'exposer pour elle et de lui venir en aide quand elle a reçu quelques contusions.

» Le prêtre doit être honoré à cause des services qu'il nous rend. Par la confession, il purifie le peuple de ses péchés; comme un médecin spirituel, il le guérit de ses diverses maladies. Il l'affermit dans la grâce par les sacrements, il lui ouvre le ciel par son autorité. Que la vie de quelques clercs ne vous entraîne pas à vous priver de leurs bienfaits. Méprisez-vous le flambeau qui vous éclaire, parce qu'il se consume lui-même sans interruption? Méprisez-vous le poteau placé à l'entrée d'un chemin pour vous le faire connaître, parce qu'il demeure lui-même immobile? Méprisez-vous la cloche qui vous appelle au sermon, parce qu'elle n'y descend jamais avec vous? L'homme sage et prudent accepte le bien là où il le trouve, et laisse à l'impie son iniquité.

» Le prêtre est digne de respect à cause de son rang suprême. Il est un roi, il est le fils du Roi éternel : *J'ai dit : Vous êtes des dieux; vous êtes tous les fils du Très-Haut.* Le prêtre porte la tonsure sur la tête comme une couronne,

Digitized by Google

c'est pour marquer sa royauté. Pourquoi ne mériterait-il pas le titre de roi puisqu'il est le serviteur de Celui dont il est écrit : *Le servir, c'est régner*. Le glorieux saint François d'Assise avait coutume de dire que s'il rencontrait à la fois un prêtre et un ange, il commencerait d'abord par rendre ses hommages au prêtre.

» Les exemples des anciens nous enseignent à honorer le prêtre. Voyez l'empereur Constantin ; dans un concile, il n'ose se mettre au premier rang, ni même se mêler aux prêtres, mais il choisit la dernière place et vénère leurs décisions comme si elles étaient émanées de Dieu même. Voyez l'empereur Théodose le Grand ; il a commis une faute, et le prêtre Ambroise le prive, pour un temps, des honneurs de la royauté, des insignes de l'empire, et lui accepte en public et sans se plaindre la pénitence imposée aux homicides. Mais à quoi bon tous ces détails ? Jésus, dans son enfance, alors qu'il se tenait au milieu des docteurs transgresseurs de la loi divine, répond à sa mère : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses qui regardent le service de mon Père ?* Ces docteurs sont des hommes de péché, mais ils occupent la place de Dieu sur la terre, et dès lors il valait mieux pour Jésus être avec eux à traiter des choses célestes que dans la maison de sa mère.

» Le prêtre est digne d'honneur à cause de sa puissance. Seul il a pouvoir de consacrer le corps du Seigneur ; or, ce pouvoir l'emporte sur la puissance des démons, sur la puissance des anges, sur la puissance des archanges, sur la puissance de la Vierge glorieuse. « Écoutez, mes frères, disait saint François, si la bienheureuse Vierge est honorée, et elle en est bien digne, pour avoir porté le Fils de Dieu dans son sein très-pur ; si Jean Baptiste a tremblé et n'a pas osé toucher de sa main son Dieu ; si le sépulcre dans lequel Jésus-Christ est demeuré caché quelque temps est entouré d'une si grande vénération, combien

Digitized by Google

doit être saint, juste et digne de respect l'homme qui porte en ses mains, prend en sa bouche et en son cœur, presente aux autres en nourriture le même Dieu, non plus mort, mais glorifié, mais vivant pour l'éternité, le Dieu que les anges ne peuvent se rassasier de contempler. »

Le saint apôtre ne laissait échapper aucune occasion de faire entendre aux peuples ce langage; nous retrouvons dans un grand nombre de ses discours les mêmes enseignements, et l'on dirait qu'il a pressenti les jours qui, moins d'un siècle plus tard, devaient se lever sur l'Eglise, jours néfastes dans lesquels un moine apostat osait s'insurger avant tout contre le sacerdoce du Christ et l'abolir dans des contrées entières. Accoutumé à ne ménager aucun vice, à reprocher aux hommes leurs iniquités avec la hardiesse d'un prophète, Bernardin n'approuve pas les invectives que certains prédicateurs, entraînés par leur zèle, se permettent contre les fautes du clergé; il voit dans ce zèle une imprudence et un danger, il en a reconnu plus d'une fois les inconvénients.

» L'indiscrétion d'un prédicateur, dit-il, contribue à rendre les peuples plus méchants qu'ils n'étaient. Il prêche la parole de Dieu, il reprend les désordres les plus énormes, Il tonne contre les coupables, il lance la foudre contre les iniquités criantes, et il mêle à son discours seulement un mot contre le clergé : aussitôt on oublie ce qui a été dit de plus fort contre les pécheurs et les scélérats, on se rappelle uniquement ce qui a trait aux prêtres, cela court de bouche en bouche, on n'en perd jamais le souvenir.

» Voici quelque chose de plus singulier : le peuple témoigne de l'ennui au sermon, il est accablé de chaleur ou de froid; le prédicateur fait entendre seulement un demi-mot contre les prêtres, les prélats ou les religieux : aussitôt ceux qui dormaient s'éveillent, ceux qui succombaient à l'ennui semblent joyeux, la chaleur s'est changée en rosée, la rigueur du froid a fait place à une

température plus agréable, à la douceur du printemps, les pécheurs et les grands criminels deviennent des justes et des saints comparés au clergé... »

Mais cet homme, doué d'une réserve si prudente, cet homme si desireux de voir le sacerdoce en vénération, ne borne pas ses efforts à rappeler aux fidèles leurs devoirs, il a aussi ses regards abaissés sur les ministres du sanctuaire, sur tous les rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Il sait qu'il est envoyé pour annoncer la vérité à tous, il la fait donc entendre sans respect humain. Voici comme il parlait aux élus des choses saintes, à ceux dont il a défendu les prérogatives inaliénables.

On vous a choisi pour recteur des autres? Ne vous élevez pas, mais soyez parmi eux comme un d'entre eux.

« Dans ces paroles je trouve d'abord la dignité; le prêtre est appelé *recteur*. Il est, en effet, un recteur et non un ravisseur, un guide et non un destructeur, un père et non un bourreau, un ministre et non un tyran, un dispensateur et non un dissipateur ou un usurpateur, un pasteur et non un mercenaire, un tuteur et non un agent de destruction.

» Paissez, dit saint Pierre, le troupeau de Dieu qui vous est confié, en veillant sur sa conduite non par contrainte, mais par une affection toute volontaire et selon Dieu; non par un honteux désir de gain, mais avec une charité désintéressée, non en exerçant la domination sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant les modèles du troupeau du fond de votre cœur.

» Je découvre dans ces paroles l'aptitude de celui qui a été élu. Ils *vous* ont choisi, dit le sage, et non vos richesses, *vous* et non vos biens, *vous* et non votre noblesse, *vous* et non votre race, *vous*, c'est-à-dire votre personne. *Le Seigneur vous choisit aujourd'hui.* Mais de nos jours toute la famille veut faire l'évêque, toute la famille met son nom propre de côté, et celui qui s'appelait le fils du charpen-

tier, le fils de Pierre, s'appelle le neveu de l'évêque. Aussi l'Église, étonnée, s'écrie-t-elle : « Qui m'a donné tous ces honneurs? Je suis stérile et je n'enfante pas. »

» Je vois dans ces paroles l'autorité de celui qui élève : ils vous ont *choisi*, c'est-à-dire ils vous ont élu selon les règles de l'Église ; vous n'avez pas été imposé par la force ; vous ne vous êtes pas ingéré effrontément de vous-même ; vous avez été nommé canoniquement, selon cette sentence de l'Apôtre : *Nul ne s'attribue de soi-même cet honneur, mais celui-là seulement qui est appelé de Dieu, comme Aaron.*

» Je trouve dans ces paroles l'humilité : *Gardez-vous de vous élever.* Il ne dit pas : Ne soyez pas élevé, mais *gardez-vous de vous élever,* et par là il veut vous apprendre à fuir l'élévation extérieure et l'orgueil intérieur.

» Le recteur orgueilleux, dit saint Grégoire, tombe dans le crime d'apostasie toutes les fois qu'il se réjouit d'être élevé au-dessus des hommes. » « Toutes les fois, s'écrie saint Bernard, que je désire commander, je désire l'emporter sur mon Dieu, et en vérité mes pensées ne sont pas selon lui. »

» Je vois dans ces paroles la vie commune : *Soyez au milieu d'eux,* et non au-dessus d'eux, et non comme un homme placé sur le trône de la puissance ; ne vivez pas à l'écart, loin de votre peuple, sans nécessité, mais au milieu de lui. « A ceux qui n'agissent pas ainsi, le prophète a crié : *O pasteur, ô idole, vous abandonnez votre troupeau!* »

« Vous êtes pasteur seulement de nom ; vous êtes une idole par la vénération dont on vous entoure, et vous abandonnez votre troupeau ! Le mercenaire s'enfuit parce qu'il n'est point pasteur, et il ne s'inquiète pas des brebis.

» Je vois dans ce passage la bénignité . *Soyez comme un d'entre eux.* La bénignité est portée d'elle-même à faire le bien ; elle est tendre et caressante, douce dans son langage, et attrayante pour tous les hommes. Or ces qualités

conviennent surtout aux prélats ; « car, dit l'Apôtre, *la charité*, celle qui doit être dans les prélats, *est patiente, elle est bénigne.* »

» Je vois enfin dans ces paroles l'avantage des sujets : *Ayez soin d'eux.* Ayez soin non-seulement de multiplier vos possessions, non-seulement de vous-même, mais des vôtres en les instruisant par votre exemple et vos paroles, en corrigeant les dissolus, en compatissant aux faibles, en venant en aide aux besoins de tous, en veillant sur la conduite de chacun en particulier. Voilà pourquoi saint Pierre vous dit : *Paissez le troupeau du Seigneur qui est au milieu de vous.* Or, le pasteur doit paître les âmes confiées à ses soins par sa vie exemplaire, par un enseignement conforme à la doctrine et par les secours temporels.

» Le pasteur, disons-nous, doit paître par son exemple les âmes confiées à sa charge. Il doit les paître par l'exemple de sa charité. Si une mère aime son fils selon la chair, combien plus le pasteur doit-il aimer son fils selon l'esprit ! Jésus-Christ, avant de confier le soin pastoral à Pierre, l'interroge trois fois sur son amour : *Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ?....* Or cet amour du pasteur pour les âmes se prouve par la vigilance. Malheur à ceux qui changent l'exemple de la charité en un exemple de cupidité, à ceux qui dorment en présence des âmes, et veillent seulement pour amasser des biens ! « Nous exigeons, dit saint Grégoire, ce qui est dû à notre corps, et nous ne nous inquiétons point de ce qui est dû au cœur de nos sujets. Les uns vendent les sépultures, d'autres s'adonnent à des jeux défendus, d'autres à des prêts usuraires, d'autres arrivent au pouvoir par la simonie, d'autres célèbrent en vue d'un gain temporel, d'autres ne font point les prières imposées par les bienfaiteurs de l'Église, d'autres se livrent au commerce, toutes choses défendues par les lois sacrées de l'Église. »

» Le pasteur doit paître les âmes par les exemples de sa

sobriété. Or les repas des clercs demandent six conditions : On doit n'y point médire des absents, ne point s'y moquer de ceux qui sont présents, ni s'y entretenir des bagatelles du siècle, y lire les saintes Écritures, n'y point dépasser les bornes du simple besoin, y louer Dieu au commencement et à la fin.

» Le pasteur doit paître les âmes par l'exemple de l'honnêteté : *Que votre lumière brille en présence des hommes... Vous êtes le sel de la terre ; si le sel vient à s'affadir, avec quoi le salera-t-on? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et être foulé aux pieds. Je vous ai donné l'exemple*, dit le Seigneur, *afin que vous fassiez comme j'ai fait moi-même.* Le clerc doit être plus honnête que les autres s'il ne veut devenir la fable du peuple. Rien ne déshonore l'Église de Dieu comme de voir les hommes du monde l'emporter en vertu sur les clercs.

» Le pasteur doit paître ses brebis par l'enseignement de la doctrine, par un enseignement qui éclaire, un enseignement qui console, un enseignement qui corrige.

» Il leur doit un enseignement qui éclaire ; pour les simples les choses communes : le symbole, l'oraison dominicale, la salutation angélique, les commandements de Dieu et de l'Église, les jeûnes et les fêtes de précepte, la nécessité d'entendre la messe aux jours d'obligation, de se confesser et de communier, et autres choses semblables. Quant aux hommes parfaits, il faut les exciter à la pratique des conseils les plus sublimes du Sauveur. Malheur ! malheur, dis-je, à l'Église de Dieu, trois fois malheur, parce que la parole qui illumine s'est changée en ignorance ! Le sacerdoce s'est obscurci dans tous ses rangs, et parmi les prélats, et parmi les prêtres ; l'ignorance s'est multipliée. La sagesse et la science n'ont pas disparu, mais l'ignorance a fait des progrès affligeants.

» Le prêtre doit à ses brebis la consolation et surtout la consolation venant de la grâce et de l'espérance célestes ; il

doit les conduire à l'intérieur du désert, là où elles trouveront les pâturages des vertus et des grâces, où elles contempleront la joie du ciel, sur la montagne d'Horeb dont le nom veut dire une table, la table sur laquelle l'aliment préparé est la nature divine et la nature humaine. Le pasteur doué de discernement offrira à ses brebis tantôt une retraite secrète et ombragée pour leur y faire goûter une douce fraîcheur, tantôt un lieu couvert d'une herbe tendre et abondante pour les y inviter au repos, tantôt un sanctuaire retentissant des accords d'une mélodie suave pour les soustraire à l'ennui.. ..

» Le pasteur doit à ses brebis un enseignement qui corrige. Or la correction exige la mansuétude pour ne point accroître le mal par trop de rigueur, elle exige la fermeté pour ne pas tout détruire par une bonté hors de saison. En corrigeant il faut tempérer la sévérité extérieure par la tendresse intérieure; la verge de la vigilance paternelle n'exclut pas le lait de la compassion maternelle..... (1) »

Ce langage, l'Église l'a fait entendre à ses prêtres dans tous les temps afin de les maintenir à la hauteur de leur sublime dignité. Quand elle les a vus fléchir sous le fardeau du siècle et le poids de la chaleur, elle ne les a pas repoussés loin d'elle avec dédain, mais elle leur a tendu la main, comme elle la tend à tout chrétien; elle a pleuré avec eux les égarements du passé et les a revêtus de la robe de l'innocence; elle a tiré le voile de l'oubli sur les jours mauvais comme Dieu lui-même le tire après la confession du pécheur. Telle est la réforme de l'Église; cette histoire nous en offre plus d'une preuve, car Bernardin a travaillé à réformer à peu près tous les rangs de la société chrétienne. Que l'on compare les travaux de notre grand prédicateur avec ceux des agitateurs du XVIe siècle si pompeusement proclamés les maîtres de la liberté en Europe. D'un côté c'est

(1) T. IV, p. 143 et seq.

la charité, l'estime de l'homme, la haine du vice, l'esprit d'ordre en tout, un plan fixe et toujours le même, plan basé sur l'enseignement même du Seigneur, sur le respect immuable de l'autorité, sur l'intelligence profonde des besoins de la société. De l'autre, c'est l'emportement des passions, l'impression du moment, l'oubli des notions les plus simples du bon sens et de l'honnêteté, nul désir du bien, nulle pensée grande et généreuse, nulle prévoyance de l'avenir. Chez Bernardin, le mot de réforme n'est jamais prononcé, et cependant cet homme ne cesse pas un jour de réformer dans le sens véritable, il ne cesse de travailler à la guérison du malade ; pour lui, réformer c'est guérir. Pour le moine saxon, au contraire, réformer c'est immoler, c'est donner la mort, c'est amonceler ruine sur ruine. Bernardin voit dans le clergé le salut du peuple, dans son autorité le maintien des saines maximes sans lesquelles l'édifice social croule de toutes parts; il juge ainsi parce que le Seigneur a dit à ses prêtres : *vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde*, et dès lors il se dévoue sans réserve à rappeler le prêtre à un genre de vie en rapport avec sa mission sainte. Luther, lui, ne voit dans le prêtre qu'un obstacle, d'abord à son libertinage et aux désordres de son esprit, ensuite un obstacle à ses principes révolutionnaires et anarchiques ; il lui importe peu que le prêtre soit pur, tel il ne saurait convenir à ses desseins. Il parle donc de réforme, mais le mot dans sa bouche est une invitation à tous les vices ; il tuera le prêtre en le plongeant dans la fange, et, s'il le trouve fidèle, il lui donnera la mort en l'égorgeant comme les anciens martyrs, ou en l'immolant chaque jour par des sarcasmes grossiers et dignes de la populace. Telle est la réforme de l'Église, telle est la réforme de l'hérésie. L'une s'accomplit dans la paix et la mansuétude; c'est la pluie douce et fécondante du ciel après des jours de sécheresse et d'aridité, la rosée du matin après les ardeurs brûlantes du jour, la brise réparatrice du soir succédant à une

atmosphère enflammée; à son contact tout se ranime et revient à la vie. L'autre, au contraire, c'est l'orage qui ravage nos campagnes, ruine nos espérances et ne laisse sur son passage que les traces de la mort.

CHAPITRE VI.

Nouvelles prédications.

Bernardin, malgré les graves préoccupations de sa charge de vicaire général, ne laissait pas de prêcher en toute occasion les vérités sacrées; divinement appelé, comme autrefois l'Apôtre, à évangéliser, il considérait comme un devoir essentiel d'être assidu jusqu'à la fin à cette mission céleste. En 1438, les affaires de son ordre exigèrent sa présence à Aquila dans les Abruzzes. Un religieux, né à Aquila même et d'une famille noble, Julien Nuzi, avait bâti un couvent aux frères de l'Observance; il avait embrassé leur genre de vie, et était ensuite, à force d'intrigues, parvenu à la charge de supérieur dans cette maison. Pendant six années, il avait réussi à se maintenir en possession du pouvoir, dont il était peu digne; mais enfin les frères, fatigués d'un homme propre uniquement à porter le trouble parmi eux et dont l'autorité, de jour en jour plus intolérable, présageait des malheurs au nouveau couvent, l'avaient déposé. Julien ne fut point à la hauteur d'une pareille épreuve; indigné et impuissant à contenir l'effervescence de son âme, il se répandit en murmures et en machinations contre ses frères. Le mal commençait à gagner la province, quand Bernardin, averti, accourut en toute hâte à Aquila. Il mit à l'examen de cette affaire l'attention et la maturité qu'elle exigeait; il entendit les diverses plaintes, puis trouvant Julien étranger à l'esprit d'un frère Mineur, il le chassa de l'ordre sans considération pour sa famille ni pour ses propres bienfaits,

Google

dont il avait prétendu se faire un piédestal pour satisfaire son orgueil. Ainsi retranché du hercail, l'infortuné religieux se dépouilla des livrées de la pauvreté, se prit à chercher dans le monde ce que le cloître ne pouvait offrir à son orgueil, et enfin, marchant de désordre en désordre, il finit misérablement une vie agitée par l'ambition.

Le zèle de Bernardin ne lui permit pas d'abandonner Aquila sans se faire entendre au moins une fois aux habitants. Nulle église n'était assez spacieuse pour contenir la foule attirée par la renommée du saint orateur, la place seule de Sainte-Marie, près de laquelle s'élève le monastère dédié à saint Pierre Célestin, suffit à la pieuse avidité des fidèles. Les nobles seigneurs de la contrée, les personnages les plus illustres, même de la famille royale, se pressaient au milieu du peuple et dans un recueillement profond. C'était le jour de la Nativité de la Vierge glorieuse, Bernardin s'avança vers la chaire sacrée l'âme embrasée de l'amour de sa Mère. Il prit pour texte de son discours ces paroles de l'Apocalypse : *Un grand prodige apparut dans le ciel, c'était une femme ayant pour vêtement le soleil, la lune pour marche-pied et pour couronne douze étoiles.*

« Ces douze étoiles dont le front auguste de Marie est couronné, sont les douze rayons de sa gloire. Le premier représente sa noblesse terrestre, noblesse incomparable. Saint Matthieu lui donne pour ancêtres une longue suite de patriarches, de rois, de chefs du peuple de Dieu. Saint Luc nous montre ses aïeux depuis Adam, depuis Dieu lui-même ; toute la noblesse de la loi et de la nation juive avait sa raison d'être en Marie et en son fils. Aussi depuis, ce peuple a-t-il perdu ses patriarches, ses rois, ses chefs, son rang parmi les peuples, lui qui, avant Jésus-Christ, tenait la première place parmi les nations.

» Le second rayon de Marie la montre comme la conservatrice du genre humain. A cause d'elle, Adam après sa faute fut préservé de la mort éternelle, Noé du déluge,

Google

Abraham des rois vainqueurs de Sodôme, Isaac des embuches d'Ismaël, Jacob de la fureur d'Esaü, le peuple hébreu fut sauvé de l'Égypte, de la servitude de Pharaon, des flots de la mer Rouge, de l'idolâtrie du veau d'or, des violences des rois et des tyrans, de la captivité de Babylone; David fut protégé contre les lions et les ours, la force de Goliath, les tentatives de Saül; par elle s'accomplit toute délivrance en Israël.

» Le troisième rayon est le mérite de Marie; par son seul consentement à la conception du fils de Dieu, elle a surpassé en mérite toute la créature soit humaine, soit angélique. Elle a mérité l'extinction en elle de la concupiscence, le premier rang dans l'univers, la domination sur le monde entier, le sceptre du royaume, la plénitude de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons, de toutes les béatitudes, de tous les fruits de l'esprit, de toutes les sciences et surtout de la sublime théologie, de l'interprétation des discours, de l'esprit prophétique. Elle a mérité d'être féconde en demeurant vierge, d'être la mère de Dieu, l'étoile de la mer, la porte du ciel, la reine de la miséricorde.

» Le quatrième rayon de Marie est sa puissance..... La Vierge a rendu Dieu fini, mortel, faible, temporel, sensible, visible sous la forme d'un esclave..... O ineffable humilité du Créateur! O puissance insondable de la Vierge devenue mère! O incompréhensible hauteur du mystère de Dieu! une femme du peuple hébreu a fait invasion dans la maison du Roi éternel, une jeune enfant a séduit, a blessé, a ravi le cœur de Dieu, elle a circonvenu la sagesse divine. Ce Dieu, je ne saurais le dire sans verser des larmes, en empruntant la chair de cette Vierge, a revêtu la suprême hauteur d'humilité, il a revêtu d'afflictions la joie sans limites, de pauvreté la souveraine opulence, de ténèbres la lumière infinie.....

» Le cinquième rayon est la surexcellence de la Vierge. Sa dignité est telle en effet qu'on ne saurait en imaginer

une semblable. Le Père céleste seul a un Dieu pour fils, Marie seule est la mère d'un Dieu.....

» La sixième étoile est la domination de Marie. Autant de créatures servent la Trinité, autant servent Marie. Oui, toutes les creatures soit spirituelles, comme les anges, soit douées de raison comme l'homme, soit corporelles comme les éléments, tout sur la terre, au ciel et dans les enfers est soumis à la Vierge glorieuse, tout est soumis a son empire, Dieu même le reconnait.

» La septième étoile est la royauté de Marie. Elle est reine par sa perfection, elle l'est par droit héréditaire sur le monde entier, droit dont elle est entrée en possession en devenant mere de Dieu, droit confirmé et acquis de nouveau à la mort de son fils, droit reconnu par les nations qui la proclament leur reine.

» La huitième étoile est l'autorité sur tous les biens de l'esprit. Nulle creature n'a jamais obtenu ni grâce ni vertu de Dieu, si ce n'est par l'entremise de sa pieuse Mère. Tel est l'ordre des grâces divines de Dieu, elles descendent dans l'âme bénie de Jésus-Christ; de là dans l'âme de la Vierge, sa mère, dans les séraphins et successivement dans les ordres des anges, et enfin dans l'Eglise militante. Mais comme Marie renfermant en son sein la divinité, a renfermé l'être, la puissance, la science, la volonté de Dieu, je ne crains pas d'avancer qu'elle a eu sous sa juridiction le fleuve même de toutes les grâces..... et qu'ainsi tous les dons, les vertus, les faveurs de l'esprit sont distribués par ses mains à qui elle veut, quand elle le veut, en la manière qu'elle le veut et dans la mesure qu'elle le veut.

» La neuvième étoile est la consommation de la perfection. Toutes les créatures sont sorties parfaites de la main de Dieu, mais leur perfection n'a été consommée qu'à l'enfantement de la Vierge et réservée à elle seule. La créature à l'état simple de l'être soupirait après l'être d'un degré plus élevé, la créature vivante après la créature douée

de la vie à un degré plus parfait, la créature sensitive après la creature raisonnable, les créatures spirituelles demandaient la même chose chacune dans son espèce, mais sans étendre leur désir au delà de la perfection de la simple créature. Or cette perfection fut donnée à la création par Marie, elle a donné à l'univers cette perfection à un tel degré qu'il n'est pas susceptible d'une plus grande. Quand le Père, quand le Saint-Esprit prendraient naissance d'une femme, il n'en reviendrait rien de plus au monde, parce que tout ce qu'il y a de noble, de divin, d'éternel a été accordé à la terre dans l'enfantement de Marie.

» La dixième étoile est la beauté et la valeur des sacrements de l'Eglise. Tous se rapportent dans leur institution et leur fin à l'Eucharistie comme au plus excellent d'entre eux. Or l'Eucharistie est formée du corps de Jésus-Christ. Dans la consécration la substance du pain est changée en la seule substance de la chair; la divinité et l'âme y sont par concomitance. Mais cette chair très-digne et bienheureuse a été empruntée à la Vierge Marie, et elle a été tellement ennoblie qu'alors qu'elle pouvait perdre la forme de l'homme elle ne put perdre la forme de celle de Dieu, puisque la divinité n'en fut jamais séparée.

» La onzième étoile est l'effusion des bienfaits. Seule la Vierge bénie a plus fait pour Dieu ou du moins fait autant, s'il m'est permis de parler ainsi, que Dieu pour tout le genre humain. Le Seigneur me pardonnera, je le crois assurément, si je tiens un tel langage en l'honneur de Marie. Dieu a formé l'homme du limon de la terre, et Marie le corps de Jésus de son sang le plus pur, de sa chair innocente; Dieu a imprimé son image en l'homme, et Marie la sienne en Jésus; Dieu a créé l'homme à l'abri des souffrances de la faim, de la soif, du froid, etc. La mère si pieuse de Jésus a été au-devant de toutes ses souffrances; elle l'a protégé contre la faim, la soif, la nudité, le froid, le chaud, et cela sans jamais se rebuter. Dieu a donné pour

Google

vêtement à l'homme une peau d'animal, et Marie a vêtu Jésus dans la crèche de pauvres langes, elle lui a fait dans la suite une robe sans couture, plus estimable que tous les vêtements du monde. Dieu a nourri l'homme des fruits du paradis, Marie a nourri Jésus de son lait sucré, de ce lait divinement donné par le ciel.

» La douzième étoile est l'incompréhensibilité des perfections de Marie. De même que les perfections divines sont au-dessus de l'intelligence humaine, de même la perfection des grâces en la Vierge, lors de la conception de son fils, peut être comprise de Dieu seul. Concevoir un Dieu était pour Marie le miracle des miracles, il a fallu pour cela qu'elle fût élevée à une sorte d'égalité avec Dieu par une presque infinité de perfections et de grâces; et l'abîme des dons de l'Esprit-Saint en elle à ce moment fut tel que ni l'intelligence de l'homme, ni celui de l'ange ne sauraient le sonder. Marie s'écrie : *Comment cela se fera-t-il?* et Gabriel répond : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous ombragera.* Ce que vous demandez, je l'ignore; le Docteur de la sagesse éternelle s'est réservé à lui seul la connaissance d'un mystère si profond, il vous en instruira par une expérience surabondante de lumière. »

Nous venons de donner une idée bien imparfaite de ce riche et magnifique discours. En le prononçant, l'ame du saint orateur brûlait du feu dont se consument les esprits célestes en présence du trône de Marie; sa pensée n'était plus en ce monde, mais dans les régions les plus élevées de la patrie bienheureuse. Aussi Dieu se plut-il à exalter à la fois en présence de la foule et la vertu de son serviteur et la gloire de Marie. Bernardin commençait à décrire la signification de la mystérieuse couronne quand une étoile dont l'éclat surpassait la lumière du soleil, vint se placer au-dessus de sa tête et couvrit son visage de ses rayons resplendissants. L'auditoire était effrayé et plein d'admiration, il prêtait une oreille attentive à chacune des paroles

Digitized by Google

de ce nouveau Moïse, et tous se promettaient de ne jamais perdre le souvenir d'un langage si évidemment inspiré.

Bernardin ne bornait pas à ses prédications les témoignages de son amour à la Mère de Jésus ; en particulier comme en public il avait un zèle infatigable à la servir. Le pieux usage du chapelet composé de sept dizaines s'était introduit l'an 422, dans l'ordre de Saint-François, d'après une apparition de la Vierge à un jeune novice, apparition racontée en ces termes par l'annaliste des franciscains.

« Il y avait en ce temps chez les frères Mineurs un novice qui, sincèrement dévot à la Mère de Dieu, avait coutume, dans le siècle, de placer chaque jour une couronne de fleur devant son image. Au noviciat, ne pouvant continuer cette pratique, il résolut de quitter, et avant de partir il s'en alla saluer la Vierge. Celle-ci, lui apparaissant, lui dit : « Garde-toi de t'attrister parce qu'il te faut renoncer à m'offrir des fleurs, comme tu le faisais. Je vais t'apprendre à échanger ce don contre un autre bien plus éclatant, et à me tresser une couronne bien plus belle que ce bouquet de roses. Cette couronne, compose-la non de fleurs, qui se fanent si promptement et qu'il n'est pas toujours possible de trouver, mais de pieuses prières enseignées par l'ange et que tu peux dire en tout temps. Récite dix fois la salutation angélique et l'oraison dominicale en mémoire de la joie dont j'ai tressailli dans la conception du Verbe éternel. Répète en second lieu les mêmes prières en mémoire du voyage entrepris avec tant d'empressement par moi vers les montagnes de la Judée, afin de visiter ma parente Élisabeth. Redis-les une troisième fois en mémoire de l'allégresse suprême dont je fus inondée en mettant au monde sans la moindre douleur et sans perdre ma virginité le Christ, mon Seigneur ; une quatrième en mémoire de la joie que me causa l'arrivée des Mages pour adorer mon jeune enfant ; une cinquième pour la joie que j'éprouvai en retrouvant mon fils dans le temple, après avoir auparavant

pleuré sa perte avec amertume; une sixième à cause de sa résurrection glorieuse; une septième à cause de mon Assomption dans le ciel. Si chaque jour tu es fidèle à cette pratique, sache que tu formeras un bouquet bien agréable à mon cœur, et pour toi bien méritoire (1). »

Soumis aux prescriptions de sa Mère bienheureuse, le pieux jeune homme soutint courageusement les épreuves du noviciat, vécut saintement durant plusieurs années, et à sa mort, on vit son âme environnée de lis et de roses s'élever triomphante vers les cieux, où la Vierge le recevait pour l'introduire au sein des félicités éternelles.

Cette dévotion se répandit promptement dans l'ordre des frères Mineurs. Bernardin l'adopta un des premiers, avec une vive ferveur, et elle lui attira des grâces signalées. Un jour, si l'on croit quelques-uns de ses historiens, Marie lui apparut alors qu'il était occupé de lui payer ce tribut de louanges. Elle lui adressa des paroles d'une douceur toute céleste, lui dit qu'elle lui avait obtenu de son divin Fils, en récompense de cette même dévotion, la grâce de prêcher et de faire des miracles, et elle terminait en promettant le céleste bonheur à sa persévérance. Au reste, plusieurs des compagnons du saint attestèrent, après sa mort, l'avoir entendu leur dire que toutes les grâces dont il était ou dont il avait été comblé, il reconnaissait les devoir au pieux souvenir des gloires de Marie, souvenir entretenu chaque jour par la récitation de la couronne dont nous venons de parler.

CHAPITRE VII.

Voyage en Lombardie. — Prédications à Milan.

Bernardin, après sa prédication miraculeuse au concile de Florence, avait continué à s'occuper des divers besoins

(1) Wadding. Annal. ad ann. 1422.

Google

de son ordre; mais les peuples évangélisés par lui, il y avait vingt ans, reclamaient sa présence, les âmes sincerement dévouées à l'Église sentaient combien sa parole serait puissante à soutenir les faibles contre les scandales du triste concile de Bâle et les dangers d'un schisme nouveau dont le monde était menacé par l'élection criminelle d'Amédée de Savoie au trône pontifical. Des lettres lui arrivaient en ce sens; on l'invitait, on le pressait de ne pas tarder à paraître encore une fois dans ce Milanais, le premier théâtre de ses grands succès. Il se mit donc en route vers la fin de l'année 1439 ou au commencement de 1440, et s'attacha principalement à visiter les lieux affligés par les désastres de la guerre. Partout il fut reçu comme un envoyé du Ciel. A Milan, où tant de changements étaient survenus dans les hommes et les choses, depuis les derniers voyages de Bernardin, l'enthousiasme surpassa celui des autres contrées; cette ville semblait un nouveau monde au saint, mais les anciens habitants n'avaient rien perdu de leur vieille affection pour lui, et sa renommée inspirait à tous sans distinction le désir de l'entendre.

Son séjour dans cette ville ne fut pas de longue durée; cependant il monta plusieurs fois dans la chaire de vérité. Le duc de Milan, dont la règle de foi et de conduite était la politique humaine, Philippe, vint se mêler à la foule des auditeurs. Ce prince, comme tous les souverains sans égard pour Dieu et son Église, tenait singulièrement aux témoignages de respect des hommes. Il exigeait pour ses ordonnances, lorsqu'on les proclamait, une sorte de culte semblable en quelque manière au culte rendu à la Divinité: c'était l'idolâtrie sous une forme moins révoltante. Bernardin, accoutumé à combattre les abus, sans égard pour les personnes ou les lieux, attaqua publiquement un tel usage comme injurieux à Dieu; il montra l'inanité et la frivolité des prétentions du souverain, et exhorta les

Digitized by Google

Milanais à réserver leur culte pour le dominateur suprême des rois et des princes.

Irrité d'un pareil langage, et voyant dans un tel discours une atteinte à ses droits, Philippe en vint jusqu'à menacer de mort le serviteur de Dieu. C'était bien méconnaître l'esprit d'un disciple de François d'Assise, du successeur d'Antoine de Padoue dans la prédication des vérités évangéliques. Bernardin étant monté en chaire, exposa au peuple les menaces dont il était l'objet, lui dit combien il serait heureux si, au prix de son sang, il lui était donné d'arrêter un usage sacrilége, et finit en suppliant chacun des auditeurs de ne rien tenter pour l'arracher au péril. Puis, reprenant sa prédication, il blâma de nouveau et avec une grande sévérité les honneurs divins rendus aux ordonnances d'un prince mortel. Philippe, intimidé du noble courage du religieux, n'osa donner suite à ses projets de vengeance.

Ce courage le portait à faire connaître sans ménagements leurs devoirs aux souverains comme aux simples fidèles; il en saisissait les occasions avec zèle, et, semblable aux prophètes, il remplissait sa mission glorieuse sans acception de personnes. Nous avons cité plus haut quelques passages de ses enseignements aux princes. Philippe de Milan avait besoin plus qu'aucun autre d'entendre la vérité sans nuages, et Bernardin était incapable de la dissimuler.

Un courtisan, digne serviteur d'un tel prince, lui proposa un moyen plus facile de nuire à l'homme de Dieu. « Si vous voulez, lui dit-il, venir à bout de Bernardin, envoyez-lui une coupe remplie de pièces d'or. S'il reçoit le présent, vous pourrez faire connaître au peuple qu'il lui enseigne, il est vrai, à mépriser les richesses et à embrasser la pauvreté, mais que pour son compte il se garde bien de pratiquer une telle doctrine, et qu'il a accepté de vous une somme considérable. » Le duc, curieux de savoir si réelle-

ment la conduite du prédicateur serait en rapport avec ses paroles, suit le conseil et envoie cinquante ducats. Les hommes chargés de remettre la somme disent au saint : « Le duc vous offre cet or par dévotion, afin de vous aider à vous procurer les choses dont vous avez besoin et selon votre bon plaisir. » Bernardin refuse et les prie de dire au prince qu'il n'a aucun besoin. Celui-ci envoie une seconde fois, par les conseils des courtisans, afin de l'engager à accepter cet or, au moins pour l'usage de ses frères ou la construction de quelque monastère, puisqu'il lui est inutile à lui. Le saint refuse de nouveau. — « Mais que voulez-vous donc, s'écrient les envoyés, que nous fassions de cet or ? nous avons ordre de ne pas le rapporter. — S'il en est ainsi, reprend Bernardin, et si je suis libre d'user de cette somme à ma volonté, suivez-moi. » Et il se dirige à la prison où étaient les détenus pour dettes. Il s'informe de la somme due par chacun d'eux, la compte et les délivre sur-le-champ.

Deux seulement restaient; la somme n'ayant pas suffi pour tous. Alors ces pauvres gens de pleurer, de se lamenter et de se jeter aux genoux du saint. Bernardin profondément ému et mêlant ses larmes aux leurs : « Je vous en prie, mes amis, leur dit-il, ne vous laissez pas abattre par la douleur, je m'en vais m'occuper, je vous le promets, de vous rendre à la liberté ; et si je ne puis y parvenir je viendrai moi-même me constituer prisonnier à votre place. » Le peuple, instruit de ce qui venait de se passer, se hâta de fournir la somme, et les deux prisonniers purent rentrer dans leur famille.

Cependant le duc, ne voyant pas revenir son or, triomphait et disait déjà aux hommes de sa cour : « Le frère enseigne à regarder les richesses comme un néant, et en réalité il prend pour lui les choses sur un autre pied. » Quand il eut appris quel usage le saint venait de faire de ses dons, il tint un langage différent, et ses soupçons injurieux se

changèrent en admiration et en respect pour ses vertus.

Ces sentiments d'estime n'allèrent cependant pas jusqu'à ramener le prince à comprendre ses devoirs de chrétien et à déplorer les années d'une vie passée à troubler les peuples et l'Église. Philippe ne reconnut point quelle faveur Dieu accorde aux princes quand il leur donne pour conseillers ses amis. Il appela lui-même Bernardin, dans la suite, pour prêcher à son peuple les vérités de la foi dont il appréciait la haute importance au point de vue politique, mais il n'en profita point pour le salut de son âme. Quatre ans après la mort de notre grand prédicateur, le duc de Milan sentant les premiers coups du mal qui devait le conduire au tombeau, son médecin l'exhorta doucement à se réconcilier avec Dieu en faisant appeler un confesseur. A ce mot de confesseur il lança sur le médecin un regard foudroyant et garda le silence; puis quand celui-ci fut sorti, il lui fit défendre de reparaître en son palais.

Et cependant cet homme obstiné dans l'impiété, cet homme dont la vie s'était passée à faire la guerre, avait une crainte puérile de la mort. Il ne pouvait en entendre parler, le bruit du tonnerre et la vue des éclairs le jetaient dans une épouvante ridicule. Cette crainte de la mort allait jusqu'à le rendre cruel; ainsi, la peste ayant éclaté à Milan, il fit saisir et conduire les pestiférés en pleine campagne, puis il ordonna de brûler leurs maisons. Il arrêta le mal par ces mesures barbares, mais un prince religieux ne se fût jamais porté à de telles extrémités. La foi seule élève l'homme à la hauteur de sa position dans les circonstances diverses de la vie, seule elle le rend digne et intelligent en présence des dangers, seule elle lui enseigne à estimer le présent et l'avenir à leur juste valeur.

CHAPITRE VIII.

Victoire des Florentins contre les troupes de Philippe de Milan. — Fête de la Portuncule. — Bernardin enseigne la théologie à ses frères. — Il associe Jean de Capistran au gouvernement de l'ordre.

Bernardin en quittant la Lombardie s'était dirigé vers Florence, où se trouvaient le pape, les cardinaux et les évêques du concile. Une grande agitation régnait dans cette ville, la crainte avait saisi tous les cœurs, et le peuple ne savait trop quel parti prendre. Nicolas Piccinini, le lieutenant redoutable et habile de Philippe de Milan, promenait le ravage dans les campagnes de la république, il menaçait la cité elle-même, et les Florentins n'avaient presque aucune troupe à lui opposer. Le saint, en ces jours malheureux, devint la providence de cette population plongée dans l'effroi; leur cause était la cause de l'Église, dont Philippe était le perturbateur et l'ennemi. Il monta dans la chaire, ranima les esprits et les porta à se tourner vers le Dieu des armées, à implorer le secours de Celui qui n'a pas besoin d'une grande multitude pour accorder la victoire.

Les habitants écoutèrent la voix de leur apôtre, ils se répandirent en prières et adressèrent des vœux ardents au bienheureux André Corsini, leur compatriote, mort évêque de Fésole depuis plus d'un demi-siècle, et dont les miracles attiraient l'attention de toute la contrée. Leur ferveur reçut bientôt sa récompense. Le bienheureux André apparut à un jeune homme de la ville, et lui révéla que pour la fête de saint Pierre, laquelle se trouvait dans huit jours, la guerre changerait de face; que le pays conquis serait repris sur l'ennemi de l'Église et de Florence, à la suite d'une victoire éclatante; que la ville alors serait dans l'allégresse et la jubilation; qu'il eût à faire connaître ces promesses aux chefs de la république. Le jeune homme alla sans crainte à l'assemblée des dix magistrats et leur dit : « Messeigneurs, pourquoi cette tristesse? Dieu a été amené par les saints

protecteurs de cette ville à combattre de telle sorte contre nos ennemis, que jamais vous n'aurez remporté dans les temps anciens semblable victoire. Ranimez-vous donc et agissez; votre concitoyen, le bienheureux André, évêque de Fiésole, de l'ordre des Carmes, et enterré dans leur église, lui dont nous avons vu dernièrement tant de miracles, m'a chargé et commandé de vous révéler ces choses à vous Messeigneurs. »

Encouragés par ce discours, les magistrats rassemblèrent leurs troupes et, les ayant unies à celles du pape, résolurent d'attaquer Piccinini le jour même de la fête de saint Pierre. L'engagement eut lieu à Anghiari sur les confins du territoire d'Arezzo, au pied des Apennins. Piccinini, avec des soldats éprouvés dans de longues guerres, se croyait sûr du succès, et déjà, en effet, les Florentins en nombre bien inférieur à Piccinini, commençaient à fuir quand les hommes de ce dernier, regardant comme assurée la déroute de leurs ennemis, se répandent dans la campagne pour piller. Alors les vaincus reviennent sur leurs pas, jettent le trouble et la confusion parmi les Milanais, les poussent, les culbutent, immolent les uns, blessent les autres, et font le reste prisonniers. L'armée du célèbre capitaine fut anéantie en ce jour mémorable; Florence changea ses craintes et ses angoisses en cris d'allégresse et en cantiques d'actions de grâce. Une fête solennelle, à laquelle prirent part tous les ordres religieux, eut lieu en l'église des carmes; le tombeau du bienheureux André fut ouvert, son corps, préservé jusqu'à ce jour des atteintes de la corruption, fut porté triomphalement à travers les rues de la ville sauvée par ses prières, et le nom déjà si vénéré de Bernardin acquit encore une gloire nouvelle aux yeux d'un peuple que ces prédications n'avaient cessé d'affermir dans l'espérance.

Aux approches de la fête de Sainte-Marie-des-Anges, le vicaire général de l'Observance se rendit à la Portiuncule,

Google

ou il avait convoqué un grand nombre des pères les plus renommés de son ordre. Il désirait arrêter définitivement avec eux plusieurs points de la règle dont l'interprétation jusque-là incertaine jetait dans l'anxiété l'âme de certains frères. Nicolas d'Osimo avait donné quelques éclaircissements sur ces points. Par l'ordre d'Eugène IV, Bernardin, Jean de Capistran et plusieurs autres furent chargés de les examiner, et de donner leurs avis. Le saint les approuva, et par une lettre circulaire les adressa à tous ses religieux pour leur servir de direction, avec défense, sous peine d'excommunication, d'y porter la moindre atteinte. Le cardinal Julien Cesarini, chargé à son tour par le pape d'examiner ces déclarations, leur donna son approbation au mois de septembre de l'année 1440.

Dans plusieurs maisons de l'Observance, les religieux adonnés à une oraison fréquente et au travail des mains, demeuraient étrangers à l'étude de la théologie. S'ils l'avaient apprise pour se préparer au sacerdoce, leur vie, presque étrangère au monde, ne leur montrait plus la nécessité de reprendre une étude dont ils n'avaient pas besoin dans la solitude. Il y avait parmi eux des hommes aux connaissances élevées et étendues, mais c'était le petit nombre. Cependant plusieurs étaient choisis par les princes et les grands seigneurs pour entendre leurs confessions, diriger leur conscience et leur donner des avis en des matières souvent d'une grande importance. Comme autrefois saint François d'Assise, Bernardin comprit la nécessité pour ses frères de s'adonner aux sciences religieuses, s'ils voulaient être des guides éclairés. La réforme avait acquis une place importante dans l'Église : la haute renommée de prudence et d'habileté dont jouissaient des religieux tels que Jean de Capistran, Jacques de la Marche, Albert de Sarziano, Vincent de Sienne et bien d'autres rejaillissait sur le reste des frères, et le monde se croyait en droit de chercher la solution de ses doutes chez ceux dont les vertus brillaient à

l'égal du soleil. Afin donc de les mettre à même de rendre des services plus signalés à l'Église, il voulut qu'ils se formassent aux sciences ecclésiastiques, et lui-même s'en alla ouvrir dans le couvent de Perouse un cours de théologie morale. Nul n'était plus apte à expliquer les règles d'une saine pratique; nous avons parlé de ses études dans sa jeunesse, et depuis il ne les avait jamais interrompues, même au milieu de ses courses les plus accablantes. Il passa plusieurs mois à instruire ses enfants, à les initier aux secrets de cette science divine de la théologie, et à leur montrer les voies les plus simples et les plus rapides pour se familiariser avec ses enseignements. A des hommes accoutumés à méditer jour et nuit les saintes Écritures et à lire les ouvrages des Pères, l'étude de la théologie est facile et agréable; aussi les disciples de Bernardin devinrent-ils en peu de temps des maîtres capables d'enseigner à leur tour et de paraître avec assurance dans l'assemblée des docteurs.

Jean de Capistran travailla de son côté à propager la science de la théologie et du droit canon parmi ses frères ; d'autres religieux en firent autant, et bientôt la réforme de l'Observance fut à même de fournir des confesseurs en tous lieux et des missionnaires expérimentés pour les contrées les plus âpres et les plus difficiles.

Cependant le fardeau du pouvoir devenait de jour en jour plus pesant aux épaules de l'humble Bernardin. Il l'avait accepté avec peine et il le conservait avec un ardent désir de le remettre à des mains plus habiles. Il s'adressa au Souverain-Pontife pour obtenir de sa bienveillance habituelle pour lui la faveur insigne d'occuper la dernière place au milieu de ses frères. Eugène IV avait connu trop intimement Bernardin pour ne pas réduire à sa juste valeur une pareille demande. En admirant l'humilité du serviteur de Dieu, il refusa d'acquiescer à ses désirs et le maintint dans son emploi de vicaire général de l'Observance. Cepen-

dant arrivé à sa soixantième année, écrasé par les fatigues sans cesse renaissantes de son apostolat, en proie à des infirmités de longue date, ce saint homme sentait ses forces l'abandonner; le cœur seul semblait survivre en lui et ne rien perdre de sa vertu; on pouvait donc craindre de voir bientôt l'ordre de saint François réduit à pleurer un si vénérable personnage, si on ne se hâtait d'alléger ses travaux. Le pape, qui l'aimait avec une tendresse si paternelle, le comprit, et, en lui conservant le pouvoir, il l'autorisa à le partager avec quelqu'un de ses frères, selon sa volonté. Le choix n'était pas difficile, depuis plus de quinze ans un religieux brillait entre tous les autres dans l'ordre, et semblait marcher l'égal de Bernardin, si même il ne l'emportait sur lui dans le maniement des affaires, comme nous l'avons remarqué déjà. C'était l'ami, le confident du vicaire général. Son humilité égalant sa vaste aptitude aux grandes choses, et l'héroïsme de la charité lui avait donné comme un droit de demander des miracles au ciel. Notre lecteur reconnaît ici le chevaleresque et illustre Jean de Capistran, cette âme d'élite créée pour commander comme naturellement dans le monde et exalter la sainte Eglise. Bernardin le nomma par des lettres expédiées de la Capriola, le 14 février 1441, son commissaire et visiteur des provinces de Gênes, de Milan et de Bologne. Pour lui, il se réserva les autres provinces de l'Italie, et continua pendant quelque temps encore à les gouverner sans tenir compte des labeurs toujours croissants d'un pareil ministère.

Nous avons, dans un autre chapitre, raconté quels progrès fit l'ordre des frères observants sous la sage administration du saint. Ces progrès furent tels que les religieux moins fervents en prirent ombrage et les considérèrent comme un reproche adressé par le monde à leur relâchement. Ils jugeaient vrai en cela; le monde, malgré ses injustices, réservera toujours son admiration la plus sincère pour ceux dont la vertu saura fouler plus parfaitement aux

pieds les jouissances, et se soustraire plus entièrement au fardeau des biens terrestres. François d'Assise avait comme l'aigle placé sa demeure au sommet de la montagne, des âmes plus timides l'avaient rapprochée de la terre; mais à la voix puissante de Bernardin et de ses compagnons généreux, d'autres se pressaient innombrables sur leurs pas et ne considéraient plus comme au-dessus des forces humaines d'habiter une telle demeure. La foule cependant murmurait et s'efforçait d'arrêter leur vol; les pieux frères alors s'émurent à leur tour; Bernardin rappela à lui saint Jean de Capistran et le chargea d'employer le poids de sa grave autorité pour calmer l'effervescence des esprits. Capistran s'adressa au bienheureux cardinal Albergati, à Julien Cesarini, à Christophe, évêque de Rimini, tous dévoués de cœur à la grande œuvre de la réforme. Le pape Eugène IV et ces personnages illustres avaient vu de trop près quels fruits de salut avait produits dans l'Eglise cette réforme pour s'opposer à ses progrès. Sans retirer leur protection et leur bienveillance aux religieux conventuels, toujours dignes par leurs vertus et des services de chaque jour rendus au monde chrétien, d'être protégés et encouragés, ils les invitèrent à laisser leur frères suivre l'inspiration céleste, à les laisser dresser leur tente là où le Père de famille les admettait, eux aussi, à défricher une partie de cette vigne dont les besoins nombreux réclament tous les hommes de bonne volonté.

Bernardin avait choisi pour sa demeure la Capriola, cet ermitage de prédilection établi sur les confins d'une grande ville, il est vrai, mais à la porte duquel les bruits de la terre venaient expirer. De là, il étendait son regard sur les divers établissements de l'Observance, et quand ses occupations lui laissaient quelques instants de liberté, il les employait à revoir ses discours, à en écrire de nouveaux, avec la pensée de reprendre bientôt exclusivement ses courses apostoliques pour ne plus les interrompre jusqu'à la mort.

Google

Cedant aux sollicitations d'un de ses plus illustres amis, François Barbaro, il alla prêcher le carême de 1442 à Brescia où la guerre avait fait sentir ses désolations, et enfanté bien des désordres. Après le carême, il passa à Guidone, de là à Iseo et quelques autres lieux, puis il se rendit en Toscane, afin d'y pourvoir aux besoins de son ordre.

A peine arrivé, il apprit une nouvelle pleine d'avenir pour tout l'ordre franciscain. Après la mort du frère Dalisman de Padoue, supérieur de la province de Saint-Antoine, les religieux avaient à l'unanimité, moins une voix, élu pour provincial Albert de Sarziano, quoique membre de l'Observance. Le pape Eugène IV, toujours désireux de voir l'ordre entier revenir à cette réforme, avait vu dans cette élection un moyen de réaliser plus promptement ses désirs, et, partant de là, il nomma, cette même année, quelques mois après la mort de Guillaume de Casale, supérieur général de l'ordre, Albert, pour le remplacer, avec le titre de vicaire général jusqu'à l'élection nouvelle qui devait avoir lieu l'année suivante au chapitre de Padoue.

A peine instruit de ce choix, Bernardin, au comble de ses vœux, alla à Florence se jeter aux pieds du Souverain-Pontife et le supplia de lui permettre, cette fois, de déposer entièrement le fardeau de l'autorité. Sa vieillesse rendue plus pénible par des infirmités nombreuses, l'inclination presque irrésistible de son cœur à se vouer exclusivement à la prédication de la divine parole, l'approche de la mort, dont la présence ne pouvait être bien éloignée pour lui, tout l'avertissait qu'il était temps de renoncer aux dignités et aux charges. Eugène IV ne put sans une émotion profonde entendre ce saint vieillard lui dévoiler ses pensées les plus intimes avec la simplicité et l'humilité d'un enfant. Sa volonté eût été, à lui, de voir Bernardin garder jusqu'à la mort la direction de l'Observance, cependant il ne voulut point l'attrister par un nouveau refus. Il lui permit donc de rentrer dans la vie privée, ou plutôt d'user le reste de

ses forces à évangéliser cette Italie toujours si chère aux successeurs de Pierre. Le Souverain-Pontife, d'accord avec le saint et Albert de Sarziano, ne jugea pas à propos de donner de suite un vicaire général à l'Observance; il espérait, en laissant la famille entière de François d'Assise réunie momentanément sous l'autorité du seul Albert, faciliter l'extension de la réforme et faire même disparaître toute divergence entre les frères.

Albert, âme modeste jusqu'à l'excès et héroïque jusqu'à la sublimité, sentant quel vide était pour l'Observance la retraite de Bernardin, craignit de ne pouvoir par lui-même suffire à tant de soins. Il jeta de suite les yeux sur Jean de Capistran et le nomma son commissaire avec charge de visiter et de réformer les provinces franciscaines au delà des Alpes, les provinces de Touraine, de Bourgogne, de France, d'Irlande, d'Angleterre et autres pays. Jean lui-même se sentit cette fois comme effrayé en présence d'un tel emploi; l'humilité l'emportait sur l'héroïsme, et l'homme destiné à traverser la vie au milieu des combats, à mourir les armes à la main, n'osait arrêter ses regards sur les vastes pays confiés à ses soins. Albert vénérait Capistran à l'égal de Bernardin, cependant il ne pouvait agréer ses excuses. Eugène IV, à la nouvelle d'un tel choix, se hâta de le confirmer et de recommander au vénérable visiteur de porter plus spécialement son attention sur les contrées où le schisme de l'antipape Félix de Savoie menaçait de s'étendre. D'un autre côté, le vicaire général écrivait au frère Jacques Primadizzi, alors en Orient, pour l'établir son commissaire dans la Roumélie, la Grèce, Constantinople, l'Archipel et autres pays, à l'exception de Jérusalem, qu'il gardait sous sa direction immédiate, parce qu'il en connaissait plus spécialement les besoins. Le pape intervenait encore dans cette nomination, et c'était comme dans la précédente, pour conférer le titre de légat du Saint-Siége dans ces contrées à ce même Primadizzi, connu du pontife

comme un homme apte à pareil emploi par sa vertu et sa fidélité (1).

Bernardin, après s'être entretenu quelques jours avec Albert et Eugène IV des divers besoins de l'Ordre; après avoir donné ses avis et communiqué ses pensées sur ce qu'il jugeait convenable de faire, Bernardin, libre des soucis du commandement, rentrait à son petit couvent de la Capriola, non pour y goûter un repos auquel son âme répugnait, mais pour s'y préparer à de nouvelles fatigues. Albert, attristé de l'éloignement d'un tel homme, attristé surtout de voir redescendre au rang de simple religieux, celui que tous regardaient comme le père et la colonne de l'ordre des frères Mineurs, lui adressa la lettre suivante :

« A son bien-aimé père dans le Seigneur, frère Bernardin de Sienne, frère Albert de Sarziano, ministre de la province de Saint-Antoine et vicaire général de tout l'ordre des frères Mineurs, par le choix et la confirmation du siége apostolique, salut dans le Seigneur et paix éternelle.

» Mû par des rapports fidèles et par des causes justes et raisonnables, pleinement informé par une longue et vieille expérience de votre vie très-pieuse, de votre renommée si brillante, de votre zèle admirable pour la religion, je vous ai établi et vous déclare établi par la présente lettre, avec plénitude entière de puissance, mon commissaire dans notre couvent de la Capriola, près de Sienne, et sur les frères qui y demeurent. Je vous donne, par la présente, pleine et libre faculté de visiter publiquement et en particulier ledit lieu, tant dans son chef que dans ses membres, de rechercher, d'examiner, de procéder, de décider, de corriger, de punir....., de faire tout ce que je pourrais faire moi-même, si j'étais présent, sans pourtant préjudicier en rien à l'autorité du vicaire provincial, lorsqu'il sera dans ledit couvent. Adieu en Jésus-Christ, et priez pour moi. Je

(1) Quem virtute et fidelitate ad similia aptum cognovimus (Eugène IV).

Digitized by Google

fais connaître à tous et à chaque frère en particulier, demeurant ou devant demeurer en ce lieu, qu'ils sont tenus de vous obéir en toutes choses comme à moi-même. Adieu encore une fois. Frère Albert de Sarziano, ministre de la province de Saint-Antoine, indigne vicaire général de l'ordre des frères Mineurs.

» De Florence le vingt-quatre août 1442. »

Quand on arrête ses regards sur cette humble demeure de la Capriola, habitée seulement par quelques religieux, sincères admirateurs des vertus de Bernardin, on se demande quel usage l'homme de Dieu pouvait faire de pouvoirs si étendus. Albert en écrivant cette lettre savait qu'il n'aurait sans doute jamais à s'en servir, mais il voulait honorer d'abord le maître dont les vertus et la science l'avaient formé lui-même à la vie apostolique, il voulait distinguer du commun des frères le religieux à qui la réforme devait le plus ; il voulait entourer les dernières années de sa vieillesse de tous les respects, de toutes les marques de déférence qu'un père a droit d'attendre de ses enfants. Albert ne pouvait avoir Bernardin pour son supérieur; il voulait, autant qu'il dépendait de lui, le conserver son égal.

Digitized by Google

LIVRE V.

CHAPITRE I.

Prédication à Milan. — L'hérésie d'Amédée. — Bernardin défenseur des dogmes.

Le saint apôtre de l'Italie ne pouvait demeurer longtemps à la Capriola ; si les besoins de ses frères, confiés à d'autres mains, lui permettaient de goûter quelque repos, et de se livrer paisiblement aux douceurs de la vie contemplative, les besoins plus urgents des fidèles le provoquaient à rentrer de nouveau dans l'arène, et à soutenir de nouveaux combats. Le duc de Milan, que les vertus de Bernardin avaient subjugué sans changer son cœur, désirait l'avoir encore une fois dans sa capitale, il savait combien sa parole était puissante à améliorer les dispositions de son peuple et à le conserver soumis à son autorité. Sans pratiquer la vertu lui-même, il voulait la voir en honneur parmi les siens. L'homme de Dieu avait pour les Milanais une affection particulière, il se rendit volontiers aux invitations de Philippe Visconti, et arriva à Milan vers la fin d'octobre ou au commencement de novembre de l'année 1442. Sa présence excita l'enthousiasme, on se porta à ses prédications comme s'il eût parlé pour la première fois,

Google

on l'écouta comme l'envoyé du ciel, le héraut de Jésus-Christ, l'ange du bon conseil.

La parole d'un prêtre d'une autorité aussi grave était bien nécessaire alors dans ces contrées. Déjà nous avons dit combien les scandales de l'assemblée schismatique de Bâle inspirait de crainte aux âmes pieuses de la haute Italie. Bernardin avait semblé l'homme le plus capable de préserver ce pays du malheur dont il était menacé, seul il avait réussi à éteindre les dissensions des guelfes et des gibelins, seul, pensait on, il préserverait la Lombardie des atteintes du schisme. De plus l'hérésie, après avoir troublé l'Allemagne, avait rencontré en Italie un adepte peu dangereux en apparence, mais en réalité capable de propager l'erreur; c'était un simple professeur de mathématiques, nommé Amédée. Imbu des idées les plus opposées à la foi, il se mit à les répandre parmi le peuple de Milan, et déjà il faisait des progrès. Bernardin, occupé alors aux prédications dont nous venons de parler, fut bientôt instruit de ces tentatives de l'homme ennemi. Il commença par voir Amédée en particulier, il lui représenta combien il s'éloignait des sentiers de la vérité divine, quel grave scandale il causait aux âmes simples par ses doctrines contraires aux enseignements de l'Église, et le conjura de rentrer en lui-même en se soumettant d'esprit et de cœur à la doctrine catholique. La science et le zèle de Bernardin échouèrent contre l'opiniâtreté de l'orgueilleux novateur; sans tenir compte d'avertissements si charitables, il continua à dogmatiser en se cachant sous des dehors propres à en imposer. Alors le saint prédicateur dénonça l'hérétique à l'archevêque de Milan, parla contre lui en chaire et le fit connaître par son nom, afin de prémunir le peuple contre ses séductions. Amédée, déféré aux inquisiteurs, condamné comme ayant erré dans la foi, se retracta en apparence et sembla redouter la peine d'excommunication lancée contre lui s'il osait enseigner de nouveau l'erreur.

Mais Bernardin pressentait les dangers dont l'hérésie menaçait les nations, il voyait l'Allemagne agitée depuis un demi-siècle par les doctrines incendiaires des hussites; la Suisse, la Savoie et d'autres contrées plus importantes hésiter entre le schisme et l'autorité légitime. Il considéra donc comme un point important de sa mission de raffermir les peuples dans le respect des vérités saintes, dans l'amour de l'Église et la soumission au Souverain-Pontife. Nous avons montré dans ce grand homme le pacificateur des peuples, le réformateur de ses frères, le propagateur de la piété; empruntons encore à ses divers écrits quelques-unes des pensées qu'il aimait à faire entendre pour sauvegarder la foi, le plus précieux héritage de la terre.

« L'hérésie, disait-il, est une flèche empoisonnée, elle pénètre les âmes et leur donne la mort; cette flèche, le démon la lance lui-même, et, après l'avoir lancée, il s'empare des âmes.

» Celui là est hérétique qui ne croit pas tout ce qu'enseigne la sainte Église romaine. Il est hérétique celui qui, s'étant forgé une opinion fausse touchant la foi catholique, l'enseigne et la soutient avec opiniâtreté; un tel homme est assis sur la chaire de pestilence.

» Pourquoi les hommes sont-ils hérétiques ou infidèles? Pourquoi ne croient-ils pas aux choses de la foi, aux saintes Écritures, aux sacrements divins?

» La première cause de l'hérésie, c'est l'ignorance de la mesure et de la capacité de l'esprit humain. L'homme qui s'imagine pouvoir tout embrasser par son intelligence ne saurait croire ce qu'il ne comprend pas. L'Esprit-Saint confond l'ignorance de pareils hommes. L'intellect humain est comme un aveugle en ces choses, il est dans une ignorance complète; et ceux qui suivent un tel guide, suivent un aveugle, ceux qui le consultent, prennent conseil d'un insensé. Pour vous, remarquez soigneusement et croyez que l'intelligence de l'homme a une mesure; qu'elle est il-

mitée par Dieu, son créateur. Il lui a donné des bornes qu'elle ne saurait franchir; il lui a donné suivant sa capacité; il s'est réservé des secrets qu'il révèle à qui bon lui semble et quand il le juge convenable.

» La seconde cause est la subtilité des choses de la foi; l'œil troublé de notre esprit, notre intelligence grossière ne saurait les entrevoir; la plenitude de la foi les embrasse.

» La troisième cause est l'éloignement de notre esprit de ces vérités; pour s'en approcher il faut les méditer, il faut s'appliquer à les considérer; Dieu est la lumière, non des corps mais des esprits; celui qui ne voit pas pareille lumière est un aveugle en présence des rayons du soleil. Celui-là du moins doit croire sur la foi des autres, sur la foi de ceux à qui l'Esprit Saint a donné l'expérience des choses invisibles; il est insensé l'enfant qui croit que sa mère est menteuse quand elle lui parle de la lumière, parce que lui-même ne connaît rien autre chose que les ténèbres d'une prison.

» La quatrième cause est la méchanceté du cœur humain. L'homme détourne son esprit des vérités pour ne point les voir, il s'attache à ses imaginations, à ses propres idées, et non-seulement il ne peut se décider à entendre quelque chose qui les contrarie, mais encore à y arrêter sa pensée. Sa haine pour la vérité est telle alors, qu'il ne peut la considérer en face. *Noluit intelligere ut bene ageret.* — Il ne veut entendre ni les enseignements des docteurs ni ceux de la sainte Écriture, il ne veut pas y ajouter foi.

» O méchanceté malheureuse! ô aveuglement insensé et imprudent! L'aveugle se confie à un petit chien pour connaître la voie où il doit marcher; il s'appuie sur un bâton pour juger de la profondeur d'un fleuve, et l'homme ne veut pas, quand il s'agit du salut de son âme, s'en rapporter à Jésus-Christ, s'en rapporter à son Dieu.

» La cinquième cause de l'erreur est une négligence cou-

pable à employer les moyens en notre pouvoir; ces moyens sont la lecture des saints livres, les prédications, les enseignements et les conseils des hommes de bien. La lumière divine n'entre point dans le cœur qui néglige de s'ouvrir pour la recevoir, une telle négligence est un mépris, et Dieu n'accorde pas ses dons aux contempteurs de sa grâce.

» On ne voit le soleil que dans sa propre lumière; de même le soleil de l'intelligence, Dieu, ne saurait être vu que dans le rayon même de sa splendeur. Tous les flambeaux du monde allumés ne sauraient nous montrer le soleil, de même toutes les sciences humaines réunies ne peuvent bien nous faire connaître Dieu: la lumière seule de la foi répandue en nous par lui a ce pouvoir.

» La sixième cause est la vie impie. Quand la foi n'entre pas dans un cœur qui lui offre pour obstacle une multitude de péchés, c'est justice. La lumière du soleil n'éclaire pas ceux qui se voilent les yeux; un nuage placé entre nous et le soleil nous dérobe ses rayons.

» La septième cause est l'orgueil. L'homme refuse de croire à l'expérience et à la sagesse des autres. Or c'est là comme une tumeur de notre âme, tumeur qui produit l'aveuglement. La vérité n'apparaît point à l'œil superbe, *superbia tua et arrogantia tua decepit te* (Jér. 49).

» L'homme vraiment désireux de s'attacher à la foi catholique et d'y persévérer, doit repousser avec soin tout ce qui sent l'infidélité, tout ce qui produit et entretient l'erreur, et s'attacher aux vertus opposées à ces désordres. Il n'y a point de richesses, de trésors, d'honneurs comparables à la foi catholique; il n'y a point en ce monde de bien plus grand, elle sauve les coupables, elle éclaire les aveugles, elle guérit les infirmes, elle confère le baptême aux catéchumènes, elle justifie les fidèles, elle relève les pécheurs, elle accroît les mérites des justes, elle couronne les martyrs.

» L'homme qui ne croit aux vérités de la foi qu'en s'ap-

Google

puyant sur la raison, sur l'évidence, etc., est semblable à un voyageur malade. L'intelligence humaine est faible en elle-même, elle ne saurait être stable par ses propres forces, elle chancelle sous le poids de son doute; car douter n'est autre chose qu'incliner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Parfois elle tombe dans les ténèbres de l'ignorance, dans le vide de l'ignominie, dans le mensonge, dans l'erreur. Lorsqu'un raisonnement est faible, elle n'ose s'y appuyer avec confiance, c'est pour elle comme un roseau, comme un bâton sans force; elle cherche donc des raisons démonstratives comme des appuis inébranlables. Ainsi elle marche de conclusion en conclusion; elle ne peut se soutenir par sa propre vertu, il lui faut un secours étranger.

» L'homme qui ne croit qu'en s'appuyant sur l'évidence ou les miracles, est semblable à un marchand qui ne se confie à l'acheteur que sur un gage ou une caution. Ce marchand croit au gage et non à l'acheteur; il honore plus le gage que l'acheteur. Les gages de la foi sont les preuves, les miracles. Si donc Dieu vous propose quelque chose à croire et que vous exigiez de tels gages, vous rendez plus d'honneurs à ces gages qu'à Dieu lui-même. Tout le monde sent combien une telle manière d'agir est inconvenante, la sincérité de notre foi consiste à croire aux vérités proposées sur l'autorité de celui qui nous commande; par là nous le glorifions, nous l'honorons. Au contraire, une foi appuyée sur des preuves nombreuses est une foi infidèle, une foi incrédule, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ce n'est point une vertu mais un vice, une foi injurieuse à Dieu. Ceux qui ne veulent croire que sur preuve évidente agissent en ce point avec Dieu comme ils feraient avec des menteurs et des païens.

» Mais de quelle infidélité est rempli ce monde misérable! Il ne croit pas à Dieu, et cependant il a reçu pour gages des miracles sans nombre, pour caution les martyrs et l'enseignement lumineux des docteurs. Il y a, dit saint

Maxime, un grand danger pour nous à disputer de la vérité de la religion, quand nous la voyons confirmée par le sang des martyrs. C'est une chose pleine de périls d'oser, après les oracles des prophètes, les témoignages des apôtres, discuter notre vieille foi comme une doctrine nouvelle, de persévérer dans l'erreur à la suite de tels guides, de s'entêter en des disputes oiseuses après les fatigues et la mort de tels témoins.»

Nous pourrions former un volume des passages où le saint prédicateur aborde la question de la foi et la défend avec une clarté égale à la profondeur de ses enseignements. Il soutenait ainsi les esprits sollicités par l'erreur, et l'hérésie n'osait lever le front en sa présence. Le professeur de mathématiques, Amédée, n'était point corrigé de son envie de dogmatiser, mais comment s'aventurer dans une pareille entreprise, quand il voyait sur son passage un homme tel que Bernardin? Il prit le parti de dissimuler et d'attendre; puis il se rendit à Rome, où à force de ruses, de mensonges et de protestations d'attachement à la foi catholique, il parvint à tromper le délégué du pape, chargé de son affaire, et en obtint des lettres déclarant ses sentiments conformes à la foi de l'Église. Muni d'un pareil diplôme, il recommença à semer ses erreurs et à déclarer Bernardin obligé, en vertu des décrets du Saint Siége, à retracter ce qu'il avait avancé contre lui dans ses prédications. La lettre ne parlait en aucune manière de l'homme de Dieu, aussi la prétention d'Amédée servit-elle à attirer plus promptement sur lui l'attention de Rome. Eugène IV, indigné de la perfidie et de l'audace d'Amedee, chargea l'évêque de Lodi et le vicaire de l'archevêque de Milan de procéder contre lui et de faire connaître au monde que les lettres dont se targuait l'imposteur étaient des lettres subreptices, obtenues seulement à l'aide de mensonges et d'une impudente effronterie.

Après avoir vengé ainsi la vérité et combattu les tentatives de l'erreur, Bernardin fit ses adieux à ses chers Milanais pour voler à de nouvelles conquêtes, sans s'inquiéter

de ce que ses ennemis pourraient entreprendre contre lui en son absence. Il laissait à l'Église le soin de sa renommée, et son unique ambition était de consacrer au salut des âmes les restes d'une vie désormais bien chancelante. L'Église ne trompera pas la confiance de ce fils si soumis à ses lois et toujours si empressé à étendre son empire. Nous la verrons bientôt se charger elle-même de préserver son nom des atteintes du mensonge et de la haine.

CHAPITRE II.

Bernardin à Padoue.

La ville entière de Milan avait accompagné de ses regrets le départ de Bernardin, et tous soupiraient après le jour où il leur serait donné de l'entendre de nouveau. Le duc lui-même courut au-devant du désir de son peuple en écrivant à Albert de Sarziano afin de le réclamer pour le carême de l'année 1443. Le marquis de Ferrare s'adressait en même temps au vicaire général des frères Mineurs, et le conjurait au nom de son antique amitié d'accorder à son peuple le grand prédicateur. Albert de son côté avait besoin de Bernardin dans les grandes circonstances où il se trouvait. Le chapitre général de l'ordre devait se tenir pour la Pentecôte de cette même année 1443, il lui fallait tout préparer pour cette solennelle réunion, et les conseils de l'homme de Dieu, sa connaissance de l'ordre des frères Mineurs, et la confiance qu'inspirait chacune de ses décisions, tout en un mot le détournait de condescendre aux vœux du duc de Milan et du marquis de Ferrare. Il écrivit donc pour leur faire connaître ses intentions, mais avec l'aimable modestie dont tous ses actes portaient l'empreinte.

Digitized by Google

« Si c'est un crime, disait-il au duc de Milan, de refuser à un ami ce qu'il demande avec raison, je n'entreprendrai pas d'affaiblir la note que vous jugerez devoir infliger au refus fait aux princes eux-mêmes dans des choses justes..... Cependant vous comprendrez, je le pense, pourquoi je vous refuse ce qui fait l'objet de vos instances. Permettre que le saint frère Bernardin, mon père par l'âge, demeure à Milan, ce serait, pour mon propre compte, agir comme un homme qui, épuisé par la faim, rejetterait le morceau de pain nécessaire à la conservation de sa vie. Ensuite j'ai arrêté, il y a huit mois, avec lui, qu'il prêcherait à Padoue, et il ne me reste personne pour le remplacer. De plus, le compagnon de Bernardin étant venu de sa part me trouver afin de savoir d'une manière plus certaine ce que j'avais résolu à son égard, sachant qu'il n'était engagé pour aucun lieu, je lui ai mandé par ce frère que définitivement il vînt prêcher à Padoue, et même j'ai annoncé dans un discours public, et en présence de ce même religieux, son arrivée. Enfin, vu l'exigence de cette époque, je ne saurais trouver, même dans toute l'Italie, un autre frère à vous envoyer, tous mes autres prédicateurs étant assurés aux principales villes de ce pays selon l'usage des églises..... (1). »

Albert termina sa lettre en laissant au duc à prononcer sur la gravité de ses raisons et à juger si Padoue doit se passer de Bernardin pendant le carême et dans un moment où sa présence est si nécessaire à son supérieur. Il consentira à le donner à Milan si telle est la volonté du prince, mais à la condition qu'il reviendra à Padoue, pour le chapitre général. Il adressa la même lettre au marquis de Ferrare en y joignant un petit mot pour lui rappeler l'amitié qui les unit et le prier de la lui conserver inviolablement (2). Les deux princes se rendirent aux raisons du vi-

(1) Albert. Sarth. litt. 75.
(2) Id. id., litt. 76.

Digitized by Google

caire général et lui laissèrent Bernardin dont ils avaient su par eux-mêmes apprécier la sagesse.

Le saint alla rejoindre Albert, arrivé depuis quelques mois déjà à Padoue. Cette ville avait alors une université florissante, des maîtres célèbres et une foule innombrable d'étudiants. Témoin deux siècles auparavant des prédications miraculeuses du plus illustre des compagnons de François d'Assise, de cet Antoine dont l'autorité toute-puissante avait fait trembler le tyran Ezzelino, et qui, en mourant, avait attaché à son nom celui de Padoue même, la vieille cité avait gardé pour les franciscains une vénération profonde. Un temple superbe s'élevait dans ses remparts en l'honneur d'Antoine; elle le nommait *le Saint* et le considérait comme son protecteur le plus puissant. Nul mieux que Bernardin n'avait, depuis tant d'années, dans l'ordre de Saint-François, rappelé sa puissance sur les masses, sa liberté apostolique, ses œuvres surprenantes. Comme lui, par sa parole, il électrisait les peuples et les entraînait sur ses pas; comme lui, il faisait trembler les pécheurs et annonçait aux grands de la terre des vérités dures à entendre; comme lui, il avait des paroles d'amour ineffable pour les hommes en proie à l'affliction, et nul n'avait jamais surpris sa charité en défaut; comme lui, il était vraiment *l'Arche du Testament*. Dans son âme étaient placées les tables de la loi pour diriger tous ses pas et éclairer le reste des mortels, dans son cœur était la manne descendue du ciel, la parole de vie, et cette parole, loin d'être captive, coulait sans cesse de ses lèvres, comme un fleuve inépuisable destiné à rafraîchir la terre et à lui faire porter des fruits. Antoine avait été la plus forte colonne de l'ordre séraphique, il avait repoussé avec un zèle incessant les mains téméraires qui tentaient d'abaisser l'auguste édifice élevé par son bien-aimé père François d'Assise, et plus d'une fois ses généreux efforts lui avaient attiré l'animadversion d'hommes moins parfaits; Bernardin était, lui, le

Digitized by Google

réparateur de ce même édifice battu par tant d'orages, mais toujours debout, toujours majestueux au milieu des injures du temps et malgré plus d'une brèche ouverte par les mains d'hommes abrités à son ombre. Il travaillait depuis près de quarante ans à lui rendre son éclat, et, à force de persévérance et de sainteté, il avait accompli des merveilles inespérées.

A la nouvelle de son arrivée, la ville entière s'émut et le salua comme l'envoyé du Très-Haut. Dès son premier discours, on vit accourir les premiers magistrats, les professeurs de l'université, les étudiants, le clergé, le peuple et la noblesse, tous avides d'entendre l'apôtre et le pacificateur de l'Italie. Il ne changea en rien sa méthode habituelle. Tour à tour sublime et familier, affectueux et sévère, uniquement appliqué à instruire et à toucher, son art était dans son cœur et sa vieille expérience des hommes. Nous avons en abrégé, parmi les œuvres du saint, les discours prêchés dans cette importante station : une main pieuse les a recueillis et nous les a conservés sous le titre de *Carême Séraphique*. Là il envisage l'amour comme le mobile de toute la vie humaine et le considère sous ses points de vue les plus divers, dans sa source divine et dans ses aberrations, dans la vertu de l'homme et dans ses vices ; il le montre au ciel et sur la terre, et dans une série de près de cinquante discours il tire de cette mine féconde un cours complet d'enseignement chrétien.

Dans aucune de ses missions il n'avait rencontré un auditoire mieux disposé, il en profita pour reprendre sans ménagement tous les vices, pour inculquer tous les points de la doctrine catholique et la faire pénétrer jusque dans les esprits les plus grossiers. Il sentait le souffle divin lui suggérer ce qu'il avait à dire, et au milieu des maîtres de la science, il parlait comme un maître supérieur à toute cette assemblée. Vers la fin de ce carême il s'écriait (1) :

(1) Sermon 47.

Digitized by Google

« Je vous ai prêché par la grâce de Dieu ; s'il semble à quelqu'un d'entre vous que mon enseignement pèche en quelque point, que celui-là vienne me trouver et me le dise en toute charité, je suis prêt à me rétracter publiquement; mais si, après mon départ, plusieurs s'élèvent contre moi, considérez-les comme des détracteurs et non comme des amis de la vérité. S'ils vous prêchent le contraire de ce que je vous ai annoncé, abandonnez sans retard de tels prédicateurs. Si l'on m'écrit que quelqu'un enseigne autrement que je n'ai enseigné, en quelque lieu que je sois, j'irai le trouver afin de défendre la parole de Dieu, et si j'ai mal parlé, je me condamnerai en présence de tous, j'annoncerai l'opposé de ce que j'aurai avancé de mal. Je tiens à vous faire connaître une chose : Jamais en aucune ville je n'ai traité d'autant de vérités et de sujets difficiles qu'en celle-ci, je ne l'eusse pas osé ailleurs, je n'eusse pas été compris, on se serait moqué de moi, on m'aurait accusé d'enseigner plus d'une hérésie, de me dire un docteur et de n'être qu'un ignorant. Ici au contraire, j'ai vu à mes discours, non-seulement des hommes d'une vie intègre, mais d'éloquents et saints docteurs. Le bienheureux Antoine, notre protecteur, a obtenu de Dieu, je crois, que je vinsse parmi vous; car ce que j'ai dit n'est pas de moi, mais de Dieu. Si quelqu'un donc contredit mes discours, ne l'écoutez pas... »

Le grand prédicateur pouvait tenir un tel langage sans choquer son auditoire; il avait pour lui l'autorité de ses succès, de ses miracles et de sa conscience. Il savait en outre qu'après lui plus d'une fois de prétendus docteurs étaient passés et s'étaient efforcés de détruire l'œuvre sainte édifiée au prix de tant de fatigues. Comme l'Apôtre, il avait eu à gémir de l'audace de tels hommes, en voyant la divine semence comprimée et presque étouffée par une doctrine venue de la terre et étrangère à l'esprit de Dieu. Il cherchait donc par tous les moyens en son pouvoir à tenir

Digitized by Google

les esprits en garde contre ces docteurs du mensonge et de l'enfer.

Aucune église ne pouvait contenir la multitude de ses auditeurs; aussi dut-il, selon sa coutume, prêcher sur la principale place de la ville. Plus d'une fois la pluie menaça la pieuse assemblée; mais, dit un témoin oculaire, avec un signe de croix il soutenait les nuages prêts à se répandre en torrents; puis quand il avait, à la fin de son discours, donné la bénédiction au peuple, ces mêmes nuages, comme s'il leur en avait rendu le pouvoir, versaient leurs eaux en abondance.

Il prêcha souvent sur le saint nom de Jésus, et dans ces discours il aimait à rappeler les miracles accomplis par l'invocation de ce nom sacré. Une femme de Padoue, possédée du démon, en avait fait l'heureuse expérience. Bernardin raconta sa délivrance à la pieuse assemblée en déclarant que la personne privilégiée était dans son auditoire, et qu'elle pouvait, si bon lui semblait, joindre son propre témoignage à son assertion à lui. Aussitôt cette femme, reconnaissante du bienfait divin, se lève afin de rendre gloire à Dieu et de déclarer, en présence de tous, la vertu de son nom. Alors le prédicateur ajouta : « O pères et mères dévots à ce nom de Jésus, apprenez donc à vos enfants à agir en tous leurs actes, excepté le péché, en ce même nom; soit qu'ils mangent, soit qu'ils boivent, soit qu'ils se mettent au lit, soit qu'ils se lèvent, soit qu'ils écrivent, soit qu'ils parlent, qu'ils commencent au nom de Jésus, et vous verrez les plus heureux effets suivre d'une telle pratique, vous verrez les premiers de leurs ennemis, les démons, surmontés par ce nom (1). » Ces conseils, il les étendit aux diverses classes de ses auditeurs et leur donna le nom divin du Rédempteur des hommes comme le moyen le plus assuré d'échapper aux dangers et de vaincre les habitudes perverses.

(1) Sermon 40.

La jeunesse nombreuse de cette grande ville et de l'université attira surtout son attention. Dans un discours consacré à l'étude des sciences, il ne se borne pas aux avis dont nous avons parlé au commencement de cet ouvrage, et qui lui avaient servi de règle dans toutes les études de sa vie; il s'applique avant tout à leur faire comprendre que toute science vient de Dieu, et qu'on y arrive par la pratique des vertus. « Un homme vraiment noble, dit-il, s'applique à quatre choses dans ses études. Premièrement à avoir une vie sans tache, la noblesse de l'âme consiste à ne pas savoir commettre le péché; ceux-là seulement sont nobles dont la vie est pure. Jésus-Christ a choisi pour disciples des pêcheurs et de pauvres artisans, et il en a fait des nobles. Il a dit à Pierre : « Je ferai de toi le chef de mon Église, » et à Jean : « Tu seras mon homme de confiance. » Mais ces disciples aimaient tellement le Sauveur qu'ils ne pouvaient se séparer de lui. Et vous aussi si vous voulez être nobles, aimez Dieu et vous aurez une vie sans tache. »

« En second lieu, il faut vous efforcer d'avoir une vie réglée; mais la vie ne saurait être réglée si elle n'est pure, et elle ne saurait être pure si elle n'a pas pour règle les bonnes mœurs et la vertu. D'un autre côté, si la vie des nobles est sans règle, ils deviennent des loups rapaces et des tyrans, si elle est bien réglée ils sont des agneaux d'une pureté parfaite. Plus votre âme est noble, plus elle est grande; plus elle est grande, plus elle a besoin d'être réglée et de connaître le Dieu suprême.

» En troisième lieu, votre vie doit être disciplinée, elle doit refréner ses appétits et ses desirs illicites. Un citoyen noble et élevé doit être pour la patrie un miroir; il doit être un conseil où elle puise le salut. Au contraire, un homme avili par une vie sans discipline et sans mœurs est la ruine de la cité où il a établi son séjour.

» En quatrième lieu, vous devez avoir une vie exercée par l'étude des vertus et des sciences. Autrefois, dans les

lieux où la science et les arts libéraux étaient introduits, ils étaient seulement le partage des hommes libres et de la noblesse. Ces hommes s'y exerçaient et apprenaient à gouverner la ville au moyen des lois, de la science et de la vertu. Aujourd'hui, ils rougissent d'étudier et de s'instruire, d'apprendre le commerce et de l'exercer, mais ils se tiennent sur la place publique à tourner en ridicule les gens de bien, à insulter les passants; ils demeurent dans l'oisiveté ou perdent leur temps à jaser, à jouer, à aller à cheval, à soigner les animaux de leurs domaines, et ils deviennent semblables à ces animaux, ils meurent de même.

» O jeune homme, si vous voulez être vraiment noble, embrassez sérieusement l'étude de quelque science où vous puissiez exercer votre esprit et votre génie. Vous deviendrez un homme instruit; votre intelligence s'illuminera, vous connaîtrez Dieu et le monde, et vous comprendrez quelle différence il y aura entre votre vie et celle de pareils idiots, de ces jeunes gens qui perdent leur temps parce qu'ils s'imaginent être nobles, et ne s'inquiètent pas d'étudier les sciences parce qu'ils ont des maisons et des domaines. ... »

C'est sur ce ton que le grand prédicateur ramenait cette jeunesse à la voie véritable des études sérieuses; il ne ménageait ni les conseils, ni les dures vérités. Dans ces jeunes gens il considérait l'avenir de la société. « Tout écolier devenu un homme instruit et honnête, disait-il, est pour sa patrie un soleil resplendissant. Vous êtes appelés, ajoutait-il, à vous gouverner vous-mêmes, à gouverner votre famille, à aider la république de vos conseils. Une vie ennoblie par la science et la vertu est une vie délectable, une vie utile à tout le monde. »

Rien n'échappait au regard observateur de Bernardin. A peine arrivé dans une ville, il en étudiait les usages, les mœurs, les choses à réformer, les œuvres à encourager, ou à développer. Il ne restait étranger à rien, comme ses

Digitized by Google

discours nous le prouvent à chaque page, et cela afin d'établir plus solidement le règne de Dieu, de retrancher jusqu'à la racine les abus, et de ne laisser à son départ aucune occasion au mal de reprendre naissance. Il avait remarqué qu'à Padoue, à Vienne et à Vérone, les juifs jouissaient de privilèges presque égaux à ceux des chrétiens. Ces privilèges, ils les avaient obtenus de la condescendance des Souverains-Pontifes; mais dans la suite, ils en avaient abusé, et bien des inconvénients s'ensuivaient pour les chrétiens. Le saint prédicateur s'efforce donc de rappeler les habitants de Padoue aux règles du droit ecclésiastique à l'égard des juifs; il les exhorte à se garder de tout rapport trop intime avec eux, ce sont des usuriers, dont les biens sont plutôt le fruit du vol que d'un commerce honnête; des ennemis avérés de la foi chrétienne, dont ils tournent les plus augustes cérémonies en dérision, des suborneurs dangereux dont il faut se défier. Les juifs exerçaient tous les métiers industriels, plusieurs étaient médecins. Il conseille de ne pas réclamer les soins de tels hommes, à cause de leur haine contre les adorateurs du vrai Dieu; ainsi, disait-il, à Avignon, un médecin juif s'est glorifié au dernier moment de sa vie d'avoir, par ses médecines, fait mourir un grand nombre de chrétiens.

Ces avis étaient nécessaires dans une ville où l'on comptait un grand nombre de juifs. Chaque siècle a enregistré des actes lamentables commis par le peuple réprouvé contre les enfants du Très-Haut : la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie avaient eu plus d'une fois à gémir de tels excès; Bernardin n'agissait donc que selon les règles d'un juge prudent en prémunissant ses auditeurs contre des dangers malheureusement trop réels.

Au milieu de ses prédications, le temps était venu de tenir le chapitre général de l'ordre des frères Mineurs pour l'élection d'un nouveau supérieur général. Depuis plus de

six mois, Albert de Sarziano était à Padoue disposant toutes choses pour recevoir convenablement les religieux appelés à donner leur suffrage. Ils vinrent au nombre de deux mille des différentes contrées du monde catholique. Le pape avait manifesté ouvertement son désir de voir les frères porter leur choix sur Albert, mais l'Observance ne formait pas la majorité dans cette assemblée, et le plus grand nombre redoutait un supérieur dont le but unique et incessant serait d'amener toutes les maisons de l'ordre à embrasser la règle primitive et à renoncer aux concessions faites de temps à autre depuis saint François par les Souverains-Pontifes. Albert, de son côté, n'avait aucun désir d'être élu. Quelques mois avant la réunion du chapitre, Scipion, évêque de Modène, l'avait sondé sur ce point, et conjuré de lui découvrir dans l'intimité le secret de son âme en lui laissant entrevoir qu'il travaillerait à faire réussir son élection. Albert lui fit une réponse digne d'un vrai serviteur de Dieu. « Il ne désire ni les honneurs ni les dignités, dans la religion, ces dignités doivent sans doute être portées par quelqu'un, mais il sent en lui une trop grande absence de charité pour un pareil fardeau. »

Dès l'ouverture de l'assemblée il vit comment les choses allaient se passer; parmi les frères appelés conventuels, plusieurs s'agitaient afin d'empêcher l'élection d'un membre de l'Observance, d'autres inclinaient à donner leurs suffrages à Albert, et l'agitation semblait devoir s'étendre, quand Bernardin, dont tous sans exception vénéraient la sainteté, prend la parole, exhorte à la paix et au calme, et assure que lui et les siens sont prêts à accepter pour supérieur n'importe quel religieux. Albert, de son côté, parle après son maître. Le bref du pape avait pu sembler de nature à influer sur la liberté des votes, l'humble vicaire général s'écrie : « Que rien, parmi vous, ne trouble la concorde et l'union des cœurs; procédez sans crainte et en toute liberté à l'élection d'un autre que moi-même. Ne

redoutez en aucune façon le mécontentement du pape, notre seigneur; je me charge de l'apaiser. » Alors on alla aux voix, et Bernardin le premier nomma Antoine Rusconi, de Côme, docteur en théologie, homme d'une famille distinguée, et lui-même très-ami de l'Observance. Les autres suivirent son exemple, et l'élection se termina pacifiquement.

Eugène IV ne prit pas la chose comme Albert se l'était persuadé d'abord. En apprenant cette nomination, son premier mouvement fut de l'annuler, mais le pieux frère lui représenta l'inconvénient d'une telle résolution. Antoine Rusconi était sujet du duc de Milan, sa famille puissante dans le pays, lui-même digne, par sa science et ses vertus, de commander à l'ordre; il avait été en outre de tout temps favorable à la réforme de l'Observance. D'un côté il était donc prudent de ne pas refuser une approbation de nature à blesser l'ombrageuse susceptibilité de Philippe Visconti, et de l'autre, l'œuvre de la réforme ne perdrait pas à un tel choix. Le pape, touché du désintéressement d'Albert, confirma le nouveau général, et celui-ci commença son administration en continuant à son modeste prédécesseur sa charge de ministre de toute la province de Saint-Antoine.

Bernardin et ses disciples regardèrent comme un bienfait de la bonté divine en faveur de l'Observance cette élection de Rusconi. Si Albert eût été nommé, selon le désir du pape, la réforme se trouvait de nouveau mêlée au reste de l'ordre, et les embarras de plus d'une sorte dont elle avait eu à se plaindre pouvaient recommencer d'un jour à l'autre. Le choix d'un religieux conventuel pour supérieur général rétablissait au contraire les choses dans l'état où elles étaient auparavant; les observantins formaient une branche distincte de la grande famille, ils reprenaient leur administration particulière et ne relevaient plus que de l'autorité du général, et encore cette autorité

fut-elle fort restreinte par Eugène IV. Immédiatement après le chapitre de Padoue, le pape, après s'être consulté avec les cardinaux et les principaux membres de l'ordre dont les vues furent en tout conformes à ses intentions, enjoignit à Rusconi de diviser l'Observance en deux grandes nations, celle d'en deçà les monts et celle d'au delà; de nommer Jean Capistran vicaire général de la première, et le frère de Jean Maubert vicaire de la seconde, avec une plénitude de pouvoir égale à celle du ministre général de tout l'ordre, et de leur permettre de célébrer des chapitres généraux ou provinciaux à leur volonté, moyennant toutefois une reconnaissance de certains droits du ministre de tout l'ordre dans les premiers, et des provinciaux dans les autres.

Albert, au comble du bonheur d'avoir fait réussir l'élection de Rusconi, rentra dans la vie privée. « Je suis arrivé, écrivait-il (1), à demeurer tout simplement le pauvre frère Albert. J'ai obtenu ce que j'ai toujours désiré, je m'en réjouis d'une façon singulière et bien justement. » Il ne cessa pas pour cela de jouir des bonnes grâces du pape et d'avoir auprès de lui une grande influence. Il lui écrivait comme à un ami, et quand les infirmités qui devaient, peu d'années plus tard, le conduire au tombeau l'en empêchaient, il s'excusait avec une liberté pleine d'amabilité : « Comment aurais-je pu vous écrire, disait-il, quand ma chétive santé m'a à peine permis de vivre (2)? »

Eugène IV était digne d'avoir des amis tels que Bernardin, Albert de Sarziano, Jean de Capistran, lui dont le zèle pour l'exaltation de la foi n'avait jamais fléchi au milieu d'agitations sans cesse renaissantes. Cet éclat et cet accroissement de l'Observance, dont il fut toujours un protecteur

(1) Epist. 91.
(2) Epist. 95.

si dévoué, ne sont pas la moindre gloire de son règne. Son nom se trouve inscrit à côté de ces noms illustres dans les fastes séraphiques. L'Observance comptera toujours le pieux Pontife au nombre de ses bienfaiteurs les plus chers.

Bernardin séjourna encore quelque temps à Padoue après le départ d'Albert et des autres religieux de son ordre. Sa sainteté lui attirait la vénération de tous les habitants sans distinction, et il en profitait pour consolider son œuvre. Enfin le jour où il devait parler pour la dernière fois arriva. Jamais la multitude n'avait été si pressée ni si nombreuse; la ville entière et les pays environnants semblaient s'être donné rendez-vous autour de cette chaire dressée sur la place publique, afin d'entendre les derniers enseignements de l'incomparable missionnaire. Son discours fut un résumé de tout son carême; il roula sur l'amour, considéré dans son triple rapport avec Dieu qui en est le terme le plus élevé, avec le prochain, qui est destiné à le partager dans un degré moindre, et avec nous-mêmes qui portons cet amour en nos cœurs, et en usons si souvent d'une manière opposée à nos véritables intérêts. Dans aucune circonstance, depuis son entrée à Padoue, le feu divin n'avait embrasé ses paroles comme en ce jour; elles tombaient de ses lèvres brûlantes comme la flamme, pénétrantes comme des traits aigus, et pas une n'arrivait inutile à l'âme de ses auditeurs. L'illustre vieillard ne semblait plus un homme, mais un prophète, mais l'instrument de l'Esprit-Saint.

Après avoir traité longuement son sujet, il en vint à des avis dans lesquels il rappelle ce qu'il avait dit, le lundi de Pâques, de ces hommes habituellement empressés à médire de ses enseignements après son départ des divers lieux où il prêchait. Il les conjure donc encore une fois de venir sans crainte le trouver, de lui représenter ce qu'il peut avoir avancé de contraire à la sainte doctrine. Il se déclare

prêt à se rétracter en présence de la foule; il est prêt à mourir dans l'intérêt de la vérité, il aimerait mieux cesser de vivre que d'avoir un enseignement opposé à l'Évangile.

A ces nobles protestations d'un cœur avant tout catholique, à ces avis multipliés d'un père à la veille de quitter pour toujours ses enfants, il joint des remercîments. « Nous devons à Dieu nos actions de grâces pour les fruits de salut dont vos âmes ont été comblées; non, je ne me rappelle pas d'en avoir recueilli de semblables en aucune autre ville. J'ai à rendre grâce aussi de votre patience, vous ne vous êtes jamais fatigués, vous êtes venus de jour en jour avec un désir plus ardent et plus brûlant de charité, entendre la prédication de la parole divine. Que les louanges et les actions de grâces éclatent donc en présence de Celui de qui descendent tout bien excellent et tout don parfait. Il m'a accordé à moi de parler, à vous d'écouter; il m'a donné de conduire à bonne fin une œuvre utile à mes auditeurs. Que des louanges infinies soient aussi rendues à la Vierge glorieuse, l'objet de mon amour, et au bienheureux Antoine qui a voulu renouveler son culte en cette ville.

» J'ai également à rendre grâces aux pasteurs et autres ecclésiastiques de cette ville illustre de Padoue, à ses éminents docteurs, à ses honorables citoyens, à ses étudiants qui ont daigné m'entendre avec tant de persévérance et auxquels je demeurerai à jamais obligé en Jésus-Christ, à tous les hommes de bien et aux femmes qui m'ont aidé les uns et les autres de leurs prières.

» Maintenant, permettez-moi d'agir comme un bon père à la veille de se séparer de ses enfants. Je vous donne mon testament; il contient ce qui suit : d'abord je vous laisse le bien le plus précieux que j'aie en mon pouvoir, le très-dévot nom de Jésus, ce nom au-dessus de tout nom. Ce nom très-doux et très-élevé, ayez-le toujours imprimé dans vos cœurs et sur vos fronts. Qu'il vous accompagne en tous lieux;

Google

quand vous vous levez, quand vous commencez quelque action, faites le signe de la croix et prononcez le nom de Jesus. Quand vous prenez vos repas, commencez en invoquant le nom de Jésus. Quand vous sortez de table et quand vous voulez écrire, que votre premier mot soit au nom de Jesus. Faites de même en tout; que chacune de vos actions soit en son nom ; gardez-vous de jurer par ce nom ; qu'il soit toujours avec vous. Amen.

» Je veux en second lieu donner à chacun de vous une courte prière à réciter tous les jours. Le dimanche, dites : « Jésus, mon seigneur bien-aimé, accordez-moi, je vous en conjure, de pouvoir vous aimer. » Le lundi : « Jésus, mon seigneur bien-aimé, je veux vous aimer, mais je ne le puis sans vous. » Le mardi : « Jesus, mon seigneur, embrasez-moi de votre amour. » Le mercredi : « Jésus, mon doux amour, faites-vous sentir si suave à mon cœur et donnez-moi une humilité si profonde que je languisse et meure de votre amour. » Le jeudi : « Seigneur Jésus, accordez-moi de souffrir quelque chose en souvenir de ce que vous avez souffert par amour pour moi. » Le vendredi : « Seigneur Jésus crucifié et percé de clous par amour pour moi, faites passer en moi ce qui se passe en vous, que ces clous me transpercent et que je brûle d'être attaché pour vous à la croix. » Le samedi : « O mon très-aimé Jésus, qui vous êtes reposé le septième jour, accordez-moi par votre miséricorde, quand je verrai votre face au terme de mon pèlerinage, de me reposer en vous dans la félicité éternelle. Amen. »

« En troisième lieu, je vous laisse la charité que je vous ai prêchée envers Dieu, envers vous-même et envers le prochain. Je vous conjure ensuite de vous souvenir de moi dans vos prières. Enfin, je vous demande d'être unis, moi avec vous et vous avec moi, de telle sorte par le lien d'une charité sincère en Jesus-Christ, que nous puissions nous retrouver inséparables dans la cité céleste à laquelle daigne

nous conduire par sa miséricorde le Dieu qui est la vie des vivants, dans tous les siècles des siècles. Amen (1). »

Quand l'homme de Dieu cessa de parler, des larmes d'attendrissement coulaient des yeux de chacun de ses auditeurs, avec peine ils retenaient leurs sanglots. Ils le conjurèrent de retarder encore de quelques jours son départ; sa tendresse le faisait hésiter, mais une voix plus puissante lui criait : « Il faut que tu prophétises encore aux peuples et aux nations. Ces nations, ces peuples sont ceux qui n'honorent pas Dieu, ne comprennent pas Dieu, ne connaissent que les choses du monde et de la chair, ceux qui sont plongés dans le péché, couverts de souillures. Il faut que tu prophétises aux hommes de diverses langues, que tu leur fasses connaître les vices et les vertus, l'enfer et la gloire du ciel. » Il ne pouvait donc acquiescer aux désirs des habitants de Padoue; mais vers quelle ville dirigera-t-il ses pas? Comme les nuées du ciel, il voulait répandre la divine rosée sur les contrées où l'emporterait le souffle de Dieu et non la volonté de l'homme. Il conjura donc ses frères de demander au Seigneur de lui faire connaître s'il devait se rendre à Vicence ou à Venise. Les bons religieux obéissant avec une humble simplicité aux volontés de leur père se mirent à prier, et le jour même l'homme de Dieu se dirigeait vers Vicence.

La foule, s'attendant à le voir aller à Venise, s'était portée sur la route qui conduit à cette ville, afin de recevoir une dernière fois sa bénédiction. Cependant, malgré le silence du saint prédicateur et son désir d'éviter l'empressement et les acclamations de ce bon peuple, il ne put sortir si secrètement qu'il ne fût bientôt suivi de plus de cinq cents personnes demeurées pour épier le moment de son départ et savoir quelle direction il allait prendre. Arrivé à un mille de la ville près de l'église de Sainte-Marie-Nouvelle, il exhorta

(1) De convers. ad Jesum, t. 3.

les pieux fidèles à ne pas l'accompagner plus loin, puis il répandit sur eux de l'eau bénite et leur donna sa bénédiction. Alors tous accoururent, saisirent sa main et la portèrent avec tendresse à leur bouche en répandant des pleurs. « Nous pleurions tous, dit l'historien oculaire de cette scène émouvante, en voyant notre père spirituel nous abandonner. Je vis un illustre docteur en l'un et l'autre droit, Prosdicimo Conti, presser sa main, et les larmes aux yeux pouvant à peine se séparer de lui. D'autres docteurs distingués, des étudiants, les citoyens les plus notables de Padoue en firent autant. Bien peu consentirent à s'en retourner; plusieurs prirent le devant et s'en allèrent l'attendre au pont de la Brentella, les autres marchaient à sa suite et lui faisaient cortége. Mais deux frères de ses compagnons, le voyant affligé de la persévérance de ces braves gens à ne point le quitter, avertirent le maître du pont de le lever aussitôt le passage de Bernardin, et de ne permettre à nul autre de le passer. Tous reprirent donc avec tristesse le chemin de la ville à l'exception d'un petit nombre à qui il fut donné d'accompagner encore le saint jusqu'à Relesega, petit endroit à moitié chemin de Padoue à Trévise. Mais à peine commençaient-ils à se reposer que les paysans, avertis de la présence de l'homme de Dieu, accoururent de toutes parts, les uns apportant du pain, d'autres des rafraîchissements, d'autres différentes provisions en assez grande quantité pour satisfaire aux besoins de la foule. Bernardin bénit ces bons paysans et continua sa route en rendant au Seigneur des actions de grâces. Le champ cultivé par ses mains avait produit des fleurs au parfum suave, des fruits d'une saveur délicieuse. La main de Dieu était avec lui, elle s'était manifestée par des merveilles; le Christ était vainqueur, il régnait en maître souverain dans cette région fortunée.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Prédications à Vicence — à Vérone — à Venise.

Vicence avait, comme autrefois Padoue, entendu la parole de Bernardin, et le souvenir de ses vertus, demeuré dans les cœurs, inspirait à tous le désir de l'entendre encore. Les habitants sortirent à sa rencontre afin de vénérer en lui l'envoyé du Seigneur, et de lui témoigner leur bonheur de sa présence. Il séjourna seulement quinze jours en cette ville, mais ces quinze jours furent laborieusement employés. Les discordes, depuis ses anciennes prédications, s'étaient réveillées chez plusieurs. Les noms de Guelfes et de Gibelins avaient commencé à revivre, la haine fermentait en plus d'une demeure. Vicence avait grand besoin de revoir encore dans ses murs l'homme suscité de Dieu pour être le pacificateur de l'Italie. Le vice si énergiquement flagellé par Bernardin avait relevé la tête et causé des ravages. L'homme de Dieu reprit donc son œuvre de conciliation avec autant d'ardeur qu'autrefois, il invita les pécheurs à rentrer en eux-mêmes, il les menaça, stigmatisa leurs désordres et les porta à en rougir. Sa vieillesse, son état de souffrance, l'air de sainteté répandu dans toute sa personne donnaient à sa parole une puissance nouvelle. On ne pouvait l'entendre sans être touché, sans être porté au repentir. La ville recueillit pendant ces deux semaines des grâces abondantes, les haines se calmèrent et s'éteignirent, les pécheurs revinrent à des sentiments plus chrétiens et se réconcilièrent avec Dieu, les justes s'affermirent dans la pratique des vertus.

Vérone voulut à son tour le posséder et l'invita à venir lui annoncer la sainte parole. Vérone était une de ces villes où nous avons vu Bernardin apparaître comme l'ange de

la paix ; il ne crut pas devoir se refuser à ses instances. Il prêcha quelques jours seulement, mais la foule accourue à ses discours était telle que lui-même avouait n'avoir jamais vu une affluence aussi considérable. Un de ses auditeurs bien jeune alors, devenu dans la suite chanoine de Saint-Jean-de-Latran, ayant à représenter les qualités d'un prédicateur de la parole divine, en prend occasion de rappeler les impressions dont son cœur avait été pénétré en entendant Bernardin. « Cet homme, dit-il, nous offre l'image d'un des apôtres le jour où ils furent remplis de l'Esprit-Saint. Il est ardent, humble, d'un vaste savoir et d'une prudence à toute épreuve. »

Les Vénitiens aussi le prièrent de venir ranimer au milieu d'eux l'esprit de foi dont cette ville avait un besoin particulier dans cette immense agitation d'affaires de toutes sortes qui semblait faire uniquement sa vie. Depuis le jour où l'homme de Dieu avait paru avec tant d'éclat dans la grande et tumultueuse cité, son souvenir y était demeuré vivant comme dans tous les lieux où il avait passé en évangélisant le royaume de Dieu. La renommée n'avait cessé d'entretenir les habitants de ses travaux, de ses succès inespérés, des persécutions dont ses ennemis l'avaient poursuivi, de ses triomphes dans la défense de la vérité et de toutes les œuvres de son zèle. Venise avait vu sans cesse les enfants de Bernardin traverser ses remparts, demander à ses vaisseaux le passage pour Jérusalem, Constantinople, l'Arménie, l'Égypte, les îles de l'Archipel, pour toutes les contrées de l'Orient où l'intérêt de la foi les appelait. Elle les avait vus revenir successivement de leur glorieuse mission, amenant aux pieds du Souverain-Pontife les Éthiopiens, les Coptes, les Chaldéens, les Grecs, et les peuples les plus divers. Leur nom était cher à Venise comme le nom des confesseurs de la foi, et l'âme de ces héros magnanimes, le père de ces conquérants généreux c'était Bernardin, le propagateur de l'Observance francis-

Digitized by Google

caine, le défenseur infatigable de l'Église, l'homme vraiment fait pour former à la religion des combattants invincibles. Aussi son nom avait-il dominé le tourbillon des affaires dans la Tyr du moyen âge, et tous considéraient comme une faveur singulière du Ciel d'entendre encore une fois ses enseignements.

Lorsqu'il parut on s'empressa de lui faire honneur comme à un saint, les hommes les plus doctes, les patriciens, les premiers magistrats, les grands dignitaires de la république, les riches négociants, les militaires dont la valeur avait si souvent effrayé les soldats de Philippe Visconti, se portèrent à ses discours ; le peuple s'y pressait innombrable et avide de recevoir la précieuse semence, et tous demouraient saisis d'admiration. C'était bien vraiment l'homme de Dieu, l'apôtre sublime de l'Évangile tel qu'ils l'avaient vu il y avait vingt ans. La renommée n'avait point exagéré ses vertus, le temps les montrait plus sublimes et plus attrayantes encore. La vieillesse n'avait point affaibli l'énergie de son zèle, les souffrances ne lui avaient rien ôté de son amabilité ; son esprit était toujours vif, enjoué, affectueux, passionné, toujours facile et lumineux. Il avait le privilége presque unique dans une ville comme Venise, d'occuper exclusivement tous les rangs de la société.

Il compta là des amis illustres, parmi lesquels il faut ranger en première ligne Bernard Justinien, neveu de saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, et auteur d'une vie de ce saint ; Léonard Justinien, sénateur et frère du même saint. Laurent était alors évêque de Castello. Il portait aux frères mineurs de l'Observance un attachement profond à cause de la pureté de leur vie, de leur éloignement des choses terrestres et de leur zèle pour la cause de l'Église. L'histoire ne nous dit pas s'il connut Bernardin en particulier, mais les historiens s'accordent à le croire, fondés sur les relations intimes établies entre le grand prédicateur et la famille de Justinien. Au

reste, jamais deux hommes ne furent mieux faits pour s'entendre ; c'était chez les deux la même ardeur pour le salut des âmes, la même humilité, la même tendresse de dévotion ; tous deux s'étaient nourris de la lecture des mêmes auteurs. Laurent Justinien, dans ses livres de piété, semble avoir pris pour modèle saint Bonaventure, dont il copie souvent des pages entières ; Bernardin estimait en première ligne les écrits du docteur séraphique, c'est de tous les auteurs celui qu'il cite le plus souvent. L'un est le premier écrivain mystique du xve siècle, l'autre en est le plus grand et le plus pieux prédicateur.

A ces personnages éminents il faut en joindre d'autres d'un rang également distingué. Bernardin retrouva à Venise ce François Barbaro, dont nous avons déjà parlé. Il y connut Matteo Vitturi, Christophe Donato, Jacques Loreduno, François Valiero, le doge Foscari. Valiero garda surtout de lui un souvenir mémorable : parvenu en l'année 1457 au terme de sa vie, alors que l'homme de Dieu, mis au nombre des saints, était honoré d'une façon spéciale en milieu de Venise reconnaissante, il demanda à être inhumé au pied de l'autel élevé dans la petite église du couvent de la Vigna en l'honneur de Bernardin. Il l'avait aimé et vénéré comme un père durant sa vie, après sa mort il voulait reposer sous sa protection.

Il faut encore ranger au nombre des amis les plus chers de Bernardin Cristoforo Moro, à qui il avait prédit à Padoue la première dignité de la république. Cristoforo avait suivi dans cette ville ses prédications avec une ardeur infatigable ; il s'était lié avec lui de cette amitié vraie, dont les saints possèdent à un si haut point le secret. Non content d'entendre sa parole avec le reste du peuple, il lui avait demandé ses conseils en particulier, et c'est dans un de ces entretiens intimes que Dieu, découvrant l'avenir à son serviteur, lui montra dans Cristoforo le successeur de Foscari. A Venise, le futur doge témoignait le même zèle à

se nourrir des enseignements de Bernardin, à converser avec lui, et plus tard, dans les honneurs, sa reconnaissance le porta à combler les religieux de l'Observance de bienfaits qu'il ne pouvait offrir au bienheureux alors en possession de la céleste félicité.

Ce concours d'amis illustres ne le détournait pas de l'œuvre importante et capitale dont il était chargé et à laquelle il voulait consacrer le reste de ses forces, la prédication de la parole divine. Il en faisait désormais son occupation exclusive, et, pour n'en être plus détourné, il avait renoncé à toute autre œuvre du ministère apostolique. Dans son dernier carême de Padoue il avait annoncé du haut de la chaire cette résolution comme inspirée par l'esprit de Dieu : « Autrefois, disait-il, j'avais choisi l'office de confesseur, et j'entendais les hommes et les femmes, ensuite j'ai été chargé de mes frères, plus tard j'ai laissé cette charge et celle de confesseur Mais je vois que ce n'est pas encore assez, le temps viendra où nul homme ne conversera avec moi, parce que en m'entretenant avec les hommes et en traitant de choses particulières, j'omets toute étude. Or ma conscience me dit qu'il faut abandonner les affaires particulières et m'attacher aux choses générales et à la prédication pour le plus grand bien de tous (1). » Il s'efforçait donc de perdre le moins de temps possible dans ses rapports obligés avec les hommes, et, malgré quarante années d'exercice, il se préparait soigneusement avant de monter en chaire, tant il respectait cette divine parole dont il était le héraut, tant il craignait de la compromettre aux yeux du monde en négligeant de la montrer majestueuse, brillante de lumière et digne de la vénération de tous.

Mais sa santé, depuis si longtemps ébranlée, ne put soutenir les fatigues de chaque jour. Il tomba malade et assez gravement pour répandre l'inquiétude dans la ville entière.

(1) Car. Seraph.

Digitized by Google

La mort ne s'offrait pas à lui imprévue; dès les premières années de sa vie apostolique, il avait travaillé comme si elle eût dû le surprendre, et dans sa vieillesse, des infirmités douloureuses lui annonçaient assez qu'elle ne pouvait tarder. « La vie, disait-il, a sa maturité comme les autres choses, c'est la vieillesse. Les fruits de la terre, s'il leur était donné de sentir et de parler, se féliciteraient d'être arrivés à leur maturité. C'est pour mûrir qu'ils commencent. Mais si cette maturité est bonne dans les fruits, combien plus doit-elle être excellente dans l'homme! O vieillard, tu dois donc aussi être parvenu à ta maturité, s'il y a en toi un principe excellent. Attends désormais sans crainte la main du moissonneur; la mort que tu redoutes n'est pas la mort, mais la fin des labeurs et le commencement de la vie. Pour toi, le monde est passé et sa concupiscence aussi; on va te dire : *Mon ami, montez plus haut.* Allons donc, emploie maintenant dans cette attente le reste de tes jours, et dans peu, ton vaisseau fatigué par la tempête, entrant dans un port sans orages, se reposera dans la gloire éternelle (1). »

La mort cependant devait remettre à quelques mois encore son œuvre de destruction; la victime, si saintement préparée, n'avait point touché le terme marqué dans les décrets célestes. Bernardin après s'être montré dans la maladie ce qu'il n'avait cessé d'être dans la santé, vit son mal céder à la puissance de l'art, et il put se mettre en route pour Ferrare où l'attendait le prince qui, l'année précédente, l'avait demandé avec des instances si vives à Albert de Sarziano.

Il demeura seulement quelques jours en cette ville, mais, illuminé divinement, il annonça à l'Italie les malheurs dont elle devait avoir à gémir dans une partie du siècle suivant. « Les princes, dit-il entre autres choses, seront divisés, ils useront dans leurs rapports de ruses et de fourberies. Mal-

(1) Serm. de calamit. senect. ad fin.

heur à toi, ô Italie! durant ces années il te viendra des soldats d'une grande valeur et d'une irrésistible impétuosité, des hommes dont tu n'entendras pas la langue. En voyant le sang couler à flots, tu baigneras la terre de tes larmes, tu crieras au Seigneur et il ne t'exaucera pas. O Italie, malheur à toi en ce jour! Si tu te jettes dans des villes fortifiées, je les environnerai d'ennemis et je t'abatterai par la famine. Si tu te réfugies dans les châteaux forts et munis de provisions, ou bien sur les montagnes, j'y ferai descendre le souffle de la peste et de la mort, et ces choses ne cesseront point que tu n'aies, ô Italie, ouvert ton cœur au repentir. Malheur à la cité des nations, parce qu'elle sera humiliée et perdra une foule innombrable de ses enfants! Malheur à la cité des peuples, parce qu'elle sera flagellée par la peste et comme couchée contre terre! Malheur à la cité de la Toscane, parce qu'elle subira de grands changements et versera des flots de sang! Rome sera comme plongée dans la viduité et la cruauté régnera sur toute l'Italie. Malheur, malheur, ô Italie, malheur en ce jour! Mais pour conjurer ces maux, priez Dieu comme le firent les Ninivites, par le jeûne, les larmes et en vous frappant la poitrine. Déchirez vos cœurs, et le Seigneur, qui règne dans les siècles des siècles, vous fera miséricorde. »

Nous savons trop combien rigoureusement pour l'Italie s'accomplirent ces menaçantes prédications. Les guerres de la succession du Milanais, les luttes où figura Jules II, la prise de Rome plus tard par Charles-Quint, accumulèrent ruine sur ruine, calamité sur calamité. Il fallut de longues années pour guérir tant de plaies.

Dans bien d'autres rencontres l'avenir fut montré à découvert à Bernardin, non-seulement dans ces dernières années de sa vie, mais dès le commencement de sa mission en Lombardie. Dieu qui l'avait choisi pour calmer les douleurs de ses enfants, consoler son Église au milieu de désolations navrantes, avait voulu le rendre semblable aux

Digitized by Google

grands apôtres des premiers temps en lui donnant l'esprit de prophétie et le don des miracles. Ainsi, en l'an mil quatre cent vingt et un, il annonçait aux habitants de Brescia les travaux dont Philippe de Milan devait deux années plus tard entourer leur ville. En l'an mil quatre cent vingt-deux, lors de sa première prédication à Venise, il prédit de quelle façon extraordinaire et vraiment merveilleuse les Vénitiens viendraient en aide à cette même ville de Brescia assiégée au nom de ce Philippe par Nicolas Piccinini. A Pérouse, à Florence, il proclama la gloire et les succès futurs du plus illustre de ses imitateurs, de saint Bernardin de Feltre. « Après moi, dit-il, viendra, revêtu de ce même habit et dans un temps plus mauvais encore, un autre Bernardin. Prêtez l'oreille à ses enseignements et faites ce qu'il vous dira. Plusieurs, je le sais, ne l'écouteront pas. Il fera de grandes choses; croyez à ses paroles et conformez-vous à ce qu'il vous enseignera. » Bernardin de Feltre devint pour l'Italie, dans la seconde moitié du xve siècle, ce que Bernardin de Sienne avait été dans la première, le ministre des miséricordes célestes, le héraut du Très-Haut, l'apôtre de sa patrie, la gloire de l'ordre séraphique et de l'Église romaine. Nous pourrions citer bien d'autres prédictions de notre saint; Dieu le traitait comme un ami à qui il découvrait ses secrets les plus intimes. Ce n'était point un serviteur, mais un enfant dans la maison de son père, le confident de l'Époux sacré des âmes.

CHAPITRE IV.

Bernardin à Sienne. — Dernier carême à Massa. — Dernières prédications à Sienne.

De Ferrare Bernardin passa à Bologne où il parut encore dans la chaire sacrée; de là il vint à Florence, et se rendit enfin à son couvent de la Capriola il y demeura quelques mois à revoir et à mettre la dernière main à plusieurs petits traités. Ce fut alors qu'il perdit Vincent de Sienne, son compagnon fidèle et inseparable. Il consacra un chapitre de son traité sur les *Beatitudes* à déplorer sa mort et à exalter ses vertus, comme nous l'avons dit ailleurs. Dans ce livre des *Beatitudes*, le dernier ouvrage de notre saint, nous le voyons vivement impressionné de l'avenir de sa chere Italie, dont Dieu lui avait revélé les malheurs futurs. Le luxe reparaissait dans plus d'un endroit; les modes immodestes reprenaient là où sa parole les avait si efficacement stigmatisées, il voyait le Seigneur offensé, et cette vue le faisait s'écrier : « Je manifesterai le secret de mon cœur . cet abus dans les vêtements, si multiplié et si répandu, crie ouvertement à mes oreilles et fait voir clairement aux yeux de mon esprit que la justice de Dieu, irritee par tant de crimes, va livrer l'Italie au pillage, si les peuples ne reviennent à des sentiments meilleurs. Oui, je le crains, et je tremble jusqu'au fond de mon âme qu'il ne vous fasse passer par des fleaux, des violences et des choses effrayantes (1). »

Dans ces discours il revenait sur cette paix dont il avait été le fidèle et infatigable apôtre, il voulait la laisser aux hommes, comme le testament du Sauveur, comme son héritage le plus précieux, et afin de la leur rendre plus chere, il leur en décrivait les avantages terrestres avec le brillant et les vives couleurs d'une imagination pleine de

(1) Serm. 1.

Google

jeunesse. Écoutons ces derniers accents du saint vieillard, alors que la mort de ses amis et de douloureuses infirmités lui montrent sa fin comme prochaine. C'est bien la voix du père, étranger à ses propres souffrances et uniquement préoccupé de l'avenir de ses enfants.

« Au temps de la paix, dit-il, tout semble pousser un cri de joie. Les semences sont confiées sans crainte à la terre, et elles arrivent à leur maturité; les vignes, les arbres fleurissent et donnent leurs fruits, la nature s'anime et se développe avec charmes; on dort avec sécurité à la maison et dans les champs, on se met en route sans trouble, on n'a point à redouter les attaques imprévues des voleurs. Dans la paix, la virginité au parfum délicieux s'épanouit, la pudique chasteté est dans la joie, l'honneur conjugal dans l'allégresse, les cités s'embellissent par la main des arts, et le berger, libre de soucis, fait retentir l'air de ses chants quand il mène ses brebis ou ses bœufs au pâturage. Dans la paix, les forêts s'utilisent, les vignes se plantent, les maisons se bâtissent ou se réparent, les biens se multiplient, les marchands vont et viennent, les monastères sont dans le calme, les offices de l'Église se font avec ordre, les charges du pasteur sont remplies, les lettres prospèrent, la piété est florissante, la parole de Dieu est en honneur, les peuples accourent pour l'entendre, tous les droits sont respectés, l'injustice ne provoque aucune plainte; la paix, en un mot, offre un temps favorable à toutes choses, tout semble tressaillir d'allégresse au souffle de la paix (1). »

Ces exhortations à la paix, il ne se contentait pas de les écrire de sa main, il voulait encore les faire entendre de vive voix à ses concitoyens. Affaibli par ses souffrances, il se mit en route pour Massa afin d'y prêcher le carême de l'année 1444. La ville, fière d'avoir été le berceau d'un

(1) Serm. 11.

homme aussi illustre, accourut tout entière à ses discours et reçut avec vénération ses enseignements. Il s'appliqua avec un soin vraiment paternel à faire disparaître du milieu de ses bien-aimés compatriotes les haines et les inimitiés, à leur faire détester les dissensions dont cette époque malheureuse avait donné tant d'exemples, et à leur inspirer un amour durable de la paix. Sa douceur et sa bénignité subjuguèrent tous les esprits et les amenèrent à se réconcilier avec Dieu. Les fruits de ce carême furent abondants, non pas sans doute à l'égal de ceux produits à Padoue, à Venise et autres grandes villes, Massa renfermait une population beaucoup moins considérable, mais autant qu'on pouvait l'attendre d'une cité d'un ordre inférieur, pleine de bonne volonté et de zèle, empressée à témoigner la plus profonde déférence aux avis du saint religieux et heureuse de posséder un prédicateur que Milan, Ferrare, Gênes et les villes princières de l'Italie se disputaient. Consolé et réjoui des édifiantes dispositions de ses compatriotes, Bernardin ne voulut point les quitter sans leur avoir fait part de sa fin prochaine, dont le Seigneur l'avait averti. Cette prédiction, sur laquelle ses infirmités, accrues encore par les fatigues du carême, ne pouvaient guère laisser de doute, pénétra de douleur ce bon peuple et lui rendit plus chers les derniers enseignements du saint. Dieu voulut en outre signaler le passage de son serviteur à Massa par un miracle éclatant.

Il vint alors en cette ville un Espagnol rongé par une lèpre horrible. Le désir de voir un homme dont la renommée avait répandu le nom partout, l'amenait en ce lieu, et aussi peut-être l'espoir de trouver auprès de lui un soulagement en vain demandé aux ressources de la science. Il se porta à sa rencontre, lorsqu'après sa prédication il regagnait sa demeure; mais les habitants, effrayés à la seule pensée d'un mal supérieur à tous les remèdes humains, arrêtèrent le lépreux et ne lui permirent pas de sé-

Digitized by Google

journer dans leurs murs. Ils le conduisirent dans la campagne, mais sans lui faire entendre aucune parole capable d'accroître son malheur, et en témoignant pour ses souffrances une compassion sincère (1). Le lendemain le lépreux rentra secrètement et se rendit chez Bernardin. Il lui raconta ses infirmités, lui montra ses pieds gonflés de fatigue et couverts de plaies hideuses, et lui demanda de quoi les envelopper. Touché des douleurs du pauvre malade, se souvenant de François d'Assise, l'ami fidèle des lépreux, le bon vieillard ôta de ses pieds les chausses dont ses infirmités l'obligeaient maintenant à se servir, et les donna à cet homme. A peine celui-ci les eut-il mises qu'il se hâta de sortir de la ville. Une fois dans la campagne, il éprouve une difficulté à poursuivre sa route, comme si ses chausses eussent été remplies de petits cailloux. Il s'arrête afin de s'en débarrasser, mais il reconnaît que son mal avait commencé à disparaître, ses pieds et ses jambes étaient guéris. Il reprend son chemin, et bientôt le même obstacle se faisant sentir, il secoue de nouveau sa chaussure et voit sa guérison continuer. Ivre de joie, il poursuit en se recommandant à Dieu au nom de son serviteur, mais au bout de quelques instants il est forcé de s'arrêter une troisième fois, et c'est pour constater les miséricordes du Père céleste envers lui. Comme le lepreux de l'Évangile il revient sur ses pas, court chez Bernardin et lui annonce le prodige dont il vient d'être l'objet par la vertu de ses pauvres chaussures données avec tant de charité. Le saint, étranger au moindre mouvement d'amour-propre et renvoyant à Dieu tout l'honneur de ses œuvres, exhorta l'heureux infirme à vivre dans la ferveur, à s'abstenir du péché, à ne jamais perdre de vue ce que la reconnaissance envers Dieu exigeait de lui en mémoire d'un tel bienfait, et il lui

(1) Les lois du moyen âge ne permettaient pas aux lépreux de séjourner dans les villes.

Digitized by Google

recommanda ensuite d'en garder le secret, jusqu'à ce que lui, Bernardin, fût sorti de ce monde. Dieu ne permit pas tant de discrétion, plusieurs personnes, ayant reconnu le lépreux et l'ayant vu s'entretenir avec le saint frère, soupçonnèrent ce qui était arrivé et voulurent s'en éclairer sans plus de retard. Alors cet homme ne crut pas devoir cacher plus longtemps les œuvres du Ciel; il découvrit le miracle accompli en sa personne, et en renvoya tout l'honneur à celui dont la parole venait de guérir tant d'âmes de maladies autrement dangereuses. Bientôt la ville entière fut instruite du miracle, et bénit le Seigneur de lui avoir donné un saint pour lui enseigner les voies du salut.

Après la fête de Pâques, sentant de jour en jour s'approcher le temps où il devait passer de cette vie à son Père, et voulant aussi donner ses derniers conseils aux habitants de Sienne, sa seconde patrie, il monta en chaire une dernière fois à Massa, afin de faire ses adieux à ses bien-aimés compatriotes. Il leur annonça encore une fois sa fin prochaine, leur recommanda de demeurer fidèles et persévérants dans la pratique de la loi divine, de garder la charité, et les bénit avec une effusion particulière d'amour. Cette séparation fut déchirante pour les pieux habitants, ils comprenaient quel vide allait leur laisser le départ d'un tel homme, et ils ne gardaient plus aucune espérance de le revoir en ce monde! Comme à Padoue, on eût voulu le retenir, les vœux étaient unanimes en ce point, des larmes coulèrent, mais le souffle de Dieu emportait Bernardin, d'autres frères, d'autres enfants lui restaient à fortifier: il s'achemina vers Sienne.

En arrivant à cette ville, l'ardeur de sa charité, le feu divin dont il était consumé, lui fit oublier ses fatigues et ses années. Durant quelques jours il se fit entendre à ce peuple si cher à son cœur, à cette cité qui lui rappelait tant de souvenirs. Il n'avait jamais négligé de lui témoigner sa tendresse en lui prêchant la sainte parole, en lui

Digitized by Google

annonçant la vérité sans détour. Aux extrêmes limites de la vie, il voulait lui léguer pour héritage ses enseignements, lui consacrer ses dernières forces comme à une vide dont il désirait voir le nom, à jamais inséparable de son propre nom à lui, traverser les siècles en demeurant fidèle à son Dieu. Son dernier discours roula sur la justice et le bon gouvernement de la république. C'était comme un résumé de plusieurs de ses prédications aux habitants de Sienne, un abrégé de ses conseils habituels dans tous les lieux où il passait. La justice était comme la paix, sa vertu de prédilection, l'une ne saurait subsister sans l'autre, et jamais un peuple ne saurait avoir de stabilité sans justice. Or cette justice, voici comme il en avait parlé durant le cours de ses prédications, comme il en parlait à la fin de sa carrière apostolique :

« La justice, disait-il, rend à chacun ce qui lui appartient : au Créateur suprême, l'amour, l'obéissance, la gloire et l'honneur; à l'homme, la haine et le mépris de lui-même, au prochain, l'amour comme on l'a pour soi-même.

» La justice est la cuirasse de l'homme spirituel. C'est une vertu universelle. C'est le propre des hommes doués de religion, le propre des élus d'aimer cette vertu, de la louer quand même ses décrets leur font sentir leur rigueur.

» Là où est la prudence se trouve quelquefois la malice, là où existe la force peut se rencontrer la violence, là où réside la tempérance, peut exister l'impatience, mais où habite la justice il y a l'union des autres vertus. La justice constitue la vraie noblesse de l'âme, elle reconnaît à chacun son rang, elle conserve le respect aux supérieurs, l'accord avec les égaux, la discipline avec les inférieurs, elle exige l'obéissance à Dieu, la pureté pour nous-mêmes, la patience envers les ennemis, la compassion envers les malheureux.

» Otez la justice, et alors que deviendront les Etats, sinon des centres de brigandage? Sans cette vertu aucun prince ne saurait régner.

» *La justice et la paix*, dit le prophète, *se sont embrassées*. La justice et la paix sont deux amies, voudrez-vous l'une sans vous attacher à l'autre? Il n'est personne qui ne désire la paix, mais tous ne veulent pas également les œuvres de la justice. Interrogez tous les hommes et tous vous répondront : « Je désire la paix, je soupire après elle, je l'aime, je la veux. » Alors aimez donc la justice; la justice et la paix sont deux amies; elles se pressent dans les bras l'une de l'autre. Si vous n'aimez pas l'amie de la paix, la paix de son côté ne vous aimera pas, elle ne viendra pas à vous (1). »

Ces pensées, il les développait avec une ardeur particulière en ce dernier jour. Il sentait combien peu étaient stables alors les principes de la sagesse humaine. Une longue expérience lui avait appris de combien d'amertume pour les peuples étaient accompagnées ces agitations qui, pendant deux siècles, avaient remué si profondément l'Italie; il voulait les épargner dans l'avenir à la ville de Sienne, et en la quittant, il lui rappelait cette grande vertu gouvernementale, la justice surnaturelle sans laquelle les nations ne sauraient arriver au bonheur ni marquer glorieusement dans l'histoire.

En terminant ce discours, il fit à ses concitoyens ses adieux suprêmes et les bénit avec la certitude de ne plus désormais converser avec eux sur la terre. Il alla ensuite visiter ses amis et ses parents, et en prenant congé d'eux, il ne leur dissimula pas que leur prochaine entrevue aurait lieu dans les cieux. Nul ne connaissait sans l'aimer sincèrement cet homme à l'âme si tendre et dont la piété simple et sans apprêts était si puissante à incliner à la vertu. Partout ces adieux furent pleins de tristesse et d'amertume; mais rien ne pourrait dire la désolation des bons religieux de la Capriola. Ils ne purent se résigner silencieusement à

(1) Bernardin. *Oper. passim.*

Google

une séparation aussi douloureuse. Poussant des soupirs et versant des larmes, ils se jetèrent les uns après les autres dans les bras de Bernardin, ils le pressèrent contre leur cœur, et, comme Elisée au départ du prophète, ils se demandaient quand Israël posséderait un tel guide, quand l'Ordre séraphique retrouverait un tel rempart. Et lui, touché jusqu'aux larmes de l'affection de ses enfants, leur reprochait doucement d'attrister son cœur au moment où il avait besoin de forces pour combattre les derniers combats du Seigneur ; il leur montrait les besoins de l'Eglise et les exhortait à demander pour lui, indigne ouvrier, appelé à porter la faux dans ces immenses moissons du Père de famille, la grâce d'annoncer jusqu'au bout les merveilles de l'amour divin et de paraître sans confusion devant le Juge suprême de nos œuvres.

Au milieu de la nuit suivante, le trente avril, ayant pris avec lui quatre religieux d'une vertu éprouvée, il partit secrètement, afin d'éviter les honneurs dont les Siennois voulaient accompagner son départ, et arriva coucher le soir à la maison des pères conventuels d'Ascaïano. Le lendemain, il se rendit à l'île du lac de Pérouse ou autrement de Trasimène, sanctifiée par la présence de son bienheureux père François d'Assise. Il y trouva le saint frère Jacques de la Marche, son émule dans la conversion des pécheurs et la pratique des vertus sublimes. Il passa trois jours à traiter avec ce fervent religieux des intérêts spirituels de l'Observance et du salut des âmes ; puis il admit parmi les membres de la réforme le gardien de la maison d'Ascaïano, où il avait passé la nuit précédente. Dieu récompensait ainsi le bon frère de l'hospitalité accordée à son serviteur, en lui inspirant d'échanger une vie plus commode contre une vie toute de rigueur et d'austérité, mais plus rapprochée du ciel.

Le dimanche, jour de l'invention de la Croix sainte, Bernardin prêcha au peuple en l'honneur de cette croix si glo-

rieusement portée par lui à la suite de son Sauveur. Cette croix l'avait enivré de son amour à son entrée dans l'ordre séraphique, et aujourd'hui elle s'offrait à lui comme un arbre aux fruits délicieux. Elle avait, durant les journées brûlantes de ces durs labeurs, rafraîchi les membres fatigués de l'apôtre, et au déclin de la vie elle soutenait son corps chancelant. Il trouvait malgré son épuisement des accents inspirés pour dire aux hommes combien elle est un précieux et ineffable trésor pour le monde.

« Vers qui élèverons-nous nos esprits suppliants, sinon vers vous, ô arbre de vie, croix sainte, croix bénie, sur qui tous les sens du Seigneur Jésus se sont reposés, en qui sont renfermés les trésors de la divine sagesse pour être dispensés au genre humain? Vous êtes l'échelle de Jacob par qui les faveurs angéliques descendent jusqu'à nous. Vous êtes la clef du vrai David, la clef qui ferme la pensée du Seigneur sans que personne puisse l'ouvrir, et l'ouvre sans que personne puisse la fermer. Vous êtes la source des grâces, parce que vous avez été unie au corps de Jésus-Christ et abreuvée de son sang précieux. O vous donc qui avez reçu votre beauté des membres du Sauveur, ouvrez nos sens, illuminez nos cœurs, pénétrez nos entrailles des pieuses impressions des souffrances du Christ. »

Le lendemain, le serviteur de Dieu arriva à Pérouse, la ville jadis rebelle à sa voix, puis, miraculeusement changée par lui en une cité de paix. Les Pérugiens avaient toujours souhaité depuis le voir revenir au milieu d'eux, dans l'espoir de le posséder un jour, ils avaient dressé une chaire de marbre devant leur principale église, et ils n'avaient permis à nul prédicateur d'y monter avant la venue de Bernardin. Condescendant à leur désir, il parut dans la nouvelle chaire, mais la foule accourue des lieux circonvoisins était si nombreuse, l'impatience de ce peuple pour entendre sa parole était telle que, ne pouvant élever assez la voix pour dominer une pareille assemblée et craignant

quelque grave danger, il se borna à recommander à tous d'être fidèles à servir Dieu et à éviter le péché. Puis après leur avoir fait ses adieux, il partit pour Assise où il avait hâte d'arriver afin de visiter encore une fois le tombeau de saint François. Il demeura quelques jours à Sainte-Marie-des Anges, uniquement occupé à faire comprendre aux fervents religieux de cette première maison de l'Ordre, la sainteté de leur règle et l'obligation spéciale pour eux de ne jamais en affaiblir les rigueurs salutaires. Au reste, il eut lieu d'être abondamment consolé en voyant avec quel zèle ces pieux frères marchaient sur les traces des premiers disciples de la famille séraphique. C'était la même pauvreté, la même obéissance, la même fidélité aux points les plus minimes de la règle, le même amour du silence, de la retraite et de la contemplation divine. Les habitants de Sainte-Marie-des-Anges étaient dignes de leurs illustres devanciers, ils ne leur cédaient en aucune vertu. Bernardin les bénit donc et s'éloigna d'eux plein de douces consolations.

D'Assise il passa à Foligno dont les habitants le reçurent avec les démonstrations les plus empressées de respect et de joie. Il prêcha en cette ville, et, en partant, il laissa, sans s'en apercevoir, la corde dont il se ceignait. Les habitants la gardèrent comme une relique précieuse, s'estimant heureux de posséder quelque chose de ce grand et illustre serviteur de Dieu.

De Foligno il se dirigea sur Spolète. Le clergé et les magistrats de cette ville, en apprenant son arrivée, sortirent à sa rencontre, accompagnés d'une foule considérable de peuple. Là aussi la joie était grande de recevoir un tel homme, mais à cette joie se mêla bientôt un sentiment de tristesse profonde en voyant combien le temps et les fatigues avaient exercé de ravages sur cette noble existence, et combien proche était le moment où l'Église aurait à en déplorer la fin. Il demeura trois jours en ce lieu et y prêcha le dimanche. Spolète avait été la proie de divisions intes-

tines et de haines invétérées ; lors de ses premières prédications il avait travaillé vigoureusement à en détruire jusqu'aux moindres racines. En ce jour encore il prêcha sur la paix et l'union des cœurs. Homme vraiment céleste, il tenait sans cesse ses regards attachés sur Jésus le pacificateur suprême des esprits. Il croyait l'entendre redire ces derniers adieux à ses disciples : *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix*, et tous ses discours à lui avaient pour but la paix.

Dieu bénissait d'une façon éclatante les efforts de son serviteur et glorifiait sa parole en lui donnant d'accomplir de jour en jour de nouveaux prodiges. Une pauvre femme, nommée Marthe, en proie depuis six ans à des douleurs violentes et non interrompues, se fit porter à sa demeure ; le saint lui donna sa bénédiction et sur-le-champ ses douleurs cessèrent, elle put s'en retourner elle-même à sa maison comme si jamais la moindre infirmité n'eût altéré ses forces.

Une autre femme, d'un rang assez considérable, avait un enfant miné par un mal intérieur et menacé d'une mort prochaine. Les soins, les remèdes, tout semblait inutile. La pauvre mère, sans espérance terrestre, place l'enfant dans les bras de sa nourrice et l'accompagne chez Bernardin. Elle se prosterne aux pieds du serviteur de Dieu, lui expose au milieu des larmes et des sanglots son affliction et lui demande d'y mettre un terme. Ému de compassion, il fait le signe de la croix sur l'enfant et dit à sa mère de s'en retourner. A peine arrivée à sa maison, elle voit son fils renaître à la vie, ses forces reviennent, et bientôt il jouit d'une santé parfaite.

Sorti de Spolète le onze du mois de mai, c'est à peine s'il put s'ouvrir un passage, tant la foule, accourue pour recevoir sa bénédiction encore une fois, s'était portée nombreuse sur son chemin. Ses souffrances avaient pris un accroissement considérable, et cependant il s'obstinait avec une persévérance héroïque à continuer sa marche vers le royaume de Naples où il se croyait appelé à faire du bien

Google

aux âmes rachetées du sang de son Dieu. C'était la seule contrée de l'Italie où il n'avait paru qu'en passant, et il ne voulait pas sortir de ce monde sans lui avoir annoncé l'Évangile. Ainsi l'apôtre, penché sur le bord du tombeau, rêvait encore des conquêtes; sous les étreintes de la mort, il soupirait après de nouvelles fatigues, rien ne pouvait tempérer le feu dont son âme était brûlée.

Le 12 mai il prêcha dans le bourg de Pedelugo, et la pieuse avidité des populations venues de tous les alentours, remplit son âme d'une douce joie. Laissant enfin l'Ombrie, il poursuivit sa route par l'ancien pays des Sabins et arriva le soir même à Rieti. Là aussi les magistrats, le gouverneur, le peuple, sortirent à sa rencontre portant des flambeaux, et le conduisirent au couvent de Saint-François. Le lendemain, les principaux de la cité le prièrent instamment de séjourner quelque temps au milieu d'eux et d'annoncer à la foule la parole de Dieu. Le saint, malgré son accablement, ne voulant pas désobliger le gouverneur, l'un de ses amis dévoués, ni contrister ce bon peuple, consentit à monter en chaire, et dans un discours familier il leur rappela les fautes les plus communes à éviter. Vers la fin de ce discours, il ajouta avec tendresse. « Il y a dix-huit ans, en me séparant de vous, je vous appelai mes enfants; par ma prédication je vous avais engendrés alors à Jésus-Christ. Après tant d'années, reparaissant au milieu de vous, je retrouve non-seulement les enfants que j'ai laissés, mais encore les enfants de ces premiers. Eh bien! en ce jour, qu'il n'y ait aucune distinction, je vous adopte tous pour mes enfants, vous porterez tous ce nom, et toujours je vous conserverai mon amour. »

Après ce discours, il se rendait au couvent de ses frères, lorsqu'il rencontra sur son chemin Antoine Patrucci et sa femme, accourus tous deux, pleins de foi en ses mérites, afin de lui demander un miracle. Ils lui apportaient une petite fille affligée de deux plaies repoussantes et jugées incura-

Digitized by Google

bles par les médecins. Ces parents malheureux se prosternèrent à son approche, en le conjurant de leur venir en aide. Le serviteur de Dieu bénit l'enfant et dit aux auteurs de ses jours : « Avez foi en la puissance du Seigneur Jesus-Christ, votre fille guérira. » En effet, le lendemain, ils reconnurent la vérité de ses promesses ; leur fille était guérie, et de son mal il ne restait seulement l'empreinte des cicatrices laissées comme un témoignage des bienfaits du Ciel envers elle. Les parents coururent au couvent des Frères Mineurs afin de remercier le saint prédicateur; mais il les exhorta à rendre leurs actions de grâces au Sauveur lui-même, le maître unique de la santé et de la maladie, l'auteur suprême de tous biens, et leur recommanda fortement de ne point divulguer avant sa mort l'insigne faveur dont leur fille avait été l'objet. Plus tard, ce miracle fut examiné par ordre de l'Évêque de Riéti ; des témoins furent cités, et Petrucci put alors manifester sans crainte aux yeux de tous les miséricordes du Seigneur.

Averti par ses souffrances de l'approche de la mort, Bernardin appela près de lui le frère Barthélemi de Sienne, l'un de ses quatre compagnons de voyage et l'un de ses religieux en qui il avait le plus de confiance. Dans un entretien assez long, il lui découvrit un grand nombre de secrets, les uns avaient pour objet les bienfaits dont lui Bernardin avait été si abondamment comblé de la part de son Seigneur, d'autres concernaient les malheurs auxquels le monde allait être soumis dans un prochain avenir, malheurs en effet bien réalisés quelques années plus tard, selon les prédictions faites à Barthélemi.

Le saint, après être demeuré deux jours à Rieti et y avoir goûté quelque repos, se mit en route pour Naples. Au coucher du soleil, il arriva à une petite ville appelée la cité Ducale, à quatre milles de distance de Riéti. Il y fut reçu avec de grands honneurs par toute la population. C'était le jeudi d'avant l'Ascension. Le lendemain, sollicité par les

bons habitants, il ne put refuser de leur adresser, malgré sa faiblesse, quelques paroles d'édification. Il dut parler sur la place afin de répondre à l'empressement de la foule, et sa prédication se changea en un long discours sur la fidélité aux préceptes divins. La pieuse avidité de l'auditoire fit oublier au fervent prédicateur ses propres souffrances; il s'anima comme aux jours de ses grandes missions; puis à la fin, ramenant ses pensées sur lui-même, il conjura la multitude de lui accorder le secours de ses prières, de demander pour lui au Seigneur la mort des justes et le pardon des fautes dont il avait pu se rendre coupable. L'humilité de l'homme apostolique tira des larmes à l'assemblée et lui affectionna singulièrement tous les cœurs.

Ce discours était le suprême adieu de Bernardin aux peuples évangélisés depuis quarante années par ses soins; il ne devait plus reparaître dans cette chaire de vérité où il avait compté tant de succès glorieux et acquis tant de mérites. A peine rentré à sa demeure, il sentit un frisson courir ses membres, la fièvre lente qui le minait redoubla, ses forces baissèrent considérablement. Alors ayant appelé ses compagnons, il leur annonça que pour lui était fini le ministère de la prédication évangélique, que bientôt il échangerait cette vie de labeurs contre une vie plus fortunée, qu'il déposerait le fardeau de son corps dans la cité d'Aquila.

Ces paroles transpercèrent le cœur des bons religieux. Leur amour pour le saint égalait leur respect et leur confiance, ils ne pouvaient se résigner à l'idée de sa mort, mais ils savaient trop combien intimes étaient ses entretiens avec Dieu pour douter de l'accomplissement prochain de ses tristes prédictions. Ils priaient et conjuraient l'auteur de la vie et de la mort de daigner leur laisser encore quelque temps leur guide et leur modèle. Ils ne devaient pas être exaucés; le fruit était arrivé à sa maturité, le Père de famille avait hâte de le cueillir; le héros avait combattu vaillamment, le Souverain ne pouvait différer son triomphe.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Dernière maladie de Bernardin. — Sa mort.

Le monde disparaissait aux yeux du serviteur de Dieu, et un horizon plus vaste, un horizon aux perspectives sans fin se déroulait à ses regards; les plages immenses de l'éternité, la vue de la céleste patrie récréaient son âme; il lui semblait entendre sans cesse cette voix dont les accents l'emportent en suavité sur les concerts des séraphins, cette voix dont la douceur fait oublier en un instant toutes les fatigues de la vie : *Vous avez été fidèle sur un petit nombre de choses, je vous établirai sur de plus considérables; entrez dans la joie de votre Seigneur.* Alors, comme un économe fidèle et prudent, il trouvait dans le trésor de son cœur des ressources assez abondantes pour s'élever au-dessus des pensées de la terre, alors il méditait ce qu'il avait enseigné si admirablement aux hommes, et il y goûtait des délices indicibles :

« *O Israël,* s'écriait-il, *combien grande est la maison de Dieu, combien vaste le lieu qu'il a choisi pour son empire; il est grand et il n'a pas de fin.* Elle est telle l'étendue de la divine demeure que nul ne saurait la mesurer, Dieu seul en connaît les limites.

» Qui pourra dire la beauté de la Jérusalem céleste? Qui pourra en dire l'éclat? *Mon Dieu, vous avez préparé pour le pauvre un lieu dans l'abondance de votre douceur,* pour ce pauvre dont il est écrit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.* » Si ce monde passager est si beau, de quelle beauté brillera le palais du roi suprême, ce palais créé pour des siècles éternels! Seigneur des vertus, *qu'ils sont chers vos tabernacles; mon âme soupire après vos parvis, elle tombe en défaillance.* L'éclat de cette cité est telle qu'alors même que tous les astres du firmament réuniraient leurs rayons en un faisceau

Digitized by Google

lumineux, ce ne serait rien en comparaison de sa splendeur. Elle aura non-seulement la clarté des corps bienheureux et de la Vierge, la mère de Dieu ; elle possédera le corps resplendissant de Jésus-Christ, elle possédera son âme, *cette cité n'a besoin ni du soleil, ni de la lune pour l'éclairer ; la clarte de Dieu l'illuminera, l'agneau lui même est son flambeau. Voila pourquoi je l'ai aimee plus que la sante et la beauté.* J'ai demandé à Dieu une seule chose, j'en poursuivrai la demande, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. O Cité de Dieu ! des choses glorieuses ont été dites de toi.

» Ne vous étonnez pas si une pareille demeure se vend à un prix élevé ; les connaisseurs vendent chèrement les objets precieux. Aussi chacun des amis de Dieu l'a-t-il payée un grand prix : Pierre l'a achetée par le supplice de la croix, Paul en sacrifiant sa tête, Barthélemi en livrant son corps aux déchirements du couteau, Laurent en souffrant les tortures du feu, et encore pour chacun le prix était insuffisant, le Fils de Dieu a dû le compléter par le supplice de la croix ; les souffrances du temps présent ne sauraient entrer en comparaison avec la gloire future qui sera révélée en nous.

» O bienheureuse région du paradis ! bienheureuse région de délices ! vers toi s'élèvent mes soupirs de cette vallée de larmes ; en toi la sagesse se trouve couronnée sans mélange d'ignorance, la mémoire atteint la plénitude sans crainte de l'oubli, l'intelligence est illuminée sans aucun nuage d'erreur, la raison est éclatante de lumière sans aucune ombre d'obscurité. O vie réelle et bien-aimée, vie digne de notre amour, vie à jamais mémorable ! là est l'éternité bienheureuse, la béatitude éternelle, là pour toujours la vision de félicité. Ils sont vraiment heureux ceux qui habitent une telle demeure, ils loueront Dieu dans toute la suite des siècles. »

Uniquement occupé de ces pensées, il voulut, quoique

miné par la fièvre, poursuivre sa route vers Aquila. Le premier jour il vint jusqu'au bourg d'Antrodoco où l'attendait une foule nombreuse. A la vue de ce peuple assemblé pour honorer en sa personne l'envoyé du Seigneur, il éprouva un violent désir de lui annoncer la divine parole ; mais sa faiblesse ne le permit pas. Cependant, toujours attentif à châtier son corps, même au milieu des souffrances, et à montrer à ses frères combien difficilement ils devaient se dispenser des prescriptions de la règle, il refusa de rompre le jeûne du vendredi et de prendre les aliments préparés en vue d'apporter quelque soulagement à ses douleurs.

Le lendemain samedi, au moment de son départ, ses compagnons lui demandèrent si à l'approche de la ville d'Aquila il voudrait ou pourrait aller à pied. Il répondit que sa faiblesse l'en empêchait, et il se mit en route monté sur un âne, comme il avait fait pendant tout ce voyage. Le chemin à parcourir n'était pas long, cependant les souffrances de Bernardin furent telles durant cette journée qu'il fut contraint de coucher à Saint-Silvestre. Plusieurs fois il dut s'arrêter pour respirer un peu ; alors on le couchait sur la terre nue et il prenait ainsi quelques instants de repos. Il désira un peu d'eau pour rafraîchir l'ardeur de sa fièvre : « Mon père, répondit frère Barthélemi, ce pays est désert et la terre aride, nous n'avons guère l'espoir de vous procurer ce soulagement. » — Allez un peu en avant, reprit Bernardin, et demandez à la première personne que vous rencontrerez, où il y a une fontaine. » A peine le bon frère eut-il fait quelques pas qu'il trouva un homme de la contrée, et celui-ci lui enseigna une source fraîche et limpide. Il revint donc de suite sur ses pas et conduisit Bernardin au lieu indiqué.

Tandis qu'il y prenait un peu de repos, il reçut une faveur insigne de la bonté divine. Saint Pierre Célestin, le protecteur de la ville d'Aquila, lui apparut, et, après l'avoir

embrassé avec tendresse, lui dit : « Le Seigneur, le Très-Haut, nous a confié désormais à tous deux le patronage de cette pieuse cité. J'éprouve une joie bien vive d'avoir dans cet office un compagnon tel que vous. » Puis il disparut laissant Bernardin rempli d'une douce consolation.

La nuit passée à Saint-Silvestre fut mauvaise, et c'est à peine si le lendemain le serviteur de Dieu pouvait se mouvoir. Ses compagnons lui persuadèrent de se laisser porter à la ville et d'y loger chez les pères conventuels de leur ordre, où il trouverait plus facilement les choses indispensables à sa triste position, la maison des Observants à Aquila étant placée hors de la ville et trop éloignée des secours nécessaires en pareille circonstance.

Le peuple alla à sa rencontre, mais non pour faire entendre comme autrefois les accents de la joie et de l'allégresse, et l'accompagna silencieux et attristé. On lui donna la chambre et le lit de saint Jean de Capistran, alors en Sicile pour des affaires importantes confiées par Eugène IV à son zèle et à sa dexterité.

On s'étonnera sans doute de voir Jean de Capistran, le vicaire général de l'Observance en Italie, avoir une chambre à lui dans une maison de franciscains conventuels. C'était alors l'usage dans l'ordre de Saint-François de réserver en chaque couvent un peu considérable quelques cellules aux frères de la Réforme, pour le cas où des affaires les conduiraient dans le lieux où le couvent était bâti, et pour celui où la maladie les forcerait de s'y arrêter, usage touchant qui montre combien la religion séraphique, quoique descendue de sa première sublimité, était en général au-dessus des basses passions de l'envie. Quelques frères, quelques maisons pouvaient considérer de mauvais œil la vie plus rigoureuse d'une portion de la grande famille et trouver dans ces rigueurs une censure ; les autres, en plus grand nombre, vénéraient leurs vertus; tranquilles pour leur propre compte, parce que les mitigations introduites

Google

dans la règle avaient reçu la sanction des souverains pontifes, les premiers juges des causes religieuses, ils voyaient avec plaisir des âmes héroïques faire revivre les anciens temps, ils les abritaient avec bonheur sous leur toit, en se souvenant de la parole du Sauveur : *Celui qui reçoit un apôtre, aura la récompense de l'apôtre ; celui qui reçoit un prophète, aura la récompense du prophète.* Bernardin était pour eux un frère, l'homme le plus illustre de leur ordre, le religieux dont les vertus rappelaient le mieux François d'Assise ; ils le reçurent donc comme ils auraient reçu François lui-même.

Jean de Capistran avait été instruit de l'arrivée de Bernardin, et il avait recommandé de recourir immédiatement aux médecins les plus habiles. Les magistrats d'Aquila, accourus pour lui rendre visite et lui offrir leurs hommages comme à un saint, se hâtèrent d'envoyer eux-mêmes les premiers docteurs de la cité afin de prolonger de quelques jours une existence si précieuse. Mais les hommes de l'art en voyant le malade jugèrent son infirmité incurable ; les remèdes, en effet, devinrent inutiles sous l'action dévorante de la fièvre, « son corps se fondait comme la cire au contact du feu (1). »

Le mercredi, veille de l'Ascension, il demanda les derniers sacrements et les reçut avec un tel recueillement, une telle ferveur et de si humbles sentiments de lui-même que tous les religieux en conçurent pour lui un redoublement de vénération. Ensuite, il adressa quelques mots à ses compagnons afin de les animer à vivre, sans jamais se relâcher, selon les saintes rigueurs de la règle franciscaine, et se recommanda lui-même avec une humilité profonde à la tendre miséricorde du Seigneur. L'heure de la mort approchant, il fit signe à ses frères, alors qu'il ne pouvait plus proférer une parole, de vouloir bien le déposer sur la

(1) Liquefiebat sicut ad ignem defluit cera (Capistr.).

Google

terre, afin de terminer comme son père bienheureux, François d'Assise, la lutte suprême dans une parfaite pauvreté. Déposé sur le plancher de sa cellule, il croisa les bras, éleva les yeux au ciel, puis, semblable à un triomphateur, la face sereine, le sourire sur les lèvres, il s'endormit doucement au monde pour s'élancer dans la demeure de son Dieu, dans son tabernacle éternel, l'unique objet de ses désirs sur la terre. C'était le 20 mai, la veille de l'Ascension, pendant les vêpres. Les pieux frères chantaient alors ces paroles du Sauveur : *Mon père, j'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez confiés... maintenant je reviens à vous.*

Bernardin avait vécu près de soixante-quatre ans, et en avait passé quarante en des prédications continuelles, marchant toujours à pied, excepté dans les derniers temps de sa vie, lorsque les infirmités eurent affaibli ses forces de façon à lui rendre impossible tout voyage un peu long. Ses fatigues l'avaient abattu plus encore que les années ; on eût dit un homme arrivé aux limites extrêmes de la vieillesse ; mais les marques de la souffrance et d'une vie austère, si profondément empreintes dans tous ses traits, accroissaient le respect des peuples et donnaient à sa parole une puissance nouvelle.

Cette vénération devint bien plus expansive après la mort du saint. Ses religieux accablés de douleur n'osaient donner à leurs larmes un libre cours ; comme Augustin en présence du corps inanimé d'une mère chérie, « ils jugeaient qu'il ne convenait point de célébrer une telle mort en l'accompagnant de pleurs et de lamentations (1) ! » Il leur semblait voir déjà l'homme de Dieu mêlé aux délices des esprits bienheureux, enivré des torrents de joie de la céleste Jérusalem, plongé dans le sein de Dieu ; mais l'amour déchirait leur cœur, malgré toutes les considérations

(1) Neque debere arbitrabamur funus illud quæstibus languoris gemitibusque celebrare. (*Conf.* l. IX.)

de la foi ils éclataient en sanglots, en contemplant ce corps privé de vie, ce visage pâle et défait, ces yeux éteints. Ils se rappelaient quelle douceur inaltérable cet homme sublime n'avait cessé d'avoir pour ses enfants, comme il était humble et affectueux au milieu des siens, comme il était compatissant à leur moindre infirmité, alors que ses douloureuses souffrances à lui ne provoquaient de sa part aucune plainte. Toutes ses vertus se retraçaient en abrégé à leurs yeux, et ils pleuraient comme on pleure sur la mort d'un père bien-aimé. Hélas! comment se reprocher leur douleur? n'avaient-ils pas lu les tendres lamentations de Bernardin lui-même, alors que la mort lui avait ravi Vincent de Sienne, son fidèle et inséparable émule dans ses courses apostoliques?

Cependant les compagnons du saint, voulant à tout prix emporter son corps à Sienne, imposèrent silence à leur amertume et se disposèrent à l'ensevelir. Ils lui enlevèrent les pauvres habits dont il avait coutume de se servir, pour en doter le petit couvent de la Capriola, déjà possesseur de ses manuscrits et de plusieurs objets à son usage, puis après l'avoir revêtu d'une autre tunique, ils préparaient en silence un cercueil, lorsque le bruit se répandit dans Aquila que l'homme de Dieu venait de terminer sa vie bienheureuse. Aussitôt la ville de se précipiter vers la maison des franciscains, d'en forcer l'entrée afin de contempler encore une fois les traits d'un personnage aussi saint et de faire toucher à son corps des objets de dévotion. Il fallait donner à la ferveur de ce peuple la liberté de se satisfaire entièrement; la demeure des religieux fut envahie le reste du jour et une partie de la nuit. Les habitants de la campagne accoururent à leur tour et témoignèrent un empressement égal à déposer quelque objet sur le saint corps, à coller leurs lèvres sur ses membres inanimés.

A la vue de ce cercueil si bien préparé, de cet empresse-

ment si peu naturel à cacher une mort qui intéressait la contrée, les magistrats soupçonnèrent le dessein des religieux, et, pour ne pas priver la ville d'un trésor aussi inestimable, ils s'emparèrent du corps, le revêtirent d'habits plus précieux, et ayant mis des gardes autour pendant la nuit afin d'empêcher toute tentative de la part des frères de l'Observance, ils envoyèrent une députation à l'évêque pour le prier de vouloir bien, lui et son clergé, honorer de leur présence les pompeuses funérailles qu'ils se disposaient à faire à l'apôtre de l'Italie.

Le lendemain, jour de l'Ascension, la ville entière fut sur pied de grand matin, le corps une fois exposé dans l'église à la vénération publique, la foule se succéda dans le lieu sacré, silencieuse et recueillie, jusqu'à l'heure de la sépulture, empressée de rendre des hommages à un homme dont la gloire n'était un doute pour personne. En effet, il plut à Dieu de rendre dès ce jour le nom de son serviteur illustre, et de révéler au monde sa puissance dans le ciel. Il y avait à Aquila un enfant de neuf ans boiteux et étrangement perclus de tous ses membres, chaque jour il venait s'asseoir à la porte de l'église avec d'autres pauvres, et gagnait sa vie à vendre de petits cierges destinés à être brûlés devant l'autel. Tous connaissaient le pauvre enfant et le prenaient en pitié. Voyant dès le matin la foule accourir, il se rendit en toute hâte à sa place accoutumée, et là plein de confiance, poussé par une inspiration irrésistible en entendant ce qu'on raconte de l'illustre mort, il s'écrie : « O saint père Bernardin, je vous crois vraiment élevé par Dieu en l'assemblée des saints ; et moi, infortuné, je me recommande à vous avec toute la dévotion dont je suis capable, et vous prie humblement de vouloir bien, par vos mérites, me soulager en mon corps et mon âme. » A peine le petit pauvre a-t-il fini sa prière, qu'il sent ses membres libres, comme si jamais il n'eût éprouvé aucune infirmité.

Digitized by Google

Ses jambes ont recouvré leurs forces, il s'élance dans le temple à la suite de la foule étonnée et profondément attendrie d'un tel miracle.

Un autre habitant d'Aquila, Antoine de Bagio, également boiteux et perclus depuis son enfance, a conçu aussi l'espoir de sa guérison à la vue du bienfait dont l'enfant est redevable aux mérites de Bernardin. Il se confesse avec larmes des fautes de sa vie entière, puis s'étant traîné jusqu'au saint corps, il en approche ses membres malades avec les plus vives supplications. Sa confiance ne l'a pas trompé ; il sent quelque chose d'inaccoutumé se passer en lui, son corps se dilate, ses forces reviennent, il renaît à la vie, il se relève plein de santé en présence de la multitude d'abord témoin de ses infirmités, et heureuse maintenant de rendre un éclatant hommage aux miséricordes du Seigneur.

Sur le soir, l'évêque d'Aquila, le clergé de la ville, les religieux de tous les ordres se rendirent à l'église afin d'y chanter solennellement l'office des morts; ensuite le pontife, d'accord avec les magistrats, fit porter le corps dans la sacristie et mettre des soldats pour le garder. Le lendemain, à peine replacé dans l'église, la foule se précipita plus nombreuse et plus ardente que le premier jour; le bruit de la mort du saint et des prodiges opérés par ses mérites avait volé de bouche en bouche et s'était répandu au loin dans le pays. Dès le matin, on vit entrer dans Aquila les populations entières des lieux circonvoisins, tous les âges, tous les rangs mêlés indistinctement s'avançaient vers l'église des franciscains, tous demandaient à voir *le saint*. Puis une fois admis à s'approcher de son corps, on les entendait pousser des soupirs et s'écrier avec ferveur : « O saint Bernardin, soyez notre protecteur, secourez-nous dans tous nos besoins. »

Cependant l'évêque, empêché par les flots incessants de la foule, ne pouvait commencer la cérémonie des funé-

Digitized by Google

railles, l'église, dans une circonstance aussi solennelle, se trouvait trop resserrée pour abriter un peuple aussi nombreux. Alors le premier magistrat, après avoir consulté l'évêque, arrêta que le corps serait transporté à travers les rues de la ville à l'église de Saint-Maxime, la première du lieu, tous pourraient ainsi rendre hommage au saint et satisfaire leur dévotion. Ce fut un spectacle imposant et vraiment digne des anges et des hommes que la vue de cette multitude attirée par la vertu d'un pauvre frère mineur et se déroulant sur un espace immense pour faire honneur à sa dépouille mortelle. En tête du cortége étaient portées quarante-quatre croix d'argent et trois de bois; c'étaient les croix des diverses maisons religieuses; à la suite venaient les ordres religieux eux-mêmes, les prêtres séculiers, l'évêque, les magistrats, la noblesse de la cité, puis enfin la foule. Tous tenaient en mains des cierges allumés, et dans cette masse de personnes de tout âge, de toute condition, régnait un silence religieux, un recueillement profond, les chants majestueux de l'église se faisaient seuls entendre; la joie, cette joie pure et suave que le triomphe des saints a coutume de produire dans les cœurs, se manifestait chez plusieurs par des larmes de tendresse, nul ne songeait à invoquer les divines miséricordes en faveur d'un homme dont les miracles attestaient la gloire, tous pensaient à l'invoquer lui-même comme un protecteur puissant.

On eût dit, en voyant tant de ferveur, un peuple uni par les liens de la paix, un peuple étranger depuis bien des jours aux dissensions invétérées que l'Italie avait été si longtemps à déplorer, et cependant il n'en était pas ainsi, Aquila, comme tant d'autres cités, avait été la proie des factions haineuses, le royaume de Naples avait également à gémir; c'est pour cela que Bernardin, déjà penché sur sa tombe entr'ouverte, voulait à tout prix commencer à évangéliser ces contrées et leur faire entendre ses paroles de paix. La ville où il venait de s'endormir dans le Seigneur

avait été, quelques jours seulement avant son arrivée, le théâtre d'une lutte sanglante : quatre hommes du peuple et six membres de la noblesse étaient tombés victimes de ces dissensions cruelles. Si donc aujourd'hui les rangs sont confondus, si le désir de la vengeance ne se présente à l'esprit d'aucun, c'est qu'un objet plus auguste et plus vénérable alimente les pensées de cette foule et la ravit en des régions supérieures à la terre, c'est que rien n'est puissant comme la vertu d'un saint tombeau.

Le grand prédicateur, couché dans son cercueil, continuait son œuvre, il dominait les masses, il calmait les flots toujours mobiles des factions. Hélas ! cette paix ne sera pas de longue durée; aux jours de la tendre pitié vont succéder des jours orageux, Aquila verra de nouveau ses rues ensanglantées; mais le messager de la paix, qui a choisi cette terre pour son lieu de repos, n'oubliera pas les âmes gémissantes et étrangères à de telles calamités.

D'autres miracles contribuèrent encore à rendre cette journée glorieuse. Un frère mineur frappé de paralysie et de surdité se fit porter à l'église, où, après avoir prié avec ferveur et touché le corps du saint, il sentit son mal s'évanouir et disparaître. — Une autre femme, possédée du démon, et réduite au néant par les tortures dont elle était victime, se rendit aussi à l'église et fut délivrée en invoquant avec ferveur les mérites de l'homme de Dieu.

L'office une fois terminé, l'évêque, heureux de l'empressement de son peuple à vénérer les vertus de Bernardin, transporté d'allégresse à la vue des miracles incontestables opérés dès ce premier jour en présence de témoins si nombreux, et espérant que Dieu ne bornerait pas là le cours de ses miséricordes, l'évêque, dis-je, ne voulut pas confier de suite le corps à la terre. Il le fit reporter au couvent des Franciscains, et les magistrats, après l'avoir placé provisoirement dans un cercueil de bois commun, ordonnèrent de le déposer à l'entrée de l'église, dans une chapelle

Digitized by Google

munie de barres de fer, et devant laquelle des gardes devaient demeurer le jour et la nuit.

Le peuple put continuer ses visites et demander des grâces nouvelles. Des miracles sans cesse réitérés l'y invitaient puissamment; aussi le concours fut-il nombreux à la chapelle pendant près de quatre semaines que dura l'exposition des restes du serviteur de Dieu. Les pieux historiens ont mentionné avec complaisance ces nombreux prodiges, comme autant de témoignages rendus par le Ciel à la sainteté de Bernardin; pour nous, nous nous arrêterons seulement au plus éclatant, il atteste d'une façon admirable la mission divine départie à cet illustre religieux de pacifier les cœurs.

Les dissensions entre le peuple et la noblesse d'Aquila, calmées un instant par la mort sainte et les funérailles magnifiques de l'homme de Dieu, se ranimèrent bientôt. Ni le souvenir de ses enseignements, dont l'Italie tout entière retentissait encore, ni le parfum de ses vertus répandu dans les contrées témoins de ses dernières actions, et en particulier à Aquila, appelée à recueillir son dernier soupir; ni ce cercueil dont on racontait chaque jour des choses merveilleuses, n'avaient pu éteindre les haines profondes allumées par les factions dans ce malheureux pays. Les âmes pieuses en déploraient plus amèrement la mort de l'homme de Dieu; sa voix puissante aurait opéré là ce qu'elle avait fait ailleurs, elle eût pacifié les esprits. Quelques semaines donc après les fêtes funéraires que nous venons de raconter, les autorités civiles firent procéder à l'exécution de quatre criminels appartenant à la classe inférieure du peuple. Ce fut assez pour exciter un grave mécontentement, suivi de rumeurs menaçantes et enfin d'une sédition ouverte. Le peuple vit dans le supplice de ces hommes une bravade de la part des magistrats, une insulte à ses droits, et il jura de laver dans le sang l'injure dont il se croyait la victime. Les magistrats, tombés au pouvoir des insurgés,

furent mis en prison, jugés et condamnés à mort sans égard pour leurs protestations et leur appel à la conscience publique. Déjà ils avaient été conduits à la place des exécutions les yeux bandés, et ils n'attendaient plus que le coup du bourreau, quand la voix d'un enfant se fait entendre dans l'air à toute la foule assemblée pour être témoin du drame sanglant : « Arrêtez, criait la voix, ne versez pas le sang innocent ; mais allez à l'église des Frères-Mineurs, là vous trouverez ce qui fait l'objet de vos criminels désirs. » Étonné et effrayé, le peuple ordonne au bourreau de suspendre l'exécution ; on délie les magistrats, et, après les avoir mis en lieu sûr, on court au couvent des Franciscains, on se jette dans l'église et l'on ouvre le cercueil de Bernardin. Un mouvement d'effroi saisit les spectateurs : deux ruisseaux de sang s'échappaient sans interruption du nez du cadavre, le cercueil en était rempli, le corps, les vêtements disparaissaient dans le sang, et rien n'annonçait la fin d'un prodige aussi étrange. La multitude consternée reconnaît son crime, le confesse à haute voix, conjure l'homme de Dieu de lui en obtenir le pardon, promet la liberté aux prisonniers et s'engage pour l'avenir à ne plus les troubler dans l'exercice de leurs pénibles devoirs.

Le sang alors cessa de couler, et les témoins du miracle s'approchant du cercueil avec piété, recueillirent ce sang précieux dans des fioles, on y imbibérent des linges destinés à être soigneusement conservés. Saint Jean de Capistran, témoin oculaire du prodige, ou du moins arrivé quelques jours après, en transporta en plusieurs lieux de l'Italie, en Autriche, et en Hongrie, dans la province de Cologne et de Friouli. Cette sainte relique opéra partout des miracles sans nombre et hautement attestés.

Ainsi le corps du serviteur de Dieu, comme le corps d'Elisée, prophétisait après sa mort ; Bernardin poursuivait sa mission glorieuse dans le monde, il prêchait la paix aux hommes de bonne volonté, et sa voix sortie du tombeau ne

perdait rien de sa puissance; elle avait encore la vertu d'émouvoir et de convertir.

CHAPITRE VI.

Canonisation de Bernardin.

Le bruit de la bienheureuse mort de Bernardin et des prodiges arrivés à son tombeau se répandit promptement dans les diverses contrées de l'Italie. On vit alors d'une façon éclatante quel empire la sainteté exerce sur les peuples. Au milieu des grandes cités et dans les campagnes, on se rappelait, on exaltait à l'envi les vertus de l'illustre prédicateur, chacun racontait ce qu'il en savait, et à ces récits venaient se joindre de jour en jour les récits de miracles nouveaux. La confiance grandissait dans les cœurs, et en Lombardie surtout on donnait au serviteur de Dieu le titre de saint, on l'invoquait comme tel, on se disputait les moindres objets dont il s'était servi, on les regardait comme autant de reliques inestimables. Philippe de Milan lui-même, le politique sans foi, que la parole brûlante et lumineuse de Bernardin n'avait pu convertir à Dieu, tourmenté alors d'un mal d'yeux, estima une chose heureuse d'obtenir des lunettes ayant appartenu au saint. La ville de Massa reçut avec vénération la robe dont il couvrait ses membres, et vit plus d'une fois dans la suite bien des prodiges opérés par cette pieuse livrée de la pauvreté. La petite maison de la Capriola, la demeure chérie de Bernardin, eut en partage plusieurs de ses vêtements, les livres à son usage, ses manuscrits. Les bons religieux, choisis dans ce couvent pour être les compagnons de l'apôtre en ce dernier voyage, attristés de ne pouvoir rapporter son corps lui-même aux lieux témoins de ses vertus les plus intimes, avaient recueilli avec empressement ces divers objets, et les avaient

soigneusement dirigés vers ce même lieu. Bien des miracles aussi s'accomplirent au contact de ces reliques et accrurent dans le cœur des Siennois le respect et la vénération dont ils n'avaient jamais cessé d'être remplis pour leur bien-aimé compatriote.

Les villes dans lesquelles Bernardin avait prêché célébrèrent sa mort par des offices solennels où la douce joie produite par la pensée de sa gloire dans le ciel se mêlait aux regrets de sa perte. Pérouse se distingua entre toutes les autres par son zèle. Un majestueux et immense catafalque fut élevé à la porte de la cathédrale, l'évêque offrit lui-même l'auguste sacrifice de l'autel ; durant trois jours les voûtes du sanctuaire retentirent des prières pour les morts. Le premier jour, un religieux augustin prit la parole pour raconter les vertus et les miracles de Bernardin ; le jour suivant un frère mineur, Paul d'Assise, disciple du saint, se fit entendre sur le même sujet à la foule avide de connaître les moindres particularités de cette vie extraordinaire.

A Sienne, aucune église ne fut assez vaste pour répondre à la ferveur de la multitude, et l'on dut choisir la grande place sur laquelle Bernardin avait évangélisé tant de fois ses concitoyens pour y célébrer la mémoire de sa mort. La se trouvèrent toutes les maisons religieuses sans exception, les chartreux eux-mêmes abandonnèrent leur profonde solitude pour venir témoigner à la face de la cité siennoise quelle reconnaissance ils gardaient à l'homme de Dieu de sa bienveillance envers leur ordre. Là accoururent les magistrats de la ville, les membres des corporations diverses, la noblesse et le peuple ; tous se souvenaient des vertus de Bernardin, tous voulaient en donner une attestation solennelle.

Les autres villes imitèrent le zèle de Sienne et de Pérouse ; mais au milieu de ce concert de pieuses invocations en faveur d'un homme dont la gloire n'était un doute pour personne, une pensée dominait et se fortifiait de jour en

Google

jour : on se demandait si bientôt l'Eglise romaine ne changerait pas les prières de la tristesse en des chants d'allégresse et de triomphe ; si elle ne placerait pas sur ses autels le propagateur infatigable de sa doctrine, l'apôtre de l'Italie, le pacificateur des peuples. L'éclat des miracles opérés à Aquila et en mille autres endroits prouvait incontestablement la gloire de Bernardin et autorisait pareils désirs, les regards se tournaient donc vers Rome dans l'attente de ce qui arriverait.

Saint Jacques de la Marche avait connu par une révélation céleste la mort bienheureuse de Bernardin, et tout de suite il s'était rendu à Aquila afin de déposer ses vœux et ses regrets au pied de ce tombeau où reposait son père et son maître ; ses larmes coulaient abondantes et pleines de tendresse, il avait aimé l'homme de Dieu pendant sa vie, il s'était appuyé sur lui comme sur un soutien inébranlable, et maintenant qu'il n'était plus, il se demandait qui le dirigerait dans les voies difficiles de la perfection.

Saint Jean de Capistran, accouru de même au saint tombeau, l'arrosa de ses larmes et ne cessa dans ces discours de rappeler aux habitants d'Aquila quelle faveur Dieu leur avait accordée en choisissant leur ville pour être la dépositaire du corps de son serviteur. Jacques de la Marche joignit sa voix à celle de Capistran et célébra sur la place publique de la ville les louanges de son bien-aimé père.

La ville de Sienne envoyait de son côté à Aquila un de ses citoyens les plus distingués afin de prendre des informations sur les miracles attribués par la renommée à Bernardin, en recueillir les preuves et présenter ensuite toutes les pièces au pape Eugène IV. Capistran, désireux autant que les Siennois de voir canoniser le serviteur de Dieu, aida puissamment le délégué de ce peuple dans ses recherches. Un nouveau miracle vint l'encourager à poursuivre sans relâche cette grande et importante affaire.

Il prêchait sur la place devant l'église de Saint-François

Digitized by Google

les louanges de la Mere du Sauveur, et il expliquait le texte de l'Apocalypse développé quelques années auparavant par Bernardin dans cette même ville d'Aquila. Tout à coup une étoile resplendissante apparait au-dessus de sa tête; la multitude uniquement attentive au phénomène merveilleux ne prête plus d'attention aux paroles du prédicateur; un murmure accompagné d'agitation parcourt l'assemblée; Capistran demande la cause de ce désordre, et le peuple de s'écrier. « Regardez, c'est l'étoile qui illumina autrefois Bernardin de ses rayons. » Le saint orateur, touché des merveilles de la bonté divine, lui rendit grâces et conçut dès lors l'espérance inébranlable du succès de son entreprise. Le lendemain, s'étant mis en route pour Rome avec quelques frères, voilà que l'étoile leur apparut de nouveau, comme autrefois l'étoile de Bethléem aux Mages, pour diriger leurs pas vers le vicaire de Jésus-Christ et ranimer leur confiance. Pendant ce temps, les miracles se multipliaient, des hommes graves les recueillaient avec un soin religieux et en s'entourant des lumières de la science, afin de ne laisser planer aucun doute sur leur authenticité. Tout donc semblait prédire une issue heureuse à des démarches si bien conduites.

L'envoyé de Sienne avait réuni les preuves authentiques de trente miracles accomplis par le saint, soit immédiatement avant sa mort, soit depuis, et il les avait fait connaître à sa république dès le mois de juillet de cette année 1444, c'est-à-dire moins de deux mois après le jour où Bernardin échangeait les fatigues de l'exil contre le repos de la patrie. Grande fut la joie de Sienne quand lui parvint d'Aquila le précieux document de son ambassadeur; elle allait donc conquérir quatre fois en un siècle la gloire si pure d'avoir donné à l'Église des saints et au monde des protecteurs; à Jean Colombini, Pierre Petroni, Catherine de Sienne allait se joindre Bernardin, l'apotre de l'Italie, le flambeau des nations catholiques, le père d'une génération

entière d'illustres serviteurs de Dieu. Elle était vraiment féconde, la terre qui produisait de tels personnages, à des époques aussi rapprochées, et au milieu des troubles souvent renouvelés de la guerre et des passions politiques.

Les magistrats députèrent sans retard deux hommes, choisis parmi les plus capables de la cité, au pape Eugène IV pour le conjurer de faire examiner par un conseil de cardinaux les vertus privées et apostoliques de Bernardin, sa doctrine et ses miracles, et procéder ensuite à sa canonisation solennelle.

La ville d'Aquila recueillait de son côté avec une sage prudence les divers miracles accomplis au tombeau du serviteur de Dieu; elle les accompagnait de preuves authentiques et propres à en défendre la vérité contre les efforts de l'envie, puis elle adressait à son tour à Eugène IV ses humbles supplications afin d'obtenir de lui l'exaltation de l'homme dont la gloire croissait de jour en jour et rejaillissait d'un éclat si doux sur l'Eglise romaine.

Aux deux villes se joignit d'abord Alphonse, roi d'Aragon et des Deux-Siciles. Il écrivit non-seulement en son propre nom et au nom de ses États, mais il demandait au Souverain Pontife, au nom des cités, des princes, des républiques de l'Italie entière, dont il exprimait les vœux, que Bernardin fût compté au nombre des saints.

« Bien des fois par nos lettres, disait-il, nous avons recommandé à Votre Sainteté, grand nombre de personnes, selon que leur dignité, leurs vertus et leurs mérites semblaient le demander... Mais alors il n'était possible ni à Votre Sainteté ni à nous d'étendre notre protection au delà de la condition humaine. Aujourd'hui, apprenant par des témoins oculaires, combien de miracles de toute sorte opère à Aquila frère Bernardin, lesquels miracles sont autant de témoignages de la vie sainte qu'il menait sur la terre, nous supplions humblement Votre Sainteté de daigner le canoniser et le mettre au nombre des saints. A moi

s'unissent les peuples de l'Italie, les princes, les républiques, les personnes de tout sexe, de tout âge, de tout rang, de toute condition, et prosternés aux pieds de Votre Sainteté, ils lui demandent et la supplient par leurs prières, leur confiance et leurs vœux, d'une voix et d'un consentement unanimes, de vouloir bien le faire. A moi s'unit notre siècle lui-même illuminé par les mérites de cet homme de Dieu, et fier d'avoir vu dans ces temps ce qui n'a pas été accordé à bien des âges antérieurs. A moi s'unit la patrie céleste et éternelle qui pousse et invite, comme en usant de son droit, Votre Sainteté à accomplir un tel acte. Elle nous montre par tant, de si grands et évidents miracles dont il est l'auteur, ce bienheureux saint de Dieu déjà glorieusement canonisé dans les cieux, et elle demande que Votre Sainteté la canonise de même sur la terre, et alors comme il a plu au Seigneur, ainsi il aura été fait. »

Le pape, touché de ces demandes et ému de tant de prodiges, nomma le 15 avril une commission de trois cardinaux pour faire les enquêtes exigées en ces sortes d'affaires; mais un d'eux étant mort, l'examen fut suspendu pendant quelque temps. Eugène IV lui en substitua un autre, et tous trois s'adjoignirent les évêques d'Aquila et de Penna. Plusieurs consistoires eurent lieu dans lesquels on s'occupa de la vie et des actions de Bernardin. Dans une de ces assemblées, on produisit un recueil de cent un miracles avec les pièces recueillies pour en constater l'authenticité, et les prélats commencèrent immédiatement l'examen de ces documents. Les choses n'allaient pas aussi vite que le demandait la pieuse avidité du peuple; cependant le procès se poursuivait sans interruption; le pape avait à cœur de décerner les honneurs du triomphe sur la terre à celui dont il avait apprécié lui même les vertus héroïques. Il lui tardait d'invoquer avec le titre de saint, l'homme qu'il avait aimé durant sa vie et dont il avait reçu de si grands secours durant les jours laborieux de son pon-

Google

tificat. En attendant il eut à prendre encore une fois sa défense contre les tentatives du mensonge et de la calomnie.

Malgré les miracles accomplis chaque jour à son tombeau, miracles dont l'Italie entière retentissait, ses ennemis (son zèle n'avait cessé de lui en susciter pendant sa vie), ses ennemis, dis-je, ne rougirent pas de se servir contre sa mémoire de cette lettre d'Amedée dont nous avons parlé, et dans laquelle le saint n'était point nommé. Ils publièrent qu'il était mort séparé de l'Eglise, et cette rumeur prit assez de consistance pour arriver jusqu'aux oreilles du pape. Saisi de douleur et d'indignation à la fois, en voyant l'envie acharnée à ce point contre un homme si glorieux, Eugène se chargea lui-même de venger sa mémoire. Dans une lettre adressée aux deux prélats chargés de l'affaire d'Amédée et destinée à devenir publique, il rappelle la sage et charitable conduite de Bernardin dans ses rapports avec le maître de mathématiques, et l'adresse de ce dernier à pervertir le juge qu'on lui avait donné à Rome, puis continuant il ajoute :

« Considérant qu'un tel excès, si l'on ne s'y oppose, est de nature à produire bien des scandales et même à créer des périls pour les âmes, nous faisons savoir et mandons par ce rescrit apostolique que si Bernardin, en la foi, la pureté, l'ardente charité et la très-sainte prédication duquel nous avions une confiance toute particulière, eût été nommé dans les lettres en question, nous ne les eussions données sans aucun prétexte... De plus vous aurez à procéder légitimement contre ledit Amedée et ses complices et à les châtier de telle sorte, selon la grièveté de leur faute, qu'ils ne puissent plus se glorifier de leur méchanceté, et que les autres effrayés par leur exemple n'osent rien tenter de semblable.

» Et parce que quelques religieux, en vertu de cette prétendue sentence contre Bernardin, dont les miracles sont innombrables, d'après le rapport de témoins dignes de foi, parce que, disons-nous, ces religieux ont l'audace de crier

et d'affirmer qu'il est mort sous le coup de l'excommunication, nous voulons, et par l'autorité des présentes nous mandons que vous forciez ces mêmes religieux, de quelque ordre, religion ou dignité qu'ils soient, par censure ecclésiastique et autres voies de droit, à révoquer ces paroles maudites lancées contre un si grand homme; et cela sans tenir compte d'aucun appel, d'aucun privilége accordé auxdits religieux ou à leurs ordres de quelque manière que ce soit... »

Bernardin, en prêchant les vérités sacrées de la religion, en défendant ses dogmes contre l'erreur, s'inquiétait peu des tentatives de ses ennemis; le triomphe de la foi suffisait à sa noble ambition; cependant il ne s'attendait pas que l'envie irait jusqu'à insulter à sa tombe. Mais l'Eglise veillait à son repos après sa mort, comme elle avait veillé durant sa vie au maintien de sa glorieuse renommée. Elle l'avait pressé contre son cœur au sortir de ce monde, elle l'avait couché elle-même dans le tombeau, elle ne pouvait souffrir qu'une voix sacrilége permît aux nations de douter de son amour pour un de ses enfants les plus illustres.

Le Seigneur n'accorda pas à la tendre amitié d'Eugène de terminer l'œuvre si désirée de la canonisation de Bernardin. Jean de Capistran, l'infatigable promoteur de cette entreprise, lui prédit un jour que la gloire en était réservée à son successeur. Eugène occupait le siége de Pierre depuis seize ans et avait terminé la soixante-quatrième année de sa vie; son pontificat avait été mélangé d'amertumes poignantes et de joies indicibles; son zèle pour l'accroissement et l'exaltation de la sainte Eglise n'avait pu être ébranlé par les vicissitudes auxquelles il fut soumis. Au milieu même des ardeurs brûlantes de sa dernière maladie, il dictait encore des décrets qui témoignent de sa vive sollicitude pour l'union des fidèles dans la foi commune. Peu de jours auparavant, il mettait au nombre des saints le bienheureux Nicolas de Tolentino, de l'ordre des Ermites de Saint-Au-

gustin, comme si avant de quitter la terre il eût voulu combler de plus en plus la mesure de ses saintes œuvres. Dieu lui ménageant avant sa mort une douce consolation; plusieurs des prélats schismatiques de Bâle, ayant enfin ouvert les yeux et reconnu leurs scandales, vinrent se prosterner à ses pieds, et Eugène, oubliant leurs torts, heureux de terminer par ce retour inattendu la réunion de toutes les Églises, leur pardonna volontiers leurs erreurs et leur aveuglement.

A un pontife si digne d'occuper le rang suprême dans l'Église, le Seigneur avait accordé les grâces dont sa bonté n'est jamais avare envers les saints; il avait en dernier lieu daigné lui révéler le moment de sa mort, et le pieux pontife s'y était préparé par un redoublement de ferveur. Saint Antonin, archevêque de Florence, avait reçu sa confession, il lui avait donné les sacrements d'Eucharistie et d'extrême-onction, et sa prière n'était interrompue que par les larmes de son humilité. Les jours passés dans la vie religieuse au milieu des ermites de Saint-Augustin et les années si agitées de son pontificat se présentaient à son esprit, il pleurait et on l'entendit s'écrier : « Oh! combien il serait plus avantageux au salut de ton âme de n'avoir jamais été ni pape ni cardinal, mais d'avoir pratiqué la vie religieuse dans ton monastère! » Puis redoublant ses supplications, il rendait sa belle âme à son Dieu. Sa dernière parole reflétait sa vie entière, c'était un accent d'humilité profonde après une longue suite d'actions saintes et vraiment glorieuses.

Nous devions ce dernier hommage à l'ami et au protecteur de Bernardin. Revenons maintenant à l'œuvre de sa canonisation laissée incomplète par la mort d'Eugène IV. Nicolas V, successeur du pontife défunt, reprit la cause, mais sans vouloir rien urger. Il lança d'abord une bulle contre Amédée et les ennemis de Bernardin qui avaient jugé le moment favorable pour renouveler leurs accusations. Le pontife rappelle dans sa bulle les éloges

qu'Eugène avait faits du saint prédicateur; il ordonne sous les peines les plus graves à ses détracteurs de cesser leurs calomnies, et aux supérieurs des diverses maisons religieuses de châtier les hommes de leur dépendance assez osés pour attaquer un personnage dont l'Italie avait admiré les vertus, et que ses miracles allaient faire compter au nombre des saints.

Un des cardinaux, membre de la commission nommée par Eugène IV, était mort; le pape en nomma un autre à sa place avec pouvoir de se faire assister par deux évêques. L'on recommença l'examen des premiers miracles et de bien d'autres arrivés depuis les enquêtes de la première commission. Mais alors surgirent des obstacles de tout genre, l'on crut un instant que l'entreprise échouerait; jamais le zèle héroïque de saint Jean de Capistran n'avait été soumis à pareille épreuve.

L'opposition vint de quelques prélats de la cour romaine et de quelques religieux, lesquels, sous prétexte de servir la cause de l'Eglise, soulevaient tantôt une difficulté, tantôt une autre, et occasionnaient ainsi chaque jour de nouveaux retards. Le pape Nicolas V, incertain au milieu de tant d'avis contraires, hésitait et ne pressait plus autant l'examen des miracles; Capistran lui-même était traité comme un homme sans prudence et sans discrétion; il s'entendait adresser plusieurs fois des paroles mortifiantes; mais rien n'était capable de déconcerter son indomptable courage. Plein de confiance en Dieu, il va trouver le Souverain Pontife, se jette à ses pieds et le conjure de ne pas interrompre une entreprise si avantageuse au triomphe de la foi. « Saint-Père, s'écrie l'homme de Dieu, si vous craignez, faites allumer un bûcher, qu'on y jette le corps de Bernardin, je m'y jetterai moi-même. Si le feu nous consume, vous l'attribuerez à nos fautes, mais s'il nous respecte, vous reconnaîtrez que l'exaltation de Bernardin est selon la volonté divine. » Le Pontife ne put contenir ses

Digitized by Google

larmes à la vue d'un tel excès de charité, et dès ce jour il revint à sa première résolution de hâter la canonisation de l'homme de Dieu.

Ces difficultés vaincues du côté du pape, une autre se présenta plus grave et plus difficile à combattre; Bernardin cessa pendant quelques mois de faire de nouveaux miracles. Les malades, les infirmes de toute sorte affluaient à son tombeau comme de coutume; ils lui offraient leurs vœux, ils versaient des larmes et aucun n'obtenait guérison. Capistran avait quitté Rome pour prêcher le carême à Aquila. Témoin de ce prodige d'un nouveau genre, il espérait que le temps des miséricordes célestes n'était point passé; au milieu de ses exhortations à la pénitence, il prenait sur lui de promettre des miracles; mais les jours s'écoulaient et le tombeau demeurait impassible. « Non, s'écriait Capistran, le Seigneur ne laissera pas s'éloigner les fêtes de Pâques sans nous consoler. » Et cependant les augustes solennités avaient été muettes. Le doute commençait à surgir dans les cœurs; c'en était fait de la canonisation de Bernardin, si, en présence des attaques de ses ennemis, il ne donnait de nouvelles preuves de sa puissance. Alors Capistran, dont les pensées n'avaient rien de l'homme, s'en va, au milieu de la nuit, à l'endroit où reposait le corps de son illustre maître, et là, comme s'il était vivant, il lui dit : « Vous voyez de quelles sollicitudes et de quelles fatigues je me suis chargé pour vous; quelle sera ma confusion, si je viens à échouer; quel scandale en rejaillira sur les âmes. Pendant votre vie mortelle vous m'avez obéi avec empressement, parce que j'étais votre supérieur, je demande aujourd'hui une nouvelle preuve de votre soumission, et je vous ordonne au nom de l'obéissance, par la vertu de l'Esprit-Saint, de faire encore des miracles, si vous avez quelque mérite auprès du Seigneur. » Capistran se retira plein de confiance; il avait parlé comme l'homme dont la foi transporte les montagnes. Le matin, les malades et les

Digitized by Google

infirmes se pressaient comme de coutume au tombeau, et tous s'en retournaient guéris.

Vers la fin d'octobre était mort, à Riéti, frère Thomas de Florence, un des compagnons d'Albert de Sarziano, dans sa mission en Éthiopie. Thomas, nous l'avons dit plus haut, jeté en prison par les infidèles, en avait été retiré par les soins d'Albert après de longues souffrances. A sa mort, son tombeau devint célèbre par des miracles innombrables; les peuples se tournaient de ce côté, et allaient demander au confesseur de la foi le soulagement de leurs peines. Aquila était moins visité depuis qu'à Riéti on recevait des faveurs aussi abondantes, et quelques hommes, opposés à la canonisation de Bernardin, en profitaient pour la retarder indéfiniment, sous prétexte de mettre en un même jour au nombre des saints les deux serviteurs de Dieu. Capistran, inquiet de ce nouvel obstacle, trouva encore dans sa foi le moyen d'y mettre un terme. Il s'en alla à Rieti, qui est proche d'Aquila, et donna à frère Thomas l'ordre, en vertu de la sainte obéissance, de ne plus faire de miracles jusqu'à ce que Bernardin eût reçu les honneurs solennels de l'Église. Thomas qui, pendant sa vie, à la voix de Capistran, avait, sans éprouver la moindre douleur, porté dans ses mains des charbons ardents, reconnut son autorité au delà de la tombe. Pendant quatre années il sembla se montrer insensible aux supplications des peuples; puis, sur un nouvel ordre de son supérieur, on vit les prodiges se renouveler par ses mérites, la ville entière de Rieti salua par des cris de joie et des manifestations publiques ces merveilles de la vertu de l'obéissance. Deux fois en quelques jours Dieu s'était soumis à la parole de l'homme; une troisième fois, après un silence de quelques années, il avait encore entendu la voix de ceux qui représentaient son autorité sur la terre. Jamais, depuis le sacrifice du Calvaire, l'obéissance n'avait été exaltée plus glorieusement.

Digitized by Google

Cependant l'enquête sur la vie et les miracles de Bernardin suivait son cours. Chacune des contrées de l'Italie avait à offrir quelque récit, tout était examiné avec soin, discuté avec rigueur, afin de rendre le triomphe de l'homme de Dieu plus éclatant. Au mois d'août 1448, Alphonse d'Aragon écrivit de nouvelles lettres au pape sur ce sujet; les villes de Sienne et d'Aquila renouvelèrent leurs instances, les cardinaux, parmi lesquels nous trouvons un Français, Guillaume d'Estouteville, étudiaient sans relâche les nombreux documents de ce grand procès. Cependant le Souverain Pontife ne voulait rien précipiter; les jours mauvais subsistaient encore pour l'Église; le schisme de Bâle, bien qu'affaibli par le retour de quelques prélats à l'obéissance, continuait à s'agiter avec son antipape Amédée de Savoie, et Nicolas V attendait la fin de ces scandales pour placer sur la tête de Bernardin la couronne du triomphe.

Enfin le calme se fit parmi les nations chrétiennes. Amédée, comprenant quel rôle impie et ridicule lui faisait jouer un nombre presque imperceptible de prélats, se soumit au pape et abdiqua sa prétendue dignité. Vers le même temps, Bernardin apparut à Capistran et lui rendit grâces de ses efforts infatigables à poursuivre l'œuvre de sa canonisation. Le pieux frère alla raconter au pape ses entretiens avec le serviteur de Dieu, afin de hâter la conclusion d'une chose si conforme aux désirs du monde chrétien. Les miracles étaient indubitables, les vertus reconnues héroïques, les enseignements du grand prédicateur irréprochables et en tout conformes à la pure doctrine de l'Église, le schisme avait disparu du milieu des peuples; rien ne s'opposait donc désormais à l'exaltation d'un homme qui avait combattu si valeureusement pour la foi. Le Pontife promit de pousser l'affaire, chargea plusieurs cardinaux d'examiner les pièces, chacun en particulier, et leurs avis s'étant trouvés conformes, il ne jugea pas à propos de différer plus longtemps.

Une circonstance solennelle avait appelé à Rome des fidèles de toutes les nations; on était à la moitié du xve siècle et Nicolas V avait accordé l'indulgence jubilaire aux pèlerins qui visiteraient pendant cette année le tombeau des saints Apôtres. Le concours des pieux voyageurs était immense, ils arrivaient des diverses contrées de l'Italie, de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, de l'Orient et même de l'Éthiopie, afin de ranimer leur foi aux lieux où ses premiers prédicateurs l'avaient scellée de leur sang. Le pape voulut les rendre témoins de ce nouveau triomphe du catholicisme, en proclamant en leur présence les vertus et la sainteté de Bernardin. Le jour choisi fut celui de la Pentecôte, le jour de la manifestation des volontés divines. Dès le matin on vit partir de l'Ara-Cœli une longue procession de trois mille huit cents religieux, tous de l'ordre de Saint-François, et parmi lesquels on comptait trois frères destinés à prendre place aussi un jour sur nos autels, c'étaient Jean de Capistran, Jacques de la Marche, digne de figurer à côté de l'héroïque Capistran, et l'humble frère Diego d'Alcala. A leur suite se pressaient innombrables des membres de toutes les communautés de Rome et d'autres villes voisines. En tête, on portait comme étendard un tableau sur lequel était peint le nom sacré de Jésus, ce nom prêché sans interruption par Bernardin et qui devait avant tout triompher en ce jour. L'auguste cortége chantait dans un recueillement profond des hymnes au Seigneur; il chantait les victoires de la foi sur le monde, et la foule pressée, immense, témoignait son allégresse en jonchant les rues de fleurs et de verdure. Jamais la basilique vaticane n'avait offert spectacle plus magnifique; elle avait tiré de ses trésors ses parures les plus splendides, des milliers de flambeaux l'illuminaient, et au milieu s'élevait un trône somptueux destiné à recevoir le Père du monde catholique à qui seul il appartient d'exalter sur la terre les serviteurs du Très-Haut.

Digitized by Google

Quand le pontife eut pris place dans le saint temple, au milieu des princes de l'Église, des évêques et des prélats de tout rang, il se mit à louer lui-même les vertus héroïques, la vie sublime et les miracles de Bernardin ; il offrit le sacrifice auguste de nos autels et fixa la fête du nouveau saint au vingt du mois de mai, après avoir accordé des indulgences à ceux qui, dans la suite, visiteraient son tombeau en ce même jour.

Il fallait notifier au monde chrétien la canonisation du serviteur de Dieu. Le pape le fit en célébrant les miséricordes divines. « *Je chanterai à jamais*, s'écrie-t-il avec le prophète, *les miséricordes du Seigneur* ; elles sont grandes, elles sont inénarrables les œuvres de cette miséricorde, ces œuvres par lesquelles il ouvre sans interruption le sein de sa tendresse pour le salut du genre humain. Si nous entreprenions de les compter depuis le jour de la création, nous serions impuissant, alors même que nous parlerions non-seulement le langage des hommes, mais celui des anges. »

Puis, après avoir fait un brillant tableau de la charité divine, le pieux pontife ajoute : « Rendons à la bonté céleste d'immenses actions de grâces de ce qu'elle ne cesse pas, même à cette dernière heure, d'envoyer des ouvriers pour prendre soin de sa vigne. Nous en voyons de nos jours plusieurs destinés à ce ministère, mais parmi ces élus le premier et le plus grand est cet homme vraiment saint, en l'honneur duquel cette assemblée est réunie, saint Bernardin. Consacré dès son enfance à la perfection évangélique, désigné pour agir et travailler dans la vigne du Seigneur, il a accompli sans relâche la tâche qui lui était imposée. Il s'est gardé pur de la moindre contagion du siècle, il s'est imposé avec amour le joug suave de Jésus-Christ, il a agi de telle sorte par les exemples de sa vie et de sa prédication sacrée qu'il a fait revivre dans presque toute l'Italie entière l'Évangile du Seigneur. Le temps ne nous permet

pas d'énumérer ses vertus divines et presque innombrables; le Très-Haut lui a rendu, au reste, un témoignage si éclatant, qu'il n'a pas besoin des louanges humaines. Des miracles si extraordinaires ont proclamé sa sainteté, que si même les ministres de Satan voulaient élever des doutes sur ce point, la vue de tels signes et de tels prodiges les réduirait au silence...

« Pour nous, désirant en présence d'une telle assemblée rendre hommage à la sainteté d'un si grand homme, nous choisissons cette parole adressée par le Seigneur aux disciples empressés à marcher sur ses traces : *Là où je suis, sera aussi mon serviteur*. Cet homme vraiment saint a servi Jésus-Christ, il a suivi Jésus-Christ. Il l'a servi lorsque, s'arrachant aux piéges du siècle et dépouillant le vieil homme avec ses actes, et revêtant l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité, il embrassa le joug si léger de la vie religieuse. Il servit Jésus-Christ lorsque, dans cette vie sainte, il crût de jour en jour dans la pratique des vertus divines, en se montrant surtout l'imitateur de l'humilité du Christ, en devenant pauvre d'esprit et riche de la grâce. Il servit Jésus-Christ lorsqu'il donna à beaucoup des exemples de salut pour la vie éternelle; il servit Jésus-Christ lorsqu'il distribua sans interruption aux membres du Sauveur, à ses fidèles, la nourriture d'un enseignement céleste, gagnant ainsi à Dieu une multitude d'âmes enlacées dans les piéges du démon et du siècle. Il servit Jésus-Christ lorsque, disséminant la parole de Dieu à travers les cités et les provinces, il rappela à une charité mutuelle, en leur faisant déposer toute rancune, des populations entières divisées par des haines antiques. Il servit Jésus-Christ lorsque, en plusieurs lieux les mœurs s'étant corrompues, il détruisit par la prédication de la divine parole des désordres invétérés, en exhortant les hommes et les femmes à garder la pudeur et autres vertus sans lesquelles nul ne peut être chrétien. Il servit Jésus-Christ lors-

Digitized by Google

que, sa propre renommée croissant de plus en plus dans l'Italie, il persévéra cependant dans son humilité première. Il servit Jésus-Christ, lorsqu'il continua à prêcher infatigablement jusqu'au bout sa parole. Il servit Jésus-Christ, lorsque, le Seigneur lui-même l'appelant au repos éternel, il ne craignit pas de mourir et ne refusa pas de vivre. »

Telle était la joie de l'Eglise en ce jour où elle accordait les honneurs du triomphe à l'un de ses enfants. Si nous l'avons vue en quelque sorte méticuleuse dans l'examen de ses titres à la gloire, c'est que sa charité maternelle ne lui permet pas d'oublier, en repassant les annales de ses saints, qu'à côté des héros il y a des cœurs sans vertu, des intelligences étrangères aux voies de Dieu. L'Eglise, en décernant la couronne à ses glorieux soldats, procède avec une prudence d'autant plus divine qu'elle se rapproche davantage des besoins les plus simples de l'humanité, elle veut contraindre le monde à s'écrier irrésistiblement de chacun d'eux en particulier : *Il a combattu le bon combat, la couronne de justice repose sur sa tête.*

CHAPITRE VII.

Bernardin et la postérité

Cette joie de l'Eglise ne fut point le partage de Rome seule ; elle éclata en plusieurs lieux à la fois. Apôtre de l'Italie, Bernardin en avait parcouru toutes les contrées, et là où il n'avait pu se transporter de sa personne, il avait député ses fidèles disciples, hommes à la voix puissante et aux vertus sublimes. L'Italie fut donc heureuse de saluer en lui son protecteur, quand le chef du monde chrétien lui permit de le faire solennellement. Le souvenir de ses prédications était vivant dans tous les cœurs, son triomphe causa une allégresse universelle ; on s'empressa de célébrer dans les

cités et jusque dans les simples bourgades, au milieu des accents de la jubilation et de l'amour, la canonisation de l'homme de Dieu. Sienne surtout se distingua par des fêtes vraiment triomphales, elle semblait, dans sa pieuse ardeur, l'emporter sur l'Italie entière et se montrer digne de la gloire que Bernardin allait faire rejaillir sur elle dans la suite des siècles. Les églises furent parées comme au jour des grandes solennités, les maisons et les rues pavoisées comme pour recevoir un vainqueur, la grande place, si souvent sanctifiée par les prédications de l'humble religieux, se couvrit de tentures et d'un immense autel pour la célébration des mystères divins. L'évêque, le clergé séculier, les ordres religieux, les magistrats, la foule innombrable de la ville et des campagnes, les étrangers alors de passage à leur retour de Rome, tous s'étaient donné rendez-vous sur cette place trop étroite en cette circonstance pour répondre à l'empressement général. L'air retentit pendant de longues heures des chants sacrés, puis aux cérémonies religieuses de la journée succédèrent les illuminations splendides du soir. Le lendemain et le jour suivant recommencèrent avec le même concours sur la place les mêmes exercices religieux, tant ce bon peuple était infatigable à rendre à son illustre compatriote les hommages dus à ses mérites et à sa puissance dans le ciel. Enfin, le quatrième jour un office solennel eut encore lieu en l'honneur du Saint dans l'Eglise des frères Mineurs, et les magistrats témoignèrent toujours un zèle égal durant ces fêtes multipliées, la foule se montra toujours pieuse, recueillie et empressée, le nom de Bernardin était dans toutes les bouches, la confiance en sa protection régnait dans tous les cœurs.

Sienne continua depuis à célébrer avec l'éclat le plus splendide la fête de son bienheureux protecteur. Privée de ses gloires civiles, descendue au rang de ville de second ordre, elle n'oublia pas le plus illustre de ses enfants; jusqu'à ces derniers temps chaque année, le vingt mai, en

redisant ses louanges, elle se reportait par la pensée aux jours antiques. A-t-elle aujourd'hui encore pour ses saints des manifestations éclatantes de foi et d'amour ? nous n'en savons rien. Florence à son tour s'est lassée d'être reine, elle a incliné son front sous le joug, et bientôt, si le ciel n'intervient, elle sera, comme Gênes et Sienne, au nombre de ces cités pour lesquelles l'histoire n'a plus d'annales. En s'abaissant, elle a accepté d'autres fêtes que celles des saints, d'autres héros que les amis du Seigneur, et nous ne serions pas étonné d'apprendre que le culte de Bernardin, l'apôtre de la paix et l'ennemi des révolutions, fût déclaré antinational et incompatible avec le nouvel ordre de choses.

Nous passerions les limites imposées à notre travail, si nous voulions raconter les honneurs rendus au saint dans les autres cités, les fêtes magnifiques par lesquelles elles voulurent s'associer à l'Église romaine dans l'exaltation de ce glorieux serviteur de Dieu... Milan, Bologne, Modène, Pérouse, Mantoue, Bergame, Brescia, Venise, Padoue, ou plutôt toutes les villes de l'Italie septentrionale marchèrent à l'envi sur les traces de Sienne. Mais à ces fêtes devaient succéder des témoignages plus permanents de respect et de confiance. On vit en peu de temps s'élever des autels et des sanctuaires sous l'invocation de Bernardin; des couvents se placèrent en grand nombre sous sa tutelle. Dès l'an 1516, c'est-à-dire soixante-dix après sa mort, la réforme de l'Observance, qui alors comptait sept cents maisons, en avait appelé quarante-cinq de son nom, et encore le vocable d'environ la moitié des demeures ne nous est-il pas connu. Nous ne parlons pas des maisons conventuelles ni de celles des Clarisses dont plusieurs, après avoir eu Bernardin pour réformateur durant sa vie, voulurent après sa mort lui remettre toutes leurs sollicitudes et le rendre le gardien de leurs espérances.

Le promoteur le plus zélé de la gloire de notre saint

Digitized by Google

avait été son fidèle disciple Jean de Capistran. Ce ne fut pas assez pour lui d'avoir travaillé avec tant de persévérance à lui faire décerner les suprêmes honneurs en ce monde; il propagea son culte en tous lieux. Après la canonisation de Bernardin, envoyé de nouveau dans le nord de l'Europe pour des missions de la plus haute importance, il n'oubliait point quelle puissance possédait auprès du Très-Haut cet homme à jamais cher à son cœur. Il prêchait sa vertu aux peuples, il lui faisait élever des oratoires et même des églises, et il voyait les miracles se multiplier chaque jour. Seize mois après les solennités racontées dans le chapitre précédent, il écrivait à la ville d'Aquila pour exciter ses habitants à se distinguer entre toutes les cités du monde catholique dans les honneurs qu'il voulait leur voir rendre à Bernardin. Il leur rappelle les merveilles opérées en Bohême par l'intervention de cet illustre ami de Dieu et dans les autres contrées de l'Allemagne, l'empressement des peuples à lui élever des temples, le nombre toujours croissant des miracles accomplis par ses mérites; déjà on en comptait plus de sept cents recueillis avec soin par les Frères Mineurs. Cependant jusqu'alors Aquila n'avait rien fait pour donner à son nouveau saint un sanctuaire digne de lui; son corps demeurait toujours dans la petite chapelle des Franciscains, où il avait été placé après ses funérailles. Le zèle de la cité ne répondait pas à ses démarches si actives lors du procès de la canonisation de Bernardin. Il la conjurait donc de lui bâtir un temple capable d'en inspirer aux habitants de tout le pays, et d'attester à l'univers les sentiments de ferveur dont elle était pénétrée.

Aquila ne se rendit pas alors aux vœux de Capistran. Les magistrats avaient demandé un couvent de l'Observance avec une église pour y déposer les reliques, et le pape Nicolas V, par une bulle datée du 10 octobre 1451, autorisa la fondation de ce couvent et la translation dans

son église du corps du saint, lorsque tout serait terminé pour le recevoir. Les magistrats crurent avoir fait assez pour le moment, et malgré la déférence qu'ils témoignaient en toute circonstance à l'illustre religieux, leur compatriote, dont ils savaient apprécier les vertus comme Sienne avait apprécié celles de Bernardin, ils ne donnèrent aucune suite à son projet. Capistran n'était pas homme à se désister en présence d'un obstacle. Au milieu de cette immense et glorieuse mission d'Allemagne, d'où il ne devait plus revenir, rien n'échappait à son zèle. Il menait tranquillement de front, malgré sa vieillesse, des affaires suffisantes à absorber l'attention et les forces de plusieurs religieux du premier mérite. Il écrivit donc de Cracovie aux habitants d'Aquila une seconde lettre dans laquelle il leur expose l'affliction de son âme à la vue de leur insouciance, et leur reproche en paroles sévères leur ingratitude. Ils possèdent un trésor inestimable et ne savent pas l'apprécier; des dons abondants leur sont offerts pour l'érection du temple, le roi Alphonse souscrit pour cinq mille ducats, et ils se montrent indifférents! Ils doivent donc craindre des malheurs et des tribulations, s'ils persistent dans une telle voie, Dieu ne laissera pas sans vengeance l'oubli de ses fidèles serviteurs.

Cette lettre lue publiquement tira des larmes des auditeurs; saint Jacques de la Marche fut invité à venir en l'absence de Capistran choisir lui-même le lieu le plus convenable de la cité. Jacques était vénéré presque à l'égal de Bernardin; sa parole acheva ce que la lettre de Jean avait si bien commencé, et, quelques années plus tard, l'Italie comptait un magnifique monument de plus.

Mais le premier agent de la pieuse entreprise n'en vit pas la fin; Jean de Capistran était mort, comme nous l'avons raconté plus haut, en 1456, au milieu des victoires de l'armée chrétienne. Jacques restait presque seul des vieux compagnons de Bernardin, lorsqu'en l'année 1472, sous le pon-

Google

tificat de Sixte IV, de l'ordre des Frères Mineurs, on en fit la consécration solennelle. Deux mille religieux de l'Observance se trouvaient à cette auguste cérémonie. Le corps du saint, demeuré sans corruption depuis sa mort, fut transporté, au chant des cantiques, du couvent des Franciscains au nouveau sanctuaire.

A ces hommages de l'Italie vinrent se joindre ceux de la France. Louis XI, reconnaissant d'une faveur insigne obtenue par l'entremise du serviteur de Dieu, fit faire pour ses reliques une châsse d'argent doré, d'un travail admirable et d'une valeur de vingt-deux mille sous d'or. Il l'envoya solennellement à Aquila, en priant le pape de vouloir bien bénir et prendre sous sa protection apostolique ce don, destiné à rappeler aux hommes la puissance du serviteur de Dieu et la gratitude d'un grand royaume pour ses bienfaits. Le corps du saint, déjà enfermé dans une châsse de cristal, fut placé, sans être tiré de cette première châsse, dans celle plus considérable offerte par Louis XI, et une nouvelle fête eut lieu durant laquelle le nom de la France fut béni.

Toutes les précautions avaient été prises pour la garde de ce précieux monument; l'excommunication devait être encourue par l'homme assez téméraire pour oser y porter atteinte et même en changer l'usage; les peuples continuaient à fréquenter le sanctuaire et à témoigner au saint leur confiance amoureuse, rien ne présageait des désastres ni des sacriléges, quand, en l'année 1539, Philibert, prince d'Orange et vice-roi de Naples, pour Charles-Quint, ayant combattu contre les armées françaises, chercha des ressources dans le pillage d'Aquila. Il écrasa les habitants d'impositions, enleva la châsse d'argent de Bernardin, celle où reposaient les restes de saint Pierre Célestin, avec les vases sacrés de l'église, et s'en servit pour solder ses troupes. Le ciel ne laissa pas longtemps impunie cette impiété sacrilége; à quelques jours de là, Philibert fut tué misérablement par ses ennemis, foulé aux pieds des chevaux, et à

Digitized by Google

peine reconnut-on son cadavre tant il avait été défiguré.

Les magistrats d'Aquila, dépouillés eux-mêmes par le vice-roi, ne laissèrent pas de réparer aussi généreusement qu'il était en leur pouvoir l'insulte commise contre leurs saints protecteurs. Par leurs soins, une châsse d'argent d'une valeur inférieure à la première, il est vrai, mais cependant d'un prix énorme, après de tels désastres, et supérieure au point de vue de l'art, fut préparée pour recevoir les reliques de Bernardin demeurées dans la châsse de cristal dont le ravisseur n'avait eu que faire. Un splendide tombeau de marbre fut élevé ensuite par un riche commerçant d'Aquila pour abriter le précieux dépôt; la sculpture y prodigua ses merveilles, et avec le nom du saint elle transmit aux générations le souvenir du généreux donateur.

Nous n'avons pu passer devant ce monument insigne de la piété sans décrire quelques-unes des inscriptions dont il fut orné.

« O père bienheureux, si le monde entier révère votre puissance, si le genre humain vous offre ses vœux, à vos miracles éclatants en revient la gloire, aux secours sans nombre accordés par vous à l'infirmité suppliante.

» Combien de mortels vous doivent de vivre encore! les dons de la reconnaissance suspendus dans nos temples nous l'indiquent assez. Sur terre et sur mer vous avez été le salut d'une foule innombrable; il n'est point de rivage qui ne proclame vos mérites. Aussi les peuples, les cités, l'univers implorent inclinés devant vous votre puissant secours. Veuillez donc ne point faire défaut à nos vœux, ne point manquer à nos prières; venez en aide à la terre, venez en aide aux cœurs pieux.

» Quiconque, dans les périls extrêmes, voudra implorer un secours, et d'une voix suppliante appeler l'aide du ciel, qu'il adresse ses vœux à la puissance vénérable de Bernardin; il écoute les prières du juste et les pieuses demandes.

» Sur la terre, il aima le Christ tout-puissant, il servit

Dieu son Père, et de cœur et d'esprit. Il célébra Jésus par des louanges sans bornes, il ne cessa d'exalter son saint nom. Il fit briller aux yeux des peuples le flambeau de la foi, il réforma par de saintes mœurs des villes sans nombre, enfin aujourd'hui reçu dans les cieux, il glorifie encore le Dieu suprême par l'éclat de sa renommée. »

Pendant près de deux siècles le temple sacré, le tombeau merveilleux et la châsse précieuse continuèrent à exciter l'admiration des pèlerins, en même temps que les prodiges accomplis par l'intervention du saint entretenaient leur ferveur; mais le 2 février de l'année 1703 fut pour Aquila un jour de désolation lamentable et inouïe dans ses annales. Un tremblement de terre détruisit la ville de fond en comble, trois mille personnes périrent victimes de cet immense désastre, les églises furent renversées, le tombeau de Bernardin demeura enseveli sous les décombres, la châsse d'argent fut brisée, seule la châsse plus fragile de cristal ne reçut aucune atteinte.

Cependant la piété des peuples ne recula pas devant de nouveaux sacrifices. Un autre temple, un autre tombeau sortirent de ces ruines, et de nos jours Aquila n'a rien à envier aux temps anciens; l'histoire atteste la tendre piété de ses pères à honorer les saints, et ses monuments proclament à haute voix qu'en passant par des épreuves cette ville n'a pas dégénéré.

A côté de ces œuvres de l'art, nous pourrions joindre les témoignages des écrivains de diverses époques; nous nous bornons seulement à quelques mots en terminant notre travail.

Saint Antonin, de l'ordre de Saint-Dominique, appelle Bernardin : « Un astre nouveau au milieu de l'obscurité du siècle, un homme d'une vie glorieuse et d'une doctrine éclatante... » Ænéas Sylvius le nomme « un autre Paul, un vaisseau d'élection, qui avait conquis l'admiration et le respect des hommes. » Suivant d'autres écrivains, il est « la

seconde gloire de l'ordre des frères Mineurs — Le plus grand orateur de son temps. — Le prince de l'éloquence chez les nations de l'Occident. — L'ouvrier suscité à la neuvième heure pour obvier aux scandales du monde, — la gloire de l'Italie, la couronne de la religion franciscaine, le miroir de la vertu, le modèle de la vie religieuse et apostolique. »

A ces voix des siècles anciens se sont unies des voix plus rapprochées, et leurs accents ont égalé les premières en tendresse.

« Hérant du Dieu suprême, s'écrie un pieux disciple d'Ignace de Loyola, héraut du Dieu suprême, fidèle imitateur de François, apôtre de ce nom glorieux que tout le ciel contemple avec amour.....

» A l'aurore de ta jeunesse, épris d'une sainte ardeur pour la Mère très-pure de Dieu, vers elle tu portais fréquemment tes pas et tu la pressais contre ton cœur.

» Tu célébrais avec transport les louanges de cette Vierge que jamais l'homme ne saurait louer assez, quand ton front s'entoura d'une splendeur éclatante.....

» Ah! de quelle gloire dans les célestes hauteurs tu brilles illuminé, toi qui sur cette terre impure resplendis d'un pareil éclat!

» O Père vraiment saint! daigne protéger du souffle de ta bienveillance le pauvre navigateur à travers les ondes du siècle (1). »

Et nous aussi, nous nous écrierons, et ce sera notre dernière parole : « O Père vraiment saint! daigne protéger de ta bienveillance le pauvre navigateur à travers les ondes du siècle. »

(1) Bernardino Realino, Soc. J.

FIN.

TABLE.

Introduction. v

LIVRE PREMIER.

Chapitre premier. — Famille de saint Bernardin. — Naissance et premières années du saint. 1
Chap. II. — Bernardin à Sienne. — Sa piété y prend de nouveaux développements. — Sa nouvelle famille. — Études. 8
Chap. III. — L'hôpital de la Scala. — La peste de l'an 1400 à Sienne. — Bernardin et les pestiférés. 25
Chap. IV. — Maladie de Bernardin. — Mort de Bertholomée. — Retraite à la campagne. — Renoncement au monde. 40
Chap. V. — Le noviciat. — La profession religieuse. 51
Chap. VI. — Préparation au sacerdoce. — Première messe. . . . 64
Chap. VII. — Premières prédications. — Le couvent de la Capriola. — Saint Vincent Ferrier et saint Bernardin. 71
Chap. VIII. — Occupations de Bernardin jusqu'à l'année 1418. — L'Italie à cette époque. — Bernardin, apôtre de cette contrée. 77

LIVRE II.

Chap. premier. — Bernardin à Milan. 97
Chap. II. — Bernardin prêche au Ligurie. — A Milan. 98
Chap. III. — Prédications à Bergame. — Les Guelfes et les Gibelins. 110
Chap. IV. — Bernardin dans la vallée Seriano, — à Côme, — à Trivigio. 123
Chap. V. — Bernardin et frère Manfrédo. 129
Chap. VI. — Bernardin à Mantoue, — à Crémone, — à Plaisance. 139

Chap. VII. — Bernardin au tombeau du bienheureux Pétroni. — Prédications à Brescia, discours contre l'usure. 146
Chap. VIII. — Bernardin à Venise. — La Chartreuse. — Le Lazaret. 154
Chap. IX. — Bernardin à Bergame. — Prédications à Vérone. — Discours sur la communion fréquente. — Fondation d'une maison de clarisses. 161
Chap. X. — Bernardin à Vicence. — La fête du corps du Seigneur. — Prédications à Trévise. 168
Chap. XI. — Les compagnons de Bernardin. 180
Chap. XII. — Bernardin à Belluno et à Feltre. — Prédications à Modène et à Ferrare. 197
Chap. XIII. — Bernardin à Bologne. 209
Chap. XIV. — Bernardin en Toscane. 220
Chap. XV. — Bernardin à Pérouse et dans le duché de Spolète. 235

LIVRE III.

Chapitre premier. — Le saint nom de Jésus. — Persécutions. — Triomphe. 243
Chap. II. — Bernardin prêche à Rome. 253
Chap. III. — Nouvelles prédications à Florence et à Sienne. — Discours sur la Bienheureuse Vierge Marie. 270
Chap. IV. — Bernardin à Lucques et en d'autres villes d'Italie. . 280
Chap. V. — Bernardin revient à Sienne. — Nouvelles persécutions. 289
Chap. VI. — Bernardin et l'empereur Sigismond. 299
Chap. VII. — Bernardin revoit ses disciples à la Capriola. . . 312
Chap. VIII. — Influence de Bernardin dans les affaires de Sienne durant son séjour à la Capriola. — Sa vie dans la solitude. . 320
Chap. IX. — Nouvelles prédications. — Nouveaux prodiges. . . 331

LIVRE IV.

Chapitre premier. La réforme franciscaine avant Bernardin. . 337
Chap. II. — La réforme propagée par les soins de Bernardin. . 348
Chap. III. — La vie religieuse défendue par Bernardin. . . 358
Chap. IV. — Les Frères Mineurs de l'Observance au concile de Florence. 371
Chap. V. — Bernardin défenseur et réformateur du clergé. . . 400
Chap. VI. — Nouvelles prédications. 411
Chap. VII. — Voyage en Lombardie. — Prédications à Milan. . 418

Digitized by Google

Chap. VIII. — Victoire des Florentins contre les troupes de Philippe de Milan. — Fête de la Portiuncule — Bernardin enseigne la théologie à ses frères. — Il associe Jean de Capistran au gouvernement de l'ordre. 423

LIVRE V.

Chapitre premier. Prédication à Milan. — L'hérésie d'Amédée — Bernardin défenseur des dogmes 433
Chap. II. — Bernardin à Padoue. 440
Chap. III — Prédications à Vicence, — à Vérone, — à Venise. . 457
Chap. IV. — Bernardin à Sienne. — Dernier carême à Massa — Dernières prédications à Sienne. 465
Chap. V. — Dernière maladie de Bernardin. — Sa mort. . . . 479
Chap. VI. — Canonisation de Bernardin. 492
Chap. VII — Bernardin et la postérité. 508

FIN DE LA TABLE.

(1963) — SAINT-CLOUD — IMPRIMERIE DE Mme Ve BELIN.

Digitized by Google